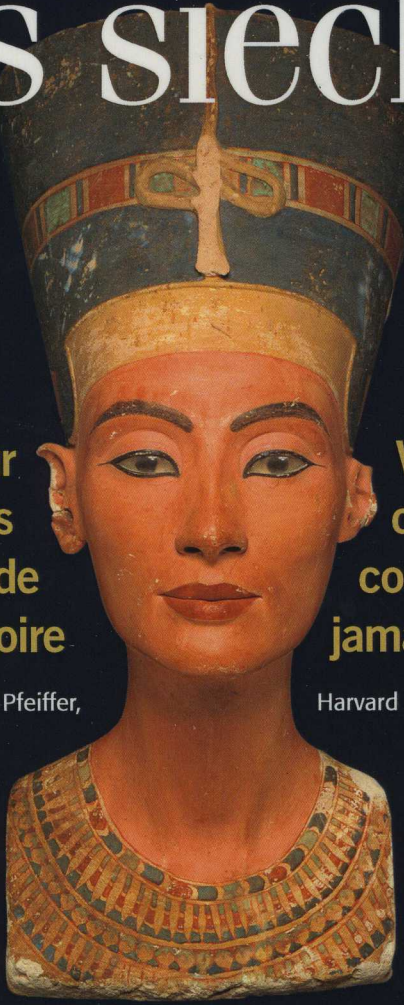
Dr Immanuel Velikovsky

De l'Exode à Akhenaton : une nouvelle chronologie

Le désordre des siècles

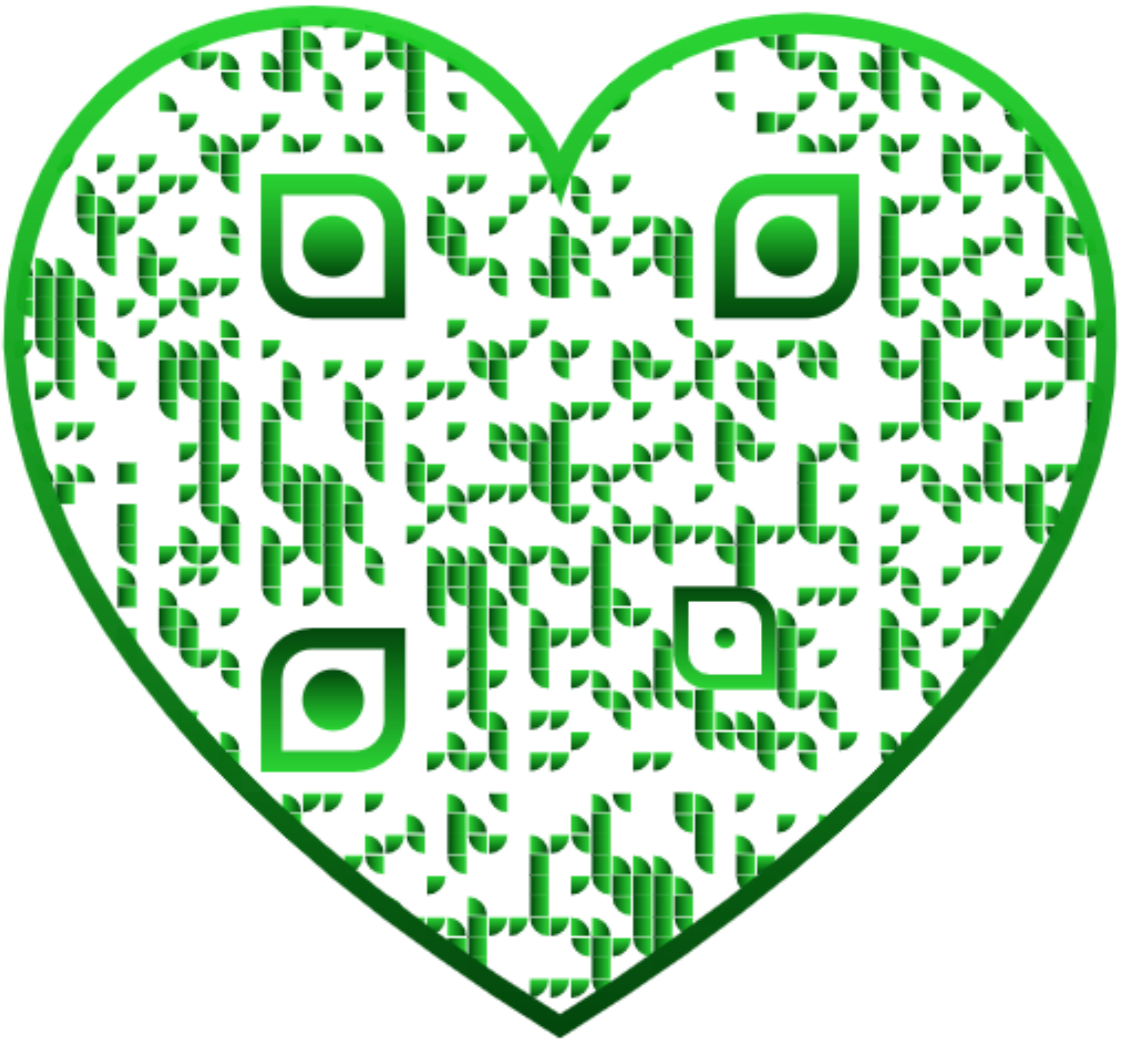


"Si le Docteur Velikovsky a raison, alors la plus grande contribution à l'Histoire jamais écrit"

Pr. Robert H. Pfeiffer, Harvard University

Le jardin des Livres

INTEMPOREL



Dr Immanuel Velikovsky

Le Désordre des Siècles

Traduit de l'américain
par Christiane Natale

Le jardin des Livres
Paris

Du même auteur :

- ***Mondes en Collision*, Jardin des Livres, 2003, dispo.**
- ***Les Grand Bouleversements Terrestres*, Jardin des Livres 2004, dispo.**
- ***Œdipe et Akhenaton*, Robert Laffont, 1986**

Vous pouvez envoyer les premiers chapitres de ce livre à vos amis et relations par e-mail :

www.lejardindeslivres.com/lds.htm	Format Html
www.lejardindeslivres.com/PDF/lds.pdf	Pdf
www.lejardindeslivres.com/PDF/lds.doc	Word
www.lejardindeslivres.com/PDF/lds.sdw	OpenO

Des milliers de pages à lire sur le site
www.lejardindeslivres.com

Le Désordre des Siècles
Ages in Chaos © 2003 heirs of I. Velikovsky
© 2005 Le Jardin des Livres pour la traduction française.

Éditions Le jardin des Livres ®
243 bis, Boulevard Pereire – Paris 75827 Cedex 17
Attachée de Presse : Marie Guillard

ISBN 2-914569-49-1 **EAN 9782-914569-491**

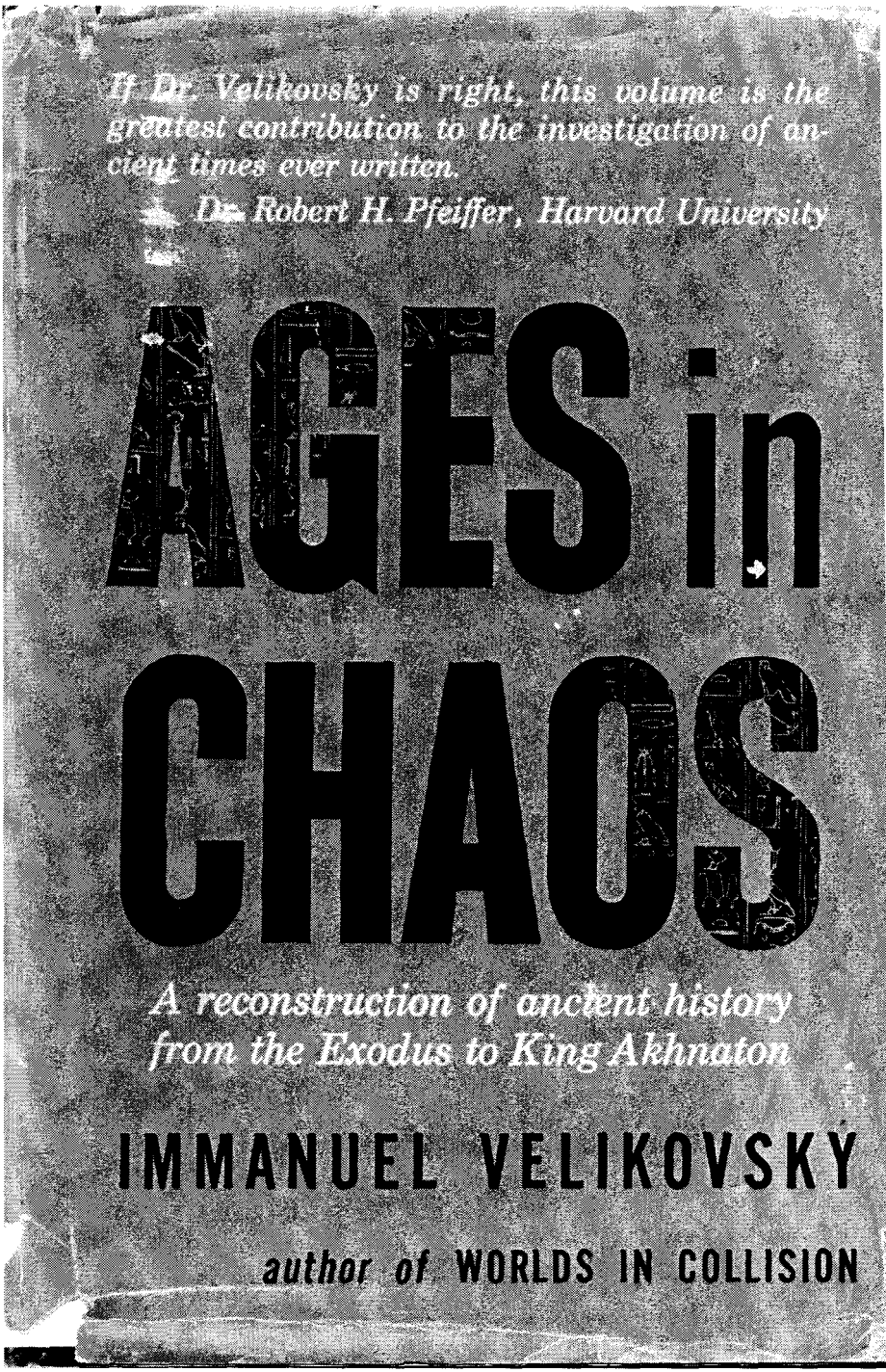
Toute reproduction, même partielle par quelque procédé que ce soit, est interdite sans autorisation préalable. Une copie par xérographie, photographie, support magnétique, électronique ou autre constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 et du 3 juillet 1995, sur la protection des droits d'auteur.

Immanuel Velikovsky

AGES IN CHAOS

FROM THE EXODUS TO KING AKHNATON

Doubleday & Company, Inc.



Couverture originale Doubleday & Co, New York

Préface

Le Désordre des Siècles fut conçu au moment où je me suis rendu compte qu'un cataclysme s'était produit à l'époque de l'Exode biblique et que cette catastrophe pourrait bien être le lien entre les histoires d'Israël et celle d'Egypte, à la seule condition que d'anciens textes égyptiens contiennent des références à un événement similaire.

J'ai trouvé ces textes et élaborai en peu de temps la reconstruction de l'histoire antique depuis l'Exode jusqu'à la conquête d'Alexandre le Grand.

Dès le mois d'octobre de la même année, j'avais réalisé la nature et l'étendue de ce désastre. Au cours des dix ans qui suivirent, je menai de front deux tâches en écrivant parallèlement *Mondes en Collision* et *Le Désordre des Siècles,* ce qui me réclama un effort titanesque.

Le Désordre des Siècles couvre largement la période concernée par *Mondes en Collision* : les 800 années comprises depuis l'Exode des juifs jusqu'à l'invasion de la Palestine par Sennachérib en 687 av. JC, et trois siècles et demi supplémentaires jusqu'à Alexandre le Grand, soit au total 1200 ans de l'histoire de l'Orient. A la différence du *Mondes en Collision* dédié à l'aspect matériel de cette période, *Le Désordre des Siècles* traite des aspects politiques et culturels. Et cette catastrophe naturelle gigantesque permet de reconstruire ici une nouvelle chronologie de l'histoire antique.

J'ai analysé les archives d'un pays à un autre et d'une génération à une autre, en rassemblant allusions et indices, évidences et preuves.

[1] Publié par le Jardin des Livres en 2002. Disponible.

Me trouvant dans l'obligation de les classer, j'ai écrit ce livre comme un roman policier : il est de notoriété publique que dans le travail d'un détective, les associations inattendues sont souvent construites sur d'infimes détails comme les empreintes digitales sur le comptoir d'un bar, un cheveu sur la tablette d'une fenêtre ou des allumettes dans les buissons. Des détails de nature archéologique, chronologique ou paléographique peuvent paraître insignifiants, mais ils représentent en fait les empreintes digitales laissées par l'histoire des nombreuses nations et générations impliquées. Ces récits ne sont pas inclus dans ce livre pour en rendre la lecture difficile, mais parce qu'ils sont nécessaires pour poser les bases de la thèse majeure de ce livre. Donc, toute tentative visant à lire cet ouvrage de façon superficielle sera stérile.

Après la publication de *Mondes en Collision* qui décrit les deux actes d'un drame céleste et terrestre (restitué d'après la mémoire collective), il eut été sage de ma part de renforcer ma position en poursuivant par une étude géologique et paléontologique des traces laissées par ces mêmes événements sur la terre. Ce fut donc une grande tentation de poursuivre la rédaction de *Mondes en Collision* afin de prouver encore et encore, et sous de nouveaux angles, que des cataclysmes se produisirent réellement et modifièrent en profondeur la lenteur de l'évolution naturelle, organique ou inorganique.

En fait, depuis la publication de *Mondes en Collision*, j'ai consacré mes efforts à mettre en ordre les preuves généalogiques et préhistoriques afin de renforcer l'évidence de la catastrophe cosmique. J'ai pu alors écrire *Les Grands Bouleversements Terrestres* sans me soucier de la tempête soulevée par mon premier livre.

Mais je constatai que les thèses présentées dans ce nouveau volume ne suscitaient pas un accueil favorable, ni même une simple lecture, en particulier de la part de ceux qui s'y opposaient le plus violemment. Etait-ce bien utile de fournir à la hâte d'autres preuves ? Après d'autres réflexions sur ma stratégie, je décidai d'écrire *Le Désordre des Siècles* que

je considère majeur. Après avoir perturbé la complaisante tranquillité d'un groupe puissant d'astronomes et de scientifiques, je propose à présent un défi majeur aux historiens avec *Le Désordre des Siècles*. Ce travail leur posera autant de problèmes que *Mondes en Collision* en créa aux astronomes. Les historiens auront sans doute encore plus de difficultés psychologiques à revoir leur position face au nouvel ordre de l'histoire antique proposé ici. Un étudiant qui a suivi ce travail depuis les premières ébauches fut du même avis. Il admit n'avoir aucun argument solide contre cette reconstruction, mais convint qu'il était pour lui presque impossible, psychologiquement, de modifier des idées acquises au cours de dizaines d'années de lecture, d'écriture et d'enseignement.

La tentative de remodeler radicalement l'histoire du monde antique, soit 1200 ans de la vie de nombreux royaumes, sera sévèrement censurée par ceux qui, par leurs enseignements et leurs écrits, se sont déjà profondément impliqués dans la précédente conception de l'histoire. Nombre d'entre eux qui cherchent à imposer leur autorité, ne pourront croire qu'une vérité ait pu demeurer si longtemps cachée, ce dont ils déduiront par conséquent qu'elle ne peut pas être une vérité. Aurais-je du tenir compte des propos abusifs dont fit preuve un groupe de scientifiques en me condamnant en même temps que *Mondes en Collision* ?

Incapables de prouver que *Mondes en Collision* contenait des erreurs, ou que les documents cités étaient faux, les membres de ce groupe se permirent des colères indignes d'un statut de scientifique. Ils arrachèrent le livre de mon premier éditeur en menaçant de boycotter toute sa production scolaire. Et, alors que *Mondes en Collision* était déjà sous presse, l'éditeur avait consenti à le soumettre à la censure de trois éminents scientifiques qui l'avaient approuvé. Quand le nouvel éditeur reprit le livre, le même groupe usa des mêmes menaces pour l'en empêcher. Ils obtinrent même le renvoi d'un scientifique, ainsi que celui d'un directeur littéraire qui prenait ma défense. En conséquence, de nombreux membres des facultés académiques furent con-

traints à la clandestinité pour lire *Mondes en Collision* et correspondre avec son auteur.

Les gardiens du dogme furent et sont toujours vigilants pour écraser un nouvel enseignement par des exorcismes et non par de réels motifs. Mais voici une règle simple qui permet de savoir si oui ou non un livre est une imposture : jamais dans l'histoire des sciences une œuvre frauduleuse n'a soulevé une telle tempête parmi les scientifiques. Comme toujours lorsqu'une nouvelle idée révolutionnaire a été proposée. A présent, aucun chapitre de *Mondes en Collision* ne requiert d'être corrigé, ni aucune de ses thèses révoquée.

Les changements proposés dans *Le Désordre des Siècles* sont totalement stupéfiants.

Je réclame le droit à l'erreur dans les détails et accueille chaleureusement la critique constructive. Cependant, avant de proclamer que la structure entière de l'œuvre doit s'effondrer parce qu'une objection peut être faite contre un point ou un autre, le contestataire devra peser soigneusement ses arguments vis à vis de l'ensemble du schéma, les étayant de toutes les preuves nécessaires. L'historien qui focalise son attention sur la remise en cause d'un détail, au point de négliger l'œuvre dans son ensemble et d'ignorer les nombreuses évidences qui la soutiennent, fera simplement la démonstration de son étroitesse d'esprit dans son approche de l'histoire. Il sera semblable au « *savant consciencieux* », le professeur Twist en expédition avec sa femme dans la jungle sur les rives de l'Ogden Nash. Un jour, un guide l'informa qu'un alligator avait mangé sa femme. Le professeur ne put s'empêcher de sourire : « *Vous voulez dire un crocodile ?* ».

Je crois que les preuves réunies dans *Le Désordre des Siècles* garantissent la reconstruction historique proposée.

Tôt ou tard, et peut être demain, de nouvelles découvertes archéologiques confirmeront la thèse principale de ce livre. Il deviendra alors incontournable, même au plus pares-

seux des lecteurs pour lequel seule une prophétie déjà réalisée est un argument valable.

La récente découverte de textes bilingues (hébreu ancien et pictogrammes hittites) et par conséquent d'une clé pour traduire les textes indéchiffrables d'Asie Mineure et de Syrie, permet d'espérer la révélation de faits extrêmement intéressants.

N'est-ce pas l'occasion de constater qu'une idée neuve est tout d'abord jugée fausse, et qu'ensuite, lorsqu'elle est acceptée, n'est plus considérée comme neuve ?

Immanuel Velikovsky

Buste de Touthmosis III

Introduction

Ceci n'est pas une narration historique au sens usuel du terme. C'est une suite de chapitres dont chacun est similaire à un procès où des témoins conduits à la barre doivent réfuter une vieille théorie et certifier l'exactitude d'un nouveau concept de l'Histoire antique.

En effet, l'ancienne Histoire de l'humanité, jamais contestée jusqu'à présent, est mise en accusation et une reconstruction nouvelle est présentée. La période concernée couvre plus de 1000 ans et se termine avec l'arrivée d'Alexandre le Grand.

Quand la perspective historique est déformée, des choses étonnantes se produisent : imaginez ce qui se passerait si on étudiait l'histoire de l'Europe et des Etats-Unis avec un décalage de 600 ans dans les dates anglaises ! L'Europe et l'Amérique se trouvant par exemple en l'an 1940 alors que la Grande Bretagne serait en... 1341. Du coup, le Winston Churchill de 1341 n'aurait pas pu visiter l'Amérique puisque Christophe Colomb ne la découvrit qu'en 1492. Il aurait donc visité un autre pays (dont la localisation serait un sujet de querelle d'étudiants) et y aurait rencontré le chef du gouvernement.

Un autre chef d'état américain (et plus le Franklin Roosevelt de Washington) aurait vécu dans l'histoire comme cosignataire d'une charte avec le Churchill de Grande Bretagne en 1341. Mais comme les registres américains ont parlé d'un Churchill traversant l'océan au début des années quarante du XX^{e} siècle, l'histoire britannique aurait également mentionné un Churchill II, 600 ans après le premier. Cromwell se serait dédoublé grâce au même procédé. Il au-

rait vécu 300 ans avant Winston Churchill mais aussi 300 ans après lui, autrement dit 300 ans avant Churchill II.

On se serait battu deux fois lors de la Première Guerre mondiale ainsi que de la Seconde. Après 575 ans, la Première Guerre mondiale (dans sa seconde version) aurait succédé à la Seconde Guerre dans sa première version.

Dans la même veine, le développement de la Constitution, la vie culturelle, les progrès de la technologie et des arts apparaîtraient chaotiques. Newton en Angleterre, au lieu de suivre Copernic, en serait devenu l'ancêtre. Jeanne d'Arc aurait vécu l'ancienne tradition des suffragettes de l'ère post-victorienne ; elle aurait été brûlée deux fois à 600 ans d'intervalle ; ou bien, dans la confusion grandissante de l'histoire, elle aurait dû faire face aux mêmes risques pour souffrir de la même mort quelques siècles avant le nôtre.

Dans le cas présent, non seulement les îles britanniques auraient eu leur histoire dédoublée et déformée, mais l'histoire du monde entier aurait subi le même sort. Naturellement, cela aurait soulevé des difficultés mais elles auraient été balayées comme des exceptions. Des théories compliquées auraient été proposées et discutées. Si elles avaient été acceptées, elles seraient devenues elles-mêmes de nouveaux et puissants obstacles à une perception correcte de l'histoire.

L'histoire antique est déformée de la même manière : la synchronisation perturbée transforme de nombreux personnages historiques en « *fantômes* » ou en « *moitiés* » et en « *doubles* ». Souvent même, des événements sont dupliqués ; de nombreuses batailles deviennent des ombres ; certains empires eux-mêmes des fantasmes.

C'est l'histoire égyptienne qui comporte l'erreur principale ; son ancienneté la coupa de tout contact réel avec les histoires des autres peuples. Et c'est à partir des annales égyptiennes que les peuples d'Assyrie, de Babylone et de Médie relatèrent les événements où ils furent confrontés à l'Egypte ; c'est à partir des sources conservées par ces autres peuples que l'histoire égyptienne reprit, pour la se-

conde fois, la description des mêmes événements. C'est ainsi que l'histoire de l'Assyrie, de Babylone et de Médie furent perturbées et gâchées ; l'histoire de « *l'empire hittite* » est entièrement inventée ; l'histoire grecque de la période mycénienne est déplacée, la période précédant Alexandre est lacérée ; les guerriers Spartes et Athéniens, y compris les plus célèbres, apparaissent une fois de plus dans les pages de l'histoire comme des envahisseurs archaïques issus des brumes du passé.

Rétablir la chronologie exacte de l'histoire des peuples antiques est excitant. Sous un nouvel éclairage, on peut voir comment de nombreux documents, présentés dans une perspective historique incorrecte, sont mal interprétés. On lira ainsi l'histoire des plaies d'Egypte du temps de l'Exode racontée par un témoin oculaire égyptien et préservée sur un papyrus.

On sera capable d'établir l'identité des mystérieux Hyksos. On pourra également indiquer le site de leur forteresse Auaris, probablement la forteresse la plus importante de l'ancien temps.

On lira le récit que fit la reine de Saba de son voyage à Jérusalem à l'époque de Salomon. On verra des illustrations représentant ce voyage ainsi que les habitants, animaux et même les plantes palestiniennes.

On aura sous les yeux des photos de la vaisselle, des meubles et des ustensiles du Temple de Salomon, gravés dans les bas-reliefs, par un artiste contemporain.

Suivront ensuite des lettres écrites par les rois juifs de Jérusalem, Jehoshaphat et Achab, le pécheur de Jézabel, ainsi que des lettres signées par des chefs militaires dont nous connaissons les noms grâce aux textes bibliques.

La révision des histoires égyptienne, assyrienne et babylonienne ainsi que celle de la Grèce antique provoque des conséquences d'une envergure plus extraordinaire encore. La chronologie modifiée, sans altérer l'ordre des événements vécus par les Hébreux, enrichit considérablement leurs récits. La durée de l'histoire de l'Egypte puis celle de Babylone, de l'Assyrie, de la Médie, de la Phénicie, de la

Crète et de la Grèce, en est modifiée. Le monde antique restructuré présente ainsi des architectures correctement ordonnées dans le temps et l'espace. Et on se rend compte que des rois furent transformés en leurs propres arrière, arrière petits-fils. On décrivit des empires chimériques et on ouvrit des musées afin d'exposer les œuvres d'art issues de royaumes qui n'ont jamais existé : ces objets d'art datant d'un autre siècle, ou même d'un autre millénaire. C'est le cas de l'empire Hittite et de son art. C'est le cas du peuple Hurrian et de sa langue.

Des universitaires, après de laborieux efforts, ont enregistré des réussites en ignorant leur véritable nature. La langue chaldéenne fut déchiffrée sans que les linguistes réalisent qu'ils lisaient du chaldéen ; de nombreux manuels concernant la langue carienne furent rédigés sans que les habiles philologues sachent que c'était du carien.

Quand les faits sont remis à leur place exacte dans l'histoire, une brève introduction ne permet pas de mettre en exergue tout ce qui apparaît alors dans de nouvelles perspectives. Quand les gonds de l'histoire mondiale sont déverrouillés, les faits concernant peuples et pays, leur art et leur religion, leurs batailles et leurs trahisons affluent comme d'une corne d'abondance.

Ce livre a sans doute omis de citer quelques réalités et autant d'analogies, mais un travail de pionnier peut difficilement éviter ce genre de défaut.

Chronologie de l'Egypte
par les historiens « classiques »

- 5000 à - 3000 Préhistoire égyptienne

- 3000 à - 2700 Epoque Thinite

- 3000 à - 2900 I^{ère} dynastie
- 2900 à - 2700 II^{e} dynastie

- 2700 à - 2200 Ancien Empire

- 2700 à - 2600 III^{e} dynastie
- 2600 à - 2500 IV^{e} dynastie
- 2500 à - 2400 V^{e} dynastie
- 2400 à - 2200 VI^{e} dynastie

- 2200 à - 2060 Période Intermédiaire N°1

- 2200 à - 2150 VII^{e} et VIII^{e} dynastie
- 2150 à - 2100 IX^{e} dynastie
- 2100 à - 2060 X^{e} dynastie, début de la XI^{e}

- 2060 à - 1785 Moyen Empire

- 2060 à - 2000 fin XI^{e} dynastie
- 2700 à - 1785 XII^{e} dynastie

- 1785 à - 1580 Période Intermédiaire N°2

- 1785 à - 1730 XIII^{e} dynastie et XIV^{e} dynastie
- 1730 à - 1680 XV^{e} dynastie et XVI^{e} dynastie des Hyksos
- 1680 à - 1580 XVII^{e} dynastie vassaux des Hyksos

- 1580 à - 1070 Nouvel Empire

- 1580 à - 1300 XVIII^{e} dynastie avec les 4 Aménophis, dont Akhenaton, les 4 Touthmosis et Toutankhamon.
- 1300 à - 1200 XIX^{e} dynastie avec les Ramsès I et II
- 1200 à - 1070 XX^{e} dynastie avec les Ramsès III à XI

- 1070 à - 715 Période Intermédiaire N°3

- 1070 à - 950 XXI^{e} dynastie
- 950 à - 730 XXII^{e} et XXIII^{e} dynasties libyennes
- 730 à - 715 XXIV^{e} dynastie
- 715 à - 656 XXV^{e} dynastie éthiopienne

- 656 à - 332 Basse Epoque

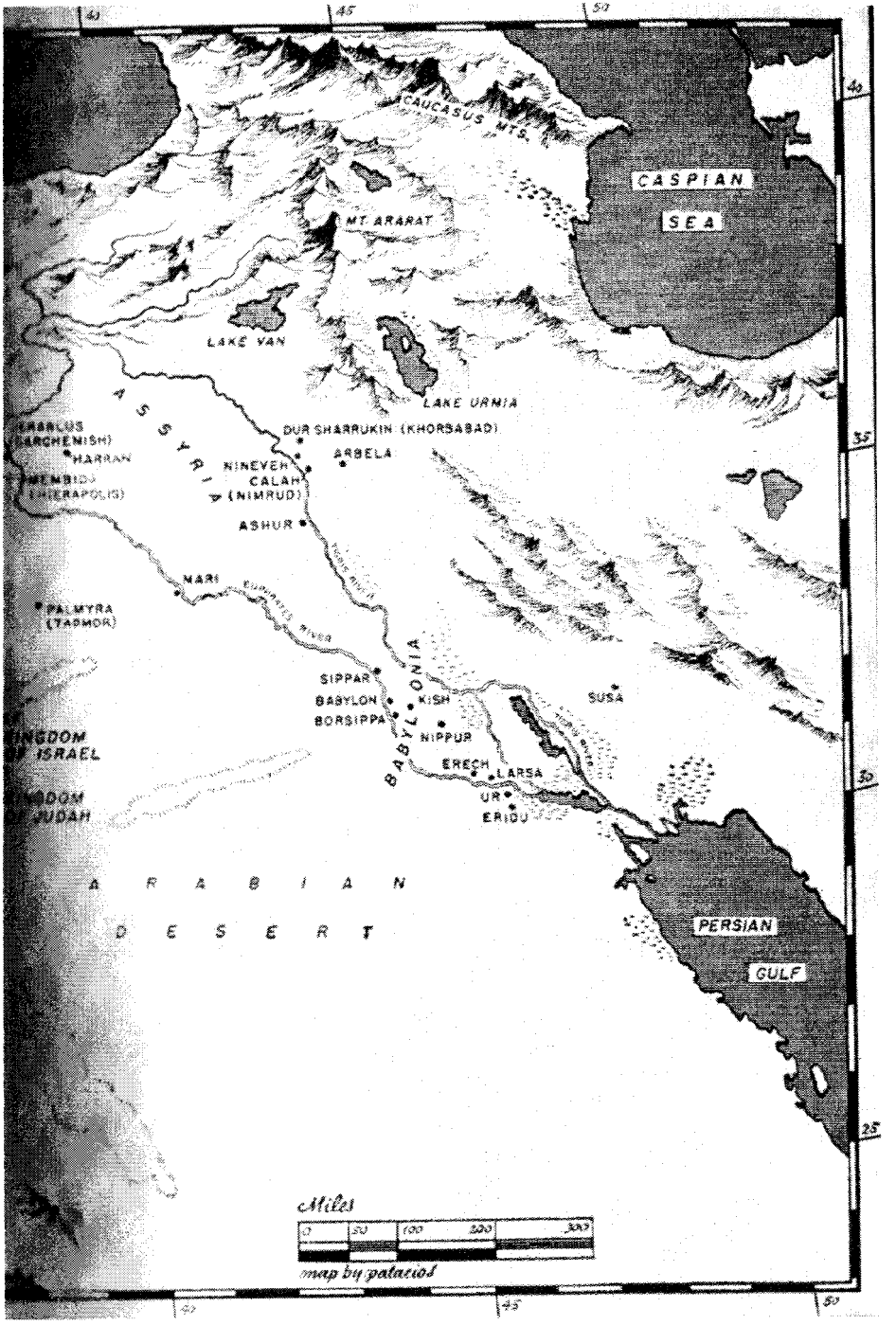
- 656 à - 525 XXVI^{e} dynastie saïte
- 525 à - 404 XXVII^{e} dynastie perse
- 404 à - 343 XXVII^{e} à la XXX^{e}: fin des rois égyptiens
- 343 à - 332 domination perse puis Alexandre

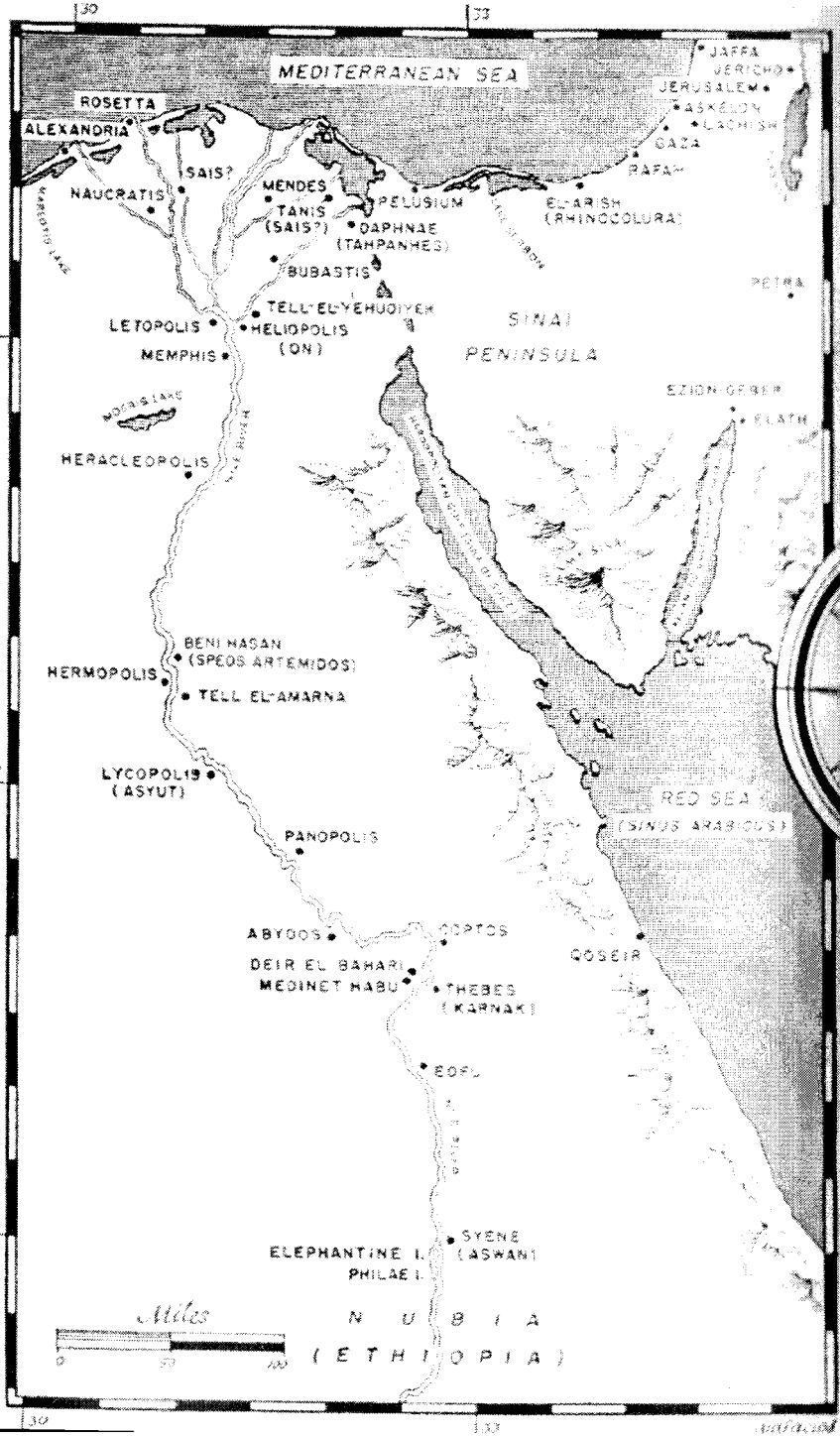
- 332 à - 30 Epoque Grecque

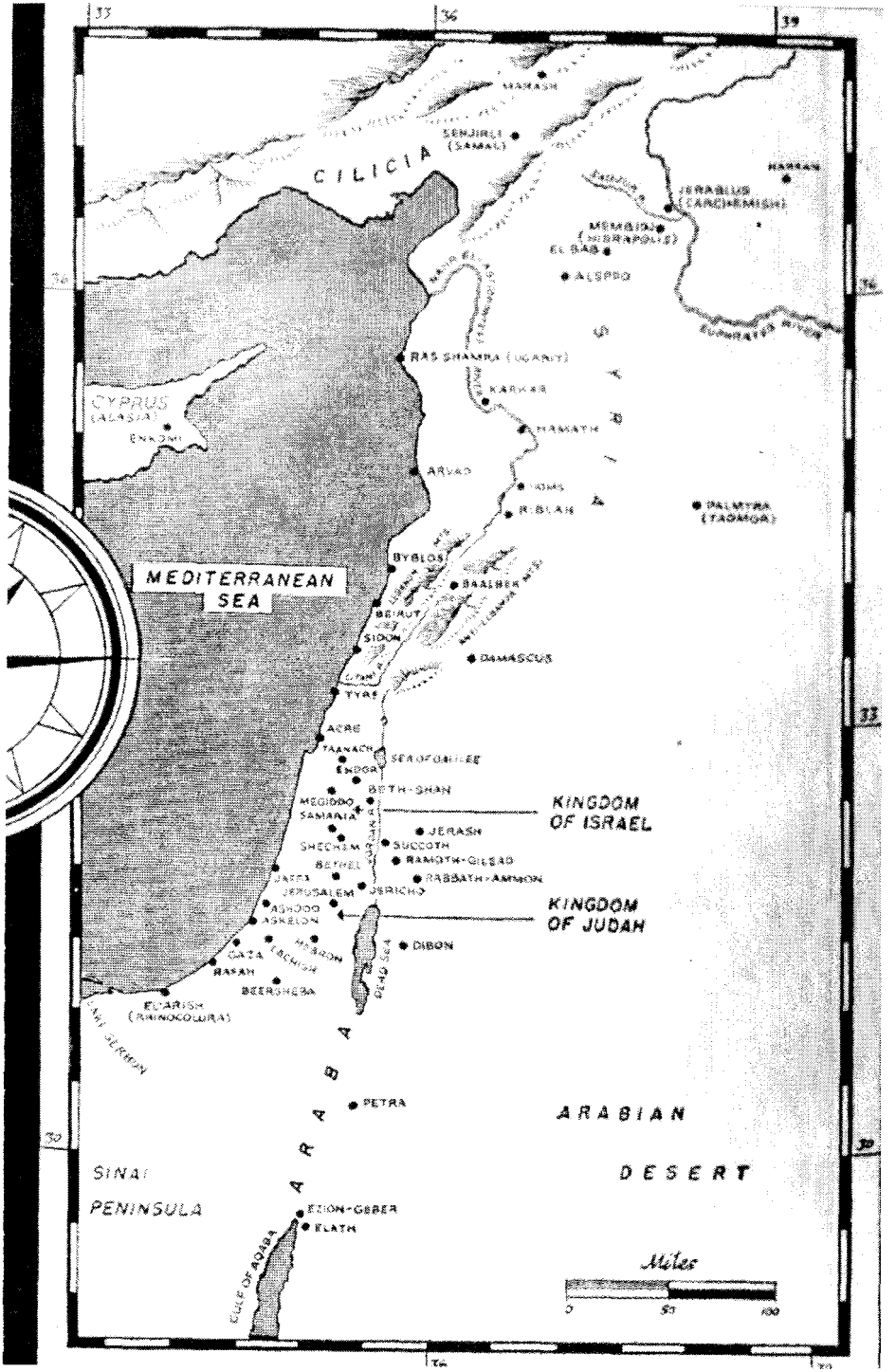
- 30 à 395 Epoque Romaine

395 à 617 Epoque Byzantine et interdiction de rendre un culte à Amon et aux autres dieux et déesses égyptiens. Début de l'Islam.

BLACK SEA
MACEDONIA
THRACIA
BOSPHORUS
BITHYNIA
LEMNOS
TROY (ILION)
AEGEAN SEA
MYSIA
GORDIUM
BOGHAZKEUI (HATTUSHASH)
ALISAR
DELPHI
THEBES
LESBOS
OLYMPIA
MYCENAE
ATHENS
CHIOS
SARDIS
LYDIA
EPHESUS
SAMOS
HERAEA
TEGEA
TIRYNS
SPARTA
MILETUS
CARIA
HALICARNASSUS
PAMPHYLIA
CILICIA
LYCIA
SENJIRLI (SAMAL)
CNOSSUS (KNOSSOS)
RHODES
CRETE
PHAESTUS
CYPRUS (ALASIA)
(UGARIT) RAS SHAMRA
ENKOMI
ARVAD
BYBLOS
MEDITERRANEAN SEA
BEIRUT
SIDON
TYRE
DAMASCUS
ACRE
SEA OF
SAMARIA
JAFFA
JERUSALEM
JERICHO
ASKELON
GAZA
LACHISH
DEAD SEA
EL ARISH (RHINOCOLURA)
CYRENAICA
ROSETTA
ALEXANDRIA
TANIS
NAUCRATIS
BUBASTIS
HELIOPOLIS (ON)
MEMPHIS
LAKE MOERIS
HERACLEOPOLIS
LIBYA
SINAI PENINSULA
PETRA
EZION-GEBER
ELATH
MT. SINAI
BENI HASAN
HERMOPOLIS
TELL EL AMARNA
EGYPT
PANOPOLIS
ABYDOS
DEIR EL BAHARI
MEDINET HABU
COPTOS
QOSEIR
THEBES (KARNAK)
RED SEA (SINUS ARABICUS)
ELEPHANTINE I.
SYENE


40
45
50
CAUCASUS MTS.
CASPIAN
SEA
MT. ARARAT
LAKE VAN
LAKE URMIA
ASSYRIA
DUR SHARRUKIN (KHORSABAD)
ARBELA
NINEVEH
CALAH
(NIMRUD)
ASHUR
HARRAN
MEMBIJ
(HIERAPOLIS)
MARI
EUPHRATES RIVER
TIGRIS RIVER
PALMYRA
(TADMOR)
SIPPAR
BABYLON
BORSIPPA
BABYLONIA
KISH
NIPPUR
ERECH
LARSA
UR
ERIDU
SUSA
KINGDOM
OF ISRAEL
KINGDOM
OF JUDAH
ARABIAN
DESERT
PERSIAN
GULF
40
35
30
25
Miles
0
50
100
200
300
map by patarios


MEDITERRANEAN SEA
ROSETTA
ALEXANDRIA
SAIS?
NAUCRATIS
MENDES
TANIS (SAIS?)
PELUSIUM
DAPHNAE (TAHPANHES)
EL-ARISH (RHINOCOLURA)
RAFAH
GAZA
ASKELON
LACHISH
JERUSALEM
JERICHO
JAFFA
BUBASTIS
TELL-EL-YEHUDIYEH
HELIOPOLIS (ON)
LETOPOLIS
MEMPHIS
SINAI PENINSULA
PETRA
EZION-GEBER
ELATH
HERACLEOPOLIS
BENI HASAN (SPEOS ARTEMIDOS)
HERMOPOLIS
TELL EL-AMARNA
LYCOPOLIS (ASYUT)
PANOPOLIS
RED SEA (SINUS ARABICUS)
ABYDOS
COPTOS
QOSEIR
DEIR EL BAHARI
MEDINET HABU
THEBES (KARNAK)
EDFU
SYENE (ASWAN)
ELEPHANTINE I.
PHILAE I.
Miles
0
50
100
NUBIA
(ETHIOPIA)
30
33
27
24


CILICIA
MARASH
SENJIRLI (SAMAL)
HARRAN
(ARABLUS (CARCHEMISH)
MEMBIJ (HIERAPOLIS)
EL BAB
ALEPPO
EUPHRATES RIVER
RAS SHAMRA (UGARIT)
KARKAR
HAMATH
CYPRUS (ALASIA)
ENKOMI
ARVAD
HOMS
RIBLAH
PALMYRA (TADMOR)
MEDITERRANEAN SEA
BYBLOS
BAALBEK
BEIRUT
SIDON
DAMASCUS
TYRE
ACRE
TAANACH
SEA OF GALILEE
ENDOR
BETH-SHAN
MEGIDDO
SAMARIA
KINGDOM OF ISRAEL
JERASH
SHECHEM
SUCCOTH
RAMOTH-GILEAD
BETHEL
JAFFA
RABBATH-AMMON
JERUSALEM
JERICHO
ASHDOD
ASKELON
KINGDOM OF JUDAH
GAZA
LACHISH
HEBRON
DIBON
RAFAH
BEERSHEBA
EL'ARISH (RHINOCOLURA)
DEAD SEA
WADI JERMAK
PETRA
ARABIAN
SINAI
PENINSULA
DESERT
EZION-GEBER
ELATH
GULF OF AQABA
Miles
0
50
100

Buste de la reine Hatchepsout

photo : Metropolitan Museum of Arts, New York.

Les cartes précédentes proviennent des couvertures intérieures
de l'édition originale américaine « hardcover ».

~ *chapitre 1* ~

A la recherche d'un lien entre l'histoire de l'Egypte et celle d'Israël

~ Deux terres et leur passé

La Palestine et l'Egypte sont des pays voisins. L'histoire de l'Egypte remonte à l'antiquité la plus reculée. Quant au peuple Juif, il possède un récit qui ambitionne de décrire la naissance même de sa nation ainsi que son parcours à travers les siècles. D'après ce texte, à l'aube de leur histoire, les Israélites, une simple tribu nomade, migrèrent de Canaan en Egypte où ils se multiplièrent et formèrent un peuple. C'est en Egypte également qu'ils furent soumis à l'esclavage. Leur fuite mouvementée demeure pour eux un souvenir inestimable : leur tradition la cite un nombre incalculable de fois.

D'après les textes égyptiens, aucune trace du séjour des Israélites, ni de leur départ, ne subsiste. Nul ne sait quand l'Exode survint, ni même s'il se produisit vraiment. Selon certains scientifiques, le séjour des Israélites, leur esclavage et leur fuite sont des récits purement mythologiques. L'absence de référence directe à ces événements, que ce soit sur les monuments, ou les papyrus égyptiens, semble en effet confirmer cette théorie. On lui opposa cependant qu'aucun peuple n'inventerait des légendes d'esclavage destinées à nuire au prestige de la nation et que ce récit devait donc posséder une base historique. Les historiens sont divisés sur la date de l'Exode. De nombreuses hypothèses ont été proposées. Depuis plus de 2000 ans cependant, on admet que l'Exode eut lieu durant la période nommée selon l'actuelle terminologie : « *le Nouvel Empire* » égyptien. L'histoire égyptienne est divisée de la manière suivante :

1) La période prédynastique située au néolithique ou à la fin du dernier Age Glaciaire.

2) L'Ancien Empire qui vit la construction de la plupart des pyramides : celle de Khéops sous la IV^{e} dynastie, celle de Phiops sous la VI^{e}, qui sont parmi les plus célèbres.

3) Durant le premier interrègne, ce fut le chaos : au cours de cette sombre période, l'autorité centrale fut abolie. On ne connaît donc pratiquement rien de la VII^{e} à la X^{e} dynastie.

4)Le Moyen Empire suivit. Il inclut les XI^{e}, XII^{e} et XIII^{e} dynasties. C'est sous la XII^{e} dynastie que l'Egypte féodale fut unifiée. La littérature égyptienne atteignit alors son apogée.

5) Vint ensuite une période de désordre qui fut exploitée par des envahisseurs appelés par les Egyptiens Amu, et Hyksos par les auteurs Grecs[2]. Les rois Hyksos furent les Pharaons de la XIV^{e} à la XVII^{e} dynastie et leur règne fut impitoyable[3]. On ne sait pas quelle était leur race.

6) Sous le Premier Empire, ils furent expulsés par Ahmôsé (Amosis I) qui fonda la XVIII^{e} dynastie, la plus intéressante de toutes. Elle comprenait la dynastie de Touthmosis I ; la célèbre reine Hatchepsout ; Touthmosis III, le plus grand des conquérants égyptiens ; Aménophis II ; Touthmosis IV ; Aménophis III, le constructeur des magnifiques temples de Louxor et Karnak ; et Aménophis IV que se fit appeler Akhenaton, le fameux hérétique. Leurs descendants suivirent ; parmi eux, le plus célèbre fut le jeune roi Toutankhamon, non pas qu'il se soit distingué par son règne, lequel fut obscur, mais grâce à la richesse de son tombeau découvert au début du XX^{e} siècle et au mystère qui entoure le lieu de sa sépulture. Les conditions du déclin de la XVIII^{e}

[2] Le nom Hyksos « *souverains de pays étrangers* » se trouve dans le texte égyptien du *Papyrus de Turin* et sur quelques scarabées.

[3] On considère la XVIIe dynastie comme étant la première dynastie des Princes soumis qui se révoltèrent contre les Hyksos, les derniers rois de la XVIe dynastie. Mais selon la liste fournie par Julius l'Africain et Eusèbe, la XVIIe dynastie est la dernière des Hyksos.

dynastie sont peu connues. L'histoire rapporte qu'elle fut suivie par la XIX^{e} dynastie, celle de Séti le Grand, de Ramsès II (le Grand) et de Merenptah. Mais la période de transition entre la XIX^{e} et la XX^{e} dynastie reste confuse. Ramsès III fut le plus important des rois de la XX^{e} dynastie et le dernier grand empereur de l'ancienne Egypte.

7) Les pharaons de la XXV^{e} à la XXX^{e} dynastie furent de petits rois qui n'enregistrèrent rien d'important. Leur époque est appelée la « *Basse époque* ». On rapporte que certains d'entre eux conduisirent des armées contre la Palestine et Babylone ; cependant, ces sources ne sont généralement pas égyptiennes mais pour la plupart scripturaires. Certaines de ces dynasties furent libyennes ou éthiopiennes ; plus tard (à partir de - 525) d'autres se trouvèrent sous la domination perse ; plus tard encore, une rébellion éclata contre les Perses. Le dernier roi autochtone fut déposé par les Perses en - 342. Dix ans plus tard, en - 332, l'Egypte fut conquise par Alexandre le Grand.

8) La dynastie ptolémaïque, issue de Ptolémée qui fut un Général d'Alexandre, expira avec Cléopâtre en - 40.

Ce livre couvre la période allant de la fin du Moyen Empire à la conquête de l'Egypte par Alexandre (voir les paragraphes 5, 6 et 7 ci-dessus), soit plus de 1000 ans d'histoire du Moyen Orient. On peut observer, à juste titre, que la division en « *Empires* » est une formule récente[4]; le répartition en dynasties provient de Manéthon, un prêtre égyptien du III^{e} siècle av. JC, qui écrivait en grec : ce sont les universitaires modernes qui jugèrent bon de nommer les empires : « *premier* », « *deuxième* » et « *troisième* ».

On dit que le Nouvel Empire fut constitué vers - 1580 (lors de l'expulsion des Hyksos sous Kamôsé et Ahmose) ; selon toute vraisemblance, Akhenaton régna de - 1375 à - 1358 ; Ramsès II de la XIX^{e} dynastie de - 1300 à - 1234 ;

[4] La division en empires est moderne mais les Egyptiens eux-mêmes avaient des concepts similaires de leur passé. Comparer H. Ranke dans *Chroniques d'Egypte*,VI, 1931, 277-86.

et Merenptah à partir de cette dernière année. Ramses III de la XX^{e} dynastie débuta son règne en - 1200 ou quelques années plus tard. On considère ces datations très importantes pour établir le moment de l'Exode.

Selon la tradition, à partir de l'Exode, l'histoire d'Israël se répartit ainsi : tout d'abord, 40 années de nomadisme dans le désert, ensuite environ 400 ans couvrant la période de Josué, des Juges et de Saül, le premier roi, et enfin l'époque des rois de la Maison de David. A partir de - 1000, David constitua son royaume qui demeura unifié durant une centaine d'années environ sous les règnes de Saül, David et Salomon.

A l'époque des héritiers de Salomon, il fut divisé en deux : Israël au nord et Juda au sud. Vers - 722, après la capture de leur capitale Samarie par Sargon II d'Assyrie, les Dix Tribus d'Israël furent exilées et ne revinrent pas. En - 587 ou - 586, le peuple de Juda, après la destruction de sa capitale Jérusalem par Nabuchodonosor, fut expatrié à Babylone d'où quelques groupuscules de nationaux purent revenir après que la capitale eut été envahie par Cyrus le Perse. D'autres groupes retournèrent en Palestine au cours du siècle suivant. Et Alexandre le Grand, en route pour l'Egypte, conquit la Palestine en - 333.

Malgré la proximité de l'Egypte et de la Palestine, « *l'Egypte en vérité fournit singulièrement peu de témoignages en accord avec les récits bibliques*[5] ». Les Ecritures parlent du séjour d'Israël en Egypte et de l'Exode mais on ne trouva aucun document égyptien attestant ces faits. A l'époque des Juges, aucune mention biblique n'est faite de l'Egypte. Et cependant, au temps des Rois, la Palestine fut souvent en contact avec l'Egypte - car elle était attaquée par les armées des Pharaons, campagnes que les pharaons du X^{e} au VI^{e} siècle ne se donnèrent même pas la peine de mentionner.

On trouve étrange que durant plusieurs centaines d'années, aucun lien réel n'ait existé entre les histoires d'Egypte et de Palestine. Au moins, l'Exode des Israélites devrait

[5] T. E. Peet, *L'Egypte et l'Ancien Testament*, Liverpool, 1922, p. 7.

faire partie des deux récits et fournir ainsi un lien entre eux. Il nous faudra donc déterminer à quelle date il s'effectua. Ou bien l'Exode précéda David de 100 ou 200 ans, ou alors de 300, 400 ou 500 ans. Tout dépend de la durée de l'errance dans le désert et du temps des Juges. En d'autres termes, si les Israélites ont quitté l'Egypte au XVI[e], XV[e], XIV[e], III[e] ou II[e] siècle, l'événement se produisit sous le Nouvel Empire. Aucun doute à ce sujet. Cependant, les universitaires se demandent toujours sous quel roi du Nouvel Empire placer l'Exode. Bien que les documents historiques officiels de l'Egypte n'aient fourni aucune précision, ainsi que je l'ai noté plus haut, certains détails prêtent à discussion.

~ Quelle est la date historique de l'Exode ?

La théorie la plus ancienne situe l'Exode à la date la plus récente : on assimila les Israélites aux Hyksos et l'Exode fut confondu avec l'expulsion des Hyksos, lesquels, selon Manéthon, le prêtre cité plus haut, gagnèrent ensuite la Syrie et construisirent Jérusalem[6].

Flavius Josèphe, l'historien juif du I[er] siècle, bien que critiquant les opinions d'Apion le grammairien et de Manéthon (sa propre source) accepta néanmoins et soutint l'idée que les Israélites étaient les Hyksos. Jules l'Africain, l'un des Pères de l'Eglise, se référant à Apion, nota qu'au temps d'Ahmose, les juifs, guidés par Moïse, se révoltèrent[7]. Un autre Père de l'Eglise, Eusèbe, qui fit dans son canon l'éloge de Cenchéres, l'un des dernier rois de la XVIII[e] dynastie (dont on ignore l'identité), écrivit : « *Vers cette période, Moïse conduisit les Juifs dans leur fuite hors d'Egypte*[8] ». Après 1900 ans, ces différentes positions sont d'actualité bien que

---

[6] Manéthon, bien que faisant des Hyksos expulsés d'Egypte les constructeurs de Jérusalem, raconte une autre histoire qu'il attribue à une époque ultérieure où il relate que des lépreux, relégués à Auaris à la frontière Est égyptienne, usurpèrent le pouvoir en Egypte avec l'aide des Solymites (le peuple de Jérusalem), furent extrêmement cruels, et que leur chef Osarsph, adopta le nom de Moïse et, après leur expulsion, les conduisit en Palestine. Josèphe ne fait pas de distinction entre les deux récits.

[7] Jules l'Africain *Chronographie* dans *Les Pères Ante-Nicéens*, Ed. Roberts et Donaldson, NY, 1896, VI,134, fit une confusion entre Ahmose I, le premier roi du Nouvel Empire, et Ahmose II (Amasis selon Hérodote), le dernier roi avant la conquête de l'Egypte par Cambyse le Perse. Mais, dans son canon indiquant la liste des dynasties selon Manéthon, il compléta la liste des rois de la XVIIIe dynastie par l'observation suivante: « *Le premier d'entre eux fut Ammos (Ahmose), sous le règne duquel Moïse quitta l'Egypte, ainsi que je l'ai déclaré; mais, en raison de l'évidence de ce présent calcul, il résulte que lors de ce règne, Moïse était encore jeune* » Manéthon (trad. W.G. Waddell ; Loeb Classical Library, Cambridge, Mass. 1941, p. 111).

[8] Georges Syncelles, le chronographe byzantin qui recopia Eusèbe, ajouta: « *Seul Eusèbe situe sous ce règne l'Exode d'Israël à la suite de Moïse, et ce, sans aucune preuve, bien que tous ses prédécesseurs aient défendu un avis différent, ainsi qu'il le constate lui-même* ».

les scientifiques n'aient pas toujours conscience de poursuivre une ancienne controverse. La négligence des sources chrétiennes primitives paraît excusable : Augustin ne fait-il pas de Moïse et Prométhée des contemporains[9]?

La similitude des Israélites et des Hyksos[10] fut fréquemment reconnue mais rejetée encore plus souvent. Aujourd'hui, certains historiens maintiennent que l'Exode se produisit au début de la XVIII[e] dynastie. Pour eux, ce récit n'est rien de plus que l'écho de l'expulsion des Hyksos[11]. Mais en observant l'esclavage des Israélites en Egypte et celui des Egyptiens sous les Hyksos, il paraît évident qu'assimiler les esclaves martyrisés aux cruels tyrans fut une hypothèse outrée. On proposa donc une variante : selon cette nouvelle théorie, la nation Israélite ne séjourna jamais en Egypte, ce sont les Hyksos qui, en revanche, s'y établirent avant leur départ. On ajouta que les Israélites, ayant eut connaissance des traditions de ce peuple étrange, les adaptèrent aux événements de leur propre passé.

Mise à part l'incongruité d'identifier les Hyksos aux Israélites et les tyrans aux opprimés, une difficulté de plus surgit, due au fait qu'aucun moment favorable ne se présenta aux Israélites fuyant l'Egypte, pour envahir la Palestine qui se trouvait alors occupée par des rois puissants, les pharaons successeurs d'Ahmose. On utilisa le même argument pour soutenir que l'Exode se produisit en - 1580, date de l'expulsion des Hyksos :

> « *Si l'expulsion des Hyksos est trop éloignée de l'Exode, où donc pouvons-nous trouver dans l'histoire de la puissante XVIII[e] dynastie, un moment disponible pour un événement qui, selon l'Exode, présuppose une Egypte affaiblie aux prises à des troubles internes, et ce jusqu'au règne d'Akhenaton ?*[12]».

A l'époque où régnaient les pharaons dans toute leur puissance, il fut impossible aux Israélites d'entrer en Palesti-

---

[9] Augustin, *La Cité de Dieu*, Livre. 18, Chap. 8.
[10] Voir par exemple, A.T. Olmstead, *Histoire de la Syrie et de la Palestine* New York, 1931, p. 128
[11] H.R.Hall, « *Israël et les Nations voisines* » dans *Le Peuple et le Livre*, ed. A.S. Peake, Oxford, 1925 p. 3; Sir Budge, *Egypt*, New york, 1925,p.110; A.H. Gardiner, dans *Etudes Champollion*,1922, p. 205 ; *Journal d'archéologie égyptienne*, X (1924) 88.
[12] Hall, dans *Le Peuple et le Livre*, ed. Peake, p.7.

ne ; comment seraient-ils parvenus à secouer le joug de l'esclavage sous des pharaons tout aussi importants ?

De nombreux érudits pensent qu'une autre époque offre la clé permettant de préciser la date de l'Exode. Au XIX[e] siècle dans la vallée du Nil, en un lieu nommé Tell el-Amarna, les archéologues mirent au jour des tablettes d'argile contenant une correspondance datée de l'époque d'Aménophis III et de son fils Akhenaton. Certaines d'entre elles étaient des lettres anxieuses provenant de Jérusalem (Urusalim). Elles avertissaient le pharaon de l'invasion des « *Habiru* (Khaburu)[13]» arrivant de Transjordanie.

En admettant que les Habiru soient les Hébreux, cela place *ipso facto* l'Exode une ou deux générations plus tôt[14]. La Bible rapporte en effet (I Rois 6:1) que le Temple de Salomon fut construit 408 ans après l'Exode, ce qui pointe le milieu du XV[e] siècle. On fixe parfois la date de l'Exode à - 1447. Cette année correspondrait au règne d'Aménophis II, et les invasions de la Palestine en - 1407 coïncideraient avec l'époque des lettres d'el-Amarna.

Les résultats des fouilles de Jéricho apportèrent la preuve de l'agression des Hébreux par les Habiru. Les murs de l'antique cité révélèrent des traces de tremblements de terre et des signes d'incendie que les archéologues datèrent d'environ - 1407, c'est-à-dire l'époque de la correspondance d'el-Amarna[15]. Ce séisme pourrait avoir causé la chute des murs de Jéricho assiégé par les Israélites après qu'ils eurent traversé le Jourdain.

On tenta d'aménager ces deux propositions : d'une part, Israël quitta l'Egypte au moment de l'expulsion des Hyksos et atteignit la Palestine, comme le firent les Habiru, sous le règne d'Akhenaton. Mais cette hypothèse nécessite plus de 200 ans de nomadisme dans le désert, au lieu des 40 ans cités par les Ecritures, ce qui la rend hautement improbable[16].

---

[13] Les étudiants écrivant en anglais n'ont pas de méthodes concordantes pour traduire les lettres gutturales des langues sémitiques. *L'histoire Ancienne de Cambridge* reconnaît une certaine incohérence entre l'usage de l'orthographe correcte des mots anglais, et parfois l'utilisation de proches équivalences phonétiques

[14] Eduard Meyer, *Geschishte des Altertums*, Vol. 2, 2e ed., **Stuttgart**, 1931, p. 214.

[15] John Garstang, *Les Fondations de l'Histoire de la Bible*, New-York, 1931: « *L'invasion Israelite... correspond à une période d'apathie sous Amehotep III* ».

[16] Peet, *L'Egypte et l'Ancien Testament*, p. 74-75.

D'autre part, un Exode sous Aménophis II ne présente pas ce genre de difficulté et pourrait donc convenir à la chronologie de la Bible. Néanmoins, selon les égyptologues, cette même époque ne semble pas du tout adaptée à une telle aventure : « *Les égyptologues estiment en effet que parmi toutes les théories proposées, celle qui consiste à placer l'Exode sous le règne d'Aménophis II, afin qu'il coïncide avec les dates traditionnelles, semble la moins probable*[17] ».

On mit également l'accent sur le fait que la Palestine fut assujettie à l'Egypte jusqu'aux désordres de - 1358 qui mirent fin au règne d'Akhenaton : « *Durant sa conquête, Josué ne rencontra pas d'opposition égyptienne*[18] ». La fin du règne d'Akhenaton et la clôture de la XVIII[e] dynastie sous Toutankhamon et Aye[19] augurèrent une période favorable pour la rébellion et la fuite des esclaves. On ne trouve aucune référence pouvant être interprétée comme l'ombre d'un Exode au cours de l'interrègne situé entre la XVIII[e] et la XIX[e] dynastie. Seul une situation dramatique, qui aurait permis un Exode, favorise cette hypothèse.

L'idée fit son chemin dans l'esprit de Sigmund Freud, qui, à la suite de certains historiens[20] tenta de démontrer que Moïse fut un prince égyptien, pupille d'Akhenaton, lui-même fondateur de l'idéal monothéiste. Au terme de son règne, quand son schisme fut condamné, Moïse sauva ses enseignements en les transmettant aux esclaves et s'enfuit d'Egypte avec eux. Une autre théorie fait remonter la date de l'Exode à une période ultérieure : la stèle de Merenptah en est la pierre angulaire. Ce roi de la XIX[e] dynastie a dit de la Palestine « *c'est une veuve* » et que « *la semence d'Israël est détruite* ». On considère ce texte comme la première mention d'Israël dans un document égyptien ; cependant, Merenptah ne périt pas noyé, il ne subit pas une débâcle, mais, de toute évidence, il infligea une défaite à Israël et ravagea la Palestine.

La tradition israélite ne relate pas ces circonstances, mais, puisqu'il s'agit de la première mention d'Israël, on

[17] Hall, dans *Le Peuple et le Livre*, ed. Peake, p. 7.
[18] Sir Flinders Petrie, *Palestine et Israël* Londres 1934, p. 56.
[19] Ou Aï ou Ay.
[20] Freud, *Moïse et le Monothéisme* New York, 1939. Comparer Strabon, *La Géographie*, XVI, 2, 35.

considère Merenptah comme le Pharaon de l'Exode (*environ - 1220*), et Ramsès II, son prédécesseur comme celui de l'oppression[21].

Cependant, d'autres érudits pensent que la présence du peuple d'Israël en Palestine non seulement ne confirme pas, mais réfute l'idée que Menerptah fut le Pharaon de l'Exode[22]. Comment aurait-il pu en être témoin et guerroyer en même temps contre Israël en Palestine ?

On mit en exergue un nouvel obstacle concernant la date de l'Exode sous Merenptah. Si ce dernier fut vraiment le pharaon de l'Exode, les Israélites entrèrent en Palestine une génération plus tard, entre - 1190 et - 1180 au moins. Sous cet angle, un siècle seulement demeure alors disponible pour les événements décrits dans les Juges : « *Jusqu'ici, situer l'Exode sous le règne de Merenptah* (1220 av. JC) *fut généralement considéré comme une simple supposition ; on lui reprocha toujours d'indiquer une date trop tardive*[23] ».

D'autres scientifiques soutinrent que l'Exode se produisit par vagues successives[24]. Une combinaison des « *spéculations Habiru* » et des « *théories de Merenptah* » situe les événements dans l'ordre suivant : « *Quand les Hébreux entrèrent en Canaan, les Israélites se trouvaient encore en Egypte... Tous les Israélites étaient des Hébreux, mais tous les Hébreux n'étaient pas des Israélites. En conséquence, alors que les Israélites des tribus de Jacob vivaient en Egypte, d'autres tribus Hébraïques cognaient aux portes de Canaan*[25] ». Certains académiciens conciliants proposèrent même la solution suivante : « *Quelques Hébreux restèrent en*

---

[21] On trouve ce point de vue dans Lepsus *Extraits de la Chronologie des Egyptiens* dans ses *Lettres d'Egypte, Ethiopie et Péninsule du Sinaï* Londres 1853, p. 449. Avant que la découverte de la stèle de Merenptah, nombre d'universitaires l'avaient identifié comme le pharaon de l'Exode car Ramsès II l'était comme celui de l'oppression; ce rôle étant attribué à Ramsès II car le *Livre de L'Exode* mentionne la cité de Ramsès. Les adeptes de la théorie Habiru ne soutiennent pas cet argument « *Plusieurs historiens remarquant que ces deux villes Ramsès et Pithom sont antérieurs à Ramsès II, estiment que ces travaux ont pu être ordonnés par un roi de la XVIIIe dynastie* ». P. Montet , *Le Drame d'Avaris* Paris, 1941, p. 144. Sur la statue de Merenptah, dans le hall du Métropolitan de New York, une main moderne écrivit: « *Pharaon de l'Exode* », et sur celle de Ramsès II, « *Pharaon de l'oppression* ». Voir H.E. Winlock, *Le pharaon de l'Exode*, Métropolitan, Bulletin 17 New York, 1922, p. 226-34.

[22] « *Si Israël quitta l'Egypte sous le règne de Menerptah, et s'il lui fallut 40 ans pour atteindre la Palestine, comment Menreptah les a-t-il vaincu en Palestine dans la troisième année de son règne ?* » S.A.B. Mercer, *Tutan khamen et l'Egyptologie* Milwaukee, 1923, p.48.

[23] Hall, dans *Le Peuple et le Livre*, Peake, p. 7.

[24] Dans une inscription de Ramsès II, et dans l'une de son prédécesseur Séti, on mentionne Asher en Palestine, nom de l'une des Douze Tribus. Cette référence et d'autre similaires permettent de supposer que l'Exode s'effectua en vagues successives.

[25] S.A.B. Mercer, *Sources Extra-bibliques de l'Histoire des Hébreux et des Juifs*. New York, 1913. Il identifia les Habiru aux Hébreux, et le pharaon de l'oppression à Ramsès II, cent ans plus tard.

Egypte après l'Exode de l'ensemble d'entre eux[26]». Plus tard encore, Ramsès III de la XX^{e} dynastie conduisit une guerre contre les Pereset ou Peleset en Palestine. On les assimila aux Philistins. Dans la mesure où les rapports détaillés de ces batailles ne mentionnent pas les Israélites, nombre d'érudits supposent qu'ils n'étaient pas encore arrivés en Palestine. On croit qu'ils ont quitté l'Egypte sous Merenptah (bien que sa stèle signale qu'Israël était alors déjà en Canaan) mais ils ne précédèrent pas en Palestine les envahisseurs philistins, auxquels Ramsès III fit la guerre[27]. En conséquence, on place l'invasion de la Palestine par les Philistins environ 50 ans après l'Exode et quelques années avant la conquête de Canaan par Israël.

Le fait que les Israélites aient atteint la Palestine sous le règne de Merenptah ou, plus improbable encore, sous celui de Ramsès III après sa campagne en - 1186, ne laisse aucun espace de temps disponible pour les événements situés sous les Juges. Ceux-ci guidèrent le peuple durant les 400 ans précédant Saül et David (- 1000). Une école d'historiens argumenta en faveur de la théorie suivante : « *L'arrivée... n'a pu s'effectuer qu'après la dernière guerre des Egyptiens par Rameses (Ramsès) III, 1186 av. JC. Ce qui laisse peu de place à l'incertitude*[28]».

Des considérations archéologiques soutinrent ce point de vue. On prétendit que les fouilles de Bethel en Palestine « *démontrent l'occupation continue des autochtones jusqu'à la conquête des Israélites à partir de - 1200* ». On en conclut donc « *qu'aucune date plus reculée ne pouvait être envisagée*[29]» pour l'invasion de la Palestine par Israël.

Les désaccords s'accentuèrent. On estima la date de l'Exode sous le règne de Merenptah « *incroyablement tardive* » puis un universitaire défia tous ses confrères en avançant l'hypothèse que les Israélites « *ne sortirent pas* », mais « *entrè-*

---

[26] Peet, l'*Egypte et l'Ancien Testament*, p. 124, se référant à la théorie du conducteur et autres théories.
[27] W.F. Albright, *L'Archéologie en Palestine et la Bible* New York, 1932 p. 144, attribuant l'Exode au début du XIIIe siècle. Cependant, Albright plaide pour le séjour des Israélites en Egypte au temps des Hyksos.
[28] Petrie, *Palestine et Israël*, P. 58.
[29] Albritt, cité par Petrie, *Palestine et Israël, p. 57* Bethel tomba « *environ dans la première moitié du XIIIe siècle, selon Albright* », Wright, « L'épopée d'une conquête » *Archéologue de la Bible, III,1940, p. 36.*

rent en » Egypte à l'époque de Merenptah[30]. Durant ce règne, en effet, des Asiatiques passèrent la frontière et furent enregistrés comme immigrants par les autorités.

L'expulsion des Hyksos, l'invasion des Habiru, la défaite d'Israël sous Menerptah, ce sont les trois événements qui servent de base aux diverses écoles d'historiens pour appuyer leurs théories respectives. Chaque groupe souligne les distorsions que se permettent ses rivaux : 200 ans dans le désert détruit une théorie ; 100 ans pour la période des Juges en sape une autre, et ainsi de suite. Chacune d'entre elles doit surmonter le même et unique obstacle : « *Quel que soit le système chronologique raisonnablement avancé, la date de l'invasion et de la colonisation d'Israël tombe dans la période située entre* [1500 et 1100 avant notre ère] *alors que le pays se trouvait dirigé par l'Egypte en tant que partie essentielle de son Empire Syrien*[31] ».

Mais s'il en est ainsi, comment les Israélites parvinrent-ils à quitter l'Egypte, et, l'ayant quittée, comment réussirent-ils à entrer en Palestine ?

De plus, pourquoi les *Livres de Josué* et des *Juges*, qui couvrent 400 ans ont-ils ignoré la domination égyptienne et, en vérité, pourquoi n'ont-ils pas du tout mentionné l'Egypte ?

On parvint à expliquer pourquoi Israël avait quitté l'Egypte sous la domination de puissants pharaons, mais on ne découvrit aucune raison à l'étrange silence des Livres de Josué et des Juges. Les Pharaons étaient très influents, et l'Exode ne fut sans doute que le simple passage quotidien de Bédouins à la frontière égyptienne. Quand la sécheresse poussa les Israélites vers la frontière, ils y furent accueillis mais durent travailler au bénéfice de l'Etat pour payer l'hospitalité dont ils jouirent ainsi que leurs troupeaux. Quand ils quittèrent l'Egypte, un officier leur délivra une autorisation, et il se peut qu'il en ait pris note, mais c'était un événement trop insignifiant pour être inscrit sur un monument : « *Dans l'histoire de cette période, l'Exode fut apparemment un fait journalier banal, si mineur en vérité que l'Egypte, la nation la plus concernée*

[30] B.D. Eerdmans, *Alttestamentliche Studien* Giessen,1908, II. 67.
[31] Garstang, *Les Fondations de l'Histoire de la Bible*, p. 51.

après les Juifs eux-mêmes, ne prit jamais la peine d'en parler[32]». « *On doit simplement garder à l'esprit ce que cet événement signifie, ou plutôt, ce qu'il ne signifie pas pour l'Egypte*[33]». Si ce point de vue s'avère exact, les archéologues ne peuvent guère espérer trouver en Egypte un parallèle au *Livre de l'Exode*, et les historiens n'ont aucune base pour situer la date d'un événement dénué de signification. Si les égyptiens ne se soucièrent pas de noter le départ des Israélites, la recherche de ce qui passa inaperçu aux yeux des contemporains, ne peut que représenter une perte de temps et d'effort.

~ Plaies et présages

Selon la Bible en revanche, le départ d'Egypte ne fut pas un fait banal mais plutôt un événement rarissime accompagné de violents bouleversements de la nature. De graves signes et des mauvais augures précédèrent l'Exode : des nuages de poussière et de fumée obscurcirent le ciel ; sous leur passage, l'eau se teinta de rouge sang. La poussière écorcha la peau des hommes et des bêtes ; dans le rougeoiement torride, diverses espèces de vermines et de reptiles se mirent à pulluler et envahirent aussi bien l'air que les terres ; des bêtes sauvages, blessées par le sable et les cendres sortirent du désert et s'approchèrent des maisons. Une pluie terrible de grêlons tomba et un feu sauvage courut sur le sol ; une tempête souleva des essaims de sauterelles ; des nuages de cendres soufflèrent vague après vague, jour et nuit, nuit et jour, l'obscurité provoqua une nuit prolongée et sa noirceur éteignit toute lumière. Alors vint la 10e plaie, la plus mystérieuse : l'Ange du Seigneur « *passa au-dessus des maisons des enfants d'Israël (...) frappa les Egyptiens et épargna nos demeures* » (Exode 12:27). Les esclaves, sauvés par l'Ange de la Destruction, implorèrent au milieu des larmes et des gémissements l'autorisation de fuir cette terre la nuit même. Aux lueurs grises de l'aube, la multitude se mit en mouvement, laissant ici des champs roussis et des ruines là où quelques heures auparavant se trouvaient des habitations urbaines et

[32] S.W. Baron, *Une histoire sociale et religieuse des Juifs* New York, 1937, I, 16.
[33] Hugo Winckler, Kritissche Schriften, Berlin, 1901, I, 27. Voir également Peet, *L'Egypte et l'Ancien Testament*, p. 21: « *Le séjour peut avoir été sur une si petite échelle que les Egyptiens n'ont jamais pensé qu'il valait la peine d'être mentionné* ».

rurales. Les érudits proposent deux interprétations du récit des plaies décrites dans la Bible[34]. D'une part, ils le tiennent pour un conte de fée[35], d'autre part, après avoir sorti l'histoire de son contexte et l'avoir analysée, ils découvrirent qu'à l'origine, la légende racontait la mort d'un prince de sang royal, et que le décès d'une seule personne fut ensuite assimilé à tous les premier-nés[36]. Plus tard, d'une plaie on en fit trois, mais les conteurs toujours insatisfaits, continuèrent à dérouler leur histoire jusqu'à obtenir un récit en 10 épisodes. On peut discerner avec précision la paternité des « *Elohistes* » et des « *Yahwistes* » :

> « *Aucune légende n'a de vérité historique à sa source. Les plaies furent tardivement substituées à des miracles ultérieurs. Cependant, il n'y eut jamais de miracle nulle part*[37]. *Et, dès lors que ni les plaies, ni les miracles n'ont de fondement historique, aucune conclusion ne peut être tirée concernant la date de l'Exode*[38]».

Après une analyse purement réaliste, on découvrit la technique intelligente des narrateurs : « *Selon les érudits : la grêle ne détruisit que le lin et l'orge, car ils étaient déjà mûrs, le blé et le seigle qui arrivaient à maturation plus tard furent épargnés. Cette astuce fut ajoutée afin que la plaie suivante laisse aux sauterelles quelque chose à dévorer : etwas zu fressen haben*[39]». La maîtrise de ces conteurs inventifs fut parfois prise en défaut, ainsi que le démontre l'histoire des furoncles : « *les furoncles ne se répandent pas dans l'air comme les cendres, et cependant... Moïse fut chargé de faire jaillir les cendres de la fournaise et "d'en arroser le ciel"*[40]».

L'autre interprétation s'efforça de donner aux plaies une explication naturelle ; en Egypte c'est en automne et au printemps que souffle le *sirocco* ; le vent chaud est aussi appelé *khamsin,* signifiant « *cinquante* » car ce souffle du désert soulève des nuages de poussière 50 jours par an. Nous

---

[34] On trouve des variations dans les psaumes 78 et 105, avec quelques séquences différentes concernant les plaies.
[35] Les détails du récit doivent être considérés tout aussi mythiques que les détails de la Création ainsi qu'ils sont rapportés dans la Genèse.
[36] Eduard Meyer dit que dans la première version de la légende, la seule plaie fut celle des sauterelles; *Die Israeliten und Nachbachstämme* Halle, 1906, p. 30. Il dit aussi: « *Il n'y a aucune tradition folklorique dans le conte des plaies . Elles sont la création du narrateur* » (p. 31).
[37] H. Gressmann, *Moïse et son Temps*. Göttingen, 1913, p. 107.
[38] Ibid. p. 108.
[39] Ibid. p. 73.
[40] Ibid p. 92

avons des images du ciel obscurci quand souffle le *khamsin*. Le vent du désert peut aussi soulever des nuages de sauterelles ; elles couvrent alors le ciel comme un écran, si bien que durant leur passage, le disque solaire est obscurci. Les touristes connaissent bien le ton brunâtre des eaux du fleuve, surtout avant ses crues. On décrivit par ailleurs en détails certaines observations intéressantes faites auprès des cataractes du Nil[41].

Des auteurs respectés étudièrent attentivement insectes, mouches et grenouilles de l'Egypte contemporaine. Ils insistèrent sur le fait que l'ordre des plaies décrit dans le *Livre de l'Exode* est exactement similaire à l'ordre des inconforts annuels provoqués par le climat et les insectes sous le règne des Turcs, et que cela reste largement identique aujourd'hui. L'étude du problème posé par les plaies d'Egypte conclut à leur répétition annuelle. Ce n'est donc pas surprenant qu'elles n'impressionnèrent pas plus les Egyptiens que les arrivées et les départs réguliers de quelques Bédouins avec leur troupeaux.

Au cours de centaines d'années, des milliers d'érudits ont dû s'incliner devant l'histoire des plaies. Pieux, ils ne posèrent pas de questions ; instruits, ils déclarèrent que les merveilles racontées dans le récit n'étaient que des événements ordinaires ; critiques, ils nièrent l'histoire, l'expliquant comme un mythe d'origine relativement récente.

Le *Livre de l'Exode* décrit la poursuite des Israélites par l'armée du roi qui regrettait leur fuite. C'est alors qu'ils furent pris en étau entre les montagnes et la mer. La nuit fut effrayante. Un lourd nuage obscurcissait le ciel strié d'éclairs incessants. Un ouragan fit rage toute la nuit et à l'aube la mer fut fissurée, les eaux déchirées par un double courant de force gigantesque. Les esclaves traversèrent ; les poursuivants suivirent en chariots, mais les eaux refluèrent et les Egyptiens périrent noyés avec leur roi. On tenta aussi d'expliquer cette histoire par un phénomène naturel. Il semblait difficile d'ajouter foi à son côté miraculeux ; mais la vi-

[41] Vansleeb (1677) observa que les eaux du Nil se coloraient du vert à l'ocre rouge. « *Quand le Nil commence à monter vers la fin juin, les marnes rouges drainées des monts d'Abyssinie fonçaient la couleur de l'eau qui luisait comme du sang dans la lumière du soleil* ». A.H.Sayce. *L'Histoire Ancienne des Hébreux* Londres, 1897 p. 168.

vante description de la nuit, l'ouragan et les vagues hautes comme des montagnes laissent supposer qu'un événement se produisit dont le souvenir fut plus tard enjolivé de fantastiques complications[42]. Au fil des siècles, le retour récurrent des juifs à l'idée d'une expérience vécue au bord de la mer, suggéra que l'histoire entière n'aurait pu être inventée. Selon les historiens, la tradition la plus inappréciable du peuple naquit sur les rives du Jam-Suf, généralement traduit par « *mer Rouge* ».

Un passage ouvert au milieu d'une rivière ou d'une mer est un fréquent motif de folklore. Les poursuivants furent probablement confrontés à une catastrophe, non pas à cause du partage de la mer en deux, mais à la suite d'une énorme vague gonflée par la tempête. Mais il est évident qu'une explication basée sur les flux et reflux des eaux n'est pas valable. Ou bien la Mer du Passage fut le Golfe de Suez ou le Golfe d'Aqaba sur la mer Rouge, ou le Lac Sirbonis (Serbon[43]) relié à la Méditerranée, ou quelque autre lac (le Lac des Crocodiles) le Lac Salé, dont les eaux permettent aujourd'hui le passage des bateaux de la Méditerranée à la mer Rouge (aucun mouvement de flux et reflux n'étant perceptible à la surface de ces eaux) ; ou bien il s'agit de la Méditerranée ou de la mer Rouge ou, naturellement, des lacs intérieurs.

Une explication plus logique ignorerait donc la marée et se contenterait de la tempête. Dans leur course, les Egyptiens perdirent quelques chars qui s'enfoncèrent dans l'eau quand la mer déferla sur le rivage. C'est alors que les Israélites entonnèrent leur chant de délivrance, ou reçurent l'inspiration qui donna naissance plus tard à une image exagérée de la catastrophe.

Comment pourrait-il en être autrement quand les annales égyptiennes ignorent tout d'un roi et de ses chars engloutis dans la mer et quand les descendants des fugitifs se glorifient d'une histoire de tempête miraculeuse dont

[42] Gressmann, *Moïse et son Temps: « Le tableau est dessiné si clairement que chaque détail apparaît, et l'on pourrait croire à la description réaliste d'un événement historique, excepté les miracles. Une description aussi vivante est aussi la marque d'une saga ».*
[43] A.H. Gardiner, Etudes Champollion, 1922, p. 205; Journal de l'Archéologie égyptienne, X, 1924, 82.

l'Egypte n'a laissé aucun témoignage ? Est-ce utile alors de démontrer qu'un fort vent d'est, soufflant du matin au soir, contraignit la mer à se retirer, et qu'un changement dans la direction du vent perturba une armée en marche ? Quelle étrange obstination en effet du peuple juif à s'accrocher à ce récit, l'utilisant comme le début et en même temps le plus dramatique épisode de son histoire nationale.

Après leur fuite, ils arrivèrent dans le désert, une terre désolée. Le *Livre de l'Exode* raconte qu'une colonne de nuée se tint devant eux le jour et une colonne de feu la nuit. On trouva une explication simple à cette légende : à la tête des caravanes, on élève en général une torche pour indiquer la route aux marcheurs. Etant donné la chaleur du jour, les caravanes préfèrent se déplacer la nuit, et les signaux de flamme et de fumée sont destinés à empêcher que certains s'égarent et aussi à effrayer les animaux sauvages[44].

Bien que cette explication soit unanimement reconnue et citée dans de nombreux dictionnaires de la Bible, elle est trop simple : la colonne de nuée et de feu impressionna profondément les Israélites ; ils dirent que c'était l'Ange de Dieu. Ne connaissaient-ils pas les coutumes des caravanes voyageant dans le désert ? Furent-ils à ce point impressionnés par de banales habitudes et tellement avides de merveilleux qu'une torche dans la main d'un conducteur devint pour eux un Ange ? Il se pourrait que non seulement la colonne de nuée et de feu ne fut pas une illusion, mais plus grave encore, qu'elle fut inventée par des affabulateurs.

Au siècle dernier, Charles Beke, un Anglais aux idées originales publia un pamphlet intitulé *Mount Sinaï, a Volcano*[45]. Sur la page de garde, il plaça deux citations, l'une tirée du *Livre de l'Exode*, l'autre du poète grec Pindare. Le verset de l'Exode 13:21 déclare : « *le jour, dans une colonne de nuée pour leur indiquer la route, la nuit dans une colonne de feu* ». Le texte de Pindare (*Odes, Pythie,* I, 22-24) décrit ainsi l'Etna : « *le jour, un courant brûlant de fumée, la nuit, un tourbillon de*

[44] Voir, par exemple, S.R. Driver, *Le Livre de l'Exode dans sa Version Révisée* Cambridge, England, 191, p. 113: « *On confirme de sources variées la coutume d'un brasier formé d'un bois enflammé porté à la tête d'une caravane de pèlerins* ».
[45] London, 1873.

flamme rougeoyant ». A partir de cette comparaison suivie du récit biblique de la remise des Tables de la Loi, Beke aboutit à la surprenante conclusion suivante :

> « *Et le troisième jour, dès le matin, il y eut des coups de tonnerre, des éclairs et une épaisse nuée sur la montagne et un puissant son de trompe ; et dans le camp, tout le monde trembla... La montagne du Sinaï était toute fumante... la fumée s'en élevait comme d'une fournaise et le mont tout entier tremblait violemment... Et tout le peuple, voyant ces coups de tonnerre, ces lueurs, ce son de trompe, et la montagne fumante, eut peur et se tint à distance*[46] ».

Selon Beke, la colonne de feu fut simplement une éruption volcanique formée de cendres et de vapeurs. Il cita des exemples de régions où ces phénomènes produisent des nuages de cendres noires balayés parfois à de grandes distances et accompagnés de grondements provenant des entrailles de la terre.

Tremblements de terre et éruptions surviennent généralement ensemble. Si un séisme secoue le fond de la mer, il crée un raz-de-marée qui peut se retirer de la rive pour revenir ensuite engloutir les terres en ne laissant que destruction sur son parcours. D'après cette théorie, les rives de la Mer du Passage auraient été ravagées par un tremblement de terre. La mention des chariots incapables de bouger (*Exode 14:25*) est similaire à la description du séisme qui accompagna l'éruption du Vésuve en l'an 79, quand Pompéi et Herculanum furent englouties. Une description en fut préservée dans une lettre de Pline le Jeune à Tacite (*Epîtres, 6:20*) :

> « *Nous étions debout, immobiles, au milieu d'une scène épouvantable, extrêmement dangereuse. Nous avions ordonné de sortir les chars mais nous ne pouvions les immobiliser tant ils étaient agités d'avant en arrière bien qu'ils soient sur un terrain surélevé et lestés de lourdes pierres* ».

Les érudits bibliques s'opposent avec vigueur et mépris à l'idée que les merveilleux événements de la Mer du Passage

[46] Exode 19:16, 18; et 20:18.

et du Mont Sinaï soient interprétés comme des phénomènes de nature sismique et volcanique : « *Chacun sait qu'aucune éruption volcanique justifiant de tels phénomènes n'existe dans le désert. En fait, les auteurs sacrés utilisent toutes les expressions employées dans les Saintes Ecritures pour décrire un orage*[47] ».

Selon Beke, les hauteurs du Sinaï ne sont pas le Mont Sinaï de la Bible. Il avait déjà publié un travail défendant la notion fallacieuse que le Mizraïm des Ecritures n'était pas l'Egypte, mais un royaume disparu de la péninsule du Sinaï ; dans leur fuite, les Israélites traversèrent la pointe du Golfe d'Aqaba pour arriver sur la rive arabe de ce golfe. Il annonça qu'il risquait sa réputation de voyageur et de spécialiste de la Bible, et qu'avec la permission de l'assistance, il placerait le Mont Sinaï dans le Harra Radjla, « *qui fut autrefois en activité, mais se trouve éteint depuis des âges* ». « *Je me considère comme un vieil homme* », poursuivit-il, « *marchant sur les pas du prophète Elie, qui fit lui aussi son pèlerinage dans les montagnes du désert* ». A son retour, il déclara que le Mont Sinaï est en fait Har-Nur, « *le Mont du feu* », situé à l'est de Ghor, un sommet parmi d'autres, auréolé d'un halo mais qui ne fut apparemment jamais un volcan ; il reconnut qu'il fit « *avec respect, une insigne erreur concernant le caractère volcanique du Mont Sinaï*[48] ».

Sa confession dénuée d'humour fut publiée dans un volume doré sur tranche, d'aspect très différent du *Mont Sinaï, un volcan.* Dans un compte rendu de son voyage, il écrit : « *Je suis donc contraint de confesser que je fus dans l'erreur quant aux caractéristiques physiques du Mont Sinaï et que les manifestations décrites dans les Ecritures furent aussi peu volcaniques qu'orageuses*[49] ». Trente ans après, cette théorie fut adoptée par un universitaire[50] et dix ans plus tard d'autres suivirent[51]; à présent, on énonce souvent l'idée que Yahweh fut le dieu local d'un volcan. Cependant, cette communion d'idée n'empêcha pas certains d'entre eux de nier la réalité historique de la visite des Israélites au Mont Sinaï[52].

---

[47] Dean Arthur P. Stanley,*Découvertes du Sinaï en Arabie et de Midian*, New York ,1863-76, p. 561.
[48] Charles Beke, *Découvertes du Sinai en Arabie et de Midian*, Londres. 1878, p. 561.
[49] Ibid. p. 436.
[50] H. Gunkel, Deutsche Literaturzeitung, 24, 1903. col. 3058.
[51] Meyer, *Die Israeliten und ihre Nachbarstämme*, p. 69; H. Gressmann, *Der Ursprung der israelitisch-jüdischen Eschatologie* Göttingen, 1905, p. 31; aussi Gressmann, *Mose und seine Zeit*, p. 417. Musil identifia le Mont Sinaï avec le volcan éteint al-Bedr.
[52] Meyer, *Geschichte des Altertums*, Vol.II, p.210: « *So kann kein Zweifel bestehen, dass der Sinaï in einem der zahlreichen jetzt erloshenen Vulkane der Harra's zu suchen ist* », comparer p. 205 « *Il est pos-*

~ Cataclysme

Si nous dépassons les commentaires du *Livre de l'Exode* prétendant que le Mont Sinaï fut un volcan dont l'activité impressionna les Israélites, et si nous prêtons attention aux descriptions de l'Exode faites dans les textes saints, nous serons contraints d'avouer que, les mots signifiant ce qu'ils disent, l'envergure de la catastrophe excéda de loin les ennuis provoqués par une simple volcan en éruption. L'activité volcanique se répand vite et loin, et le Mont Sinaï ne fut qu'une fournaise dans une immense plaine couverte de brasiers fumants. Terre, mer et ciel participaient au bouleversement. La mer inondait les terres, la lave jaillissait des failles du sol. La Bible décrit le tumulte des éléments déchaînés :

> *« La terre s'ébranla et chancela ; les assises... des collines frémirent et furent secouées... Fumée... et feu... des charbons s'enflammèrent... les lits des mers apparurent et les fondations du monde furent mises à jour*[53]*! »*

Lors de cette grande catastrophe géologique, le fond des mers s'effondra. Les eaux se ruèrent dans les abîmes. La terre trembla, les volcans lancèrent feux et flammes, des falaises furent arrachées, de la roche fondue coula dans les vallées, la terre ferme se transforma en mer, les entrailles des montagnes grondèrent, et les cieux tonnaient sans cesse : « *Ses éclairs illuminèrent le monde : la terre les vit, et trembla... Les montagnes fondirent comme la cire*[54]». Des strates tectoniques s'effondrèrent. Le profil des paysages fut modifié de façon importante : *(il) déplaça les montagnes... (il) les renversa dans sa colère, (il) ébranla la terre de son assise*[55]». On attribue constamment ces activités sismiques et volcaniques à la période où les Israélites sortirent d'Egypte : « *la terre trembla... les montagnes fondirent... de même le Sinaï*[56]». La dernière citation est tirée du *Chant de Deborah*, l'un des plus anciens textes des Ecritures. Selon l'imagination pieuse, ces déclarations sont des métaphores. Pour certains critiques, elles expriment des

---

sible que la saga de l'expérience du Sinaï appartint d'abord à une tribu de la péninsule du Sinaï et fut ensuite reprise par les Israélites comme une action grandiose de Yahwe ». Gressmann (*Mose und seine Zeit, p. 418)* nia également la visite des Israélites au Mont Sinaï.

[53] *Psaumes* 18:7-8, 15.

[54] Psaumes 97: 4 -5.

[55] Job 9: 5- 6.

[56] Juges 5: 4-5.

effusions extatiques. Peut-on découvrir à quoi l'allégorie pourrait alors s'appliquer ? Le texte suivant offre-t-il une description de flux et de reflux dans les marais salés d'Egypte : « *on voyait le lit de la mer, et les fondations du monde* »[57]? Le folklore ne fonctionne pas de façon aussi aveugle. Ces histoires de bouleversements géologiques, répétées avec persistance dans de nombreux passages du *Livre de l'Exode*, doivent être issus d'épreuves que le folklore modela et remodela. A en croire l'Ancien Testament, l'expérience fut si majestueuse et terrible que même après une longue lignée de générations successives, on ne put l'oublier :

> *« Dans la nuit, mon chant implore ton souvenir... Est-ce pour les siècles que le Seigneur me rejette ? Dieu a-t-il oublié d'être favorable ? Je me souviens... Tes merveilles passées... Les abîmes aussi s'agitaient... Les éclairs illuminaient le monde : la terre se secouait et tremblait... Tu guidas ton peuple comme un troupeau par la main de Moïse et d'Aaron*[58] ».

Une nuit, le poète auteur de ce psaume eut une vision du passé, quand des merveilles se déroulaient dans la mer et dans les étendues sauvages, sous les yeux d'un peuple ayant fui l'esclavage. Les fugitifs furent émus jusqu'à l'exaltation par les turbulences et les grondements de la nature dans le désert :

> « *Tu as fait trembler la terre, tu l'as fendue ; guéris ses brèches ; car elle chancelle.*
>
> *Tu en fis voir des dures à ton peuple, tu nous fis boire un vin de stupeur*[59] ».

Sous le ciel déchaîné du désert, déchiré d'éclairs incessants, quand coulaient les laves enflammées, que les collines se diluaient, les nuits furent inoubliables. Durant les longues années passées ensuite sur leur terre, les Israélites se souvinrent toujours des convulsions du désert, de l'explosion des montagnes en flammes, de la furie des eaux. Les événements endurés au cours de ces semaines ou mois, alors que la surface de la terre subissait de violents change-

[57] Psaumes 18:15.
[58] Psaumes 77.
[59] Psaumes 60: 2-3.

ments dans sa structure tectonique, formèrent la tradition la plus importante de cette nation. Les Ecritures persistent à dire qu'avant qu'ils aient quitté l'Egypte, celle-ci fut assaillie par des plaies, précurseurs d'un grand holocauste causé par les éléments au comble de la frénésie. Lors de leur départ, les Israélites furent témoins d'un gigantesque raz-de-marée ; plus tard, dans le désert, ils subirent les mouvements spasmodiques de la surface de la terre, et une activité volcanique à grande échelle, avec la lave jaillissant des fissures du sol ouvert sur des abîmes béants[60]; et les sources disparaissaient ou devenaient amères[61].

On peut poser avec logique, la question suivante : ce témoignage est-il entièrement faux ? Et s'il n'est pas une collection d'inventions trompeuses, comment est-ce possible que rien n'ait été mentionné par les Egyptiens ? Si un désastre s'abattit sur leur terre, sommes-nous sur la bonne voie en cherchant à synchroniser les histoires juives et égyptiennes ? Un désert proche de l'Egypte fut convulsé par des tremblements de terre. Ces désordres sismiques de grande magnitude furent-ils confinés à une surface relativement exiguë ? Les annales égyptiennes ne relatent-elles aucun séisme ? Aucune mention de séisme ni de plaie n'est inclue dans les travaux sur l'histoire de l'Egypte.

Néanmoins, nous considérons que quelque chose d'important est en jeu et cela renforce notre obstination. Si nous pouvions aider le témoin à la barre (les annales de l'Egypte antique) afin qu'il se souvienne d'une catastrophe, nous pourrions, avec un peu de chance, résoudre un problème obscur dont on discute depuis plus de deux mille ans sans parvenir à une solution.

~ Un Egyptien, témoin oculaire des plaies

Dans ce procès de l'Histoire, le jugement dépendra des déclarations suivantes et sa fiabilité de leur examen serré. Ce fut un gigantesque cataclysme naturel dont les conséquences perdurèrent des années. Il marqua profondément les esprits. Son histoire fut transmise de génération en gé-

[60] Nombres 16:32.
[61] Exode 15:23; Psaumes 107:33-35.

nération. Il résonna et retentit dans la Bible et de nombreux autres textes. Les documents égyptiens n'y font-ils vraiment aucune référence ?

L'Exode ne fut-il rien d'autre que le récit d'une traversée insignifiante des frontières par un simple groupe de nomades sous le contrôle de collecteurs d'impôts royaux ? S'il en est ainsi, comment devint-il le souvenir le plus passionnant du peuple juif ? D'où leur vinrent ces visions d'un bouleversement qui remua mer et terre ? Les tablettes égyptiennes ne confirment-elles pas les troubles qui agitèrent la terre, les rivières, la mer et le désert ? Que les catastrophes naturelles n'aient pas été mentionnées dans les travaux effectués sur l'histoire de l'Egypte démontre un échec qui nous conduit à étudier les sources anciennes.

On ignore dans quelles circonstances le Papyrus d'Ipuwer fut découvert. Selon son premier propriétaire (Anastasi), on le trouva à « *Memphis* » qui signifie sans doute le voisinage des pyramides de Saqqara. En 1828, le Musée de Leiden aux Pays-Bas acquit ce papyrus et le classa dans le catalogue sous le numéro Leiden 344. Il est écrit des deux côtés. Le sens des fibres du tissu permet de différencier le recto du verso ; l'histoire d'Ipuwer est écrite au recto, alors que le verso contient un hymne à un dieu. Une reproduction des deux textes fut publiée par les autorités du musée ainsi que d'autres documents égyptiens[62].

Le texte d'Ipuwer se trouve à présent dans un livre de 17 pages avec en général 14 lignes par page de signes hiératiques, l'écriture courante des scribes, différente des hiéroglyphes classiques. Sur la première page, la dernière partie de 11 lignes est conservée ; les pages 9 à 16 sont en très mauvais état puisqu'il n'y a que quelques lignes en haut et au bas des pages, et sur la 17, il ne subsiste que le début des deux premières lignes.

La première interprétation du texte d'Ipuwer, présentée ici[63], considère que 8 pages du recto relatent des proverbes, et que les pages suivantes seraient des extraits d'un ouvrage

[62] C. Leemans, *Aegyptisghe Monmenten van het Nederlandsche Museum van Oudheden te Leiden* Leiden, 1846.
[63] Par F. Chabas, réimprimé à la *Bibliothèque égyptienne*. X, Paris, 1902, 133, particulièrement 139-40.

philosophique. L'auteur qui tenta ensuite de traduire le texte (les 9 premières pages seulement) les interpréta comme une collection de proverbes et dictons à usage didactique[64]. Un autre scientifique[65] décréta que le papyrus était une collection de devinettes. Au début de ce siècle, on fit quand même l'effort de traduire le texte entier d'Ipuwer[66]. On lui attribua un caractère prophétique : il prédisait une période de malheur au peuple de l'Egypte. Mais le prophète aurait pu s'inspirer de situations similaires s'étant produites avant l'inauguration de la XII[e] dynastie. En 1909, le texte fut traduit à nouveau et publié par Alan Gardiner sous le titre *Les Admonitions d'un Sage égyptien selon le Papyrus Hiératique de Leiden*[67]. D'après Gardiner, le texte signale le caractère historique de la situation. La détresse avait envahi l'Egypte ; le système social était désorganisé ; la violence régnait partout ; des envahisseurs attaquaient la population sans défense ; les riches étaient dépouillés et dormaient dehors, et les pauvres les dépossédaient :

> *« On ne décrit pas ici quelques simples ennuis localisés mais un désastre national, écrasant et démesuré*[68]*».*

Gardiner, à la suite de Lange, interprète le texte comme si les paroles du Sage nommé Ipuwer s'adressaient directement à un roi, le blâmant pour son inaction qui conduisait à la confusion, l'insécurité et la souffrance du peuple. « *Le Tout Puissant* » auquel Ipuwer s'adresse est l'appellation donnée habituellement aux grands dieux[69]. Les noms de l'auteur et de ses lecteurs sont absents de l'introduction du papyrus et la présence du roi à l'écoute du Sage est déduite des concordances du texte avec d'autres formes littéraires utilisées au Moyen Empire. En relation avec cette interprétation, le papyrus contenant les paroles d'Ipuwer, est intitulé, dans l'édition de Gardiner *Exhortations d'un Sage égyptien.*

---

[64] F. J. Lauth, Altaegyptische Lehrsprüche *Sitzungberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-philologische und historische Classe* 1872.
[65] H.K. Brugsch, cité par Lange.
[66] H. O. Lange, Prophezeiungen eines aegyptischen Weisen *Sitzungberichen Akademie der Wissenschaften*, 1903, p. 606-10.
[67] Publié à Leipzig.
[68] Gardiner, *Exhortations*, note 1:8.
[69] *Er steht vor dem Allhersher, was sonnst ein Epitheton der gGoetter ist, hier aber wohl den König bezeichnet.* Lange, *Sitzungberichte der Preussischen Akademie der Wissenshaften*, 1903, p. 602.

~ L'Egypte et le Cataclysme

Le Papyrus Ipuwer n'est pas une collection de proverbes selon les dires de Lauth et de Chabas, ni de devinettes (Brugsch) ; il n'est pas non plus une prophétie (Lange), ni un sermon sur les profonds changements de la société (Gardiner, Sethe). C'est la version égyptienne d'une grande catastrophe. Le Papyrus est un récit de lamentations, une description de ruines et d'horreur (papyrus 2):

> *« En vérité, la terre se retourna comme la roue d'un potier.*
> *Les villes sont détruites.*
> *La haute Egypte est asséchée* (gâchée ?)
> *Tout est en ruine !*
> *La résidence s'est retournée d'un coup.*
> *Des années de vacarme. Le bruit n'en finit pas ».*

Que signifie « *vacarme* » et « *années de bruit* » ? Le traducteur écrivit : « *Il est clair que le phonème hrw (bruit) cache un jeu de mots dont le sens nous échappe* ». S'agit-il d'un « *tremblement de terre* » et « *d'années de séismes* »[70]? Les tremblements de terre sont souvent accompagnés de bruits sourds, grondements et rugissements souterrains, et le phénomène acoustique définit le bouleversement lui-même. Apparemment, les secousses se répétèrent encore et encore, le pays fut couvert de ruines, la puissance de l'Etat déclina brusquement et la vie devint insupportable. Ipuwer dit (papyrus 6:1) :

> « *Oh, que la terre cesse de faire du bruit, et qu'il n'y ait plus de tumulte* ».

C'est donc bien la terre qui produisait tout ce bruit et ce tumulte. Seul, un puissant séisme avait pu renverser la résidence royale « *d'un coup* » et en faire une ruine. La catastrophe semble avoir aussi provoqué des ravages en haute mer où des tourbillons coulèrent les bateaux ; le passage indiquant que « *les villes étaient détruites* », précise aussi que les navires allaient à la dérive. Le Papyrus d'Ipuwer apporte la preuve d'une catastrophe naturelle accompagnée de tremblements de terre et témoigne de l'apparition des faits sur-

[70] L'autre mot hébreu pour « bruit » *shaon*, signifie aussi « tremblement de terre ». Voir S. Krauss « Tremblement de terre », L'Encyclopédie Juive, New York, 1901-6.

venus à cette époque. Je tiens à comparer certains passages du *Livre de l'Exode* et du papyrus. Avant la publication de *Mondes en Collision* et du *Désordre des Siècles*, aucune comparaison n'avait été effectuée entre la Bible et le Papyrus d'Ipuwer. Le traducteur du papyrus ne pouvait donc en aucun cas avoir été influencé par le désir de faire correspondre sa traduction au texte biblique[71].

Papyrus 2:5-6 *La terre est couverte de plaies. Il y a du sang partout.*

Exode 7:21 *Il y avait du sang sur toute la terre d'Egypte.*

Ceci fut la première plaie.

Papyrus 2:10 *La rivière est en sang.*

Exode 7:20 *Toutes les eaux des rivières furent changées en sang.*

Cette eau était dégoûtante et les gens ne purent la boire.

Papyrus 2:10 *Les hommes se refusaient à goûter - les êtres humains, et avaient soif d'eau.*

Exode 7:24 *Et tous les Egyptiens creusèrent autour des rivières pour trouver de l'eau ; car ils ne pouvaient pas boire l'eau de la rivière.*

Dans la rivière, les poissons moururent, mais vers, insectes et reptiles se multiplièrent.

Exode 7:21 *Et la rivière empestait.*

Papyrus 3:10-13 *Voilà notre eau ! Voilà notre bonheur ! Qu'allons-nous faire ? Tout est en ruine !*

Les mots suivants relatent la destruction des champs :

Exode 9:25 *Et la grêle écrasa toute l'herbe des prés et cassa tous les arbres des champs*[72].

Papyrus 4:14 *Les arbres sont brisés.* 6:1 *On ne trouve plus ni fruit, ni légumes...*

[71] Les citations de la Bible sont issues de la version anglaise King James ; les citations du papyrus sont tirées de la traduction de Gardiner.

[72] Dans les Psaumes 105:33 cette plaie est décrite ainsi « *Il écrasa aussi (avec la grêle), leurs vignes et leurs figuiers et brisa les arbres du littoral* ».

Ce présage fut accompagné de feu brûlant. Les flammes couraient sur toute la terre.

Exode 9:23-24 *Le feu courait sur le sol. Il y eut de la grêle et du feu mêlé à la grêle, ce qui fut très douloureux.*

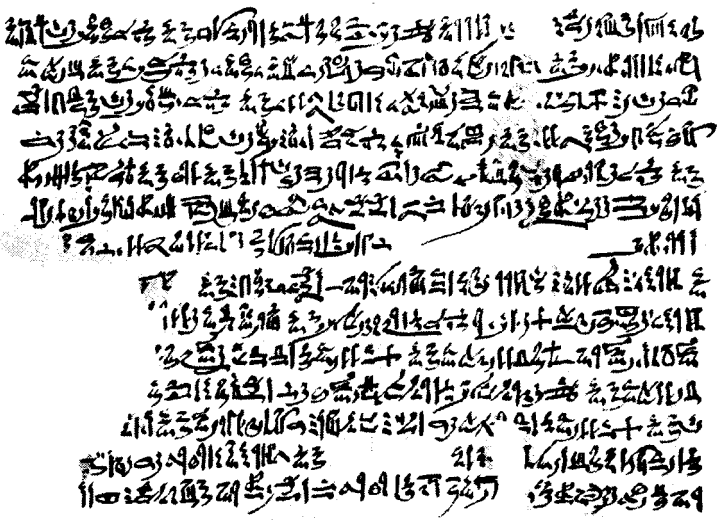
Papyrus 2:10 *En vérité, portes, colonnes et murs furent consumés par le feu.*

Le feu qui consumait la terre n'était pas répandu par la main humaine mais tombait des cieux[73]. Selon l'Exode, ce torrent de destruction poursuivit son œuvre :

Exode : *Le lin et l'orge furent frappés : car l'orge était en épi et le lin bouillait.*

Papyrus : *Mais le blé et le seigle, n'étant pas sortis de terre, furent épargnés.*

Mais ce fut la plaie suivante qui provoqua l'aridité totale des champs. D'après le papyrus et le *Livre de l'Exode* (9:31-32 et 10-15), il fut impossible de fournir à la Couronne son tribut de blé et de seigle.



De même, selon l'Exode 7:21 « *Et les poissons de la rivière moururent* », il n'y eut plus de poisson pour approvisionner la maison royale. Papyrus 10:3-6 « *La Basse Egypte pleure. Tout*

[73] Voir les notes du texte de Gardiner, *Exhortations*, se référant au Papyrus de Leiden 345 recto, 1.3.3.

le palais se trouve sans revenus. Blé, orge, oies et poissons qui lui appartiennent (de droit) ».

Les champs étaient entièrement dévastés :

Exode 10:15 *Sur toute la terre d'Egypte ne subsistait aucune verdure ni sur les arbres ni dans les champs.*

Papyrus 6:3 *En vérité, la semence a péri de toutes parts.* 5:12 *En vérité, tout ce qui hier encore était visible a péri. La terre est aussi dénudée qu'après la coupe du lin.*

La destruction en un seul jour des produits agricoles dans les champs « *que l'on pouvait voir hier* », exclut la sécheresse, cause habituelle d'une mauvaise récolte ; seuls, la grêle, le feu et les sauterelles aurait pu laisser les champs aussi dénudés qu'après « *la coupe du lin* ». Le Psaume 105:34-45 décrit ainsi cette plaie : « *les sauterelles et les chenilles arrivèrent en grand nombre. Elles dévorèrent toutes les plantes et les fruits du sol* ». Papyrus 6:1 « *On ne trouve ni fruit, ni légume ... Famine* ».

Le bétail était pitoyable :

Exode 9:3... *la main du Seigneur est sur le bétail dans les champs. Il y a une là une musaraigne très cruelle.*

Papyrus 5:5 *Le cœur de tous les animaux pleure. Le bétail gémit.*

Le bétail effrayé fuyait devant la grêle et le feu :

Exode 9:19... *rassemble ton bétail et tout ce que tu as dans les champs...* 21 *Mais il ne tint pas compte des paroles du Seigneur, et laissa ses serviteurs et son bétail dans les champs.*

Papyrus 9:2-3 *En vérité, le bétail est laissé à l'abandon et personne n'est là pour le rassembler. Chacun va chercher pour son compte les bêtes marquées à son nom.*

Selon le *Livre de l'Exode*, la 9e plaie couvrit l'Egypte d'une profonde obscurité :

Exode 10:22 *et une épaisse obscurité tomba sur toute l'Egypte.*

Papyrus 9:11 *La terre n'est pas éclairée.*

« *Pas éclairée* » équivaut en égyptien à « *sans lumière* » ou « *sombre* ». Ces deux phrases peuvent-elles être mise en parallèle ? D'après les textes, l'épisode du désert se passa dans la pénombre sous d'épaisses nuées[74]. La tradition juive persiste à dire que durant nombre d'années après l'Exode, la lumière du soleil fut voilée de nuages. Nous pensons que le passage du papyrus est similaire à la citation biblique : « *l'ombre de la mort* ». Dans les pages suivantes, nous trouverons des analogies égyptiennes à la plaie de l'impénétrable obscurité ; il en sera de même pour « *l'ombre de la mort* ».

~ La dernière nuit avant l'Exode

Selon le *Livre de l'Exode*, la dernière nuit passée par les Israélites dans le pays des pharaons fut celle où, dans chaque demeure égyptienne, la mort terrassa ses victimes. Un tel nombre de morts, en une seule nuit, à minuit, ne peut s'expliquer par la peste qui ne pourrait sévir partout à la fois et ne se limiterait pas à une heure. L'histoire de la dernière plaie semble vraiment mythique ; c'est une anomalie dans la liste des autres plaies qui peuvent être justifiées par un phénomène naturel.

On considère les plaies décrites ici comme les signes avant-coureurs de la catastrophe qui atteignit son apogée au Jam-Surf (la Mer du Passage) ; les phénomènes survenus dans le désert furent des spasmes ultérieurs de la croûte terrestre ; on rechercha des témoignages de sources égyptiennes concernant un séisme, afin d'établir une concordance entre les histoires égyptiennes et juives. Quand ces preuves furent mises en évidence, elles démontrèrent plus d'analogies et une plus grande ressemblance avec la narration scripturaire que je ne l'avais espéré. Sans aucun doute, nous avions devant nous la relation d'un Egyptien, témoin des plaies.

En lisant le papyrus avec soin, on réalise qu'à l'instant de la secousse gigantesque qui ruina les maisons et détruisit vies et fortunes, les esclaves étaient encore en Egypte. La population s'enfuit alors à la campagne, mais les autres plaies la renvoyèrent dans les cités. On fit une relecture du

[74] Jérémie 2:6.

témoignage biblique. Il s'avéra que l'événement le plus remarquable n'avait pas été négligé : la 10e plaie. Le papyrus dit : « *La résidence est renversée en une minute*[75] ». Dans une page précédente, on a mis l'accent sur le fait que, seul un séisme pouvait retourner et ruiner la résidence royale en une minute. Seule en effet, une catastrophe naturelle pouvait causer la mort subite et simultanée de si nombreuses personnes :

> Exode 12:30 *Et Pharaon se leva pendant la nuit, lui, et tous ses serviteurs, et tous les Egyptiens ; et ce fut en Egypte une grande clameur : car il n'y avait pas une maison où il n'y eut pas de mort.*

Une seule violente secousse causa la mort d'un grand pourcentage de la population. Un souffle furieux heurta les maisons :

> Exode 12:27 [L'Ange du Seigneur] *passa au-dessus des maisons des enfants d'Israël, quand il frappa les Egyptiens, et épargna nos maisons.*

Nogaf, signifiant « *frappa* », est le mot employé pour un coup très violent, comme par exemple le coup de corne d'un bœuf[76]. La résidence du roi et les palais des riches s'écroulèrent ainsi que les maisons du peuple et les cachots des captifs :

> Exode 12:29 *A minuit, le Seigneur frappa tous les premiers-nés des Egyptiens, depuis le premier-né de Pharaon assis sur son trône jusqu'aux premier-nés des prisonniers dans leur cachot.*
>
> Papyrus 4:3 et 5:6 *En vérité, les enfants des princes sont écrasés contre les murs.* 6:12 *Les enfants des princes sont précipités dans les rues.*

La vue des enfants des princes écrasés sur le pavé des rues assombries, blessés ou morts dans les ruines, attrista le témoin égyptien. Nul ne vit l'agonie des captifs dans les cachots, des fosses creusées dans la terre et qui furent comblées par des éboulements. Papyrus 6:3 *La prison est en*

---

[75] Gardiner explique la traduction du mot « *retourner* » par l'exemple suivant : « *renverser un mur* ».
[76] J. Levy, *Wörtechbuch üer die Talmudim und Midrashim* Vienne, 1924.

ruine[77]. Pourquoi ce mot déraisonnable : « *premier-né* » fut-il inséré dans le texte hébreu ? L'explication en sera donnée plus loin. Le papyrus 2:13 dit : « *Partout, on voit ceux qui placent leurs frères dans la tombe* ». Et l'Exode (12:13) écrit : « *il n'y avait pas une maison où il n'y eut pas de mort* ». Dans l'Exode (12:30) à nouveau on trouve : « *il y eut une grande clameur en Egypte* ». A quoi le papyrus (3:14) répond : « *Ce furent des gémissements par toute la terre, mêlés à des lamentations* ».

Les statues des dieux tombèrent et furent brisées[78]: « *cette nuit... j'exécuterai mon jugement contre tous les dieux de l'Egypte* » (Exode 12:12). Selon Artapanus (auteur d'un livre disparu qui cita d'anciennes sources et à son tour repris par Eusèbe) il y eut

> « *de la grêle et un tremblement de terre la nuit* [ce fut la dernière plaie] *en sorte que ceux qui fuyaient le tremblement de terre furent tués par la grêle, et que ceux qui cherchaient à s'abriter de la grêle furent détruits par le tremblement de terre. Et à ce moment là, toutes les maisons s'écroulèrent et la plupart des temples*[79]».

La terre n'eut aucune pitié non plus pour les morts dans leurs tombes : les sépulcres s'ouvrirent et les cadavres furent exhumés (papyrus 4:4 et 6:14): « *En vérité, ceux qui étaient prêts pour l'embaumement sont étendus sur la terre ferme* ». La *Hagada* relate la légende suivante[80]: lors de la dernière nuit, quand la terre d'Egypte fut frappée, on trouva le cercueil de Joseph sur le sol, expulsé de sa tombe. Les temps modernes ont vu de puissants tremblements de terre provoquer des effets similaires[81]. Quant aux fœtus, pleurait Ipuwer, ils entraient dans la vie éternelle avant d'avoir vu la lumière du jour. Dans le *Midrash Rabba*, on écrivit, parlant de l'Exode : « *Les femmes enceintes sur le point d'accoucher, firent des fausses couches et moururent elles-mêmes ; car le Destructeur traquait et détruisait tout ce qu'il trouvait*[82]».

---

[77] Dans ses notes relatives à un autre passage, Gardiner traduit « *storehouse* » par « *prison* ».
[78] Eusèbe, *Préparation pour l'Evangile* Trad. E.H. Gifford; Oxford, 1903, Livre IX, Chap. XXVII.
[79] Ibid.
[80] Louis Ginzberg, *Les légendes des Juifs* 1925, III, 5-6.
[81] Comparer C.S. Osborn, *La terre bouleversée* Baltimore, 1927, p. 1327, sur le séisme de Valaparaso, Chili, durant la nuit du 15 Août 1906: « *Je visitai la scène aussitôt que possible. Des cercueils déterrés surgissaient des tombes dans les cimetières des collines qui avaient été secoués* »
[82] *Midrash Rabbah,* traduction anglaise, éditée par H. Freedman et Simon; Londres, 1939, 10 volumes.

~ Premier-né ou l'élu

Le récit biblique de la dernière plaie offre un aspect surnaturel en ce sens que les premiers-nés et eux seulement furent tués cette nuit-là[83]. Un séisme qui ne détruit que les premiers-nés est inconcevable car les événements ne peuvent jamais atteindre un tel degré de coïncidence. Aucun crédit ne peut être accordé à une telle histoire. Ou bien le récit de la dernière plaie, dans sa forme canonique, est une fiction, ou il cache une déformation du texte. Avant de proclamer que l'ensemble de l'histoire est une interpolation ajoutée plus tard, il serait sage de se demander si oui ou non, seul ce détail incroyable fut déformé. Le mot : « *premier-né* » pourrait se trouver à la place d'un autre.

> Isaïe 43:16 : *Ainsi parle le Seigneur, celui qui traça dans la mer un chemin et un sentier dans les eaux déchaînées ;* 20 *J'ai mis l'eau dans les steppes, et les rivières dans le désert pour abreuver mon peuple, mon élu.*

Le *Livre de l'Exode* indique un ordre donné à Moïse :

> Exode 4:22-23 : *Alors tu diras à Pharaon : ainsi parle le Seigneur, Israël est mon fils, mon premier-né ... et si tu refuses de le laisser aller, en vérité, je ferai périr ton fils premier-né.*

Les « *élus* » sont désignés ici par « *premiers-nés* ». Si Israël était le premier-né, une vengeance serait prise contre les Egyptiens dont les premiers-nés mourraient ; mais si Israël était l'élu, les élus des Egyptiens périraient :

« *Israël, mon élu* » est issu de *Israel bechiri*, ou *bechori.*
« *Israël, mon premier-né* » de *Israel bekhori*[84].

C'est la première racine qui doit déterminer la relation entre Dieu et son peuple. La sentence suivante : « *à minuit, le Seigneur frappa tous les premiers-nés des Egyptiens* » (Exode 12:29) doit donc être traduite ainsi : « *toute l'élite de l'Egypte* » autrement dit : « *toute la fleur de l'Egypte* » ou encore « *toutes les forces vives égyptiennes. Israël est mon élu : je détruirai tous les élus*

---

[83] Selon la tradition haggaddienne, non seulement les premiers-nés mais aussi la majorité de la population égyptienne fut tuée durant la dixième plaie.
[84] *Bechor,* choisir, sélectionner, préférer ; *bachur ,* un jeune homme, possède la même racine. *Beckor,* être en avance, donne les premiers fruits, est précoce. Levy, *Wörterbuch über die Talmudin und Midrashim.*

de l'Egypte ». La mort naturelle choisit généralement le faible, le malade, la personne âgée. Le tremblement de terre est différent : les murs écrasent le fort et le faible sans distinction. Les *Midrashim* disent « *les neuf dixièmes des habitants ont péri*[85] ». Le Psaume 135 illustre mon idée par l'usage des deux racines là où deux mots de la même racine auraient convenus :

> « *C'est Jacob que le Seigneur s'est choisi, Iraël dont il fit son apanage... C'est lui qui frappa les premiers-nés d'Egypte* ».

Le Psaume 78 rappelle une fois de plus l'histoire de l'Exode :

> 43 *Comment il a mis ses signes en Egypte.*
> 51 *Et frappa tous les premiers-nés en Eypte.*
> 52 *Mais fit sortir son peuple*
> 56 *Cependant, ils tentaient et provoquaient le Dieu très haut...*
> 31 *La colère de Dieu monta contre eux, il massacra les plus robustes et abattit les élus d'Israël.*

Les premiers-nés furent-ils détruits quand la colère de Dieu se tourna contre l'Egypte ? *A contrario*, les élus furent-ils massacrés quand la colère de Dieu se tourna contre Israël ?

> Amos 4:10 *J'ai envoyé parmi vous une peste comme celle de l'Egypte : vos jeunes gens (élus) , je les ai tués.*

Le prophète Amos prophétisa ainsi : « *aux jours de raash* [commotion], *sous le règne d'Uzziah, les meilleurs, la fleur du peuple juif, périront ainsi que périrent les élus, la force vive de l'Egypte* ». Le fils aîné du roi mourut peut-être au cours de cette nuit catastrophique. Le décès du prince fut sans doute la cause visible du changement du texte. Mais la raison occulte qui stoppa le récit de l'Exode au moment le plus passionnant - après la destruction des demeures égyptiennes - se trouve dans la citation suivante :

[85] Ginzberg, *Légendes*, II, 369.

Exode 13:2 « *Consacre-moi tout premier-né, prémice du sein maternel, parmi les Israélites. Homme ou animal, il est à moi.* 13... *et tu rachèteras tous les premiers-nés mâles* ».

Jérémie témoigne qu'aucun holocauste ni sacrifice ne fut demandé le jour où Israël sortit d'Egypte :

Jérémie 7:22 « *Car je n'ai rien dit ni prescrit à vos pères, quand je les fis sortir d'Egypte, concernant les holocaustes ou les sacrifices* ».

Ce qui contredit le texte de l'Exode 12:43 à 13:16. Car ce fut la tâche d'Amos, Isaïe et Jérémie, de libérer le peuple de ces contraintes :

Amos 5:22 *Quand vous m'offrez des holocaustes et des viandes, je ne les agrée pas : le sacrifice de vos bêtes grasses, je ne le regarde pas.* 24 *Mais que le droit coule comme de l'eau, et la justice comme un torrent puissant.* 25 *Des sacrifices et des oblations, m'en avez-vous présentés au désert, pendant quarante ans, ô maison d'Israël ?*

~ La révolte et la fuite

Je me suis efforcé de découvrir dans les textes égyptiens le récit d'une catastrophe naturelle. Si on compare les troubles décrits dans le Papyrus d'Ipuwer aux narrations scripturaires, on a vraiment l'impression que les deux sources relatent exactement les mêmes phénomènes. Il est donc normal de chercher s'il est aussi fait mention d'une révolte de la population, d'esclaves maltraités fuyant un pays aux prises avec un désastre inouï et enfin d'un cataclysme où périt le pharaon. Bien que le papyrus détérioré ne fournisse aucune référence explicite aux Israélites ou à leurs chefs, il décrit clairement trois phénomènes consécutifs à la catastrophe : le soulèvement du peuple ; la fuite des misérables et des pauvres ; la mort du roi dans des circonstances inhabituelles. Si, en plus d'une description similaire des plaies, je dois m'efforcer d'extraire du papyrus plus que ces trois faits historiques, je risque d'être accusé d'utiliser les conditions défectueuses du document pour défendre des idées préconçues.

Mais les références à la catastrophe, à la rébellion et à la fuite de la population n'offrent aucune ambiguïté ; leur signification est claire et ne prêtent à aucune controverse. En conséquence, lorsque dans les paragraphes suivants, je tente de découvrir des similitudes entre certains passages, je le fais avec prudence. De nombreux endroits du papyrus sont abîmés et illisibles ; si l'une ou l'autre des comparaisons est incomplète ou arbitraire, cela pourra ne rien ajouter au texte, mais cela ne lui enlèvera rien non plus car c'est un fait avéré que des séismes et autres catastrophes naturelles survinrent en Egypte, accompagnés de destructions d'hommes, d'animaux, de plantes et sources d'eau potable. Les premiers signes de l'approche d'une catastrophe troublèrent le pays et les captifs souhaitèrent vivement recouvrer la liberté.

Le papyrus raconte que « *des hommes prirent le risque de se rebeller contre l'Uraeus* » (l'emblème de l'autorité royale) et que des sortilèges connectés au serpent furent divulgués (6:6-7 à 7:5-6). Il ajoute que des joyaux et de l'or furent offerts « *aux femmes esclaves afin d'en décorer leur cou* ». (3:2-3); à comparer avec l'Exode 11:2: « *que chaque homme demande à son voisin, chaque femme à sa voisine, des objets d'argent et des objets d'or...* ». Les bâtiments en pierre effondrés, les blessés et les morts dans les ruines, les statues des dieux tombées en grand nombre, inspirèrent l'épouvante et l'horreur ; tout cela fut mis à l'actif du Dieu des esclaves :

> Exode 12:33 *Et les Egyptiens pressèrent le peuple en se hâtant de le faire sortir du pays, car, disaient-ils, nous allons tous mourir.*

Les Egyptiens usèrent même des termes beaucoup plus vifs : à la longue, ils en vinrent au point de ne plus exprimer leur angoisse mais d'invoquer la mort dans des passages tels que celui-ci :

> Papyrus 4:*2 En vérité, les grands et les petits disaient : je voudrais mourir.* 5:14. *L'humanité ne pourrait-elle en finir, plus de conception, plus de naissance ! Oh, que la terre cesse de gronder, et que le tumulte cesse !*

Les lignes suivantes précisent qu'une partie de la population échappa au désastre : « *Le hommes s'enfuient... ils fabriquent des tentes comme les habitants des collines* » (Papyrus 10:2). Le *Livre de l'Exode* dit que les Israélites quittèrent le pays « *en hâte* », (Exode 12:33) et « *sans se préparer* » (12:39). Il ne fait aucun doute qu'ils durent leur survie à leur fuite et à l'usage de tentes de fortune. Ce qui depuis lors se répéta maintes fois, dès qu'un violent séisme dévaste les villes. Cependant, ceux qui sauvèrent leurs vies redoutaient une nouvelle catastrophe. Une « *foule mêlée* » d'Egyptiens se joignit aux esclaves Israélites ; ensemble, ils se hâtèrent vers le désert (Exode 12:38). Leur première courte halte eut lieu à Succoth (13:20) - ce qui en hébreu signifie « *hutte* ». Les esclaves en fuite n'eurent de cesse de passer la frontière. Le jour, une colonne de fumée les précédait, et la nuit une colonne de feu :

> Exode 13:21 *le jour, il les guidait dans une colonne de nuée ; et la nuit, dans une colonne de feu pour les éclairer ; afin qu'ils puissent marcher nuit et jour.*
>
> Papyrus 7:1 *En vérité, le feu monte dans les hauteurs. Sa flamme s'élève contre les ennemis de la terre.*

Le traducteur ajouta : « *On considère ici le mot « feu » comme quelque chose de désastreux* ». Après les premières manifestations du cataclysme qui n'en finissait pas, les Egyptiens tentèrent de remettre de l'ordre dans le pays. Ils se lancèrent à la poursuite des esclaves. Les fuyards « *se sont égarés dans le pays, le désert s'est refermé sur eux* » (Exode 14:3). Ils se dirigèrent vers la mer, s'arrêtèrent à Pi-ha-Khiroth : « *Les Egyptiens les poursuivaient, les suivaient* ». Une tempête souffla toute la nuit et refoula la mer. Dans une colossale avalanche d'eau, « *les eaux refluèrent avec force* » et « *en fuyant, les Egyptiens la rencontrèrent* ». La mer engouffra les chars, les cavaliers, le pharaon et toute son armée. Le *Papyrus Ipuwer* 7:1-2 dit simplement que le pharaon fut perdu dans des circonstances inhabituelles « *qui ne se produisirent jamais auparavant* ». Les lamentations de l'Egyptien sont perceptibles, en dépit des lignes hachées : *...larmes... la terre est... de tous côtés... pleurs...*

~ L'Invasion de l'Egypte par les Hyksos

Il n'y eut plus de pouvoir royal en Egypte. Dans les semaines qui suivirent, les villes furent soumises à des scènes de pillage. La justice cessa de fonctionner. Les gens fouillaient dans les ruines et dans les archives publiques afin de trouver les contrats, notifications de plaintes, ou titres de propriétés. Les voleurs cherchèrent à piller ce qui restait dans les magasins royaux effondrés :

> Papyrus 6:9 *En vérité, les lois des cours de justice sont jetées dehors. Les hommes les piétinent sur les places publiques.* 10:3 *Les magasins royaux deviennent propriétés publiques.*

Le Papyrus fournit des informations concernant la suite des événements. De violents spasmes contractèrent régulièrement la croûte terrestre (*des années de grondements*). Les routes devinrent impraticables « *défoncées* » et « *inondées* » (Papyrus 12:11). Le royaume fut dépeuplé et Ipuwer déplorait « *la perte de population* ». La résidence du pharaon n'était plus qu'un monceau de ruines. L'autorité gouvernementale avait disparu : « *Regardez : ceux qui dirigeaient la terre sont en fuite* » 8:14 ; « *Voyez : les officiers ne sont pas à leur poste, ils ressemblent à un troupeau effrayé sans son berger* » 9:2. Les « *pauvres gens* » en fuite, erraient dans le désert. Les esclaves demeurés en Egypte redressaient la tête :

> Papyrus 6:7 *En vérité, les bureaux du service public sont ouverts et on a volé les listes de recensement.*

C'est alors que des envahisseurs émergèrent des brumes du désert, ils passèrent la frontière et pénétrèrent sur la terre dévastée :

> Papyrus 3:1 *En vérité, le Désert a envahi la terre. Les domaines sont abandonnés. Une tribu étrangère est entrée en Egypte.*

La catastrophe qui fit de l'Egypte un pays sans défense fut un signal pour les tribus du désert d'Arabie :

> Papyrus 15:1 *Qu'est-il arrivé ? Comment les Asiatiques eurent-ils connaissance de l'état du pays...* 14:11 *Les hommes, à bout de force, ils n'eurent pas le courage de se lever et de se protéger eux-mêmes.*

Prostrés sous les coups épouvantables de la nature, les Egyptiens ne se défendirent pas. On ne sait pas si le « *million de personnes* » cité dans la phrase suivante, indique le nombre des morts ou celui des envahisseurs.

> Papyrus 12:6. *Aujourd'hui, la crainte, un peuple de plus d'un million. Jamais vu.... les ennemis entrer dans les temples... désolation.*

Le pillage compléta la destruction, les meurtres et les rapts s'ajoutèrent aux plaies précédentes. La double catastrophe, causée par la nature et l'invasion, abolit toute distinction de classe et aboutit à une révolution sociale : « *Voyez : les nobles dames ont faim. Ecoutez : celui qui dort sans une femme en profite pour chercher des objets précieux ; celui qui passe la nuit dans des conditions sordides* » relève la tête. « *Celle qui a regardé son visage dans l'eau, possède un miroir* ».

Ce fut l'anarchie. Plus personne ne travaillait : « *Constatez-le : aucun artisan n'est à l'oeuvre. Un homme frappe son frère, le fils de sa mère. Des hommes se dissimulent derrière des buissons pour détrousser les voyageurs. Voyez : la violence règne partout... Si trois hommes partent en voyage, on n'en trouve plus que deux à l'arrivée ; les plus forts tuent les plus faibles... la terre est un poison qui détruit les hommes* ». « *C'est terrible. Que puis-je faire ?* » se lamente Ipuwer, « *Malheur à moi devant la misère présente !* »

Plusieurs expressions d'Ipuwer signalent que le texte du papyrus fut composé peu de temps après le cataclysme ; les contrecoups et les troubles ultérieurs de la nature n'avaient pas encore pris fin. Cette étude débute à l'époque suivante : l'Exode fut consécutif à une grande catastrophe naturelle. Nous avons été contraint de rechercher dans l'histoire égyptienne une description du drame et de ses effets sur le monde physique, afin de cibler la date exacte de l'Exode. Le *Papyrus Ipuwer* nous la propose.

De nombreuses parties du Papyrus sont absentes. Le début et la fin contenant sans doute des détails, éventuellement des noms, sont détruits. Mais ce qui en reste suffit à nous impressionner : nous nous trouvons non seulement devant le récit d'une catastrophe, mais aussi devant une ver-

sion égyptienne des plaies. Ce fut une surprise de découvrir dans ce texte, outre l'histoire des « *habitants des marécages* » et des « *pauvres gens* » qui s'enfuirent d'une terre frappée par les plaies, le récit des lamentations concernant les envahisseurs qui surgirent du désert asiatique, s'attaquant à un pays désorganisé et l'opprimant avec violence. Les Amu, ou Hyksos, furent les conquérants dont le règne en Egypte perdura au cours des siècles qui séparèrent le Moyen du Nouvel Empire. Dans les sections suivantes, nous exposerons les différents moyens de dater le Papyrus d'Ipuwer.

~ Pi-ha-Khiroth

Vers 1860 à el-Arish, une ville située à la frontière de l'Egypte et de la Palestine, l'attention d'un voyageur[86] fut attirée par un tombeau de granit noir, gravé de hiéroglyphes sur toutes ses surfaces. Les locaux l'utilisaient comme abreuvoir pour leur bétail. On publia un compte rendu de cette trouvaille et une traduction partielle du texte en 1890[87]; le monument servait toujours d'abreuvoir. Au XX^{e} siècle, la pierre fut transportée au Musée d'Imailia où une nouvelle traduction fut entreprise[88].

Depuis sa découverte, le monolithe d'el-Arish fut rarement mentionné et son texte étrange considéré comme un récit mythologique, bien qu'il ait nommé rois, résidences et lieux géographiques et décrit l'invasion des étrangers. Les noms des divinités dans le texte sont de royales appellations. L'inscription date de l'époque ptolémaïque ou grecque, mais les événements relatés sont d'une période beaucoup plus ancienne, celle du roi Thom et de son successeur. Dans cette inscription, le nom du roi Thom est gravé sur un cartouche royal, ce qui en souligne le contexte historique. Nous démontrerons que ce texte mérite une étude attentive ainsi qu'une traduction renouvelée et définitive. Il apparaît même que la disposition du texte n'est pas concluante. Dans ce texte détérioré, on trouve les lignes suivantes :

---

[86] V. Guérin, *Judée*, Paris, 1869, II, 241.
[87] F.L. Griffith, *les Antiquités de Tell el Yahudiyeh et les Travaux Divers dans la Basse Egypte durant les années 1887-1888* Londres, 1890 publié avec Naville, *Le monde des Juifs et la ville d'Onias*.
[88] Georges Goyon, *Les Travaux de Chou et les tribulations de Geb* d'après le Naos 2248 d'Ismailia, *Kémi, Revue de philologie et d'archéologie égyptiennes et coptes*, VI, 1936, 1-42

« Le pays se trouvait dans une grande détresse. Le mal s'abattit sur cette terre... Il y eut une grande catastrophe dans la résidence... Nul ne quitta le palais pendant neuf jours, et durant ces neuf jours de bouleversement, ce fut une telle tempête que ni les hommes ni les dieux ne pouvaient voir les visages de leurs voisins ».

Le *Livre de l'Exode*, décrit la 9e plaie et mentionne une obscurité similaire qui se maintint de nombreux jours, confina chacun chez soi, fut accompagnée d'une terrible catastrophe, et fut si totale que nul ne pouvait discerner le visage de son voisin :

Exode 10:22-23 *et il y eut d'épaisses ténèbres sur l'Egypte pendant trois jours. Les gens ne se voyaient plus l'un l'autre et personne ne se leva de sa place pendant trois jours.*

Le texte égyptien diffère de celui des Hébreux quant au nombre de jours d'obscurité[89]. Les Ecritures parlent d'une puissante tempête en relation avec le retrait de la plaie précédente, celle des sauterelles qui fut apportée par « *le vent d'Est* » et qui couvrit « *toute la surface du pays si bien que la terre fut dévastée* » (10:13) ; « *Un fort vent d'ouest* » les fit disparaître :

Exode 10:19 *Et le Seigneur fit souffler un vent d'ouest très fort qui emporta les sauterelles et les entraîna vers la mer des roseaux.*

Aussitôt après survint la 9e plaie, les ténèbres. Les anciens *Midrash* proposent d'autres détails concernant les ténèbres en Egypte. Cette plaie dura 9 jours. Les trois premiers jours permirent encore à chacun de se déplacer ; les 3 jours suivants ne permirent plus à personne de bouger. De nombreuses sources rabbiniques décrivent cette épreuve[90]: Flavius Josèphe[91] et Philon d'Alexandrie[92], du Ier

[89] Selon A.S. Hahuda, *The Accuracy of the Bible* Londres 1934, p.84, nous trouvons les passages suivants : « *Dans le "Mythe des rois-Dieux" qui est aussi vieux que l'Egypte elle-même, on raconte que le monde fut couvert de ténèbres et le texte poursuit littéralement: "et personne, ni les hommes ni les Dieux, ne pouvaient voir la face des autres 8 jours" L'auteur hébreu fut moins fantastique et excessif que son prédécesseur égyptien et donc à réduit les 8 jours à 3 seulement* ». Avec cette remarque, l'auteur de *The Accuracy of the Bible* fut satisfait.

[90] Ginzberg, *Légendes*, II, 359-60 ; 431-39. Parmi les sources se trouvent: Midrash Shemoth Raba, Midrash Shir Hashirim Raba, Targum Yerushalmi, Midrash Tanhuma Hakadom Hajashan, Sefer Hajashar, Sefer mekhilta Divre Ishmael.

[91] *Antiquités Juives*, II, 14,5.

[92] *Vita Mosos*, I,21.

siècle de notre ère, font également partie de ce que nous nommons les sources rabbiniques. L'ensemble de ces matériaux offre l'image suivante :

> *« un vent d'ouest d'une extrême violence... souffla pendant sept jours. Durant tout ce temps, la terre fut plongée dans les ténèbres... L'obscurité était d'une telle nature que les moyens artificiels ne pouvaient rien contre elle. Les lueurs des feux... étaient ou bien éteintes par la violence de la tempête, ou bien invisibles, et englouties par l'épaisseur des ténèbres. Personne ne pouvait plus parler, ni entendre, personne n'osait s'aventurer à chercher de la nourriture, mais ils s'étendirent... comme plongés en léthargie. Ils demeurèrent ainsi, accablés de douleur...*[93]»

Le 7[e] et dernier jour de ténèbres obscurcissait la terre quand les Israélites arrivèrent devant la Mer du Passage[94]. Le *Livre de l'Exode* dit : « *Il y avait un nuage et de l'obscurité* » si bien que « *toute la nuit* » le camp des Egyptiens n'approcha pas du camp des Israélites : « *et le Seigneur durant toute cette nuit, fit souffler de l'est un ouragan qui fit refluer la mer* ».

La tradition estime la durée de la 10[e] plaie, depuis le début de l'obscurité jusqu'au passage de la mer, à 6 jours et quelques heures. La commémoration de l'Exode qui suivit la nuit de la 10[e] plaie est fêtée le premier jour de la Pâque (15[e] jour de Nisan), et la traversée de la mer, le 7[e] et dernier jour de la Pâque (21[e] jour de Nisan).

Les deux versions de la plaie des ténèbres, l'hébraïque et l'égyptienne, sont différentes ; ce ne fut pas l'obscurité d'une nuit calme, mais une tempête de fine poussière de cendres : « *On pouvait sentir l'obscurité monter de l'enfer*[95] ». L'ouragan et les ténèbres qui se prolongèrent nuit et jour rendirent l'estimation de leur durée difficile. Les hommes brisés de douleur, avaient perdu la notion du temps. Dans de telles circonstances, la légère différence entre le texte du monolithe (9 jours d'obscurité[96]) et la tradition des *Midrashim* (7 jours d'obscurité) est négligeable. Les sources hébraïques rapportent que dans l'obscurité, les villes furent dévas-

[93] Ginzberg *Légendes*, II, 359-60.
[94] Ibid.
[95] Ibid.
[96] Voir ci-dessus, l'interprétation de A.S. Yahuda.

tées et que de nombreux Israélites moururent, victimes de la 9e plaie[97]. Le pays ne fut plus que ruines et désespoir. L'inscription du tombeau parle des 9 jours de ténèbres et de tempête quand personne au palais ne voyait plus rien et ne pouvait sortir : « *Le Mal s'abattit sur cette terre... la terre est dans une grande détresse... une catastrophe dans la résidence* ».

Au milieu des désordres sauvages de la nature « *sa majesté du pays de Shou* » rassembla ses armées et leur ordonna de le suivre dans des régions où, leur promit-il, ils verraient de nouveau la lumière : « *Nous verrons notre père Ra-Harakhti dans la région lumineuse de Bakhit* ». Sous couvert de l'obscurité, les envahisseurs venus du désert, arrivèrent aux frontières de l'Egypte : « *sa majesté de Shou partit combattre les compagnons d'Apopi* » dieu féroce des ténèbres. Le roi et ses hommes ne revinrent jamais ; ils périrent :

> « *Quand la majesté de Ra-Harmachis* (Harakhti ?) *se battit contre les* « *mauvais* » *dans ces marais ou* « *Lieu des Tourbillons* », *les* « *mauvais* » *n'eurent pas raison de sa majesté. Mais sa majesté fit un bond dans ce qu'on appelle le* « *Lieu des Tourbillons* »[98].

Et le *Livre de l'Exode* dit :

> 14:27-28 *La mer rentra dans son lit... et les Egyptiens en fuyant la rencontrèrent ; et le Seigneur culbuta les Egyptiens au milieu de la mer.*

Et les eaux refluèrent, et recouvrirent chars et cavaliers et toute l'armée de Pharaon qui avait pénétré avec eux dans la mer. Pharaon lui-même périt : 15:19 « *car, lorsque la cavalerie de Pharaon avec ses chars et ses cavaliers étaient entrés dans la mer, le Seigneur fit refluer ses eaux sur eux* ». Les sources égyptiennes et hébraïques donnent de l'histoire des ténèbres en Egypte des images quasi similaires. La mort du pharaon dans les eaux tourbillonnantes est semblable dans les deux récits et l'importance de ces similitudes est renforcée car les deux versions signalent que le pharaon périt dans un tourbillon pendant, ou juste après, les jours de profonde obscu-

[97] Joèphe, *Antiquités Juives*, II, 14, 5. Ginzberg, *Légendes* , II, 345.
[98] Griffith, *Les Antiquités de Tell el Yahudiyeh*, p. 73.

rité et de violente tempête. Cependant une ressemblance frappante ne signifie pas une identité parfaite. On peut considérer que les deux récits sont similaires à condition de ne pas imputer au hasard les détails trouvés dans les deux versions. On a décrit le pharaon, à la tête de son armée en marche alors que le grand cataclysme affectait la résidence royale et que la tempête obscurcissait la terre. Il arriva en un lieu ainsi désigné :

> *« Sa Majesté* (ici, les mots manquent) *se trouva en un lieu appelé Pi-Kharoti ».*

On rapporte quelques lignes plus loin qu'il fut projeté avec force. La masse d'eau tourbillonnante le propulsa dans les airs ; il s'envola vers le ciel. Il était mort. Le traducteur explique la désignation de ce lieu géographique de la façon suivante : « Pi-Kharoti » : « *n'est connu que par cet exemple*[99] ».

Cette tentative d'identifier les versions hébraïque et égyptienne, s'avérera correcte si la localité où périt le pharaon se trouve sur les rives de la Mer du Passage :

> Exode 14:9 *Mais les Egyptiens se lancèrent à leur poursuite, tous les chevaux et les chars de Pharaon... et ils les rejoignirent alors qu'ils campaient au bord de la mer près de Pi-ha-hiroth* (Khiroth).

Pi-Kharoti est le Pi-Khiroth du texte hébreu[100]. C'est le même endroit, c'est la même poursuite. Et c'est une erreur de dire qu'on ne trouve ce nom nulle part, excepté sur le monolithe. L'inscription sur la pierre nous apprend qu'un fils du pharaon, « *sa majesté Geb* », décida de partir lui-même après un certain temps : « *Il chercha à s'informer* ». Les témoins oculaires du voisinage « *lui racontèrent tout ce qui ce qui était arrivé à Ra, au lieu-dit Yat Nebes, et les combats du roi Thoum* ». Un souffle terrible tua tous ceux qui accompagnaient le prince. « *Sa majesté Geb* » souffrit de brûlures avant de rentrer de son expédition dont le but avait été de

---

[99] « *N'est connu que par cet exemple ; sans doute peu éloigné de Saft el Henneh ou sur la route de Memphis à Pisoped* ». Goyon, *Kêmi*, VI 1936, 31, note 4.

[100] « *Ha* » dans Pi-ha-Khiroth est l'article défini de l'hébreu. Sa place se trouve entre Pi et Kiroth. Dans la traduction du texte égyptien, les voyelles sont une conjecture du traducteur: on peut lire aussi le nom Pi-Khirot.

retrouver son père qui, en réalité, était mort. Les envahisseurs, eux, arrivèrent par la voie de Yat Nebes et approchèrent dans l'ombre pour conquérir l'Egypte : « *Les enfants d'Apopi, les rebelles habitant dans le désert, à Ousherou* (non identifié, dont un signe, sec, signifie : désert), *arrivèrent de Yat Nebes, écrasèrent l'Egypte à la tombée de la nuit. Ils n'avaient conquis que pour détruire... Ces rebelles vinrent des monts de l'Orient par la piste de Yat Nebe*[101] ». Le prince recula devant les envahisseurs. Il ne retourna pas à Héliopolis: « *Il n'alla pas à On avec* (ou comme) *les complices des voleurs du sceptre* » ; il fut spolié de son héritage. Il se retira dans la résidence provinciale de Hy-Taoui « *dans les terres des plantations de henou* ».

C'est depuis-là qu'il tenta, sans succès, de négocier avec « *les étrangers et les Amu* » leur retrait du pays. Dans son désespoir, il se souvenait comment son père, qui mourut dans le tourbillon, s'était battu contre les rebelles et avait « *massacré les enfants d'Apopi* » en des jours meilleurs. Et après quelques temps *«l'air se rafraîchit, et la campagne s'assécha* ».

On ne sait pas ce qu'il advint du malheureux prince. Sa fin fut sans doute triste. L'Egypte était dévastée par les ouragans et calcinée par les incendies. D'après l'inscription gravée sur la pierre d'el-Arish, le pharaon qui périt dans le tourbillon se nommait Thom ou Thoum. C'est intéressant de savoir que Pi-Thom signifie « *demeure de Thom* ». Pithom fut l'une des deux cités construites par les esclaves Israélites pour le Pharaon de l'Oppression[102]. Selon Manéthon, on appelle Tutimaeus ou Timaios le pharaon dont le règne sentit passer sur l'Egypte le « *Souffle de la colère de dieu* », précédant l'invasion des Hyksos[103].

L'inscription sur le monolithe peut aider à résoudre le problème vieux de centaines, voire de milliers d'années, concernant la situation exacte de la Mer du Passage. En se

[101] Goyon, *Kémi*, VI 1936, II texte, et 27 traduction.

[102] Pithom, la cité du trésor, fut découverte par E. Naville en 1885 à Tell el Mashkhuta et identifiée grâce à une inscription. Le nom de l'autre ville, Ramsès, fut la raison majeure pour laquelle Ramsès II de la XIX[e] dynastie fut identifié comme le pharaon de l'Oppression. Il est bon de se souvenir que « *second* » est un moyen moderne de reconnaître les rois, et Ramsès de la XIX[e] dynastie peut avoir eu quelques prédécesseurs du même nom dans les dynasties pré-Hyksos. Ramsès pourrait aussi avoir été une ville nommée en l'honneur d'une divinité. Il est possible également que le nom de la ville Ramsès (Exode 12:37) soit un nom tardif de ce lieu. De même, nous donnons le nom de Tell el-Amarna à la *place du nom historique d'Akhet-Aton. Le nom de la ville de Ramsès fut quelques fois utilisé comme* argument contre l'identification des Habiru aux Israélites.

[103] Gutschmidt et Reinach lisent le nom Twatos, Voir Josèphe, *Contre Apion* St. Thackeray; London, New york, 1926), I, 75, note.

basant sur certaines indications du texte, le lieu-dit Pi-ha-Khiroth où se produisirent les événements, se trouve effectivement sur le chemin qui va de Memphis à Pisoped[104].

~ Le Papyrus de l'Ermitage

Un papyrus conservé au Musée de l'Ermitage à Leningrad, référencé sous le numéro « *1116 b recto*[105] », est un écho littéraire des temps frappés par le destin, quand l'empire d'Egypte s'effondra et que le pays devint la proie des envahisseurs nomades. Ce papyrus relate l'histoire que nous connaissons à présent grâce au Papyrus d'Ipuwer, mais il en parle de façon différente. Les catastrophes naturelles et la domination ultérieure de l'Egypte par les tribus du désert sont contées non pas comme des événements passés ou présents, mais comme des cataclysmes futurs. De toute évidence, ceci indique simplement une préférence pour la prédiction en tant que forme littéraire.

Un sage nommé Neferrohu demanda à son royal auditeur s'il préférait entendre des histoires des temps passés ou des temps futurs :

> « *Sa majesté répondit : les temps futurs* ». Le prophète « *réfléchissait sur ce qui pourrait advenir et comment conjurer les événements à l'orient, quand les Asiatiques* (Amu) *surgiraient, enragés et armés jusqu'aux dents... Et il disait : courage et pleure la terre qui t'a vu naître. La terre est totalement détruite, rien ne subsiste. Elle est détruite, la terre... Le soleil dans les nuages ne brille plus, il n'est plus visible. Personne ne peut survivre quand le soleil demeure voilé... La rivière est asséchée (y compris celle) de l'Egypte. Le Vent du Sud souffle contre le Vent du Nord. La misère accable la terre*[106]*... Les Bédouins pénètrent dans le pays. Car les ennemis sont à l'Est* (au soleil levant) *et les Asiatiques descendront en Egypte. Les bêtes du désert viendront boire l'eau des rivières d'Egypte... Cette terre sera perturbée... Je te montre le pays sens dessus dessous, ce qui ne s'était (encore) jamais produit est arrivé... Les hommes rient d'un rire sans joie. Personne*

[104] Voir note précédente.
[105] Gardiner « Nouveaux ouvrages littéraires de l'ancienne Egypte » *Journal de l'Archéologie égyptienne* I, 75, note.
[106] Comparez les Psaumes 23:4; 44:19; 107:10, 14; Isaïe 9:2; 51:16; Jérémie 13:10; Amos 5:8; Job 24:17; 28:3; 34:22.

ne verse de larmes en pensant à la mort. Nul ne sait s'il est midi ; le (soleil) ne fait plus d'ombre. On n'est pas ébloui en le regardant... Dans le ciel, il ressemble à la lune... »

Cette description des bouleversements de la nature nous rappelle la période bien connue où les Israélites erraient dans le désert sous un ciel couvert de nuages. Ils marchaient dans « *la terre de l'ombre, l'ombre de la mort* ». Des siècles plus tard, Jérémie (2:6) se lamentait : « *Ne dirent-ils pas : où est le Seigneur qui nous fit monter du pays d'Egypte, qui nous fit marcher dans le désert, sur un sol aride et raviné, à travers une terre desséchée et dans l'ombre de la mort...?* »

De nombreux passages des Ecritures mentionnent cette « *ombre de la mort* » : subie durant les années de nomadisme, quand le ciel demeura voilé, que les nuées couvraient le désert[107]; tous les processus vitaux furent amoindris, et c'est la raison pour laquelle l'obscurité fut appelée « *l'ombre de la mort* ». La plaie des Ténèbres dont, je le maintiens, « *l'ombre de la mort* » fut une conséquence durable, est traitée dans mon livre *Mondes en Collision* qui étudie l'aspect physique de la catastrophe. Après avoir donné une image du désastre naturel, combiné avec l'occupation de l'Egypte par les Amu, Nefferohu prophétisa sa libération par un roi nommé Ameny qui serait né d'une Nubienne : « *les Amus tomberont sous les coups de son épée* ». Peu après « *on construira le "Mur du Prince" afin d'empêcher les Amu de redescendre en Egypte* ».

On ignore si Amu fut ou non un personnage historique ; les conjectures concernant son identité nous conduisent à penser que le papyrus fut écrit pendant ou peu de temps après la chute de l'Ancien Empire ; nous constatons aussi que ce texte est très proche de celui du papyrus de Leiden. Quoi qu'il en soit, la période des Hyksos (Amu) en Egypte fit suite à la fin du Moyen Empire. Le nom Ameny peut se référer à Aménophis I, l'un des premiers rois d'Egypte après le départ des Hyksos. A l'époque de la libération, c'était un prince. On le représente généralement comme un homme à la peau noire[108], ce qui concorde avec la citation

[107] Un épais voile de nuages sur le désert est mentionné de façon répétée dans les Ecritures et le Talmud et dans les Midrashim.

[108] Cependant, sa représentation comme un noir peut indiquer qu'il fut vénéré comme un saint défunt.

« *né d'une Nubienne* ». Il fut hautement révéré plus tard. Une œuvre littéraire incomplète, très proche du Papyrus de l'Ermitage 1116b recto, contient le texte d'un présage émis sous le roi Ameophis (Aménophis) : « *Les eaux du Nil seront abondantes, l'hiver déplacé retrouvera sa propre saison. Le soleil reprendra sa course et les vents se seront calmés. Car à l'époque de Typhon, le soleil est voilé* ». Cette prophétie se trouve dans un papyrus rédigé en langue grecque, lui-même étant la traduction d'un texte égyptien plus ancien[109]. Le nom de ce pharaon pointe l'un des Aménophis du Nouvel Empire. Et j'assume en conclusion qu'il s'agit bien d'Ameny lui-même ou Aménophis I.

~ Deux questions se posent :

Voici la première : quelles étaient la nature et les dimensions de cette catastrophe, ou de cette série de catastrophes, accompagnées de plaies dont nous avons à présent des relations quasi similaires ? Dans le chapitre suivant, la tradition locale de la péninsule arabique viendra corroborer les mêmes événements. Une étude concernant non seulement l'histoire mais aussi de nombreux autres domaines, est nécessaire pour répondre à cette première question. Dans ce sens, un travail comprenant une analyse des grandes catastrophes passées, précède ce volume. Laissant de côté le problème posé par l'étendue et le caractère du cataclysme, nous abordons l'autre question : quand donc se produisit ce bouleversement ? Nous tenons la réponse dans l'histoire juive : aux jours de l'Exode. Quant à l'histoire égyptienne, elle nous oblige à dater l'origine du Papyrus d'Ipuwer. Selon les spécialistes qui étudièrent ce papyrus, le document est une copie d'un texte ancien : « *Le copiste utilisa un manuscrit plus ancien de quelques siècles*[110] ». La transcription fut rédigée au cours de la XIX^{e} dynastie, mais « *l'orthographe est, dans l'ensemble, celle d'un texte littéraire du Moyen Empire, dans une interprétation très libre*[111] ». Le problème de l'origine du texte devient crucial au vu des similitudes présentées dans le *Livre*

[109] Des commentaires sur cette prophétie se trouvent dans G. Manteuffel, *De opusculis graecis Aegypti* Varsovie 1930 ; *Mélanges Maspero*, II, 119-27.
[110] Gardiner, *Admonitions*, p.3
[111] Ibid. p.2.

de l'Exode. On comprit que la question de la datation du texte « *est liée de façon inextricable aux problèmes de la situation historique que l'auteur* (Ipuwer) *avait à l'esprit*[112] ». « *Le texte cite à la fois la guerre civile et une occupation asiatique du delta* ». « *Deux périodes pourraient éventuellement élucider ce cas : celle de la décadence située entre la VI^e^ et la XI^e^ dynastie* [ou entre l' Ancien et le Moyen Empire] *; l'autre étant celle des Hyksos* (entre le Moyen et le Nouvel Empire) ». Les égyptologues (Gardiner et Sethe) furent en désaccord au sujet de ces deux périodes. Nous n'avons pas connaissance d'une invasion par des Asiatiques (Amu) durant la première période – entre l'Ancien et le Moyen Empire – et, pour être conforme au contexte du papyrus, une telle invasion à cette époque pose comme postulat la preuve du papyrus[113]: « *La solution préférée de Sethe ne présente pas cette difficulté* ». Selon lui, l'époque décrite est celle des Hyksos, Gardiner en convint et ajouta : « *D'un point de vue historique, le meilleur support est fourni par le papyrus de Leiden qui contient certaines allusions aux Hyksos* ». Mais une considération philologique « *nous oblige à souhaiter repousser la date de la rédaction du texte aussi loin que possible* ». Sans l'ombre d'un doute, la langue utilisée ne datait pas du Nouvel Empire mais d'une époque plus reculée. Le texte contient également des références à l'établissement de « *Grandes Maisons* » (cours de justice) qui devinrent obsolètes « *à l'époque du Moyen Empire ou aussitôt après* ».

Nous devons nous souvenir que le papyrus décrit ces « *grandes maisons* » s'écroulant avec fracas sur les gens qui creusent dans les ruines. Il me semble que ce détail attire plus précisément l'attention sur l'époque où le Moyen Empire s'effondra, et cette base devrait permettre de ne pas interpréter le papyrus comme une œuvre littéraire composée à l'époque pré-Hyksos. Considérant le style et la langue utilisés, Gardiner reconnut: *« Il est naturellement possible que notre texte ait été composé alors que les Hyksos se trouvaient encore dans le pays* ». Quant à définir si oui ou non, le texte décrit la période située entre l'Ancien et le Moyen Empire, ou entre le Moyen et le Nouvel Empire, le partisan de la première

[112] Ibid. p.17.
[113] Dans ce cas « Amu » ne désignerait pas seulement les Hyksos, mais les Asiatiques en général.

thèse mit fin à la discussion par ces mots: « *Il est sans doute plus sage de laisser la question ouverte pour le moment* ».

Alors je reprends le sujet. Selon Sethe, l'invasion des Hyksos forme le contexte historique. Selon Gardiner, les considérations philologiques montrent que le récit présente tous les signes d'une œuvre littéraire du Moyen Empire[114]. Toutes les preuves historiques et philologiques combinées indiquent la fin du Moyen Empire et l'amorce de l'invasion des Hyksos. Naturellement le style pourrait encore être celui du Moyen Empire car aucun changement dans la langue et la forme des œuvres poétiques n'aurait pu survenir au cours des quelques mois écoulés après la fin de cette grande époque. Quant à l'activité littéraire en Egypte, elle cessa sous la domination des Hyksos. Par ailleurs, il est évident qu'Ipuwer se lamente sur une tragédie contemporaine et non sur celle d'un temps passé.

Dans le désaccord entre Gardiner et Sethe, Gardiner a raison quand il soutient, grâce à ses arguments philologiques, que le texte fut écrit au plus tard sous les Hyksos. Cependant, il est dans l'erreur quand il assume que le même texte est issu de l'époque décadente entre l'Ancien et le Moyen Empire. Par ailleurs, Sethe a raison de soutenir, grâce à ses arguments historiques, que le récit concerne les événements survenus au cours de l'invasion des Hyksos, après la chute du Moyen Empire. Cependant, il a tord quand il situe l'origine du texte à l'époque du Nouvel Empire. En conclusion, le texte fut composé aussitôt après la chute du Moyen Empire, tout au début de la période des Hyksos. Cette solution met en harmonie les arguments historiques aussi bien que philologiques.

Ceux qui se risquèrent à situer l'Exode au cours de l'histoire égyptienne n'ont pas osé le placer entre les Moyen et Nouvel Empire (temps des Hyksos) ni, à plus forte raison, à une date plus reculée encore entre l'Ancien et le Moyen Empire. La toile de fond historique des *Admonitions* ne

[114] Sethe et Gardiner considèrent tous deux que le texte n'est pas contemporain des événements décrits, mais quant à sa datation, Sethe y vit la description des événements de la période Hyksos et pense qu'il fut composé au début du Nouvel Empire ; Gardiner opta pour la période du Moyen Empire ou, peut-être, celle des Hyksos.

comprend pas seulement l'invasion des Amu (Hyksos) mais aussi le cataclysme physique et les plaies. L'Exode présente des événements similaires. Il est hors de question, après ces constatations, de mettre en doute une date plus éloignée (entre les Ancien et Moyen Empires) ; et la dernière proposition elle-même nous embarrasse car elle semble prématurée pour l'Exode. Serait-il possible de découvrir au minimum une preuve physique de changement majeur ayant marqué la structure géologique de l'Egypte après le Moyen Empire ? Lepsius mit en exergue le fait suivant : à Semneh où la rivière coule dans un lit encaissé, la côte du Nil datant du Moyen Empire démontre, qu'à cette époque, les eaux s'élevaient 7 mètres plus haut que le niveau actuel[115]. En théorie, la chute de 7 mètres du niveau de l'eau peut être due soit à une modification de la quantité d'eau du Nil, soit à un changement dans l'agencement de couches géologiques en Egypte[116]. Si le Nil avait charrié autant d'eau avant la catastrophe, de nombreuses résidences et des temples auraient été régulièrement inondés. Apparemment, le compteur d'eau de Semeth signale que des changement violents eurent lieu dans les formations géologiques à la fin du Moyen Empire ou plus tard.

~ La Crête

L'époque du minoen moyen couvre la période de la culture crétoise et coexiste avec le Moyen Empire d'Egypte. Les fouilles de Cnossos révèlent que cette époque disparut, elle aussi, dans un terrible cataclysme[117]. C'est en Crête que nous avons découvert une inscription importante provenant de la reine Hatshepsout venue au pouvoir deux ou trois générations après l'expulsion des Hyksos :

---

[115] Lepsius, Lettres d'Egypte, Ethiopie et de la Péninsule du Sinai. p. 19-20. « *Semneh. Le Nil est ici comprimé entre deux rives rocheuses séparées par une distance d'environ 350 mètres... Nous avons trouvé un grand nombre d'inscriptions des XIIe et XIIIe dynasties Manéthoniques... Nombre d'entre elles indiquaient les niveaux du Nil les plus élevés durant une suite d'années, en majorité sous les règnes des rois Amenemhet III et Sebekhotep I. En les comparant, nous pûmes constater le remarquable résultat suivant: Il y a environ 4000 ans, à cet endroit,, le Nil s'élevait en moyenne 7 mètres plus haut qu'à présent ». Mais en comparant L ; Borchardt, Altä gyptishe Festungen an der zweiten Nilschwelle,* Leipzig, 1923, p. 15, et Clarke *Journal of Egyptian Archéology, III,* 1916, 169 ; également Borchardt, « Nilmesser und Nilstanmarken », *Anhang de Abhandlungenn der Preussischen Akademie der Wissenschaften,* 1906, p. 194-202.

[116] *Le niveau du Nil diminua, au moins temporairement, après la catastrophe, selon les « références aux envahisseurs étrangers, au petit Nil et au soleil voilé ou éclipsé »* qui sont issues « *pour la plupart, de la réserve populaire du prophète égyptien* ». Gardiner, *Journal of Egyptian Archaeology,* I 1914, 101.

[117] Sir Arthur J. Evans, *The Palace of Minos,* Londres, 1921-35, III, 14.

« La demeure de la Maîtresse de Qes est tombée en ruines, la terre a englouti son beau sanctuaire et les enfants jouent sur son temple... J'ai tout nettoyé et reconstruit... J'ai restauré les ruines et j'ai complété ce qui n'avait pas été terminé. Car les Amu vinrent jusqu'ici et leurs nombreuses hordes étrangères détruisirent les monuments anciens ; ils régnaient dans l'ignorance du dieu Ra[118]*».*

On peut déduire de ces lignes que la terre engloutit les temples[119] et que les Hyksos prenant possession du pays, non seulement ne se soucièrent pas de relever les ruines, mais au contraire, les multiplièrent. Les Hyksos détruisaient mais ils n'enterraient pas les bâtiments dans le sol : *« Doit-on conclure que le temple disparut dans un tremblement de terre ?*[120]*»*

Les trois documents cités – le papyrus de Leiden, les inscriptions du tombeau d'el-Arish et le papyrus de l'Ermitage – sans oublier le texte d'Hatshepsout, disent que le cataclysme et l'invasion des Amu se succédèrent. En fait, la catastrophe naturelle provoquait toujours une série de désastres et les éléments étaient loin d'être calmés quand le peuple asiatique fit irruption.

Dès l'antiquité, certains auteurs identifièrent les Israélites aux Hyksos (Amu) ; d'autres furent d'avis que les Israélites se réfugièrent en Egypte lors de la tyrannie des Hyksos et que l'Exode s'effectua sous le règne de l'un des rois de la XVIII[e] dynastie. Cependant, la majorité des universitaires situent le séjour des Israélites à une période encore plus tardive. D'après leur théorie, c'est sous la XVIII[e] dynastie qu'ils arrivèrent en Egypte, c'est sous Ramsès II de la XIX[e] dynastie que se situe l'oppression et c'est sous Merenptah, son successeur, que l'Exode se produisit. Je suis parvenu à un résultat tout à fait différent. Les Israélites s'enfuirent

---

[118] Inscription à Speos Artemidos. W.M. Flinders Petrie, A *Histoire de l'Egypte: Durant les XVIIe et XVIIIe dynasties*, 7e Ed. ; Londres 1924, II,19. Breasted, *Records* II, 300, donne une autre traduction. Une nouvelle trad. fut publiée par Gardiner, *Journal of Egyptien Archeology*, XXXII, 1946.

[119] Les sources de l'Ancien Midrash racontent que les murs de Pithom et Ramsès s'écroulèrent et furent partiellement engloutis dans le sol, et que de nombreux Israélites moururent à cette occasion. Si Edouard Naville identifia Pitom (*The store-City of Pithom and the route of the Exodus; Londres, 1885)* au site mentionné dans *le Livre de l'Exode*, une fouille des strates inférieures (Naville explora le niveau de la XIXe dynastie, puisqu'il attribue l'Exode à cette période) devrait établir si oui ou non le texte de Midrash est une légende. En général, l'engloutissement des villes et des villages dans les séismes, est authentifié.

[120] « *Ce que dit la reine est difficile à interpréter... Je traduis comme Golenischeff, "la terre qui avait englouti le sanctuaire". Doit-on comprendre que le temple disparut dans un tremblement de terre ?* » *Edouard Naville* « *La Vie et les Monuments d'Hatshepsout* » dans *La Tombe d'Hatshepsout* par Théodore M. Davis, Londres, 1906, p. 69.

d'Egypte au cours d'une gigantesque catastrophe naturelle. Les Amu qui envahirent l'Egypte aussitôt après et la soumirent à leur domination, n'étaient évidemment pas les Israélites. La tradition des Israélites relie définitivement leur départ d'Egypte aux jours où terre, ciel et mer, se surpassèrent en fureur et destruction, mais elle ne dit rien d'une éventuelle arrivée en Egypte durant cette catastrophe. « *Les marcheurs des marécages* » ou « *les pauvres gens* » quittèrent le pays dans ces mêmes circonstances ; ce furent sans doute les Israélites accompagnés d'une multitude d'Egyptiens qui les suivirent dans l'Exode[121]. Si les relations établies ci-dessus et leurs conclusions sont exactes, alors l'Exode des Israélites précéda de quelques jours ou semaines seulement l'invasion des Hyksos.

[121] Exode 12:38.

~ *chapitre 2* ~

Les Hyksos

~ Qui étaient les Hyksos ?

Notre principale source d'informations concernant l'invasion des Hyksos est l'Egyptien Manéthon qui vécut à l'époque ptolémaïque. L'histoire de l'Egypte qu'il a rédigée n'existe plus. Mais Flavius Josèphe, Eusèbe et Jules l'Africain nous en ont transmis certains passages relatifs à notre sujet. Josèphe, dans son pamphlet *Contre Apion* nous communiqua de façon assez complète le second livre de l'histoire de l'Egypte rédigée par Manéthon, alors qu'Eusèbe et l'Africain en parlèrent peu[122]. Voici le premier passage :

> *« Je citerai ses propres mots* [de Manéthon] *comme si l'homme en personne témoignait à la barre : « Tutimaeus. Pendant son règne, je ne sais pourquoi, les foudres de dieu s'abattirent sur nous. Un peuple vil, originaire d'orient, dont l'arrivée n'avait pas été prévue, eut l'audace d'envahir le pays qu'ils maîtrisèrent de force sans rencontrer aucune résistance, pas même la moindre bataille[123]».*

D'où venaient les Hyksos ? Les historiens envisagèrent diverses théories. L'une d'elle prétend que les Hyksos étaient des Mitaniens de race aryenne[124]; une autre qu'ils étaient des Scythes[125]. Une autre encore soutient depuis 2000 ans qu'ils étaient les Israélites dont la Bible relate le séjour en Egypte dans une version différente. Enfin, un historien, après plus de recherches que d'autres sur les vestiges d'une soi-disant dynastie Hyksos en Egypte[126], douta même que celle-ci ait jamais été envahie par eux. Quoi qu'il en

[122] *Manéthon*, trad. Waddel.
[123] Josèphe *Contre Apion*, St. Thackeray, I, 74-75.
[124] Meyer, *Geschichte des Altertums*, Vol. II, pt. I, 2 ed., p.42
[125] Une hypothèse avancée par I. Rossellini, I *Monumenti Storici*, Pise, 1832, p 176.
[126] R. Weil, « Les Hyksos et la restauration nationale », *Journal Asiatique*, 1910-13, et son *La Fin du Moyen Empire égyptien*, Paris, 1918, p. 1-262. Le même auteur publia plus récemment sur ce thème: « Remise en position chronologique et conditions historiques de la XIIe dynastie » *Journal Asiatique*, CCXXXIV, 1943-45, 131-49 ; et « Le Synchronisme Egypto-Babylonien » *Chronique d'Egypte*, XXI (1946), 34-43.

soit, personne ne le suivit. A l'époque de Manéthon déjà, on ne savait pas avec certitude d'où ils étaient originaires ; mais Manéthon, lui, ne l'ignorait pas : « *On dit que c'étaient des Arabes*[127]» affirma-t-il. Manéthon, qui écrivit en grec, expliqua leur nom « Hyksos » de la façon suivante :

> *« Leur race portait le nom générique d'Hycsos (Hyksos), qui signifie "bergers du roi". Puisque "Hyc" en langage sacré veut dire "roi" et "sos" signifie en patois "berger" ou "bergers" ; la combinaison des deux mots forme donc "Hyksos"*[128]».

Ainsi que nous l'avons déjà signalé, la littérature égyptienne nomme les Hyksos « Amu ». Les Hyksos avaient des instincts destructeurs. Jusqu'à preuve du contraire, aucun monument historique ou artistique, ne fut érigé sous leur règne, aucune œuvre littéraire ne survécut à leur pouvoir, à l'exception des lamentations telles que celles d'Ipuwer dans son papyrus. Le souvenir de leur cruauté ressort aussi dans les textes de Manéthon-Josèphe[129]. Quant aux Ecritures, elles ne disent rien des événements survenus en Egypte après le départ des Israélites. Le Papyrus d'Ipuwer complète les informations : il parle des envahisseurs qui tourmentèrent l'Egypte. La 10e plaie ne fut pas la dernière ; une autre devait encore suivre. Un conquérant cruel envahit le royaume, jadis puissant, à présent effondré et prostré ; il le soumit sans rencontrer aucune résistance ; il profana les lieux sacrés ; il viola les femmes survivantes et réduisit en esclavage le peuple décimé. Il détruisit entièrement les moindres temples encore dressés, il pilla les tombeaux et mutila les victimes restées en vie.

Nous avons lu les doléances d'un rescapé de la violence terrible du séisme. Il fut témoin des souffrances infligées par un ennemi implacable. Si on compare le *Livre de l'Exode* au Papyrus d'Ipuwer, on réalise que cette 11e plaie survint très peu de temps après les précédentes, alors que les Israélites venaient d'évacuer une terre dévastée par la fureur du ciel. Un autre peuple (appelé Amu par les Egyptiens) en-

[127] Josèphe, *Contre Apion*, I, 82.
[128] Ibid. A présent, on reconnaît étymologiquement le nom Hyk-sos comme l'équivalent égyptien de « chefs de pays étrangers ».
[129] *Contre Apion*, I, 76.

vahit alors le pays et profita de cet anéantissement. Le cataclysme non seulement n'était pas terminé mais se poursuivit quand les Amu occupèrent l'Egypte. Les envahisseurs venaient d'Asie ; ce que confirme le Papyrus d'Ipuwer. Les Israélites se dirigeaient vers l'Asie.

Les deux continents, Asie et Afrique, sont reliés par un petit triangle de terre. Il y avait de grandes chances pour que les Israélites, en route pour l'Asie, croisent les envahisseurs nommés Amu en route pour l'Egypte. Se sont-ils rencontrés ? Sans aucun doute possible, oui.

~ Les Israélites rencontrent les Hyksos

Avant même d'atteindre le Sinaï, les Israélites avaient rencontré une multitude d'Amalécites. A Meriba, située au pied de l'Horeb, dans le lit d'une vallée rocailleuse où les gens souffraient de la soif *« les Amalécites survinrent et combattirent contre Israël à Rephidim »* (Exode 17:8). Moïse, Aaron et Hur gravirent la colline et se mirent en prière alors que Josué se battait contre Amalek. Au cours de la bataille, Amalek eut parfois le dessus, mais :

> Exode 17:13-16 *Josué défit Amalek et son peuple au fil de l'épée. Le Seigneur dit alors à Moïse : Ecris cela dans un livre pour en garder le souvenir... car j'effacerai la mémoire d'Amalek de dessous les cieux. Puis Moïse bâtit un autel qu'il nomma Yahvé-Nissi : car, dit-il, le Seigneur l'a juré, le Seigneur sera en guerre avec Amalek, de génération en génération.*

La tradition rabbinique dit que lors de cette rencontre, Josué affronta 400.000 guerriers d'Amalek[130]. La victoire à Rephidim fut coûteuse : dans cette bataille les Israélites ne l'emportèrent qu'après avoir frôlé la défaite. Ce fut le premier combat livré contre les Amalécites. Bientôt, les Israélites en fuite les trouvèrent sur leur chemin, quelle que fut la direction prise. Les tribus qui migraient en bandes importantes vers la Syrie et l'Egypte provoquaient sans cesse les peuples errants soit par de mineures échauffourées, soit par des raids de nuit, ou encore des attaques surprise. Souffrant du manque d'eau dans un désert couvert de poussière et de

[130] Midrash Aba Gorion, III, Vilna, 1886, 27. Voir Ginzberg, *Légendes*, VI.

cendres, les Israélites furent harcelés par des brigands qui les dépouillaient sans pitié. Selon la Haggada, le cataclysme en mer avait terrifié les païens qui n'auraient jamais osé agresser les Israélites. Mais cette crainte s'évanouit dès que les Amalécites les eurent attaqués[131]. Les Israélites se virent dans l'impossibilité d'approcher Canaan par le sud : *« Les Amalécites occupent la région sud »* (Nombres 13:29). Les douze hommes envoyés en reconnaissance à Canaan rapportèrent cette nouvelle au peuple resté dans le désert. D'après le Midrash :

> *« Afin que la crainte du peuple atteigne un paroxysme, les éclaireurs ajoutaient : "les Amalécites habitent dans le sud de la Palestine". Cette déclaration concernant Amalek était fondée, car, bien qu'à l'origine la Palestine du sud ne leur ait pas appartenu, les Amalécites s'y étaient tout de même installés récemment[132] ».*

Après avoir écouté le message des douze hommes, le peuple *« se désola toute la nuit »* (14:1) : *« Que ne sommes-nous morts dans le pays d'Egypte ! Ou : Que ne sommes-nous morts dans le désert ! »* (14:2). Pour avoir inspiré une crainte aussi vive, les Amalécites n'étaient certainement pas un simple groupe de voleurs bédouins mais plutôt une force armée bien supérieure à celles des autres peuples. Tout d'abord, Moïse conseilla aux Israélites de tenter une percée pour entrer dans Canaan par le sud, mais ils furent effrayés et menacèrent de lapider leur chef. Alors survint la sanction : *« Ils ne verront pas la terre que j'ai juré à leurs pères de leur donner »*. Et ils furent condamnés à errer quarante ans dans le désert. Puis on leur ordonna (14:25): *« les Amalécites et les Cananéens habitent la vallée : demain, retournez-vous, et partez vers le désert, dans la direction de la mer Rouge »*.

Le désert et ses terribles expériences (séismes, sol crevassé, explosions de flammes, disparitions d'oasis) terrifièrent les Israélites. Une maladie en avait tué des milliers, de la chair d'oiseau sauvage encore entre les dents. Il s'agissait de cailles, fuyant l'Egypte comme les Israélites. Quant aux Amalécites, ils arrivaient d'Arabie. Les bêtes sauvages elles-

[131] Ibid. III, 62.
[132] Ibid. 272.

mêmes se réfugiaient dans les camps auprès des hommes, et les sauterelles étaient emportées par le vent vers la mer Rouge. L'habitat humain, la tanière de l'animal sauvage et le nid de l'oiseau devinrent des abris dangereux ; en conséquence, un prodigieux instinct nomade s'empara de chacun. Les Israélites cheminèrent vers Canaan, leur terre ancestrale, et furent découragés quand on leur intima de choisir entre une bataille contre les Amalécites et un retour dans le désert. Une vie de nomadisme dans cette région désolée les emplit de crainte, et, en désespoir de cause, ils décidèrent de se battre pour se frayer un chemin. Moïse dit alors (14:42.45) :

> *« Ne montez pas ! Car le Seigneur n'est pas au milieu de vous.... Car les Amalécites et les Cananéens sont là devant vous et vous tomberez sous l'épée... Ils montèrent pourtant, dans leur présomption ».*

Alors les Amalécites et les Cananéens qui habitaient là descendirent la colline, les écrasèrent et les taillèrent en pièces jusqu'à Horma. Ce fut la seconde bataille entre les Israélites et les Amalécites.

Selon le Midrash cité plus haut, le sud de la Palestine ne fut pas, à l'origine, l'habitat des Amalécites : ils ne l'occupèrent que récemment. Cette remarque attire notre attention. Il est certain que les Amalécites avaient récemment conquis la Palestine car ceux qui arrivaient d'Egypte ignoraient leur présence dans la région. A l'évidence, au cours de leur migration, les Amalécites se divisèrent en deux groupes : l'un se dirigeant vers l'Egypte, l'autre vers le sud de la Palestine.

La présence des Amalécites eut pour conséquence d'obliger les Israélites à errer dans le désert durant toute une génération. A ce stade, et avant de présenter les indices découverts dans les sources hébraïques et égyptiennes qui permettent d'identifier clairement les Hyksos et les Amalécites, je pose la question : si les Hyksos venaient réellement d'Arabie, alors les sources arabes en fourniraient-elles la preuve ? Et elle fut en effet trouvée en étudiant les textes anciens. Je comparerai donc les trois sources : égyptienne, hébraïque et arabe.

Les Amalécites formaient une ancienne tribu qui dominait en Arabie depuis longtemps. Dans le *Livre de la Genèse* on trouve un arbre généalogique indiquant qu'Amalek descendait d'Eliphas, fils d'Esaü, lui-même fils d'Isaac[133]. Mais cet Amalek-là n'était évidemment pas le père de cette tribu. Le *Livre de la Genèse* nous apprend également qu'avant même la destruction de Sodome, les Amalécites étaient déjà en guerre contre une puissante coalition : les rois du Pays des Deux Fleuves. Les Amalécites qui prirent part à ces batailles ne pouvaient donc pas être les descendants d'Amalek, de la lignée d'Esaü, lui-même issu d'Abraham. Ainsi, la preuve est faite que les Amalécites appartenaient à un clan plus ancien, non apparenté aux Douze Tribus. Les historiens arabes considèrent qu'Amalek est l'un des plus anciens membres des tribus arabes. Abulfeda, un érudit arabe du XIII[e] siècle, écrivit : « *Sem* (fils de Noé) *eut plusieurs*[134] *fils, parmi lesquels Laud qui engendra Pharis, Djordjan, Tasm, et Amalek*[135]» prouvant ainsi que ces tribus existaient depuis les temps primitifs. Mais d'autres historiens musulmans affirment que cette tribu était d'origine Hamite, et fournissent la lignée ancestrale correspondante. Les Amalécites gouvernaient la Mecque et, à partir de leur position centrale dans la grande péninsule, ils dominaient aussi les autres tribus arabes. Toute l'Arabie Heureuse (Felix), l'Arabie de Petra, et même l'Arabie du Désert se trouvaient à portée de leurs flèches. C'est alors que survint le cataclysme.

Selon la tradition, les Amalécites violèrent les droits du territoire sacré et le Dieu tout puissant envoya contre eux des fourmis de la plus petite espèce qui les obligèrent à fuir la Mecque. Après quoi, le Seigneur les soumit à la sécheresse et à la famine, et leur montra le ciel à l'horizon, lourd de nuages.

~ Le Cataclysme dans les pays arabes

Ce fut le déluge : une immense vague. Les gens furent soufflés par une énorme explosion. La terre trembla violemment. Des plaies précédèrent la catastrophe. Dans le *Ki-*

[133] Genèse 36:12.
[134] Abulfeda, *Historia anteislamica*, ed. H. O. FLeipzig,
[135] Voir l'article: *Amalik* » par M. Selgsohn dans l'Encyclopédie de l'Islam, Leiden et Londres, 1908-38.

tab-Alaghaniy (le Livres des Chansons) l'auteur Abu'l Faradj (vers 897-967) raconte l'histoire ainsi :

> *« Selon la tradition, les Amalécites transgressèrent les droits du territoire sacré, et le Dieu Tout Puissant envoya contre eux des fourmis de la plus petite espèce, ce qui les obligea à quitter La Mecque. Après quoi, le Seigneur leur envoya sécheresse et famine et leur fit voir le ciel couvert de nuages*[136] *à l'horizon. Ils marchèrent sans répit dans la direction de ces nuages qu'ils avaient cru très proches d'eux, mais il leur fut impossible de les rejoindre ; et ils avaient toujours la sécheresse sur les talons. Le Seigneur les conduisit jusqu'à leur terre d'origine, où il envoya contre eux le « toufan » – un déluge*[137]*».*

Le royaume de Saba au sud de l'Arabie, la Mecque, et toute la côte de Tehama sur des milliers de kilomètres furent anéantis. D'horribles phénomènes similaires frappèrent toutes les tribus de la Péninsule. Masudi (environ 956[138]) rapporte également la tradition de cette catastrophe et parle « *de nuages rapides, de fourmis, et autres manifestations de la colère de dieu* » qui firent de nombreuses victimes à la Mecque. Un torrent tumultueux déferla sur le pays de Djohainah, et toute la population fut noyée en une nuit :

> « *Cette catastrophe fut nommée "Idam"* [Furie[139]]. *Omeya, fils de Abu-Salt de Ika, tribu de Takif, fait allusion à cet événement dans le verset suivant : "Aux temps jadis, les Djorhomites qui étaient installés dans le Tehama, furent tous emportés en une nuit par une brutale inondation"* ».

Sous les plaies qui les accablaient, les Amalécites furent contraints de quitter l'Arabie. Dans leur fuite, ils s'efforcèrent de suivre les nuages rapides. Et pendant ce temps, en une seule nuit, dans un terrible vacarme, la Mecque fut détruite. La terre ne fut plus qu'un désert. Voici ce qu'en dit Masudi :

---

[136] Dans le texte Arabe, le mot utilisé est *ghayth*. Fresnel le traduit par *pâturage*, mais écrit « *Le mot ghayth, que j'ai rendu par celui de pâturage, signifie aussi* la pluie *et* le nuage *qui l'apporte* ».
[137] Trad. F. Fresnel, *Journal Asiatique*, Derie. Vol. VI, 1838, 207.
[138] Maçoudi (Masudi), *Les prairies d'or*, Paris, 1861-77, III, Chap. XXXIX.
[139] Ibid p.101.

« A partir d'el-Hadjoun jusqu'à Safa, tout fut transformé en désert ; à la Mecque, les nuits furent silencieuses, aucun écho d'agréable bavardage. Nous demeurions là, mais dans la plus frénétique des nuits et le désastre le plus terrible, nous avons été détruits[140]».

Dans le tumulte et le désordre, fuyant les signes menaçants et les plaies, conduisant leurs troupeaux rendus furieux par les tremblements de terre et les effets du mal, des bandes d'Amalécites fugitifs atteignirent les rives de la mer Rouge. Les plaies dues aux insectes, à la sécheresse, aux séismes, tout au long de la nuit « *du désastre le plus terrible* » les nuages qui rasaient le sol, un raz-de-marée qui emportait des tribus entières – ces troubles et ces bouleversements furent subis en Arabie comme en Egypte.

Cette succession d'événements nous permet de constater que ce cataclysme se produisit au moment où les Israélites fuyaient l'Egypte, elle-même sous le coup des plaies. Les Israélites furent aussi témoins des inondations catastrophiques de la Mer du Passage, à Pi-ha-Khuroth, peu de temps avant de croiser les Amalécites. Les Israélites firent face aux Amalécites pour la première fois quelques jours après avoir traversé la mer.

Non seulement les Egyptiens, mais aussi des Amalécites périrent dans la mer, mais d'autres tribus également – Djorhomites et Katan (Yaktan) – furent balayés par les flots et moururent en grand nombre[141]. Les épais nuages couvrant le désert sont souvent cités dans les Ecritures. Selon les *Midrashims*, c'est dans une brume épaisse que les Israélites rencontrèrent les Amalécites. Les historiens Arabes n'eurent conscience d'aucun lien entre l'inondation des rives de la mer Rouge et les événements décrits dans l'Exode, ils n'établirent entre eux aucune connexion. S'ils l'avaient fait, ils auraient sans nul doute été suspectés d'avoir transmis un passage de la Bible de façon arbitraire ; mais ils ignoraient l'importance de leur compte-rendu.

[140] Ibid., p.101-2. Dans ces lignes, Masudi cite el-Harit, un poète ancien.
[141] J'ai l'intention de réunir d'autres souvenirs Arabes de ce raz-de-marée dans un essai sur le Désert de l'Errance.

~ Les pharaons Amalécites d'après les traditions arabes

De nombreux écrivains arabes ont parlé de l'invasion de l'Egypte par les Amalécites. Leurs histoires sont parfois très fantaisistes ; à plusieurs reprises, ces auteurs tentent maladroitement d'adapter leurs traditions arabes aux traditions hébraïques, mais ils ne citent pas correctement les textes. Ainsi, selon eux, Joseph fut vendu en Egypte sous le règne d'un pharaon amalécite, lorsque ce n'est pas Moïse quittant l'Egypte avec un pharaon amalécite. Un auteur arabe admit même qu'on ignorait si le pharaon qui régnait au temps de Moïse était copte, syrien ou amalécite[142].

Nous ne nous attarderons pas sur les tentatives de ces auteurs d'insérer des passages de la Bible dans les récits indigènes de la péninsule arabique, mais nous consacrerons toute notre attention aux seuls textes dont les sources ne se trouvent ni dans la Bible, ni dans la Haggada. Elles devront être autochtones et avoir été transmises de génération en générations arabes. Selon ces récits anciens, la Syrie et l'Egypte furent conquises en même temps par les Amalécites, eux-mêmes chassés d'Arabie à cause des plaies causées par les insectes, la sécheresse, la famine, le tremblement de terre, et les inondations de Safa et de Tehala. Ce passage peint une fresque historique importante, une catastrophe naturelle aux multiples phénomènes qui poussèrent les Amalécites à fuir en hâte vers la Syrie et l'Egypte. C'est grâce aux écrivains du IX^{e} au XIV^{e} siècle que survécurent les traditions arabes. Ils se réfèrent à de très anciens récits ainsi qu'à des antiques auteurs dont ils citent parfois les noms. Donc, après que les Amalécites eurent envahi la Syrie et l'Egypte, ils instaurèrent la dynastie de leurs pharaons. Al-Samhudi (844-911) écrivit :

> *« Les Amalécites prient possession des territoires de Syrie et d'Egypte, et ils furent à l'origine des tyrans de Syrie et des Pharaons d'Egypte[143]».*

Masudi fit le récit des plaies dont l'arabie fut accablée ; il

[142] Maçoudi, *Les prairies d'or, II, Chap, XXXI.*
[143] Yaqut, cié par al-Samhudi, *Geschichte der Stadt Medina*, ed. F. Würstenfeld dans *Abhandlungen der Gesellshaft der Wissenshaften zu Göttingen*, Histrish-philologische Klasse, Vol. IX, 1860, 1861,p.26.

nota aussi comment les Amalécites s'enfuirent de la Mecque, l'inondation qu'ils subirent ainsi que leur conquête de l'Egypte :

« Un roi amalécite, el-Wedid, fils de Douma, arriva de Syrie, conquit l'Egypte, se saisit du trône et l'occupa sans aucune opposition, sa vie durant[144]*».*

Ce qui rappelle les paroles de Manéthon citées plus haut :

« *Un peuple vil, originaire d'orient, dont l'arrivée n'avait pas été prévue, eut l'audace d'envahir le pays qu'il conquit par la force sans aucune difficulté, pas même la moindre bataille* ».

Dans l'un de ses autres ouvrages, Masudi[145] détaille la conquête d'el-Welid : *« El-Welid, fils de Douma, avança à la tête d'une nombreuse armée, dans l'intention d'envahir divers pays et de renverser leurs souverains ».* La fin de ce passage évoque une citation de la Haggada : « *Amalek... sans aucun motif, entreprit de détruire le monde entier*[146]». Masudi poursuit :

« Quand ce conquérant parvint en Syrie, il entendit parler de l'Egypte. Il y envoya l'un de ses capitaines nommé Ouna, avec une grande troupe de guerriers. El-Welid opprima les habitants, s'empara de leurs biens et emporta tous les trésors qu'il trouva ».

Masudi parle de conflits parmi les Amalécites et d'une seconde vague de ce peuple, conduite par Alkan, surnommé Abou-Kabous, qui envahit l'Egypte :

« Les Amalécites entrèrent en Egypte et détruisirent de nombreux monuments et objets d'art... Les Amalécites envahirent l'Egypte dont ils avaient déjà passé la frontière, et entreprirent de ravager le pays... de mettre en pièces le patrimoine artistique et démolir les édifices publics[147]».

Ces paroles, mentionnées plus haut, rappellent celles de Manéthon citées par Josèphe dans *Contre Apion :* (Les Hyksos) *incendièrent sauvagement les villes, rasèrent les temples des*

[144] Maçoudi , *Les prairies d'or*, II, Chap. XXXI.
[145] *L'Abrégé des merveilles*, traduction française par Carra de Vaux; Paris, 1898, p.342.
[146] Ginzberg, *Légendes*, III, 62.
[147] Maçoudi, *l'Abrégé des Merveilles*, p. 361.

dieux et traitèrent la population native avec la plus extrême cruauté[148]. Quant à ce texte de Masudi concernant la destruction des monuments, il concorde avec l'inscription de la reine Hatshepsout, qui fut au pouvoir sous la XVIII[e] dynastie. Ces caractères gravés sur le monolithe et déjà cités, racontent :

> *« Les Amu étaient arrivés dans le Delta et à Hauar* (Auaris), *et leurs hordes étrangères avaient détruits les oeuvres antiques ; ils régnaient, ignorant du dieu Ra*[149]*».*

Tabari (838-923) relate les histoires et légendes des pharaons amalécites et donnent leurs généalogies. La phrase suivante est caractéristique :

> *« Alors, le roi d'Egypte mourut et un autre roi, son parent, lui succéda sur le trône. Il était aussi de race amalécite et se nommait Kabous, fils de Mosab, fils de Maouya, fils de Nemir, fils de Salwas, fils d'Amrou, fils d'Amalek*[150]*».*

Abulfeda (1273-1331), dans son *Histoire préislamique d'Arabie*, écrivit : « *Il y eut des pharaons égyptiens descendants d'Amalek*[151]». Il raconte aussi qu'une tempête des plus violentes ravagea l'Egypte en des temps fort éloignés[152]. Il cite les noms d'une succession de pharaons amalécites et parle de la domination de la Syrie par ces mêmes Amalécites[153]. Nous pouvons ajouter Ibn Abd-Alkaham[154] cité par Yaqut (1179-1229), ainsi que d'autres noms ces auteurs, mais ceux-là suffisent à démontrer que la tradition des dynasties amalécites fut répandue parmi les savants arabes.

C'est avec méfiance que l'on considéra le contexte historique entourant l'histoire des pharaons amalécites[155]. Un point de vue encore radical fut pris par certains universitaires affirmant que les Amalécites n'avaient jamais existé[156],

---

[148] I,76.
[149] Petrie, *History of Egypt* ,II,19.,
[150] Tabari *Chronique*, trad. français. L. dubreux ; Paris, 1836, I, 261.
[151] *Historia anteislamica*, ed. Fleisher,p. 17, 179.
[152] Ibid. p. 101 *ventus vehementissimus.*
[153] Ibid.p.179.
[154] Commentaire à Sura II, 46.
[155] T. Noeldeke, *Ueber die Amalekiter*, Göttingen:1864: *« Wer nun etwas auf das Amalerkitertum der Pharaonen geben wollte, der wäre nicht viel Krtischer, als wer sie... fût Römer oder Perser hielte »*. Son argument était le suivant: Les récits Arabes n'ont pas de valeur. N'est exact que ce que les auteurs Arabes empruntèrent à l'Ancien Testament.
[156] H. Winckler, *Geschichte Israels*, Leipzig, 1895, I, 212, *« la nation d'Amalek est probablement un mythe »*

basant leur conclusion sur le fait que le nom de la tribu d'Amalek n'est pas mentionné dans les inscriptions égyptiennes. Par ailleurs, un jugement poussé à l'extrême, exprime même des doutes sur l'invasion de l'Egypte par les Hyksos, disant que cette histoire n'est qu'une légende ; les Hykksos n'auraient été qu'une autre dynastie de dirigeants natifs d'Egypte[157]. On présume que les Egyptiens ne connaissaient pas les Amalécites. Les Hyksos (Amu) étaient également inconnus des autres peuples. On douta donc même parfois de l'existence des uns et des autres.

~ Les Hyksos en Egypte

L'Egypte subit la tyrannie des Hyksos durant toute la période située entre le Moyen et le Nouvel Empire. Le Papyrus d'Ipuwer fut rédigé à l'époque de l'invasion des Hyksos et se réfère à leur arrivée. Quelques documents contemporains décrivent aussi l'expulsion des Hyksos et l'époque qui la précéda. Mais nous possédons très peu de récits concernant la période située entre l'invasion et leur expulsion ; ce fut un âge sombre, dans les deux sens du terme.

Manéthon est une source tardive d'informations sur le règne et l'expulsion des Hyksos ; 1000 ans environ séparent l'historien de son sujet. Selon ses dires, après que les Hyksos eurent envahi le pays, qu'ils eurent détruit, incendié, violé et ravagé tout sur leur passage, ils fondèrent une dynastie de pharaons Hyksos ; Manéthon ajoute que le premier de ces rois, nommé Salitis (ou Salatis) résida à Memphis et « *exigea tribut de la Basse et Haute Egypte, laissa des garnisons dans le pays pour assurer une défense efficace. Il sécurisa particulièrement le flanc Est* » pour protéger le royaume au Nord, car « *il prévoyait que les Assyriens, leur pouvoir ayant augmenté, pourraient convoiter et attaquer son domaine*[158] ».

A l'Est du Delta, le roi Salitis découvrit un endroit favorable appelé Auaris, un point stratégique à partir duquel il pourrait contrôler à la fois l'Egypte et la Syrie :

---

[157] B. Gunn et A.H. Gardiner « L'expulsion des Hyksos » *Journal of Egyptian Archéology*, V, 1918, 36, note I: « R. Weil tient l'histoire entière des Hyksos pour une construction légendaire ». Voir p. 56, note 5.

[158] *Manéthon*, dans Josèphe, *Contre Apion*, I,77. Sur la confusion entre Assyriens et Syriens (Palestiniens) chez les auteurs Grecs, voir Hérodote , trad. A.D. Godley, 1921-24), VII, 63.

« Il reconstruisit les murs et fortifia la ville, il y installa une garnison importante composée d'environ 240.000 hommes armés pour protéger sa frontière. Chaque été, il visitait cette place forte d'une part afin de distribuer des rations et de payer ses troupes, d'autre part dans le but de les entraîner intensivement de façon à intimider les étrangers[159]*».*

Selon Manéthon, le quatrième roi se nommait Apophis et régna 61 ans. Les six premiers rois-bergers forment la première dynastie des pharaons Hyksos. Manéthon-Josèphe précise même : *« L'ambition dévorante de ces six premiers monarques fut d'éradiquer le peuple égyptien*[160]*».*

Le règne des Hyksos fut cruel. Ils n'avaient aucune pitié. Les sépultures elles-mêmes permirent d'en découvrir les preuves concrètes. Lors des fouilles d'une des plus petites garnisons forteresses hyksos, l'archéologue décrivit ainsi le contenu d'une tombe : « *Des ossements étaient entassés les uns sur les autres, la plupart d'entre eux provenaient d'animaux mais je découvris dans le tas, un morceau de mâchoire et une rotule humaine*[161]*».* Dans une autre tombe, il trouva un « *bras apparemment seul, sans la main* ».

La dictature des Amu-Hyksos ne se limita pas à l'Egypte. Dans de nombreux pays, on trouva des scarabées et des sceaux officiels portant les noms des rois Apop et Khian. Le nom de Khian est gravé sur un sphinx situé à Bagdad et sur le couvercle d'une jarre découverte à Cnossos en Crète. Une inscription d'Apop dit que « *son père Seth, Seigneur d'Auaris, avait toutes les contrées étrangères à ses pieds* ».

C'est à Auaris que se trouvait le sanctuaire de Seth vénéré par les Hyksos. Seth fut, jusqu'à l'époque des Ramessides, considéré par les Egyptiens comme la personnification des forces noires (l'opposé d'Isis et d'Horus, ou l'équivalent du Grec Typhon). La présence dans des lieux aussi éloignés d'objets portant les noms d'Apop et Khian, semble prouver que les paroles d'Apop n'étaient pas vaines fanfaronnades. Certains historiens furent contraints d'accepter l'idée que les Hyksos, même pour une période transitoire,

[159] Josèphe, *Contre Apion*, I, 78-79.
[160] Ibid., I, 81.
[161] W. M. Petrie, *Hyksos and Israelites Cities, Londres, 1906, p. 12.*

dirigèrent un très grand empire[162] et que leur zone d'influence, politique au moins, était extrêmement étendue.

La dernière dynastie hyksos, ou la XVII[e] égyptienne selon Manéthon fut une dynastie de *« bergers et de rois thébains »*. A Thèbes se trouvaient donc des princes de nationalité égyptienne subordonnés aux pharaons hyksos. Et le dernier de ces pharaons fut un roi important nommé Apop II.

~ Malakhei-Roim rois-bergers

Les Israélites quittèrent l'Egypte quelques semaines ou peut-être quelques jours seulement avant l'invasion des Hyksos ; ils ne purent éviter de croiser ces derniers qui arrivaient d'Asie ; et c'est juste avant d'atteindre le Mont Sinaï qu'ils les rencontrèrent. Les Israélites ont-ils appris que l'Egypte avait subi l'invasion des rois-bergers, la *« onzième »* et très sévère plaie, et qu'elle en souffrirait pendant des siècles ? Quand ils virent les Amalécites apparaître dans les tourbillons de sable du désert, ils n'eurent sans doute pas conscience de la nouvelle épreuve que ces malfaiteurs allaient infliger à l'Egypte. Mais une fois installés en Canaan (durant toute l'époque des Juges) les Israélites qui subissaient les assauts des Amalécites, n'ont pu ignorer que l'Egypte aussi endurait la même plaie, à un degré bien pire.

Les anciennes sources juives ne font-elles aucune allusion à l'invasion de l'Egypte par les Hyksos après le départ des Israélites ? On trouve les lignes suivantes dans l'énumération des plaies d'Egypte (Psaumes 78:49):

> « [le Seigneur] *lâcha* [envoya sur eux] *le feu de sa colère, fureur, et détresse, en envoyant les anges du mal parmi eux ».*

Que signifie *ange du mal* ou *mauvais ange* ? On ne connaît aucune plaie nommée *« la visite des anges du mal »*. On ne trouve l'expression « *anges du mal »* nulle part ailleurs dans les Ecritures. On y trouve un *« ange de la mort »* ou *« Satan »* mais pas *« d'anges du mal » ;* il semble que le texte fut déformé. *« Envoyer les anges du mal »* vient (on le présume) de *mishlakhat malakhei roim.* Et *« Invasion de rois-bergers »* vient

[162] Gunn et Gardiner, *Journal of Egyptian Archeology*, V. 1918, 39.

de *mishlakhat malkhei-roim*. Dans le décodage de la première lecture, la seule différence d'orthographe est une lettre muette, *aleph*. Nous en concluons donc que la seconde lecture est l'originale.

Non seulement le premier texte est rédigé en hébreu insolite mais il est aussi contraire à la structure grammaticale de la langue. Si *roim* (*maux* pluriel) fut utilisé ici comme adjectif, le mot précédent n'aurait pu être une abréviation ; *roim* doit donc être un nom. Mais si *roim* est un nom, il devrait être au singulier et non au pluriel ; et finalement, le pluriel correct de « *mal* » n'est pas *roim* mais *raoth*. « *Les anges du mal* » en hébreu correct se diraient *malkhim roim* ; « *les mauvais anges* », *malakhei raoth*. Non seulement le sens, mais aussi la forme grammaticale plaident en faveur de la lecture « *invasion des rois-bergers* ». Le verset 49 du psaume 78 doit être lu ainsi : « *Lui* [le Seigneur] *lâcha* [envoya sur eux] *le feu de sa colère, fureur et détresse, invasion des rois-bergers* ». Une légende rédigée en hébreu ancien jette une lumière détournée sur ce même problème :

> « *Amalek alla chercher la table de la descendance des Juifs* [Israélites]... *ces listes se trouvaient dans les archives égyptiennes. Amalek arriva devant le camp des Israélites, et, appelant chacun par son nom, il les invita à sortir du camp et à se présenter devant lui*[163] ».

La légende indique donc implicitement que les Israélites ont eut vent de l'invasion et de la domination de l'Egypte par les Amalécites. Comment ces derniers auraient-ils pu sans cela se procurer les listes de recensement des archives égyptiennes ? Le Papyrus d'Ipuwer dit (Papyrus 6:7) :

> « *En vérité, les édifices publics sont ouverts et les listes de recensement sont emportées. Des serfs deviennent des seigneurs de serfs* [?] ».

Après la conquête de l'Egypte, les Amalécites ont dû se considérer comme les héritiers de l'Empire égyptien déchu et de ses colonies. Dans leurs guerres contre les Israélites au

[163] Ginzberg, *Légendes*, III,56.

cours des siècles qui suivirent, ils ont pu s'arroger le droit de soutenir que les Israélites avaient en fait déserté leur esclavage en Egypte.

~ La Palestine sous la domination des Hyksos

On se demande pourquoi aucune mention n'est faite du contrôle de Canaan par l'Egypte ni aucune allusion faite à des expéditions militaires conduites par des pharaons, que ce soit dans le *Livre de Josué* ou dans *Le Livre des Juges* qui, à eux deux, couvrent plus de 400 ans. Cette question demeure sans réponse. Cependant, durant cette longue période, et selon la chronologie conventionnelle, l'Egypte domina la Palestine. D'après la révision que l'on présente ici, l'Exode ainsi que le temps de Josué et des Juges sont contemporains du règne des Hyksos-Amalécites en Egypte. Pour demeurer cohérent avec ce nouveau schéma, on doit alors accepter l'idée qu'à cette époque, la nation des Amalécites était la plus puissante.

Balaam, le sorcier, fut appelé pour maudire les Israélites qui arrivaient du désert et approchaient de Moab. Il tourna son visage vers l'immensité sauvage, mais, au lieu de maudire, il bénit Israël avec ces mots (Nombres 24:7) : *« un héros sortira de sa descendance, et son roi sera plus grand qu'Agag, et son royaume sera exalté »*. Un roi amalécite se nommait Agag (Agog[164]). Debout au flanc de la montagne, Balaam tourna alors son visage dans une autre direction (Nombres 24:20) :

> *« Et quand il vit Amalek, il répéta sa parabole et dit : Amalek* [est] *le premier* [parmi les] *nations ; mais sa fin dernière sera de périr pour toujours »*.

Ces versets sont confus. Si les Amalécites n'avaient été qu'une simple bande de voleurs, pourquoi furent-ils appelés : « *la nation la plus puissante* » ? Et que signifiait la bénédiction au « *plus grand qu'Agag* » ? Aucune explication satisfaisante n'a jamais été présentée. Les Amalécites, à cette époque, asservirent les autres nations. Leur roi Agog fut le plus puissant de tous : non seulement il gouverna l'Arabie

[164] Cf. les voyelles dans la Bible de Massorete, Nombres 24:7, et Samuel 15, et Esther 3.

mais aussi l'Egypte. Le roi Agog fut le seul à porter ce nom parmi les rois Amalécites cités dans les Ecritures[165]. Mais, outre le roi Agog mentionné dans le *Livre des Nombres*, un autre roi Amalécite, nommé aussi Agog, leur dernier roi, exista. Il régna quelques 400 ans plus tard et fut le contemporain de Saül[166].

Apop désigne le roi Hyksos le plus souvent cité dans l'histoire de l'Egypte. Il fut l'un des premiers et des plus importants souverains Hyksos ; et le dernier roi Hyksos se nomma aussi Apop. Les caractères en hébreu tardif conservés sur la stèle de Mesha démontrent une ressemblance frappante entre les lettres *g (gimel)* et *p (pei)*. C'est une concordance unique qui n'existe entre aucune autre lettre : chacune est une ligne oblique connectée à une ligne plus courte et plus oblique, similaire au chiffre 7 ; la taille de l'angle entre les deux lignes obliques constitue la seule différence.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas le texte hébreu mais plutôt l'égyptien qui doit être corrigé. J'ai donné mes raisons à ce sujet dans mon livre précédent[167]. Presque chaque consonne hiéroglyphique représente plusieurs sons, et c'est uniquement de façon empirique que l'on peut trouver la consonne qui symbolise les sons. Agog I serait Apop I, et Agog II, Apop II. Le roi Agog régna au début de la dynastie Hyksos ; selon Manéthon, Apop fut le quatrième roi de la même dynastie et son règne dura 61 ans. Quant à Agog II, il régna tout à la fin de la période des Hyksos, soit quelques 400 ans plus tard.

« *Les Amu-Hyksos ont tenu l'Egypte en servitude depuis leur forteresse d'Auaris, édifiée non loin de la frontière. Ils entretinrent des garnisons dans tout le pays* » selon Manéthon. En Palestine, les Amalécites avaient également construit une forteresse destinée à une garnison et située stratégiquement au cœur du pays, sur les terres d'Ephraïm.

---

[165] Nombres 24:7. Le nom du roi Hyksos, Khian, était semblable à celui d'une planète « Khiun... étoile de votre dieu » (Amos 5:26). Cependant, l'orthographe du nom de ce roi utilise le son de la lettre *Khe* alors que l'étoile a la lettre *khaf*.

[166] I Samuel 15.

[167] Voir mon livre *Mondes en Collision*.

Le *Cantique de Deborah*, comme la *Bénédiction de Balaam*, proviennent d'un fragment très ancien. Un verset obscur (Juges 5:14) dit : « *Hors d'Ephraïm, **leurs** princes sont descendus dans Amalek*[168]». Nous sommes fondés à penser que « *leurs* » se réfère aux Cananéens et à Jabin, roi de Canaan qui régnait à Hazor, ainsi qu'à son capitaine Sisera qui commandait 900 chars. Ils opprimaient Israël. Les Israélites, guidés par Deborah et Barak, réussirent temporairement à briser le joug. Le verset cité semble indiquer que les Cananéens avaient reçu l'appui de la citadelle amalécite où ils avaient basé leurs forces. Cette citadelle est mentionnée à nouveau dans un autre verset du *Livre des Juges* :

> « *Pirathon, au pays d'Ephraïm, sur la montagne des Amalécites* » (12:15).

Les Amalécites soutinrent les Cananéens, si bien que les Israélites, stoppés dans leurs efforts pour envahir Canaan, furent provisoirement réduits au statut de vassaux. Les Amalécites gouvernèrent de vastes territoires. Dans leur politique coloniale, ils s'unirent par alliance avec les familles royales. D'après la tradition hébraïque, c'est ainsi que les Amalécites se firent passer pour des Moabites, des Cananéens et autres peuples et c'est grâce à ces feintes qu'ils attaquèrent Israël ou épaulèrent les Cananéens dans leur guerre contre les Israélites[169]. Les Midianites étaient proches parents des Amalécites depuis l'époque où les uns occupaient La Mecque et les autres vivaient à Médine[170]. Ensemble, ils envahirent souvent Israël juste avant les récoltes :

> *« Ce fut ainsi, chaque fois qu'Israël avait semé, les Midianites, et les Amalécites, et les fils de l'orient arrivaient... Ils campaient sur ses terres, ils dévastaient les champ jusqu'aux abords de Gaza. Ils ne laissaient à Israël aucun moyen de subsistance, ni un mouton, ni un bœuf, ni un âne. Car ils migraient, eux, leurs troupeaux et leurs tentes, aussi nombreux que les sauterelles ; eux et*

[168] La traduction du verset biblique est lourde: « *Hors d'Ephraïm, leurs princes se trouvaient contre Amalek* ».
[169] Targum Yerushalmi, Nombres 21:1, 33:4. Ginzberg, *Légendes*, VI, 114.
[170] La région des Midianites est située à tort dans les bandes désertiques sur les deux rives du Golfe d'Aqaba. Les traditions Arabes relient les Amalécites à La Mecque et les Midianites à la région de Médine. Il faut aussi comparer le nom du grand Prêtre des Midianites aux temps de Moïse -Jethro, appelé aussi Reuel, Raguel, et Hobab - avec Jathrib, autre ancien nom Arabe pour Médine.

leurs innombrables chameaux, ils envahissaient le pays pour le ravager. Et Israël était dans une grande misère[171] »

Leur bétail et leurs innombrables chameaux suggérèrent aux Egyptiens de les nommer rois-bergers. Ils avançaient dans l'intention de dévaster un pays. Ils poussaient leurs bêtes devant eux. Le chapitre suivant du *Livre des Juges* (7:12) dit qu'avec leur bétail, ils furent comparés à des *« sauterelles »* et au *« sable des rives de la mer » :*

« Ils usèrent des mêmes méthodes de pillage qu'en Egypte. Ils attendaient que les paysans aient semé ; ensuite, peu de temps avant les moissons, ils arrivaient en grand nombre avec leurs troupeaux pour dévorer les récoltes et s'emparaient des bœufs utilisés pour les labours et de tous les autres animaux de la ferme ».

Le Papyrus Ermitage (1116b recto) dit :

« Les Amu arrivent, puissants et la rage au cœur contre ceux qui récoltent et moissonnent et ils s'emparent de tout... La terre est entièrement dévastée, et rien ne subsiste[172] ».

On admet que les Israélites ont erré dans le désert durant 40 ans. On estime le temps des Juges de façon variée, mais on s'accorde en général sur une durée de 400 ans. L'âge sombre dans le Nord-Est perdura aussi longtemps que se maintint la suprématie des Amalécites. Les Israélites semblent avoir été les seuls à lutter contre les Amalécites et leurs alliés pour défendre leur indépendance. C'est aussi grâce à leur résistance qu'ils sauvegardèrent les cités maritimes de Tyr et de Sidon.

Sous l'égide d'un roi courageux, les Israélites osaient prendre l'offensive. Commandés par Gédéon, ils atteignirent même les cités de Midian. Ce furent des temps héroïques. Durant ces siècles de domination amalécite, aucun écho d'autres soulèvements ne parvint en Egypte, ni ailleurs. Mais tous les efforts des Israélites pour regagner et conserver leur indépendance furent condamnés à l'échec tant que les Amalécites dirigèrent l'Afrique du Nord et

[171] Juges 6:3-6.
[172] Trad. Gardiner, *Journal of Egyptian Archeology*, I. 1914. 103.

l'Arabie jusqu'à l'Euphrate, tant que leurs garnisons furent stationnées dans des places fortes disséminées partout, et que leur front militaire installé sur la côte, entre l'Afrique et l'Asie, demeura intact. C'est à cette période que s'adresse le dicton suivant (Exode 17:16) : *« le Seigneur est en guerre avec Amalek, de génération en génération »*.

~ Durée de la période Hyksos

Selon Manéthon, cité par Josèphe[173], la période hyksos s'étendit sur une durée de 511 ans. Mais les livres modernes d'histoire égyptienne la réduisent de façon drastique. Cette soustraction ne fut pas basée sur des échanges culturels, ni sur des trouvailles archéologiques, ni sur d'anciennes tables ou dates. Elle reposa sur des observations astronomiques de la course de Sirius. Selon ces calculs, la fin de la XII[e] dynastie du Moyen Empire tomba en – 1780.

La XIII[e] dynastie lui succéda, puis ce fut la période hyksos. Le Nouvel Empire débuta ensuite avec la XVIII[e] dynastie. Des historiens contemporains aboutirent aussi à cette date à partir du calendrier de Sirius. Si leurs calculs sont exacts, il ne reste plus que 200 ans environ pour la XIII[e] dynastie et la période hyksos. Enfin, puisque certains des rois de cette XIII[e] dynastie régnèrent longtemps, le reliquat disponible pour la domination des Hyksos en Egypte se réduit à 100 ans. Cette alternative fut proposée et défendue par Edouard Meyer.

D'après Flinders Petrie et certains de ses disciples, ce laps de temps est tout à fait insuffisant pour définir l'intervalle entre le Moyen Empire et le Nouvel Empire qui fut une période de vastes échanges culturels. Ce fut comme si un rideau était tombé à la fin du Moyen Empire et s'était relevé sur la scène entièrement différente du Nouvel Empire. Considérant ces immenses changements, Petrie suggéra qu'entre la fin de la XII[e] dynastie et le début de la XVIII[e], 1660 ans s'écoulèrent et non pas 200 : en d'autres termes, Petrie interposa une période additionnelle de 1460 ans dans le calendrier de Sirius. La durée du règne des

[173] Contre Apion, I. 84

Hyksos, réduite par Josèphe d'après ses calculs, fut donc prolongée.

Ces deux schémas furent nommés: la *« longue »* et la *« courte chronologie »*. Ils donnent, d'un commun accord, la date de – 1580 pour désigner le début du Nouvel Empire. Ni la *« longue »* ni la *« courte de ces chronologies »* n'offre la possibilité de modifier ce chiffre. Toutes deux l'ont calculé d'après le calendrier de Sirius. A la fin de ce travail, j'examinerai la validité des références que l'étoile Sothis ou Sirius peut fournir pour établir ces données. Les écoles d'historiens proposent des théories divergentes avec une énorme différence allant de 200 à 1660 ans pour la même période, celle qui précède immédiatement le Nouvel Empire. C'est surprenant, surtout si nous gardons à l'esprit que la chronologie égyptienne sert de base à celle du monde complexe appelé le Moyen Orient antique.

Quelques historiens s'efforcèrent de transiger, et, sans tenir compte des calculs fondés sur Sirius, suggérèrent une durée de 400 ou 500 ans pour la période hyksos :

> *« si les dates du passage de Sirius nous étaient inconnues, nous proposerions une durée de 400 ou, au plus, 500 ans entre les deux dynasties : la XII^e^ et la XVIII^e^[174]».*

L'effort de conciliation ne fit pas d'émule parmi les universitaires ; après le décès de Petrie, la longue chronologie conserva peu d'adeptes. Ce fut l'option courte, appelée également le calendrier de *« l'école de Berlin »* qui emporta tous les suffrages.

Dans ce livre, nous étudions l'histoire de l'Egypte à partir de l'invasion des Hyksos qui mit fin au Moyen Empire. Un laps de plus de 400 ans devrait être attribué à cette période si elle correspond à la durée de la domination des Amalécites au Proche Orient, ou à la somme des années allouées par les Ecritures à l'errance dans le désert et à la direction des Juges.

~ L'Expulsion des Hyksos dans les annales égyptiennes et hébraïques

[174] Hall, Egyptian Chronology, *Cambridge Ancient History*, I,169.

Durant toute la durée de son inféodation aux Hyksos, l'Egypte fut dirigée depuis Auaris où les roi-bergers avaient installé une forte garnison. Dans cette place forte, ils recevaient les tributs de l'Egypte et donnaient leurs instructions à leurs gouverneurs. Selon la description du Papyrus Sallier I[175], ils traitaient les princes, devenus leurs vassaux, de façon fort dédaigneuse. Le roi Apop II (Agog II) envoya un messager d'Auaris au prince égyptien Seknenre et lui fit une proposition humiliante :

> « *Le Prince de la cité du Sud* [Thèbes] *demeura silencieux et pleura longtemps, il ne savait quelle réponse donner au messager d'Apophis* [Apop] ».

Le prince égyptien fut arrêté par la délégation du Roi Apop II et conduit à Auaris. La fin du texte manque. Cependant ce rouleau de papyrus relate les abus et moqueries auxquelles les princes des provinces furent soumis. Mais c'était l'obscurité qui précède l'aube.

La dernière plaie, la dictature des bergers subie depuis l'Exode, arrivait à son terme. La tablette de Carnavon rapporte comment Khamose, le pharaon vassal fils de Seknenre participa aux opérations menées contre les Hyksos[176]. Il fut épaulé par des troupes étrangères. Un monument égyptien a conservé la description de l'acte final : l'histoire de l'expulsion des Hyksos est gravée sur le mur de la tombe d'un officier d'Ahmose, pharaon vassal de l'une des provinces et probablement un frère de Kamôsé ; l'officier s'appelait aussi Ahmose. Le récit est une forme narrative des sièges et des batailles auxquelles l'officier prit part.

L'inscription d'Ahmose est la source la plus authentique dont on dispose sur la guerre de la délivrance. Une énigme concernant l'événement capital de cette guerre fut insérée dans ce texte. A l'évidence, ce ne furent pas les princes rebelles égyptiens mais des combattants venus de l'étranger qui délivrèrent réellement l'Egypte. L'inscription dit :

---

[175] Gunn et Gardiner, *Journal of Egyptian Archéology*,, V, 1918, 40-42.
[176] A.H. Gardiner, La défaite des Hyksos par Kamôsé, Journal of Egyptian Archaeologie, III, 1916, 95-110.

« Je suivais le roi à pied alors qu'à l'étranger il conduisait son char. On assiégea la cité d'Avaris. Je fis preuve de courage à pied devant sa majesté... On combattit dans l'eau de la rivière d'Avaris... Puis il y eut d'autres luttes au même endroit ; je résistai encore... On combattit dans cette Egypte, au sud de cette cité ; ensuite, je pris un captif vivant ; ... On conquit Avaris... On assiégea Sharuhen (s'-r'-h'-n') pendant six ans[177]*... et sa Majesté s'en empara...*[178] *».*

Le pronom indéfini n'aurait pas été utilisé si le roi égyptien s'était trouvé à la tête de l'armée assiégeante. Si le prince égyptien avait été le personnage principal dans ce combat pour la libération, son triomphe n'aurait pas été attribué au terme imprécis de « *on* ». L'écrivain aurait dit « *Sa Majesté assiégea...* » ou « *Nos troupes combattirent...* ».

Le document égyptien souligne en fait que dans la guerre contre les Hyksos, une armée étrangère fut à l'œuvre[179]. Cependant les inscriptions égyptiennes ne commémorent pas les hauts faits des rois étrangers, ce qui explique l'absence du nom du roi qui détruisit les Hyksos. Ce fut « *un* » étranger qui combattit et l'inscription de la tombe n'attribue pas le siège ni l'expulsion des Hyksos au propre commandant du défunt qui ne fit qu'aider le libérateur étranger. Dans I Samuel 15:26, Samuel, prêtre et prophète dit à Saül qu'il avait sacré roi d'Israël :

« Ainsi parle le Seigneur des armées, je me souviens de ce qu'Amalek a fait à Israël en lui coupant la route quand il montait d'Egypte. Maintenant, va et frappe Amalek et détruis-le totalement, lui et tout ce qu'il possède ».

Saül rassembla *« 200.000 fantassins, et 10.000 homme de Juda ».* I Samuel 15:5 : *« Saül avança jusqu'à la cité d'Amalek et se mit en embuscade dans* [le lit du] *courant* [nakhal][180]». Ces mots « *cité d'Amalek* » furent toujours une pierre d'achoppement pour les commentateurs et les étudiants bibliques. Si

[177] Gardiner dit « trois ans ». Voir Kurt Sethe « Die Dauer der Belagerung von Sharuhen » *Zeitschrift für ägyptishe Sprache und Altertumskunde*, XLVII, 1905,136.
[178] J.H. Breasted, *Ancient Records of Egypt*, Chicago, 1906, Vol.II. Secs. 7-13.
[179] Gunn et Gardiner, *Journal of Egyptian Archeology*, V, 1918, 47.
[180] La Bible King James: « *dans la vallée* » est incorrecte. *Nakhal* est « *un lit de rivière* » « *une rivière* » et lu spécialement la « *rivière d'Egypte* » ou le Wadi d'el-Arish, que l'on doit distinguer de Yeor ou du Nil. Levy, Wöterbuch über *die Talmudim und Midrashim*, traduit *nakhal* par « *Fluss, Bach, Flussbett.*"

les Amalécites n'étaient qu'une petite tribu de Bédouins nomades, que signifie alors la « *cité d'Amalek*[181] » ?

On dit qu'autrefois les Amalécites vivaient dans le sud. La topographie donne une idée du lieu où ils étaient installés : la cité fut assiégée à partir du lit d'une rivière (*nakhal*). Elle devait donc être située non loin d'un cours d'eau. Que ce soit au sud de la Palestine, dans le désert du Sinaï, au nord de l'Arabie et proche des frontières d'Egypte, on ne trouve aucune rivière sauf la *« rivière d'Egypte »* (le Wadi d'el-Arish) le seul cours d'eau que les Ecritures s'obstinent à nommer *nakhal.* En hiver, c'est un torrent, en été, son lit est asséché.

On peut aussi tirer du verset suivant une indication géographique : *« en direction de Shur qui est à l'orient de l'Egypte »*. Ce fut l'endroit le plus au sud atteint par Saül dans sa campagne victorieuse, après qu'il se fut emparé de la cité des Amalécites (I Samuel 15:7-8) : « *Saül battit les Amalécites à partir de Havila en direction de Shu, qui est à l'orient de l'Egypte* ». Et il prit vivant Agag, roi des Amalécites...

Les Ecritures révèlent ainsi l'identité de l'étranger, libérateur de l'Egypte. Celui qui fut désigné par *« on »* était le roi Saül. Apop II se trouvait être Agog II. Et Auaris était la cité amalécite. Les sources égyptienne et hébraïque[182] mettent toutes deux l'emphase sur l'utilisation stratégique du lit du torrent dans le siège de la ville.

Les riches butins de la cité des bergers sont cités dans les deux sources ; ils consistaient en bœufs, moutons et agneaux. Les deux sources relatent que durant cette campagne, celui désigné par « *un* » (dans l'inscription de l'officier Ahmose) ou par Saül (dans le *Livre de Samuel*), guerroya contre les Amu-Amalécites et les détruisit *« au sud d'Auaris »* ou *« en direction de Shu, qui est à l'orient de l'Egypte »*.

Si on compare les sources hébraïque et égyptienne, on pourra localiser Auaris. Les matériaux nécessaires seront fournis plus loin dans ce livre. L'allusion à *« depuis Havila »*

[181] *« On ne pense pas que les campements d'une telle nation nomade mériteraient le nom de cité »*. W.Max Müller dans l'Encyclopédie Juive, « Amalek, Amalécites » I, 428.
[182] I Samuel 15:9.

posa un autre problème ardu aux exégètes[183]. Comment une escarmouche avec d'insignifiants Amalécites, ou le siège d'un campement de nomades, auraient-ils pu provoquer une victoire écrasante depuis Havila sur les rives de l'Euphrate jusqu'à la frontière de l'Egypte ? On supposa que le texte avait été modifié et Havila confondu avec un autre nom[184], ou bien, qu'en plus du Havila situé sur les terres de l'Euphrate, s'en trouvait un autre à la frontière de l'Egypte[185]; si le véritable rôle des Amalécites durant la longue période des Juges est reconnu, l'exactitude du texte deviendra inattaquable. La conquête de la forteresse amalécite et de son roi fut le signal de l'effondrement de l'Empire Amu-Amalécite, avec, pour conséquence immédiate, celui de toute la Syrie jusqu'aux rives de l'Euphrate. Du coup, l'Egypte recouvra *ipso facto* sa liberté.

~ La retraite des Hyksos à Iduma

Beaucoup plus tard, Manéthon, cité par Josèphe, rapporte un détail sur la conquête d'Auaris. Il dit que les Hyksos, à l'issue de ce long siège, furent autorisés par décret à quitter la ville. Les assiégés d'Auaris purent tous évacuer le pays et partir où ils le voulaient sans être molestés. Suite à cet accord, au moins 240.000 familles entières, avec tous leurs biens, quittèrent l'Egypte et traversèrent le désert de Syrie :

> « *Ensuite, terrifiés par la puissance des Assyriens, lesquels à cette époque dominaient l'Asie, ils construisirent dans le pays appelé à présent Judée, une cité capable de les abriter tous et ils l'appelèrent Jérusalem*[186] ».

Cette déclaration équivoque de Manéthon est en conflit évident avec l'inscription de l'officier Ahmose qui décrit le siège et la chute d'Auaris mais ne mentionne aucun accord avec les assiégés. En revanche, les textes bibliques conci-

[183] « *Le territoire attribué à Amalek dans I Samuel 15:7, "à partir d'Havila, en direction de Shur," laisse perplexe* ». W. Max Müller, « *Amalek, Amalécites* », L'Encyclopédie Juive, I. 483.
[184] J. Wellhausen changea « *depuis Havila* » en « *depuis Telem* » une cité de Juda. (*Text der Bücher Samuels)* Göttingen ,1871, p. 97.
[185] A.S. Yahuda « The Two Hawilas » *The language of the Pentateuch in its Relation to Egytian. Londres, 1933,* I, 190 « *la mention d'Hawila... a toujours présenté aux érudits bibliques de grandes difficultés.... Nos propres recherches exhaustives et analyses serrées de toutes les suggestions possibles... nous ont conduit, dans tous les cas, à des résultas insatisfaisants* »
[186] Josèphe, citant Manéthon dans *Contre Apion*. I. 88-90.

lient les avis opposés du guerrier contemporain et de l'historien tardif concernant le destin immédiat de ce peuple. En effet, avant de prendre d'assaut la cité amalécite, Saül conclut un accord avec la tribu des Kénites, alliée aux Amalécites, afin qu'ils puissent évacuer la cité :

> « *Saül dit aux Kénites : Allez, partez, séparez vous des Amalécites, de peur que je vous fasse disparaître avec eux... Et les Kénites quittèrent les Amalécites*[187] ».

Selon Ahmose, après la chute d'Auaris, les Hyksos-Amu qui avaient sauvé leurs vies s'enfuirent à Sharuhen au sud de la Palestine. Mais, d'après Manéthon, s'ils partirent d'Auaris, ce fut pour la Judée où ils se construisirent une cité nommée Jérusalem. Sans l'ombre d'un doute, c'est le récit contemporain trouvé sur la tombe d'Ahmose qui donne le nom exact du lieu où les Hyksos se retirèrent. L'interprétation tardive de Manéthon est donc incorrecte car ses sources ou son texte furent détériorés : c'est pourquoi Sharuhen, un site presque inconnu, fut remplacé par la célèbre Jérusalem (Jerushalaim). Cette erreur, accidentelle ou délibérée, joua un rôle capital dans le destin du peuple juif *dès* l'époque ptolémaïque ; elle a laissé des marques profondes sur l'évolution spirituelle et le comportement des autres peuples. Rares sont les fautes dues à la main d'un scribe qui causèrent d'aussi tragiques conséquences que ce texte corrompu. La comparaison des deux sources égyptiennes démontre l'erreur concernant la fuite des Hyksos, à Sharuhen selon l'une et à Jérusalem, selon l'autre. J'ajouterai quelques mots à ce sujet à la fin du chapitre.

Deux sièges successifs aboutirent à la défaite des Hyksos. Dès la prise d'Auaris, la forteresse et résidence d'Apop, les Hyksos-Amu se retirèrent à Sharuhen[188] au sud de la Palestine où le dernier siège eut lieu. La version d'Amhose concernant la retraite des Amu dans le sud de la Palestine correspond aux Ecritures. Après la victoire écrasante de Saül et la capture de la cité des Amalécites, certains des assiégés battus survécurent et se réfugièrent dans les colli-

[187] I Samuel 15:6.
[188] Josué 19:6 mentionne la ville.

nes du sud de la Palestine. A partir de cette base, ils entreprirent une razzia sur les cités voisines. Cela se produisit sous le règne de Saül alors que David était encore un de ses officiers :

> *« les Amalécites avaient envahi le sud, et Ziklag, et ils avaient dévasté Ziklag, l'avaient livrée au feu... et avaient repris leur route*[189]*».*

Donc, David et ses hommes arrivèrent dans la ville, virent qu'elle avait été incendiée et que leurs femmes, fils et filles avaient été enlevés. La pratique consistant à incendier les villes, enlever les femmes et les enfants, et se replier ensuite était identique à celle qu'utilisèrent les Hyksos en Egypte lors de leur invasion, 400 ou 500 ans auparavant : « *Ils incendièrent sauvagement les cités... conduisant les veuves et les enfants en esclavage* » (Manéthon, cité par Josèphe[190]). Avec 400 hommes, David poursuivit la bande d'Amalécites qui venaient d'enlever ses femmes. Ils découvrirent dans le désert un homme inconscient qui « *n'avait ni bu ni mangé depuis trois jours et trois nuits* » :

> *« Ils trouvèrent un Egyptien dans un champ et le conduisirent à David... après qu'il eut mangé, il retrouva ses esprits... David lui demanda : A qui appartiens-tu ? Il répondit : Je suis un jeune égyptien, esclave d'un Amalécite. Mon maître m'a abandonné il y a trois jours, parce que j'étais malade*[191]*».*

David suivit l'esclave égyptien, trouva la bande d'Amalécites et délivra femmes et enfants. Cet épisode est des plus instructifs. Il nous montre qu'après avoir perdu leur forteresse à la frontière de l'Egypte, les Amalécites envahirent le sud de la Palestine.

Il révèle également un détail très intriguant : le jeune égyptien dit qu'il était l'esclave d'un maître Amalécite. Replaçons les deux récits – hébraïque et égyptien – dans leur chronologie traditionnelle : que signifie la mise en esclavage d'un Egyptien, fils d'une nation fière et dominante, par un pauvre nomade amalécite ? Cet homme s'identifia lui-même

[189] I Samuel 30:1-3.
[190] *Contre Apion*, I, 76.
[191] I Samuel 30: 11-13.

comme « *esclave* » et appela l'Amalécite « *maître* » comme si c'était normal. Mais l'esclave égyptien et le maître amalécite furent les derniers à jouer ces rôles. Les Amalécites étaient en fuite. Les razzia, comme celles de Sharuhen à Ziklag, deux villes du sud de la Palestine, furent leurs dernières attaques. Leurs guerriers étaient dispersés ; certains se réfugièrent dans la région côtière philistine. Ziklag se trouvait à la périphérie de cette région et Sharuhen était situé entre Philistie et Seir, l'ancienne patrie des Amalécites.

Ayant quitté l'île de Chypre peu de temps après le cataclysme, les Philistins occupèrent les côtes de Canaan[192]. Ils s'unirent par mariages avec les Amalécites, recherchèrent leurs faveurs, acceptèrent leur direction politique, les fournirent en métallurgie et poteries, et, au cours des siècles suivants, perdirent peu à peu leur propre héritage spirituel et devinrent une nation hybride.

Je pense que l'émergence des Philistins et des Amalécites offrit à Manéthon les bases de la tradition égyptienne qui prétend que les dynasties Hyksos, dans la dernière période de leur règne en Egypte, étaient « *d'origine phénicienne*[193] » et les Philistins de sang amalécite[194]. Saül, après sa grande victoire contre les Amalécites s'engagea dans une guerre contre les Philistins. Il s'y engagea le cœur gros. Samuel le prophète l'avait interpellé avec sévérité :

> « *On t'enlèvera ton royaume à cause de la faiblesse dont tu fis preuve en épargnant la vie d'Agog, roi des Amalécites, l'éternel ennemi du peuple juif* ».

Samuel tua Agog, il ne revit jamais Saül et mourut. Saül, aidé d'un nécromancien, tenta de contacter le défunt. Dès le lendemain de sa visite au sorcier d'Endor, il fut tué par des archers Philistins et ses trois fils tombèrent avec lui sur le champ de bataille. Selon les Ecritures, Saül, blessé, ordonna à un Amalacite de l'armée des Philistins de le tuer et ce dernier apporta les mauvaises nouvelles à David (voir Samuel II 1:8). C'est donc à Saül que revient le crédit historique d'avoir libéré le Proche Orient de l'esclavage des

[192] Jérémie 47:4; Amos 9:7.
[193] Menathon (trad. Waddell), p. 91, 95-99.
[194] Abu-el-Saud, Commentaire à Sura II, Abulfeda, *Historia anteislamica*, ed. Fleisher, p. 17.

Hyksos, mais ce haut fait ne fut pas estimé à sa juste valeur, ni même reconnu. Et cependant, la capture d'Auaris et la destruction de l'armée amalécite changèrent le cours de l'histoire. Après avoir été délivrée d'un esclavage honteux et plusieurs fois centenaire par un descendant des hébreux qui furent eux-mêmes ses esclaves, l'Egypte fut en mesure de rétablir une fois encore son pouvoir et sa splendeur.

La postérité n'eut pas connaissance des hauts faits de Saül ; ses contemporains eux-mêmes ne lui manifestèrent aucune gratitude. Maudit par Samuel pour sa bonté quand il épargna la vie d'Agog, conduit à la dépression, et courbé sous la prémonition de son destin, il se rendit à sa dernière bataille. Sa tête et celle de son fils Jonathan furent exposées dans les villages ; les corps sans tête furent pendus aux murs de Beth-Shan, dans la vallée du Jourdain.

Ce fut la triste fin d'un homme consacré pour être le premier roi de Juda et d'Israël. La *Haggada*, dans l'une de ses pages peu connues, dit qu'il était plus pieux que David, doux et généreux, un véritable « *élu de dieu* ». Après avoir vaincu les Philistins, les Israélites purent enfin se considérer comme un peuple libre. Une double tâche échut alors à David : détruire les Amalécites dans leur ultime forteresse au sud de la Palestine et chasser les derniers Philistins des collines. Après la chute d'Auaris, l'officier Ahmose suivit son prince à Sharuhen, au sud de la Palestine, afin de participer au siège de cette forteresse. Les Amu-Hyksos la défendirent pendant trois longues années. Il fallut la prendre d'assaut. Les Ecritures relatent l'histoire des Amalécites *« envahissant le sud »* après leur désastre sur la frontière de l'Egypte. D'autres sources hébraïques ont retenu le récit du siège de la « *capitale des Amalécites* » au sud de la Palestine[195]. « *Parmi toutes les actions héroïques de Joab, la plus remarquable fut la prise de la capitale amalécite*[196] ». Les troupes d'élites, fortes de

[195] La retraite normale d'une armée pressée à la fois de l'Egypte et des côtes de Palestine, serait la direction d'Edom, plus exactement de Petra. Aux temps de Strabo, des caravanes commerciales venant d'Arabie «*allèrent à Petra et ensuite à Rhinocolura (el-Arish), qui se trouve en Phénicie près de l'Egypte, et, de là,vers les autres peuples* » et, selon cet auteur, cette route était la préférée en ces temps lointains (Strabo, *The Geography* 16,4,24). Sharuhen se trouvait probablement proche de Petra. Petra est « *fortifiée tout autour par les rochers* » *(Ibid 16:4-21)*. On ignore quels sont les premiers constructeurs de Petra. Voir Sir H.W. Kennedy, *Petra, its History and Monuments*, Londres 1925, p. 81, et G. Dalman, *Petra und seine Felsheiligtümer*, Leipzig 1908, p 33, également M. Rostovtzeff, *Caravan Cities*, Oxford 1932, p 37-53.

[196] Ginzberg, *Légendes*, IV, 98.

12.000 hommes, assiégèrent la forteresse sans résultat. Les aventures légendaires de Joab, un capitaine de David qui pénétra seul dans cette « *très grande cité* » devinrent le sujet favori des conteurs.

Les Israélites prirent d'assaut la cité amalécite, détruisirent les temples païens et tuèrent les habitants. Le roi David ne fut pas présent à ce siège prolongé ; le roi Ahmose le fut probablement avec l'armée de Joab dont il était l'allié. L'officier Ahmose écrivit : « *on assiégea Sharuhen pendant trois ans, et sa majesté la prit* ». Le roi égyptien obtint son pourcentage du butin et l'officier Ahmose eut sa part qu'il décrivit. Le roi égyptien retourna dans son pays et fit campagne contre l'Ethiopie. Joab reconduisit son armée dans l'est et, après quelques temps, il fut en mesure de déposer la couronne du roi ammonite aux pieds de David[197].

~ La reine Tahpènes

Sur les ruines du grand empire amalécite, deux royaumes acquirent simultanément la liberté et le pouvoir : Juda et l'Egypte. Et ils se partagèrent l'héritage. Juda annexa les provinces asiatiques des Amalécites depuis celles de l'Euphrate au nord jusqu'aux frontières de l'Egypte au sud. Il se déploya aussi à l'est (David et Moab, à la tête de leur armée, attaquèrent Moab, Amon, Edom et Aram). Aram signifie Syrie et la région s'étendait vers la Mésopotamie ; la terre d'Edom, la plus importante partie de l'Arabie[198], longeait toutes les côtes de la mer Rouge : « *Lui* [David] *installa ses garnisons dans Edom ; dans tout le territoire d'Edom, il mit ses garnisons...*[199] »

Joab demeura six mois à Edom[200] et tua « *tous les mâles d'Edom* ». Hadad, enfant de sang royal, fut de ceux qui réussirent à s'échapper de Midian pour aller à Paran ; et « *de Paran, ils gagnèrent l'Egypte, sous un pharaon roi d'Egypte* ». « *Hadad jouit d'une grande faveur auprès de Pharaon qui lui donna pour épouse la sœur de sa femme, la sœur de Tah-pe-nes, la reine*[201] ». Tout

[197] II Samuel 12:30.
[198] Selon la tradition arabe, David conquit Medine ; voir al-Samhudi, *Geschichte der Stadt Medina*, ed. Wüstenfeld, p.26.
[199] II Samuel 8:14.
[200] I Rois 11:16.
[201] I Rois 11:19.

ceci arriva au temps de David. Le pharaon fut certainement Ahmose[202]. L'une de ses reines se nomma probablement Tahpenès. Nous avons consulté la liste des reines égyptiennes afin de vérifier si l'une d'elles se trouvait parmi les épouses du pharaon Ahmose. Effectivement, son nom fut conservé et s'orthographie Tanethap, Tenthape, ou à la rigueur Tahpenès[203].

~ L'emplacement d'Auaris

Où se trouvait Auaris, la forteresse des Amu-Hyksos, la ville d'où ils maintinrent l'Egypte en esclavage ? Elle était assez importante pour abriter dans ses murs des dizaines et même des centaines de guerriers, outre les femmes, enfants et esclaves, et capable aussi de subvenir aux besoins de nombreux troupeaux. Dans son récit, Manéthon pointe un site à la frontière est de l'Egypte :

> « [Salitis, roi des Hyksos] *mit des garnisons aux endroits les mieux adaptés pour sa défense. Il fortifia en particulier son flanc Est, car il prévoyait que les Assyriens, si leur pouvoir augmentait à l'avenir, convoiteraient et attaqueraient son royaume. Ayant découvert une cité nommée Auaris, dans la province de Sethroite à partir d'anciennes traditions théologiques, et située à l'Est du bras de la rivière Bubastis, il reconstruisit et fortifia ses murs, et y installa une garnison d'au moins 240.000 hommes armés pour protéger sa frontière*[204] ».

D'après Manéthon, Auaris était entourée d'un colossal mur de pierres « *afin de mettre en sécurité tous ses biens et ses butins* ». Les scientifiques hésitèrent entre diverses suppositions : la ville pouvait se trouver à Pelusium, à Tanis, ou encore à Tell-el-Yehudiyeh. Dans cette dernière cité, on déterra des tombes Hyksos[205] mais les archéologues ne purent en déduire avec certitude qu'il s'agissait d'Auaris. Ce n'était qu'un petit fort et non pas l'énorme forteresse des dirigeants Hyksos, pharaons de la XIV^e^ à la XVII^e^ dynastie. On

---

[202] Hadad quitta l'Egypte après la mort de David. I Rois 11:21. Le règne d'Ahmose dura 20 ans, 25 selon Manéthon.
[203] Gauthier, *Le Livre des Rois d'Egypte*, Le Caire, 1902, II, 187, note 3. Mais voir aussi Stricker, *Acta Orientalia*, XV, 1937, 11-12.
[204] Josèphe, *Contre Apion*, I, 77-78.
[205] Petrie, *Hyksos and Israelites Cities*, p. 10-16.

chercha inutilement Auaris dans la région orientale du delta[206]. Cependant, voici la traduction précise de Manéthon-Josèphe : « *à l'est du bras de la rivière Bubastis* ». On peut donc localiser Auaris de la façon suivante : Saül conquit « *la cité amalécite* » résidence du roi Agog[207]. La prise de la ville mit fin à la domination des Amalécites sur « *la terre à partir de Havilah en direction de Shur, qui est à l'orient de l'Egypte* ». En comparant cette dernière assertion avec la phrase suivante tirée de I Samuel (27:8) « *les Amalécites... et toutes les tribus habitant la région, en direction de Shur, et jusqu'à la terre d'Egypte* » on trouve ici une indication qui permet de situer la cité amalécite à la frontière de l'Egypte, mais pas à l'intérieur proprement dit. Ceci correspond également à l'inscription de l'officier Ahmose : « *Je suivis le roi à pied, alors qu'à l'étranger, il conduisait son char. On assiégea la cité d'Auaris* ». Le nom « *Auaris* » signifie « *la ville en bordure du désert*[208] ».

Auaris, sur la frontière nord-est de l'Egypte fut édifiée par le roi hyksos Salitis, afin de protéger le flanc oriental contre tout assaut venu du nord[209]. La forteresse dominait l'Egypte et la Syrie. Elle se trouvait près d'une rivière – ce qui est rapporté dans le texte d'Ahmose et dans le récit du siège par Saül : « *On se battit dans l'eau de la rivière* » (Ahmose). « *Saül avança jusqu'à la ville d'Amalek et se mit en embuscade dans le torrent* » (I Samuel 15:5). La seule rivière de la région est le torrent saisonnier d'el-Arish. L'inscription d'Ahmose ayant mentionné la bataille de la rivière, on chercha Auaris sur la rive orientale du Nil, alors que Manéthon-Josèphe avait dit qu'elle se trouvait à l'est du bras oriental du delta. De plus, les Ecritures attribuent de façon répétitive le nom de la rivière « *nakhal* » où fut construite la cité Amalécite, au torrent el-Arish qui se trouve à la frontière de l'Egypte (Nakhal Mizraïm[210]). Dans l'histoire tardive de l'Egypte, nous trouvons aussi d'autres informations concernant la localisation d'Auaris.

---

[206] Montet, *Le Drame d'Auaris*, p. 47: « *Le lecteurs seraient étonnés d'apprendre qu'une ville historique ait été promenée par les Egyptologues tout le long du Delta oriental, de Péluse à Héliopolis, en passant par el Her, el Kantarah, San el Hagar (Tunis), Tell el Yahoudieh* ».

[207] I Samuel 15.

[208] K.Sethe, *Urkunden*, Leipzig, 1906-9, IV, 390 ; Gardiner, *Journal of Egyptian Archeology*, III, 1916, 100.

[209] Josèphe, *Contre Apion*, I, 78.

[210] Comparer Nombres 34:5 ; II Rois 24:7 ; Chroniques 7:8 « *Nakhal* » fut à la frontière de l'Egypte.

Haremhab, le roi qui régna en Egypte avant la XIX[e] dynastie, punissait ceux qui enfreignaient les lois en leur coupant le nez et les bannissait dans la région de Tharu. Selon la description des campagnes entreprises en Syrie par les rois de la XIX[e] dynastie, la station de Tharu était l'avant-poste nord-est de l'Egypte. Cette avancée devait être proche d'Auaris, à moins qu'un autre endroit portant le même nom ait été situé là[211].

Les coupables sans nez étaient envoyés dans un lieu réservé aux « *impurs* » ; l'apparence d'un individu privé de nez était similaire à celle d'un lépreux, impur pour les services religieux et exclus de la société. Manéthon rapporte que, plus tard, après la révolte de ces impurs « *le roi... pour leur protection, les assigna à résidence à la cité abandonnée des bergers, appelée Auaris*[212]*»*. Les auteurs grecs et romains appelèrent le lieu où vivaient les exilés sans nez Rhinocolura (nez-coupé) ou Rhinocorura. On l'identifia à el-Arish : la version de la Bible des Septante traduisit « Nakhal Mizraim » (le torrent d'el-Arish) par Rhinocorura[213]. On en déduisit donc que l'Auaris des anciens est bien le el-Arish d'aujourd'hui. Si les archéologues se décident enfin à fouiller les abords d'el-Arish, ils découvriront les vestiges d'Auaris, l'une des plus importantes forteresses de l'antiquité[214]. Pour offrir une preuve supplémentaire, je citerai le passage suivant de Masudi, concernant un souverain de la première dynastie des pharaons amalécites : *« Dans les environs d'el-Arish, il construisit une forteresse*[215]*»*.

~ Parallèles entre Hyksos et Amalécites

Amalécites et Hyksos forment-ils un seul peuple ou deux peuples différents ? Pour répondre à cette question, nous mettrons en parallèle les preuves historiques vues

---

[211] Le symbole d'Auaris suit immédiatement celui de Sekhet-za ; ce dernier site est associé de façon très rapprochée avec le site de Thar sur plusieurs stèles de la période Ramesside. Voir Gardiner, *Journal of Egyptan Archeology*, III 51916), 101.

[212] Josèphe *Contre Apion*, I, 237.

[213] Epiphane dit « *Rhinocorura* » signifie « *Nakhal* » *(lit d'une rivière)* ; Saadi traduisit « *Nakhal Mizraim* » par « Wadi el-Arish » ainsi qu'Abu-faid. Voir F. Hitzig, *Urgeschichte und Mythder Philistaer*, Leipzig, 1845, p. 112. Hitzig admit qu'el-Arish dut être une vieille cité, Larisof teh Crusaders, mais fut incapable d'identifier l'antique cité qui avait été située sur le site d'el-Arish ou Rhinocolura.

[214] « *Il est facile d'identifier les noms géographiques de l'antiquité, quand ils se sont conservés en Arabe. Le tell Basta recouvre les ruines de Bubaste... Mais le nom d'Avaris était tombé en désuétude bien avant la fin des temps pharaoniques* » *Montet, Le drame d'Avaris*, p. 47-48.

[215] Maçoudi *L'Abrégé des merveilles* p. 388. Maçudi appelle Talma, le pharaon Amalécite qui succéda à Latis.

dans les pages précédentes. Poussé par un gigantesque cataclysme[216], un peuple nommé Amu ou Hyksos envahit l'Egypte. L'eau des rivières « *était changée en sang* ». La terre tremblait[217]. L'Egypte n'opposa aucune résistance aux envahisseurs[218]. Les occupants furent d'une extrême cruauté ; ils mutilèrent les blessés et amputèrent les captifs[219]; ils incendièrent les villes ; ils détruisirent sauvagement monuments et objets d'art, ils rasèrent les temples[220]; ils méprisaient les sentiments religieux des Egyptiens[221].

Ils réduisirent les Egyptiens en esclavage[222], les écrasèrent de taxes. Ils venaient d'Asie[223], on les appelait Arabes[224], mais ils avaient aussi des traits hamitiques[225]. Ils étaient bergers[226] et excellaient au tir à l'arc[227]: leurs rois furent des pharaons en Egypte[228]; ils gouvernèrent aussi la Syrie et Canaan, les îles de la Méditerranée ainsi que d'autres contrées, et furent sans rivaux pendant longtemps[229].

Les Amu édifièrent une imposante forteresse à l'est du Delta du Nil[230]. Ils appauvrirent le peuple égyptien en ravageant les champs avec leur bétail juste avant les moissons[231]. Deux de leurs rois au moins, se nommèrent Apop (traduit avec prudence) ; ils furent tous deux exceptionnels, l'un au début, l'autre à la fin de la période[232].

Du Proche au Moyen Orient, de nombreux pays subirent la domination de ce peuple. Leurs dynasties furent au pouvoir durant 500 ans[233] et c'est une armée étrangère[234] qui mit fin à leur règne en assiégeant leur forteresse-résidence sur la rivière. Une partie de la population cernée fut autori-

---

[216] Papyrus Ipuwer (Leiden 344 recto) 3:1; 15:1.
[217] Papyrus Ipuwer 2:10; 4:2; 6:1; Papyrus Ermitage 1116b recto.
[218] Manéthon-Josèphe ; *Contre Apion*, I 73.
[219] Comparer les découvertes de Petrie dans les tombes Hyksos (*Hyksos and Israélites cities*, p.12).
[220] Manéthon-Josèphe ; inscriptions à Speos Artemidos.
[221] Papyrus SallierI, Papyrus Ipuwer 17:2 ; Manéthon-Josèphe.
[222] Papyrus Ipuwer ; Papyrus Ermitage ; Manéthon-Josèphe.
[223] Manéthon-Josèphe « à partir de l'Est ; Papyrus Ipuwer 14:10 ; 15:13 .
[224] Manéthon-Josèphe.
[225] Papyrus Ipuwer 14:10 ; 15:3.
[226] Manéthon-Josèphe.
[227] Papyrus Ipuwer 14:10 ; 15:3 ; Tablettes de Carnavon.
[228] Scarabées des rois Hyksos ; Papyrus Sallier I ; Manéthon-Josèphe.
[229] Les inscriptions d'Apop ; voir J.H. Breasted, *A history of Egypt*, p. 218; Eduard Meyer, *Geschichte des Altertums*, Vol. I, Pt. 2, p. 319.
[230] Manéthon-Josèphe ; Tombe d'Ahmose ; Papyrus Sallier I ; Inscription de Hatschepsut à Speos Artemidos.
[231] Papyrus Ermitage.
[232] Papyrus Sallier I ; Comparer avec Petrie, *A History of Egypt*, I, 243.
[233] Manéthon-Josèphe.
[234] Tombeau d'Ahmose ; comparer *Contre Apion*,I.88.

sée à quitter la place forte[235]; le lit du torrent fut le théâtre de l'événement crucial du siège et de la prise d'assaut de la citadelle[236]. Le siège déclencha l'effondrement de l'empire des Amu ; l'Egypte recouvra sa liberté et les envahisseurs expulsés se regroupèrent au sud de Canaan, dans la place forte de Sharuhen où leur armée résista quelques années encore[237]. Cette forteresse Cananéenne fut à son tour assiégée. Le siège se prolongea et, finalement, la cité fut prise d'assaut, ses défenseurs, tués et les quelques survivants dispersés, perdirent toute importance[238]. Après cette date, l'Egypte nourrit contre eux un profond sentiment de haine[239].

Les Amalécites formaient l'autre peuple. Ils quittèrent l'Arabie après une série de plaies[240] et un violent séisme[241]. Nombre d'entre eux furent noyés durant cette fuite par une inondation soudaine qui balaya l'Arabie[242]. Ils croisèrent les Israélites qui abandonnaient l'Egypte ruinée par une gigantesque catastrophe[243]. Au cours de cette tragédie, l'eau de la rivière se teinta de rouge sang, la terre trembla et un raz de marée survint[244]. Les envahisseurs venus d'Arabie occupèrent le sud de la Palestine en même temps qu'ils se dirigeaient vers l'Egypte[245] où ils ne rencontrèrent aucune résistance[246]. Apparemment, ces conquérants amalécites venus d'Arabie avaient du sang hamitique dans les veines[247]. Ils possédaient d'immenses troupeaux qui effectuaient leurs transhumances en ravageant les champs les uns après les autres[248]. Ils furent d'une cruauté indescriptible et cela de mille manières[249]: ils mutilaient et amputaient les blessés et les prisonniers, ils volaient les enfants et enlevaient les fem-

---

[235] Manéthon-Josèphe.
[236] Tombeau d'Ahmose.
[237] Tombeau d'Ahmose, comparer Manéthon-Josèphe.
[238] Tombeau d'Ahmose.
[239] Manéthon-Josèphe.
[240] Maçoudi, *Les Prairies d'or*, III, IOI ; *Kitab-Alaghaniy* (tad. Fresnel), p. 206.
[241] el-Harit, cité par Maçoudi, *Les Prairies d'or*, III, IOI ; comparer Exode 12:29.
[242] *Kitab-Alaghaniy* (trad. Fresnel, p. 207).
[243] Exode 15:7-12 ; 17:8-16 ; Nombres 14:43-45.
[244] Exode 7:20 ; 12:29 ; 14:27 ;
[245] Nombres 13:29 ; 14:43 Tabarin, *Chroniques* (trad. Dubeux),P.261 ; Abulfeda. *Historia anteislamica*, ed. .Fleisher, p. 179 ; Mekhilta Beshalla, I,27.
[246] Maçoudi, *Les prairies d'or* II, 397.
[247] Voir « Amalik » *L'Encyclopédie de l'Islam*.
[248] Juges 6:3, 33 ; 7:12 ; I Samuel 15:9, 14.
[249] Deutéronome 25:15. ; Nombres 11:1 ; Targum Yerushalmi of Exodus 17:8 ; Midrash Tannaim, 170 ; Pirkei Rabbi Elieser 44 ; et de nombreuses autres sources.

mes[250]; ils incendiaient les villes[251]; ils détruisirent les monuments et objets d'art que la catastrophe avait épargnés, ils dépouillèrent l'Egypte de toutes ses richesses[252]. Ils méprisaient les sentiments religieux des Egyptiens[253].

Les Amalécites construisirent, à la frontière nord-est de l'Egypte[254], une cité-forteresse[255] d'où leurs chefs devenus pharaons exercèrent leur pouvoir. Leur influence s'étendit sur l'ouest de l'Asie et le nord de l'Afrique et, durant toute la durée de leur suprématie, nul n'entra en compétition avec eux[256]. Ils asservirent les Egyptiens jusqu'à faire d'eux leurs esclaves[257]. Ils édifièrent aussi de petites forteresses en Syrie-Palestine[258] et ils appauvrirent le peuple d'Israël en faisant pâturer périodiquement leur bétail dans les champs. Leur dictature dans le Proche et Moyen Orient perdura, selon des sources variées durant presque 500 ans[259].

Deux rois amalécites au moins se nommèrent Agog. Ils furent exceptionnels, l'un régna quelques dizaines d'années après l'Exode, l'autre à la fin de la domination amalécite[260]. Et leur peuple s'associa intimement aux Philistins[261]. La prise de leur forteresse-résidence à la frontière de l'Egypte par Saül, roi d'Israël, signa la fin de leur suprématie[262]. Le lit du torrent (nakhal) fut le théâtre du moment crucial du siège[263]. Mais Saül autorisa une part importante de la garnison à évacuer la citadelle assiégée[264]. Après ce siège et la chute de la forteresse, tout l'empire Amalécite s'effondra[265], de Havila sur les rives de l'Euphrate jusqu'à « *l'orient de l'Egypte* ». Les survivants se réfugièrent dans les collines du sud de la Palestine[266] où ils édifièrent une cité fortifiée. Mais

[250] Nombres 14:3 ; I Samel 30:15.
[251] I Samuel 30:1.
[252] Maçoudi, *L'Abrégé*, p. 342, 361.
[253] *Kitab-Alaghaniy* (trad. Fresnel), P.206.
[254] I Samuel 15:5 et 7 ; voir. Maçoudi, *L'Abrégé*, I, 331.
[255] Maçoudi *L'Abrégé*, I, 331, 338 ; Abulfeda, *Historia nteislamica*, ed. Fleisher, p.101. et 179; Tabari, *Chroniques* (trad. Dubeux), p.209; Ibn Abd-Alhakam, Yaqut, Koran Commentary to Sura II, 46 ; Alkurtubi, Koran Commentary to Sura II, 46, Leiden Ms.
[256] Litterature in Ginzberg, *Legends*, III, 63 ; Nombres 24:20 ; 24:7 ; I Samuel 15:7.
[257] Les sources Arabes du IXe au XIIIe siècles, citées ci-dessus ; I Samuel 30:13.
[258] Juges 5:14 ; 12:15.
[259] Compare: Exode 17:8 ; I Amuel 14:18.
[260] N 24:7 ; I Samuel 14:48.
[261] II Samuel 1:13 ; Abu-el-Saud, Commentary to Sura II, 247 ; Comparer Abulfeda, *Historica Anteislamica*, ed. Fleischer, p. 17; Comparer assi "*Amalik*" L'Encyclopédie de l'Islam.
[262] I Samuel 15:5.
[263] I Samuel 15:5.
[264] I Samuel 15:6.
[265] I Samuel 15:7.
[266] I Samuel 27:8 ; voir aussi Ginzberg, *Légendes*, IV, 99 ; Comparer al-Shamhudi, *Geschichte der Stadt Medina*, ed. Wüstenfeld,p.26.

cette forteresse fut également cernée, et, à l'issue d'un siège interminable, fut prise d'assaut[267]. Après quoi, les Amalécites perdirent toute importance[268]. Ils suscitèrent dès lors, dans le peuple d'Israël, une profonde aversion[269].

Sur les bases de ce qui précède, on peut conclure sans contestation possible que les Amu des sources égyptiennes, et les Amalécites des sources hébraïques et les Arabes n'étaient pas deux peuples différents mais une seule et même nation. Leur désignation est semblable : Amu, ou Omaya, noms fréquemment utilisé chez les Amalécites, était synonyme d'Amalécite. Dshauhari (Djauhari), un linguiste arabe du X[e] siècle de notre ère, écrivit : « *D'après la transmission orale, ce nom* [Amu, ou Omaya] *désignait un Amalécite*[270]».

Les Amalécites étaient donc à la fois les Amu et les Hyksos.

Sans conteste possible, de nombreuses similitudes prouvent cette identité et répondent à une énigme vieille de 2200 ans : qui donc étaient les Hyksos ? En remontant aussi loin que Flavius Josèphe au I[er] siècle de notre ère, on constate que cette question était déjà depuis longtemps un sujet de discussion. Les conséquences capitales engendrées par l'identité des Amu-Hyksos et des Amalécites nous ont conduits à exposer et répéter point par point les arguments du présent chapitre. La suite de ce livre confirmera leur extrême importance.

~ Comment la confusion des Hyksos et des Israélites correspond au début de l'anti-sémitisme.

Bien que les Israélites n'aient jamais oublié leurs souffrances en Egypte, ils ne haïrent pas les Egyptiens[271] ni aucun autre peuple de l'Antiquité ; seuls les Amalécites devin-

---

[267] II Samuel 11; Ginzberg,
[268] I Chroniques 4:42.
[269] Deutéronome 25:17-19 ; I Samuel 15:2 I Samuel 28:18 ; pour les sources du Midrash et du Talmud, voir Ginzberg, *Legends*, III, 61 ; 333 ; IV.230 ; VI, 480.
[270] Souligné en italiques. Voir D.F. Tuch « Ein und zwanzig Sinaitische Inshriften ,» *Zitschrift der Deutshen Morgenländishen Gesellshaft, III, 1849, 151. Tuch cita Djauharien en ignorant tout de la question débattue ici au sujet de l'identité des Amalécites et des Hyksos.*
[271] « Tu ne tiendras pas l'Egyptien pour abominable ; car tu as été un étranger dans son pays » Deutéronome 23:8.

rent le symbole du mal et l'objet de leur haine (Deutéronome 25:17-19) :

« Rappelle-toi ce que t'a fait Amalek quand vous étiez en chemin à votre sortie d'Egypte ;

Il vint à ta rencontre sur le chemin, et, par derrière, il attaqua les éclopés, quand tu étais las et exténué, il ne ressentit pas la crainte de Dieu.

Lorsque le Seigneur, ton Dieu, t'aura établi à l'abri de tous tes ennemis alentour... tu effaceras le souvenir d'Amalek de dessous les cieux. N'oublie pas ! ».

La littérature antique[272] raconta maintes fois l'histoire de ce peuple qui fut d'une extrême cruauté ; comment ils en vinrent à « *sucer le sang* » des malheureux dans le désert ; avec quelle couardise, ils attaquaient par traîtrises, combien ignobles, vils et impitoyables, ils étaient. Ils mutilaient les blessés, ils blasphémaient en lançant vers le ciel les membres amputés et ils raillaient le Seigneur[273]. Une légende exprime de façon symbolique le ressentiment de la nation israélite :

« Aussi longtemps qu'existera la semence d'Amalek, Dieu se voilera la face ; Il ne redeviendra visible que lorsque la semence d'Amlalek aura été exterminée[274]».

Selon une autre tradition : « *Dieu ordonna à Moïse de faire pression sur les Juifs afin qu'ils ne refoulent aucun païen désirant se convertir mais que jamais, ils n'acceptent un Amalécite comme prosélyte ».* A cause de ses péchés, Amalek sera « *le premier à descendre en enfer. Dieu lui-même déclara la guerre à Amalek ».*

Les Hyksos engendrèrent une haine équivalente chez les Egyptiens ; leur monstrueuse barbarie et leur débauche se gravèrent dans la mémoire du peuple. Ils bafouaient et brûlaient les rouleaux de papyrus et les objets d'art ; dans leurs camps, ils torturaient leurs prisonniers, brisaient les crânes, écrasaient les dents, arrachaient les yeux et tranchaient les membres. Ils n'avaient foi qu'en leur force supérieure et en

[272] Voir Ginzberg, *Legends*, sur « Amalek, Amalécites ».
[273] Ginzberg *Legends*, III, 57.
[274] Ibid. P.62.

usaient dans leurs camps contre les victimes sans défense. Les auteurs arabes eux-mêmes rapportèrent combien les Amalécites furent imprudents et pervers dans leurs relations aux mondes profanes et sacrés, tant à la Mecque qu'en Egypte. Eux aussi proclamèrent que le Seigneur les avait chassés de la Mecque à cause de leur iniquité.

Ce fut le destin de Saül de combattre pour la libération d'Israël et de l'Egypte. Les Israélites éprouvèrent donc un grand sentiment d'injustice en voyant que l'Egypte avait oublié ce qu'ils avaient accompli en sa faveur au point de les désigner par « *un* » et « *ils* » dans son histoire ; ils ressentirent une immense déception en constatant que ces mêmes historiens égyptiens les avaient identifiés aux bandits qu'ils avaient eux-mêmes chassé d'Auaris.

Selon Ahmose, les Hyksos, après la prise d'Auaris, se réfugièrent au sud de la Palestine, à Sharuhen. De nombreux siècles plus tard, Manéthon écrivit qu'en réalité les Hyksos se replièrent en Palestine et construisirent Jérusalem ; Manéthon cite également la révolte d'une colonie de lépreux à Auaris ; ces rebelles appelèrent à leur aide les Solymites (le peuple de Jérusalem) et c'est ensemble qu'ils écrasèrent l'Egypte ; toujours selon Manéthon, ces Solymites furent extrêmement cruels avec la population et l'un d'eux, Osarsiph, changea de nom et se fit appeler Moïse.

Cette histoire confuse reflète, en vérité, la conquête de l'Egypte par les Assyriens, Sennachérib et Esarhaddon qui envahirent la Palestine et l'Egypte « *avec une grande armée d'Assyriens et d'Arabes* ». Quant au peuple de Jérusalem, jamais il ne conquit l'Egypte.

La première vague d'anti-sémitisme en Orient ne se répandit que beaucoup plus tard dans l'empire perse, à l'initiative du vizir Haman « *l'Agagite, l'ennemi des Juifs*[275] ». En effet, Haman qui descendait d'Agog, l'Amalécite[276] conspira pour éradiquer la population juive de Perse et de Médie. On peut concevoir pourquoi les traditions familiales des Haman leur inspiraient une telle haine. Selon elles en effet, Agog, le

[275] Esther 3:10.
[276] Ginzberg, *Legends*, IV,68,397,398,422.

royal ancêtre d'Haman, avait non seulement été dépouillé de ses biens par un roi juif, mais aussi assassiné par un prophète juif.

Dans le monde grec, on ne décèle aucun signe d'antipathie raciale contre les Juifs avant que les histoires de Manéthon n'aient été mises en circulation. On considérait parfois les Juifs comme un peuple mystérieux, mais les anciens auteurs ne laissaient transparaître ni animosité, ni mépris dans leurs textes. On trouve les références les plus récentes chez Théophraste, Cléarque de Soli et Mégasthènes[277], de brillants philosophes qui vécurent de la fin du IV^e^ au début du III^e^ siècle avant notre ère. Théophraste écrivit : « *Ce sont des philosophes ; ils ne cessent de s'occuper de la divinité* ». Cléarque de Soli dit : « *Les Juifs descendent des philosophes de l'Inde où les sages sont appelés Calaniens et en Syrie, Juifs... Le nom de leur capitale est très difficile à prononcer : Jérusalem* ».

Selon Cléarque, Aristote rencontra en Inde un Juif qui lui fit découvrir des éléments de philosophie. Il parle de façon élogieuse de « *l'immense et admirable clarté d'esprit de ce juif et de sa maîtrise de lui-même* ». On relate d'autre part que Pythagore et Platon entretenaient de très bonnes relations avec des philosophes juifs, très désireux de connaître leurs enseignements[278]. Mégasthènes[279] qui vécut en Inde entre ? 302 et ? 291, écrivit dans son livre *Indica* : « *Toutes les connaissances de la nature exprimées par les Anciens sont issues de philosophes étrangers à la Grèce : en Inde, les Brahmanes, et en Syrie, ceux que l'on appelle les Juifs* ».

La littérature grecque ne contient aucune autre référence aux Juifs avant que n'apparaisse l'histoire de Manéthon. Le fait d'identifier les Juifs aux descendants des Hyksos décupla la haine des conquérants-bergers, toujours vivace dans la mémoire de la postérité. La persécution des Juifs, inaugurée par Manéthon, provoqua une littérature considérable. De nombreux écrivains racontèrent, répétèrent et enjolivèrent ses récits[280]. Parmi eux se distingue Apion dont Flavius Josèphe fit l'éloge dans *Contre Apion.*

[277] Voir Théodore Reinach, *Textes d'auteurs Grecs et Romains relatifs au Judaïsme.* Paris, 1895.
[278] « *Platon fait dériver son idée de Dieu du Pentateuque. Platon est Moïse traduit dans le langage des Athéniens* ». Numenius dans Eusèbe, *Preparation for the Gospel* (trad. Gifford), XIII,12.
[279] Politicien au service de Seleucus Nicator.
[280] Cité par TH. Reinach, *Rextes.*

Josèphe n'essaya pas de jeter un doute sur l'amalgame des Juifs et des Hyksos, bien au contraire : il l'approuva et le défendit de façon catégorique ; sa seule excuse fut qu'il souhaitait démontrer l'antiquité du peuple juif grâce aux histoires de Manéthon.

Au I^er^ siècle de notre ère, Josèphe joua un rôle tragique dans la guerre de Judée et de la Galilée, et la destruction de Jérusalem par Titus. Débutant comme officier à la tête d'une armée Galiléenne, il termina sa vie en traître. Sa défense des Juifs, considérée comme un chef-d'œuvre, fut souvent traduite et citée par les partisans du peuple juif. Mais le soutien de sa plume ne valait pas mieux que le soutien de son épée. La haine qui avait enflammé les peuples de l'Orient antique contre les Hyksos se retourna contre les Juifs. Mais la mémoire juive conserva une aversion toute aussi farouche contre les Amalécites au point qu'aujourd'hui encore, une mère juive effraye son enfant avec le seul mot « *Amalécite* ».

La rancune peut perdurer longtemps, même si son objet n'est plus en vie. Et cette hostilité devient d'autant plus virulente que la nation détestée existe encore, au lieu d'avoir disparu depuis 2000 ans ! Les auteurs égyptiens ont vu dans les Juifs les descendants de tyrans cruels. Plus tard, les écrivains grecs et romains, posèrent les fondements d'une haine éternelle. Ils accablèrent les uns et les autres de calomnies. Ils inventèrent des histoires monstrueuses et dirent que les juifs conservaient et honoraient une tête d'âne dans leur temple et qu'ils buvaient du sang humain. La malédiction des Amalécites devint la malédiction des Israélites : « *Tu effaceras le souvenir d'Amalek de dessous les cieux* ». Ce qui fut fait. Et plus jamais personne ne se souvint que les Amalécites furent en fait les Hyksos. Cette distorsion historique causa de grandes souffrances aux Israélites. Le fait d'être confondu avec les Hyksos fut extrêmement pénible. Manéthon l'Egyptien, dont la nation fut libérée des Hyksos par les Juifs, devint, par ses déclarations erronées, l'instigateur de la persécution. Plus tard, nombre d'autres sources nourrirent cet anti-sémitisme.

~ L'équilibre de l'Histoire du Monde

Nous avons résumé l'histoire des Hyksos et des Amalécites afin de renforcer autant que possible les preuves de leur similitude. Ce n'est pas simplement l'énigme de l'identité des Hyksos qui est mise en jeu mais la structure entière de l'histoire ancienne. Si les catastrophes décrites dans le Papyrus d'Ipuwer et le *Livre de l'Exode* sont les mêmes, et si, de plus, les Hyksos et les Amalécites ne font qu'un seul et même peuple, alors, l'histoire du monde, telle qu'elle se déroula réellement, est totalement différente de celle qui nous fut enseignée.

Pour cette raison, la date exacte de l'Exode est d'une importance capitale : **Israël ne quitta pas l'Egypte sous le Nouvel Empire, ainsi que le soutiennent les universitaires, mais à la fin du Moyen Empire.**

Toute l'histoire des Hyksos s'étend entre ces deux empires ; leur expulsion ne fut ni antérieure, ni similaire à l'Exode. Saül chassa les Hyksos. Leur dernière défaite fut l'œuvre de Joab, officier de David. David vécut au X^{e} siècle et Saül le précéda sur le trône. Mais comme les érudits considèrent en général que l'expulsion des Hyksos eut lieu en 1580 av. JC, nous nous retrouvons avec une période vierge de presque 600 ans.

Quelle part d'histoire doit être déplacée pour combler ces siècles vierges ? Serait-il possible de placer David au XVI^{e} siècle avant notre ère ?

Aucun historien, spécialiste de l'histoire ancienne, ne consentirait à modifier l'histoire des rois de Jérusalem d'un siècle, à plus forte raison de six, car cela perturberait toutes les datations et les concepts établis. Les annales bibliques citent la succession des rois de Juda et d'Israël, roi après roi, et donne la durée de leur règne. Si quelques différences ou décalages surgissent ici ou là, dans la double liste des rois de Juda et d'Israël, l'ampleur des écarts diffère et peut porter sur une ou deux décades, mais absolument pas sur des centaines d'années. L'histoire hébraïque est reliée de façon très proche à l'histoire assyrienne. A l'aide de dates communes,

le tableau chronologique s'avère si exact que, si l'on hésite devant la date où Sennachérib envahit la Palestine pour la troisième fois en – 702 ou – 700, en revanche, aucun doute ne subsiste quant à l'invasion d'un roi assyrien dans la Jérusalem d'Ezéchiel vers – 1280.

Si l'on compare les compte-rendus du *Livre des Rois* et du *Livre des Chroniques*, les avis divergent quant aux possibilités d'allonger ou de raccourcir le règne de l'un ou l'autre rois. En revanche, les événements concernant Babylone, sont établis, dans la plupart des cas avec précision, à une année près.

L'époque des rois de Jérusalem prit fin lors de l'exil à Babylone quand Nabuchodonosor détruisit Jérusalem en – 587 ou – 586. Dans la seconde moitié du même siècle, Cyrus le Perse conquit l'empire chaldéen-babylonien. La domination des Perses, roi après rois et dont la durée de chaque règne fut bien connue des auteurs grecs contemporains subsista jusqu'à Alexandre le Grand. Où donc pourrions-nous insérer 600 ans ? Est-il concevable que six siècles environ aient disparu de l'histoire juive et que cette absence ait provoqué une telle contraction de l'histoire ?

Où se situe le moment historique d'un tel gouffre ?

Aucune trace de ce vide historique n'existe. Et l'imagination la plus vive ne peut déchirer la succession des années pour créer un espace destiné à des siècles supplémentaires. Par ailleurs, comment l'Histoire pourrait-elle se réduire ?

Celle de l'Egypte a des bases solides. L'une après l'autre, les dynasties dominèrent en Egypte dès la naissance du Nouvel Empire vers – 1580. Leur règne se prolongea jusqu'à l'époque de la suprématie des Perses en – 525, consécutive à la victoire de Cambyse, et plus tard jusqu'à l'occupation grecque en – 332, succédant au triomphe d'Alexandre le Grand. En conséquence, tout espace de temps se trouve comblé par une succession de dynasties et de rois. Non seulement, le passé égyptien est établi sans équivoque, mais de plus, la chronologie égyptienne sert de référence à l'histoire du monde entier.

Les époques des cultures minoénnes et mycéniennes de la Crète et de la Grèce continentale sont en parfaite concordance avec la chronologie égyptienne. Les cultures assyrienne, babylonienne et hittite, sont, elles aussi, situées sur le calendrier mondial en fonction de leurs contacts avec l'Egypte historique. Si certains épisodes du passé assyrien et babylonien concernent le peuple juif, on s'aperçoit que l'histoire des pays du Double Fleuve coïncide avec l'histoire juive ; par ailleurs, si l'Egypte est impliquée dans certains événements du passé assyrien et babylonien, on constate alors que l'histoire des pays du Double Fleuve coïncide avec celle de l'Egypte.

Or, l'histoire de l'Egypte est décalée de 600 ans en arrière si on la confronte à celle de Juda et d'Israël. Par quel prodigieux ou plutôt illogique processus en sommes-nous arrivés là ?

Si l'histoire égyptienne est fautive, on peut en déduire qu'elle fut écrite deux fois et que, par deux fois, les 600 ans furent répétés. En conséquence, la succession des événements survenus chez les autres peuples, est fausse. Mais cette déclaration semble présomptueuse et insulte le jugement de nombreuses générations de scientifiques du monde entier qui, tous, étudièrent, analysèrent, écrivirent et enseignèrent l'histoire.

Ces deux alternatives paraissent chimériques : d'une part, la disparition de 600 ans dans l'histoire du peuple juif et d'autre part, la répétition de 600 ans non seulement dans l'histoire égyptienne mais aussi dans celle des autres peuples. Et que Jérusalem en soit au X^{e} siècle, alors que Thèbes en est au XVI^{e} relève de l'impossibilité absolue.

Nous ne progresserons qui si nous admettons que l'erreur est issue non pas des faits historiques eux-mêmes mais des historiens, et qu'en juxtaposant les deux chronologies, siècle par siècle, ou bien nous retrouverons en Palestine les six siècles manquants, ou bien 600 années fantômes seront découvertes en Egypte.

J'exposerai les événements consécutifs à l'expulsion des Hyksos-Amalécites, règne par règne et période par période en Egypte et en Palestine, et nous verrons s'ils coïncident, et pour combien de temps.

Au cas où les X^e^ et IX^e^ siècles en Palestine coexisteraient avec les XVI^e^ et XV^e^ siècles en Egypte, nous serions fondés à croire que l'hypothèse de l'identité des Hyksos et des Amalécites est justifiée.

En avançant à travers les âges, nous serons en mesure d'établir où se trouve l'erreur. Mais avant même de déterminer où se situe cette méprise, nous pouvons conclure à l'extrême confusion des histoires des peuples qui s'aligneraient avec les deux combinaisons.

~ *chapitre 3* ~

La reine de Saba

~ Deux souverains

La naissance de la célèbre XVIII[e] dynastie dont les rois furent les Egyptiens qui chassèrent les Hyksos, coïncide avec l'émergence de la lignée des rois de Juda. Le premier d'entre eux, Saül asséna un coup fatal à l'hégémonie des Amalécites Hyksos ; David fit de Jérusalem sa capitale et, sous Salomon, le royaume atteignit toute sa splendeur.

Selon les Ecritures, Salomon possédait 1400 chars et 12.000 cavaliers ; il régnait sur toutes les terres, des rives de l'Euphrate au pays des Philistins et aux frontières de l'Egypte. Les rois d'Arabie lui payaient tribut et, de près ou de loin, on lui apportait des présents, vaisselles d'argent et d'or, vêtements et épices, armes et chevaux. Il planta des cèdres à Jérusalem « *afin qu'ils soient comme des sycomores dans la vallée de l'abondance* ». Il érigea un palais avec un immense trône d'ivoire et un lieu de culte dont toute la vaisselle était d'or fin, y compris les coupes de son palais. Sa trésorerie s'enrichissait chaque année d'un tribut de 670 talents d'or, sans compter les redevances payées par les marchands et les commerçants (I Rois 10:14-15). Quant au royaume égyptien, après avoir reconquis son indépendance sous Ahmose (un contemporain de Saül) il atteignit grandeur et gloire sous Aménophis I, Touthmosis I, Hatshepsout, et Touthmosis III. L'Egypte, qui avait été dévastée et destituée durant des siècles sous la férule des Hyksos, recouvra rapidement ses richesses. Les deux royaumes, libérés du même oppresseur, engagèrent des relations commerciales et familiales.

Le roi Salomon prit pour femme une princesse égyptienne dont il fit probablement sa première épouse. Les Ecritures n'ont pas conservé son nom. On sait cependant

que son père, le pharaon, entreprit une expédition dans le sud de la Palestine, le domaine des Philistins et des Cananéens, qu'il incendia la ville de Gezer, et la donna en dot à sa fille (I Rois 9:16). Selon notre étude, ce pharaon dont les Ecritures omettent également le nom – et que la tradition talmudique appelle Shishak – fut Touthmosis I, troisième roi du Nouvel Empire. Seules quelques lignes de ses annales subsistent. Outre une expédition militaire en Nubie qu'il écrasa, il entreprit une autre campagne en Asie où il « *renversa le pouvoir des Asiatiques. Après ces exploits* » le Pharaon « *se rendit à Retenu afin d'oublier ses soucis dans les pays étrangers*[281] ».

Ces textes sommaires n'apportent rien d'intéressant excepté le fait que ce pharaon traversa la péninsule du Sinaï, fit avec succès la guerre aux Philistins et retourna paisiblement en Palestine à Retenu, où il aimait se distraire. Bien que peu d'échos subsistent de son règne, Touthmosis I[282] fut souvent mentionné comme étant le père de Hatshepsout. Il partagea son trône avec elle avant de le lui offrir. En revanche, Hatshepsout, la grande et célèbre reine, laissa inscriptions, bas-reliefs et sculptures d'elle-même en abondance.

Si l'Exode survint à la fin du Moyen Empire, et si, de plus, la domination des Hyksos se confond avec l'invasion des Amalécites, alors la reine Hatshepsout, dont les immenses statues nous font face sous les hautes voûtes des musées, fut certainement contemporaine de Salomon. Serait-ce possible qu'elle n'ait laissé aucune trace dans les annales de Jérusalem ? Deux nations en plein processus du développement de leur relations étrangères et commerciales sont forcément restées en contact durant les règnes de Salomon et d'Hatshepsout, lesquels n'ont, ni l'un, ni l'autre rompu la paix entre leurs deux pays. Tous deux érigèrent des palais et des temples d'une grande magnificence ; tous deux enrichi-

[281] Breasted, *Records*, Vol. II, Sec.81.

[282] Touthmosis I dit que les domaines et les terres sous son influence allaient de l'Ethiopie à la terre de « *l'eau inversée - la rivière qui coule à contre-courant* ». On suppose qu'il s'agit de l'Euphrate, car les Egyptiens s'imaginaient qu'une rivière doit couler comme le Nil, du sud au nord. La région la plus au nord des domaines de Touthmosis I fut Edom au sud de la Palestine. Par la « *rivière qui coule à contre-courant* » il faut entendre le Jourdain. Ce qui sera développé plus longuement dans un autre paragraphe. Car si les Egyptiens furent surpris par une rivière coulant vers le sud, il s'agit du Jourdain qui est plus proche de l'Egypte, plutôt que de l'Euphrate.

rent leurs pays, non par des guerres mais par des entreprises pacifiques ; chacun d'eux possédait une flotte sur la mer Rouge, et la lançait dans des expéditions aventureuses[283]; leurs deux règnes furent les périodes glorieuses de ces deux pays.

Si Salomon fut réellement aussi célèbre que le disent les sources hébraïques, alors l'absence de contact entre cette reine et ce roi ne s'explique pas. Cette hypothèse semble même hautement improbable car ces deux dirigeants, loin d'être de simples occupants des salles du trône, furent d'excellents souverains. Elle ne cadre pas non plus avec le tempérament audacieux d'Hatshepsout, ni avec les évocations suivantes : « *Ton nom s'élève aussi loin que le contour des cieux, la renommée de Makere (Hatshepsout) encercle la mer*[284]» et « *ta célébrité englobe le Grand Cercle* » (Océan[285]). Et cette supposition ne convient pas non plus au roi Salomon. Dans sa capitale admirée de tous, il recevait de nombreux ambassadeurs étrangers[286] et entretenait lui-même de fréquents contacts personnels avec de nombreux souverains : « *tous les rois de la terre recherchaient la présence de Salomon*[287]» et « *toute la terre voulait être reçue par Salomon*[288]». La reine d'Egypte fut-elle la seule à ne pas faire partie de « *tous les rois* » ?

~ D'où venait la reine de Saba ?

La plus illustre des visites reçues par Salomon fut relatée deux fois dans les Ecritures : le chapitre 9 du *Second Livre des Chroniques* répète presque mot pour mot le texte du chapitre 10 du *Premier Livre des Rois*. La reine de Saba apprit la renommée de Salomon et vint éprouver celui-ci par des énigmes. Elle arriva à Jérusalem avec une très grande suite, des chameaux chargés d'aromates, d'or en énorme quantité et de pierres précieuses ; et quand elle fut arrivée devant Sa-

[283] En constatant le déroulement de l'histoire, les scientifiques ne purent fermer les yeux sur la similarité de leurs entreprises « *... la politique de Salomon fut ambitieuse et imaginative... dans le développement d'une route maritime sur la mer Rouge. L'ancienne puissance maritime de l'Egypte, affichée par la reine Hatshepsout avait disparu depuis longtemps* ». J.A. Montgomery, *Arabie et la Bible*, Philadelphie, 1934, p. 176.

[284] Les bas reliefs de Pount dans Breasted, *Records*, Vol. II, Sec. 269. Le compte-rendu complet se trouve dans Edouard Naville, *Le Temple de Deir el Bahari*, Mémoires de la Fondation d'exploration égyptienne, Londres, 1894-1908, Vols. 12-14, 16, 19, 27, 29.

[285] L'Obélisque de Karnak, Breasted, *Recors*, Vol.II. Sec. 321.

[286] I Rois 4:31

[287] II Chroniques 9:23.

[288] I Rois 10:24.

lomon, elle lui communiqua tout ce qu'elle avait médité dans son cœur.

Cette histoire est-elle un conte de fée ? Une reine fabuleuse arriva-t-elle d'une terre mystérieuse avec des joyaux et autres cadeaux merveilleux ? Si cela est vrai, rencontra-t-elle à Jérusalem un roi splendide et généreux en lieu et place d'un pauvre prince vassal, inconnu partout ailleurs ? De nombreux historiens pensent que cette romance légendaire n'a aucune base historique ; d'autres virent en elle, non pas une fiction mais une aventure réelle, et cherchèrent sans succès des traces historiques de la vie et du règne de la reine de Saba[289]. Selon la plupart des spécialistes, la reine gouverna la région de Saba en Arabie du Sud, le pays des *« Sabéens venus du désert, qui mettaient des bracelets sur leurs mains et de splendides couronnes sur leurs têtes »* (Ezéchiel 23:42).

Les Yéménites, habitants la terre de Saba dans « *l'Arabia Felix* » croient que la reine de Saba fut leur souveraine, et leur riche imagination orientale enjoliva l'histoire de sa vie et de sa visite à Jérusalem. Ce point de vue est soutenu dans le Coran par la sourate XXVII.

La gloire de la reine du Sud suscite encore des rivalités entre l'Ethiopie et l'Arabie. Les rois d'Ethiopie prétendent descendre de Menelik, un fils de Salomon et de la reine de Saba, laquelle, insistent-ils, est vraiment *leur* reine. Ils possèdent des manuscrits médiévaux composés aux premiers siècles de la chrétienté qui transmettent cette tradition[290]. Par ailleurs, aucun des deux *Talmud* ne fait allusion à la mystérieuse et intrépide souveraine[291]. Cependant, le Talmud dit que le *Saba* de l'expression *reine de Saba* n'est pas une désignation géographique mais un nom personnel[292].

Aucune des très nombreuses inscriptions découvertes en Arabie du sud ne brise le silence entourant cette reine. Les visiteurs n'eurent pas plus de succès, bien qu'ils aient retourné chaque pierre d'Arabie dans l'espoir de résoudre

[289] Cf. J. Halévi, « La Légende de la reine de Saba » *Annuaire, Ecole pratique des Hautes Etudes*, 1905, Paris, 1904; L.Lagrain, « Sur les terres de la reine de Saba » *Journal Américain d'Archéologie*, 38, 1934.

[290] *Kebra Nagast*, traduit de l'éthiopien par Budge: *La reine de Saba et son fils unique Menyelek, à l'origine du Livre de la Gloire des rois*, Oxford,1932.

[291] Comparer au Talmud Babylonien, Tractate Baba Batra 15 b.

[292] Voir Halévy, *Annuaire, Ecole pratique des Hautes Etudes*, 1905.

l'énigme[293]. La généalogie des empereurs abyssins qui souhaitent être reconnus comme les descendants du roi Salomon et de la reine de Saba, est considérée avec le même scepticisme que les généalogies similaires des rois et des demi-dieux. Après avoir épuisé toutes les données, les chercheurs, souvent commentés et dénoncés, parvinrent à la conclusion suivante :

> « *Nous ne saurons jamais si la reine qui rendit visite à Salomon était de pur sang abyssin ou une Arabe et reine du Yaman (Yemen), ou de Hadramaut, ou encore d'un autre endroit de l'immense péninsule arabique. Mais, selon la tradition, une* reine du Sud *rendit vraiment visite à Salomon ; ce récit est si largement répandu qu'un témoin de ce fait historique, même s'il est minuscule, doit être caché quelque part*[294] ».

La *reine du Sud* fut-elle la *reine de Saba* d'Arabie ou d'Ethiopie ? Ou est-elle une figure légendaire issue des contes de fées ? Dans ses *Antiquités Juives*, Josèphe introduit ainsi l'histoire de cette reine[295]:

> « *La femme qui fut reine d'Egypte et d'Ethiopie à cette époque était remarquable par sa sagesse et ses nombreuses connaissances ; quand elle entendit chaque jour vanter les vertus et l'intelligence de Salomon, ainsi que les charmes de son pays, elle ressentit le vif désir de le rencontrer*[296] ».

Ce texte nous donne une indication claire : « *reine d'Egypte et d'Ethiopie* ». Mais l'histoire de l'Egypte, décalée de 600 ans en arrière de son point de contact avec l'histoire israélite, ne pouvait plus alors mettre en exergue une femme ayant eu sous sa gouverne à la fois l'Egypte et l'Ethiopie. Cependant, cette même histoire de l'Egypte, avancée de 600 ans et remise à sa juste place poserait un nouveau problème concernant le silence inexplicable des textes hébraïques sur la reine Hatshepsout. L'histoire de la reine de Saba serait-elle l'histoire de la reine Hatshepsout ?

---

[293] Voir L. Legrain, *Journal Américain d'Archéologie*, 38, 1934, 39-37. Des fouilles systématiques n'ont pu être effectuées en Arabie avant ces dernières années.
[294] *Kebra Nagast* (traduit par Budge), V. Halévy, *Annuaire, Ecole pratique des Hautes Etudes*, 1905 51904, 6.
[295] Josèphe ne nomme pas la reine.
[296] Josèphe, *Antiquités Juives*, VIII, 165.

Afin de prouver de façon convaincante l'exactitude du voyage de la reine Hatshepsout à Jérusalem, il faudrait découvrir un témoignage conforme aux narrations des annales des rois de Jérusalem. Ce compte-rendu fut écrit. Il fut conservé. Et il est tout à fait conforme.

~ Où donc se rendit la reine Hatshepsout ?

Un temple magnifique appelé « *La plus Splendide des Splendeurs* » fut construit à Deir el Bahari, non loin de Thèbes en Egypte à l'appui d'un mur de falaises semi-circulaires :

> « *Ces falaises de calcaire blanc que les années et le soleil ont teinté de rose jaune, forment une barrière absolument verticale. Elles ne sont accessibles qu'à partir du nord par un sentier abrupt conduisant au sommet de la crête qui sépare Deir el Bahari de la vallée sauvage et désolée des Tombeaux des Rois*[297] ».

Des bas-reliefs sont gravés sur les murs de ce temple. Ils décrivent la vie et les événements les plus importants du règne de la reine Hatshepsout. Une série peint l'histoire de sa naissance divine puisque son père fut le dieu Ra. L'autre est opposée et symétrique à la première, et relate l'histoire d'un voyage au pays de Pount ou de la Terre Sainte (Divine, la Terre de Dieu) :

> « *Sans l'ombre d'un doute, ce sont, les bas-reliefs les plus intéressants de toute l'Egypte... Leur parfaite esthétique est aussi remarquable que leur contenu*[298] ».

Combien bénie fut sans doute cette terre pour susciter le désir d'une telle entreprise sur des navires voguant à la voile et à la rame. Elle fut sans doute un pays de rêve, bienheureux dans ses champs et ses collines. Des hommes blancs, fiers et élégants, de race nord-sémitique[299] ou caucasienne[300] vivaient là ; ils formaient la majorité de la population. D'après les gravures, on constate qu'à Pount se trouvait aussi une minorité d'hommes différents et noirs de peau.

---

[297] Naville, *Deir el Bahari*, Introduction Mémoire, p.1.
[298] Breasted, *Records*, Vol. II, Sec. 246.
[299] Suggéré par Chabas.
[300] Naville, *Deir el Bahari*, pt.iii, p. 12.

On y voit également des animaux tenus en laisse, des singes et des panthères[301] appartenant à la faune africaine. Les plantes étaient originaires des côtes sud de l'Arabie[302] et elles inspirèrent le texte suivant : « *Depuis le commencement du monde, nous n'avons jamais vu d'arbres comme ceux-ci* » et furent rapportées du pays de Pount par l'expédition égyptienne. Outre ces arbres, des présents d'ivoire et d'ébène, d'or et d'argent et des pierres précieuses avaient été offerts. Quand la reine Hatshepsout revint chez elle, ses navires étaient lourdement chargés. Mais où se trouvait le pays de Pount ?

Bien que de nombreuses théories aient été avancées, la question n'est pas résolue. Sans les bas-reliefs, leurs plantes et leurs animaux exotiques, aucun doute ne subsisterait sur la localisation de Pount. Mais le nom de Pount, ou Divine Terre (la Terre de Dieu) n'est pas accompagné par le signe qui désigne une contrée étrangère, ce qui semble indiquer que les Egyptiens considéraient Pount comme une terre affiliée d'une façon ou d'une autre à l'Egypte. De nombreuses inscriptions égyptiennes situent Pount à l'est de l'Egypte. On rapporte qu'Amon, dans un de ses discours datant de l'époque d'Aménophis III, à la fin de la XVIII[e] dynastie, s'exprime ainsi : « *Quand je tourne mon visage vers le soleil levant... je parle d'aller vers vous, les pays de Pount*[303] ».

Un officier de la VI[e] dynastie laissa un rapport laconique disant qu'il avait visité Byblos et Pount onze fois[304]. Byblos était l'ancienne capitale de la Phénicie ; ses ruines se trouvent à environ 30 km au nord de Beyrouth. Pount fut sans aucun doute associé à Byblos puisqu'il reçut onze visites d'un officiel égyptien qui mentionna son nom avec celui de Byblos. Selon Sanchoniaton, un antique auteur phénicien[305], le nom de Pount, ou Pont, remonte à « *Pontus, Père de Poseidon et Sidon* », Sidon étant une métropole phénicienne.

De nombreuses inscriptions signalent que la Palestine (Retenu) fournissait de nombreux produits à l'Egypte.

---

[301] « *Les animaux représentés dans le sculptures sont exclusivement Africains, de même qu'une partie de la population* » (ibid). Voir E. Glaser, « Pount und die südarabischen Reiche » *Mitteilungen, Vorderasiatisch-ägyptische Gesellschaft* Berlin, 1899, Vol. IV, p. 62.

[302] A. Lucas, *Ancient Egyptian Materials and Industries* (2 ed. London 1934), p.93; W.H. Schoft, *The periplus of the Erythréan Sea*, New York 1912, p. 218.

[303] Breasted, *Records*, Vol. II, Sec. 892.

[304] Ibid. Montgomery, *Arabia and the Bible*, p.176, n.28.

[305] Philon de Byblos cité par Eusèbe dans *Preparation for the Gospel, I, 10,27.*

Nous citerons certains d'entre eux dans le chapitre suivant. Un texte découvert dans la tombe d'un général de Touthmosis IV dit que la Palestine est nommée la Terre de Dieu ; un bâtiment portant une inscription d'Aménophis III rédigée une génération plus tard, se réfère aussi à la Palestine comme Terre de Dieu. Aucun de ces renseignements ne fut pris en considération par les érudits qui s'efforçaient de localiser Pount. Les historiens demandèrent à des zoologues et à des botanistes d'indiquer le pays d'origine[306] des plantes et des animaux exotiques découverts sur les bas-reliefs de Deir el Bahari. Mais jamais ils n'envisagèrent d'inclure la Syrie, ni la Palestine parmi les lieux proposés.

Le spectacle détaillé, la faune et la flore suscitèrent des avis divergents parmi les scientifiques. La population est dans sa majorité nord-sémitique ou caucasienne comme on l'a vu. Les quelques négroïdes et les animaux sont africains. Les plantes sont du sud de l'Arabie. Dans leurs inscriptions, les Egyptiens parlent souvent de cette terre comme d'un pays qui produit de l'encens. Si en effet, de rares arbres à encens s'y trouvaient, ils étaient probablement de la même variété que les plants arabes au feuillage abondant ; les feuilles des espèces somaliennes ne ressemblent en rien à celles des bas-reliefs[307]. On justifia plus facilement la présence de la population blanche : on dit quelle fut formée d'immigrants[308]. D'après son nom, le peuple de Pount était phénicien.

Selon certaines sources autorisées, leur présence en Somalie fut citée par Hérodote qui rappela l'arrivée des Phéniciens à une époque éloignée après avoir quitté la mer Rouge pour la Méditerranée[309]. Ce qui semble soutenir la théorie situant Pount à l'est de l'Afrique. Les Pountites seraient donc les ancêtres des Phéniciens[310]. La déclaration de cet officier de l'Ancien Empire qui visita Pount et Byblos onze fois, signifie sans doute qu'il se rendit onze fois en Syrie et

[306] « *Um seine Lage genauer zu bestimmen, sind wir ausschliesslich auf die Abbildungen angewiesen, die von den Einwohnern und den Produkten des Landes über liefert werden* » Glaser, *Mitteilungen, Vorderasiatish-ägyptische Gesellshaft*, IV, 1899, 53.
[307] *Ancient Egyptian Materials*, 2 ed, p. 93.
[308] Glaser, *Mitteilungen, Vorderasiatisch-ägyptische Gesellschaft*, 1899, p. 33.
[309] Hérodote, I, I et VII, 89. La désignation « *Mer Erythréenne* » couvre tout l'Océan Indien ainsi que la mer Rouge.
[310] Voir R. Lepsius, *Nubische Grammatik* Berlin 1880. Comparer avec Glaser, Mitteilungen, Vorderaiatische Gesellschaft, 1899, p. 33.

onze fois également à Pount, à l'est de l'Afrique ou au sud de l'Arabie[311]. L'idée que Pount puisse être à l'est de l'Egypte accentua encore le mystère soulevé par la faune africaine et la flore.

Un rappel des positions prises pour ou contre l'Arabie du sud et la Somalie, démontre combien le problème demeure inextricable[312]. La reine Hatshepsout se dirigea-t-elle vers le lointain royaume de Saba, d'où, 600 ans plus tard, une reine féerique s'éloignait pour rejoindre Salomon à Jérusalem[313]? Ou bien l'expédition d'Hatshepsout atterrit-elle sur la côte Somalienne, cette autre terre qui se prétend le berceau de la reine de Saba ? Quant à l'origine de la reine de Saba, ce fut un sujet de conflit entre ces deux pays : l'Arabie du sud et les montagnes de Somalie ou d'Ethiopie.

Les spécialistes de la Bible cherchèrent par tous les moyens, à découvrir si la reine du Sud venait d'Arabie ou d'Ethiopie ; les égyptologues aussi épuisèrent toutes les sources imaginables sans parvenir à déterminer si la reine Hatshepsout envoya son expédition en Arabie du sud ou sur la côte africaine. La seule certitude à laquelle ils aboutirent fut que, quelque part, à l'extérieur de l'Egypte mais en contact avec elle, se trouvait une terre bénie, comblée de richesses, appelée Pount, nommée aussi la Divine, la Sainte, ou Terre de Dieu[314] avec une population d'hommes magnifiques, des animaux exotiques et une merveilleuse végétation.

Finalement, un jugement de Salomon fut décrété, et la terre de Pount fut divisée en deux, entre la Terre Arabe de Saba et le pays Somalien d'Afrique[315]. Les chapitres précédents nous ont présenté le synchronisme qui existe entre les

---

[311] Voir le journal de Newberry « Three Old Kingdom Travellers to Byblos and Pwenet » *Journal of Egyptian Archeology*, XXIV, 1938, 182-84.

[312] Voir les avis variés présentés par Maspero *The Struggle of the Nations*, New York, 1897, p. 247.

[313] G. Maspero attribue à Edouard Meyer la conviction que les habitants de Pount furent les ancêtres des Sabéens, *Geschichte des Altertums, p. 234* ; Cependant, Meyer pensait que Pount se trouvait en Afrique.

[314] *Neterto*, Toneter est traduit par Naville comme Divine-Terre et par Breasted comme Terre-de-Dieu.

[315] J. Dümichen, « Geographie des Alten Aegypten » dans E. Meyer, *Geschichte des Alten Aegypten* Berlin, 1879-87 ; J. Lieblein, *Handed und Schiffahrt auf dem Roten Meere in Alten Zeiten*, Christiania, Oslo,1886) ; Glaser, *Mitteilungen, Vorderasiatsch-âgiptishe Gesellschaft, 1899*. Voir aussi Naville, *Deir el Kahari*, Introductory Memoir, p.22: « *La flotte d'Hatshepsout, sans aucun doute, fit voile vers les côtes d'Afrique et non pas vers celles d'Arabie, mais nous ne sommes pas fondés à limiter la terre de Pount à la seule côte de l'Afrique... La terre à laquelle les textes religieux égyptiens attribuent un caractère quasi-légendaire, se trouve sur les deux rives de l'extrémité sud de la mer Rouge* ».

histoires égyptiennes et hébraïques : en conséquence, il apparaît que la reine Hatshepsout et Salomon furent réellement contemporains. Si la reine Hatshepsout fut elle-même la reine du Sud, elle ne vint naturellement pas de Saba en Arabie, ni des côtes de Somalie en Ethiopie, mais de Thèbes en Egypte ; et sa destination ne fut ni le sud de l'Arabie, ni la terre de Somalie, mais Jérusalem.

La Divine Terre fut-elle la région de Jérusalem ? La Palestine se trouve à l'est de la basse Egypte ; ses habitants étaient des blancs nord-sémitiques. Mais la flore et la faune des bas-reliefs, toutes deux étrangères à la Palestine, sont apparues comme une double anomalie. Dès lors, je m'attacherai à décrire cette expédition. Les plantes rares, les animaux, et les hommes (négroïdes), non seulement ne feront plus du tout obstacle à l'identification que nous recherchons mais, au contraire, renforceront nos propos qui seront ensuite comparés à d'autres références égyptiennes traitant de la Terre de Dieu et de Pount.

~ La route de Thèbes à Jérusalem

Descendre le Nil et longer la côte méditerranéenne n'est pas le plus court chemin pour aller de Thèbes à Jérusalem. En revanche, la route de la mer Rouge dépasse de peu la moitié de la distance : de Thèbes à Coptos situé non loin en amont sur le Nil, ensuite jusqu'à el-Qoseir[316], un port sur la mer Rouge, puis par bateau à travers la mer Rouge en longeant le Golfe d'Aqaba (Aelana), et, pour finir, par voie terrestre jusqu'à Jérusalem.

Outre le fait d'être plus courte, cette route offrait divers autres attraits. La traversée de la Péninsule du Sinaï n'était pas sûre, elle conduisait au travers des dernières colonies d'Amalécites et de Philistins, par Auaris et Gezer. Touthmosis I, père d'Hatshepsout, avait autrefois fait la guerre dans cette région, la nettoyant des bandes rebelles d'Amalécites et de Philistins, et incendiant Gezer. Néanmoins, la voie maritime était plus calme. Par ailleurs, un voyage en bateau se révélait plus confortable pour la reine qu'une lon-

[316] Depuis des temps très reculés, le port d'el-Qoseir sur la mer Rouge fut considéré comme le point de départ des voyages en Terre Sainte.

gue équipée sur un char ou en palanquin, nécessitant de stopper pour passer la nuit dans des tentes plantées au milieu du désert. D'autre part, le désir d'exhiber la splendeur de sa nouvelle flotte poussa probablement Hatshepsout à voyager par mer. Salomon avait construit un port dans le Golfe d'Aqaba, sur la mer Rouge : « *Le roi Salomon arma une flotte à Ezion-Geber, qui est près d'Ela sur le bord de la mer Rouge*[317] ».

Après le grand cataclysme, quand les puissances maritimes s'effondrèrent avec leurs navires, rares furent les entreprises lointaines et aventureuses. Longtemps, les fonds marins de l'océan Atlantique furent secoués de ruptures tectoniques. Suite à la destruction des Amalécites, et à l'écrasement des Philistins, leurs alliés (les Phéniciens de Tyr et Sidon) reprirent leur activité maritime et envoyèrent leurs bateaux dans « *le Grand Cercle* » (l'océan). Ils eurent vite fait de reconnaître les avantages de la route du sud dans les voyages vers les pays d'outre-mer. Hiram, roi phénicien de Tyr, fit alliance avec le roi Salomon et rechercha son amitié, sans doute en fonction de la base navale de Ezion-Geber à Edom, terre vassale de Salomon. Passant outre la coutume qui voulait que les secrets des voyages ne soient pas divulgués, les Phéniciens prirent avec eux les marins de Salomon :

> « *En effet, le roi avait en mer une flotte de Tarsis avec la flotte d'Hiram...* (9:27) *Hiram envoya sur ses vaisseaux, ses matelots qui connaissaient la mer, accompagnés des marins de Salomon*[318] ».

A toutes les raisons que pouvait avoir la reine de préférer la voie maritime conduisant de Thèbes en Palestine, on peut ajouter qu'elle fut intéressée par le nouveau port d'où les flottes hébraïques et phéniciennes faisaient voile vers Ophir.

~ Paruah rencontre le héraut de la reine

Salomon inspecta Ezion-Geber avant l'arrivée de la reine : « *Alors Salomon vint à Ezion-Geber et Ela*[319] » où l'expédi-

[317] Platon, *Timée*, 25 et I Rois 9:26.
[318] I Rois 10:22.
[319] II Chroniques 8:17

tion était attendue. Le passage subséquent des *Chroniques* débute avec le récit de la visite de la reine. Les Ecritures omettent de rapporter que la première partie de son voyage se fit par bateau. Mais les textes rabbiniques disent qu'elle arriva sur un navire après un long voyage en mer. La reine de Saba « *rassembla toute sa flotte et la chargea des bois les plus rares, de perles et de pierres précieuses*[320] ». Avant d'entreprendre ce voyage, elle envoya des émissaires en reconnaissance. Le récit de cette mission est préservé dans la Haggada[321]. Le Coran[322] parle aussi d'une expédition préalable puisque la reine de Saba dit : « *vous, les généraux, écoutez... j'ai l'intention de leur envoyer un présent, et j'attendrai le retour du messager*[323] ».

Un lieu de débarquement est représenté à l'angle gauche inférieur du bas-relief de Deir el Bahari. A droite, un « *messager du roi* » avance à la tête de ses soldats ; de la gauche, approche un chef. Des poissons nageant sur une ligne d'eau signifient que ce lieu est sur la côte ; le commandant est appelé : « *un commandant de Pount* P'-r'-hw" (Perehu, ou Paruah). Sur une tente, on trouve écrit: « *Dressez les tentes du messager et de l'armée du roi sur les terrasses de myrrhe de Pount en bordure de mer*[324] ». Cette scène est placée sur l'extrême partie inférieure du mur, position d'importance mineure, et dépeint sans doute l'expédition préliminaire ou l'arrivée du héraut de la reine. On suppose que Paruah fut un Edomite, vassal de Salomon et son représentant en terre d'Edom.

Parmi les douze gouverneurs du roi Salomon – à une période tardive de son règne (alors que certains de ses officiers étaient ses propres gendres) – l'un d'eux fut le fils de Paruah[325]. Il se nommait Josaphat et fut le gouverneur d'Ezion-Geber et Ela ; apparemment, son père Paruah administra la même région[326]. Sur la gravure, Paruah parait

[320] Ginzberg, *Legends*, IV, 144.
[321] Ibid.
[322] Le Coran, Sourate XXVII, (trad. Palmer).
[323] Dans le *Kebra Nagast* (trad. Budge), la légende éthiopienne au sujet de « *la reine du Sud* » raconte qu'un émissaire éthiopien nommé Tamrin, possédant 370 bateaux et conducteur d'une caravane de négociants, visita Jérusalem et à son retour auprès de sa reine. « *Il lui raconta comment il était arrivé dans le pays de Juda et de Jérusalem... et tout ce qu'il avait vu et entendu* ».
[324] Selon la lecture « *sur les deux côtés de la mer* » le port était situé sur les deux rives opposées. Ezion-Geber fut construit par Salomon sur le Golfe d'Aqaba, dont on peut voir les deux rives.
[325] I Rois 4:17.
[326] Le dernier mot du verset dans I Rois 4:16, le dernier mot appartient au prochain verset, et le dernier mot du 4:17 au verset suivant. On devrait en ce cas lire « *...et à Ala, Josaphat, le fils de Paruah* ». En ce cas, le fils demeura gouverneur là ou le père avait servi sous le même titre, Ala et Eloth étant similaires. Dans un autre contexte, sans aucun rapport avec le sujet traité ici, Albright (*Journal de la Société*

être un homme âgé sans aucun signe de pouvoir royal. Il est accompagné dans sa mission par sa femme, défigurée par l'éléphantiasis, et quelques membres de sa famille, ce qui prouve qu'ils y résidaient et étaient probablement natifs du pays ; il semble aussi qu'il fut le gouverneur d'Ezion-Geber. Le paysage est donc celui d'Edom. Nous y voyons de petits bâtiments construits parfois sur pilotis, avec appartements de luxe en terrasse. La terrasse, une pièce atteinte de l'extérieur par une échelle, est peut-être le « *alia* » que nous trouvons dans les Ecritures.

~ Hatshepsout conduit l'expédition en Terre Sainte

L'illustration suivante montre le départ d'une flotte de cinq vaisseaux ; trois d'entre eux sont déjà toutes voiles dehors alors que les deux autres sont amarrés. L'inscription dit : « *Voguant sur la mer, au début de la voie grandiose qui mène vers la Terre de Dieu, nous voyageons en paix vers le pays de Pount*[327] ». C'est un bas-relief d'une extrême beauté avec la magnifique flotte de la reine, aux proues incurvées comme des lotus, avec ses hauts mats et ses voiles au vent. Chaque navire avait un équipage d'environ 50 hommes, la moitié d'entre-eux disposés de chaque côté du bateau. La flotte comprenait probablement plus de cinq navires car l'image est en partie détruite. Ce fut donc *« un rassemblement très important*[328] *».*

La reine elle-même n'est pas exposée sur le navire. Les règles de l'art égyptien ne le permettent pas : un artiste égyptien ne représente pas une personne royale parmi le commun du peuple ; l'auguste portrait ne doit pas humilier la reine en se trouvant au milieu de marins ordinaires. Rois et reines étaient toujours surdimensionnés comme des géants parmi des nains. La reine Hatshepsout fut représentée à coté des navires et son personnage était plus grand que les mats. Naturellement une telle image ne pouvait être placée sur le pont. Cette vision des choses, normale d'un point de vue égyptien, conduisit à une curieuse omission.

Orientale de Palestine, V, 1925, 35) suggéra également de placer Aloth dans le verset suivant, relié au domaine de Josaphat, fils de Paruah. Voir aussi J.W. Jack, *L'époque d'Achab en Samarie*, Edimbourg, 1929, p.95.

[327] Breasted, *Records*, Vol. II, Sec. 253.

[328] II Chroniques 9:1

L'histoire moderne prétend que la reine envoya une expédition en Terre Sainte. Alors que sa participation personnelle au voyage est l'évidence même. L'importance extrême attribuée à cette expédition qui est le fait historique majeur de son règne[329] nous conduit à déduire qu'il s'agit de son expérience personnelle. Parmi tous les événements de son empire, il fut choisi pour être ciselé sur le mur du temple de la *Plus Splendide des Splendeurs* comme une équivalence à la description de sa divine naissance. Si ce voyage n'avait été qu'une simple expédition commerciale, alors pourquoi les annales l'auraient-elles si méticuleusement perpétué et avec une telle pompe ?

Des missions avaient été envoyées à Pount précédemment mais seule une simple et prosaïque date avait été conservée[330]. Pount devait être proche de l'Egypte. Diverses références sur des monuments égyptiens le laissent entendre. Citons à nouveau pour mémoire celle dans laquelle un officier qui vivait à l'époque de la VI^{e} dynastie, mentionne « *qu'il s'était rendu onze fois à Byblos et à Pount* ». Le fait que Pount fut « *écrit sans le signe indiquant un pays étranger* » (fréquemment adjoint dans les inscriptions) « *semble indiquer que les Egyptiens se considéraient connectés à ce pays*[331] ». Pour quelle raison alors la reine aurait-elle été excitée par cette entrevue au point qu'elle jugea bon de la faire acclamer dans de grandioses festivals, si elle n'avait pas été, elle-même, la visiteuse. Pourquoi la simple rencontre de quelque émissaire royal avec le gouverneur Paruah aurait-elle mérité que la reine voulut l'immortaliser comme une chose « *qui ne s'était jamais produite* » ? La reine Hatshepsout entreprit ce voyage avec la dévotion d'un pèlerin qui, à l'appel d'une voix intérieure, prend les décisions nécessaires :

> « *Un commandement fut entendu, provenant du trône supérieur, un oracle de dieu lui-même, disant que l'on devait découvrir les chemins de Pount, que l'on devait pénétrer les voies des terrasses*

[329] « *Hatshepsout appréciait beaucoup plus son expédition navale vers la terre de Pount que ses lauriers militaires... L'espace considérable couvert par ces sculptures, la recherche des détails, l'exquise finesse du travail, tout prouve à quelle hauteur la reine estimait les exploits de ses navires, et fut fière de leurs résultats* » Naville, *Deir el Bahari.*

[330] Breasted, dans *Records*, Vol. II, Sec. 247, réunit les plus anciennes références au voyages vers la terre de Pount. « *Ces sources ne contiennent que les plus maigres références au fait de l'expédition* ».

[331] Naville, *Deir el Bahari*, Pt. III,p. II.

de myrrhes : "Je conduirai l'armée au travers des mers et des terres, afin de rapporter les merveilles de la Terre de Dieu pour ce dieu, pour le créateur de sa beauté"[332]».

Ce fut un oracle ou alors une voix mystérieuse que la reine Hatshepsout entendit à l'intérieur d'elle-même, et elle pensa que c'était la voix de son dieu. L'inscription de Pount, la Haggada et Josèphe, tous décrivent ce désir violent et impératif qui inspira la reine et qu'elle considéra comme une injonction divine[333].

C'est un fait sans précédent qu'une femme soit sur le trône d'Egypte[334]; c'est aussi un cas unique qu'un chef d'Etat égyptien rende visite et présente ses hommages à un souverain étranger. Les navires d'Hatshepsout franchirent les vagues à pleines voiles ; l'équipage ramait avec ardeur. La route conduisit la flotte royale dans l'étroit chenal du golfe d'Aelan (Aqaba). Sous le règne des Amalécites, ni les Israélites, ni les Egyptiens ne traversaient cette région. Cette expédition de la reine fut donc un voyage d'exploration. Et c'est un Golfe périlleux. Si le vent du nord souffle dans le détroit et que le marin est distrait, il peut faire chavirer le navire, brisant son mat dans un tourbillon. A l'époque de Salomon, on ne redoutait sans doute pas ce danger. Le sommet blanc de neige du Mont Sinaï dominant l'entrée du golfe de toute sa hauteur, les eaux basses s'étalant aux estuaires parmi les récifs de corail et les îles, le bleu intense des eaux profondes du golfe, et les pentes rouges des montagnes d'Edom, cramoisies à l'aube, écarlates au crépuscule, donnent à ce défilé silencieux un caractère des plus étranges.

« *Je les ai conduits* [la compagnie ou l'expédition] *par les terres et les mers, pour explorer les eaux de détroits inaccessibles et j'ai atteint les terrasses de myrrhe*[335]».

Les mots *« Je les ai conduits par les terres et les mers »* signalent que le voyage ne se termina pas à Ezion-Geber, mais

[332] Breasted, *Records*, Vol. II, Sec. 285.
[333] Josèphe, *Antiquités Juives*, VIII, 165.
[334] Avec l'exception possible de Sebaknofrure à la fin de la XIIe dynastie.
[335] Breasted, *Records*, Vol. II, Sec. 288.

que la reine, à partir de là, le poursuivit par voie de terre avec sa suite royale. La caravane s'ébranla vers Jérusalem *« avec grande splendeur et démonstration de richesse »* (Josèphe) ; *« les chameaux étaient chargés d'or, d'épices variées et de pierres précieuses » ;* la garde royale escorta les resplendissants pèlerins dans leur marche vers la cité de la sagesse. La reine et sa suite, incluant son artiste royal, furent visiblement impressionnés par la prestance des guerriers israélites.

A quoi ressemblaient donc ces anciens habitants d'Israël ?

Nous avons été habitués à voir les prisonniers syriens sculptés par les graveurs égyptiens des derniers rois de la XVIII[e], et des XIX[e] et XX[e] dynasties. Les barbes des captifs sont rondes et mal taillées, « *socratiques* », et leur attitude misérable, car ils sont pour la plupart représentés au moment de leur exécution. Mais ici, dans le paisible pays de Pount, l'aspect des habitants de la terre de Dieu est empreint de dignité. Ils ont le nez aquilin, les yeux largement écartés, le menton accusé et leur barbe ressemble à celle du dieu Ra[336]. C'est sans précédent et cela ne se renouvela jamais que l'aspect de soldats étrangers, reproduit par les Egyptiens, exprime plus de noblesse et de grâce que celui des Egyptiens eux-mêmes.

Selon une légende concernant la visite de la reine de Saba, la garde judéenne fit une profonde impression sur les visiteurs. Le roi Salomon demeura à Jérusalem afin d'y attendre son invitée d'honneur mais il envoya une procession de magnifiques jeunes gens à sa rencontre. Ils étaient *« comme le soleil levant, l'étoile du soir, et le lys[337]»*. Et la reine fut stupéfaite.

~ La glorieuse région de la Terre de Dieu

La route parcourt la vallée d'Acaba, laissant la rocheuse Petra à droite. Elle longe ensuite la mer Morte, une scène de désolation où la lave jaillit de l'intérieur des terres et

[336] Les Egyptiens sont représentés imberbes ; seuls, les dieux et les pharaons portent une barbe.
[337] Grünbaum, *Neue Beiträge zur semitischen Sagenkunde* Leiden 1893 p. 2134; Ginzberg, *Legends*, IV, 145.

forme des concrétions fantastiques. Dans la vallée de Jéricho en ruines, des sources abondantes arrosent les jardins désertiques qui bourgeonnent et fleurissent presque toute l'année. La route s'élève vers Jérusalem. Les pentes des collines sont cultivées en terrasses. On peut les voir encore aujourd'hui. Myrrhes, cassis, nard, safran et cannelle, épices douces, herbes aromatiques, fruits et racines poussaient sur ces terrasses[338]. Des amandiers destinés au commerce s'y trouvaient aussi[339], ainsi que l'aloès utilisé par les dames de Juda pour parfumer leurs lits[340]. La reine qui arrivait des plaines d'Egypte grava plus tard sur la pierre à propos des reliefs de Pount « *Je suis arrivée jusqu'aux terrasses de myrrhe. C'est une région merveilleuse que la Terre de Dieu*[341] ». Le spectacle des collines en fleurs l'émerveilla ; mais les bouquets d'arbres les plus splendides plantés sur les terrasses se trouvaient au centre de Jérusalem :

> *« Le roi fit, avec le bois d'algummim des planchers pour le Temple du Seigneur et pour le palais royal... On n'avait encore jamais rien vu de pareil dans le pays de Juda. C'est avec plaisir que le roi la reçut à son arrivée et il s'efforça de l'éblouir dans tous les domaines. De toutes les questions qu'elle lui posa, aucune ne fut pour le roi une énigme qu'il ne fût capable d'élucider*[342] ».

On se heurte à l'impossibilité de dire si le portrait de Salomon se trouve sur les bas-reliefs du *Temple le Plus Splendide*. Les Egyptiens auraient ressenti comme un déshonneur de voir l'image de leur reine en société et de plus, représentée en tant qu'invitée d'un dirigeant étranger. Aurait-elle fait exécuter elle-même son propre portrait en compagnie de son hôte ? Sur les bas-reliefs, elle ne côtoie que le dieu Amon. Mais plusieurs de ses images ont été effacées sur la partie du mur qui représente justement son séjour en Terre de Dieu: « *les deux tiers de la partie du mur consacrée aux sculptures décrivant la Terre de Dieu, ont été détruites*[343] ». Dans la rangée inférieure, deux immenses silhouettes apparaissent encore.

---

[338] Voir l'article « Incense » dans l'Encyclopédie Biblique, Vol. II, col. 2167, concerne les substances aromatiques utilisées dans le Temple d'Hérode.
[339] Genèse 43:11.
[340] Proverbes 7:17.
[341] Breasted, *Records*, Vol.II, Sec. 288.
[342] II Chroniques 9:11 et Josèphe, *Antiquités Juives*, VIII, 167, qui fait suite au I Rois 10:2-3.
[343] Naville, *The Temple of Deir el Bahari*, p. 22.

L'une d'elle était la reine, car une partie de son cartouche est encore reconnaissable entre deux endroits détériorés. Ce n'est pas un portrait qui fut effacé mais un texte.

Qu'avait donc cet écrit de si particulier pour que Touthmosis III, son successeur, pris de jalousie, le fit éradiquer ? Que les détails de la visite de la reine à Jérusalem aient été à l'origine, reproduits ou non sur les bas-reliefs, la forte impression qu'elle a ressentie et exprimée se retrouve à Thèbes. Quand la reine vit le palais que le roi s'était construit « *le menu de sa table, la qualité de ses gens, leur livrée, la beauté du service destiné au culte, la voie qu'il emprunta pour monter vers la maison du Seigneur, le cœur lui manqua*[344] ». Elle loua « *la grandeur et les merveilles qui lui étaient présentées* ». Elle écrivit : « *Jamais rien de semblable ne survint sous aucun des dieux précédents, depuis le commencement du monde* » (les reliefs de Pount[345]). Elle avait entendu vanter à Thèbes le pays des terrasses, mais ce qu'elle voyait dépassait toutes ses espérances : « *Des rumeurs transmises de bouche à oreille par les anciens circulaient à ce sujet*[346] ».

La reine souhaita voir de ses propres yeux le pays dont elle avait entendu dire tant de merveilles. Elle décida d'y aller à pied et d'explorer cette terre « *Je les ai conduits par les voies d'eau et les chemins de terre* » ; elle pénétra enfin dans ce pays : « *J'ai pu accéder aux terrasses de myrrhes* » et tout lui parut magnifique. Elle put comparer ce qu'elle avait entendu dire de la Terre Divine à ce qu'elle a vu. Dans les Ecritures, les paroles de la reine sont identiques :

> I Rois 10:6-7 : *Elle dit au roi : ce que j'ai entendu dire sur toi, tes actes et ta sagesse dans mon pays, était donc pure vérité. Je n'ai pas voulu croire ce que l'on disait avant de venir voir de mes yeux, et vraiment, on ne m'en avait pas appris la moitié: tu surpasses en sagesse et en prospérité la renommée dont j'ai eu l'écho.*

De son côté, Josèphe a écrit :

> « *Elle ne put contenir sa stupéfaction devant ce qu'elle voyait, mais exprima au contraire vivement son admiration, car elle se sentit poussée à dire au roi : "Toutes ces choses en vérité, ô roi,...*

[344] I Rois 10:4-5.
[345] Breasted, *Records*, Vol. II, Sec. 274.
[346] Inscriptions de Pount.

portées par la rumeur[347] *à notre connaissance et reçues avec méfiance... ne furent en aucun cas des tromperies"* ».

Que ce soit dans les citations ou les inscriptions de Pount, l'emphase est mise sur la comparaison entre *« ce que la rumeur nous apprit »* et ce dont on fut témoin. Pour savoir par elle-même et non par ouï-dire, elle devait visiter la Terre Divine. Elle entreprit donc le pèlerinage aux terrasses de myrrhe.

Si la souveraine d'Egypte, terre d'abondance, fut surprise à la vue des splendeurs de Jérusalem, les paroles du *Premier Livre des Rois* ne doivent pas être loin de la vérité : *« Le roi Salomon surpassait tous les rois de la terre par ses richesses »*. La reine en convint, cette terre à ses yeux était un lieu paradisiaque : *« Bienheureux tes sujets, bienheureux tes serviteurs que voici... Béni soit le Seigneur ton Dieu*[348]*»*. La reine s'adressa même au dieu Amon et lui décrivit ses impressions : « *C'est une merveilleuse région que la Terre de Dieu. C'est en vérité mon lieu de délices... J'ai concilié les deux par amour afin qu'ils chantent tes louanges* ».

Les formules attribuées à la reine de Saba s'adressant au roi Salomon sont semblables à celles utilisées par la reine Hatshepsout pour parler d'elle-même: *« c'est parce que le Seigneur aime Israël pour toujours qu'il t'a établi roi*[349]*»* ; *« c'est parce qu'Il* [Amon] *aime le roi de Haute et Basse Egypte : Hatshepsout »*. La reine, l'invitée et le roi, l'hôte, échangèrent des cadeaux précieux ! « *Elle donna au roi 120 talents d'or, des aromates en abondance et des pierres précieuses*[350]». Après la parenthèse destinée aux bois d'almuggim transportés d'Ophir par la flotte de Salomon, le récit poursuit : « *quant au roi Salomon, il offrit à la reine de Saba tout ce qu'elle désirait, quel que soit son souhait* ».

~ Les désirs de la reine de Saba

Les « *désirs de la reine de Saba* » sont représentés sur les murs du *Temple le Plus Splendide*. On y voit la scène de l'ex-

[347] *Antiquités Juives*, VIII, 170-70.
[348] I Rois 10: 8-9.
[349] I Rois 10:9.
[350] II Chroniques 9:9.

position des présents, celle du chargement avant le voyage de retour, celle de l'inventaire et de la pesée à l'arrivée, enfin la scène de la dédicace à Amon. Une mutuelle générosité présida à l'échange des cadeaux ; de même que Salomon prit connaissance du poids de l'or qu'il reçut, de même la reine Hatshepsout, après avoir mesuré et pesé, fut capable d'estimer le poids exact du précieux métal qui lui fut offert en Terre Divine. On la voit, sur un panneau du bas-relief, pesant les objets elle-même. Les dons étaient excessivement importants en quantité et en dimensions. Les reliefs de Pount « *se montaient à des millions, des centaines de mille, des dizaines de mille, des milliers de centaines : ils furent comptés lors de la réception des merveilles de Pount*[351] ». Elle offrit de l'or et reçut « *l'or vert du pays d'Amu* » scène du retour, et « *de l'argent et de l'or* » scène de la pesée. L'argent, rare dans l'antiquité, abondait dans la Jérusalem de Salomon : « *le roi fit en sorte que l'argent soit aussi commun que les pierres*[352] *L'argent... on en faisait fi au temps de Salomon*[353] ». Cela semble exagéré de dire que l'argent fut utilisé comme matériau de construction, mais les inscriptions des officiers d'Hatshepsout, après le retour de leur expédition, parlent de « *maisons d'argent* » et « *d'une double demeure en argent* » (inscription de Senmut[354] et de Thutiy[355]), ainsi que « *d'un sol façonné d'or et d'argent* » (Thutiy[356]).

La reine offrit « *des pierres précieuses*[357] » et reçut des « *lapis lazuli, malachites et toutes sortes de pierres de valeur*[358] ». Salomon et Hatshepsout rivalisèrent non seulement en cadeaux mais aussi dans l'appréciation de leur générosité respective. La reine par exemple offrit un grand choix d'aromates : « *Les aromates que la reine offrit à Salomon étaient incomparables*[359]. *La reine de Saba avait apporté au roi Salomon une abondance d'aromates telle qu'il n'en vint plus jamais de pareille*[360] ». Elle désira de l'encens et en reçut, en grande quantité et de premiers choix : « *De l'encens frais en grande quantité, merveilles du pays de*

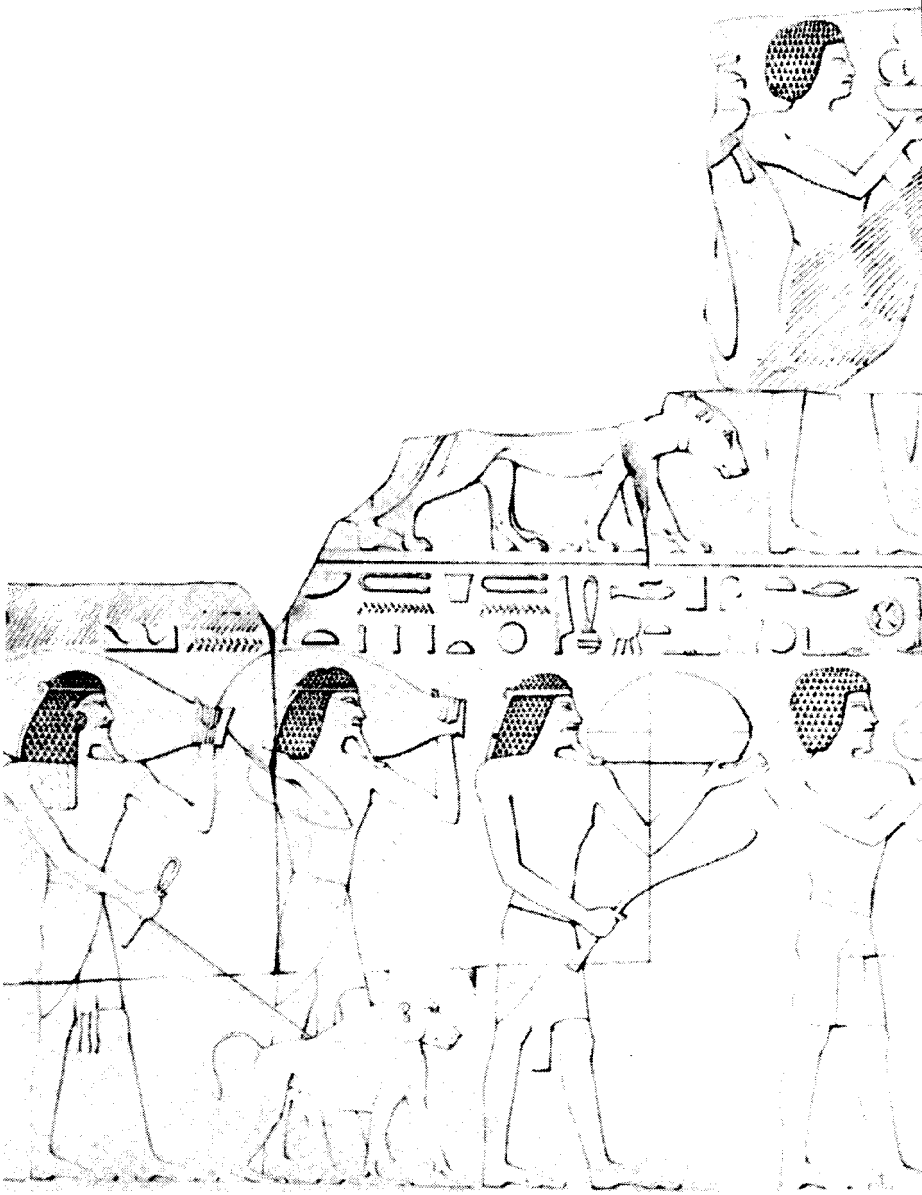
[351] Breasted, *Records*, Vol. II, Sec. 278.
[352] I Rois 10:27.
[353] I Rois 10:21.
[354] Breasted, *Records*, Vol. II Sec. 352.
[355] Ibid. Sec.375.
[356] Une *maison d'argent* peut signifier le trésor, mais *un sol façonné d'or et d'argent* doit être entendu comme étant fait de ces deux métaux.
[357] I Rois 10:10.
[358] Sur les Reliefs de Pount
[359] II Chroniques 9:9.
[360] I Rois 10:10.

Pount. Rien de semblable ne se produisit sous aucun dieu, depuis le commencement du monde[361]». Les « *plus excellents des encens* » comptés par « *millions* », « *innombrables* ». Mais plus encore que ces « *merveilles* » la reine aima les arbres précieux : « *31 arbres à encens*[362] *rapportés de Pount, telles des merveilles. Jamais rien de semblable n'avait été vu au monde*[363]». « *La flotte d'Hiram qui apporta l'or d'Ophir, en rapporta de même du bois d'almuggim en grande quantité, et des pierres précieuses... Il y eut tant de bois d'almuggim qu'on ne vit plus jamais rien de pareil*[364]».

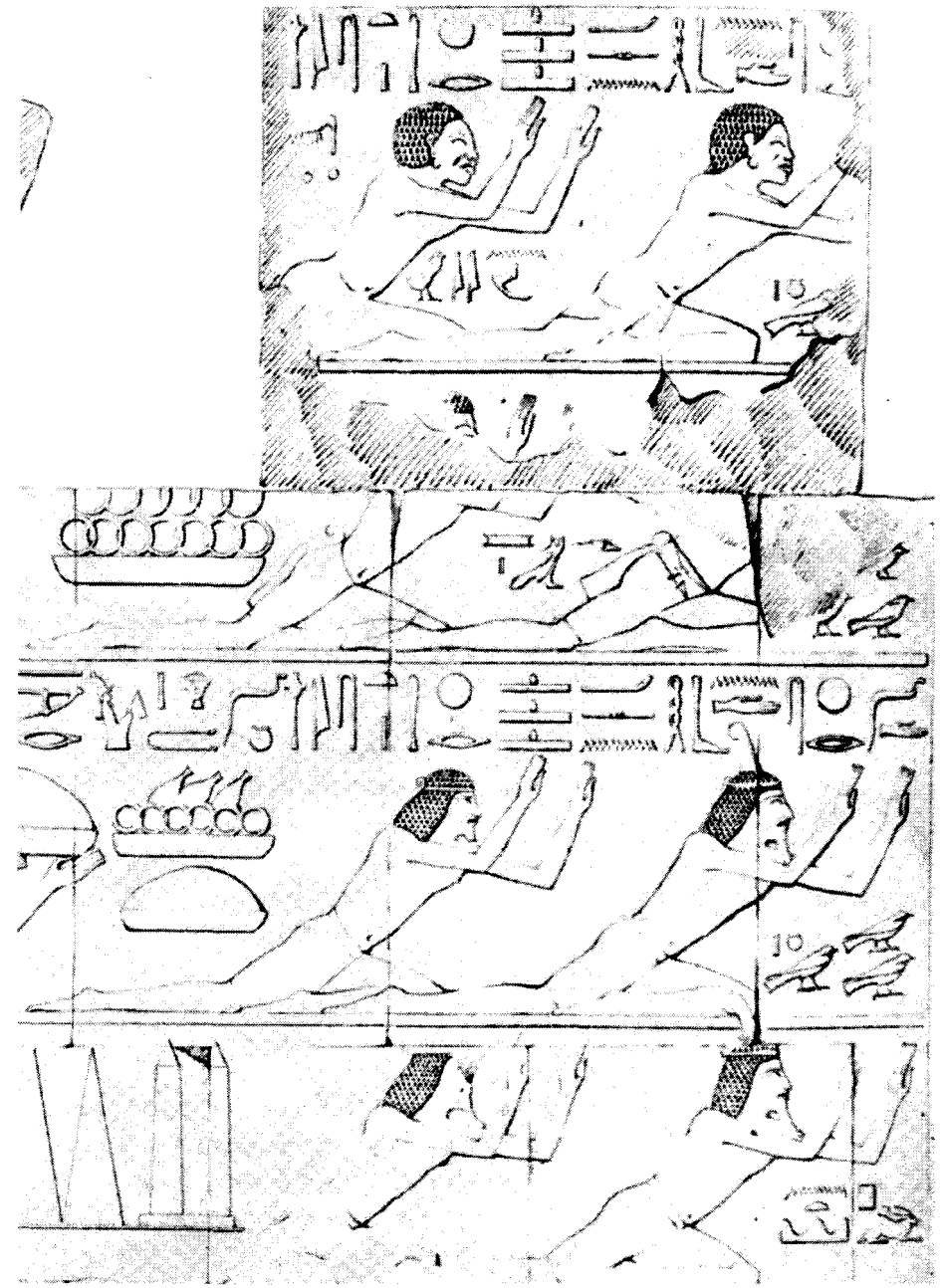
Selon les deux principales versions scripturaires, l'histoire de la flotte d'Hiram qui rapportait d'Ophir des bois d'almuggim (algum d'après les *Chroniques*) se trouve placée juste entre les versets concernant les cadeaux que la reine de Saba présentait au roi Salomon et les mots suivants « *le Roi Salomon offrit à la reine de Saba tout ce qu'elle désirait* ». Nous comprenons à présent la raison de cette interpolation. Une partie des arbres rapportés d'une île lointaine ou d'un continent fut offerte à la reine. Une gravure montre comment ils lui furent remis. Les mots « *On ne vit rien de semblable depuis le commencement du monde* » ou encore « *jusqu'à ce jour* » sont identiques dans chacune des sources hébraïque et égyptienne ; les arbres provoquèrent une véritable émotion et furent admirés à l'égal des plantes et autres « *merveilles* » apportées par les marins quelque 2500 ans plus tard, au retour de leurs voyages dans les Indes. La reine ne reçut pas seulement métaux, minéraux et plantes mais aussi des animaux vivants qui vinrent s'ajouter aux présents royaux. De grands singes lui furent présentés par le personnel du roi et les dessins précis indiquent qu'il s'agissait de cynocéphales[365]. Le même dixième chapitre du *Premier Livre des Rois* raconte que les singes furent transportés par la flotte de Tarsis :

> I Rois 10:22 : *En effet le roi avait en mer une flotte de Tarsis avec la flotte d'Hiram: et tous les trois ans la flotte de Tarsis revenait chargée d'or, d'argent, d'ivoire, de singes et de paons.*

[361] Sur les reliefs de Pount.
[362] Breasted traduit *Anti trees* par myrrhe, et Naville le traduit par encens, Schoff l'identifie comme le Boswalia Carteri. Lucas, *Ancient Egyptian Materials*, p. 93.
[363] Les reliefs de Pount.
[364] I Rois 10:11-12.
[365] Singes à museau fortement allongé comme celui d'un chien.



La présentation des cadeaux



au Temple de Jérusalem

Les singes offerts à la reine venaient de loin. L'ivoire arrivait également de Tarsis par bateaux. La reine bénéficia d'une incomparable générosité. Sur les peintures murales, au dessus des vaisseaux chargés de jarres emplies de myrrhe, des défenses d'ivoire, des bois précieux, des arbres et des singes, on trouve inscrit :

> Les Reliefs de Pount : *Le chargement des bateaux-cargos avec d'innombrables merveilles de la terre de Pount, avec tous les bois précieux de la Divine Terre, des quantités d'encens sous forme de gomme, et d'arbres à encens en feuilles, avec de l'ébène, du pur ivoire, de l'or vert de la terre d'Amu, avec des bois de cannelle, du bois de Khesit, des baumes, de la résine, de l'antimoine, avec des cynocéphales, des singes, des lévriers, avec des peaux des panthères du sud, avec des habitants du pays du sud et leurs enfants.*

Personne n'offrit jamais autant de choses à un roi depuis que le monde existe. Les arbres rares, la myrrhe pour l'encens, l'ivoire, les singes, l'argent et l'or et les pierres précieuses furent énumérées des deux côtés, dans les rapports hiéroglyphiques et scripturaires. Mais la reine Hatshepsout mentionne aussi « *les habitants du pays du sud et leurs enfants* ». Sur l'image montrant la présentation des cadeaux, on voit quatre rangées d'hommes s'agenouillant. Les fonctionnaires de la Terre Divine se trouvent dans les deux rangées inférieures, et derrière eux se trouve une ligne d'hommes approchant avec les présents ; les hommes à genoux dans la rangée moyenne plus élevée sont appelés « *les chefs d'Irem* » et ne ressemblent pas aux Egyptiens ; la rangée supérieure représente des hommes de Nm'yw ou Khenthenofer qui sont entièrement différents – ils ont la peau noire, la tête ronde et les lèvres épaisses – et semblent faire partie des cadeaux comme les animaux et les plantes[366]. Sachant que la capitale de la Divine Terre est Jérusalem, d'où pouvaient provenir les représentants des deux autres groupes ethniques ?

Le chapitre concernant la reine de Saba fait allusion à deux peuples et pays étrangers : l'un d'eux fut le peuple voi-

[366] De l'avis de certains scientifiques, les nègres utilisés comme monnaie d'échange signifient qu'en plus de l'expédition à Pount, une autre expédition avait été envoyée vers la région Africaine de Khenthenofer, le bas-relief présentant ensemble ce qui était géographiquement séparé.

sin où régnait Hiram, le roi de Tyr : « *la flotte d'Hiram rapporta de l'or d'Ophir* ». Ophir fut l'autre pays, un lieu lointain mentionné au sujet des cadeaux. On peut concevoir que les officiers de l'allié de Salomon qui avaient transporté de si loin la précieuse cargaison ont assisté à la cérémonie de la présentation. Les chefs d'Irem seraient en conséquence les messagers d'Hiram[367]. Les hommes de Nm'yw ou Khenthenofer venaient probablement d'Ophir[368]. Les hommes d'Ophir furent-ils ramenés en Palestine ? Aucune mention n'est faite dans les Ecritures d'une flotte d'Hiram et de Salomon transportant des natifs d'Ophir ; cependant, Flavius Josèphe écrivit :

> « *Le roi* [Salomon] *avait de nombreux bateaux mouillant dans la mer de Tarsus* [nommée ainsi] *qui avaient pour mission d'emporter toutes sortes de marchandises à l'intérieur des terres, de les vendre, et de ramener au roi de l'argent et de l'or, beaucoup d'ivoire, des kussiim* [des noirs] *et des singes*[369] ».

On supposa que Josèphe avait mal orthographié le mot *kussiim*[370] tiré d'une source plus ancienne. Mais l'image de l'expédition de Pount prouve que Josèphe avait raison : *kussiim,* les hommes noirs d'Ophir, furent apparemment amenés par la flotte d'Hiram et de Salomon. Cependant, les peintures murales nous montrent ensemble d'anciens Hébreux, d'anciens Phéniciens et sans doute des habitants d'Ophir. Les cadeaux furent échangés, et, finalement, les jours et les semaines de réjouissances ininterrompues à Jérusalem, arrivèrent à leur terme : « *La reine d'Egypte et d'Ethiopie... retourna dans son pays*[371] ».

---

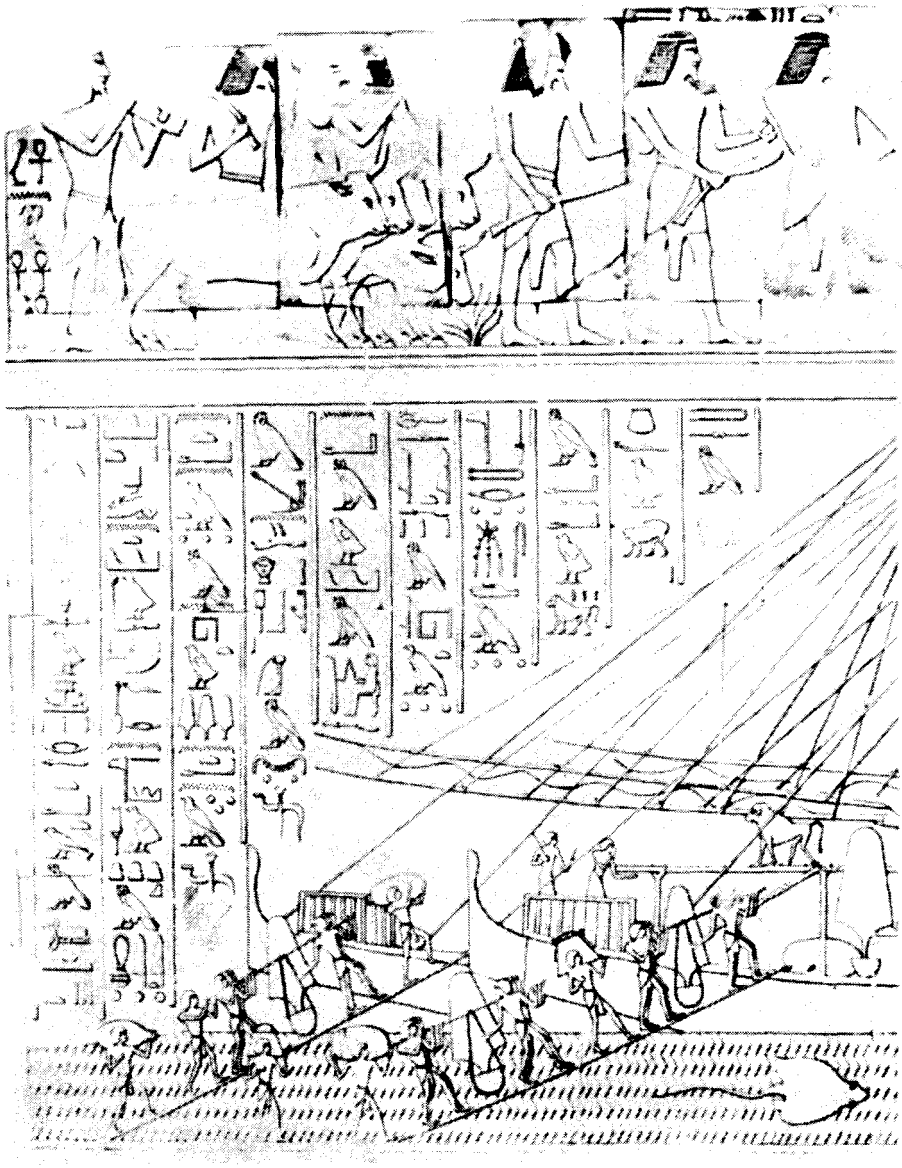
[367] Hiram fut le nom traditionnel et souvent répété des rois de Tyr. Voir Ginzberg, *Légendes,* V, 373.

[368] Ophir signifie généralement l'Afrique. Les théories les plus diverses placent Ophir en Afrique, sur sa côte est, en Arabie, sur le Golfe Persique, sur les côtes de l'Inde, à Ceylan, Malaga, en Chine, en Espagne, à l'ouest des Indes, et même au Pérou, ainsi qu'à de nombreux autres endroits. Dans les Indes occidentales, en Australie et à Madagascar, il n'y a pas de singes. Les paons abondent en Amérique du sud et en Australie. La présence d'argent à Ophir et les trois années nécessaires pour le voyage aller et retour, à partir de la mer Rouge, donnent d'importantes indications. Necho II envoya une expédition Phénicienne autour de l'Afrique ; ils semaient et récoltaient sur leur route, et il leur fallut quatre années pour effectuer la circumnavigation du continent.

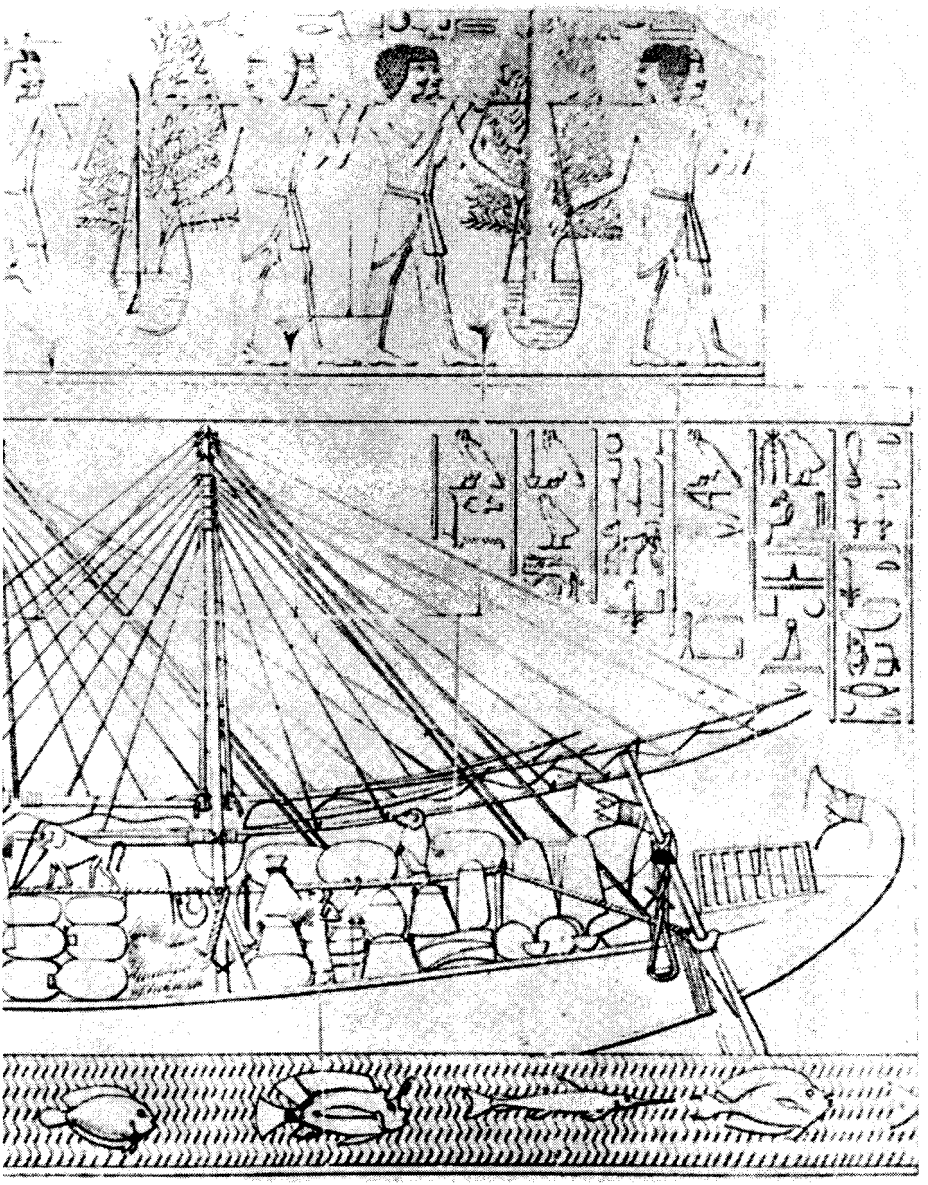
[369] Antiquités Juives, VIII.

[370] Voir une note de Marcus dans sa traduction de Josèphe, *Antiquités Juives,* VIII, vii, 2. concernant l'avis de Weill.

[371] Cité par Josèphe.



L'armement des bateaux égypti



que décrit dans les textes originaux.

Les arbres furent transportés dans des pots, chacun d'eux soutenu par quatre hommes et le long de la passerelle par six : « *Regardez tous ! Le chargement pèse très lourd*[372] ».

~ Les navires sont arrivés à Thèbes

L'inscription du bas relief énonce clairement et simplement « *Les navires ont accosté à Thèbes* ». Thèbes est située sur les rives du Nil. Pour l'atteindre par voie d'eau, les navires doivent remonter le Nil à partir de la Méditerranée. Un voyage de Pount en Arabie du sud ou en Somalie, par voie maritime, pour se rendre à Thèbes, aurait impliqué de débarquer à el-Qoseir et de voyager ensuite par voie de terre jusqu'à la ville. Mais les bas-reliefs démontrent par le texte et l'image que la flotte a bien accosté à Thèbes, ce qui pose aux exégètes un cruel dilemme : ou, pour une raison obscure, ce passage de l'histoire fut inventé, ou alors, aux temps d'Hatshepsout, un canal reliant le Nil à la mer Rouge, existait[373]. Mais on ne mentionne aucun canal aux jours d'Hashepsut. On sait qu'une voie d'eau connectant le Nil et la Méditerranée avec la mer Rouge fut creusée par le pharaon Necho II, plusieurs centaines d'années après Hatshepsout, et qu'elle fut terminée beaucoup plus tard, sous la conquête des Perses[374].

Le fait étant admis que la Terre Divine était la région de Jérusalem, aucun problème ne s'opposait au retour de la flotte à Thèbes par le Nil. Mais, de toute évidence, Hatshepsout souhaita utiliser les deux voies maritimes conduisant en Palestine et donner ses deux flottes en spectacle, celle de la Mer rouge et celle de la Méditerranée. A partir de Jérusalem, elle voyagea sans doute vers l'un des ports maritimes phéniciens ; depuis la côte syrienne, la voie par l'eau conduisant à Thèbes ne nécessitait pas de canal artificiel.

~ Les terrasses aux arbres d'Algummim

Le retour de l'expédition à Thèbes fut célébré par deux festivals, l'un dans le temple, l'autre au palais. Deux grandes peintures murales décrivent ces cérémonies : la première in-

[372] Les reliefs de Pount.
[373] Meyer, *Geschichte des Altertums*, II, 2 ed, 1928, 117.
[374] Hérodote, II, 158. F.H. Weissbach, *Die keilingschriften der Achämeniden*, Leipzig, 1911, p. 105.

forme le dieu Amon de façon protocolaire du résultat de l'expédition, et la seconde s'adresse à la cour royale :

> « *Makere* [Hatshepsout] *...embaume le meilleur des encens, une rosée divine la parfume, son odeur se mêle à celle de Pount, sa peau est dorée à l'électrum, elle scintille comme les étoiles au centre du hall du festival, devant la terre entière*[375] ».

La reine fit un triomphe personnel de la réussite de son expédition en Terre Divine ; elle en venta l'importance. Elle décida de remercier son « *Père céleste* », le dieu Amon-Ra pour le succès de l'entreprise en lui élevant un nouveau temple, et de construire des jardins en terrasses afin d'y planter les arbres précieux qu'elle avait rapportés de Pount. Le *Temple le Plus Splendide de toutes les Splendeurs* dont les ruines contiennent ces bas-reliefs, fut alors construit, on prépara des terrasses et on planta les arbres.

> « *J'ai écouté mon Père... qui me commanda de reproduire Pount dans sa demeure, de planter les arbres de la terre de Dieu à côté de son temple, dans son jardin*[376] ».

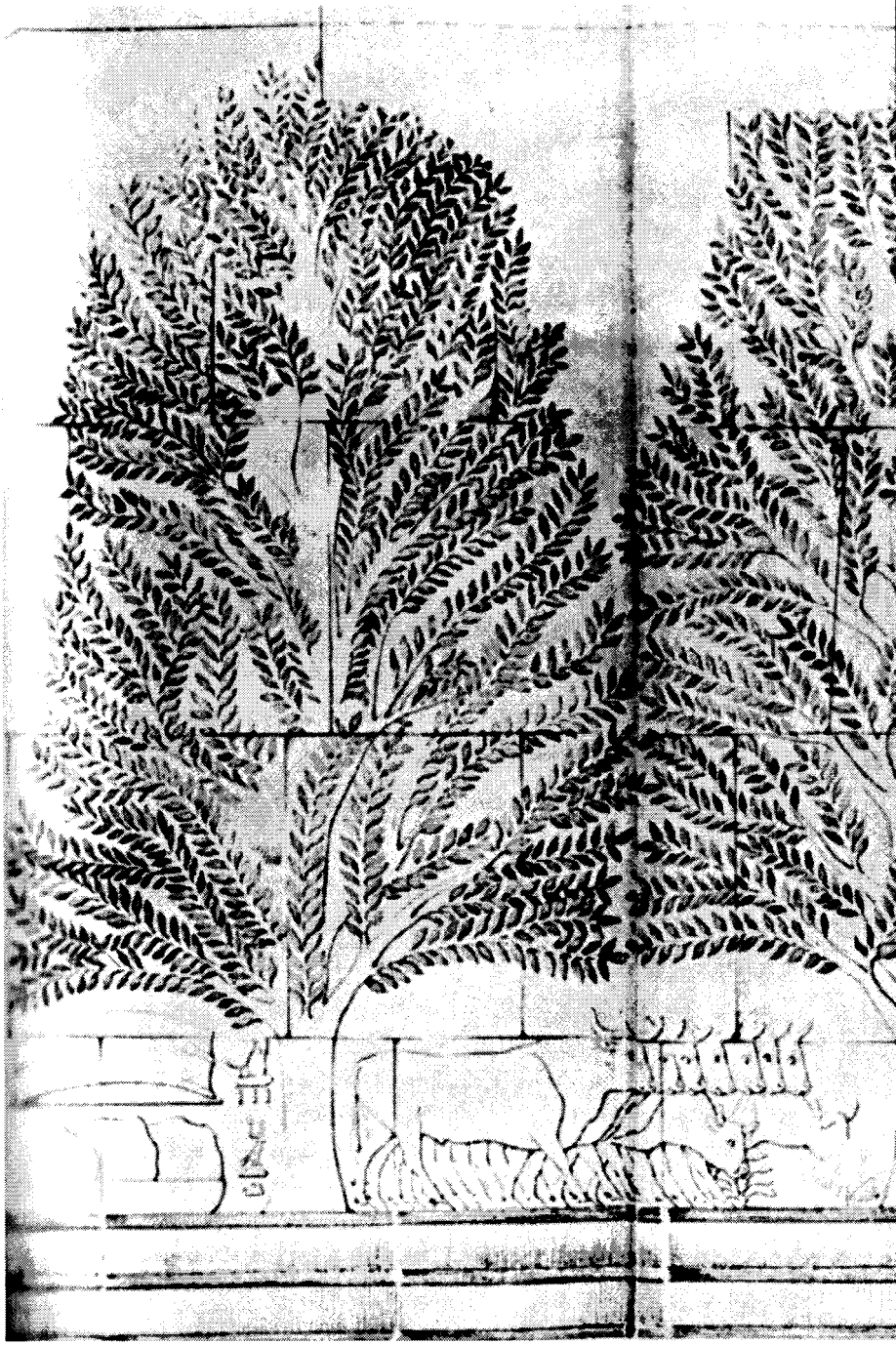
Et les terrasses de la terre Divine avaient impressionné la reine :

> I Rois 10:4-5 : *Quand la reine vit... le palais qu'il s'était construit... la voie qu'il emprunta pour monter vers la maison du Seigneur, le cœur lui manqua*».

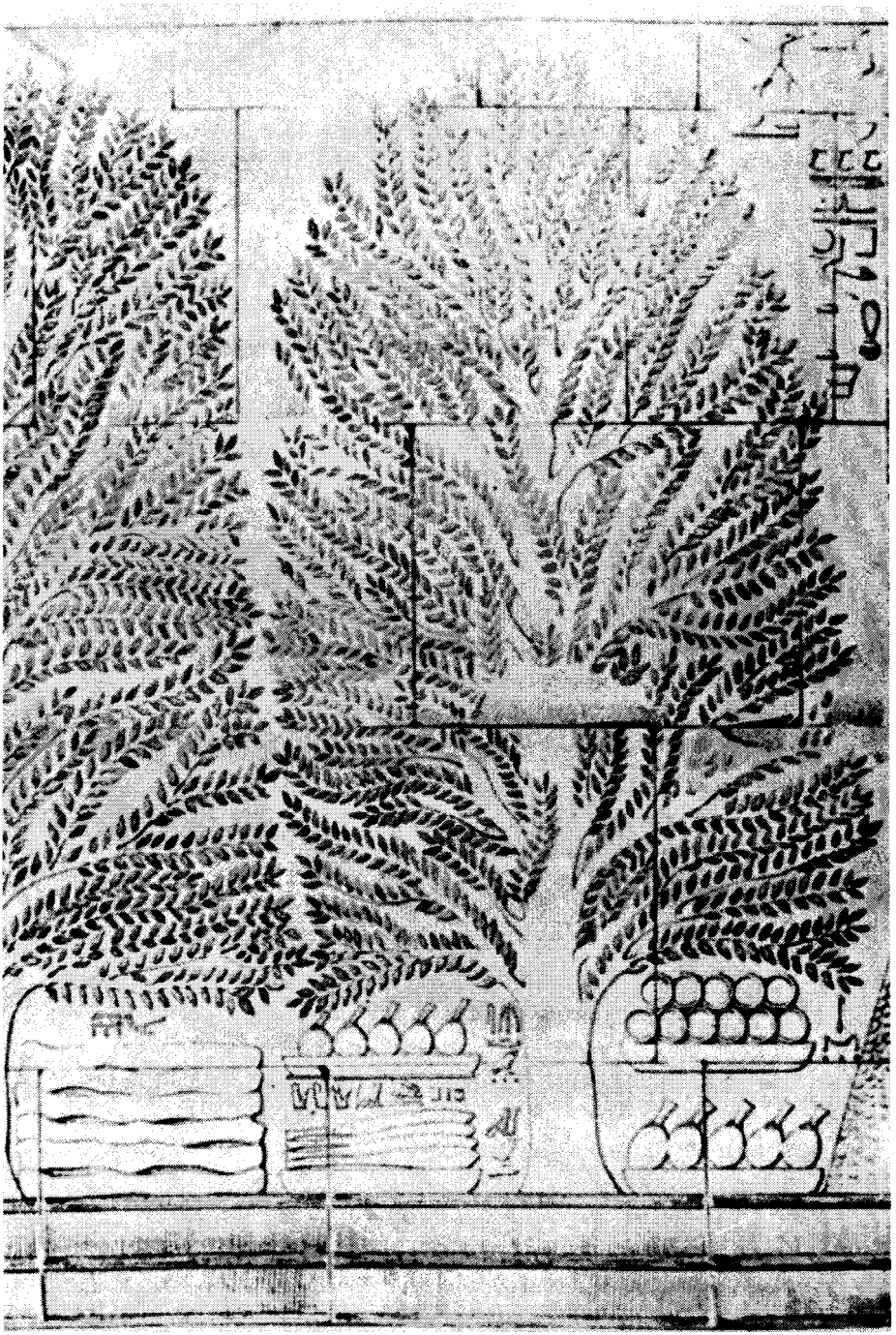
Ce sentier s'élevait de la terrasse la plus basse à la plus élevée, toutes plantées d'arbres d'algummim[377]. La reine Hatshepsout fit écrire sur le mur de son temple que « *les chemins conduisant aux terrasses de myrrhe* » de la Divine Terre furent « *parcourus* » et « *J'ai accédé aux terrasses de myrrhe* ». Des terrasses similaires furent érigées face au *Temple le Plus Splendide de toutes les Splendeurs.* Elles furent plantées d'arbres dont les textes des rois avaient dit : « *ici ne poussaient pas les arbres d'algummim, et on n'en vit jamais avant ce jour* ».

---

[375] Breasted, *Records*, Vol. II, Sec. 274.
[376] Ibid . Sec. 295.
[377] II Chroniques 9:11.



Selon les deux principales versions bibliques, l'histoire de la flotte d'Hiram qui rappor
les versets concernant les cade



Ophir des bois d'almuggim (algum d'après les Chroniques) se trouve placée juste entre
e la reine de Saba présentait au roi Salomon.

On peut les découvrir sur les murs de Deir el Bahari où l'inscription dit : « *Des arbres furent retirés de la Terre de Dieu et replantés dans la terre d'Egypte*[378]. Les ruines du temple révèlent où et comment les terrasses furent situées, formant des jardins en plateaux à différents niveaux d'élévation. Non seulement les jardins furent imités, mais on prit pour modèle le plan du temple de Jérusalem, et l'organisation des services eux-mêmes.

~ Imitation du Temple et de son service

L'architecture du *Temple le Plus Splendide de toutes les Splendeurs*[379] à Deir el Bahari se distingue du style égyptien contemporain. Les premiers égyptologues ont reconnu la facture étrangère saisissante de cet édifice et furent d'avis que l'original de cette imitation se trouvait au pays de Pount[380]. Les membres de l'expédition avaient observé là-bas un art différent, et c'est après leur retour que le temple de Deir el Bahari avait été construit. La reine elle-même certifia qu'elle bâtissait un « *Pount* ». Les murs du temple furent décorés de peintures murales représentant le voyage en Terre Divine. Le style du temple lui-même fut un mémorial de l'influence étrangère sur l'architecture : « *C'est une exception et un accident dans la vie architecturale de l'Egypte*[381] ».

De nombreux témoins considèrent le temple de Deir el Bahari comme le plus bel édifice de l'Egypte. Privé des lourds ornements des temples Ramessides[382], il possède toute la noblesse de la simplicité. Puisque la Divine Terre et le pays de Jérusalem sont les mêmes, le temple de Deir el Bahari doit posséder des traits communs avec le Temple du roi Salomon. Bien que la plus grande partie du temple de la reine Hatshepsout soit en ruine, ce qui en subsiste donne

[378] Ibid., Sec. 294.
[379] NdT: Nous avons mis le nom de ce monument en italiques afin de le distinguer du texte, du fait que ce nom est quand même déroutant.
[380] « Mariette, frappé par l'étrange apparence de la construction, pensa qu'elle trahissait une influence étrangère, et supposa que la reine Hatshopsitu (Hatshepsout), imita quelques bâtiments vus par ses officiers sur la terre de Puanit » *(Deir el Bahari)* Leipzig 1877, p. 10-11, cité par G. Maspero dans *The struggle of the nations* p. 241, note 2.
[381] A. Mariette, *Deir el Bahari*, cité par Naville dans *The temple of Deir el Bahari*, Mémoire d'introduction, p.1. Cependant, un temple plus ancien et d'architecture similaire fut découvert dans le voisinage ; il peut aussi représenter une influence Phénicienne.
[382] « Bien qu'elle (Hatshepsout) fut une souveraine qui aimait construire des édifices comme celui de Deir el Bahari, considéré comme le pus beau de toutes les antiquités, elle ne fit pas un usage inutile des ouvrages gigantesques dans le but d'étonner la postérité ainsi que le fit Ramsès II ». Naville dans Davis, *The tomb of Hatshopsitu, p. 73.*

une idée claire de ce qu'il devait être avant qu'il soit déserté et dégradé.

Chaque génération a tenté de reconstruire le temple de Salomon par des dessins ou des maquettes, mais les données du *Premier Livre des Rois* ne fournissent pas de détails suffisants, et il ne resta aux rénovateurs que la ressource de leur imagination. Le Temple de Jérusalem était construit sur des terrasses plantées d'arbres, traversées par un chemin ascendant. La procession des Lévites débutait sur la terrasse inférieure et c'est en chantant qu'ils gravissaient le chemin. Ce qui explique pourquoi certains de leurs psaumes sont appelés *Shir ha-maaloth*, le chant de l'ascension[383]. Le Temple de Jérusalem comprenait un hall trois fois aussi long que large ; en face du hall se trouvait un vestibule ; derrière le hall, un sanctuaire ; la grande « *mer* » devait être placée dans la cour intérieure.

Le temple de Deir el Bahari fut construit à l'appui d'une puissante falaise ; le Temple de Jérusalem était dressé sur une hauteur éloignée d'une chaîne de collines se déployant autour de lui, du nord-est, à l'est et au sud. Cette différence de situation influença certainement les architectes et modifia leurs plans[384]. Une imitation servile aurait dicté un emplacement similaire à celui de l'original. On adopta cependant le style et les aspects généraux du plan, ce que confirment les propres paroles de la reine : « *j'ai construit un Pount* ». En comparant les données du *Livre des Rois* avec les vestiges du *Temple Le Plus Splendide*, on peut parvenir à mieux comprendre l'architecture des deux édifices.

Le *Temple le Plus Splendide des Splendeurs* fut un sanctuaire célèbre. Plusieurs scientifiques tentèrent d'en reconstituer le plan[385]. Cet édifice fut bâti sur des terrasses plantées d'arbres apportés de la Terre Divine qui s'élevaient progressivement. Un sentier conduisant au temple montait d'un degré à l'autre. Des rangs de piliers dressés sur la terrasse inférieure supportaient les murs de la terrasse située au-dessus. Une colonnade entourait la place centrale du temple formé d'un vestibule, d'un hall et d'un sanctuaire. Le rapport de la

[383] Psaumes 120-34: Chants des Degrés.
[384] Voir H.E. Winlock, *Excavations at Deir el Bahri*, 1911- New York 1942, p. 134.
[385] Naville, *Deir el Bahari*, Introductory Memoir.

largeur à la longueur du hall était presque de un sur trois. Les piliers supportant les terrasses et les colonnes entourant la cour intérieure étaient rectangulaires. Leurs ombres, variant selon la course du soleil, répandaient une harmonie majestueuse que seule peut susciter la pierre arrangée de façon rythmique. Et c'est une erreur que d'affirmer que le Temple de Salomon fut la misérable construction d'un obscur chef asiatique qui s'efforça d'imiter quelque temple égyptien[386].

Non seulement l'architecture du temple égyptien, mais aussi le service du culte se virent gratifiés de nouvelles particularités. Ce ne fut en effet qu'après la construction du *Temple le Plus Splendide* à Deir el Bahari que 12 prêtres, guidés par un grand prêtre officièrent devant l'autel. Un fragment du relief, à présent au Musée du Louvre, montre 12 prêtres répartis en 4 ordres, 3 dans chacun d'entre eux, avec une inscription détériorée au dessus de leurs têtes disant « *dans le temple d'Amon, le Plus Splendide des Splendides par un grand prêtre d'Amon dans la Plus Splendide des Splendeurs*[387] ».

L'office du grand prêtre fut instauré dans le service du culte égyptien durant le règne de la reine Hatshepsout[388]. Cette réforme du service religieux fut introduite après la visite de la reine à la Divine Terre, peu de temps avant que soit parachevée la Maison du Seigneur. Après avoir annoncé qu'elle édifiait « *un Pount* » la reine publia un nouvel édit dans le jardin d'Amon : « *Vous exécuterez les donnés par ma bouche sans les transgresser* ». Et elle ajouta: « *afin de fonder les lois de sa maison* [d'Amon] ».

~ L'origine des mots « Pontife » et « Pount »

On peut éclaircir ici la mystérieuse origine du mot « *pontife* » qui signifie grand prêtre. Cette question fut déjà débattue avant l'époque de Plutarque qui cita nombre d'autorités

[386] « Salomon voulait des palais, des jardins et un temple capable de rivaliser , si peu que ce soit, avec les palais et les temples d'Egypte et de Chaldée dont il avait eu de si brillantes descriptions ». Maspero, *The struggle of the Nations*, p.741. « Comparé aux magnifiques monuments égyptiens et Chaldéens, l'œuvre de Salomon fut ce que le royaume des Hébreux nous apparaît parmi les empires du monde antique: un petit temple assorti à un petit peuple ». Ibid.,p. 747.

[387] Breasted, *Records*, Vol. II, note à Sec. 679. « La reine était consciente de la ressemblance entre les jardins du temple à Deir el Bahari et Pount. Le service et l'équipement du temple reçu quelques lumières de son Grand Prêtre, et de ses douze prêtres secondaires en quatre ordres ». Ibid., note à Sec. 291.

[388] Ibid., Sec. 388. Mais selon G. Lefebvre, l'office du Grand Prêtre avait déjà été instauré par Ahmose (*Histoire des grands Prêtres d'Amon et de Karnak*, Paris, 1871).

compétentes sans qu'un seul de leur avis le satisfasse. D'après une ancienne autorité, le mot « *pontife* » serait composé des racines latines *pons, pontis,* un pont et *facio,* je fais. L'hypothèse philosophique deviendrait alors la suivante : le pontife serait « constructeur de ponts », ou « magistrat principal », chef du peuple réunissant dans sa personne les prérogatives civiles et religieuses. C'est à l'évidence une explication des plus tortueuses. Un autre scientifique dit qu'on nomma ainsi les premiers pontifes sous le prétexte qu'ils avaient dû offrir des sacrifices sur un pont (*faciebant in ponte*[389]). Cette explication est encore plus absurde.

Le mot « *pontif* » n'est pas d'origine latine. Il n'est pas dérivé de *pons*, mais sans aucun doute de Pount. Quand on dit que la reine Hatshepsout, après avoir visité Pount, construisit un « *Pount* » pour le dieu Amon, cela signifie un lieu de culte sacré. En érigeant un « *Pount* » en Egypte, elle introduisit en même temps l'institution des Grands Prêtres, copiant ainsi le service du culte du temple de Jérusalem, bâti sur le modèle phénicien. L'alliance de Salomon et de Hiram, roi des Phéniciens, explique la forte influence phénicienne dans la vie du royaume de Juda et d'Israël. Les Ecritures parlent de cette emprise en insistant sur l'histoire du temple édifié avec l'appui d'Hiram qui fournit, outre des matériaux de construction à Salomon, l'assistance du chef des artisans bronziers, un homme d'origine hébraïque et phénicienne (I Rois 7:13-14). Si on considère l'expédition commune à Ophir et le transfert de territoires en temps de paix du domaine d'un roi à celui de l'autre, on est en droit de conclure qu'à cette époque, l'ensemble de la Palestine s'appelait Phénicie.

Pount est à l'origine du mot « *pontiff* » (pontifex). Mais qu'elle est sa provenance ? Les Ecritures appellent les Phéniciens « *les hommes de Sidon et de Tyr* » ou « *les hommes d'Hiram* ». Le nom Phénicie, n'apparaît pas. Néanmoins, depuis Homère[390] les auteurs grecs et latins utilisèrent le terme « *Phéniciens* » et Rome s'engagea dans les bien connues

[389] Plutarque, *Des Vies,* Numa 9. On dit que c'est Numa qui introduisit à Rome l'institution des grands Prêtres ou Pontifes. Comparer avec A. Bouché-Leclercq, *Les Pontifes de l'ancienne Rome,* Paris, 1871.
[390] *L'Odyssée,* XIII, 272 ; XIV, 288.

« *guerres Puniques* » contre Carthage qui avait été construite par des immigrants venus de Tyr. On pense que des ajustements dignes d'une étymologie folklorique ont conduit les Grecs à expliquer le mot « *Phéniciens* » par « *peaux rouges*[391] ». Cependant, des universitaires qui étudiaient l'Amérique précolombienne, prirent en considération l'importance des voyages des Phéniciens vers les Amériques (l'hémisphère Ouest) et leurs contacts avec les cultures maya et inca. On rejette généralement l'autre explication des Grecs qui consiste à traduire le mot « *Phénicie* » par « *la terre des palmiers*[392] ».

Pontus, père de Sidon, fut un ancêtre légendaire des Phéniciens[393]. Leur nom pourrait être dérivé du sien à moins que ce soit l'inverse et que le nom de cet ancêtre mythologique soit en fait issu du nom du pays. Si, à l'origine, le mot Pount désignait les temples phéniciens, ce nom aurait découlé du mot hébreu *panot*, et dans ce cas, les Phéniciens auraient tiré leur nom à partir des lieux de culte qu'ils construisaient[394]. Bien avant la victoire de Josué, les Egyptiens, dans leurs écrits, appelèrent la terre de Jérusalem Terre Divine ou Terre de Dieu (*Toneter*). Jérusalem était-elle déjà un lieu saint avant que David l'ait conquise et même avant l'arrivée des Israélites sous Josué ?

La Bible fait allusion à la sainteté de Jérusalem ainsi qu'à la présence d'un sanctuaire dans ses murs et ce, à des périodes très reculées. Quand le patriarche Abraham revint, après avoir poursuivi les rois du nord qui avaient capturé son parent Loth, « *Melchisédech, roi de Salem* [Jérusalem] *apporta le pain et le vin : il était le Prêtre du Dieu Très-Haut*[395] ».

L'appellation Terre Divine (ou Sainte) que les Egyptiens de l'Ancien et du Moyen Empire attribuèrent dans leurs inscriptions à la région de Jérusalem, jette un nouvel éclairage sur la signification religieuse de Jérusalem et de la Palestine à l'époque précédant David, et même à la période

---

[391] V. Bérard, « Le Nom des Phéniciens » *Revue de l'histoire des Religions*, 93. 1926, 187; G. Contenau, *La Civilisation Phénicienne*, Paris, 1926, p. 356 ; *Syria, Revue d'art oriental et d'archéologie*, VIII (1927), 183 ; Bonfante « The Name of the Phoenicians » *Classical Philology*, XXXVI, (1941), 1-20.

[392] K. Sethe in *Mitteilungen, Vorderasiatish-âgyptische Gesellshaft*, XXI, 1917, 305.

[393] Eusèbe, *Preparation for the Gospel*, I, 10, 27.

[394] *Panot* en hébreu signifie faire face, s'incliner, s'adresser à, se tourner vers. Il fut utilisé des milliers de fois en connexion avec le mot culte. Voir Maimonides, chapitre « On homonyms in the Bible » dans *Guide for the Perplexed*. Issu de la même racine, on trouve "Présence" (du Seigneur) - une idée des Phéniciens de Carthage. Cf. W. F. Albright, *From the Stone Age to Christianity* (Baltimore,1940),p.228.

[395] Genèse 14:18.

du nomadisme des Israélites. Depuis lors, et jusqu'à ce jour, on les appelle « *la Ville Sainte* » et « *la Terre Sainte* ».

~ Make-da et Make-ra

On peut arbitrer la rivalité entre les traditions arabe et éthiopienne en déboutant l'Arabie au profit de l'Ethiopie, à condition que la reine du Sud soit bien la « *reine d'Egypte et d'Ethiopie* », selon l'exacte description de Josèphe. Ce qui évite de reconnaître les prétentions généalogiques des traditions éthiopiennes. Mahomet, qui appuya les réclamations arabes, fut visiblement dans l'erreur. Il mit les mots suivants dans la bouche de Salomon :

> « *J'ai appris ce que tu ignores ; je viens de Saba avec des nouvelles certaines : en vérité, j'ai trouvé là-bas une femme régnant sur des hommes, elle possède toutes sortes de biens, elle a un trône puissant ; et j'ai vu qu'elle et son peuple adoraient le soleil à la place de Dieu*[396] ».

Les historiens qui étudièrent la vie de la reine de Saba furent égarés par la similitude de ce nom avec celui de la terre de Saba (Sheba) et *Shwa* mot hébreu, bien avant que Mahomet ait emprunté la dernière phrase de la sourate (ci-dessus) à la Haggada hébraïque dont les enseignants juifs de Médine lui avaient sans doute parlé. Les Ethiopiens ne se contentèrent pas de réclamer la reine du Sud comme leur reine ; ils insistèrent sur le fait qu'un enfant était né de sa liaison avec Salomon ; selon leur dires, ce fils, Menelik, est l'ancêtre direct des dynasties des monarques abyssins, y compris l'actuelle maison royale. Etant du même sang que David, le fils de Salomon et de la reine de Saba (leur ancêtre légendaire) fut considéré par comme apparenté à Jésus, lequel fit aussi remonter (par Joseph le charpentier de Nazareth) ses ancêtres jusqu'à David[397]. Vénérant la reine du Sud qui revint de son voyage enceinte de la semence royale, les Ethiopiens honorent plus que les autres, le passage suivant des Evangiles :

---

[396] Sourate XXVII (trad. Palmer).

[397] « *Jamais ils ne mirent en doute le fait que Salomon fut le père du fils de la reine de Saba. Il s'ensuit, naturellement, que les descendants mâles de ce fils furent les rois légaux d'Abyssinie et que Salomon étant un ancêtre du Christ, ils étaient eux-mêmes apparentés à notre Seigneur, et prétendaient régner de droit divin* ». Budge, *Kebra Nagast*.

« *Il répondit et leur dit... Cette génération est celle du mal et de l'adultère, elle demande un signe... La reine du Sud se lèvera lors du jugement de cette génération, et elle la condamnera : car elle vint des extrémités de la terre pour entendre la Sagesse de Salomon ; et, en vérité, il y a ici plus grand que Salomon*[398] ».

Le *Kebra Nagast*[399] et le *Livre de la Gloire des Rois* relatent la tradition d'Abyssinie. La version éthiopienne est une traduction d'un texte arabe, lui-même transcrit à partir du copte. On y trouve des citations des Evangiles, ce qui prouve que la chrétienté avait nourri ces écrits et s'était déjà répandue sur le continent africain au I^er^ siècle de notre ère. Avec sa brillante imagination, le *Kebra Nagast* relate la nuit nuptiale de Salomon et de la reine du Sud ; parmi les cadeaux du roi se trouvait « *un bateau afin de naviguer sur les mers, et un vaisseau afin de voguer dans les airs* ». Quand la reine revint chez elle,

« *tous ses fonctionnaires qui étaient demeurés au pays apportèrent des cadeaux à leur maîtresse, lui renouvelèrent leur soumission, lui rendirent hommage et le pays entier jusqu'aux frontières se réjouit de son retour... Et elle redressa la situation dans ses terres, et nul ne contrevenait à ses ordres, car elle aimait la sagesse et Dieu fortifia son royaume* ».

Cette citation du *Kebra Nagast* ressemble fort au récit du festival que la reine Hatshepsout organisa au retour de son voyage, afin de réjouir son gouvernement et toute l'Egypte. Elle rappelle aussi les mots suivants « *Elle rétablit l'ordre dans son royaume* » et elle « *aimait la sagesse* ». Mais rien d'extraordinaire dans ces lignes ne nous contraint à reconnaître que la tradition éthiopienne est plus fiable que les Ecritures. La romance elle-même peut provenir d'un emprunt à une source juive[400] qui déclare en une seule ligne que le roi répondit aux désirs de la reine. La tradition juive ne fait au-

[398] Matthieu 12:42 ; Luc 11:31.

[399] « *Le Kebra Nagast est un vaste ensemble de légendes et de traditions, soit historiques, soit purement folkloriques, dérivées de l'Ancien Testament, des écrits rabbiniques tardifs, de l'Egypte (à la fois païenne et chrétienne), et des sources arabes et éthiopiennes. Nous ne connaissons rien de la compilation ni de ses auteurs ni de ses éditeurs subséquents, mais le majeur travail préparatoire des formes les plus anciennes furent les traditions qui avaient cours en Syrie, Palestine, Arabie et Egypte durant les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne* » *Kebra Nagast* (trad. Budge), p. XV-XVI.

[400] 2 *Alphabet of Ben Sira* 21b. Ginzberg, *Legends*, VI, 289.

cune allusion à un enfant né de cette intimité[401]. L'originalité de la tradition éthiopienne serait amplement renforcée si elle révélait un fait ignoré des Ecritures. On pourrait alors le vérifier grâce à notre connaissance de la reine Hatshepsout à condition qu'il ne soit pas une simple coïncidence. Même dans ce cas, le *Kebra Nagast* n'aurait pas forcément raison d'affirmer que Salomon « *fit tout ce qu'elle voulait* », et qu'un enfant né de cette union fut porté sur le trône d'Aksum « *la Nouvelle Jérusalem* » ; mais ce serait au moins une preuve que le voyage à Jérusalem de la légendaire reine du sud éthiopienne n'est pas une fantaisie ajoutée aux Ecritures, contrairement à la chimérique Bilkis, reine de Saba des auteurs arabes.

Seule une chance inouïe aurait permis à la légende éthiopienne d'inventer le détail suivant : les Ethiopiens nomment la reine du Sud *Makeda.* Le nom royal de la reine Hatshepsout, mentionné dans les reliefs de Pount, est *Make-ra.* Il se trouve que *Ra* est le nom divin d'un dieu[402]. La plus grande partie du nom de la reine égyptienne est identique aux deux premières syllabes du nom de la reine du Sud. Ce détail fut conservé par la tradition éthiopienne ; et il ne provient pas des Ecritures. On peut aussi imaginer que ce nom, au lieu d'être transmis par une tradition ininterrompue, aurait été divulgué par un Copte ayant vécu aux premiers temps de la chrétienté égyptienne. Cet auteur ayant lu et compris les reliefs de Pount à Deir el Bahari, aurait donc pu, avant le présent auteur, identifier Hatshepsout avec la reine de Saba. Une raison chronologique serait intervenue également afin que ce Copte hypothétique identifie Hatshepsout avec la reine du Sud. Peut-être avait-il entendu parler d'une légende disant que les reliefs de Pount représentent un voyage à Jérusalem. La même théorie peut s'appliquer à Josèphe qui aurait écrit « *reine d'Egypte et d'Ethiopie* » en se basant sur les scènes des bas-reliefs de Deir el Bahari ; ces images lui auraient alors inspiré la mention des *kussim* (négroïdes) ; mais cette hypothèse est abusive (Jo-

[401] 2 *Alphabet of Ben Sira* 21b. Déclare aussi que Salomon épousa la reine de Saba.
[402] De même que « *Da* » pourrait être le nom divin Adad ou Ada, qui fait partie de plusieurs noms dans les Ecritures.

sèphe ne mit jamais les pieds en Egypte) ; par ailleurs, les faits historiques connus de Josèphe et ignorés des Ecritures furent évidemment transmis d'une façon ou d'une autre durant les 1000 ans qui séparèrent Josèphe de Salomon.

Touthmosis I, le père d'Hatshepsout conquit le nord de l'Ethiopie connu sous le nom de Nubie. Dans certains documents égyptiens tout à fait intéressants, on appelait le vice-roi d'Ethiopie (Nubie) « *fils du roi* » ; ce titre simplement honorifique n'impliquait pas une filiation par le sang avec le roi d'Egypte[403]; on ne connaît pas le nom du « *fils du roi* » au temps d'Hatshepsout ; mais à l'époque de son successeur, Touthmosis III, le vice-roi d'Ethiopie s'appelait Nehi. Nous parlerons dans le chapitre suivant d'un autre incident relaté dans la légende éthiopienne – le pillage du Temple de Jérusalem. La mise à sac du Temple fut le fait de l'actuel successeur d'Hatshepsout sur le trône d'Egypte, un acte attribué au fils putatif de Salomon et de la reine du Sud. Nous avons utilisé un court passage de nos sources afin d'étudier la légende d'Abyssinie. Nous aimerions aussi analyser une ou deux légendes hébraïques concernant la reine de Saba. Après avoir fait connaissance avec le personnage historique, nous sommes curieux de découvrir ce qui stimula l'imagination populaire.

Nous avons déjà mentionné le commandement divin entendu par la reine Hatshepsout, lui enjoignant d'entreprendre son expédition vers la Terre Divine. Sur les murs, dans de nombreuses scènes, y compris celle du couronnement, Hatshepsout est représentée devant le dieu à tête de faucon Horus. Ses emblèmes royaux : un serpent de Basse-Egypte et un vautour de Haute-Egypte sont souvent gravés avec elle[404]. Dans la Haggada[405], une curieuse légende raconte qu'un matin, alors que la reine de Saba s'apprêtait à rendre hommage au dieu du soleil, un oiseau vint à sa rencontre et la somma de rendre visite à Salomon à Jérusalem.

Les inscriptions donnent à Hatshepsout le titre de roi. Parfois, le pronom utilisé pour la désigner est « *elle* », parfois

[403] G.A. Reisner, « The Viceroys of Ethiopia » *Journal of Egyptian Archaelogy*, VI, 1920, 31.
[404] Naville. *Deir el Bahari*, Pt. II, Plaques 35, 38, 39; Ibid., Pt. III, Plaque 58, etc.
[405] Ginzberg, *Legends*, IV, 143.

« *il* » ; les gravures la représentent vêtue comme un roi. Elle est appelée la fille d'Amon, mais pour illustrer sa naissance, Khnum, le concepteur des hommes la façonna comme un garçon. Une femme sur le trône d'Egypte, non seulement n'était pas d'usage à l'époque mais était de plus contraire aux conceptions politiques et religieuses des Egyptiens ; en conséquence, elle se dissimula et assuma les attributs d'un homme. Elle porte une barbe sur nombre de ses statues et bas-reliefs. Une légende bien connue rapporte que Salomon, lors de sa première rencontre avec la reine de Saba, lui dit en remarquant sa peau velue (ses jambes se réfléchissaient dans le miroir qui servait de sol) : « *Ton système pileux est masculin, les poils sont un ornement chez un homme, mais ils défigurent une femme*[406] ».

Rabbi Jonathan, au III^e^ siècle de notre ère, prétendit que ce fut un roi et non pas une reine de Saba qui visita Salomon. Des égyptologues de la première moitié du XIX^e^ siècle, induits en erreur par certaines de ses statues et le pronom masculin qu'elle s'appliquait à elle-même, soutinrent qu'Hatshepsout fut un roi. Serait-il possible que, quelques siècles après Hatshepsout, les images de Deir el Bahari vues par les visiteurs, aient donné naissance à ces deux étranges légendes ?

~ Hatshepsout visita-t-elle la terre de la reine de Saba ?

Au X^e^ siècle avant notre ère, la reine de Saba rendit visite au roi Salomon. Nous savons d'où elle venait : de la terre de Saba ou de l'Ethiopie. Au XVI^e^ siècle avant notre ère, la reine Hatshepsout entreprit une expédition vers la Divine Terre et Pount. On ignore où se trouvait le pays de Pount mais on pense qu'il se situait dans les terres de Saba, ou sur la côte somalienne de l'Ethiopie. Dans ces conditions, la reine Hatshepsout aurait visité les terres de la reine de Saba 600 ans avant que la reine de Saba ait effectué son voyage à Jérusalem.

Les « *merveilles* » rapportées de Pount par Hatshepsout étant identiques aux « *merveilles* » ramenées par Hiram et Sa-

[406] Ibid., IV, 145.

lomon d'Ophir, certains auteurs s'aventurèrent à assimiler Pount à Ophir, bien qu'on ne sache pas exactement où cette ville se situait. Selon cette théorie, Hiram, le roi phénicien se lança dans un voyage de découverte de Pount, alors qu'Hatshepsout l'aurait visité des siècles auparavant[407].

La reconstruction historique proposée ici, en réduisant l'âge du Nouvel Empire de presque 600 ans, situe la reine Hatshepsout au X^e^ et non au XVI^e^ siècle. Son règne coïncide avec celui de Salomon. En conséquence, j'ai soutenu la thèse suivante : de même que la renommée de Salomon atteignit les contrées les plus lointaines et que tous les rois recherchèrent ses faveurs ; de même en fut-il pour la reine Hatshepsout ; s'ils furent contemporains, ce serait absurde d'imaginer qu'ils ne se sont jamais rencontrés.

Pour démontrer que la reine de Saba et la reine Hatshepsout furent une seule et même personne, il me fallut prouver que la reine de Saba partit d'Egypte et que la reine Hatshepsout se rendit en Palestine. Josèphe confirma clairement la première option en disant que la reine venait d'Egypte. Mais cette assertion fut négligée. Heureusement, nous possédons un journal illustré de la reine Hatshepsout qui donne le compte-rendu d'une expédition dans un pays étranger. Qu'elle ait participé à ce voyage est une évidence fondée sur des discours explicites où elle se déclare elle-même le chef de cette expédition. J'ai dû établir également que Pount et la Terre Divine sont en fait la Phénicie et la Palestine. Des références répétées à Pount en tant que contrée située à l'est de l'Egypte excluent la Somalie. Le fait que les navires, à leur retour de l'expédition, aient accosté à Thèbes port fluvial du Nil, écarte le sud de l'Arabie et la Somalie, et situe Pount sur les rives de la Méditerranée. J'ai comparé ensuite les récits bibliques concernant la visite de la reine de Saba aux compte-rendus égyptiens de l'expédition en Terre divine et j'ai constaté leur parfaite concordance.

Le voyage de la « *femme remarquable qui gouvernait l'Egypte* » et qui vint « *en nombreuse compagnie* » en Terre Divine ; « *son*

[407] Maspero, *The struggle of the Nations*, p. 742. Voir aussi Karl Peters, *Das goldene Ophir Salomos* Munich, 1895; Trad. ang., *King Solomo's Golsen Ophir* New York, 1899.

étonnement devant ce qu'elle vit » et qui surpassait « *les rumeurs entendues, les terrasses d'arbres* » qui l'émerveillèrent, les cadeaux échangés, et parmi ceux-ci les chefs-d'œuvre rapportés d'Ophir par Hiram ; singes et autres animaux, argent rare, ébène, ivoire, pierres précieuses, encens et myrrhe « *aux variétés innombrables* » et des arbres « *jamais vus auparavant* » – tout cela fut décrit avec exactitude à la fois dans la version scripturaire du voyage, dans le récit de Josèphe ainsi que dans les inscriptions et images du temple égyptien construit par la reine après son retour à Thèbes.

Les érudits furent impressionnés par l'architecture étrangère de ce temple. La reine confirma elle-même qu'il était une imitation de ce qu'elle avait vu à Pount. Elle introduisit également une nouvelle forme de service : 12 prêtres et un grand prêtre officièrent désormais.

La reine de Saba et la reine Hatshepsout sont une seule et même personne[408]. Ceci est amplement démontré par la parfaite similitude des détails du voyage et les nombreuses autres données concomitantes. Pount était la Palestine-Phénicie, et la Divine ou Sainte Terre, la Terre Sainte de Jérusalem. Le peuple de race « *caucasienne* » ou « *sémitique du nord* » incarnait les Juifs. Le chef Paruah qui reçut l'expédition d'Hatshepsout à son arrivée au port était le gouverneur de Salomon dans les terres d'Ezion-Geber. La flotte de Salomon et Hiram transporta les ânes et autres animaux exotiques à Jérusalem, ce qui fit dire aux historiens que Pount était situé en Afrique. Les plantes exotiques venaient elles aussi de contrées lointaines. Il nous reste à expliquer la provenance d'une plante exportée de Pount. Bien avant l'expédition d'Hatshepsout et quelque temps après, les documents égyptiens mentionnèrent souvent Pount et la Divine Terre comme étant des pays producteurs d'encens. La présence d'encens fit croire plus tard que Pount se trouvait dans le sud de l'Arabie. Je laisse au prochain chapitre le soin de démontrer que l'encens se trouvait en réalité en Palestine.

[408] Shwa (Saba en hébreu) pourrait être la dernière partie du nom Hatshepsout. R. Engelbach, *The Problem of the Obelisks*, Londres 1923, écrit son nom Hatshepsowet. Le *t* final de son nom n'était pas prononcé. Naville (*Deir el Bahari)* l'orthographie Hatshepsout. On donnait couramment des diminutifs aux noms égyptiens: ainsi Aménophis fut souvent ramené à: Hui.

~ *chapitre 4* ~

Le Temple de Jérusalem

~ Touthmosis III prépare la destruction du Temple de Jérusalem

Durant la dernière période de son règne, la reine Hatshepsout fit de Touthmosis III son vice-roi. Il joua d'abord un rôle subalterne : son nom toujours inscrit après celui de la reine, son image placée derrière la sienne. Les bas-reliefs de l'expédition de Pount montrent le jeune prince à l'arrière plan, telle une silhouette minuscule offrant de l'encens à la barque d'Amon-Ra. Plus tard, quand il régna seul, Touthmosis III devint le plus grand des conquérants du Nouvel Empire égyptien. Il dirigea ses opérations militaires contre la Syrie et la Palestine. Il les domina : il emporta certaines de leurs cités par la force ; d'autres courbèrent le front devant lui, ouvrirent leurs portes et devinrent ses vassales. La relation de ses succès militaires gravée en hiéroglyphes sur les murs du grand temple d'Amon de Karnak, décrit ses campagnes en Palestine et Syrie. Une liste de 119 villes de Palestine est citée par trois fois sur les murs de ce temple. On a représenté chaque ville par un homme, les bras liés derrière lui, le corps couvert d'un drap portant le nom de la ville qu'il symbolise. Une autre liste, imparfaite et en un seul exemplaire, montre une centaine de villes syriennes captives, également symbolisées par des hommes enchaînés portant des draps sur leurs torses. Un bas-relief à Karnak expose les trésors d'or, d'argent, de bronze et de pierres précieuses rapportés par Touthmosis III à l'issue de l'une de ses campagnes ; une série d'autres peintures murales exhibe la flore et la faune qu'il transporta de Palestine en Egypte.

On considère de façon unanime que ces guerres eurent lieu en Canaan, un pays qui n'avait pas encore entendu parler des tribus israélites. On estime en général que les noms

des villes citées sur les listes désignent des colonies cananéennes ; le butin saisi lors de la conquête contient des exemplaires d'un art qui prospérait dans Canaan bien avant l'arrivée des Israélites conduits par Josué. Dans cette optique, leur exode et leur arrivée dans Canaan se situaient encore loin dans le futur quand Touthmosis III conquit Canaan et la Syrie. On estime aussi qu'à cette époque, si les Israélites s'étaient déjà organisés en tribus, ils étaient encore d'obscurs nomades dans les hauts plateaux entre l'Euphrate et le Nil.

Touthmosis III, le conquérant de la Palestine, était l'héritier d'Hatshepsout ; selon le plan chronologique soutenu ici, il régna durant les dernières années de Salomon ainsi que celles de son fils et successeur, Raboam. Si la reconstruction de l'histoire entreprise dans ce travail est correcte, la marche victorieuse de Touthmosis III à travers la Palestine doit se situer dans les années suivant de près le règne de Salomon, et les Ecritures doivent en avoir conservé le récit. La conquête de Touthmosis III balaya triomphalement la Palestine. Les chroniques de Juda et Israël ne peuvent en aucun cas les avoir négligées ; en vérité, elles doivent au contraire en fournir un témoignage évident. Une fois de plus, cette reconstruction de l'Histoire est mise à l'épreuve. Le silence des Ecritures concernant la conquête de la Palestine par les envahisseurs égyptiens sous la direction personnelle d'un pharaon, dans les années qui suivirent le règne de Salomon, ce silence signerait l'erreur de notre théorie. Mais les Ecritures ont bien conservé ce récit et il coïncide parfaitement avec les inscriptions de Karnak.

Deux monarchies s'élevèrent des ruines de l'empire amalécite : Israël et l'Egypte. Israël, le vainqueur d'Amalek en obtint une large part ; ses possessions allaient de l'Euphrate à l'Egypte, comprenant les royaumes de Syrie, Canaan et Edom situé profondément à l'intérieur de la péninsule arabique ; du nord, de l'est et du sud, on rendait hommage à Israël. Ses territoires dominaient le commerce entre l'Asie, l'Afrique et les terminaux des deux grandes voies maritimes, la Méditerranée et la mer Rouge. Ce fut Saül chef des Israé-

lites qui libéra l'Egypte (l'ancienne terre d'esclavage) de la tyrannie des Hyksos. Mais elle rendit le mal pour le bien. Aux récits de la splendeur de Jérusalem, riche de ses conquêtes et de son commerce, la reine Hatshepsout désira vivement voir elle-même cette opulence. Touthmosis III, en tant que jeune prince participa sans doute à l'expédition en « *Terre de Dieu* » ou du moins entendit-il Hatshepsout parler de cette « *luxueuse terre de délices* » ; il vit en tous cas les présents appelés « *des merveilles* ». Les bas-reliefs de l'expédition de Pount étaient destinés à garder ces expériences à l'esprit. Il envia cette terre et toutes ses richesses.

Salomon, dont le nom est synonyme de sage, voire « d'homme le plus sage », doit néanmoins être accusé d'erreurs politiques graves. Dans la dernière partie de son règne, le constructeur du Temple de Jérusalem devint l'adorateur de dieux différents auxquels il érigea des sanctuaires. On dit que, sous l'influence des femmes étrangères qu'il aimait, il fit bâtir sur les collines entourant Jérusalem des lieux de culte destinés à leurs dieux : « *ses femmes détournèrent son cœur*[409] ». Salomon avait planifié, grâce à ses mariages avec la fille du pharaon et avec « *ses épouses moabites, ammonites, édomites, sidoniennes et hittites* », de fonder un centre cosmopolite à Jérusalem. En érigeant des autels aux dieux étrangers, il s'imagina que Jérusalem, devenue la demeure des dieux des nations étrangères, serait pour tous un exemple de tolérance et que Jérusalem deviendrait un lieu de rassemblement œcuménique pour les diverses religions et leurs cultes. La princesse égyptienne étant mentionnée comme la première épouse de Salomon, il est évident que la statue d'Amon-Ra, le dieu suprême et officiel de l'Egypte devait trôner parmi les dieux de toutes les « *femmes étrangères* » de Salomon (I Rois 11: 5-8).

L'une des peintures murales de l'expédition de Pount, effacée au ciseau, contenait une inscription dont les quelques mots encore lisibles donnent à penser qu'une statue du dieu Amon-Ra, fut érigée en Terre Divine[410]. Les statues

[409] I Rois 11:5-8.

[410] K. Sethe, qui attira l'attention sur ce texte et sur le fait très surprenant qu'une statue destinée au culte fut érigée à Pount, exprime l'espoir qu'une possible future découverte d'une statue égyptienne

des dieux païens furent détruites par les rois ultérieurs de la Maison de David[411]. On ne peut donc pas les trouver à Jérusalem. Cependant le texte du 11e chapitre du *Premier Livre des Rois*, faisant suite à l'histoire de la reine de Saba, permet d'éclairer l'inscription dégradée. Jérusalem et ses dieux étrangers, non seulement ne devint pas un centre diplomatique pour les peuples différents mais fut rapidement l'objet de leurs aspirations politiques. Déjà, lors de l'expédition de Pount, l'oracle s'exprimait ainsi au nom du dieu Ra :

> « *C'est une magnifique région que la Terre de Dieu, c'est en vérité mon lieu de délices. Je l'ai créé pour moi... Je les connais, je suis leur seigneur plein de sagesse, je suis Amon-Ra* ».

Ceci fut écrit sous le règne pacifique d'Hatshepsout. La mutation de Jérusalem en une cité sainte pour toutes les nations, condamna au contraire son indépendance nationale. Le démembrement de l'Etat fut le résultat de la politique de Salomon. A l'époque de Saül et de David, l'Etat avait atteint son indépendance. L'âge d'or du pouvoir impérial fut bref, l'ascendance politique atteignant son apogée sous Salomon ; dès la fin de son règne, un déclin rapide s'amorça. Trois adversaires se dressèrent contre Salomon et entreprirent de démembrer son royaume. Le premier fut Hadad l'Edomite[412]. Sous le règne de David, Hadad, encore enfant, s'enfuit d'Edom (en Egypte) où il contracta plus tard un mariage dans la famille du pharaon. A la mort de David, il revint dans son pays.

Quand Salomon construisit le port d'Ezion-Geber, la terre édomite fut provisoirement pacifiée. Hadad, l'adversaire de Salomon à Edom parvint à fomenter des troubles dans la région. Apparenté à la maison du pharaon et venant d'Egypte, Hadad sans aucun doute, bénéficia du soutien de la double couronne égyptienne. Un autre adversaire, Rezon, quitta son seigneur Hadadezer (roi de Zobah) et devint chef d'une bande et fit la loi à Damas. Ainsi, ces deux héritages de l'empire Amalécite, l'Arabie et la Syrie, se détour-

permettrait de déterminer la location de Pount. « Eine bisher unbeachtet gebliebene Episode der Pount Expedition der Königin Hatschepsowet » *Zeitschrift für ägyptishe Sprache und Altertumskunde*, XLII, 1905, 91-99.

[411] Chroniques 14:3.

[412] I Rois II: 14-25.

nèrent de la Maison de David. Le territoire des douze tribus lui-même était divisé quand Salomon ferma les yeux. Le troisième adversaire de Salomon, Jéroboam l'Ephraïmite, son serviteur et sujet, dont il avait fait « *l'administrateur de la maison de Joseph* » entretint secrètement l'ambition de rendre son indépendance à la terre d'Ephraïm. Salomon ayant pris conscience à temps d'un complot larvé, il s'efforça de faire tuer Jéroboam :

> I Rois 11:40 : *Jéroboam partit et s'enfuit en Egypte, auprès de Shishak, roi d'Egypte où il demeura jusqu'à la mort de Salomon*[413].

A sa mort, Salomon laissa le trône à son fils Roboam, les conspirateurs, renvoyés par le roi d'Egypte, étaient prêts à agir :

> I Rois 12:3-4 : *Ses partisans le firent appeler* [Jéroboam à son retour d'Egypte]. *Il vint et toute l'assemblée d'Israël avec lui et ils s'adressèrent ainsi à Roboam : Ton père a rendu notre joug pénible.*

Les négociation se terminèrent avec cette déclaration : « *Que possédons-nous de l'héritage de David ? Retire-toi sous tes tentes, ô Israël. Et le peuple d'Israël s'en alla* ». Mais les villes de Juda et Benjamin demeurèrent fidèles à Roboam. Celui-ci dépêcha Adoram, le chef des collecteurs d'impôts ; mais « *tout Israël le lapida et il mourut*[414]. *Ainsi Israël se révolta contre la Maison de David*[415] ». Roboam rassembla Benjamin et les guerriers de Juda pour combattre Israël, mais le prophète Shemaya leur dit « *ne vous battez pas contre vos frères, que chacun retourne chez soi*[416] ».

Jéroboam fortifia Sichem, la montagne d'Ephraïm et Penuel ; afin d'empêcher le peuple de monter à Jérusalem pour offrir des sacrifices, il dressa deux statues de dieux étrangers à Bethel et à Dan (I Rois 12:28-39) dans les deux plus anciens sanctuaires d'Israël, honorés bien avant que David ait conquis Jérusalem. L'adoration du veau d'or sem-

[413] La version Grecque des I Rois 12:24. fait de Jéroboam un beau-fils du pharaon.
[414] I Rois 12:18.
[415] I Rois 12:19.
[416] II Chroniques 11:2-4

blable au culte égyptien du bœuf Api, fut déclarée par Jéroboam culte officiel. Il bénéficia de l'appui politique du puissant pharaon, car il était parvenu à séparer Israël de Juda. Dès le début, il fut un vassal politique et culturel de l'Egypte.

Le prophète Shemaya sentait combien Jéroboam était influencé par son maître. Les luttes entre Juda et Israël correspondaient parfaitement aux plans de Touthmosis III. Ce dernier, après avoir fixé la date de la première expédition victorieuse destinée à étendre les frontières de l'Egypte, raconte (Annales de Karnak): « *A présent, la confusion s'est installée chez les Asiatiques, chacun se bat contre son voisin*[417] ». Une victoire remportée contre un adversaire affaibli par des discordes internes est un triomphe sans gloire. Pour quelle raison alors les annales mentionnent-elles les troubles survenus sur les terres de ses ennemis ? Ce fut en fait Touthmosis III lui-même qui suscita cette désunion en dressant une partie de la population contre l'autre ; en conséquence, cette observation ne diminue en rien ses droits aux louanges[418].

Roboam comprit le danger. Il se hâta de restaurer les murs d'enceinte des villes que son père Salomon et son grand-père David avaient déjà fortifiées, et il y ajouta Béthleem, Etam, Teqoa, Bet-Zur, Soko, Adulam, Gath, Maresha et autres places fortes[419]. Quatre ans après la mort de Salomon, le pharaon était déjà prêt à monter vers le nord.

~ Touthmosis III envahit la Palestine

Touthmosis III avança à l'est de l'estuaire du Nil ; en trois jours il traversa la péninsule triangulaire de Gaza, utilisant l'ancienne route militaire[420]. Sur les plaines côtières, il tint conseil avec son armée et décida de traverser la passe étroite conduisant à Megiddo (Mykty[421]). C'est à Megiddo, l'une des principales cités régionales de Salomon (I Rois

[417] Breasted, *Records*,Vol. II, Sec. 416.
[418] Le texte de cette inscription est altéré. La traduction de Breasted fut contestée. Voir la controverse entre Kurt Sethe, *Zeitschrift für ägyptiche Sprache und Altertumskunde*, XLVII 1910, 80-82 et Eduard Meyer, *Geschichte des Altertums* 2 ed; 1928, II, Pt. I, p. 121, note 4. Voir également la traduction de Wilson dans *Ancient Near Eastern Texts*, ed. Pritchard, Princeton, 1950.
[419] II Chroniques 11: 6-10.
[420] Hérodote (II, 159) décrit la conquête de la Palestine par Touthmosis qu'il nomme Sesostris.
[421] Breasted *Records*, Vol. II, Sec. 420.

4:12), citée avec Tanak, que siégeait le gouverneur. Cette place forte bloquait le passage conduisant du sud de Carmel à la vallée de Jézreel. Après avoir réuni son armée, Touthmosis III déclara : « *ce pitoyable ennemi* (le chef) *de Kadesh est arrivé à Megiddo ; il s'y trouve en ce moment* ». Quel était ce chef-roi de Kadesh venu défendre ce point fortifié ? Il n'est pas nommé. Où donc Kadesh était-il situé ? Après l'exposé des événements survenus les jours suivants, ces questions seront de nouveau d'actualité. L'aile sud de l'armée égyptienne se trouvait à Taanaach ; l'armée passa Aruna et se tint devant le torrent de Kina :

> *« Préparez vos armes ! Car nous allons attaquer ce misérable adversaire dès le matin !*
>
> *Le roi se reposa dans la tente royale... les guetteurs de l'armée haranguaient les troupes, disant :*
>
> *Haut les cœurs ! Haut les cœurs ! Attention ! Attention !*
>
> *Tôt le matin, en vérité, ordre fut donné à l'armée entière d'avancer*[422] ».

Le roi s'élança sur son char d'électrum (un mélange d'or et d'argent) au centre de son armée, une de ses ailes au torrent de Kina, l'autre au nord-ouest de Megiddo. Et l'armée égyptienne l'emporta :

> « *Quand ils virent sa Majesté victorieuse, ils s'enfuirent têtes basses à Megiddo, si effrayés qu'ils abandonnèrent leurs chevaux et leurs chars d'or et d'argent. Si l'armée de sa majesté n'avait pas perdu son temps à piller ce butin, elle aurait capturé Megiddo à ce moment même, alors que les misérables adversaires de Kadesh (Kds) et les malheureux ennemis de cette cité, dans leur fuite affolée, leur ouvraient les portes de la ville. Car ils étaient tous saisis de terreur devant sa majesté*[423] ».

Ceci a été dit pour excuser la fuite du roi de Kadesh qui ne fut pas fait prisonnier : « *L'armée victorieuse de sa majesté partagea le butin... et fit une grande fête*[424] ». Alors débuta le siège de Megiddo. Bien que la ville ait été fortifiée par d'épaisses murailles, la garnison fut incapable de soutenir le siège con-

[422] Ibid., Secs. 429-30.
[423] Ibid., Sec. 430.
[424] Ibid., Sec. 431.

tre l'armée du pharaon et se rendit : « *Voyez, les chefs de ce pays sont venus livrer leurs biens* ». L'armée égyptienne conquit trois autres cités. Les textes n'ont pas préservé la fin de la campagne mais on peut la reconstituer. Il en résulta la prise des villes fortifiées citées dans les annales ; le pays entier se soumit avec ses 119 villes dont la cité de Kadesh en tête de liste, toutes inscrites sur les « *bas-reliefs des villes* » du temple de Karnak ; de riches butins de vaisselle précieuses sont aussi exposés sur les murs de ce temple. Les questions les plus importantes sont restées sans réponse.

Où se situait la cité de Kadesh ?

Quant au roi de cette cité, on ne chercha même pas à l'identifier. Comment découvrir le nom d'un roi qui vécut des centaines d'années avant Josué dans une cité non localisée, si les textes égyptiens ne le mentionnent pas ? La seconde question laisse les chercheurs perplexes. En effet, pourquoi le nom de Jérusalem, ou Salem, ou Jéhu, comme elle se nommait auparavant, manque-t-il sur la liste des cités palestiniennes, une liste comprenant semble-t-il toutes les villes importantes de la Palestine pré-israélite. La troisième énigme est l'exquise apparence de la vaisselle saisie durant cette campagne. Elle indique un art raffiné et c'est une surprise de découvrir que les peuples incultes de la région cananéenne possédaient des artisans d'une telle excellence.

Au vu des inscriptions documentaires et des sculptures de Karnak, on peut conclure que les Cananéens étaient supérieurs dans l'art de la métallurgie et que Jérusalem échappa au destin de ses cités voisines ; mais l'emplacement de Kadesh donne toujours matière à des débats scientifiques. Le roi de Kadesh vint à Megiddo afin de la défendre contre le roi égyptien ; la forteresse fut prise ; il réussit à se sauver mais sa propre ville tomba également au cours de cette même campagne.

~ Kadesh en Juda

Selon les historiens, il existe un Kadesh célèbre situé sur la rivière Oronte au nord de la Syrie. Mais dans la liste de Touthmosis III, la ville de Kadesh est nommée la première

parmi les 119 cités palestiniennes (non pas syriennes) ; à la seconde place se trouve Megiddo, la scène de la bataille et 117 autres cités les suivent. Ce Kadesh ne pouvait être situé en Syrie car durant sa campagne palestinienne, Touthmosis III ne parvint pas jusqu'à l'Oronte. On trouva un Kadesh en Galilée, Kadesh Naphtali, mentionné plusieurs fois dans les Ecritures ; mais pour quelle raison placer cette insignifiante cité en haut de la liste juste avant Megiddo ? Ce devint un sujet de conjecture.

Une des hypothèses soutient que la cité dont il est question fut Kadesh Naphtali[425]; une autre prétend que ce fut Kadesh sur l'Oronte[426]; chacune des théories doit être défendue ; on doit expliquer pourquoi une ville extérieure à la Palestine, ou une cité négligeable de ce pays fut placée en tête de liste des villes palestiniennes alors que la capitale aurait dû, à juste titre, s'y trouver.

On suggéra que le premier nom de la liste avait été ajouté plus tard[427]. Ceci est hautement improbable, d'autant plus que cette interpolation (le cas échéant) fut rédigée sur les trois copies. On dit aussi que le sculpteur voulut noter la cité galiléenne mais qu'il la confondit avec le célèbre Kadesh sur l'Oronte qu'il plaça donc à la première place[428]. Ces théories soulevèrent des critiques. Les listes palestiniennes furent rédigées peu après le retour de la guerre en Palestine et avant la campagne syrienne ; il n'y avait donc aucune raison de confondre les villes[429]. D'autre part, cette liste fut sans aucun doute effectuée sur instruction personnelle de Touthmosis III et vérifiée par ses officiers. Le récit similaire, court mais clair de Juda rapporte :

> « *La cinquième année du règne de Roboam, Shishak, roi d'Egypte marcha contre Jérusalem. Avec 1200 chars, et 60.000 cavaliers et une innombrable armée de Libyens, de Soukkiyens et d'Ethiopiens, il prit les villes fortifiées de Juda et atteignit Jérusalem*[430]».

[425] Mariette, *Listes géographiques des pylônes de Karnak*, Leipzig, 1875, p 12-13.
[426] G. Maspero, *Transactions of the Victorian Institute, XX* , Londres, 1887, 297.
[427] W. Max. Müller, *Asien und Europa nach altägyptishen Denkmälern*, Leipzig, 1893, p. 145, n. 3.
[428] W. Max Müller, « Die Palätinaliste Thutmosis III » *Mitteilungen, Vorder-Asiatisch-ägyptishe Gesellschaft*, Vol. Xii, No. I, 1907, p.8.
[429] Simons, *Handbook for the Study of Egyptian Topographical Lists Relating to Western Asia*, Leiden, 1937.
[430] II Chronique 12:2-4.

La conquête des cités fortifiées, relatée au début des annales de Touthmosis III, dépeint la première phase de la guerre. La marche sur la capitale forme la seconde phase. Jérusalem, menacée par le pharaon, ne peut donc être que Kadesh. Ce qui répond à deux questions : pourquoi Jérusalem n'est pas citée sur la liste de Touthmosis III ? Où se trouvait la ville royale de Kadesh ? Jérusalem apparaît-il ailleurs sous le nom de Kadesh ? Les Ecritures mentionnent en effet souvent ce mot : « *Salomon fit monter la fille de pharaon de la cité de David... car là se trouvent les lieux* kadesh (saints) ». Dans un psaume, le Seigneur dit : « *C'est moi qui ai sacré mon roi sur Sion, ma montagne* kadesh (sainte)[431]». Joël en appelle ainsi au peuple : « *Sonnez du cor à Sion, et donnez l'alarme sur ma montagne* kadesh[432]». Il dit aussi : « *Vous saurez que Je suis le Seigneur votre Dieu qui habite Sion sur ma montagne* kadesh (sainte) : *c'est alors que Jérusalem sera un lieu saint* (kadesh)[433]». Isaïe dit des habitants de Jérusalem : « *qu'ils se nommaient eux-mêmes les citoyens de la ville* Kadesh ». Il prophétisa au sujet du jour où le Seigneur « *rassemblera toutes les nations et les langues... Et elles ramèneront tous vos frères... de toutes les nations... à ma montagne* kadesh, *Jérusalem*[434]». Daniel pria : « *détourne ta colère et ta fureur de Jérusalem, ta ville, ta montagne* kadesh[435], *la ville* kadesh ». Et Néhémie écrivit : « *le reste du peuple tira au sort pour qu'un homme sur dix vint résider à Jérusalem, la ville* kadesh[436]».

La « *Terre Sainte* » et la « *Ville Sainte* » furent des noms attribués à la Palestine et à Jérusalem dès les époques les plus reculées. Non seulement les Ecritures mais aussi les inscriptions égytiennes « *Terre de Dieu* », Kadesh, en portent témoignage. Les textes hébreu ne sont donc pas les seuls à utiliser le nom Kadesh pour Jérusalem. De savants exégètes, dans leurs efforts pour situer les antiques cités examinèrent soigneusement les noms des villages palestiniens les plus obscurs, mais ils négligèrent de prêter attention au nom

[431] Psaumes 2:6.
[432] Joël 2:1.
[433] Joël 4:17.
[434] Isaïe 66:18.
[435] Daniel 9:16.
[436] Néhémie 11:1. Des expressions semblables se trouvent également dans les Psaumes 3:4, 15:1, 43:3 et 99:9 ; dans Isaïe 65:11 et 25 ; dans Ezéchiel 20:40 ; dans Zéphanie 3:11 ; dans Zacharie 2:12 ; et dans de nombreux autres passages de la Bible.

donné par les arabes à Jérusalem : *el-Kuds*, le Saint, ou la Sainteté.

Kadesh, la première des villes palestiniennes était donc Jérusalem. Le « *misérable adversaire* » fut Roboam. Nombreuses parmi les 119 cités, furent celles que les universitaires n'osèrent pas reconnaître : elles avaient été construites alors qu'Israël était déjà installé en Canaan. L'antiquité fut attribuée à d'autres cités qui n'y avaient pas droit. Les villes fortifiées restaurées par Roboam[437] sont énumérées dans la liste égyptienne[438]. On peut constater que Etam est Itmm ; Beth-Zur, Bt sir ; Socoh, Sk[439]. Un nouveau champ d'investigation s'ouvre ici pour les universitaires : examiner la liste des cités palestiniennes de Touthmosis III et comparer leurs noms avec ceux des villes du royaume de Juda. Le travail peut s'avérer fructueux. A la fin d'un passage précédent, nous avons laissé Touthmosis III sous les murs de Kadesh-Jérusalem. Les forteresses situées à l'ouest de Jérusalem étaient tombées ; la plus puissante d'entre-elles, défendue par le roi de Jérusalem, ouvrit ses portes après la fuite du roi et de son escorte (II Chroniques 12:5) *« les princes de Juda... devant Shishak, s'étaient regroupés à Jérusalem »*. Quelques années seulement auparavant, les terres avaient été partagées en deux. Juda, séparé du royaume du nord, fut affaiblie et incapable de se défendre. Le prophète Shemaya qui, quatre ans plus tôt, avait mis le peuple en garde contre une guerre fratricide, vint trouver le roi et les princes de Juda avec un message courroucé du Seigneur abandonné par le peuple de Jérusalem. Le roi et les princes s'humilièrent et le roi dit « *le Seigneur est juste* ». Shemaya revint ensuite avec un autre message :

> « *Je leur accorderai la délivrance ; et ce n'est pas par les mains de Shishak que ma colère s'abattra sur Jérusalem. Mais ils deviendront ses esclaves. Puisqu'ils avaient refusé de servir le Seigneur, ils deviendraient les esclaves d'un royaume terrestre. Ainsi parla le Seigneur*[440] ».

[437] II Chroniques 11:5.
[438] A. Jirku, *Die ägyptishen Listen der Palästinensischen und Syrischen Ortsnamen, Klio Beiheftee*, XXXVIII; Simons, *Handbook*.
[439] Etam est le numéro 36 sur la liste, Beth-Zur, le n°110 (selon A. Jirku, il s'agit de Beth-Zur et non de Beth-Shan), Socoh est le n°67.
[440] II Chroniques 12:7.

Le roi égyptien et son armée qui, à Megiddo, « *rendirent grâce à Amon pour la victoire accordée à son fils* » répétèrent certainement leur prière devant les murs de Jérusalem. Après la chute « *des cités fortifiées appartenant à Juda* ». Jérusalem ouvrit ses portes sans résistance : « *Alors, les princes d'Israël et le roi courbèrent le front* » ils ne furent « *pas anéantis* » ; la colère du Seigneur ne « *s'abattit pas sur Jérusalem par les mains de Shishak* ». La ville ne fut pas prise d'assaut. Aucun texte ne dit que Jérusalem fut attaquée par Touthmosis III. Mais le roi d'Egypte conquit Kadesh dont le nom se trouve en tête de liste des cités qu'il captura en Palestine. Touthmosis III décrit lui-même l'humiliation des princes de Juda après la chute de Megiddo :

> *« Les chefs de ce pays vinrent se livrer, faire allégeance au renom de sa majesté, la supplier d'épargner leur souffle, en vertu de son immense pouvoir et de la gloire universelle de sa majesté*[441] »

« *La puissance de son armée* » est mentionnée dans le texte hébreu : « *les 1200 chars, les 60.000 cavaliers sans compter tous ses alliés, les Libyens, les Soukkiyens et les Ethiopiens* ». Le Seigneur indigné humilia donc Jérusalem qui avait érigé des statues aux dieux d'Egypte, de Sidon et autres pays sur les collines entourant Jérusalem ; bientôt donc, le dieu à tête de bélier recevrait les splendeurs du Temple de Salomon et tous les objets précieux transportables (II Chroniques 12:9) :

> « *Alors Shishak, roi d'Egypte marcha sur Jérusalem. Il se fit livrer les trésors du Temple du Seigneur et ceux du palais royal ; il prit absolument tout : il emporta aussi les boucliers d'or que Salomon avait faits* ».

Ne demeura que l'Arche d'Alliance, une pièce sans valeur, une relique du désert et les Tables de la Loi. Pourquoi donc l'Egypte aurait-elle manqué d'anciennes stèles ?

~ Les vases et le mobilier du Temple de Salomon

C'est sur les murs du temple de Karnak que Touthmosis III fit reproduire les trésors rapportés de Palestine. Le bas-

[441] Breasted, *Records*, Vol. II, Sec. 434.

relief expose la richesse légendaire de Salomon sur dix rangs. On y voit la copie de divers objets précieux, mobiliers, vases et ustensiles du Temple, du palais royal, et sans doute aussi provenant des sanctuaires élevés aux déités étrangères.

Sous chaque objet se trouve un symbole numérique indiquant le nombre d'unités rapportées de Palestine par le roi : un trait signifie un seul exemplaire, un arc en signale dix, une spirale, cent. Si Touthmosis III avait souhaité par vantardise exposer tout le butin enlevé du Temple et des palais de Jérusalem en exhibant chaque objet séparément au lieu d'utiliser ce système numérique, un mur long d'un kilomètre aurait été nécessaire et même n'aurait pas suffi. Les trophées en or sont représentés dans les cinq rangées les plus élevées ; les objets en argent, d'autres en or ainsi que des pierres précieuses sont mélangés sur les rangées suivantes. Les bronzes et les pierres semi-précieuses occupent les rangées inférieures.

La fortune accumulée par une nation au cours de centaines d'années de travail laborieux et de vie stable en Palestine, le butin rassemblé par Saül et David dans leurs expéditions militaires, les richesses d'Auaris, la place forte amalécite, les gains provenant du commerce entre l'Asie et l'Afrique, l'or d'Ophir, les cadeaux de la reine Hatshepsout, tout fut pillé par Touthmosis III. L'œuvre de Hiram de la tribu de Nephtali, est reproduite sur les murs du temple de Karnak ; Hiram et ses artisans étaient renommés pour leur adresse. La main de leur royal maître, Salomon, leur prodiguait généreusement le métal précieux et la pierre[442]. D'autre part, cette exposition présente également des spécimen réalisés par les artisans de David car (I Rois 7:51) : « *Salomon apporta ce que son père David avait consacré, l'argent, l'or et les vases qu'il mit dans le trésor du Temple du Seigneur* ».

De plus, les objets sacrés façonnés par l'ancien maître Besaleél, fils d'Ouri[443] sont sans doute également reproduits sur la fresque. Identifier de façon exhaustive les objets gravés sur le temple de Karnak avec ceux décrits dans le *Livre*

[442] I7:13-45 ; Chroniques 4:11-22.
[443] II Chroniques 1:5.

des Rois et les *Chroniques* nécessiterait un lourd travail qui serait grandement facilité par l'étude des moulages des bas-reliefs de Karnak. La courte incursion suivante ne prétend pas être complète, ni définitive ; elle n'est qu'une tentative. Elle pourrait cependant démontrer la similitude existant entre le butin de Touthmosis III, et ce que le roi d'Egypte rapporta de Jérusalem sous Roboam, fils de Salomon. Une large part du butin de Touthmosis III consiste en objets de culte volés dans le Temple.

On y trouve des autels destinés aux holocaustes et à l'encens, des tables du sacrifice, des vasques pour la purification, des coupes pour l'huile sainte, des tables pour le pain d'oblation et ainsi de suite. Sans aucun doute, le temple pillé par Touthmosis III était extrêmement riche : « *A Jérusalem, Shishak se fit livrer tous les trésors du Temple de Salomon et du palais du roi*[444] ».

Sur le bas relief de Karnak, on voit Touthmosis III offrant au dieu Amon des objets qui représentent la part de son butin consacrée au temple d'Amon et destinée aux prêtres égyptiens. L'ensemble du pillage effectué par Touthmosis III n'est pas visible sur la fresque. Il sélectionna pour les temples égyptiens ce qu'il avait dérobé dans le temple étranger, et c'est parmi cette collection « *d'œuvres d'art* » que l'on doit pointer les objets du Temple, énumérés dans les *Livres des Rois* et les *Chroniques.*

Le transport des richesses de la Palestine en Egypte est dépeint dans les tombeaux des vizirs. Outre les œuvres d'art habituelles exposées dans la scène de présentation à Amon, d'autres objets, apparemment issus du palais royal, furent destinés au palais de pharaon et aux demeures de ses favorites. Nous établirons brièvement une comparaison entre les métaux utilisés et le style des artistes d'après les sources hébraïques et égyptiennes. Sur le bas relief, des inscriptions accompagnent chaque objet et indiquent dans quel matériau il fut confectionné.

Trois métaux différents furent traduits par or, argent et bronze « cuivre ». Le mobilier sacré et les vases du Temple

[444] II Chroniques 12:9.

de Salomon étaient en or, en argent et en bronze « cuivre ». Sur le mur, un article est souvent représenté en or et un autre similaire en cuivre ; les *Livres des Rois* et des *Chroniques* font fréquemment allusion à la fabrication d'objets identiques en or et en bronze « cuivre ». Les œuvres d'art étaient manufacturées dans chacun de ces métaux. Quand l'or était utilisé pour les récipients et le mobilier du Temple de Salomon, c'était ou de l'or pur[445] ou du bois plaqué or[446].

A Karnak, les objets sont définis par les termes « or » et « plaqué or ». A l'époque où Israël n'avait pas de lieu de culte permanent, il transportait l'Arche d'Alliance et autres objets sacrés d'un endroit à l'autre et quelques fois même dans les batailles. Afin d'en faciliter le transport, on fixa des anneaux et des barres de part et d'autre du tabernacle[447]. L'ancien meuble du tabernacle, placé par Salomon[448] dans le Temple fut, sous le règne de son fils, emporté par le pharaon et son armée. L'Arche d'Alliance cependant, ne fut pas dérobée mais demeura dans le Temple jusqu'à l'exil à Babylone[449]. Elle servit probablement de modèle pour déplacer d'autres objets sacrés utilisés dans les enceintes liturgiques de Kéthel, Siloé et ensuite de Jérusalem. Le bas-relief de Karnak, au second et septième rang, montre des coffres en forme d'arc avec des anneaux dans les angles et des barres pour le transport. « *Une moulure d'or autour* » ornait les autels et les tables sacrées dans l'antique Juda[450].

On peut voir cet ornement sur l'autel d'or du second rang du bas-relief ainsi que sur l'autel de bronze (cuivre) du neuvième rang[451]. Le *shoshana*, traduit par « lys » (lotus) fut l'ornement préféré, on le trouve fréquemment sur les coupes : « *son bord avait la même forme qu'une coupe, comme une fleur de lotus*[452] ».

Le lotus est le motif le plus souvent répété sur les récipients reproduits à Karnak. Une fiole en forme de lotus est représentée en or, en argent, et en pierre colorée (malachi-

[445] I Rois 7:48-50 ; Chroniques 4:7, 8, 21, 22 ;
[446] I Rois 6:20,21,28,30,32,35 ; II Chroniques 3:7,9 ;
[447] Exode 37:3, 13-14.
[448] I Rois 8:4.
[449] Seder Olam 25. Autres sources dans Ginzberg, *Legends*, VI, 380.
[450] Exode 37: 11, 12, 25.
[451] Voir l'illustration « Coupes et mobiliers du Temple de Jérusalem ».
[452] I Rois 7:26.

te ?). On peut voir une bordure de lotus sur diverses coupes, on ne trouve ce type de frise ornementale tout à fait extraordinaire que dans les récits scripturaires et sur les bas reliefs de Touthmosis III. Des bourgeons parmi les fleurs « *ses boutons et ses fleurs*[453] » décoraient également le tabernacle. Ce motif apparaît sur un vase à Karnak, dans le dernier et le cinquième rang du bas-relief. Les figures animalières, lions et bœufs, sont citées parmi les motifs ornementaux du Temple de Jérusalem (I Rois 7:29 et 36).

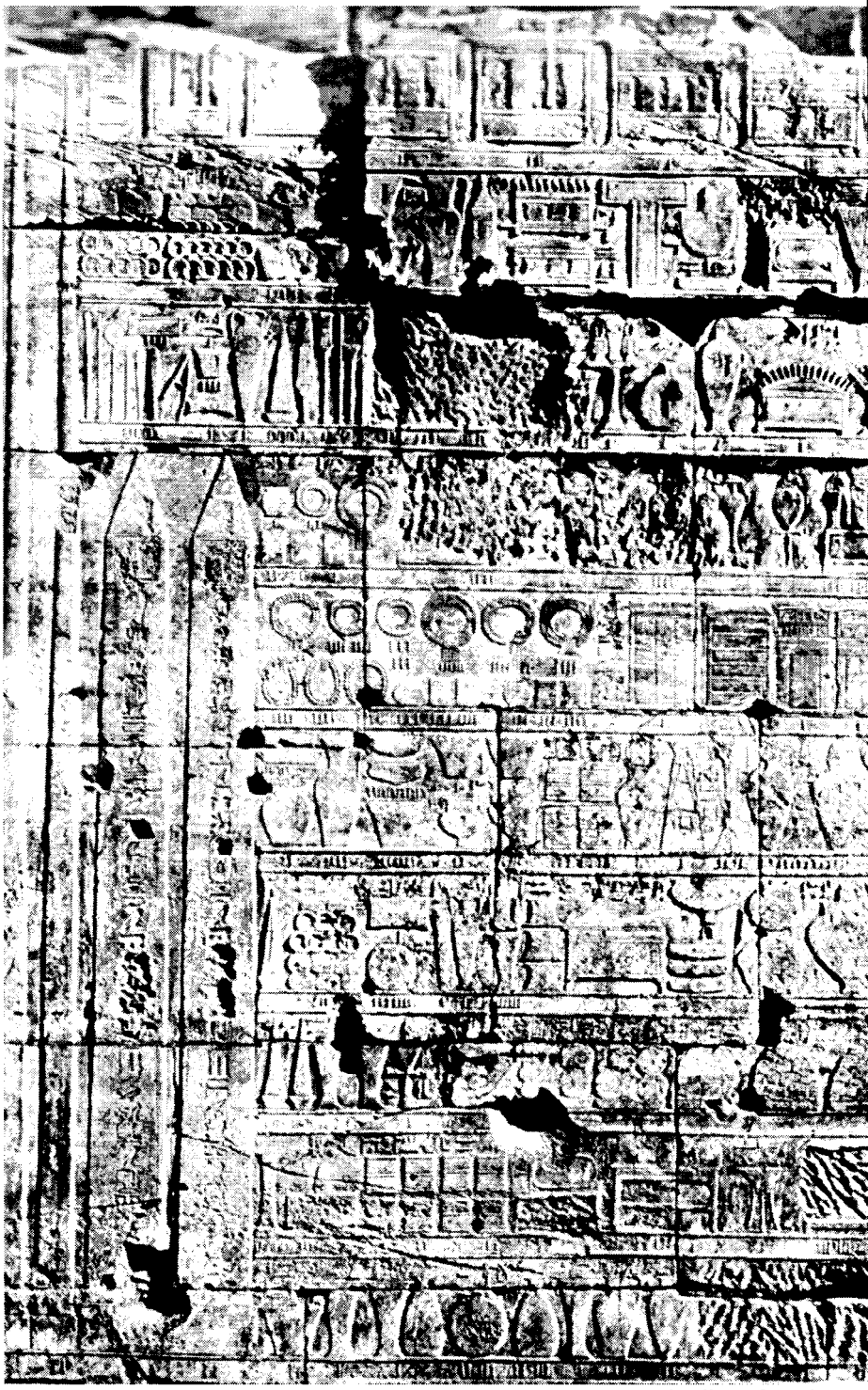
On voit des têtes de lions sur les peintures murales de Karnak, on y trouve aussi la tête d'un bœuf décorant une amphore. Aucun symbole phallique n'apparaît sur les bas-reliefs parmi les images d'objets sacrés. Absolument aucune image de dieu n'est représentée non plus. Des têtes d'animaux (lions) avec le signe de l'uræus sur le front, ainsi que la tête d'un faucon sont sculptées sur les couvercles de certaines coupes. Ces coupes peuvent provenir du palais construit par Salomon pour son épouse égyptienne. Les idoles furent et sont encore utilisées dans toutes les liturgies païennes.

Les centaines d'objets sacrés présentés sur la peinture murale n'étaient visiblement pas destinés à un culte idolâtre ; ils suggèrent plutôt un rite où des animaux, de l'encens et du pain d'oblation étaient offerts, mais où aucune idole n'était adorée. Le Temple de Kadesh (Jérusalem mis à sac par Touthmosis III) regorgeait d'ustensiles destinés au service religieux mais ne contenait absolument aucune image d'un dieu. On peut identifier pièce par pièce les autels et les récipients du Temple de Salomon sur les murs de Karnak. On trouva un autel d'or destiné aux offrandes dans le Temple de Salomon (I Rois 7:48 ; II Chroniques 4:19). Il était unique en son genre.

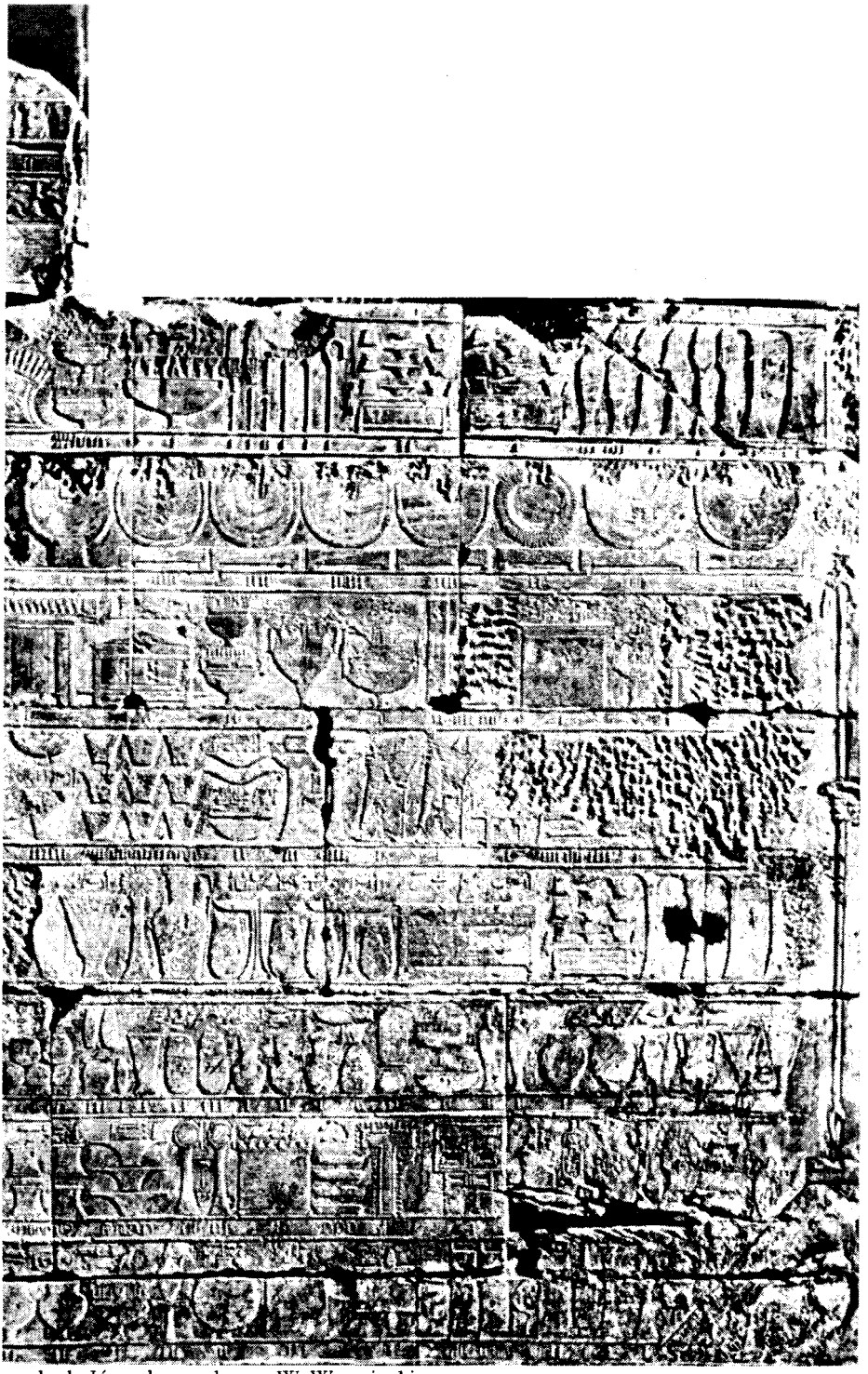
Dans la seconde rangée du bas-relief, on voit un autel en partie détruit, en partie discernable, dont le pourtour est orné d'une couronne et dont l'inscription se lit « *Le* [un] *grand autel* ». Il était d'or pur.

---

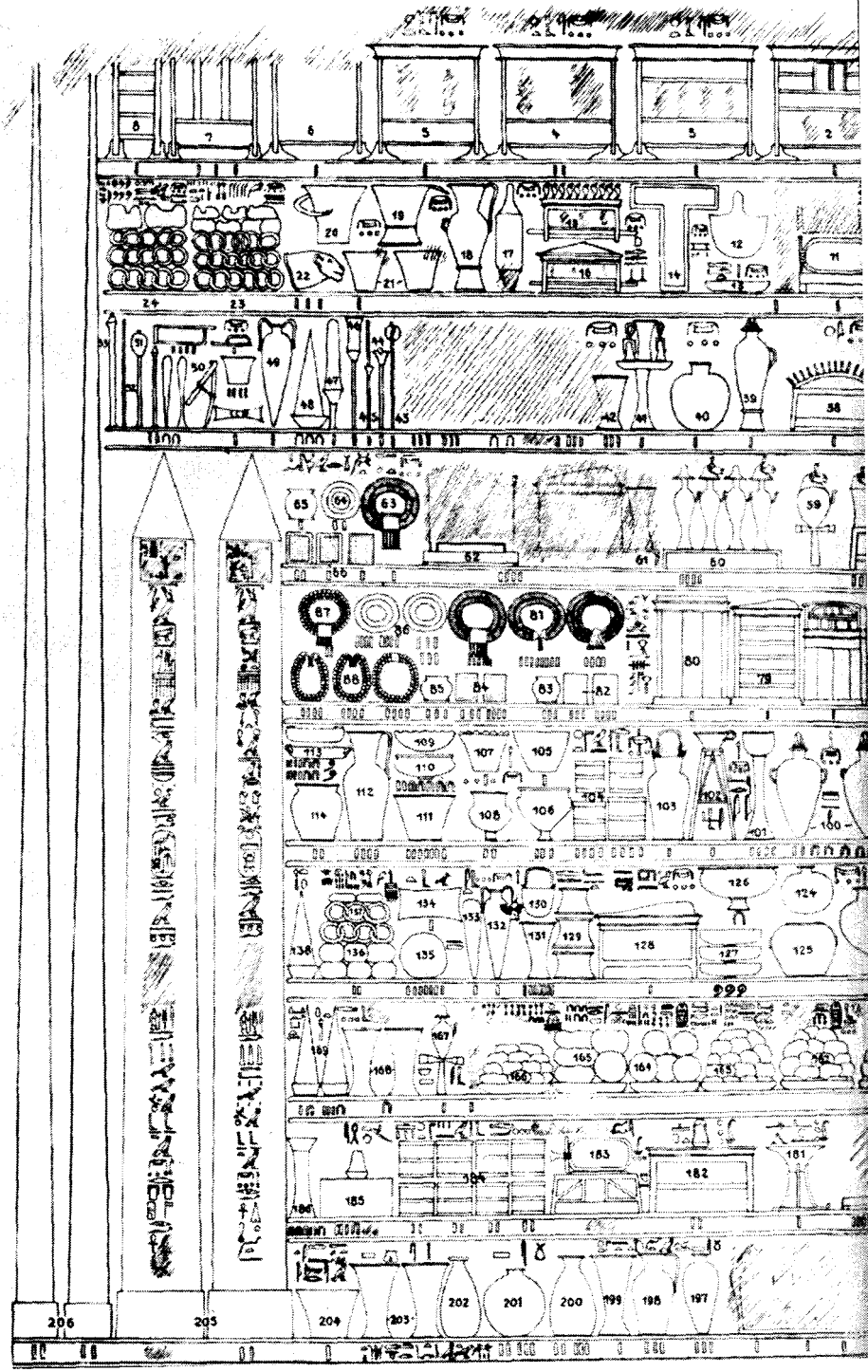
[453] Exode 37:17. Le frises ornementales de la vaisselle sont étudiées par H. Schaefer, *Die alraegyptishen Prunkgefaesse mit aufgesetzen Randverzierungen*, Leipzig, 1903. Son travail ne fait aucune référence à la description biblique de la vaisselle.

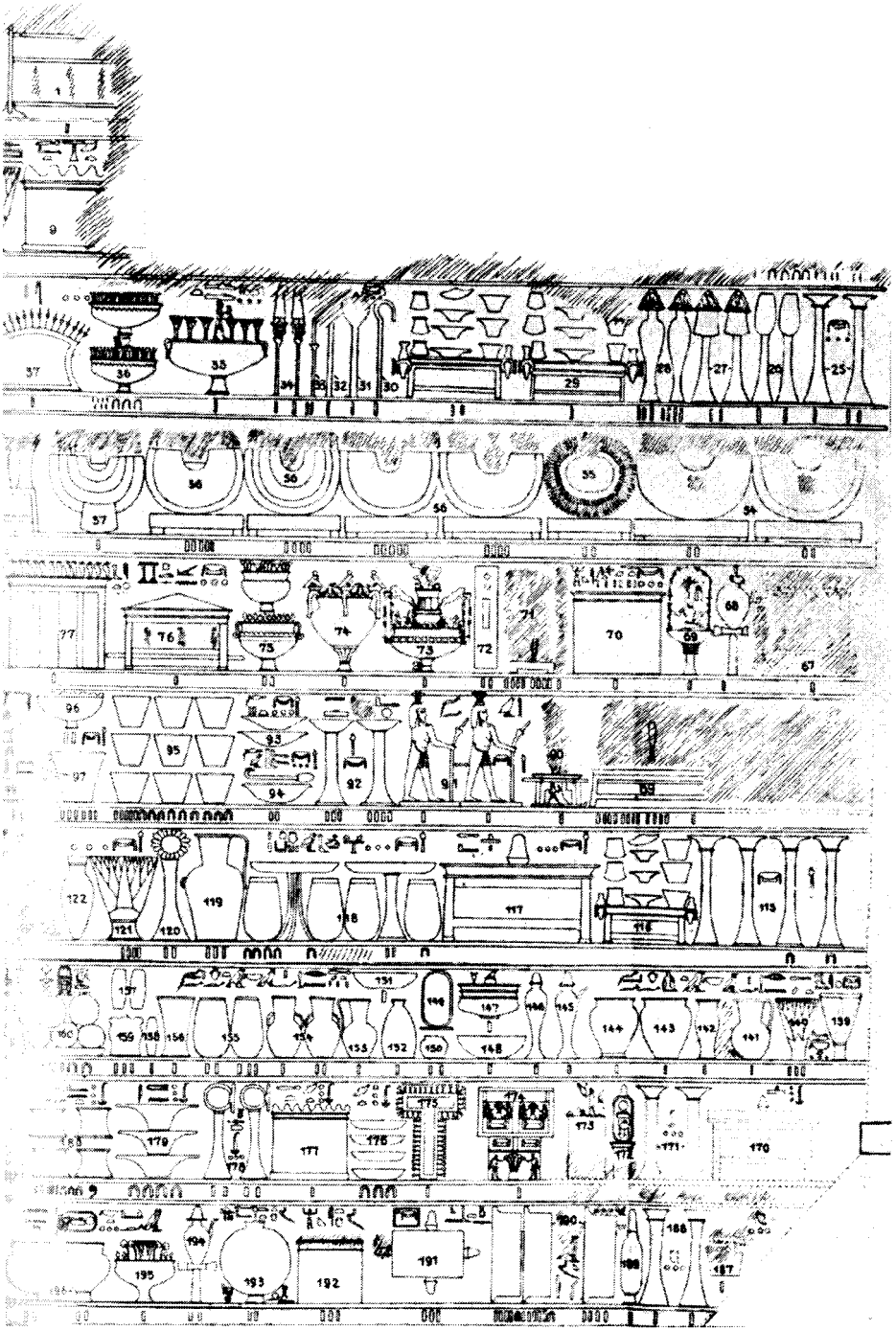


Vaisselle et fournitures



:mple de Jérusalem photo : W. Wreszinski.





Un autre autel, de « *cuivre* » fut aussi découvert dans le Temple de Jérusalem ; il était carré et très grand[454]. Or, le neuvième rang du relief de Karnak montre un autel de « cuivre » (bronze) dont la forme est similaire à celle de l'autel de dieu déjà cité. L'inscription dit : « *Un grand autel de cuivre* [bronze] ». Dans la mesure où sa hauteur est égale à sa largeur, il ne correspond pas à la description de l'autel mentionné dans le *Second Livre des Chroniques*, lequel est deux fois plus large que haut.

Cependant, le premier chapitre du *Second Livre des Chroniques* nous apprend qu'un autel en cuivre fabriqué par Besaleél fut trouvé parmi les objets sacrés du Temple de Jérusalem.

Juste après l'autel se trouve la table « *avec les pains d'oblation* » (I Rois 7:48 ; II Chroniques 4:19). Le pain d'oblation ne fut visiblement pas fait de farine mais d'or et d'argent ; l'*Exode*[455] nous dit qu'il fut l'œuvre de l'orfèvre Besaleél. Le bas relief de Karnak le représente sous la forme d'un cône. On trouve les termes « *pain blanc* » en guise d'explication inscrite sur le cône du septième rang. Car ce pain était d'argent. Les 30 cônes d'or et les 24 cônes de pierres colorées (malachite), de forme identique au cône d'argent, reproduisaient aussi des pains d'oblation.

Les « *chandeliers et leurs lampes*[456]» pour la lumière sont représentés avec leurs lampes en formes de fleurs ; on les voit sur les dessins 35, 36, 37, et 38 de la peinture murale. L'un d'eux (35) porte trois lampes en forme de lotus à gauche et trois à droite. Les autres chandeliers (37, 38) portent huit lampes à gauche et huit à droite. Ceux dont les lampes furent forgées par Besaleél pour le tabernacle, en avaient trois à gauche et trois à droite[457]. Chaque branche était décorée d'amandes avec un bouton et une fleur d'amandier. Une forme tardive donna la préférence à sept lampes de part et d'autre du pied.

Outre ces chandeliers, des chandeliers d'un autre style sont mentionnés. D'après le *Premier Livre des Rois* (7:49),

[454] Vingt coudées de côté, dix codées de haut, II Chroniques 4:1.
[455] Voir Exode 25:30 ; 35:13 ; 39:36, et Nombres 4:7.
[456] II Chronique 4:20.
[457] Exode 25:35 ; 37:21.

ces derniers portent des fleurs. On les voit au troisième rang du bas-relief (25, 26, 27 et 28). Le candélabre ressemble à une tige supportant une floraison de lotus. Juste après l'autel, nous trouvons les tables avec le pain d'oblation et les candélabres sur les tables des offrandes :

> Exode35:13 : *La table... et tous ses accessoires* (37:16) *accessoires... sur la table : ses plats, ses cuillères et ses bols, y compris leurs couvercles, tous d'or pur.*

Sur la fresque murale, on constate que la table et les récipients étaient d'or pur (I Rois 7:48). En or aussi, au troisième rang « *les tables du sacrifices* », mais en argent au septième rang. Ces tables supportaient des récipients : trois assiettes plates, trois grandes coupes, trois pots ou bols, une pelle. De nombreuses autres tables en or, argent et bronze sont aussi reproduites sur le bas-relief. L'équipement du Temple comprenait également des « *crochets et toutes sortes d'instruments*[458] ». A la fin du troisième rang, à gauche, près de la table des offrandes, se trouvent des crochets, des cuillères et autres ustensiles (30, 31, 32, 33, 43, 44) ; sur la plupart des rangs mais surtout sur le second et le sixième apparaissent des bols en or. « *L'autel des parfums et ses barres, et l'huile d'onction*[459] » se trouvaient dans le Temple de Jérusalem. Les Ecritures ne donnent aucun détail sur l'aspect de cet autel, si bien que divers objets ayant la forme d'autels semblent convenir à l'usage de l'encens. La fumée de l'encens s'écoulait-elle par les becs ornementaux ? L'encens brûlait-il sur une coupelle posée sur un support (41, 181) ? On voit des autels sur socle sur lesquels se trouvent des récipients contenant l'huile d'onction (41) ; on peut lire au dessus des motifs du dernier rang (197-199) : « *Albâtre, empli d'huile d'onction pour les sacrifices* ».

Des mouchettes d'or servaient à diffuser les parfums durant le service religieux du Temple de Salomon et on les retrouve dans II Chroniques 4:22 et I Rois 7:50. *Masrek* en hébreu désigne une fontaine ou un récipient qui éjecte un fluide. D'après les Ecritures, de telles fontaines existaient

[458] II Chroniques 4:16.
[459] Exode 35:15.

dans le Temple de Salomon[460]. D'autre part, un ou deux récipients parmi ceux dessinés sur le mur de Karnak présentent une forme particulière. Le vase du cinquième rang ressemble à une saucière à deux becs ; il est de plus orné de silhouettes d'animaux. Les becs sont reliés à la vasque par deux animaux, (des lions ?) s'étirant dans leur direction ; des rongeurs courent le long des becs, deux vers le haut, deux vers le bas ; des grenouilles trônent sur la saucière. Les fontaines modernes sont souvent décorées de cette manière. Les reproductions de grenouilles conviennent tout particulièrement à ce but. Les bouches des animaux et autres orifices pouvaient aussi être utilisés pour diffuser du parfum ou de l'eau. Il semble que l'objet suivant sur la fresque, soit également une fontaine.

Une centaine de vasques en or furent réalisées par Salomon pour le Temple[461]; 95 vasques d'or sont dénombrées au sixième rang de la muraille ; 6 vasques plus grandes sont montrées séparément. Les murs et le sol du Temple de Salomon étaient « *couverts d'or fin* » et « *sertis de pierres précieuses*[462]». Pharaon qui « *prit tout* » ne laissa ni cet or, ni ces pierres sur les murs. Il en fit transformer une partie en bijoux, et l'inscription située au-dessus des numéros 63-65 confirme : « *Or et pierres précieuses que sa majesté a retravaillés* ». De l'or fut dérobé sous forme de lingots et d'anneaux/chaînes (23, 24). Le *Second livre des Chroniques* (3:16) assure que le Temple de Salomon avait effectivement contenu des chaînes d'or « *et il fit des chaînes* ». La rangée inférieure de bas-relief présente 33 portes et la légende dit qu'elles sont « *de cuivre martelé* » (190). « *En outre, il fit le parvis des prêtres, la grande cour et ses portes qu'il revêtit de bronze*[463]».

Cibles ou boucliers « *d'or battu* » sont cités parmi le butin de pharaon (II Chroniques 9:15). Ces 300 boucliers sur lesquels avaient été appliqués 200 écus d'or (II Chronique 9:16) n'appartenaient pas au Temple. Ils décoraient « *la galerie de la forêt du Liban* ». Au septième rang du bas-relief se

[460] I Rois 7:50 et II Chroniques 4:22.
[461] II Chroniques 4:8.
[462] II Chroniques 3:5-6 ; I Rois 6:28.
[463] II Chroniques 4:9. *Nechoshet* est traduit à la fois par « *laiton* » et cuivre. Cependant, il s'agissait ou de cuivre ou de bronze (alliage de cuivre et d'étain) ; le laiton (alliage de cuivre et de zinc) fut introduit beaucoup plus tard.

trouvent trois disques où figure le nombre 300 signifiant qu'il en existe 300 exemplaires. On ignore de quel métal ils sont faits ; certains des objets figurant dans ce rang sont en argent, mais la légende accompagnant l'article suivant signale que c'est de l'or. L'immense « *mer de cuivre* » et les bases cuivrées[464] n'ont pas été déplacées par pharaon[465]. Plus tard, parmi les objets dérobés par Nebuzaradan, un officier de Nabuchodonosor, se trouvaient « *deux colonnes, une mer et les bases que Salomon avait fait construire pour la Maison du Seigneur*[466] ».

L'ornement distinctif du grand prêtre (un collier et un pectoral) n'est pas cité par les Ecritures dans le butin de pharaon et pourrait ne pas avoir été volé. Mais les vêtements précieux des prêtres furent emportés. Le quatrième rang exhibe des colliers, certains munis de pectoraux, qui furent offerts aux prêtres d'Amon. Le bas relief de Karnak donne un parfait inventaire des objets et du mobilier du Temple de Salomon. Ce compte-rendu est beaucoup plus détaillé que le bas-relief de l'Arc de Titus à Rome, lequel expose seulement le candélabre assorti d'un petit nombre de vases du Second Temple, l'ensemble apporté dans la capitale romaine exactement 1000 ans après le sac du Premier Temple par les Egyptiens.

~ Collections zoologique et botanique de Palestine

Touthmosis III parvint à ses fins. Il divisa le royaume de David et Salomon. Juda s'inclina sous sa domination. La base navale de Ezion-Geber cessa d'être sous le contrôle de Juda. Les expéditions maritimes des Israélites en compagnie des marins de Tyr et Sidon ne furent pas renouvelées. Megiddo qui protégeait la route entre Jérusalem et Sidon, devint la principale forteresse égyptienne en Syrie-Palestine. Les Sidoniens qui soutinrent la garnison de Megiddo, sans doute en tant que mercenaires, tentèrent, après sa chute, de sauver leur propre indépendance.

[464] I Rois 7:23 et II Chroniques 4:2.
[465] II Rois 25:16.
[466] II Rois 25:16. Quelques objets en or ont sans doute été sauvés par les prêtres sous Roboam, alors que Nebuchadnezzar selon certains écrits, emportait des récipients d'or que Salomon avait fait faire pour le temple (II Rois 24:13). Mais, selon Seder Olam, pharaon Zerahhh renvoya à Asa ce que Shishak avait pris à Roboam.

Quant à Jaffa, elle tomba sous les coups d'un général de Touthmosis III[467]; quelques années plus tard, une partie de la flotte des Phéniciens fut saisie par Touthmosis III. Le royaume du nord d'Israël, dirigé par un roi marionnette, un jouet dans les mains du pharaon, n'eut pas besoin d'être conquis. Jéroboam arriva d'Egypte où il avait été formé à sa tâche. Nul doute alors dans ces conditions que la terre d'Israël n'ait été toute disposée à payer tribut à Touthmosis III. En moins de cinq mois – en 148 jours exactement – la campagne de Palestine fut terminée. L'année suivante Touthmosis III fit une tournée d'inspection en Palestine qui lui rendit hommage.

En Palestine toujours, il choisit pour l'une de ses femmes[468] une jeune fille de la famille royale et l'emmena chez lui avec des bijoux en or et lapis-lazuli et une escorte de trente esclaves ; il prit aussi des chevaux, des chars forgés en or et électrum, des bœufs et du petit bétail, des plats en or « *dont on ne pouvait estimer le poids* » des plats en argent, une corne en or incrustée de lapis-lazuli, « *de l'argent en quantité* », 823 jarres d'encens, 1718 jarres de vin doux, de l'ivoire, des bois précieux, « *tout le luxe de ce pays* ». L'année suivante (l'année 25), le pharaon entreprit une nouvelle inspection en Palestine. Cette fois, il visita le nord du pays (Retenu, la Haute). Sur sa route, il admira les jardins de Juda, Benjamin et Ephraïm. Nombre d'entre-eux, riches en couleurs, parfums et variétés furent transplantés en Egypte :

> « *Toutes les plantes, toutes les fleurs qui poussaient dans la terre de Dieu et qui furent trouvées par sa majesté, alors que sa majesté avançait vers Retenu la Haute* ».

De façon similaire aux bas-reliefs de Pount de Hatshepsout, cette terre est nommée Terre de Dieu. Après l'expédition pacifique de la reine Hatshepsout, lors de laquelle seulement 31 arbres à encens avaient été transportés en Egypte, celle de Touthmosis III qui levait l'impôt préleva

[467] Voir la fantastique histoire de la capture de Jaffa par un général de Touthmosis III dans le papyrus de Harris, 500, traduction de Goodwin, *Transactions of the Society of Biblical Archéology*, III, 340-48, et G. Maspero, ibid., I, 53-66; ainsi qu'une nouvelle traduction par T.E. Peet, *Journal of Egyptian Archaeology*, XI, 1925, 226.
[468] Breasted, *Records*, Vol. II, Sec. 447.

des collections botaniques entières. Ces collections sont reproduites sur les murs du temple de Karnak. Elles exposent les formes variées et particulières de la flore en Palestine il y a de cela quelques 2800 ans. Une collection zoologique fut aussi emportée ; aucune légende n'en parle mais des silhouettes d'animaux apparaissent parmi les plantes sur le bas-relief. Sa majesté dit « *Je le jure, de même que Rê m'aime, et que mon père Amon me comble de ses faveurs, toutes ces choses arrivèrent en vérité* ». Ces images nous rappellent que Salomon mettait son royal plaisir dans la collecte et l'étude des plantes et des animaux (I Rois 5:13) :

> *« Il parla des plantes, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope qui croît sur les murs: il parla aussi des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles et des poissons ».*

Parmi les plantes rapportées par Touthmosis III, les botanistes[469] reconnurent le lotus bleu, le dattier de la vigne, le grenadier, le plant du dragon, l'arum, l'iris, le chrysanthème, de même que le bleuet, la mandragore ainsi que certaines variétés de pins et des sortes « d'arbres à melon ». Ils furent cependant incapables d'identifier de nombreuses plantes[470]. On peut donc conclure avec certitude que nombre de spécimens floraux représentés sur les murs de Karnak n'étaient pas originaires de Palestine. Comment expliquer alors la présence de ces plantes parmi celles que Touthmosis III rapporta de ce pays ?

> « *Deux solutions se présentent pour expliquer la double appellation géographique, Palestine et Terre de Dieu. D'une part, il est évident qu'une partie des plantes venaient en fait de la Terre de Dieu, d'autre part, une autre hypothèse peut être avancée pour justifier la présence des autres plants, à savoir que les princes des contrées étrangères envoyaient des messagers avec des cadeaux destinés au pharaon alors que celui-ci marchait de victoire en victoire*[471] ».

Cette seconde supposition est étrange ; ce n'est pas d'usage que des pays éloignés envoient des plantes et des

---

[469] G. Schweinfurth « Pflanzelbinder im Tempel von Karak » Engler's *Botanische Jahrbücher*, LV 51919, 464-80. *Atlas zur altaegyptischen Kulturgeschichte*.
[470] Wreszinski, *Atlas*, Pt. II: « entzieht sich die weit überwiegende Zahl der dargestellten Pflanzen der botanischen Bestimmung und damit auch der Bestimmung ihrer Heimat ».
[471] Ibid., Pt. ii, illustration 33.

oiseaux à des armées conquérantes. Quant à la première solution, elle illustre simplement l'hypothèse visant à éviter de confondre la Palestine avec la Terre de Dieu. Ainsi que nous l'avons fait observer précédemment, une partie des fleurs et autres plantes ne sont pas originaires de Palestine, de plus, les botanistes sont incapables d'identifier certaines d'entre elles. Les formes spécifiques des plantes ayant été dessinées par une main précise, la conclusion s'impose : « *Ces plantes, rares au temps de Touthmosis III, n'existent plus de nos jours* ».

Salomon possédait des arbres transportés par bateaux depuis des contrées distantes de plus d'un an de voyage ; sans aucun doute, le butin de Touthmosis III comprenait des plantes étrangères à la Palestine d'aujourd'hui mais également inconnues des côtes sud est de la Méditerranée à l'époque de Touthmosis III lui-même. Ces conclusions découlent du fait que pharaon, à son retour d'expédition militaire, les rapporta chez lui et les fit représenter sur les murs de Karnak comme les trésors d'or et d'argent ; bien que cultivées en Palestine, ces plantes étaient, en fait, exotiques et rares. Parmi les plantes se trouvent des sculptures d'animaux ; les volailles sont les mieux préservées. Un zoologiste a identifié de nombreuses variétés d'oiseaux ; certains d'entre eux, inconnus dans l'est, lui parurent être de fantastiques inventions des sculpteurs[472]. Nous savons que la flotte de Tarsis ramena des perroquets (I Rois 10:22 ; II Chroniques 9:21) ; mais il est évident que Salomon ne se contenta pas de rassembler des oiseaux d'une seule espèce. Et ce fut tout son parc zoologique que pharaon transporta en Egypte de même que les trésors de son Temple et de son palais. Aujourd'hui, sur les reliefs de Deir el Bahari et Karnak, nous pouvons observer le peuple de Juda au temps de Salomon, les animaux et les plantes qu'ils élevaient et les objets qu'ils chérissaient.

~ Genoubath, roi d'Edom

Edom, comme Israël, fut dirigeée par un chef désigné

[472] M. Hilzheimer, cité par Wreszinski, *Atlas*, Pt. Texte à illustration 33.

par le roi de Thèbes. Quant à Hadad, l'Edomite, il eut un fils de la sœur de Tahpenès (la reine d'Ahmose) et le nomma Genoubath :

> *« La sœur de Taphenès lui enfanta son fils Genoubath que Taphenès éleva dans le palais de pharaon : et Genoubath vécut dans le palais de pharaon, parmi les enfants de pharaon*[473]*»*.

A l'époque de Salomon, après la mort de Joab, Hadad retourna à Edom[474]. Depuis lors, environ quarante ans s'écoulèrent. Genoubath, son fils, vassal du roi d'Edom, demeurait ou à Edom ou en Egypte. Cette terre aussi paya tribut à la couronne égyptienne et il n'y eut nul besoin d'envoyer une expédition pour soumettre Edom. Après son retour d'une de ses inspections en Palestine, Touthmosis III trouva en Egypte le tribut apporté par courriers du pays de « *Genubatye* » qui n'avait pas été conquis par la force : « *Quand sa majesté arriva en Egypte, les messagers de Geboubath vinrent apporter leur tribut*[475]». Il comprenait de la myrrhe, « *des nègres comme gardiens* », des bœufs et des veaux en plus de récipients chargés d'ivoire, d'ébène, et de peaux de panthère.

Qui vivait dans à Genoubatye ? Ce nom particulier souleva peu de conjecture. Les habitants du Genoubatye étaient forcément le peuple de Genoubath, leur roi, contemporain de Roboam. L'année précédente, la septième après la campagne de Megiddo et Jérusalem, Touthmosis III, utilisant comme base sa forteresse de Megiddo et assisté de la flotte prise aux Sidoniens, s'était avancé au nord vers Arvad :

> *« A son retour en Egypte, il prit avec lui les enfants des princes nés dans ce pays afin de leur inculquer des sentiments d'amitié pour l'Egypte et de les renvoyer plus tard pour remplacer graduellement l'ancienne génération hostile des princes syriens*[476]*». « Voyez, les enfants des dirigeants et leurs frères furent ramenés dans les forteresses égyptiennes. Alors, dès qu'un chef mourra, son fils sera renvoyé par sa majesté, pour assurer la succession*[477]*»*.

---

[473] I Rois 11:20.
[474] I Rois 11:21-22.
[475] Breasted, *Records*, Vol. II, Sec. 474.
[476] Ibid., Sec. 463.
[477] Ibid., Sec. 467.

C'est une politique similaire à celle dont bénéficièrent Hadad et Genoubath, les Edomites.

~ Princesse Ano

La version des Septante, la version grecque de l'Ancien Testament, rédigée à Alexandrie au III[e] siècle avant notre ère, raconte qu'à la mort de Salomon, Jéroboam suggéra au roi d'Egypte : « *Laisse-moi partir et je retournerai dans mon pays* ». Alors Susakim (Shishak) donna pour femme à Jéroboam, Ano, la sœur aînée de Thekemina, sa propre épouse. Elle était célèbre parmi les filles du roi et porta Abijah, le fils de Jéroboam[478]. Cette information est d'importance car elle nous donne le nom de la sœur de la reine ; la Bible hébraïque *in extenso* ne cite que la fuite de Jéroboam « *vers Shishak, roi d'Egypte où il demeura jusqu'à la mort de Salomon* ». Selon la Septante, comme Hadad l'Edomite une génération plus tôt, Jéroboam reçut une princesse pour femme (I Rois 11:19).

Le Metropolitan Museum of Arts de New York conserve un vase canope portant le nom de la Princesse Ano[479]. L'étude stylistique permet de dater l'origine de cette jarre à l'époque de Touthmosis III. Aucune autre source ou document égyptien ne fournit de référence à une princesse ainsi nommée. L'existence, sous Touthmosis III d'une princesse dite Ano, soutient l'information contenue dans la Septante et donne un appui supplémentaire au fait que le Shishak ou Susakim de cette même Septante est identique au pharaon que l'on connaît sous le nom de Touthmosis III.

~ La stupéfiante civilisation

Outre les bas-reliefs des murs de Karnak, nombre d'autres monuments exposent les richesses apportées de Palestine par Touthmosis. Parmi ces monuments se trouvent les tombes de Rekhmire[480], vizir de Touthmosis III, et de Menkheperre-Seneb, grand prêtre de premier rang. On

---

[478] Les Septante, Les Rois III, 12:24.

[479] Musée Métropolitain des Arts, N°. 10.130.1003.

[480] Breasted, *Records*, Vol. II, Sec. 760, sur la tombe de Rekhmire . « *C'est une des scènes les plus importantes conservées par l'Egypte ancienne. Des scènes similaires seront trouvées dans d'autres tombes Thébaines, mais aucune ne contient une représentation aussi, élaborée, détaillée, et complète de la richesse des peuples Asiatiques, qui s'écoulait alors, en tant que tribut, dans le trésor de pharaon* ».

montre des vases et du mobilier en route de Palestine vers l'Egypte. Des chars également, d'or et d'argent, firent partie du butin de Touthmosis III offert à ses favorites. Les diverses œuvres d'art palestiniennes étaient très appréciées dans la capitale égyptienne. Les artisans de Palestine furent fait prisonniers afin de pratiquer leur art en Egypte. Sur les murs des chambres sépulcrales du vizir, on voit des chaudronniers avec ces mots : « *Ils apportent avec eux du cuivre asiatique, ils furent capturés par sa majesté lors de ses victoires à Retenu* ». Au-dessus des ébénistes de Palestine apparaît le texte suivant : « *Ils fabriquent des coffres d'ivoire et d'ébène* ». Des briquetiers sont aussi représentés travaillant à la construction du temple d'Amon[481] avec une inscription appropriée : « *Ce sont les captifs ramenés par sa majesté pour effectuer les travaux du temple d'Amon. Le maître des travaux dit aux constructeurs : "J'ai la baguette en main, ne soyez pas inactifs"* ». Les Cananéens, population indigène palestinienne, en fonction de ce qui précède, furent considérés, aussi étrange que cela puisse paraître, comme des artistes très doués : « *Le butin ramené en Egypte – chars incrustés d'argent, chars plaqués or, etc. – permit de connaître l'étonnante civilisation de la Syrie à cette époque*[482] ». Il est évident à présent que cette surprenante civilisation dont nous voyons les œuvres reproduites sur les monuments n'était pas cananéenne mais israélite. Il est donc intéressant de voir quel rôle les historiens modernes attribuent aux Cananéens dans le développement de l'art égyptien et dans le raffinement de la race égyptienne ; c'est un jugement, aussi impartial que critique, concernant les travaux d'un artiste dont le nom est dissimulé par un pseudonyme :

> « *A cette époque* [Touthmosis III, 1503-1449] *les Syriens avaient atteint un niveau de civilisation supérieur à celui de l'Egypte, si merveilleusement douée que soit cette race. Le pillage rapporté en Egypte, avec ses cottes de mailles, ses chars plaqués or, ses chars incrustés d'argent, témoigne d'un développement artistique et industriel capable d'en remontrer à l'Egypte. Outre ces pré-*

[481] Ibid., Sec. 756: « *d'un intérêt tout particulier apparaissent les Sémites étrangers qui se trouvent parmi les briquetiers que sa majesté emmena en captivité pour travaille au temple d'Amon. Ceci est précisément ce que l'on attendit ensuite des Hébreux* ».
[482] Mercer, *Extra-Biblical Sources*, p. 10. Voir aussi P. Montet, *Les reliques de l'art syrien dans l'Egypte du Nouvel Empire*, Paris, 1937.

cieux objets, arrivèrent les captifs qui furent mis au travail dans la vallée du Nil. Ils réalisèrent les œuvres d'art qu'ils avaient l'habitude de créer chez eux, et c'est alors qu'ils enseignèrent les Egyptiens... Les artisans syriens travaillèrent si bien en Egypte que leurs œuvres influencèrent même le goût des Egyptiens, au point que leur langage fut sémitisé et que l'écriture développa graduellement un style fluide et gracieux. Sous l'important afflux de sang étranger, les traits eux-mêmes de la race conquérante se modifièrent. Ils se firent moins accusés et plus délicats. L'Egypte n'avait jamais connu de tels changements depuis le début de la monarchie[483] *».*

On trouve intéressant de citer les chars plaqués or et incrustés d'argent pris par Touthmosis III en Palestine ; on suppose par ailleurs que « *le Cantique des cantiques* » de Salomon date d'une période tardive et que le luxe attribué à Salomon est issu de l'imagination d'un poète : « *Le roi Salomon lui-même fit faire un char en bois du Liban. Les colonnes étaient réellement d'argent, le plancher vraiment en or et le toit de pourpre* ». Les monuments égyptiens montrent que, cinq ans après la mort de Salomon, on trouvait encore à Jérusalem et à Megiddo, non pas un mais de nombreux chars faits d'or et d'argent. Nous abandonnons donc notre supposée connaissance de l'art cananéen des XVI[e] et XV[e] siècles avant notre ère, et nous commençons à acquérir des lumières sur l'art juif du X[e] siècle, ignoré par l'histoire de l'art.

~ La Terre de Dieu et Rezenu

Ce chapitre va montrer que la conquête de la Palestine par Touthmosis III eut lieu, non pas durant la période cananéenne, mais à l'époque des rois juifs et plus précisément dans la cinquième année du règne de Roboam, fils de Salomon. Le chapitre précédent affirme que l'expédition de la reine Hatshepsout eut lieu en Judée et sans doute en Phénicie à l'époque de Salomon. En d'autres termes, nous affirmons que la reine Hatshepsout au cours de son pacifique voyage et Touthmosis III dans ses expéditions militaires visitèrent le même pays. Nous sommes à présent dans une

[483] R.W. Rogers, *Cuneiform Parallels to the Old Testament*, New York and Cincnnati, 1926, p. 255.

position qui risque de nous piéger, ou alors de nous de fournir une preuve supplémentaire du voyage de la reine Hatshepsout en Palestine et non pas sur la côte est de l'Afrique. Ce point n'est-il pas essentiel pour identifier la reine Hatshepsout avec la reine de Saba ?

L'hypothèse soutenant que le peuple de la Terre de Dieu (figuré par les images d'Hatshepsout) était celui de Palestine, et elle peut être aussi aisément acceptée que rejetée, si on compare ces portraits à ceux des hommes à boucliers représentés sur les murs de Karnak, symbolisant la conquête de la Palestine. Dans les deux cas, ces sculptures furent effectuées par des artistes égyptiens, pratiquement de la même génération. Ils étaient passés maîtres dans l'art de saisir les traits caractéristiques des différentes races. On a retrouvé des dessins de la main d'artistes égyptiens qui, à des époques différentes, avaient collectionné les représentations de divers types raciaux. Un coup d'œil au peuple de la Terre de Dieu, le « *peuple du Sud* », et aux Egyptiens représentés sur les bas-reliefs de l'expédition de Pount, permet de concevoir l'extrême sensibilité des artistes dans l'expression des aspects typés propres à leur race et aux races étrangères. Les mêmes profils caractéristiques, le style semblable des coiffures avec un ruban nouant les cheveux derrière la tête, la longue barbe taillée dans le prolongement d'un menton pointu, sont des particularités qui signalent un seul et même peuple dépeint à la fois sur les bas-reliefs d'Hatshepsout et Touthmosis III. Mais une question se pose : si Touthmosis III se rendit dans la même contrée que celle visitée par Hatshepsout 20 ou 30 ans plus tôt, pourquoi nomma-t-il le pays de ses conquêtes, Rezenu (Palestine), au lieu de l'appeler Terre de Dieu et Pount ainsi que le fit la reine ?

Année après année, Touthmosis III retourna en Palestine pour collecter les impôts (II Chroniques 12:8 : « *ils deviendront ses serviteurs* »). Trois ans après la conquête de Megiddo, Kadesh et autres cités, il avait fait gravé sur les murs de Karnak les images des arbres et plantes transplantées de Palestine, avec cette inscription, déjà citée « *Plantes trouvées par sa majesté dans les terres de Retenu. Toutes les plantes qui pous-*

sent, toutes les fleurs de la Terre de Dieu trouvées par sa majesté alors que sa majesté avançait vers la plus haute partie de Retenu[484]». A la lecture de cette phrase, le traducteur supposa que l'appellation « *Terre de Dieu désigne parfois l'Asie*[485]». La sixième campagne de Touthmosis III, de même que la première, fut militaire : il conquit le nord de la Syrie. Trois ans plus tard, il se rendit en Palestine pour lever les taxes. Après avoir décrit le tribut obtenu de Shinar et Kheta et de la terre de Naharin, le registre déclare : « *Parmi les merveilles apportées cette année à sa majesté dans la terre de Pount : myrrhe séchée* ». Cette phrase surprit[486] le traducteur. Nous découvrons donc avec lui que Touthmosis III utilise dans ce cas le même terme qu'Hatshepsout – Pount et Terre de Dieu – pour désigner les terres visitées – Phénicie-Palestine.

Une question subsidiaire est alors soulevée : la myrrhe pousse-t-elle en Palestine, ainsi que le laisse supposer le relevé du tribut, de même que l'encens mentionné parmi les cadeaux reçus par Hatshepsout en Terre de Dieu ? Les inscriptions égyptiennes répètent à l'envi que la myrrhe et l'encens proviennent de Pount. L'encens (oliban) coule en gouttes claires qui, réunies en forme de boules ou de bâtons, deviennent blanches. En raison de sa couleur, l'encens précieux est appelé « *blanc* » dans plusieurs langues dont le grec et l'arabe, de même qu'en hébreu *lebana,* blanc.

La couleur de l'encens le moins précieux, le *laudanum*, est jaune ou brune[487]. L'encens est une plante rare ne se trouvant qu'en Somalie et dans le sud de l'Arabie, sur les rives opposées de la mer Rouge qui en produisent encore aujourd'hui. Les botanistes guidèrent donc les archéologues dans leur recherche de la terre de Pount.

Après sa cinquième visite d'inspection en pays conquis, Syrie et Palestine, Touthmosis III fit la liste de son tribut : encens, huile, miel et vin. A la suite de sa neuvième visite, il déclara avoir reçu en tant « *qu'impôt versé par Retenu cette année* », chevaux, chars, divers récipients d'argent issus de l'artisanat du pays, et aussi « *de la myrrhe séchée, 693 jarres d'encens,*

[484] Breasted, *Records*, Vol. II, Sec. 451.
[485] Ibid., note à Sec. 451.
[486] Ibid. Sec,. 486.
[487] Voir Lucas, *Ancient Egyptian Materials* (2 ed.), p. 92.

2080 jarres d'huile douce et d'huile verte, et 608 jarres de vin ». De sa septième campagne, il écrivit :

> « *Voici le tribut des princes de Retenu qui venaient faire allégeance... A présent, à chaque halte, sa majesté fut approvisionnée de pains, et d'assortiments de pains, avec de l'huile, de l'encens, du vin, du miel, des fruits – à profusion... Selon les rapports, la terre de Retenu regorgeait d'abondantes récoltes de céréales, d'orge, d'encens, d'huile verte, de vin, de fruits, toutes les choses agréables de ce pays* ».

Myrrhe et encens étaient produits en Palestine. Voyons si les Ecritures signalent que ces mêmes plantes poussaient en Terre Sainte sous le règne de Salomon. Dans le *Cantique des cantiques de Salomon*, le prince amoureux dit à la petite bergère (4:6) : « *Avant que le jour se lève et que s'enfuient les ombres, j'irai à la montagne de myrrhe, à la colline de l'encens* ». Même s'il fut écrit plus tard, le cantique se réfère aux jours de Salomon.

Lebanah (encens) proche de Béthel (Juges 21:19) était sans doute le lieu où poussait l'encens. Sous Touthmosis III, les plantes rares des jardins de Palestine furent transplantées en Egypte, ainsi qu'il le dit et le fit inscrire. Par la suite, aux temps d'Isaïe (60:6) et de Jérémie (6:20), de l'encens fut importé du sud de l'Arabie en Palestine. Je crois utile ici d'expliquer les noms « *Retenu* » et « *Rezenu* », souvent employés dans les inscriptions égyptiennes du Nouvel Empire pour désigner la Palestine. La Galilée est appelée « *Retenu la Haute* ». « *Rezenu* » est apparemment la transcription du nom utilisé par la population de Palestine pour désigner sa propre terre. L'hébreu peut nous éclairer à ce sujet. Les Ecritures nomment souvent la Palestine « *Erez* » (pays), « *Erez Israël* » (la terre d'Israël) et « *Arzenu* » (cas possessif *notre pays*[489]). Ce que les égyptologues interprètent par Retenu ou Rezenu est très certainement le « *Arzenu* » de la Bible.

Une seule des inscriptions du Moyen Empire (XII^e^ dynastie) sous Sesostris III, mentionne Rezenu – au cours du

[488] Breasted, *Records*, Vol. II, Secs. 471-73.
[489] Josué 9:11 ; Juges 16:24 ; Psaumes 85:10, 13 ; Michée 5:4 ; Le Cantique de Salomon 2:12 ; comparer aussi Le Lévitique 26:5 ; Les Nombres 10:9 ; et Jérémie 5:19.

bref récit d'une razzia dans le pays contre M-n-tyw. Comme nous trouverons le même nom, Mntyw, dans des rapports égyptiens d'une période beaucoup tardive, celle du roi Menashe (Manassé), le Mntyw du Moyen Empire doit signifier la tribu de Manassé. Si l'inscription est attribuée correctement à l'époque de Sesostris III, cela impliquerait qu'avant de venir s'installer en Egypte, les Israélites vivaient en Palestine, qu'ils n'étaient pas une simple famille patriarcale mais un ensemble de tribus assez puissantes pour que le pharaon les ait considérés comme des ennemis potentiels. Ceci s'accorderait avec la tradition qui rapporte la défaite infligée aux rois de Shinear, d'Elam et leurs alliés (Genèse 14) par Abraham, ses familiers et un grand nombre d'Israélites (qui devinrent environ deux millions, femmes et enfants compris) aux jours de l'Exode, après 200 ans environ de présence en Egypte.

~ Sosenk (Shoshenk)

Selon l'histoire classique, Touthmosis III et la XVIII^{e} dynastie toute entière régnèrent sur une Palestine cananéenne. On chercha Shishak, le pharaon qui avait dérobé les vases du temple de Jérusalem . C'était la période qui suivait d'une centaine d'années l'époque des Ramessides, les derniers pharaons de l'ère impériale en Egypte. Parmi les noms des rois de la période plutôt obscure dont la durée est estimée par les historiens à plus de 600 ans (jusqu'à la conquête de l'Egypte par Cambyse en – 525) on trouve celui de « *Sosenk* » écrit en hiéroglyphes.

Ce roi de la dynastie libyenne gravait le nom des villes qui lui étaient soumises sur le mur sud du temple de Karnak. Ces villes sont représentées par des personnages du même genre que celles du bas-relief de Touthmosis, et il est évident que Sosenk en fit faire une copie. Mais, contrairement à la liste de Touthmosis, constituée de noms connus, souvent cités dans les Ecritures, celle de Sosenk ne contient dans l'ensemble que des noms inconnus. Les légendes consistent « *en phrases stéréotypées, trop vagues, générales et imprécises pour fournir une base solide à l'étude de la campagne de Sosenk. Si l'Ancien Testament n'avait fait une brève référence au sac de Jérusa-*

lem, nous aurions été incapable de supposer que ce relief était le mémorial d'une campagne précise[490]».

Et pourtant, Sosenk est présenté comme le Shishak biblique dans tous les manuels scolaires. On admet cependant que « *la date de l'accession au pouvoir de Shishak est tributaire de la chronologie israélite*[491]». Le bas-relief comporte 155 noms de localités[492]: « *Seules 17 d'entre elles peuvent être situées avec certitude, deux autres le sont de façon improbable. Israël en possède 14, la plupart d'importance modérée, alors que les 5 autres appartenant à Juda, ne sont, sauf une, que d'obscurs hameaux*[493]». Parmi les cités palestiniennes, celles qui suivent furent identifiées grâce à leur similarité phonétique : Beth-Shan, Haphraim, Gibéon, Megiddo, « *la plus intéressante est p'-hw-k-rw' -b'-r'-m, ou Hekel Abram qui ne peut signifier rien d'autre que "le Champ d'Abram"*[494]».

On trouve en fait un grand nombre de p'-hw-k-rw', dont chacun est identifié comme *hekel,* champ en Araméen. Mais on ne connaît aucun endroit du nom de Hekel Abram en Juda, ou Israël, ni autres Hekel[495]. Presque aucun nom n'a pu être situé dans tout Juda et les quelques « *obscurs hameaux* » ne sont que des suppositions. D'où l'impression que seul Israël fut assujetti à Sosenk (Shoshenk), et que Juda en fut exempt. Ni Jérusalem, Hebron, Beer-Shaba, Bethléem, ni aucun autre endroit connu ne figurait parmi les noms de cette liste. Aucune allusion non plus à Jaffa, Gath ou Askelon[496]. C'est sous forme de généralités que les inscriptions font référence aux tributs versés à Sosenk ; où sont donc les trésors de guerre, les meubles et les vases du temple de Salomon et de son palais ? « *Shishak* » était-il à la fois si modeste qu'il n'ait pas mentionné le capital amassé, ni le riche butin du Temple, et si vaniteux qu'il ait empilé sur une liste des noms de villes inexistantes ?

---

[490] Breasted, *Records*, Vol. IV, Sec. 709 ; Wilson, « Egyptian Historical Texts » dans *Ancient Near Eastern Texts*, Ed. Pritchard: « *Il n'existe aucune narration de la campagne du pharaon. Dans son texte, les références au tribut de la terre de Syrie ou de ses victoires... sont vagues et généralisées* ».
[491] W.F. Albright, *Archaeology and the religion of Israel*, Baltimore, 1942, p. 211.
[492] Jirku, *Die ägyptische Listen, Klio Beihefte, XXXVIII, 1937.*
[493] Breasted, *Records*, Vol. IV, Sec. 711.
[494] *Ibid.*, Sec.715.
[495] Jirku (*Die ägyptischen Listen, Klio Beihefte, XXXVIII, 1937,* doute fort que le mot *hekel* ait été d'usage en Palestine au Xe siècle.
[496] Il faut noter qu'une partie du bas-relief est détruite.

Par ailleurs, on raconte que 500 ou 600 ans avant l'époque attribuée à Shishak, Touthmosis III a envahi le pays de Canaan (alors pré-israëlite), et s'est emparé de villes et de forteresses (construites en fait beaucoup plus tard à l'époque du *Livre des Juges* ou des *Rois*). On dit aussi qu'il a emporté de Canaan un colossal butin de vases sacrés et de meubles en or, en argent, et en bronze, lesquels, 600 ans plus tard ont été reproduits à l'identique par Salomon et décrits dans le *Livre des Rois*. Cette construction n'est-elle pas sujette à caution ? Une erreur n'est-elle pas à la base de l'attribution des œuvres d'art aux Cananéens ? Mais si c'est le cas, qui fut alors en vérité ce Sosenk libyen qui leva des impôts dans le royaume du nord (Israël) des centaines d'années après l'époque de Jéroboam et Roboam ? Dans les pages traitant de la dynastie libyenne, il sera identifié comme le pharaon So à qui Hoshea, le dernier roi du royaume du nord, envoya des tributs (Rois II 17:4).

~ Résumé

Dans ce chapitre, la génération qui succéda à la reine Hatshepsout fut étudiée parallèlement à celle qui suivit le roi Salomon. En Egypte, c'était l'ère du pharaon connu dans les livres d'histoire moderne sous le nom de Touthmosis III, en Palestine, c'était le temps de Roboam, fils de Salomon et celui de Jéroboam du royaume du nord.

Ces deux pays, l'Egypte et la Palestine entrèrent en contact. Pharaon envahit Juda et selon les récits à la fois égyptien et biblique « *conquit toutes les villes* ». Il approcha de la capitale nommée Kadesh dans les annales du pharaon mais appelée à la fois Kadesh et Jérusalem dans les Ecritures.

La conquête de la Palestine est décrite de façon presque identique dans le *Livre des Rois*, les *Chroniques* et les annales égyptiennes. Le pays « *fut dans la confusion* ». Après une tentative infructueuse pour se défendre, les forteresses et autres cités se rendirent, les princes et leurs familles se rassemblèrent alors dans la capitale. Avec l'assentiment du roi et des princes, la ville ouvrit largement ses portes, et tous « *firent allégeance* ». Le palais et le Temple furent néanmoins aussitôt pillés, la vaisselle et les meubles emportés en

Egypte. La description détaillée de ces objets préservée dans le *Livre des Rois* et les *Chroniques*, cadre parfaitement avec les reproductions gravées sur les murs du temple de Karnak. Les objets sont identiques en nombre, leur aspect et leur élégance est de la même facture artisanale : autels, bassins, tables, chandeliers, fontaines, vases aux bordures de « *bourgeons et de fleurs* » tasses en forme de lotus, vases en pierres semi-précieuses et vêtements sacerdotaux, boucliers en or, et portes incrustées de cuivre.

Sur les bas reliefs, les captifs symbolisant les villes conquises, ressemblent au peuple de Pount et de la Terre Divine visité par la reine Hatshepsout une génération plus tôt. Ce qui prouve à nouveau combien l'expédition de la reine Hatshepsout avait été pacifique. Parmi les villes acquises par Touthmosis III, certaines avaient été construites par Salomon et Roboam. Elles ne figuraient pas dans la liste de Canaan au temps de la conquête de Josué ; cependant, selon la chronologie académique, Touthmosis III précéda Josué.

On a aussi démontré l'exactitude des textes bibliques faisant référence aux chars en or de Salomon. Ces chars furent rapportés de Palestine en Egypte par le pharaon. Des artisans de Palestine furent aussi employés en Egypte. La Judée devint une colonie et ses sujets furent les vassaux du Pharaon. Lors de ses fréquentes expéditions pour collecter les tributs, le pharaon s'empara d'un produit du pays : l'encens ; ce qui, soit dit au passage, prouve que l'encens, rapporté de la Terre Divine par Hatshepsout, était bien issu de Palestine. Le Pharaon relie en fait les produits de Pount et de la Terre Divine à son voyage en Palestine. Il transplanta même en Egypte les collections botaniques et zoologiques du roi Salomon. Jéroboam, alors qu'il s'était réfugié en Egypte pour échapper à Salomon, épousa Ano, une sœur de la reine. On peut lire son nom sur un vase canope conservé au Métropolitan de New York. Le *Livre des Rois* fait référence à Genoubath, fils de Hadad, roi édomite en exil, né et élevé dans le palais des pharaons aux temps de David et Salomon. Il est cité dans les annales de Touthmosis III

en tant que prince d'un pays soumis à l'impôt par Pharaon. L'époque d'Hatshepsout correspond donc à celle de Salomon, l'époque de Touthmosis III à celle de Roboam, fils de Salomon et de Jéroboam, son rival.

~ *chapitre 5* ~

Ras Shamra

~ Calendrier de la culture minoénne et mycénienne

Un jour du printemps 1928, un paysan qui labourait ses champs sur la côte de Ras Shamra au nord de la Syrie heurta la pierre d'un caveau. En 1929 et les années suivantes, en douze saisons de fouilles[497] des bâtiments d'une ville et son port furent déterrés ainsi que des poteries, ustensiles, bijoux et les tablettes d'une bibliothèque. Ce lieu inconnu, pas même noté sur les cartes, se trouve au nord de Latakia, l'ancienne Laodicée *ad mare*, sur la côte syrienne, à un endroit opposé au bras de terre s'étirant de Chypre vers le continent à l'est. Par un bel après-midi, on peut voir l'île depuis les collines surmontant Ras Shamra. L'endroit fut provisoirement identifié comme la cité Ugarit des lettres d'el-Amarna[498] ce que confirmèrent des documents découverts sur place.

Au cours d'une sombre antiquité, la cité fut ruinée plusieurs fois. Les niveaux des habitations exhumées par les fouilles sont numérotés de I à V à partir de la surface. La couche supérieure (ou la première) est la mieux explorée. Mais au cours des neuf premières saisons archéologiques, seul un huitième environ de ce niveau avait été déterré. L'exploration d'un palier plus profond fut limitée à de très petites surfaces. La seconde couche fournit quelques objets d'origine égyptienne datant du Moyen Empire. A cette époque en effet, la côte nord de la Syrie se trouvait dans la sphère d'influence égyptienne. Mais à une profondeur de plus de 10 mètres, une autre civilisation vint à la lumière : des vestiges de l'âge du néolithique (âge de pierre) furent découverts sur la roche sous-jacente.

---

[497] Dirigées par Claude Schaeffer et rapportées dans *Syrie, Revue d'art oriental et d'archéologie*, 1929. La réédition des sept premiers rapports fut publiée sous le titre: *Les fouilles de Minet-el-Beida et de Ras-Shamra*, 1929-36.

[498] E. Forrer, Syrie, *Revue d'art oriental et d'archéologie*, XIII, 1932, 26.

La datation des restes trouvés dans la couche supérieure située entre 40 centimètres et 2 mètres de la surface fut établi avant d'avoir lu les inscriptions. Les matériaux, motifs et poteries passent pour des calendriers fiables aux mains des archéologues. On a pu ainsi situer l'âge des céramiques de la nécropole de Minet-el-Beida (le port de Ras Shamra) et de l'acropole de Ras Shamra. Elles étaient d'origine chypriote et de facture mycénienne du XV^{e}, XIV^{e} et en partie du XIII^{e} siècle avant notre ère[499]. Après l'identification de tous ces objets égyptiens trouvés également dans cette couche, datés par les experts des XVIII^{e} et XIX^{e} dynasties[500], l'estimation du temps établie d'après les poteries en fut renforcée ; la période de prospérité dont jouit Ugarit fut située au XV^{e} siècle et le soudain déclin de la cité au XIV^{e}.

Deux méthodes différentes ayant été appliquées et toutes deux conduisant aux conclusions similaires, on ne posa plus de questions sur l'âge du site et toutes les publications concernant Ras Shamra-Ugarit sont basées sur l'hypothèse suivante : ce qui subsiste des œuvres littéraires et culturelles exhumées de cette couche datent des XV^{e} et XIV^{e} siècles.

Avant de poursuivre, nous devons apprécier la réelle valeur des céramiques et objets d'art de Mycènes et de la Crète en fonction de l'estimation du temps écoulé. Au cours de cette discussion, j'aurai quelques mots à ajouter concernant l'âge des cultures minoenne et mycénienne. A Cnossos, sur la rive nord de la Crète, à Phaistos, sur la côte sud, et ailleurs dans l'île, on découvrit des vestiges d'une culture appelée minoenne, du nom du semi-légendaire roi Minos. Les vestiges appartiennent à des époques variées. Le palais de Cnossos et d'autres bâtiments furent soudainement détruits laissant place à un nouveau palais et à d'autres bâtiments qui furent à nouveau démolis et à nouveau reconstruits. L'explorateur de ces antiquités a de bonnes raisons de croire qu'une catastrophe naturelle fut l'agent de destruction qui marqua la fin d'une période et le début

[499] Schaeffer, *Les fouilles de Minet el Beida et de Ras Shamra, Campagne* 1929, Paris, 1929, p. 296 *(extrait de Syria, Revue d'art oriental et d'archéologie) ; La deuxième campagne de fouilles à Ras Shamra*, 1930, Paris *1931, p.4 ; La troisième campagne de fouilles à Ras Shamra ; 1931* (Paris, 1933), p.11,24.

[500] Schaeffer, *La Deuxième Campagne*, p. 10-11.

d'une autre[501]. Les âges se répartissent entre Minoen ancien, Minoen moyen et Minoen récent et chaque âge est divisé en trois périodes, I, II et III.

Une autre culture reconnaissable à ses poteries caractéristiques avait son centre à Mycènes en Grèce. Elle aussi se répartit en trois âges Mycénien, Ancien, Moyen et Récent qui correspondent approximativement aux âges minoen de la Crète. Ils débutent tous avec la fin de l'Age de Pierre et sont des subdivisions de l'Age de Bronze. Rien ne permet de fixer avec exactitude les dates des âges minoen-mycénien. L'écriture des Crétois n'a pas encore été déchiffrée en dépit d'efforts prometteurs[502], et les contacts avec l'Egypte permettent seuls d'établir le calendrier du passé Minoen-Mycénien[503]. Avec quelques décalages, les Ancien, Moyen et Nouvel Empires d'Egypte passent pour être les contreparties des âges minoens et mycéniens.

Dans le Cnossos du Minos ancien, on trouva des vases similaires aux poteries déterrées à Abydos dans l'Egypte de la I^{ère} dynastie. Des sceaux du type de la VI^{e} dynastie égyptienne furent découverts en Crète. Durant la période du Minoen Moyen, des relations actives existèrent entre la Crète et l'Egypte. A Abydos, dans une tombe datant de la XII^{e} dynastie, on trouva un vase polychrome de la seconde période du Minoen Moyen. Et à Cnossos, on découvrit une statuette datant de la XII^{e} ou XIII^{e} dynastie. Les datations de l'âge Minoen Moyen « *dépendent naturellement de celles assignées à la XII^{e} dynastie*[504] ».

La Crète fut ruinée par une catastrophe dont l'époque correspond à celle de l'Exode (fin du Moyen Empire et fin du Minoen Moyen II). Après le Minoen Moyen III, qui correspond au règne Hyksos en Egypte (on trouva le nom du pharaon Hyksos Khian sur le couvercle d'une jarre à

---

[501] Sir Arthur J. Evans, *Le Palais de Minos*, Londres, 1921-35, II, 43, 101, 214, 286-89, 347 ; III, 12, 14, 348, 401-3.

[502] NdT: l'écriture a été déchiffrée en 1953 par Michael Ventris un an après la publication de ce livre.

[503] « *La Chronologie de l'histoire Grecque est loin d'être connue avec certitude bien qu'au travers des connections avec l'Egypte, certaines dates générales puissent être données* » A.J.B. Wace, « Grèce Préhistorique » dans *Cambridge Ancient History*, I, Cambridge,1923, 173-80. « *La difficulté se présente quand nous essayons de faire coïncider ces dates archéologiques avec la chronologie mondiale... L'Egypte est le seul pays voisin où existe un système chronologique fiable basé sur des documents et des textes écrits* ». Ibid., p. 174.

[504] Ibid., p. 175.

Cnossos), la Crète se libéra de l'influence égyptienne. Elle eut donc sa renaissance au Minoen Récent I qui correspond à la renaissance égyptienne après l'expulsion des Hyksos.

A Mycènes en Grèce, on déterra aussi des objets égyptiens portant les cartouches d'Aménophis II, Aménophis III et de sa femme Tiy, de la XVIII[e] dynastie (Nouvel Empire). En Egypte à Thèbes, et tout particulièrement sous les ruines du palais d'Akhenaton à el-Amarna, on exhuma un grand nombre de vases du style Mycénien Récent « *qui nous donnent une date précise* [environ 1380 av. JC] pour ce style de peintures décoratives[505] ».

Cette recherche s'efforce de faire la lumière sur une erreur excédant plus d'un demi millénaire dans la chronologie égyptienne classique du Nouvel Empire. Si Akhenaton s'épanouit en – 840 et non en – 1380, les céramiques de Mycènes retrouvées dans le palais d'Akhenaton sont plus récentes qu'on le pense et ce d'au moins 500 ou 600 ans ; et le Mycénien Récent serait en conséquence avancé de 500 ans sur l'échelle du temps. C'est ma conviction que la glorieuse XVIII[e] dynastie, le Royaume de David et Salomon, les périodes du Minoen Récent et du Mycénien Récent débutèrent simultanément autour de 1000 av. JC.

De retour aux fouilles de Ras Shamra, nous constatons que les céramiques, les bronzes de Crète et Mycènes et les œuvres d'art égyptiennes ne signalent pas deux mouvements indépendants quoique simultanés mais un seul. L'histoire de la Crète et de Mycènes est en fait alignée sur la chronologie égyptienne. Une démonstration supplémentaire en sera faite dans le chapitre traitant des problèmes d'archéologie stratigraphique.

~ Les chambres funéraires

Une question se pose actuellement : outre les céramiques, d'autres découvertes viennent-elles soutenir ou alors récuser l'hypothèse généralement acceptée selon laquelle la strate supérieure des fouilles de Ras Shamra date de la période située entre le XV[e] et le XIV[e] siècle ?

[505] Ibid., p. 175.

L'architecture ou les documents écrits témoignent-ils en faveur de la chronologie conventionnelle ou renforcent-ils l'hypothèse défendue ici et qui soutient que cette couche et le passé enterré avec elle, appartiennent en réalité à la période allant du X^e^ au IX^e^ ou au VIII^e^ siècle avant notre ère ?

Les chambres de la nécropole, contrairement aux bâtiment de l'acropole, sont demeurées intactes. Dans une tombe typique, les escaliers de pierre soigneusement ajustés conduisent à une chambre funéraire au plafond en forme d'arche. Des voûtes similaires ont été trouvées à Chypre. Selon l'archéologue de Ras Shamra :

> « *Celles de Chypre appartiennent à une période beaucoup plus tardive qui se prolonge jusqu'aux VIII^e^ et VII^e^ siècles, d'après les archéologues suédois*[506]. *On peut donc considérer que ces tombes chypriotes sont des copies tardives des chambres funéraires de Ras Shamra. Un parfait exemple en est le caveau voûté de Trachonas sur la côte est de la péninsule des Karpas, exactement face à Ras Shamra*[507]».

Face au détroit de Ras Shamra, les chambres voûtées de Chypre sont de construction identiques ; elles datent certainement de la même période. La distorsion du temps historique nécessite le maintien d'une durée de 500 ans précédant la date où les Chypriotes commencèrent à imiter les voûtes de Ras Shamra qui furent par la suite enfouies sous terre et dérobées ainsi aux regards humains. On peut dire aussi, qu'en dépit d'évidentes similitudes entre les voûtes particulières aux deux côtés du détroit, les 500 ans d'écart font obstacle à toute affiliation. Outre l'architecture des voûtes des chambres funéraires, un trait caractéristique des tombes de la nécropole de Ras Shamra est un dispositif destiné à l'offrande des libations. Il s'agit d'une ouverture laissant passer un tube d'où s'écoulaient les aliments liquides fournis au défunt afin de sustenter son âme au cours de son voyage dans l'autre monde.

C'est évidemment abusif de dire que les Chypriotes laissèrent passer un demi millénaire avant de commencer à co-

[506] Gjerstad et autres *The Sexdish Cyprus Expedition*, 1927-1931 Stockholm, 1934-37, I, 405.
[507] Schaeffer, *The Cuneiform Textes of Ras Shamra-Ugarit*, Londres, 1939, p.29.

pier les tombes de la nécropole de Ras Shamra (Minet-el-Beida). Cette explication est en vérité insoutenable, non seulement parce que de nombreux matériaux archéologiques démontrent l'influence de Chypre sur le continent et non pas l'inverse, mais surtout à cause des poteries découvertes dans les tombes. Après la première année de fouilles à Ras Shamra, la déclaration suivante fut publiée :

> « *L'influence de l'île de Chypre apparaît dominante, sinon à Ras Shamra elle-même, du moins, dans la nécropole voisine de Minet-el-Beida. Les tombes de Minet-el-Beida sont de facture et de construction chypriote, et les vases de terre cuite peints qui forment la majeure partie de l'équipement funéraire, sont presque tous très clairement chypriotes*[508] ».

~ Eléments grecs dans les textes de Ras Shamra

Ras Shamra ne fut pas simplement une cité maritime qui fit commerce d'armes en cuivre chypriotes ainsi que de vin, huile et parfum : des jarres, bonbonnes et flacons furent en effet découverts par centaines ; elle fut aussi une ville universitaire : elle avait une école pour scribes et une bibliothèque. Dans cette école, les futurs scribes apprenaient à lire et écrire au moins quatre langues. Des tablettes d'argile furent découvertes dans la poussière sous les murs écroulés de bâtiments détruits par la main humaine ou bien par les forces déchaînées de la nature. La collection entière est rédigée en caractères cunéiformes, en quatre langues différentes ; deux d'entre elles sont aisément reconnaissables : le sumérien (ou la « langue morte » des étudiants de l'époque) et l'akkadien, la langue des affaires et de la politique du monde babylonien.

Des lettres commerciales en akkadien, des reçus, des commandes furent déchiffrés. On trouva deux tablettes quasi similaires à celles de la collection d'el-Amarna[509] qui confirmaient les relations entre Ras Shamra et l'Egypte à la fin de la XVIII[e] dynastie. On découvrit des tablettes plus larges qui sont des lexiques bilingues et même trilingues.

[508] Charles Villoreaud, « Les inscriptions cunéiformes de Ras Shamra » *Syria, Revue d'art oriental et d'archéologie, X, 1929, 308.*
[509] Dans les ruines de la bibliothèque de Ras-Shara-Ugarit.

Certaines portent la marque d'un « copyright » : un communiqué officiel informant qu'elles étaient faites sur ordre de Nikmed, roi d'Ugarit.

Nikomède est un antique nom grec[510]. La ressemblance entre Nikomède, considéré comme un nom d'origine ionienne et le nom du roi ugarite Nikmed est si évidente que deux universitaires, travaillant séparément au décodage de ce dernier nom, l'apparentèrent au nom grec. D'autres cependant rejetèrent le fait que le nom du roi Nikmed (qui s'épelait aussi Nikmes et Nikmedes) soit relié au Nikomed (Nikomèdes) des Grecs. Comment, dirent-ils, un nom ionien aurait-il pu être en usage au XIV^{e} siècle avant notre ère ??? Ceux qui étaient à l'origine de cette identification furent incapables de défendre leur position contre les mathématiques de la chronologie traditionnelle[511].

Ugarit fut une cité maritime commerciale à la population composée de groupes ethniques variés. Un document y fut découvert qui décrivait l'expulsion du roi Nikmed et de tous les étrangers habitant la ville ; parmi eux se trouvaient des peuples d'Alasia (Chypre), de Khar (définis comme Hurrites) et de Jm'an. Les scientifiques identifièrent ce dernier nom à Jamanu qui signifie ioniens[512] d'après des inscriptions assyriennes bien connues.

Cette interprétation de Jm'an souleva des controverses pour la seule raison qu'une référence aux Ioniens eut été impossible au XIV^{e} siècle. Le nom de Didyme apparaît dans la même inscription, parmi ceux des personnes expulsées. Les traducteurs l'attribuèrent à la ville de Didyme en Ionie[513]. Cette cité était renommée pour son culte à Apollon Didymeus. Or, le nom du dieu Didymeus (Ddms) fut découvert inscrit sur une autre tablette de Ras Shamra et les scientifiques[514], sans hésiter, le traduisirent par « *Apollon Di-*

[510] Le semi-légendaire Aristomène qui conduisit les Messéniens dans leurs batailles contre les Spartes entre - 684 et - 683, fut un fils de Nikomède ou selon d'autres sources, un fils de Pyrrhos (F. Hrozny « Les Ioniens à Ras-Shamra » *Archiv Orientalni, IV 1932, 177. Aristote mentionne un Archonte Athénien du même nom qui fut célèbre en - 483. On trouve aussi ce nom plus tard parmi les Spartes. Au IIIe siècle, Nikomèdes I, roi de Bythinie sur la côte est du Bosphore, construisit une nouvelle capitale pour lui-même, Nikomèdia.*

[511] Schaeffer, *Textes Cunéiformes*, p. 33.

[512] E. Dhorme « Première traduction des textes Phéniciens de Ras Shamra » *Revue Biblique, XL, 1931*, 38. Egalement ; Hrozny « Les Ioniens à Ras Shamra, » *Archiv Orientalni, IV, 1932.*

[513] Dhorme, *Revue Biblique*, XL, 1931 ; Hrozny « Les Ioniens à Ras Shamra » *Archiv Orientlni*, IV 1932.

[514] « *Le ddmy est l'expression religieuse d'un nom qui, sous la forme ddm, représente une divinité dans le texte 17, 6. Nous y verrions volontiers le Didyméen. La ville serait celle de Didyma et le dieu celui de*

dymeus ». Il est vrai que des antiquités furent rapportées du site de Didyme et que leur origine remonte au VIII[e] siècle[515]. Mais au XV[e] ou au XIV[e] siècle, il aurait été impossible de mentionner les Ioniens ou le sanctuaire d'Apollon Didyme ; la datation ne pouvait correspondre aux noms ioniens de Nikomède, ni à celui de la cité ionienne de Didyme, ni au culte grec du dieu de cette ville, ni même aux patronymes ioniens des textes de Ras Shamra.

Mais ils étaient tous là !

Et aucune explication ne fut avancée pour remplacer la théorie d'une colonie ionienne qui, de la cité de Didyme près de Milet en Ionie, vint à Ugarit d'où elle fut expulsée avec le roi Nikmed d'origine ionienne[516]. On a simplement reconnu qu'il n'y avait pas une once de probabilité dans l'interprétation des textes appartenant au milieu du second millénaire. « *Un catalogue de navires* » apparemment destiné à un lexique fut trouvé parmi les tablettes de Ras Shamra. C'est une énumération de vaisseaux commerciaux et militaires de formes et d'usages variés. Bateaux cargo, paquebots destinés aux voyageurs, bateaux de course, de pêche, bacs, navires de guerre et de transport de troupes sont énumérés. Le second livre de l'*Iliade* présente un célèbre catalogue de navires, similaire à celui-ci. Ce paragraphe de l'*Iliade* fut considéré comme une interpolation tardive. Mais quand un érudit[517] pointa la ressemblance entre les répertoires de Ras Shamba et l'*Iliade*, les commentaires concernant l'*Iliade* furent modifiés et un avis opposé leur fut substitué : *«D'après certains scientifiques, le catalogue ne serait pas une interpolation tardive mais au contraire posséderait une longue histoire ; les textes de Ras Shamra démontrent en effet que de tels catalogues furent dressés dans le port d'Ugarit, de nombreux siècles avant la date des listes d'Homère*[518]».

Didyme, Apollon ». Dhorme, *Revue Biblique*, XL, 1931 ; voir aussi Hrozny « Les Ioniens à Ras-Shamra, » *Archiv Orientalni, IV, 1932,176.*

[515] Au British Museum, rapportées de Didyma (Didymaion) par C.T. Newton.

[516] « *La colonie égéenne d'Ugarit semble donc avoir été composée spécialement par les Ioniens originaires de Didyme près de Milet... Nkmd... pourrait être considéré comme roi des Ioniens qui s'emparèrent d'Ugarit au XIIIe siècle* ». Hrozny « Les Ioniens à Ras Shamra » *Archiv Orientalni*, IV, 1932.

[517] T.H. Gaster, « Une gazette navale Phénicienne ; nouvelle lumière sur le Catalogue de navires d'Homère » *Quartely Statement of the Palestine Exploration Fund*, April 1938.

[518] Schaeffer, *Cuneiform Texts*, p. 40.

En général, on admet que l'*Iliade* fut rédigée au VII[e] siècle. Quant à l'époque de ses origines, les spécialistes de l'antiquité sont d'une extrême largeur de vue et la situent quelque part entre le XII[e] et le VII[e] siècle. Le roi Nikmed étant situé à la fin du XV[e] et au début du XIV[e] siècle, la seule conclusion envisageable tirée de la comparaison des deux « *gazettes navales* » fut la suivante : des centaines d'années avant la date la plus reculée possible de la naissance de l'*Iliade*, existait déjà un catalogue de navires qui servit de modèle au poète épique.

~ Eléments hébreux. Parallèle entre deux cités et deux époques

La troisième langue cunéiforme des tablettes de Ras Shamra (le sumérien et l'akkadien étant les deux premières) ne conserva pas longtemps son secret. Les grandes tablettes étaient apparemment rédigées dans une écriture alphabétique. Leurs textes cunéiformes ne pouvaient être une écriture idéographique ou syllabique car un écrit syllabique tel que l'akkadien nécessite des centaines de signes différents, alors que l'écriture alphabétique en utilise peu. Et ce troisième type de calligraphie, ne présentait que 30 caractères distincts. Les universitaires connaissaient déjà un exemple de simplification de l'écriture cunéiforme : au VI[e] siècle, les Perses avait utilisé le cunéiforme pour un alphabet de 36 caractères[519].

La brillante idée suggérant que d'anciens textes hébreux pourraient être rédigés en cunéiforme vint simultanément à l'esprit de plusieurs scientifiques[520]. Une tentative visant à substituer des lettres hébraïques aux signes cunéiformes fut couronnée de succès mettant ainsi à disposition du monde universitaire des tablettes intelligibles. Certains de ces textes furent même réédités en caractères hébraïques[521] par des scientifiques modernes. Les scribes de Ras Shamra-Ugarit facilitaient la lecture par des traits placés après chaque mot. L'écriture chypriote du VI[e] siècle possède après chaque mot les mêmes traits caractéristiques et cette similitude perturba

[519] Virolleaud, « Les Inscriptions cunéiformes » *Syrie*, X, 1929, 305.
[520] H. Bauer et E. Dhorme, indépendamment, en 1930.
[521] H.L. Ginsberg, *Kitvei Ugarit*, Jérusalem, 1936.

les scientifiques. De plus, on apporta la preuve qu'avant le retour de cette particularité, plus de 600 ans s'étaient écoulés[522].

A nouveau 600 ans !

Dans le cas identique des chambres funéraires, un délai de 600 ans s'était également révélé nécessaire avant que les Chypriotes aient commencé à imiter leurs voisins distants d'à peine 100 kilomètres. C'est avec un enthousiasme comparable à l'excitation avide des découvreurs d'un trésor caché, que les érudits se précipitèrent et lurent les messages des anciens hébreux. Avant même d'avoir commencé leur lecture, ils étaient certains que les tablettes précédaient d'au moins 600 ans les plus vieux textes hébreux connus. La découverte les stupéfia : des centaines d'années avant l'entrée des Israélites dans Canaan, les Cananéens non seulement utilisaient l'hébreu[523] mais l'écrivaient au moyen d'un alphabet[524].

L'écriture alphabétique du XV^{e} siècle av. JC fut une révélation dans l'histoire de la culture humaine pour les paléographes et l'ensemble des scientifiques :

> « *Puisque ces documents datent du XIV^{e} ou du XV^{e} siècle, l'alphabet de Ras Shamra est en conséquence un des premiers, voire le plus ancien des alphabets connus à ce jour*[525] ».

L'alphabet cunéiforme hébreu de Ras Shamra n'est pas l'œuvre d'un pionnier primitif ; ses particularités indiquent au contraire un stade de réalisation avancé :

> « *L'alphabet de Ras Shamra est déjà si élaboré qu'il implique l'existence d'un alphabet plus ancien encore à découvrir*[526] ».

---

[522] « *C'est un fait bien connu que les Chypriotes ont, à partir d'une époque assez basse il est vrai, le VIe siècle, écrit leur langue au moyen d'une sorte de syllabaire comprenant soixante signes, dans lequel les mots sont séparés, comme à Ras Shamra, par un trait vertical,et dont on a précisément cherché l'origine dans l'écriture akkadienne. L'alphabet de Ras Shamra doit-il donc être considéré comme le prototype du syllabaire chypriote ? Il peut sans doute paraître étrange qu'une écriture très simplifiée ait pu, à la longue, se compliquer à nouveau* ». Virolleaud, « Les inscriptions cunéiformes » *Syria, X , 1929, 309.*

[523] On pouvait déjà aboutir à cette conclusion d'après les mots sémitiques rencontrés dans les lettres d'el-Amarna.

[524] Certains textes cunéiformes rédigés en hébreu ancien et trouvés à Ras Shamra, font référence à la région sud de Palestine-Canaan (Negeb), c'est pourquoi le proto-phénicien et le cananéen sont appliqués *ad libitum* au choix à cette langue.

[525] Shaeffer, *Cunéiform Texts*, p. 35.

[526] Ibid. p. 36.

Ce qu'avaient écrit les aborigènes de Canaan fut encore plus inattendu. Dans le miroir présenté par les références bibliques faites aux Cananéens, on s'attendait à voir le visage d'une génération mauvaise quasi dénuée de culture spirituelle. D'après le *Lévitique* et selon d'autres livres des Ecritures, l'iniquité et le vice étaient attribués aux Cananéens : « *ils avaient souillé* » le pays. Ce qui apparut en fait comme une « *attitude préconçue des historiens Israélites...* ». Tel qu'il est, le texte de Ras Shamra révèle une littérature d'un haut niveau moral, faisant preuve d'ordre et de justice. Grâce à ces documents, nous pouvons constater que les Israélites ne différaient en aucun cas des Cananéens[527].

La plupart des textes hébreux de Ras Shamra sont des poèmes décrivant les exploits et les batailles des dieux ainsi que les aventures et les guerres des héros. De nombreux dieux composaient le panthéon de Ras Shamra[528]; Baal était l'un d'eux. Mais le dieu suprême se nommait EL[529]. Le pays des Cananéens est parfois nommé « *la terre qui est toute entière à El* ». La suprématie de ce dieu : « *nul ne peut changer ce que El a fixé* » connu sous un nom identique dans la Bible en tant que Seigneur des Israélites « *indique clairement une tendance monothéiste dans la religion cananéenne*[530]». Cependant, outre le fait que El ne soit pas le seul mais le premier parmi les dieux, les textes de Ras Shamra le décrivent en termes homériques étrangers à l'Ancien Testament : « *le dieu El se mit à rire de tout son cœur et claqua des doigts* ».

Le nom El prédomine dans les poèmes, spécialement dans celui de Keret traitant des exploits dans le Negeb, mais le nom Yahu (Yahvé) se rencontre également dans les textes de Ras Shamra[531]. Quelques rares expressions ou certains noms inscrits sur les tablettes de Ras Shamra furent découverts sur des monuments datant du VII[e] siècle avant notre ère[532]. Une expression tout à fait exceptionnelle trou-

[527] Ibid. p. 59.
[528] On essaya de trouver un parallélisme entre les dieux et les temples de Ras Shamra et l'œuvre théologique de Sanchoniaton, un lointain écrivain Phénicien, cité par Eusèbe.
[529] R. Dussaud, *Les dcouvertes de Ras Shamra (Ugarit) et l'Ancien Testament*, Paris, 1937, p.59.
[530] Schaeffer, *Cunéiform Texts*,p. 60.
[531] Par exemple dans le nom yw-il.
[532] J.W.Jack, *The Ras Shamra Tablets*, Edimburg, 1935: « *Un mot au sens incertain signifiant mphrt (communauté de familles) découvert sur deux des tablettes de Ras Shamra, se trouve sur la stèle de Yehawmilk, roi de Byblos (vers -650). Etrangement, le nom Yehawmilk apparaît aussi sur l'une de ta-*

vée sur les tablettes de Ras Shamra – *Astart, nom de Baal* – apparaît aussi dans l'épitaphe de Eshmunazar, roi phénicien de Sidon au V^e siècle[533].

Les symboles mythologiques des poèmes de Ras Shamra emploient souvent les mêmes termes que les prétendues allégories mythologiques des Ecritures. Leviathan est « *un serpent courbé* » (Isaïe 27:1) ; il a plusieurs têtes (Psaumes 74:14). Dans le poème, Lotan est aussi « *un serpent courbé* » à sept têtes. Un autre poème met dans la bouche de El une expression qui semble faire référence à la grande fête du passage de la mer de Jam-Suf. Et le verbe « *séparer en deux* » utilisé dans les Psaumes (136:13) est le même (*gzr*). La conclusion tirée de ces similitudes fut la suivante : longtemps avant le passage de la mer Rouge, les Cananéens de Palestine connaissaient ce mythe[534]. La langue des poèmes, l'étymologie et la syntaxe sont « *apparentés de façon saisissante*[535] » à la langue, l'étymologie et la syntaxe des Ecritures, et les formes caractéristiques plurielles et duelles, masculines et féminines, sont citées en exemple.

La métrique des poèmes, la division en pieds de trois syllabes ou trois mots, et l'équilibre du thème (parallélisme) se retrouvent aussi dans les Ecritures[536]: « *Ces règles sont précisément celles de la poésie hébraïque et le langage même utilisé dans nos textes de Ras Shamra s'avère être entièrement biblique*[537] ». On aboutit donc à la conclusion que l'hébreu et le phénicien dérivent tous deux du cananéen qui serait un ancien dialecte hébreu[538].

Dans les textes de Ras Shamra et dans l'Ancien Testament « *le vocabulaire comporte des ressemblances saisissantes : de nombreux mots et même des locutions se révèlent identiques*[539] ». Par

---

blettes de Ras Shamra ». Voir M. Durand, « Nouvelle inscription Phénicienne archaïque » *Revue Biblique*, XXXIX, 1930, 321. Les mots « Baal Shamin » sont aussi utilisés dans le traité entre Esarhaddon et le roi de Tyr, VIIe siècle. Ibid., p.331.

[533] Jack, *The Ras Shamra Tablets*, p. 9.

[534] Dussaud, *Les Découvertes*, p. 61: « *Bien avant le récit du passage de la mer Rouge par les Israélites, le folklore ou les mythes du sud de la Palestine connaissaient une légende où le dieu El était représenté comme ayant fait surgir, d'entre les flots, le grand isthme désertique qui sépare la mer Rouge de la Méditerrannée. Il Paraît, dès lors, vraisemblable que cette légende est le prototype du récit concernant le passage de la mer Rouge par les Israélites* ».

[535] Jack, *The Ras Shamra Tablets*, p.10;

[536] Ibid.

[537] Schaeffer, *Cuneiform Texts*, p.58, citant Dussaud, *Syrie, revue d'art oriental et d'archéologie*, XVI, 1935, 198.

[538] Dussaud, *Les Découvertes*, p. 50 ; J.A. Montgomery et Z.S. Harris, *The Ras Shamra Mythological Texts*, Philadelphie, 1935, p.16.

[539] Jack, *The Ras Shambla Tablets*, p.10;

endroits, nous trouvons des tournures de discours bien connues dans les Psaumes comme « *j'ai mouillé mon manteau de mes larmes* ».

> « *Le style, dans sa plus grande partie, coïncide avec les livres poétiques de l'Ancien Testament et tout particulièrement avec le Livre d'Isaïe*[540]. *Nous constatons que les Phéniciens du XIV^e^ siècle avant notre ère utilisaient des formes rythmiques et poétiques qui atteignirent leur plein épanouissement dans le Cantique des Cantiques. ...Quelques termes composites eux-mêmes sont identiques dans les deux langues, telle que l'expression Beth-Haver, Maison de l'Association qui apparaît dans l'une des tablettes ainsi que dans le Livre des Proverbes*[541].

En bref « *d'innombrables correspondances de style poétique et de vocabulaire coexistent avec l'Ancien Testament*[542] » et « *il est évident que les tablettes de Ras Shamra et la littérature de l'Ancien Testament sont intimement liées*[543] ».

Le culte religieux tel qu'il est décrit dans les poèmes et autres textes de Ras Shamra ressemble au culte des Israélites. On y trouve un *Rav Cohanim,* c'est-à-dire un grand prêtre. Ensuite, des herminettes gravées de dédicaces à *Rav Cohanim* furent déterrées.

Les textes de Ras Shamra mentionnent également l'offrande appelée *Mattam Tam,* connue d'après le service du Temple de Jérusalem. La circoncision était aussi pratiquée à Ras Shamra, si l'on en juge d'après la pierre phallique trouvée dans la cité phénicienne[544].

La loi juive qui interdisait de faire bouillir un veau dans le lait de sa mère, visait une coutume précise et une recette culinaire. Ce plat faisait le bonheur des habitants de Ras Shamra ainsi que le révèlent les gazettes. L'ensemble de cet exposé nous conduit donc à conclure de la manière suivante :

> « *Les traditions, la culture et la religion des Israélites sont liées de façon inextricable aux lointains Cananéens. Les compilateurs*

[540] Ibid. p. 7.
[541] Dussaud, *Les Découvertes, p. 105 -6.*
[542] Albright, *Archeology and the Religion of Israel,* p. 38.
[543] Schaeffer, *Cuneiform Texts,* p 77.
[544] Ibid., p. 47.

de l'Ancien Testament en avaient pleinement conscience, d'où leur obsession de rompre avec ce passé et de dissimuler leur dette[545] ».

Jusque dans les moindres détails, la vie à Ras Shamra au XV^e^ siècle et la vie à Jérusalem quelque 600 ou 700 ans plus tard, sont étonnamment similaires. Lors d'une visite au roi Ezéchiel gravement malade, Isaïe ordonna d'appliquer un *debelah*, remède fait de figues sur la blessure enflammée. *Debelah* est enregistré dans la pharmacopée des médecins de Ras Shamra et se trouve mentionné dans un traité destiné aux vétérinaires. On en déduit donc que « *le prophète utilisa un remède plutôt démodé, connu des chirurgiens vétérinaires d'Ugarit au XV^e^ et XIV^e^ siècle*[546] ».

Mais ce n'est pas l'unique cas où se dévoile une correspondance entre les tablettes médicales de Ras Shamra et les Ecritures : « *Le même traité vétérinaire cite des mots techniques correspondant exactement aux expressions semblables de la Bible, ce qui accentue davantage encore l'importance du contact entre les textes de Ras Shamra et l'Ancien Testament*[547] ». Et d'une manière générale, « *ils* [les termes techniques concordant parfaitement] *font état d'une surprenante similitude entre les connaissances médicales des Cananéens ou Proto-Phéniciens, et celles des époques des rois de Juda*[548] ». Les poids et mesures de Ras Shamra étaient identiques à ceux des Ecritures ; dans le système suméro-babylonien, un talent se divisait en 3600 sicles, alors que dans les Ecritures (Exode 38:25-27) le talent n'est composé que de 3000 sicles. Etait-ce une erreur ? Les textes de Ras Shamra, eux aussi, divisaient le talent en 3000 sicles[549]. On déterra des bijoux en or mentionnés dans les textes, et destinés à parer les jeunes filles de Ras Shamra[550]:

« *Trois sortes de pendentifs en or sont cités sous les noms de "Vénus", "soleil" et "lune". Le mot utilisé pour un pendentif en forme de soleil est "shapash". "Shapash" est identifié avec le mot*

[545] Ibid., p. 59.
[546] Ibid., p. 41. M.B. Gordon, *Annals Medical History*, IV, 1942, 406-8, insiste sur le fait que *debelah* était destiné à un usage interne et non pas externe.
[547] Schaeffer, *Cuneiform texts*, p. 41.
[548] Ibid.
[549] « *C'est à Ras Shamra que l'on rencontra pour la première fois le système des poids utilisé par les Israélites et décrits dans certains passages de l'Exode* ». Ibid., p. 27.
[550] Ibid., illustration XXXII, Fig. 1.

"shebis" cité par Isaïe (3:18[551]). Le même prophète fait allusion aux croissants ou pendentifs en forme de lune. Ainsi, les textes cananéens de Ras Shamra non seulement mentionnaient ces pendentifs mais aussi les parures elles-mêmes que Yahwe, selon Isaïe, ôterait un jour des arrogantes filles de Sion[552]».

On pouvait voir, émergeant de terre, les parures énumérées dans la malédiction du prophète :

« *Parce que les filles de Sion font les fières, qu'elles vont le cou tendu et les yeux provocants, qu'elles vont à pas menus en faisant sonner les anneaux de leurs pieds : le Seigneur rendra galeux le crâne des filles de Sion... Ce jour-là, le Seigneur ôtera la bravade de leurs* akhasim [chevilles] *et leurs* shebisim [soleils] *et leurs* shaharonim [croissants], *les chaînettes et les bracelets... et les anneaux et les bagues... et les manteaux et les écharpes, et les épingles à crochets... le linge fin, les mantilles et les voiles... Et leurs portes gémiront et seront dans le deuil ; et désolée, elles s'assiéront par terre[553]».*

Aux heures de tristesse et de désolation, on se couvrait la tête de cendres, que ce soit à Ugarit, l'ancienne cité, ou à Jérusalem, ainsi qu'en témoignent les textes des tablettes et les rouleaux de l'Ancien Testament. Toutes ces résurgences de style et de métrique, de mythes et de culte religieux, d'anciennes coutumes, de poids et mesures, de sciences médicales, de vêtements et bijoux, mises en évidence et soulignées par les scientifiques modernes, mettraient un point définitif à la coexistence d'Ugarit et de Jérusalem au VIII[e] ou IX[e] siècle si un obstacle ne surgissait pas. Or il s'avère que les textes d'Ugarit et les objets découverts, furent déclarés contemporains des mondes égyptiens et mycéniens des XV[e] et XIV[e] siècles.

~ Critique de la Bible et les documents de Ras Shamra

Durant les 70 dernières années, les doctrines issues des jugements portés sur la Bible furent enseignées par des exégètes du haut de leurs chaires et sont finalement toujours

[551] Charles Virolleaud, « Un poème Phénicien de Ras Shamra » *La deuxième campagne de fouilles de Ras Shamra*, p. 209-10.
[552] Schaeffer, *Cuneiform Texts*, p. 62.
[553] Isaïe 3:16-26.

prêchées même aujourd'hui à partir de nombreux pupitres. Deux de ces concepts fondamentaux sont les suivants :

1) avant le temps des Rois (avant – 1000), aucun document écrit n'existait parmi les Israélites.

2) la plupart des passages des Ecritures sont d'une origine bien plus tardive que ne le suggèrent les Ecritures elles-mêmes, ou que leur attribue la tradition rabbinique.

Depuis 1930, les tablettes déchiffrées de Ras Shamra ont été considérées comme des preuves : d'une part au XV^e^ siècle déjà on écrivait l'hébreu dans un alphabet parfaitement élaboré, issu d'une longue période de développement ; d'autre part, à cette époque, de nombreuses traditions et légendes bibliques étaient déjà vivantes ainsi que le style biblique, la forme poétique et les modes d'expression utilisés environ 600 ans avant que les livres bibliques aient été composés, au dire de la tradition rabbinique.

Alors la confusion s'amplifia[554]. Trois générations durant, de célèbres universitaires dont les étudiants venaient de loin, des écrivains d'encyclopédie, des auteurs de commentaires, tous se sentirent incités à réduire l'âge de l'Ancien Testament et à défendre même une édition post évangélique de diverses parties. L'ensemble de leur argumentation était soutenu par des considérations linguistiques et une théorie générale sur le développement naturel de la pensée religieuse. L'expertise démontrait qu'une ou deux expressions dans les Psaumes et les proverbes n'avaient pas été employées au X^e^ siècle sous David et Salomon, mais provenaient d'une période située entre le VI^e^ et le III^e^ siècle ; à présent, des expressions semblables étaient découvertes dans les tablettes de Ras Shamra du XV^e^ ou du XIV^e^ siècle.

Un verdict avait été prononcé sur l'origine plus tardive de nombreux extraits des prophètes : on décida que certains passages avaient été composés et interpolés durant la période hellénique qui suivit la conquête de la Palestine par Alexandre le Grand en – 332, et que de nombreuses phra-

[554] « *C'est une révolution complète de l'exégèse des temps prémosaïques* ». Dussaud.

ses faisaient allusion aux événements de la guerre des Maccabées contre les Séleucides, presque 600 ans après Isaïe. A présent, on rencontrait des idées semblables et des expressions similaires sur les tablettes de Ras Shamra datant de 600 ou 700 ans avant l'époque des plus anciens prophètes : « *Avec les documents actuels, l'histoire de la langue hébraïque et de la culture syrienne est repoussée jusque vers le milieu du second millénaire avant l'ère chrétienne*[555] ». Toutes les preuves sur l'origine tardive de cette histoire et toutes les déductions qui lui font suite deviennent nulles et non avenues devant l'évidence des tablettes d'argile[556].

La critique de la Bible se donna beaucoup de peine pour nier les nombreuses réussites réalisées par le judaïsme avant l'exil. En plaçant après l'exil la date où furent établies les règles sociales, morales et religieuses de l'Ancien Testament, cette même critique suggère que Babylone, lors de l'exil, en fut l'inspiratrice, que la période Séleucide y participa pour une moindre part et que l'influence de la pensée grecque avait aussi joué.

La nouvelle vision, prédominante depuis les fouilles de Ras Shamra, considère les nombreux éléments sociaux, religieux et culturels des Ecritures comme des copies, mais dont les originaux sont Cananéens[557]. Puisqu'il est prouvé que ces textes existaient déjà 600 ans avant que la Bible ne les revendique, ils ne pouvaient donc être d'origine juive. Les Cananéens ouvrirent la voie aux concepts religieux des juifs ; leur poésie était d'un niveau moral élevé ; leur langue, alphabet, style et rythme devint l'héritage des juifs ; la philosophie de justice sociale et l'emphase prophétique furent cananéennes des centaines d'années avant de devenir israélites[558].

L'âge attribué aux tablettes de Ras Shamra fut à l'origine, non seulement de ces déductions, mais de bien d'autres déclarations similaires. Face aux parallèles saisissants entre la

[555] Montgomery et Harris, *Mythological Texts*, p. 115.
[556] « *Reuss, Graf et Wellhausen... on ne peut manquer de réviser leurs conclusions, en ce qui touche la basse époque et le peu de valeur des anciennes traditions Israélites* ». Dussaud, *Les Découvertes*, p. 115.
[557] Schaeffer, *Cuneiform Texts*, p. 59.
[558] « *On reconnaîtra que si les Prophètes ont magnifiquement développé cette tendance pieuse, ils ne l'ont pas créé* ». Dussaud *Les Découvertes*, p. 118.

langue, le style, les formes poétiques, les expressions techniques, les idées morales, la réflexion religieuse, l'organisation du temple, les institutions sociales, le trésor de légendes et de traditions, les connaissances médicales, vêtements et bijoux, reflétés de façon identique dans les tablettes de Ras Shamra et dans les pages des Ecritures, la conclusion logique aurait été que les tablettes et les livres bibliques contenant ces correspondances, aient le même âge.

Mais une telle conclusion était hors de question, compte-tenu des obstacles historiques exposés précédemment. La révision de la chronologie implique le nivellement de l'époque de Ras Shamra (niveau I à partir de la surface) aux temps des rois de Juda jusqu'à Josaphat. Il semble absolument normal de trouver des coïncidences entre la vie en Palestine et celle d'une ville syrienne contemporaine, où les langues des peuples voisins étaient réciproquement étudiées. Si la reconstruction de l'histoire mondiale par une correction de 500 ou 600 ans bouleverse déjà nos conceptions habituelles, comment une conscience scientifique pourrait-elle alors combler la double dimension d'un tel intervalle, comment pourrait-elle concilier en effet les efforts laborieux des critiques de la Bible avec les découvertes archéologiques de Ras Shamra ? L'espace en question comporte douze siècles.

~ Troglodytes ou Cariens ?

Khar est le nom donné à la quatrième langue écrite en caractères cunéiformes sur les tablettes de la bibliothèque de Ras Shamra. Des mots en sumérien sont accompagnés d'une explication rédigée en khar. Il semble que ce fut la langue locale, celle du gouvernement et d'une grande partie de la population. En dépit de l'aide des dictionnaires syllabiques bilingues utilisés par les scribes de Ras Shamra, la lecture du khar n'est pas élucidée. La tâche des philologues eut été plus facile si les mots en khar avaient été expliqués en sumérien ; mais la traduction et les commentaires des mots sumériens en khar n'offrirent pas aux scientifiques les clés nécessaires pour déchiffrer les textes.

Le mot « *khr* » apparut souvent dans différents documents archéologiques avant les fouilles de Ras Shamra. Les textes akkadiens parlent de « *Khurri* » et selon les documents égyptiens, une partie de la Syrie est souvent nommée « *Kharu* ». On tint longtemps pour vrai que les désignations assyriennes et égyptiennes se référaient aux hourrites, ou aux troglodytes des premiers chapitres des Ecritures[559]. Dans les archives de Tell el-Amarna découvertes en Egypte, on trouva, en dehors de l'introduction, une lettre écrite dans une langue inconnue. Cette lettre, rédigée par Tushratta, roi de Mitanni, traitait sur 600 lignes, de sujets qui furent interprétés grâce à l'aide d'autres lettres. On décrypta ainsi ce langage qui fut d'abord appelé mitannien puis ensuite subaréen.

Plus tard, des archives d'Etat furent découvertes à Boghazkeui dans l'est de l'Anatolie ; elles contenaient des lettres écrites dans une langue similaire qui fut appelée Khri. On nomma Khr les peuples qui parlaient cette langue. Les scientifiques lurent ce mot indifféremment – Khar et Khur – mais optèrent finalement pour Khur, en conséquence de quoi, le peuple fut nommé les Hurris ou Hourrites ou Khourrites. En dépit du fait que cette langue avait été exprimée par écrit, les scientifiques[560] s'entêtèrent à identifier les Hurris avec les Horites (ou troglodytes bibliques). On découvrit un vestige précis de la relation des Hurris avec la Palestine : des noms hurrians écrits sur des tablettes de Tell Taannek dans la vallée de Jezreel.

Chaque nouvelle découverte mit en lumière le fait que les Hurris exercèrent une grande influence sur la civilisation du Proche Orient. On déclara même que l'arrivée des Hurris dans cette partie du monde vit poindre l'aube d'une nouvelle civilisation[561]. En un certain sens, ils devinrent la puissance dirigeante et « *l'histoire de leur colossale expansion, de l'Arménie au sud de la Palestine, et des rives de la Méditerranée au nord*

[559] Olmstead, *History of Palestine and Syria*, « *Le nom Kharu doit sans aucun doute être connecté au nom des Hourrites, dont les temps Bibliques se souvinrent seulement pour dire qu'ils avaient été exterminés par les Edomites ; quelques connections peuvent aussi être possible avec les Hourrians* ».
[560] Voir, E. A. Speiser, *Mesopotamian Origins*, Philadephie, 1930, p.133. de même son *Introduction to Hurrian*, New Haven, 1941, p.3.
[561] Speiser, *Mesopotamian Origins*, p. 152.

jusqu'aux frontières de la Perse, constitue un chapitre des plus surprenants de l'histoire ancienne du Proche Orient[562]*».*

Les linguistes étudièrent la langue de ce peuple en s'efforçant de le démystifier[563] mais les historiens ignorent tout de leur passé. Il semble que le « *hurri* » soit une langue sans un peuple. Ceux qui la parlaient n'étaient pas des sémites, ni des indo-iraniens[564]. C'est alors que des textes écrits en khar alphabétique à Ras Shamra vinrent au jour. D'autres langues traduites en khar apportèrent la preuve qu'elle était la langue usuelle d'une partie de la population. Qui donc, alors, pouvaient bien être ces Khar qui imprimèrent leur nom à la Syrie, leur langue à l'Asie Mineure et au Mitanni, qui occupèrent une forteresse en Palestine et se retrouvèrent partout et nulle part, sans être ni sémites, ni indo-iraniens ?

Il devint évident que non seulement le Khar s'exprimait par l'écriture, mais aussi que les scribes qui écrivait en khar étaient versés tout autant dans un grand nombre d'autres langues, et s'épuisaient en études lexicographiques : « *plusieurs chambres* » dans la bibliothèque de Nikmed « *ne contiennent que des dictionnaires et des lexiques*[565]. En conséquence, l'hypothèse soutenant que les Khar étaient des habitants de caves ou troglodytes (les Hourites bibliques), apparaît absolument indéfendable.

Selon toute probabilité, le peuple hourite n'est rien d'autre qu'une invention des linguistes modernes. Si nous avançons la scène de 500 ou 600 ans vers notre époque, la question se pose de savoir si les Khar des textes ne sont pas les Cariens souvent cités dans la littérature classique. Les Egyptiens appelaient la mer Méditerranée, la mer de Khar(u). S'agissait-il de la mer des Troglodytes, ou de la mer des Cariens ?

Les Cariens vivaient sur les côtes est de la Méditerranée et possédaient des colonies un peu partout dans le monde. Ils ont laissé leurs traces dans des noms géographiques con-

[562] Ibid., p. 120.
[563] Voir Speiser, *Introduction to Hurrian.*
[564] Speiser, *Mesopotamian origins*, p. 131.
[565] Schaeffer, *Cunéiform texts*, p. 37.

tenant la syllabe « *car* » ou « cart » ou « *keret*[566] ». Dans les temps très reculés du semi-légendaire roi Minos de Crète, ils dirigèrent sa flotte. Hérodote dit qu'à cette époque, ils étaient des insulaires et servaient d'équipage sur les navires de Minos : « *Minos avait conquis de grands territoires. Il remportait toutes les victoires* » et « *c'est pourquoi, les Cariens, à cette époque, jouirent eux aussi de l'estime de toutes les nations*[567] ». « *Ensuite, longtemps après, les Cariens, chassés des îles par les Doriens et les Ioniens, gagnèrent le continent*[568] ». Par continent, nous indiquons ici l'angle sud-ouest de l'Asie Mineure, où se situa Halicarnasse, la ville native d'Hérodote. Mais Thucydide attribue au roi Minos l'expulsion des Cariens :

> « *D'après nos traditions, Minos fut le premier à posséder une flotte... (Il) devint le seigneur des Cyclades et colonisa la plupart d'entre-elles, il en expulsa les Cariens et installa ses fils comme gouverneurs à leur place*[569] ».

Thucydide raconte que les Cariens, dispersés sur de nombreuses îles étaient des pirates tout comme les Phéniciens : « *les insulaires s'adonnaient plus encore à la piraterie. Les Cariens autant que les Phéniciens, car les Cariens habitaient la plupart des îles* ». Les proches relations existant entre Cariens et Phéniciens furent attestées plus tard par des noms de villes telles que Pheinix, et Pheinikus en Carie[570]. L'histoire oublia très vite où se situaient les colonies cariennes établies hors du sud-ouest de l'Asie Mineure ainsi que l'itinéraire de leurs déplacements. Au I^er^ siècle de notre ère, Strabon[571] écrivit : « *L'émigration des Cariens... n'a laissé nulle part aucun souvenir*[572] ». Apparemment, Chypre fut inclue dans « *la plupart des îles* » et les Cariens y vécurent jusqu'à une date avancée. Hérodote (V, III) mentionne un porteur de bouclier carien à Chypre au début de l'époque perse. Sans beaucoup de mé-

---

[566] Le sud de Canaan, appelé dans le *Livre de Josué Negeb-Kereti,* fut, selon l'avis de nombreux érudits, occupé à une époque reculée, par des immigrants venus de Crète.
[567] Herodote, trad. A.D. Godley, 1921-24, I, 171.
[568] Ibid.
[569] Thucidide, trad. Foster Smith ; Londres et New York, 1919, I. iv.
[570] Georg Meyer, *Die Karier,* Göttingen, 1885, p. 3.
[571] Strabon, *La Géographie* I, 3, 21.
[572] On fit des recherches approfondies dans le monde entier afin de trouver des traces du mot *Car* et des navigations Carienne et Phénicienne. Voir Baron d'Ekstein, *Revue archéologique,* XIV (1857) ; XV (1858), et Brasseur de Bombourg : « *S'il existe des sources de l'histoire primitive du Mexique dans les monuments égyptiens* » Paris, 1864. Des noms tels que Karkar ou Car-Chemish (écrit aussi Gargemish) et le mot « *Kar* » dans les noms des villes, comme Car Shalmanezer, peuvent être cité dans ce but.

rite, on peut donc conclure que les Khar de Ras Shamra étaient les Cariens.

Non seulement les Cariens s'installèrent à Chypre, mais aussi sur la rive opposée du continent. Des tombes identiques trouvées à Ras Shamra et à l'est de Chypre en apportent la preuve. Thucydide, un historien « récent », insiste sur les particularités des tombes cariennes. Il écrivit que les Cariens avaient habité la plupart des îles car :

> « *après que les Athéniens eurent purifié Delos au cours de cette guerre (– 426) et que furent enlevés les tombeaux de tous ceux qui étaient jamais morts sur l'île, on s'aperçut que plus de la moitié d'entre-eux étaient cariens, grâce à la forme des armures enterrées avec eux et à leur mode de sépulture, encore en usage actuellement*[573] ».

De modernes archéologues pointèrent à nouveau la structure bizarre des tombes découvertes à Ras Shamra et à l'est de Chypre. Dans la mesure où les Cariens habitèrent le nord de la Syrie dès le début du premier millénaire avant notre ère, il est raisonnable de penser que les Ecritures en ont parlé. Au VIII[e] siècle, en effet, Athalie – fille d'Achab et belle-fille du roi Josaphat de Jérusalem – la reine-mère qui usurpa le trône quand son fils Ahaziah fut tué par Jéhu sur la route de Megiddo, avait un garde du corps composée de « *Cari* ». Plus tard, ceux-ci se révoltèrent contre Athalie, quand Yehoyada, le prêtre, conclut un accord avec « *les centeniers, les Cariens et les gardes* » (II Rois 11: 4,19[574]). Ce sont eux qui, dit-on, conduisirent Joas devant eux, le jeune garçon sauvé secrètement d'Athalie quand elle assassina la famille royale.

Il est plus que probable que les Kreti appartenant aux « *Kreti et Pleti* » (Chérethiens et Pélethiens) de la garde royale de David (Samuel 8:18), dirigés par son maréchal Benaiah, étaient les Kari eux-mêmes. Les Ecritures (II Samuel 20:23) relatent que Benaiah commandait les Kari (ou Kre) et les Pleti. Depuis toujours, les Philistins furent considérés comme des Kreti-Pleti. On dit que le mot « *Pleti* »

[573] Thucydide, I, viii.
[574] Version King James « les Capitaines et la Garde ».

est le diminutif des *Philistins,* lesquels, sans bases suffisantes, furent aussi assimilés aux Kreti (d'où l'origine de la théorie qui dit que les Philistins sont venus de Crète[575]). Pleti ne peut être identique à Kreti ou Kari, car dès que ces deux noms sont mentionnés, ils sont connectés par la conjonction : « *et*[576] ».

L'origine des Kreti en Crète – évidente, rien qu'à la phonétique – est aussi attestée par la version des Septante qui traduisit « *Kreti* » par « *Crétois* ». Les Cariens vinrent de Crète. Les Kreti vinrent aussi de Crète et furent identifiés aux Kari. Il est incontestable que les Cariens, Karri et Kreti sont identiques. Les Cariens, gardes royaux de la reine Athalie à Jérusalem, furent destinés à la même fonction dans l'Egypte du VII[e] siècle, après que, poussés par les vents, ils eurent débarqué en compagnie des Ioniens[577]. Les Cariens occupèrent cette position jusqu'à ce que Cambyse ait conquit l'Egypte[578]. Ils furent aussi les gardes du corps des rois de Lydie au VI[e] siècle.

A ce sujet, il est intéressant de relier la citation d'Hérodote (I, 171) à la traduction du Targum. Le premier écrivit que les Cariens inventèrent et produisirent des armes et furent imités par les Grecs car « *aucune cité en Syrie ou en Palestine ne contenait autant d'armes que Ras Shamra*[579] », le second traduisit Keti par archer. A la fin du VII[e] siècle et au début du VI[e], Sophonie (2:5) et Ezéchiel (25:16) prophétisèrent la ruine de la côte maritime de Keret. Peu de temps après, lors de la prise de Tyr par Nabuchodonosor, les Phéniciens et les Cariens s'enfuirent à Carthage qui devint une Métropole.

~ La langue des Cariens

[575] Les Philistins venaient de l'île de Caphtor (Deutéronome 2:23 ; Amos 9:7; Jérémie 47:4). Jérémie parle des « *Philistins, les rescapés de l'île de Caphtor* ». Les Philistins étant identifiés aux kreti et Pleti, Caphtor le fut à la Crète. L'évidence historique serait davantage respectée si nous comprenions que Caphtor est en réalité Chypre. Si Caphtor n'était pas Chypre, alors aucune mention du nom de Chypre ni de l'île n'existerait dans les Ecritures, ce qui serait hautement improbable car Chypre est très proche de la Syrie. Les îles de Kittil (Jéremie 2:10 ; Ezéchiel 27:6) habituellement identifiées à Chypre, signifiaient toutes les îles et les côtes de l'ouest, la Macédoine et même l'Italie. Voir article « *Cyprus* » dans l'Encyclopédie Juive.

[576] On donna une autre explication au mot « *Pleti* ». Selon le Targum « *Kreti* » est traduit par « *archer* », et « *Pleti* » par « *frondeur* » du mot *palet,* « jeter » ou « lancer au loin ». Le même verbe pourrait signifier « ceux qui furent rejetés » par la mer, ou « les restes du peuple échappé d'un lieu sur la mer »: *iam polat* veut dire: « la mer l'expulsa ».

[577] Hérodote, II, 152.

[578] Ibid., II, 154.

[579] Dussaud, *Les Découvertes, p.20.*

On peut espérer que les linguistes, se trouvant face aux tablettes de Ras Shamra, répondront à la question suivante : quel fut le langage des Cariens ? Et qu'ils seront plus clairs que Strabo qui en discutait déjà 1900 ans plus tôt[580]. Homère, en énumérant les alliés de Troie, inclut « *les barbares parlant Carian* ». Apollodore en déduisit que les Cariens ne parlait pas le Grec, mais un langage étrange[581]. Se référant à Homère, Strabon conclut que les Cariens parlaient grec mais avec un accent barbare. Strabon avait probablement à l'esprit les Cariens d'Asie Mineure dont Hérodote écrivit qu'après l'installation des Cariens, les habitants précédents « *devinrent comme les Cariens, ou les Cariens comme eux*[582] ».

Que les Cariens aient utilisé une langue incompréhensible aux Grecs est évident si l'on se fie à l'histoire suivante citée par d'Hérodote[583]: il raconte qu'un Carien vint au temple consulter l'oracle ; le Thébain fut stupéfait d'entendre l'oracle s'exprimer dans une autre langue que le grec. L'étranger expliqua que les paroles prononcées étaient du carien et il prit des notes. Les Cariens parlaient également grec ; Hérodote nous raconte que ce sont les Cariens et les Ioniens venus en Egypte sous Psammetich au VII[e] siècle qui enseignèrent le grec aux Egyptiens.

On découvrit des mots cariens, y compris des noms personnels, éparpillés dans les auteurs classiques[584]. En Egypte, on trouva des autographes rédigés en grec, d'autres dans une langue différente sur certains monuments. Dans ce dernier cas, les lettres grecques sont accompagnées d'un certain nombre de signes graphiques semblant correspondre à la prononciation d'une langue. On en tira la conclusion qu'il s'agissait des noms de mercenaires cariens apposés auprès de ceux de leurs frères d'arme ioniens[585]. Cela se passait au VII[e] siècle. On découvrit aussi des épitaphes, dont certaines bilingues – carien et égyptien – mais la traduction d'une langue à l'autre ne parut pas suffisamment exacte pour dé-

[580] Strabon, *Géographie*, XIV, II, 27.
[581] Ibid., en référence à Apollodore, un grammairien athénien.
[582] Hérodote, I, 172.
[583] Ibid., VIII, 135.
[584] Voir A.H. Sayce. « The Karian Language and Inscriptions » *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, IX, 1886, 123-54. W. Brabdenstein,"Karishe Sprache" Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie de Alter-tumwissenschaft*, Suplément VI, 1935, 140-46; F. Bork "Die Sprache der Karer" *Archiv fûr Orientforschung*, VII, 1931-32.
[585] Lepsius remarqua ces signatures et en tira ces conclusions.

chiffrer efficacement le carien. On discuta puis rejeta l'hypothèse que cette langue ait pu être indo-européenne[586]. Elle n'est pas non plus sémitique. On fit le même diagnostic pour le langage hurri (khar) de Mésopotamie que pour le carien : ces langues n'étaient ni indo-européennes, ni sémitiques. Dans les deux cas, les caractères des inscriptions en khar et en carien, sont différents de leur propre langue – d'une part, ils sont empruntés au cunéiforme, de l'autre, à l'alphabet grec.

Cependant, il est intéressant de constater qu'un élément mitannien fut aussi discerné dans le carien[587]. Néanmoins, le carien n'a pas encore été traduit. Au cours de l'été 1935, on découvrit de nombreuses inscriptions dans les environs de Mylasa en Carie (par Benveniste), mais elles ne sont pas encore publiées. Il me semble, pour les raisons déjà citées précédemment, qu'il serait plus sage d'étudier la langue khar d'après les textes de Ras Shamra, en se basant sur le fait qu'il s'agit du langage carien mais rédigé en d'autres caractères et de s'appuyer ainsi sur ces mêmes tablettes pour parvenir enfin à traduire le carien.

Ce fut sans doute une erreur de rejeter la théorie soutenant que les tablettes de Ras Shamra font référence aux Ioniens ; on aurait pu en effet mentionner ces derniers car il ne s'agissait pas alors du XIV^{e} mais du IX^{e} siècle.

Je me permets aussi de penser que le mot traduit par Ugarit[588] est le nom carien-ionien de Euagoras. Des rois de ce nom dirigèrent Chypre. Le règne d'un certain Euagoras au V^{e} siècle avant notre ère et celui d'un autre au début du IV^{e} siècle sont bien connus des auteurs grecs et latins. La guerre du second Euagoras contre les Perses est mentionnée dans un chapitre ultérieur de ce livre. L'influence de Chypre sur Ras Shamra fut mise en évidence par les archéologues ; ils jugèrent qu'à une période reculée, ce site sur la côte syrienne, avait été colonisé par Chypre. Cette observation corrobore l'hypothèse selon laquelle un ancien

[586] P.de Lagarde avança l'hypothèse de l'origine Iranienne du Carien. Voir P. Kretschmer, *Einleitung in die geschichte der Grieschischen Sprache*, Göttingen, 1896, p. 376.
[587] « Neben dem elamoiden Kerne ist im Karischen ein starker Einschlag aus dem Mitanni deutlich zu erkennen ». F. Bork, « Die Sprache des Karer » *Archiv für Orientforschung*, VII, 1931, 23.
[588] « *Egrt* ». Voir Hrozny « Les Ioniens à Ras Shamra » *Archiv Orientalni, IV, 1932, 175.* Comparer Virolleaud, *Syria, Revue d'art Oriental et d'Archéologie*, XII, 351 et 557.

roi de Chypre, un descendant des Cariens chassés vers l'est par les Ioniens, construisit sur la côte syrienne (opposée à l'île de Chypre) et sur les ruines d'une cité précédente, une ville à qui il donna son nom, Euagoras. Le nom du roi Nikmedes (également écrit Nikmes ou Nikmed) est la version ionienne-carienne de Nikomèdes. Un patronyme similaire : Nikodamos était sans doute de consonance plus agréable à une oreille sémite[589]. La ville de Dydime, d'où les Ioniens partirent pour se rendre à Ugarit, se trouvait en Ionie, mais son nom réel est carien[590]. Des tablettes datant du IX^{e} siècle avant notre ère auraient pu contenir ce nom, mais en aucun cas, des tablettes du XV^{e} siècle.

Il est curieux de constater cependant que ces mêmes scientifiques (qui insistèrent sur la présence des Ioniens dans les textes de Ras Shamra) s'obstinèrent néanmoins à soutenir que les Khar de ce même Ras Shamra, cités de concert avec les Ioniens, étaient en fait les Hourites (troglodytes) de la Bible[591]. Non seulement les textes de Ras Shamra, mais aussi de nombreux auteurs grecs ont mentionné conjointement Cariens et Ioniens. En dépit du fait qu'à une date reculée les Cariens furent chassés de Crète et des Cyclades par les Grecs (ou Ioniens), les deux peuples se mélangèrent. Le récit de leur première apparition en Egypte, ensemble sur la côte égyptienne montre qu'ils étaient devenus partenaires dans leurs entreprises.

La littérature classique montre généralement les Cariens avec les Ioniens ou avec les Phéniciens. Si un hymne orphique était découvert dans la poussière de Ras Shamra, ce serait un jour de chance pour les archéologues mais pas un miracle. D'après Homère, les Cariens participèrent à la défense de Troie. Ils purent sans doute en avoir conservé leurs souvenirs personnels et leurs propres poèmes qui chantaient les batailles d'Ilion. On sait qu'à Chypre, les poèmes traitaient du même sujet que l'*Iliade*[592] mais, excepté 24

[589] Nikodamos de Salamis à Chypre battit monnaie de - 460 à - 450 (Sir George F. Hill, *Catalogue of the Greek Coins of Cyprus*, Londres, 1904, p. 52).
[590] Voir l'article « Dydima » par Bürchner dans Pauly-Wissowa, *Real Encyclopädie*.
[591] « *Les inscriptions churrites de Ras Shamra démontrent une fois de plus la grande influence du peuple churrite ou Horite sur la Syrie et la Palestine. Ce fait ne saurait nous surprendre, dès que nous connaissons le rôle joué par les Churrites en Syrie et en Palestine à la fin du Troisième et dans la première moitié du second millénaire* ». Hrozny, *Archiv Orientalni*, IV, 1932, 127. Voir aussi Speiser, *Mesopotamian Origins*, p. 133.
[592] Hérodote, II, 117.

courts fragments, il n'en reste rien. A l'origine, ces poèmes furent-ils écrits en carien ?

Les lointaines relations entre les Cariens et la Crète, et entre la Crète et Chypre, devraient être retrouvées à présent que la langue khar de Ras Shamra est en cours de traduction. Une nouvelle tentative devrait avoir lieu pour interpréter les caractères inconnus des inscriptions chypriotes, les textes linéaires de Crète, et les pictogrammes de cette île, afin de lever le voile qui dissimule le passé de la Crète, la culture minoenne, les aventures des Cariens au second millénaire, et peut-être même l'histoire mythique de l'Atlantide.

~ Aménophis II

La Syrie-Palestine de la période étudiée ici fut une région convoitée par les pharaons mais qui lutta pour son indépendance. Quand le long règne couronné de succès de Touthmosis III parvint à son terme, Aménophis II (dont on traduit en général le nom royal par Okheperure) lui succéda. La mort de Touthmosis III fut le signal de l'insurrection dans les provinces asiatiques qui voulaient rejeter l'esclavage égyptien. Aménophis II, à la tête d'une grande armée faite de chars, de cavaliers et de fantassins, se mit en route dans l'intention de mâter la révolte en Syrie et en Palestine. Sa Majesté « *débuta sa première campagne contre Retenu (Palestine) afin d'étendre ses frontières... Sa Majesté arriva devant Shamash-Edom qu'il dévasta... Sa Majesté parvint jusqu'à Ugarit et vainquit tous ses adversaires*[593] ». Au cours de son avancée vers la Syrie, Aménophis exhiba son adresse au tir à l'arc dans une démonstration destinée à intimider et impressionner les princes locaux. Il revint à Memphis avec une centaine de nobles, prisonniers de guerre, un butin de quelques centaines de chevaux et des chars ou véhicules destinés aux transports. A son retour en Egypte, il pendit la tête en bas quelques uns de ses prisonniers au mat de son bateau sur le Nil.

Dans sa neuvième année de règne, il renouvela son expédition en Palestine, son objectif étant Aphek en basse Galilée. Il dévasta deux villages « *à l'ouest de Socoh* » dé-

[593] A.M. Badawi « Die Neue Historische Stele Amenophis II » *Annales du service des Antiquités de l'Egypte*, XVII, La Caire, 1943, 1-23.

pouilla d'autres localités sans importance et regagna Memphis avec de nouveaux prisonniers. Ses attaques harassantes firent de lui l'ennemi commun des royaumes de Palestine et de Syrie. Lors de son retour en Palestine, la principale, et apparemment unique bataille fut livrée en un lieu nommé y-r'-s-t. On a suggéré plusieurs solutions pour identifier cette localité[594]. Cependant, les annales d'Aménophis soulignent un fait important : il atteignit cette place *un* jour seulement après que son armée ait quitté la frontière égyptienne[595]. C'est donc, très certainement, dans le sud de la Palestine, que la bataille eut lieu. Aménophis se déclara vainqueur, et l'on admit que cette campagne était en fait une victoire. Mais le fut-elle réellement ? Quel fut le butin ramené de cette bataille de y-r'-s-t ? Voici la liste « *de ce que sa majesté captura ce jour là : 2 chevaux, 1 char, 1 une cote de maille, 2 arcs, 1 carquois empli de flèches, 1 corselet et*[596] » un objet dont le nom fut intraduisible. Mais peu importe ce dernier objet, la liste des prises n'en demeure pas moins pitoyable. Si le pharaon de l'Egypte après sa victoire n'avait rien de plus à énumérer que 2 chevaux, 1 char, 2 arcs et 1 carquois « *empli de flèches* », ce fut une véritable défaite[597]. En général, après une victoire, une armée s'enfonce dans le territoire ennemi. Mais selon les lignes faisant suite à l'énumération du butin : « *se dirigeant par le sud-ouest vers l'Egypte, sa majesté poursuivit sa route à cheval*[598] ».

Aussitôt après la bataille, le roi se replia donc en Egypte. Quand un roi, après avoir restauré l'ordre dans ses provinces, revient d'une campagne victorieuse, les villes situées sur sa route triomphale ne choisissent pas cet instant pour se révolter. En fait, les cités vassales se rebellèrent en voyant leur oppresseur en fuite, et c'est exactement, selon les annales de guerre, ce qui se produisit : les Asiatiques ha-

---

[594] Brugsen traduit ce nom par « *Arinath* » et l'identifie avec Oronte. Breasted ainsi que d'autres acceptèrent cette proposition ; F.W. von Bissing s'y opposa *Die Statistische Tafel von Karnak*, Leipzig 1897, p. 34 ; Petrie le traduisit « *Arseth* » et suggéra que c'était Haroshet sur Kishon *(History of Egypt, II, 155)*. J.A. Wilson, cependant, vérifia le texte y-r-s-t sur un fragment à Karnak.

[595] D'après la stèle de Memphis, Aménophis II débuta sa campagne le « *25e jour, du premier mois, de la 3e saison* » (ce qui diffère de Karnak), ou un jour plus tard seulement. Voir « Egyptien Historical Texts » par J.A.Wilson dans *Ancient Near Eastern Texts*, p. 245 et note 8 sur la même page.

[596] Breasted, *Records*, Vol. II, Sec. 785.

[597] Dans une publication récente, Sidney Smith parvint seul à la conclusion identique: l'expédition d'Aménophis II fut un désastre. *Occasional Publications of the Britihs School of Archaeology in Ankara*, Londres, 1949, Vol. I.

[598] Breasted, *Records*, Vol. II, Sec. 786.

bitant une ville située sur le chemin du retour en Egypte « *complotèrent pour chasser l'infanterie de sa majesté*[599] ». Durant les quelques décades qui précédèrent la fin de son règne, Aménophis ne remit pas les pieds en Palestine. On ne trouve donc plus aucune trace d'un tribut annuel provenant de ce pays[600]. Afin de vérifier si cette expédition fut vraiment une défaite, on doit comparer l'évaluation subjective qu'il fit de cette campagne avec les textes des Ecritures. Le fils de Roboam, Abiyya roi de Juda, infligea une cuisante défaite à Jéroboam, roi d'Israël (II Chroniques 13). Ce qui indique le déclin de l'Egypte.

Après le court règne d'Abiyya, son fils Asa lui succéda : « *Ces jours-là, le pays a connu 10 ans de paix* ». Il décida donc de restaurer les places fortes de Juda, les entourant de murs, tours, portes et barres et dit : « *Nous avons cherché le Seigneur notre Dieu, et il nous a donné le calme sur toutes nos frontières* » (II Chroniques 14:6). Dès lors, ils construisirent et prospérèrent. La destruction des statues des dieux païens était en soi une rébellion (voir II Chroniques 14:2) car les dieux égyptiens occupaient très certainement parmi eux la première place, puisque, depuis Shishak (Touthmosis III), le pays était soumis à la couronne égyptienne. En fortifiant les villes de Juda et en recrutant une armée, Asa s'opposait donc clairement aux lois égyptiennes :

> « *Asa disposa d'une armée formée de 300.000 Judéens portant la lance et le bouclier, et de 280.000 Benjaminites portant la rondache et tirant de l'arc : tous forts et valeureux*[601] ».

Les cités fortifiées, l'armée se tenait prête :

> « *Et Asa avait une armée de 300.000* [hommes] *de Juda, portant le bouclier et la pique, et de 280.000 de Benjamin, portant l'écu et tirant de l'arc, tous des hommes forts et vaillants. Et Zérakh, l'Ethiopien, sortit contre eux avec une armée d'un million* [d'hommes], *et de 300 chars ; et il vint jusqu'à Maréscha. Et Asa sortit au-devant de lui ; et ils se rangèrent en bataille*

[599] Ibid., Sec. 787.
[600] On peut aussi déduire qu'il perdit la Syrie-Palestine par le fait que son successeur Touthmosis IV se nomma lui-même le « *conquérant de la Syrie* ».
[601] II Chroniques 14:7.

dans la vallée de Tsephatha, près de Maréscha. Et Asa invoqua l'Eternel (...) Et l'Eternel frappa les Ethiopiens devant Asa et devant Juda, et les Ethiopiens s'enfuirent[602]».

Asa sortit à sa rencontre, et se rangea en ordre de bataille dans la vallée de Zephata, à Maresha avant d'implorer l'aide de Dieu. Il les poursuivit avec son armée jusqu'à Gèrar ; il tomba tant d'Ethiopiens qu'ils ne purent se relever car ils avaient été détruits devant le Seigneur et son armée. On ramassa une grande quantité de butin. Zerah l'Ethiopien, qui conduisait une armée d'Ethiopiens et de Libyens[603] à partir des frontières ouest et sud de l'Egypte (ainsi que le fit l'armée du pharaon Shishak) qui était-il ? La route conduisant de l'Ethiopie en Palestine longe la vallée du Nil. Si une armée éthiopienne avait décidé de se rendre en Palestine, elle aurait été contrainte de conquérir l'Egypte. De plus, aucun doute ne peut subsister quand on sait que des soldats libyens se trouvaient dans l'armée : ce roi était donc bien le pharaon de l'Egypte. Selon les exégètes (Graf, Erbt), une invasion arabe ou égyptienne doit avoir servi de base historique aux récits des *Chroniques.*

La bataille de Maresha, ou Moresheth[604], explique pourquoi le pharaon fit rapidement volte-face, dos à la Palestine et tourné vers l'Egypte, et pourquoi son armée n'emporta du champ de bataille qu'un « *arc et 2 chevaux* » ; et pourquoi encore la population des villes, probablement les Edomites au sud de la Palestine, complotèrent contre ses garnisons. C'est un témoignage de défaite d'admettre qu'un roi égyptien vante sa valeur personnelle et sa férocité sur un champ de bataille et qu'il se bat lui-même contre les soldats ennemis. Cela signifie en fait qu'après la déroute de son armée, Sa Majesté combattit seule. En termes grandiloquents qui ne précisent aucune rencontre particulière, le texte glorifie le chef qui guerroya seul : « *Voyez, il était comme un lion aux yeux sanguinaires* ». Il fut poursuivi jusqu'à Gèrar. Il eut en-

[602] II Chroniques 14: 8-12.
[603] II Chroniques 16:8.
[604] Dans Michée 1:14, la place est appelée Moresheth-Gath. La première syllabe de Meresha ou Mereshet peut signifier « l'eau de », comme dans Me-riba ou Me-rom. Les Egyptiens, transcrivant Mereshet, pouvaient écrire *mu-Areset*, ou l'eau de *areset*. Aménophis II traversa « *le bras d'eau (gué) de arseth* » Petrie, *History of Egypt*, II, 15.

suite la satisfaction de faire prisonnier quelques chefs de villages qu'il brûla vif en Egypte : sa stèle de Memphis rapporte l'holocauste.

Aménophis II fut un grand homme mais il fut aussi de haute taille. Il était fier de sa force physique et prétendait que personne ne pouvait utiliser son arc. Un arc de dimension importante fut découvert dans son tombeau, il y a de cela quelques décennies. Selon la stèle d'Eléphantine :

> « *Personne n'est capable d'utiliser son arc, que ce soit dans son armée, parmi les cheikhs du pays des collines ou les princes de* Retenu *(Palestine) car sa force surpassait celle de tous les rois ayant jamais existé*[605]. *Hérodote tira de cette histoire le thème de la légende de Cambyse qui fut incapable de tendre l'arc du roi d'Ethiopie*[606] ».

D'après un scientifique contemporain, une origine commune préside à ce récit ; il fut transmis d'une part sous une forme légendaire dans Hérodote (Livre III, 21), d'autre part sur la stèle d'Eléphantine où apparaît la vantardise historique d'Aménophis II qui vécut de nombreux siècles auparavant. Selon Hérodote, un roi éthiopien était l'archer prétentieux nommé Aménophis II. On se pose donc la question suivante : Aménophis II était-il un Ethiopien sur un trône égyptien ?

Du sang éthiopien coulait dans les veines de la dynastie thébaine[607]. L'épouse royale de Touthmosis III était-elle de pur sang éthiopien, et lui donna-t-elle un fils à la peau noire ? Ou alors Aménophis II ne fut-il pas du tout le fils de Touthmosis III ? Il se déclarait fils de Touthmosis III mais il n'est pas nécessaire que cette assertion ait été exacte au sens propre. Il appelait sa mère Hatshepsout[608]. Serait-il possible qu'avant de monter sur le trône d'Egypte, il ait été vice-roi d'Ethiopie[609]? La chronologie conventionnelle qui

---

[605] Breasted, *Records,* Vol. II, Sec. 792.

[606] Breasted, *A history of Egypt*, New York, 1912, p. 326.

[607] Voir Foucart dans le *Bulletin de l'Institut égyptien,* série 5, II, 1917, 268-69. Aménophis I, un ancien roi de la XVIIIe dynastie, est représenté avec un visage négroïde. I. Rosellini, *I Monumenti dell'Egittto e della Nubia, Pise, 1932-44.*

[608] Breasted, *Records,* Vol. II, Sec. 803. Voir Gauthier, *Le Livre des Rois d'Egypte,* II, 287.

[609] La tradition Abyssinienne sacrée *Kebra Nagast* cite une curieuse circonstance: Menelik, roi d'Ethiopie et fils de la reine du Sud qui fut l'invitée de Salomon, retourna en Palestine afin de dérober des richesses du Temple ; après être parvenu à dérober l'Arche d'Alliance par ruse, il s'enfuit vers l'Ethiopie, poursuivi par Salomon son père, jusqu'aux frontières de l'Egypte. Deux éléments historiques se télesco-

identifie Zerah à Ozorkon de la dynastie libyenne rencontre des difficultés dues aux Ecritures qui déclarent que Zerah est un Ethiopien.

Ce fut une glorieuse réussite de remporter une victoire aussi décisive, alors que l'ennemi n'était pas un petit prince arabe – selon certains exégètes[610] – ni un pharaon de l'infâme XXII[e] dynastie – selon d'autres – mais Aménophis II, le plus grand de tous les pharaons. Ce fut une victoire aussi écrasante que la défaite des Hyksos-Amalécites par Saül, mais ses conséquences sur la période ultérieure, ainsi que nous le verrons, ne furent pas d'égale importance. Politiquement, cette victoire ne fut pas suffisamment exploitée, ce qui n'enlève rien à sa valeur militaire. L'Egypte, alors au zénith même de son pouvoir impérial, fut battue par Asa, roi de Juda, et ce ne fut pas une victoire sur une simple garnison égyptienne, ni sur un détachement collecteur d'impôts mais sur la multitude des armées égyptiennes-éthiopiennes et libyennes, à la tête desquelles se tenait l'empereur-pharaon lui-même.

Avec la déroute de l'armée égyptienne au sud de la Palestine, toute la Syrie-Palestine se trouva naturellement libérée du joug égyptien. Auparavant, le pharaon avait dévasté Ugarit et menacé les royaumes de la région ; on peut concevoir que Asa, le roi de Juda, bénéficia de l'appui du nord ainsi que de la sympathie des peuples maritimes de Syrie. Les écrits d'Aménophis II révèlent son ambition de dominer, outre les pays du Nil, les terres de Jordanie, l'Oronte et l'Euphrate qui s'étaient révoltées après la mort de Touthmosis III. La grande victoire de Maresha résonna comme un message de liberté pour tous ces peuples ; les retentissements de cette bataille ont dû se propager très loin et durant de nombreuses générations. Mais une fois seulement, grâces lui ont été rendues dans le *Livre des Chroniques* et cela par la voix du prophète Hanani : « *Libyens et Ethiopiens ne formaient-ils pas une armée nombreuse, avec une grande multitude de*

pent dans cette légende. Le sac du Temple fut l'œuvre de Shishak-Touthmosis III, le successeur de la reine de Saba-Hatshepsout. Celui qui s'enfuit de Palestine, poursuivi par le roi de Jérusalem, fut Zerahhh-Aménophis II, le successeur de Shishak-Touthmosis III.

[610] Qui supposèrent que, outre un Kush (éthiopien) en Afrique, existait un autre Kush en Arabie.

chars et de chevaux ? » (Chroniques 16:8). On dit aussi que les tribus du nord se rallièrent à Juda qui jouit de l'estime de tous après avoir repoussé avec succès le pharaon et son armée (II Chroniques 15:9).

Alors aucune autre trace de la victoire d'Asa sur Aménophis II ?

Pourtant, un triomphe aussi fabuleux aurait du éveiller plus d'échos. Mais cet écho existe : il s'agit d'un poème phénicien qui chante cette grande victoire remportée sur l'armée d'Aménophis II.

~ Le poème de Keret

Un des poèmes épiques déterrés à Ras Shamra évoque un thème historique. Le poème de Keret – désigné par les archéologues à cause du nom du héros – possède une base historique. Il fut d'abord traduit et interprété par Charles Virolleaud[611]. Plus tard, une interprétation différente fut attribuée à ce texte. Selon Virolleaud, un danger menaça le pays de Keret, roi de Sidon. L'invasion de Negeb (au sud de la Palestine) par l'armée de Terah souleva les craintes de Keret ; il pleura dans le secret de sa chambre. Dans sa grande détresse, une voix entendue en rêve l'encouragea, il décida de faire face au danger et se joignit à l'armée des défenseurs. D'après Virolleaud toujours, deux noms de tribus, Asher et Zebulon, apparaissent dans le poème. Mais le texte ne précise pas si la tribu de Zebulon était amie ou ennemie. Le refrain mentionne Asher de façon répétée et le poème rend très vivante l'arrivée des hommes en armes, se hâtant de joindre le gros des troupes opposé à Terah :

« Asher, ils s'en vont deux par deux,
Asher, ils s'en vont trois par trois, ils ont fermé les maisons, ils marchent tous ensemble.
Des volontaires joignirent les milliers de Hasis.
Les hommes de Hasis arrivaient par milliers, et par myriades, des flots (Yr) d'hommes ».

[611] Charles Virolleaud, *La Légende de Keret, roi des Sidoniens*, Paris, 1936.

Ils avancèrent à la rencontre de Terah. Et Terah, puissamment armé, arrivait dans le Negeb : « *une armée 300 fois 10.000 (rbt)* » qui signifierait – si la traduction est correcte – trois millions d'hommes. Le poème raconte ensuite que cette immense armée d'envahisseurs, ayant été vaincue, prit la fuite. Pour Virolleaud, la question demeurait : qui donc était Terah ? La *Genèse* nomme Terah le père d'Abraham. Une théorie fut donc avancée[612] qui fit des adeptes en France : le poème phénicien de Keret décrit des migrations patriarcales et de nombreuses guerres. On considéra que c'était un ajout lumineux aux légendaires séjours et pérégrinations des patriarches dans le Negeb – sud de la Palestine – rapportées dans la *Genèse.*

Le patriarche Abraham vint au Negeb ainsi que le fit Terah dans le poème. Les Ecritures relatent que le père d'Abraham quitta Ur en Chaldée (située en aval de l'Euphrate) pour émigrer à Harran au nord-ouest où il termina ses jours (Genèse II:32). Mais le poème permit d'introduire une correction qui fit l'unanimité : Terah ne mourut pas à Harran, mais prépara la conquête de Canaan qu'il réalisa en partie. Devant l'excès de difficultés, Abraham capitula et quitta Canaan pour chercher refuge en Egypte[613]. Abraham et ses deux frères, fils du Terah cité dans les Ecritures, ne sont pas mentionnés dans le poème. On supposa que le rôle du chef tenu par Terah et le statut discret d'Abraham en furent la cause. Abraham n'était en fait qu'un anonyme dans la multitude des Terahites. Et si le conte diffère de la légende scripturaire, l'association – Negeb, la scène, et Terah, l'envahisseur – semblent apporter un parallèle convaincant à la combinaison similaire – Negeb, la scène, et Abraham, fils de Terah, l'envahisseur. En conséquence, Virolleaud conclut que les Terahites envahirent le sud de Canaan où la population leur résista, bien que les Ecritures n'aient rien dit de la guerre d'Abraham et qu'elles aient en revanche insisté sur la sérénité de son séjour.

---

[612] « *Comme nous l'avons déjà indiqué (Syria, revue d'Art oriental et d'Archéologie,* XIV. 149), *ce nom de* Trh *est évidemment le même que celui du père d'Abraham* ». Ibid., p. 25.

[613] « *Pour les Hébreux, Terah n'avait fait que préparer la conquête ou l'occupation de Canaan, et son fils Abram n'avait fait lui-même qu'ébaucher l'entreprise, puisque, devant les difficultés, il avait dû abandonner la partie et s'était réfugié en Egypte* ». Ibid., p.18.

On ne s'explique pas le nombre inusité de soldats dans l'armée de Terah : 300 fois 10.000 diffère exagérément du nombre des membres de la famille d'Abraham, serviteurs inclus. D'autre part, l'évocation des noms Asher et Zebulon présente aussi des problèmes : selon les Ecritures, Asher et Zebulon seraient fils d'Israël. Ces tribus descendaient d'Abraham, fils de Terah. Comment Terah aurait-il pu combattre les enfants d'Asher et Zebulon, ses propres descendants à de nombreuses générations d'intervalle ???

Pour résoudre cette question, on observa qu'à l'origine, les noms Asher et Zebulon désignaient des cantons habités par des Cananéens. Ultérieurement, ces endroits furent conquis par les tribus d'Israël qui non seulement ne leur donnèrent pas leurs noms, mais au contraire adoptèrent ceux de ces mêmes cantons[614].

Mais une autre traduction et interprétation du poème de Keret existe. Selon cette variante, Terah, Asher et Zebulon ne sont pas des noms propres mais signifient jeune marié *terah,* puis, en retard *atur* et malade *zebulun*[615]. D'autre part, cette version nie la prédominance martiale du poème qu'elle considère comme une histoire d'amour. Enfin, disparaissent ainsi les noms des tribus qui surprennent à l'époque d'Ugarit. De nombreuses modifications sont encore proposées. Il nous semble, cependant, que la traduction de Virolleaud n'est pas loin de la vérité. Le Terah, cité dans le poème n'est pas en fait le père du patriarche, mais désigne l'ensemble des tribus, et la coalition belliqueuse apparaît alors tout à fait cohérente avec l'histoire. Il est en effet indiscutable que Ugarit et toute la Phénicie côtière furent menacées par Aménophis II durant la période qui nous concerne. Libéré des limitations imposées par une estimation incorrecte de l'âge des tablettes de Ras Shamra, nous posons la question suivante : une immense armée citée dans les Ecritures a-t-elle vraiment échoué dans sa tentative d'envahir le sud de la Palestine ? Une telle invasion dirigée par Zerah l'Ethiopien se produisit en effet sous le règne

[614] « *Il ne s'agit pas ici de deux des douze tribus (Asher et Zebulon), mais de deux de ces cantons Cananéens, dont les douze tribus prendront un jour le nom* ». Ibid.,p.18.
[615] H.L.Ginsberg, dans *Ancient Near Eastern Texts,* Ed. Pritchard, p. 142. Au lieu de « *Asher, ils sont partis deux par deux* » il traduisit « *Après deux, deux marchent* ».

d'Asa, roi de Juda. Le *Second Livre des Chroniques* dit que l'armée des envahisseurs conduite par Zerah était composée d'une grande multitude « *mille milliers* » ou un million (II Chroniques 14:8) : « *Zerah, l'Ethiopien, fit une incursion avec une armée de mille milliers* ».

Après avoir comparé les Ecritures et les textes égyptiens, nous avons constaté que Zerah l'Ethiopien et le roi Aménophis II sont une seule et même personne. D'autre part, si certaines dates indiquées dans le poème phénicien, dans les textes d'Aménophis II et dans les Ecritures sont semblables, nul ne pourra se permettre de contester l'identité de Zerah et d'Aménophis II. Le poème phénicien décrit ainsi l'armée de Terah :

> « *Une grande force armée de 300 fois 10,000 (rbt) avec des cimeterres (hepes) de cuivre, avec des poignards (snn) de bronze* ».

Dans ce texte, le mot égyptien *hepes*[616] est utilisé pour cimeterre de cuivre, et le mot égyptien *sn* pour poignard de bronze. La tombe d'Amenken[617] contient un portrait d'Aménophis II inspectant des cadeaux avant de les distribuer à ses officiers : il s'agit d'épées décrites par ces mots : « *360 hps (hepes) de bronze* » auprès desquelles sont représentés 140 poignards. Dans la mesure où le poème phénicien utilise des mots égyptiens pour désigner ces armes, leur origine égyptienne semble évidente. Le texte phénicien use des mêmes mots découverts sur un monument égyptien où le pharaon Aménophis II est représenté avec des armes pour ses combattants. Les soldats de Terah et d'Aménophis II utilisaient donc des équipements identiques. Des exemplaires de cimeterres furent par ailleurs trouvés à Gezer, au sud de la Palestine[618].

Les fragments subsistants du poème décrivent les armées se jetant dans la bataille ; nous voyons Keret marcher à travers des champs semés d'armes que les soldats de l'armée en déroute avaient jetés derrière eux ; il vit une source

---

[616] Jack, *The Ras Shamra Tablets*, p.38: « *Trois millions avec des cimeterres de cuivre ou harpes (en égyptien : hepes) et des poignards de bronze* ». Ces deux lignes du poème sont aussi traduits par Jack.
[617] Breasted, *Records*, Vol. II, Sec. 802.
[618] Voir A. Lods, *Israël* (London, 1932) p.64.

teintée de sang[619]. Puis il marcha vers les villes d'Edom dans l'intention de prendre sa part du butin. Selon les Ecritures, après la bataille de Maresha (Moresheth-gath), les Judéens victorieux pillèrent les villes du sud : « *le peuple... les poursuivit jusqu'à Gerar... ils ravagèrent toutes les cités aux alentour de Gerar... ils dépouillèrent toutes les villes ; car elles contenaient des richesses en quantité*[620] ». C'est ainsi que le poème de Keret raconte la marche vers le sud dans le but de piller les villes après la victoire :

« Marche un jour et deux jours
Un troisième et un quatrième,
Un cinquième et un sixième,
Et le septième jour, tu rencontreras des Sapasites ;
Et vous irez à Edom Rabbim
Et à Edom Serirot ».

Le roi de Edom supplia Keret :

« Ne te bats pas contre Edom Rabbot
Ni contre Edom Serirot,
Eloigne toi, roi de Sidon
ô, Keret, loin de mes parvis[621] *! »*

Et Keret lui demanda sa fille en guise de butin car elle était « *aussi belle que Vénus* ». La question nous intrigua de savoir si Keret épousa ou non la fille du roi de la ville édomite de Sidon mais un fragment de poème ultérieur nous confirma qu'il le fit. Nous fûmes plus anxieux de savoir qui étaient les « *Sapasites* » rencontrés devant les murs de la ville d'Edom, que désigne le mot Serirot, et si nous sommes sur la voie que nous nous sommes tracée. Mais que peut bien signifier le « *peuple de Sapas* » ? Une réponse partielle est disponible : « *Sapas est le soleil d'où vient le nom des Sapasites ; Sapas de Canaan est similaire au Shamash (soleil) des Assyriens et Babyloniens*[622] ».

Le peuple souvent nommé qui s'opposait à Keret devant les murs de la cité édomite était composé d'hommes de Sa-

[619] « *Mqr mmlat dm* ». Ginsberg applique « *dm* » à la phrase suivante et le traduit par « Lo ! »
[620] II Chroniques 14:13-14.
[621] Traduit par Virolleaud, *La légende de Keret*.
[622] Ibid. p.14.

pas ou Shamash. Les cités d'Edom étaient vouées au pillage, selon ce poème et le *Second Livre des Chroniques* qui suggère aussi que ce destin leur fut imposé pour avoir soutenu Zerah et son armée éthiopienne et libyenne. Nous sommes donc curieux de savoir à partir de quelle base Aménophis II conduisit sa campagne contre la Palestine.

Le rapport de la campagne d'Aménophis II en Syrie-Palestine débute textuellement par ces mots : « *Sa majesté se trouvait dans la cité de Shamash Edom. Sa majesté fit preuve en ce lieu d'un grand courage* ». Les documents égyptiens ne mentionnent nulle part la ville de Shamash-Edom sauf dans les registres de Touthmosis III, et dans la flatteuse inscription d'Aménophis II. Est-ce une coïncidence si, dans le poème phénicien relatant l'invasion de Terah et de sa multitude, la ville et le peuple d'Edom sont appelés Sapas ou Shamash ? Nous avons constaté que le Terah du poème est identique au Zerah des Ecritures. Nous avons identifié Zerah à Aménophis II. A présent, nous découvrons la même ville et le même peuple servant de base à la fois au Terah du poème et à Aménophis III dans les annales hiéroglyphiques.

Dans la Bible des Septante se trouve l'explication du mot « *Sarira* » ou « *Serirot* » (pluriel) du poème de Keret. De plus, le *Premier Livre des Rois* (12:14) ajoute quelques détails concernant Jéroboam. Sa mère, appelée Zeruah dans le *Premier Livre des Rois* (11:26) est alors nommée Sarira. Quand Salomon confia à Jéroboam l'administration du nord du royaume, celui-ci construisit une ville sur le Mont Ephraïmn et la baptisa Sarira.

Après la mort de Salomon, Jéroboam revint d'Egypte et se rendit « *dans les terres de Sarira* »... Là, selon la Bible des Septante, la tribu d'Ephraïm se rassembla et Jéroboam fortifia alors Sarira.

Sarira fut le nom d'une forteresse construite d'abord en – 920. Sans doute aussi fut-il celui de toutes les places fortes construites ultérieurement selon les plans de celle de Jéroboam qui lui avait donné le nom de sa mère. Aux jours de Keret, une génération plus tard, le nom Edom-Serirot (pluriel de Sarira) est utilisé. Environ 500 ans avant Jéro-

boam, Serirot, il est bon de le souligner, est en réalité un anachronisme.

Quel fut le rôle de Keret dans l'armée alliée ? Le *Livre de Samuel* (8:18) rapporte que les peuples Kreti et Pleti[623] étaient les gardes du corps de David. Ils étaient des mercenaires au service du roi de Jérusalem. Quelques soixante ans plus tard, sous la pression de la nécessité, Asa demanda l'aide des Sidoniens qui, eux-mêmes, s'angoissaient devant l'invasion venant du sud. Et c'est de façon très vivante que la première partie du poème de Keret en décrit la scène. La déroute des envahisseurs vaincus par Terah, les armes éparpillées dans les champs, les puits rouges de sang, et les cités d'Edom tremblant de crainte devant les guerriers victorieux sont les vivantes images qui décrivent, dans le récit biblique, la défaite de Zerah et de ses alliées, les cités édomites.

L'analyse du contexte historique lié au poème de Keret révèle que la traduction de Virolleaud fut rejetée sans raison suffisante. Il s'agit réellement de la description d'une guerre et d'une déroute. La mention des tribus d'Asher et Zebulon est naturelle et ne nécessite pas une théorie philologique destinée à donner un autre sens à ces noms. Ces deux tribus d'Israël étaient les plus proches de Sidon. Les membres de ces tribus quittèrent leurs maisons et, avec les Sidoniens, se hâtèrent vers Maresha afin de prendre part à la bataille ou profiter de la victoire d'Asa. Le *Second Livre des Chroniques* (15:9) décrit la victoire d'Asa et fait ensuite allusion à cette alliance des tribus du nord : « *De nombreux Israélites s'étaient ralliés à lui (Asa) en voyant que le Seigneur, son Dieu, était avec lui* ».

En comparant le *Second Livre des Chroniques* et les annales d'Aménophis III, successeur de Touthmosis III, nous constatons que ces deux sources parlent d'une grande armée venue d'Egypte. Elle envahit la Palestine, atteignit Moreshet-Gath (ou Mu-Areset en égyptien) distant d'un ou de deux jours de marche de la frontière (*nakhal mizraim*) et fut refoulée par les défenseurs du pays. La domination de l'Egypte sur la Palestine cessa donc et ne fut rétablie que

[623] Cherethites et Pelethites.

par le successeur d'Aménophis II. En comparant les annales d'Aménophis II et le poème de Keret, nous découvrons que les deux textes signalent les menaces faites à la côte phénicienne (Ugarit fut nommément citée par Aménophis II) ; que les envahisseurs étaient armés de *hepes,* ou cimeterres de cuivre et que la cité de Shamash Edom joua un rôle important dans la campagne, d'abord occupée par Aménophis II, ensuite par Keret et ses alliés qui chassèrent l'intrus.

Comparant enfin les *Chroniques* et le poème de Keret, nous remarquons d'une part que, selon les Ecritures, l'armée des envahisseurs du Negeb comprenait 300 chars et « *un mille milliers* » de soldats, alors que l'armée des opposants était composée de 300.000 hommes de Judée ; d'autre part, selon le poème, l'armée des envahisseurs avait 300 fois 10.000 hommes. Zerah (ou Terah selon Virolleaud) se trouvait à la tête de cette armée. Les cités du Negeb furent pillées ; Edom Serirot fut mentionné. La raison en est donnée dans la Bible des Septante. Les tribus du nord d'Israël se joignirent aux armées du sud et dévastèrent les cités du Negeb. Nous ne tenterons pas d'argumenter ici en faveur de notre thèse actuelle concernant la reconstruction de l'histoire, ni de bâtir notre conclusion d'après l'interprétation que fit Virolleaud du poème de Keret, puisque cette traduction est controversée. Mais nous pouvons offrir à Virolleaud une revanche partielle et le soutenir grâce à la démonstration historique présentée dans notre étude. Environ vingt ans après la défaite de Maresha, Touthmosis IV, successeur d'Aménophis II, restaura l'hégémonie égyptienne sur la Syrie et la Palestine. Aucun écho ne subsista de cette campagne mais il se fit appeler le « *conquérant de la Syrie*[624] ». Touthmosis IV rencontra pas ou peu de résistance. La pression exercée par les Assyriens du nord se faisant menaçante, les Syriens préférèrent encore se soumettre à l'Egypte[625].

[624] Touthmosis IV est appelé deux fois « *le conquérant de la Syrie* » sur la Stèle du Louvre C.202. Pierret, *Recueil d'inscriptions inédites du Musée égyptien du Louvre, 2e* partie, Paris, 1878, p. 35. Voir *Journal of Egyptian Archaelogy,* XXVII, 1941, 18.

[625] Nous avons démontré dans un chapitre précédent que Shishak est le nom scripturaire de Touthmosis. Puisque les tablettes de Ras Shamra appartiennent à la période des Aménophis et des Touthmosis, nous étions en droit de trouver avec eux, outre le nom biblique de Zerah, celui de Shishak. Il se trouvait, en fait, parmi les premier des mots déchiffrés, ce qui causa une surprise considérable: « *Le mot* Swsk *semble un nom propre, à rapprocher peut-être de l'égyptien* Sosenq, *hébreux* Sosaq, *et* Si-

~ La fin d'Ugarit

Les archéologues de Ras Shamra découvrirent que la cité avait été détruite par la violence et n'avait pas été reconstruite ; les bâtiments étaient démolis ; la bibliothèque avait brûlé et ses murs, tombés sur les tablettes, en avaient écrasées un grand nombre. Nikmed est le nom du dernier roi mentionné sur les documents qui échappèrent au feu. On trouva aussi une proclamation disant que la cité fut capturée et tous les étrangers expulsés. Au niveau de la structure détruite par le feu, on découvrit un sceau d'Aménophis II ainsi que deux lettres du même type que la collection d'el-Amarna. Au vu de ces trouvailles, on jugea que la chute d'Ugarit fut contemporaine des derniers jours d'Aménophis III ou des premiers jours d'Akhenaton, une époque connue comme la période d'el-Amarna.

Dans une lettre écrite par Abimilki, roi de Tyr, et trouvée dans les archives d'Etat d'Akh-aton (el-Amarna), ce roi vassal informait le pharaon des derniers événements survenus à Ugarit : *« Le feu a embrasé Ugarit, la ville du roi ; une moitié est consumée, l'autre ne l'est pas ; et l'armée de Hatti n'est pas là »*. Une moitié d'Ugarit brûla, l'autre fut rasée et les envahisseurs, soldats de Hatti, se retirèrent après avoir tout détruit. La ruine d'Ugarit ayant fait l'objet d'un courrier et l'évidence actuelle d'une destruction violente prouva aux chercheurs de Ras Shamra que la cité avait cessé d'exister aux jours mêmes signalés dans la missive d'Abimilki.

Les lettres d'el-Amarna citent nommément la ville d'Ugarit et disent qu'elle fut dévastée mais ne donnent pas le nom du roi. Seules des déductions permettraient en fait de l'identifier. Or, nous savons que Nikmed vécut durant la période d'el-Amarna[626].

Les tablettes les plus récentes de la bibliothèque de Ras Shamra et deux des lettres d'el-Amarna citent son nom. Elles pointent le fait que l'incendie catastrophique et la fin d'Ugarit décrits par le roi de Tyr et découverts par les archéologues, se produisirent vraiment sous Nikmed durant

saq ». Dhorme, *Revue biblique*, XL 51931, 55. Le traducteur n'osa pas en tirer la conclusion correcte, car que venait donc faire ce pharaon du IXe ou Xe siècle au milieu du second millénaire ?

[626] Virolleaud, « Suppiluliuma et Niqmad d'Ugarit » *Revue hittite et asiatique*, V, 1940, 173; voir Albright, *Archaeology and the Religion of Israel*, p. 38.

la période d'el-Amarna[627]. Le message trouvé à Ras Shamra est directement relié aux bouleversements survenus dans cette ville. Le roi des assaillants décréta que « *les Jamans "Ioniens", les gens de Didyme, les Khar "Cariens", les Chypriotes, tous étrangers, ainsi que le roi Nikmed* » devaient être expulsés d'Ugarit, « *tous ceux qui vous volent, tous ceux qui vous oppressent, tous ceux qui vous ruinent*[628] ». Il semble que cette proclamation, rédigée en hébreu ancien et en caractères cunéiformes, fut destinée à la section phénicienne de la population de la ville. Le début de l'inscription manque, ce qui est regrettable[629] car il aurait pu révéler le nom du roi qui expulsa Nikmed. Quel était donc ce roi qui conquit Ugarit, l'incendia, en chassa la population, et contraignit Nikmed à fuir ? Il sera identifié au cours du chapitre 8.

Nikmed, sa ville brûlée, sa flotte dispersée, devint-il un précurseur de la future migration en Afrique, quand vers le milieu du IX^e^ siècle, des réfugiés phéniciens fondèrent Carthage, ou Keret la Nouvelle[630] c'est-à-dire la Tunisie actuelle ? Ou alors Nikmed navigua-t-il vers Hellas, une cité avec laquelle Ugarit négociait les produits mycéniens ? Mais Ugarit formait également un marché intéressant pour les Ioniens qui la colonisèrent. Ils s'enfuirent donc avec Nikmed. Je crois que Nikmed ne se perdit pas dans l'histoire de ce siècle, si riche en événements. Je me propose de localiser ultérieurement le lieu où il se réfugia.

~ Echos tardifs

Trois conclusions majeures ressortent de ce chapitre :

1) Les dates attribuées à la Crète (âges minoens) et à la Grèce antique (âges mycéniens) sont déplacées par le même laps de temps qui décale les dates égyptiennes de la chronologie corrigée.

2) La critique qui fait avancer l'origine de nombreux textes bibliques à une date récente et à des influences

[627] Voir Schaeffer, *Les fouilles de Minet-el-Beida et de Ras Shamra, La Neuvième Campagne (Syria,* XIX 1938, 196), concernant l'époque de la destruction d'Ugarit.
[628] Hrozny « Les Ioniens à Ras Shamra » *Archiv Orientalni,* IV, 1932, 171 ; Dhorme, *Revue biblique,* XL, 1931, 37-39.
[629] « *Il est regrettable que le commencement de l'inscription n'ait pas été conservé ; on peut supposer que les premières lignes de l'inscription contenaient des détails sur l'acteur principal des événements dépeints* ». Hrozny, « Les Ioniens à Ras Shamra » *Archiv Orientalni,* IV, 1932, 176.
[630] Keret, la ville, et Keret, le nom propre, sont orthographiés différemment.

étrangères est tout autant dans l'erreur que l'opinion inverse qui soutient que l'emprunt de ces nombreux textes et institutions remonte aux Cananéens du XIV[e] siècle avant notre ère.

3) Le langage hurri est en fait carien. Jamais il n'exista de pays Hourri.

Aucun doute ne subsiste sur le fait qu'Aménophis II est identique au Zerah scripturaire, et qu'il perdit la Palestine et la Syrie lors de la bataille de Maresha ; nous savons aussi que le poème de Keret se réfère au harcèlement d'Ugarit par Aménophis II et qu'Ugarit fut dévasté au IX[e] siècle. La trouvaille historique de réussites culturelles plus lointaines mit les archéologues et les interprètes devant l'obligation d'en tirer nombre de déductions.

Les chambres funéraires d'Ugarit influencèrent l'architecture des chambres similaires de Chypre – mais pas avant qu'un demi millénaire se soit écoulé. Le catalogue naval d'Ugarit réapparut dans les créations épiques d'Homère – mais après un interlude de plusieurs siècles. Des bijoux identiques à ceux d'Ugarit furent portés par les jeunes filles de Jérusalem – mais 600 ou 700 ans après la destruction d'Ugarit. Le style poétique, la métrique, les ordonnances légales et les pratiques sacerdotales, le système de poids lui-même, re-émergèrent – mais après une période équivalente. Des barres servant à séparer les mots écrits furent introduites dans l'écriture de Chypre – mais 700 ans environ après que les écrits de Ras Shamra présentant des caractéristiques similaires, soient tombés dans l'oubli.

Dans l'ouest de l'Asie Mineure où vécut Homère, dans la Jérusalem des prophètes, à Chypre et aux environs de la cité d'Ugarit elle-même, l'écho de sa culture, de sa langue et de ses arts ne resurgit qu'après une longue période de latence. De tels échos ne résonnèrent jamais en Egypte.

Et comment pourrait-il en être autrement ? Puisque la chronologie d'Ugarit-Ras Shamra fut élaborée dans le but de concorder avec celle de l'Egypte.

~ *chapitre 6* ~

Les Lettres d'el-Amarna

~ Les lettres d'el-Amarna et l'époque où on les écrivit

De petits villages sont actuellement dispersés dans la vallée du Nil, proches du fleuve, à l'emplacement de l'antique Akhet-Aton, « *le lieu où se lève Aton* ». Le site porte un nom composé artificiellement par des archéologues modernes : Tell-el-Amarna. Des ruines de temples, des palais, des tombes, des résidences privées et des ateliers d'artisans ont été extraits du sable sous lequel ils gisaient depuis des milliers d'années. En 1887, des archives d'état furent exhumées à Tell-el-Amarna. Une paysanne qui cultivait ses champs découvrit des tablettes d'argile couvertes de signes cunéiformes ; on raconte qu'elle vendit sa trouvaille pour une somme équivalente à 2 shillings. Le Musée du Louvre, qui en reçut certains exemplaires, décréta que c'était des contrefaçons. Mais le monde scientifique en reconnut rapidement l'authenticité. Au cours des années suivantes, de nombreux archéologues se lancèrent dans une chasse aux tablettes d'argile au profit de collections publiques et privées. En même temps, des pilleurs et des marchands d'antiquités dispersèrent les tablettes. Nombre d'entre elles furent détériorées, d'autres mises en pièces par des fouilles maladroites, ou des transports, d'autres enfin selon la rumeur, lors de partages entre archéologues clandestins. A ce jour, plus de 360 tablettes ont été retrouvées. Sauf de rares exemplaires découverts en Palestine et en Syrie, et qui appartenaient de toute évidence à la même collection, le lot entier fut déterré au lieu même ou proche de l'endroit où se trouvaient les archives officielles d'Akhet-Aton.

Certaines tablettes contiennent des fragments de poèmes épiques, toutes les autres sont des lettres échangées entre deux rois d'Egypte successifs et leurs correspondants,

les rois libres des territoires du Moyen Orient et de Chypre ainsi que les divers rois, princes et officiers vassaux de Syrie et de Palestine. Les rois du Nord n'étaient pas sujets des rois d'Egypte. Ils écrivaient : « *à mon frère* » et signaient : « *ton frère* ». Les rois de Canaan et de Syrie cependant, eux qui se trouvaient sous l'autorité souveraine de la dynastie du Nil, écrivaient : « *à mon roi, mon seigneur* » et signaient « *ton serviteur* ». Il existe aussi des courriers adressés à certains dignitaires de la cour d'Egypte. Ces missives écrites par les pharaons ou en leurs noms étaient visiblement des copies classées dans le but de conserver des procès verbaux. La langue des tablettes, à quelques exceptions près, est assyro-babylonienne (akkadienne), avec de nombreux mots d'un dialecte syrien similaire à l'hébreu[631].

La cité d'Akhet-Aton fut érigée par le roi schismatique Aménophis IV, qui abolit le culte à Amon de Thèbes, introduisit le culte d'Aton, symbolisant le disque solaire, et changea son nom en Akhenaton. Mais aussitôt après son règne sa capitale Akhet-Aton fut abandonnée, sa religion déclarée hérétique et ses images mutilées. Son gendre, le jeune pharaon Toutankhamon ne régna que peu de temps à Thèbes, l'ancienne capitale. Puis la dynastie s'éteignit. L'histoire d'Akhet-Aton fut de courte durée : environ 25 ans. La ville fut ensuite désertée par ses habitants. Les lettres peuvent être datées avec une certaine précision. Elles furent adressées à Nimmuria (Ni-ib-mu'-wa-ri-ia, Mi-im-mu-ri-ia, Im-mu-ri-ia) qui était Aménophis III et à Naphuria (Na-ap-hu-ru-ri-ia, Nam-hur-ia), lequel était Aménophis IV. Les lettres envoyées à Aménophis III furent sans doute transportées des archives de Thèbes à Akhet-Aton.

De longues rangées d'étagères regorgent de livres et de traités concernant ces lettres qui représentent, jusqu'à présent, l'échange le plus ancien de missives officielles sauvegardées. On estime que les historiens possèdent ainsi des témoignages authentiques concernant la période qui précé-

[631] Hugo Winckler et J.A. Knudtzon traduisirent en allemand. Le travail effectué par le scientifique scandinave, le dernier nommé est d'une importance classique pour l'étude des tablettes de Tell el-Amarna. SAB Mercer traduisit en anglais en 1939. Douze lettres trouvées depuis la publication de Knudtzon sont inclues dans l'édition anglaise de Mercer. Les lettres sont numérotées de façon identique dans les éditions de Mercer et de Knudtzon. Dans ce chapitre, les citations sont tirées de la version Anglaise de Mercer *The Tell el-Amarna Tablets*, Toronto 1939. Cependant, les traductions ont été vérifiées d'après la version de Knutdzon.

da l'entrée des Israélites dans Canaan. L'un des objectifs majeurs de ma recherche fut d'identifier les localités et les personnes nommées dans les lettres.

Les tablettes écrites par le roi vassal de Jérusalem (Urusalim) au pharaon citent plusieurs fois les « *Habiru* » qui menaçaient les terres à partir de l'est du Jourdain. Certaines d'entre elles, expédiées d'autres localités ne font aucune référence à ces « *Habiru* » mais à une invasion de *sa-gaz-mesh* (*sa-gaz* signifie selon les idéogrammes : *habatu,* et se traduit par égorgeurs, ou voleurs). Cette invasion est mentionnée maintes et maintes fois. Cet ensemble de lettres permet de constater que les termes *Habiru* et *Sa-gaz (habatu)* désignaient le même peuple. Les courriers envoyés de Syrie rapportent la terreur inspirée par l'approche du roi de Hatti sur les versants des montagnes du Liban.

Nous pensons que ces invasions – des Haribu à l'Est et du roi de Hatti au Nord – menaçaient l'autorité de l'Egypte sur la Syrie. Cette domination cessa en fait dès la fin du règne d'Akhenaton. Dans leurs lettres, les vassaux réclament sans cesse de l'aide contre les envahisseurs ainsi qu'un soutien dans leurs luttes intestines. Mais le roi Akhenaton « *le premier roi monothéiste historique*[632]» ne se souciait pas de son empire ; il vivait immergé dans son rêve « *d'une religion d'amour* ». Il envoya peu de secours, voire pas du tout. Les pharaons perdirent ainsi leur maîtrise sur la Syrie et Canaan. Et le contrôle de l'Egypte sur ses provinces limitrophes d'Asie fut balayé. Le nom « *roi de Hatti* » est en général traduit par « *roi des Hittites* ». Dans la dernière période – celle de Séti et de Ramsès II de la XIX[e] dynastie – des guerres éclatèrent entre les rois de Hatti et les pharaons. Un chapitre ultérieur analyse l'histoire de « *l'empire oublié des Hittites* ». Il apparaît alors que « *le roi de Hatti* » de la période d'el-Amarna fut un des rois de cet « *empire oublié* ».

Le nom Habiru, mentionné dans les lettres écrites par le roi de Jérusalem, souleva une controverse importante ainsi que les hypothèses suivantes : ces envahisseurs auraient-ils été les Hébreux sous Josué, en marche vers les frontières de

[632] Breasted, Weigall, Freud.

Canaan, ou alors les Habiru, émergeant du désert situé au delà du Jourdain. En tous cas, ils arrivèrent devant la Terre promise sous Aménophis III et Akhenaton, ce qui laisse supposer qu'ils avaient quitté l'Egypte sous les règnes de Touthmosis III ou d'Aménophis II. Mais cette hypothèse ne semble pas fondée. Ces monarques étaient en effet des conquérants et des despotes trop puissants pour permettre aux Israélites de se libérer du joug de l'esclavage. D'autres historiens, supposant que les Hébreux vivaient encore en Egypte sous Akhenaton, refusèrent d'identifier les Israélites aux Habiru. Dans ce cas, leur seule chance de fuite se serait présentée durant une période d'anarchie, alors que la dynastie, jadis puissante, s'effondrait, ou durant l'interrègne suivant l'extinction de cette dynastie : seuls ces instants auraient permis la révolte des esclaves et leur départ. Dans cette optique, les Habiru furent l'une des vagues de nomades impatients de s'installer sur la terre de Canaan ; d'autres vagues ont dû suivre, l'une d'elles formée d'Israélites sous Joshua ben Nun (Josué).

Dans l'introduction de ce livre, j'ai réfléchi aux diverses théories relatives à l'Exode. J'ai expliqué que de nombreux scientifiques tenaient l'Exode pour un événement mineur de l'histoire et rejetaient l'idée qu'il fut situé à la fin de la XVIII[e] dynastie. Ils choisirent donc Ramsès II de la XIX[e] dynastie comme pharaon de l'Exode. Et décrétèrent que Ramsès fut le Pharaon de l'asservissement et son fils Merenptah, celui de l'Exode.

De l'avis de ces historiens, les tablettes d'el-Amarna précédaient l'Exode. Les Habiru ne pouvaient donc absolument pas être confondus avec les Israélites. On chercha un autre lien qui put connecter l'histoire selon les Ecritures avec les détails indiqués dans les lettres. On trouva finalement une analogie entre Joseph et un courtisan de nom et d'origine visiblement sémites, Dudu[633]. Il fut le destinataire de certaines lettres mais aussi le propriétaire d'un riche tombeau à Akhet-Aton. Le roi Akhenaton, désireux de faire

[633] Mercer, The Tell el-Amarna Yablets, p. 51 ; Barton, Archaeology and tne Bible, p. 368 ; Ranke, in Zeitschrift Für Aegyptishe Sprache, LVI, 1920, 69-71. Albright « Cuneiform material for Egyptian Prosopography » Journal of Near Eastern Studies, V, 1946, 22, n. 62.

un présent spécial à ses favoris, offrit à chacun une tombe construite durant la vie du bénéficiaire. Il y fit graver des scènes de la vie du roi et de sa famille alors que le propriétaire du tombeau – généralement sans sa propre famille – était représenté comme un petit personnage recevant les honneurs du roi. Dans la tombe de Dudu se trouvent aussi des images de sémites se réjouissant des récompenses offertes à Dudu. Une lettre écrite à ce Dudu sera citée ultérieurement.

Une autre analogie avec Joseph fut découverte en la personne de Iahama[634], cité dans les lettres d'el-Amarna comme étant l'Intendant en chef des silos de l'Etat, dont les grains étaient achetés par les princes cananéens. Une famine sévit dans le pays, et ce sont des pleurs incessants pour des grains que nous entendons dans les lettres provenant du roi de Gubla et Sumur (Sumura).

Une autre hypothèse est encore possible : la visite d'Isaac et de Rebecca, ou d'Abraham et de Sarah en Egypte[635] qui fut reliée à une servante de la déesse de la ville de Gubla et à son mari, lesquels se trouvaient en Egypte. Le roi de Gubla et Sumur soutint ce couple dans leur désir de revenir en Canaan, à moins qu'il n'ait demandé leur extradition. Mais on n'abandonna pas l'idée d'identifier les Habiru aux Hébreux. Il eut semblé, sinon, qu'il n'exista jamais aucun lien entre les Egyptiens et les Hébreux au cours des centaines d'années de leur longue histoire, bien qu'ils aient habité des contrées voisines. L'autre relation possible – la stèle de Merenptah, dont je parlerai plus loin – fut interprétée à la fois en faveur et à l'encontre de la théorie Habiru-Hébreux.

L'analogie Habiru-Hébreux est toujours reconnue par un grand nombre d'historiens : au moment où les lettres d'el-Amarna furent écrites, les nomades israélites du désert cognaient aux portes de la terre qu'ils étaient venus conquérir. Cette éventualité a-t-elle contredit le fait que les Israélites étaient encore en esclavage sous Ramsès II ? Si oui, le

[634] Voir Marquart, Chronologische Untersuchungen, p. 35, and Jeremias, Das Alte Tstament Lichte des Alten Orients, 2 ed.; Leipzig, 1906, p. 390.
[635] O. Weber in J.A. Knudtzon, *Die el-Amarna Tafeln*, Leipzig 1915, p. 1172.

concept doit être reformulé et la migration des Hébreux considérée comme s'étant produite par étapes successives. Des théories conciliantes furent avancées. Elles divisent l'Exode en plusieurs départs. Le clan de Rachel et celui de Leah auraient quitté l'Egypte à des moments différents ; quand le premier arriva en Canaan, le dernier était encore esclave en Egypte et suivit plus tard. Une autre théorie soutint que les Joséphites venaient d'Egypte et les Jacobites directement de Mésopotamie ; une autre version encore indiquait que les Jacobites venaient d'Egypte et les Abrahamites du nord. L'apparente analogie Habiru-Hébreux pose une autre difficulté. En effet, aucune personne du *Livre de Josué* ne put être identifiée dans les lettres d'el-Amarna.

Quand les Israélites entrèrent dans Canaan, Adonizedek était roi de Jérusalem, Hoham, roi de Hébron, Piram roi de Jarmuth, Japhia roi de Lachish, et Debir, roi d'Eglon (Josué 10:3). Parmi les lettres, certaines furent écrites par des rois de ces régions, mais aucune ne le fut par un des monarques indiqués ici. Bien plus important encore : peu d'événements similaires sont cités dans les deux sources. L'épisode du siège de Jéricho, le fait historique le plus marquant survenu dans la première période de la conquête, est absent des lettres. Qui plus est, Jéricho n'est pas mentionnée du tout. Si les Haribu étaient les Hébreux sous Josué, ce silence est étrange.

Aucun événement contemporain ne peut être retrouvé dans les lettres.

Les pharaons de la XIX^{e} dynastie, Séti et Ramsès II laissèrent des monuments en Egypte et en Palestine en mémoire de leur passage en tant que conquérants des terres perdues par les pharaons précédents de la période amarnienne, ou de leurs successeurs. Mais dans les *Livres de Josué* et des *Juges*, couvrant plus de 400 ans, rien ne suggère l'hégémonie de l'Egypte, ni son interférence dans les affaires de Canaan. Pour toutes ces raisons, il semble bien audacieux de situer la conquête par les Hébreux dans un temps aussi reculé. La discussion est toujours en cours. Certains scientifiques ne pouvaient accepter la théorie stipulant que les Hébreux demeuraient déjà en terre cananéenne sous Aménо-

phis III et Akhenaton. Ils identifièrent donc les Habiru aux Apiru, ouvriers dans les carrières égyptiennes de la péninsule du Sinaï, lesquels durant leur parcours saisonnier, se déplaçaient depuis leur lieu de travail jusqu'à leurs demeures au Liban ; d'autres identifièrent les Habiru aux émigrants venant du district babylonien d'Afiru.

Comment les Hébreux auraient-ils pu atteindre Canaan avant de quitter l'Egypte ? Ou comment seraient-ils parvenu à secouer le joug de l'esclavage alors que l'Egypte n'était pas encore affaiblie ? **Selon mon plan chronologique, les lettres d'el-Amarna, envoyées et reçues par Aménophis III et Akhenaton, furent écrites non pas entre – 1410 et – 1370 (comme cela est communément admis) mais entre – 870 et – 840, au temps du roi Josaphat de Jérusalem**[636].

Si cette théorie est exacte, nous devrions trouver parmi les tablettes de la collection d'el-Amarna, des lettres rédigées en caractères cunéiformes par les scribes royaux au nom des rois Israélites de Jérusalem et de Samarie. Le roi de Sumur (Samara) fut l'épistolier le plus prolifique parmi les princes et les chefs. Environ 60 de ses missives sont conservées, 54 d'entre elles adressées au roi d'Egypte. Le pharaon lui écrivit même : « *Tu corresponds avec moi plus souvent que tous mes régents* ». Les 360 lettres, reliant l'antique passé politique des grandes et petites nations du Proche Orient, firent l'objet d'études prolongées concernant les histoires égyptienne, babylonienne, hittite, syrienne et cananéenne. Leur datation, telle qu'elle fut d'abord énoncée, n'est pas admissible car elle s'inscrit dans un schéma construit sur d'autres faits situés en amont ou en aval des périodes concernées. Outre les Ecritures et les tablettes de Tell el-Amarna, deux autres sources intéressent l'époque du roi Josaphat : la stèle du roi Mesha de Moab et les inscriptions du roi assyrien Salmanasar III. Ces reliques, et non la Bible seule, doivent correspondre aux contenus des lettres de Tell el-Amarna, s'il est vrai que l'histoire égyptienne doit être revue et avancée de plus de 500 ans.

[636] Il est recommandé aux lecteurs de ce chapitre de lire d'abord I Rois 16 -22 ; II Chroniques 16-28. Voir aussi Genèse 14:18 ; Josué 15:8 ; 18:28 ; Les Juges 19:1- 10 ; et II Chroniques 16-28.

~ Jérusalem, Samarie et Jezreel

Les lettres d'el-Amarna fournissent les noms des princes, ceux des gouverneurs de Syrie et de Palestine ainsi que ceux des villes et des places fortes. Aucun nom de personnes n'a jusqu'alors été reconnu, et seuls furent retrouvés quelques termes géographiques. Quant à moi, j'identifierai certains lieux importants ainsi qu'une série de noms propres. Urusalim, dans les lettres d'el-Amarna ne peut prêter à confusion ; on reconnaît facilement Jérusalem. La difficulté s'accroît si l'on considère les passages des Ecritures[637] qui nommaient les cités pré-israélites Salem ou Jebus, et non pas Jérusalem. On admet que les lettres d'el-Amarna soulignent ces erreurs. Cependant, si cette correspondance fut échangée durant la période israélite, aucun problème ne subsiste. Sumur (également Sumura) et Gubla sont les plus fréquemment nommées, chacune d'elles étant mentionnée plus d'une centaine de fois. D'autres villes ne sont pas même citées dix ou quinze fois :

> « *Aucun nom de roi, ni de prince n'est donné pour la ville de Sumur, voisine de Gubla, celle dont il est le plus souvent fait mention ; bien que la misère l'ait envahie, aucune lettre d'elle n'existe dans toute la correspondance d'el-Amarna*[638] ».

Il est évident, d'après le contenu des tablettes, que Sumur était la « *ville la plus importante* » de Syrie et de Palestine, et qu'elle fut de plus le centre administratif de la région. C'était une forteresse[639]. Un palais de roi s'y trouvait et la mention fréquente de cet édifice dans les lettres adressées au pharaon donne l'impression que c'était un bâtiment bien connu. Sumur est identique à Sumuria ou Samarie (Semer, Somron en hébreu).

Il est possible en effet que Sumur soit Samarie car la cité fut construite sous le règne d'Omri, père d'Achab alors que, dans la période précédent la conquête de Josué, elle n'existait évidemment pas :

---

[637] Voir Genèse 14:18 ; Josué 15:8 ; 18:28 ; Les Juges 19:10-11 ; I Chroniques 11:4-5
[638] Weber de Knudtzon, *Die el-Amarna-tafeln*, p. 1135.
[639] Lettre 81.

« Et lui [Omri] *acheta la colline de Samarie à Shemer contre deux talents d'argent, et il y fit construire une cité qu'il appela Samarie, à partir du nom de Shemer, l'ex-propriétaire*[640] *».*

Dès lors que les voyelles furent insérées tardivement dans la Bible hébraïque par les Massorètes « *porteurs de la tradition* », et ce plus de 1000 ans après que l'Ancien Testament ait été achevé, le nom de Semer peut aussi se lire Sumur. Samarie était entourée d'un mur solide dont les vestiges ont été mis au jour. Les ruines d'un magnifique palais royal sont toujours visibles. Nous démontrerons en détails la similitude entre Sumur (Sumura) et Samarie dans les pages suivantes qui retracent l'histoire de cette période. De même que Sumur, Gubla est très souvent nommée. D'après certaines lettres, Gubla était considérée comme l'héritière de Sumur alors que cette dernière était provisoirement occupée par les Syriens. Le roi de Gubla écrivit au Pharaon d'Egypte (Lettre 85) : « *Ce qui fut donné à Sumura, devrait à présent l'être à Gubla* ».

Dans presque tous ses courriers, le roi de Gubla exprime ses inquiétudes au sujet de Sumur. Il mentionne le nom de Sumur, ou Sumura, à 85 reprises environ, sans compter le nombre de fois où il s'y réfère en tant que « *cité du roi* » ou bien « *ma cité* ». Il semble que Gubla soit la ville de Byblos, *Kpny* en égyptien, mais Gwal en phénicien et hébreu, la cité phénicienne au nord de Beyrouth. Cependant, plusieurs Gwal « *frontière* » ont dû exister dans la région de Syrie-Palestine ; par exemple, les Ecritures font allusion à Gwal dans le sud de la Palestine[641]. On se demande aussi pourquoi la cité de Gwal (Byblos) fut transformée en Gubla dans les lettres d'el-Amarna. Le roi de Gubla mentionna aussi par écrit la ville de Batruna identifiée comme l'ancienne Botrys[642].

Cependant, Menander, un auteur grec cité par Josèphe[643] déclare que Ithobalos (Ethbaal), le roi de Tyr au IX^{e} siécle « *fonda la cité de Botrys en Phénicie* ». Ayant donc été construite

[640] I Rois 16.24.
[641] Psaumes 83:7. Voir I Rois 5:18 (texte hébreu). Voir Dussaud, *Syria, revue d'art oriental et d'archéologie*, IV, 1923, 300.
[642] Dhorme, *Revue biblique*, 1908, 509 ; Weber, de Knudtzon, *Die el-Amarna Tafeln*, p. 1165.
[643] *Contre Apion*, I, 116; *Antiquités Juives*, VIII, I.

par le beau-père du roi Achab, cette cité de Botrys ne peut être évoquée dans les tablettes d'el-Amarna uniquement si sa fondation précède l'époque d'el-Amarna, ce qui respecte alors ma reconstruction.

Si Sumur est similaire à Samarie, alors Gubla est le nom original de Jezreel, l'autre capitale d'Israël. Omri construisit Samarie et son propre palais. Achab, son fils, érigea le sien à Jezreel, adjacent à la vigne de Nabot. C'est là que Jézabel, l'épouse d'Achab, trouva plus tard une mort violente. Jézabel (Izebel) qui fut dans la mémoire du peuple la personne la plus haïe de la période des Rois, était la fille d'Ethbaal, roi de Sidon[644]. Elle introduisit le démon des païens sur le territoire, tua les prophètes de Yahvé, et persécuta Elie le Tishbite. Des centaines de prophètes de Baal « *mangeaient à la table de Jézabel*[645] ». Le roi, sous son influence « *se mit à servir Baal et à se prosterner devant lui*[646] ». Flavius Josèphe raconte que Jézabel érigea un temple à la divinité « *qu'elle appelle Belias*[647] ». Le roi de Gubla nota dans presque toutes ses lettres : « *Que Belit (Baalis) de Gubla te donne le pouvoir* »... Le Belit ainsi cité semble être le dieu Baaltis, ou Belias, dont le culte fut importé de Phénicie[648].

Il semble donc que Gubla soit le premier nom de la cité résidentielle royale nommée ensuite Jezreel dans les Ecritures. Le roi Achab eut probablement de nombreuses épouses, car il laissa 70 fils à Samarie (II Rois 10:1). Mais la fille du roi de Sidon fut sa première épouse. Elle usa de son charme et de son influence sur lui et c'est avec sa collaboration active qu'il fit construire pour elle une nouvelle résidence, ainsi que Nabot le relate dans ses annales.

Il ne fallait pas s'attendre à ce que Achab, l'apostat, nomme la ville nouvelle en l'honneur de la divinité persécutée : le Dieu d'Israël traduit par « *Le Seigneur est le semeur (créateur)* ». En fait, l'appellation utilisée dérive plutôt du nom d'une cité phénicienne chère à la princesse, à présent reine d'Israël, mais originaire de cette ville. Une autre hypothèse peut être envisagée : le roi aurait nommé cette résí-

[644] I Rois 16:31.
[645] I Rois 18:19.
[646] I Rois 16: 31.
[647] Josèphe, *Antiquités Juives*, VIII, xiii, I.
[648] Philon de Byblos, *Fragments* 2, 25.

dence Jebel (Gubla en transcription cunéiforme) ou encore Isebel (Jézabel) dans les textes bibliques[649] en l'honneur de son épouse.

Les Ecritures indiquent clairement que Jezreel fut d'abord appelée comme la reine Jézabel. Quand celle-ci termina sa vie de façon ignominieuse, les chiens dévorèrent ses chairs « *et le cadavre de Jézabel sera comme du fumier épandu dans les champs appartenant à Jezreel, de sorte qu'on ne pourra pas dire : Ceci est Jézabel* » (II Rois 9:3). Cette condamnation signifie que le nom de ce lieu identique à celui de la reine devait disparaître à sa mort. Après quoi, la cité fut appelée la vallée – Jezreel[650]. Nous présumons que Sumur et Gubla furent Samarie et Jezreel en Israël : les deux villes furent les deux capitales d'un seul Etat. Le roi de Gubla s'inquiétait au sujet de son autre capitale, tour à tour perdue et reconquise au cours d'incessantes guerres avec les Syriens. Quand Sumur tombait, Gubla devenait son héritière. Nous avons ainsi la réponse à la question soulevée par le fait qu'aucun roi n'est mentionné dans les tablettes d'el-Amarna bien que la ville soit si souvent citée : son roi résidait à Gubla. Il est possible que certaines lettres portant la bénédiction usuelle « *Que Belit de Gubla vous donne le pouvoir...* » aient été écrites depuis Sumur (Samara). Ayant levé le rideau sur la scène principale de la période amarnienne, nous devons maintenant en identifier les acteurs.

~ Les cinq rois

Les rois de l'ancien Moyen Orient portaient en général plusieurs noms. Les lettres d'el-Amarna furent adressées au pharaon Nimmuria et au pharaon Naphuria. Nimmuria était Aménophis III et Naphuria, Aménophis IV (Akhenaton). En général, les rois égyptiens avaient au moins cinq noms[651]. Nous avons établi, non pas d'après les lettres amarniennes mais à partir d'autres documents, que Nimmu-

[649] Il est possible que le nom de Jezabel (Isebel) soit une forme tardive de Zebel ; l'addition du I donne au nom un caractère un caractère ignominieux de répudiation ou de malédiction, comme dans le nom Ichabod (I Samuel 3 ;21). La traduction King James est « *afin qu'ils ne disent pas: ceci est Jezebel* ».

[650] Le site de la cité résidentielle de Jezreel n'a pas été établi. Le site traditionnel à l'est de la vallée ne révèle aucune antiquité. Il est probable que Jezreel doit être recherché à l'ouest de la vallée. Achab, en épousant une fille du Roi de Sidon, pourrait aussi avoir souhaité une participation dans le commerce maritime avec les Phéniciens. Elie courut sans s'arrêter du Carmel jusqu'à Jezreel (I Rois 18:46).

[651] Un nom de trône, un nom personnel, et plusieurs épithètes ; certains d'entre eux pouvant être modifiés durant la vie du monarque.

ria était le nom de trône d'Aménophis III et Naphuria, celui d'Akhenaton. Dans les lettres, ni Aménophis, ni Akhenaton ne sont mentionnés. Les rois de Jérusalem, ceux de Samarie et de Damas, avaient aussi plusieurs noms. Cinq noms différents pour Salomon sont répertoriés[652]. Le roi Hezekiah en avait neuf[653]. Au vu de ces pratiques, les chances sont limitées de trouver dans les lettres d'el-Amarna les noms des rois palestiniens tels que nous les rencontrons dans les Ecritures. Mais si les rois ont de nombreuses désignations, nous ne sommes pas pour autant libres de choisir. Rien n'autorise une identification aveugle. La vie et les guerres des rois de Syrie et de Palestine durant cette période sont décrites avec force détails dans les Ecritures et les lettres ; tous ces détails seront placés face à face et comparés, selon leurs sources respectives.

A ce stade de la discussion, si mon choix d'identifier Abdi-Hiba avec Josaphat, Rib-Addi avec Ahab, et Ben-Hadad avec Abdi-Ashirta, semble arbitraire, j'en serai satisfait : dans les méandres de l'histoire encombrés par une multitude d'hommes des nombreux siècles passés, j'insiste immédiatement sur le fait que certaines personnes portent des noms entièrement différents de ceux que nous recherchons ; ces personnes pourraient même appartenir à une période distante de 600 ans de l'âge où vécurent ceux que nous étudions. Avant même d'avoir commencé mes recherches et donc sans aucune raison apparente, je souligne l'extrême importance de leur identification.

Mon arme secrète est celle de l'estimation du temps : je réduis de 600 ans l'âge de Thèbes et d'el-Amarna, et je trouve le roi Josaphat à Jérusalem, Achab en Samarie, Ben-Hadad à Damas. Si ma correction du temps ne m'induit pas en erreur, ils furent bien les rois qui régnèrent à Jérusalem, Samarie et Damas sous la période amarnienne.

Les lettres d'el-Amarna furent écrites sous Aménophis III et son fils Akhenaton quelques 70 ans avant que Touthmosis III ait conquis la Palestine et saccagé le Temple de

[652] Sources fournies ensemble par Ginzberg, *Légendes*, VI.
[653] Tractation du Sanhedrin 94a ; Jérôme dans Isaïe 20:1 et 36:1 ; Ginsberg, *Légendes*, VI, 370.

Kadesh. Ayant établi que Salomon était contemporain d'Hatshepsut (reine de Saba), que Roboam l'était de Touthmosis III (Shishak), et Asa d'Aménophis II (Zerah), nous sommes contraints de conclure que le correspondant d'Aménophis et Akhenaton à Jérusalem était bien le roi Josaphat. Nous ne sommes plus libres désormais : ou bien nous avons jusqu'ici fait totalement fausse route, ou bien les lettres d'el-Amarna correspondent aux textes de l'époque de Josaphat. Et c'est un fait avéré dont nous devons être certains, avant même d'ouvrir pour la première fois *Les Tablettes d'el-Amarna.*

Cinq rois – deux rois successifs de Damas, un d'Israël, un de Juda et un de Moab – furent les personnages les plus importants de la vie politique des provinces égyptiennes de Syrie et de Palestine à l'époque de notre étude. Pour deux d'entre eux, les Ecritures retiennent des noms similaires : Hazael, le roi de Damas, est appelé Aziru, il est nommé Azira ou Azaru dans les lettres d'el-Amarna. Quant au roi Mesha de Moab, il est appelé Mesh comme nous le verrons plus loin. Dans les annales d'el-Amarna, le nom du roi de Jérusalem se lit Abdi-Hiba.

Cependant les mêmes caractères, considérés comme des idéogrammes, proposent une autre lecture. Tout d'abord, ce nom fut interprété : Ebed-Tov « *Le Serviteur de Dieu* » en hébreu[654] et ensuite Puti-Hiba[655]; d'autres le traduisirent Aradhepa ou Arthahepa[656]. D'après ces observations, nous voyons que les noms rédigés en caractères cunéiformes peuvent offrir nombre de traductions possibles et le mot Abdi-Hiba n'est qu'une hypothèse parmi beaucoup d'autres[657]. La traduction d'origine Ebrd-Tov est probablement préférable. Le nom du roi de Jérusalem, Josaphat, n'est peut-être pas d'origine ; il pourrait lui avoir été attribué par son peuple pour commémorer ses actions. Il signifie en effet « *Yahvé est le Juge* » ou encore « *celui qui juge au nom de*

[654] Par H. Winckler. Voir Sayce, *Records of the Past* (nouvelle série, 6 vols; Londres, 1889-93).
[655] Par A.Gustavs, *Die Persnennamen in den Tontafeln, von,Tell Taanek*, Leipzig, 1928, p. 10.
[656] Par Dhorme. Hiba est probablement la forme Hurrienne du nom d'une divinité Hittite, Hepa. Voir Maisler, « Untersuchungen zur Alten Geschichte und Ethnographie Syriens und Palästnas » *I*, Giessen, 1930, 37.
[657] Un nom contenant *hiba* est connu parmi les officiers du roi David: Eliaahba (Elihiba) dans II Samuel 23:32.

Yahvé ». Ce roi envoya des Lévites à travers les villes de Juda avec le « *livre de la loi de Yahvé* » pour instruire le peuple[658], il établit aussi à Jérusalem une haute cour de justice pour le « *jugement de Yahvé*[659] » :

> *« Il établit des juges dans le pays dans toutes les villes fortifiées de Juda... Et il dit à ces Juges : Soyez attentifs à ce que vous faites, car vous ne jugez pas au nom des hommes mais de Yahvé, lui qui est avec vous quand vous prononcez une sentence ».*

Il construisit également un nouveau palais de justice à Jérusalem (II Chroniques 20:5). Un roi qui consacra tous ses efforts à une telle œuvre a pu mériter l'hommage de la nation et recevoir le nom de Josaphat, le béni de Dieu. Le Talmud rapporte par exemple que Salomon « *Paix* » fut un nom post-mortem donné au roi, fils de David. Le nom Rib-Addi, rédigé en idéogrammes, signifie « *le premier-né (frère parmi les fils) du père* » la première partie du nom signifiant « *le plus âgé* » ou le fils « *aîné* », et la seconde partie « *père* ». Il est construit comme le nom hébreu Achab dont la première syllabe signifie « *frère* » (ah) et la seconde « *père* » (ab). Dans sa correspondance avec l'Egypte, le roi d'Amuru fut appelé Abdi-Ashirta (écrit aussi Abdu-Astarti, ou Adra-Astarti). D'après les lettres du roi de Sumur[660] on constate que le siège des roi de la contrée d'Amuru, Abdi-Ashirta et Azaru, se trouvait à Dumaska (Damas). Donc, le territoire nommé Amuru est bien identique au Aram (Syrie) des Ecritures. Qu'Amuru signifie Syrie nous est confirmé par une inscription de Salmanasar III[661].

Selon Nicolas de Damas, un historien du I^er^ siècle avant notre ère, Ben-Hadad fut un nom générique désignant les rois de Damas[662]. Nombreux sont les exégètes bibliques qui confirment que le nom Ben-Hadad était en général attribué aux rois de Damas[663], et certains historiens supposent que le roi de Damas qui fut l'adversaire d'Achab était en fait appelé Biridri ; il fut le chef de la coalition contre Salmanasar

[658] II chroniques 17.
[659] II Chroniques 19.
[660] Lettre 107.
[661] D.D. Luckenbill, *Ancient Records of Addyria*
[662] Josèphe, *Antiquités Juives*, VI, 5.
[663] Voir Jack, *Samarie in Ahab's Time.*, *p.*119, note 3. Comparer Jéremie 49:27 et Amos 1:4.

III, ainsi que l'indiquent les inscriptions du roi assyrien : « *Pourquoi le nom fut traduit dans les Ecritures par Ben-Hadad, demeure une question sans réponse*[664] ». Nous découvrirons le véritable Biridri dans les tablettes d'el-Amarna en la personne du commandant de Megiddo.

C'était la coutume de nommer les rois en relation avec les cultes religieux en usage dans leurs royaumes. Le culte d'Astarté et Asheroth, à l'époque de Ben-Hadad, est cité dans les Ecritures[665]. Le nom Abd'Astart était en usage au IX[e] siécle : Flavius Josèphe, se référant à une œuvre actuellement perdue de Ménandre d'Ephèse, donne une liste des rois phéniciens. Hiram, contemporain de Salomon eut un petit-fils nommé Abd'Astart, qui fut tué à l'âge de 39 ans par quatre fils de sa nourrice[666]. Cette histoire peut être l'écho de l'assassinat de Ben-Hadad (II Rois 8). Selon les Ecritures, le nom Hazael dont les lettres *l* et *r* sont des caractères interchangeables, diffère du nom cité dans les tablettes ; (Azru ou Azaru quant au *h* aspiré[667]). Les érudits qui font dériver Ivri (hébreu) de Habiru n'éprouveraient aucune difficulté à faire découler Hazael d'Azaru. Quant à Flavius Josèphe, il donna à Hazael le nom d'Azaelos.

Les rois de Jérusalem et de Samarie étaient des princes héréditaires. Dans les lettres d'el-Amarna, ils se nomment eux-mêmes *rabiti sari*, princes ou régents ; d'après le contexte, il est clair que chacun d'eux s'assit sur le trône de son père. Le roi régent de Samarie rappelle au Pharaon l'époque ou son père fut aidé par le père du Pharaon. Le roi de Jérusalem écrivait (lettre 286) : « *Voyez, ni mon père, ni ma mère ne m'ont placé où je me trouve. C'est la puissante main du roi qui m'a conduit dans la maison de mon père* ». Cela signifie que le pharaon d'Egypte avait le privilège de choisir parmi les princes royaux celui qui succéderait au père, le roi vassal.

---

[664] Jack, *Samarie in Ahab's Time*, Voir Meyer, *Gschichte des Altertuns*,II, 2 ed, 1931, p. 332, note I.

[665] Asheroth est habituellement traduit par « hauts lieux » comme dans I Rois 18:19, « *Les prophètes d'Asheroth*, etc... ».

[666] *Contre Apion*, I, 122.

[667] Dans la Bible et dans les lettres, nous avons d'autres exemples où *h* ou *kh* sont souvent librement ajoutés ou retirés. Hadoram, dans le II Chroniques 10:8 est nommé Adoram dans le Premier Livre des Rois 12:18. Un autre exemple est Adad et Hadad, deux transcriptions du même nom, I Rois 11:14. Ammunira, roi de Beyrouth, dans certaines lettres est écrit Hamuniri dans d'autres lettres. Il arrive que la consonance H dans le nom biblique Hazael se transforme en Akkadien en Haza-ilu mais l'orthographe du mot Aza-ilu, en l'occurrence, pourrait être en accord avec d'autres cas observés (professeur I.J. Gelb, communication faite le 15 Mai 1951.

Des gouverneurs, représentant la couronne égyptienne, étaient attachés aux « *régents* », les rois vassaux. L'un d'eux dont le siège se trouvait probablement à Damas, fut dévolu à la Syrie du nord. Un autre siégea à Samarie (Sumur). Nous les rencontrerons tous les deux, non seulement dans les lettres mais aussi dans les Ecritures où nous les reconnaîtrons. Il n'y avait pas d'ambassade permanente à Jérusalem. Dans une de ses lettres, le roi de Jérusalem demande que « *l'ambassadeur du roi* », dont le siège se trouvait à Gaza, lui soit envoyé[668]. De temps à autre en effet, un officier délégué de l'ambassade venait rendre visite à Jérusalem[669]. Ces visites consulaires, sur invitation et en l'absence d'un représentant permanent de la couronne égyptienne, suggèrent que le roi de Jérusalem était un vassal bénéficiant d'une plus grande indépendance que les autres rois et chefs de tribus.

Bien qu'étant eux-mêmes des vassaux, les rois de Jérusalem et de Samarie levaient leurs propres impôts. Le roi de Jérusalem recevait hommages et présents sous forme d'argent et de petit bétail apportés par les rois d'Arabie et les Philistins (II Chroniques 17:11). Le roi de Moab payait tribut à Samarie (II Rois 3:4). Les lettres d'el-Amarna mentionnent souvent « *Mesh, le rebelle* » ; son nom est si fréquemment répété qu'il fut pris pour une forme grammaticale indiquant un groupe. Rapidement, nous comprîmes que *amel-gaz-Mesh*, au *singulier*, signifiait « *Mesh, le rebelle* », le roi révolté de Moab, et que le terme *amelut-gaz-Mesh* désignait « *le peuple du rebelle, Mesh* » ou plus exactement les Moabites.

Contrairement aux rois, d'autres personnes présentes sur la scène historique ne portent qu'un seul nom. Les noms des gouverneurs militaires égyptiens, ceux des chefs de l'armée de Juda, ainsi que quantité d'autres, sont similaires dans les lettres d'el-Amarna et la Bible. On peut retrouver les personnages importants de Judah, Israel, Moab, et Syrie dans les Livres des Rois, les Chroniques et les lettres d'el-Amarna. D'autre part, les noms des roitelets de Syrie peuvent être cités dans les lettres d'el-Amarna et les inscrip-

[668] Lettre 287.
[669] Lettre 289.

tions de Salmanasar, roi d'Assyrie qui vivait à l'époque de Jehishaphat et d'Achab. Ces deux sources – les lettres et les inscriptions – sont rédigées dans les mêmes caractères, cunéiformes. Quant à ceux qui opposèrent une forte résistance aux assaillants venus du nord, nous les identifierons plus loin.

~ Les lettres des capitaines de Josaphat

Cinq capitaines se trouvaient à la tête de l'armée du roi Josaphat (Chroniques 17:14-19) :

« En voici la répartition par familles selon leur allégeance envers leur souverain :

pour la famille de Juda, des officiers à la tête de plusieurs milliers d'hommes :

Adna, le capitaine en chef, et avec lui 300.000 vaillants preux.

Et à ses ordres, Jehohanan, un capitaine avec 280.000 hommes.

Et sous ses ordres, Amasiah, fils de Zichri, celui qui se sacrifia volontairement au Seigneur Dieu ;

et avec lui 200.000 hommes valeureux.

Pour la famille de Benjamin ; le vaillant Eliadin et avec lui 200.000 d'hommes armés de l'arc et de la rondache.

Et sous ses ordres, Jehozabad avec 180.000 hommes équipés pour la guerre.

Tels étaient les hommes au service du roi, sans compter ceux qu'il installa dans toutes les places fortes de Juda.

La phrase « *l'allégeance des familles envers le souverain* », est essentielle. Elle attire l'attention sur l'existence à cette époque d'un système féodal, où, dans l'armée, les grades étaient transmis de père en fils, le système héréditaire. Nous découvrirons dans la nouvelle génération les noms de ces capitaines : Ismael, le fils de Jehohanan, et Elishaphat, le fils de Zichri[670]. Le nombre d'hommes commandés par chaque chef laisse supposer que dans chaque district féodal se trouvaient 100, 200 ou 300.000 hommes prêts pour l'engagement militaire ; cependant une autre explication possible

[670] II Chroniques 23:1.

sera présentée dans l'un des paragraphes suivants. Les annales d'el-Amarna sont riches en informations concernant le système féodal de Juda à cette époque. Les auteurs des courriers écrits par trois des cinq chefs de Josaphat sont identifiés. Leur position de chefs militaires est identique aussi bien dans les lettres que dans le *Livre des Chroniques* ; une légère variante dans l'un des noms possède une connotation qui nous incite à réfléchir sur l'extension de la religion dans Juda et sur la réforme qui fut instaurée peu de temps après la mort de Josaphat. Dans les lettres :

1) Dans la Bible, Addudani (Addadani) est appelé Adna[671]. Mais l'inscription de Shamshi-Ramman (qui devint roi d'Assyrie après Salmanasar en – 825) contient une référence à un cadeau offert par Ada-danu, prince de Gaza (Azati[672]).

2) Dans les lettres d'Amarna, le « *fils de Zuchru* » est nommé le « *fils de Zichri* » dans la Bible[673]. Le Iahzibada des tablettes devient Iehozabad (Jehozabad) dans les Ecritures.

Ces officiers furent réellement d'importants chefs d'armée car le pharaon correspondait directement avec eux ; leurs écrits dévoilent leur position subalterne et contiennent des expressions d'obéissance qui diffèrent de celles exprimées dans les missives du roi de Jérusalem. Afin de conserver sa position à la tête des capitaines, Addudani entretint une correspondance considérable avec le pharaon. Quatre de ses lettres sont conservées *in extenso*. Nous apprenons ainsi quel système compliqué liait directement le chef au pharaon, au gouverneur local et au roi (régent) de Jérusalem. Le Pharaon écrivit ainsi à Addudani :

Lettre 294 : « *Ecoute ton Gouverneur et prend soin des cités du roi, ton seigneur, celles qui te sont confiées* ».

Addudani répliqua en l'assurant de sa loyauté :

---

[671] Dans la forme « Adna » le nom divin « Addu » (Addu de Dan) est mutilé ; cette mutilation fut probablement l'œuvre du saint scribe, qui ne pouvait admettre qu'un homme proche du pieux Josaphat soit né sous le nom d'Addu-Dani.
[672] Luckenbill, *Records of Assyria*, I, Sec. 722. Mercer, *Tell el-Amarnna Tablets, p.* 375, note, relie Azzati à Gaza (Aza en hébreu).
[673] II Chroniques 17:10.

Lettre 292 : « *Ainsi déclare Addudani, ton serviteur... J'ai entendu les paroles que le roi, mon seigneur, a écrite à son serviteur : "Protège ton gouverneur et prend soin des cités du roi, ton seigneur"... Me voici qui assure toute protection, me voici qui écoute jour et nuit les paroles du roi, mon seigneur. Et que le roi, mon seigneur, veuille bien prêter attention à son serviteur* ».

Après cette introduction, il fit son rapport sur les affaires locales, la façon de recevoir les archers du roi, les caravanes, les conflits entre son gouverneur et lui-même, la garnison qu'il avait placée à Jaffa, etc... Les mêmes injonctions furent envoyées au fils « *de Zuchru* » : « *Protège les villes du roi, ton seigneur, celles qui te sont confiées* ». Cet ordre est répété dans la réponse du fils de Zuchru. La coutume consistant à rappeler dans les épîtres des phrases entières des lettres auxquelles on répond, a permis la sauvegarde de précieuses informations contenues dans les tablettes perdues de la période d'el-Amarna. Le premier nom de l'auteur des missives n'est pas conservé, en revanche nous connaissons le second : « *de Zuchru*[674]». Les Ecritures citent la liste des cinq officiers de Josaphat, où seul l'un d'eux est appelé du nom de son père : Amaziah, fils de Zichri. Il est intéressant d'observer que dans les tablettes d'el-Amarna, seul le nom du fils de Zuchru contient celui du père.

Les Ecritures donnent la raison de cette exception : Zichri s'étant sacrifié volontairement à Dieu, ses descendants furent donc honorés du titre de « *fils de Zichri*[675]». Zichri dans la Bible (de Massorete) est identique au Zuchru des lettres d'el-Amarna ; Amaziah, fils de Zichri, est donc le « *fils de Zuchru* », ce capitaine qui se plaignit au pharaon des problèmes de sécurité dans sa région[676].

Ieozabad (Jeozabad) cité dans le *Second livre des Chroniques* est appelé Iahzibada dans les lettres adressées au pharaon. Ces quelques courtes missives sont des accusés de réception des ordres de sa majesté. Le lieu exact d'où elles ont été adressées n'est pas indiqué, mais elles furent écrites dans le sud de la Palestine ; le *Second livre des Chroniques*

[674] Lettre 334.
[675] II Chroniques 17:16; 23:1
[676] Lettre 335.

(17:17-18) rapporte en effet qu'il fut un chef de la terre de Benjamin. Il est aussi mentionné comme le dernier des chefs militaires du royaume de Jeoshaphat.

Il n'entre pas en discussion avec le pharaon, ne donne pas non plus d'avis comme le fait le premier en grade des capitaines, mais, en bon soldat, il accepte et reconnaît les ordres du Pharaon. Voici une de ses lettres stéréotypées :

> Lettre 275 : « *Au roi, mon seigneur, mes dieux, mon soleil : ainsi parle Iahzibada, ton serviteur, la poussière de tes pieds : aux pieds du roi, mon seigneur, mes dieux, mon soleil, sept et sept fois, je tombe. L'ordre que mon seigneur, mes dieux, mon soleil, m'a donné, en vérité, je l'exécuterai pour le roi, mon seigneur* ».

Les régions administrées par Juda et Benjamin étaient divisées entre les chefs et les *sari* des villes, et peuvent être approximativement délimitées grâce aux informations trouvées dans les lettres et les Ecritures. L'édition de Knudtzon (et celle de Mercer) classent les lettres en fonction de la situation géographique de leurs auteurs, les correspondants au nord précédant ceux du sud. C'est tout à l'honneur du travail sérieux de Knudtzon que les lettres d'Addadani, fils de Zuchru, et celles d'Iahzibada soient placées auprès des lettres du roi de Jérusalem ; il localise ainsi correctement ces correspondants au sud de la Palestine.

~ Adaia, le député

Le chapitre 23 du *Seconde Livre des Chroniques* donne la liste des officiers au cours de la 16^{e} année après Josaphat. Afin de remplacer Amaziah, fils de Zichri, on nomma Elishaphat, fils de Zichri également pour servir dans l'armée ; Ishmael, fils de Jehohanan, succéda à son père en tant que l'un des officiers. Nous avons déjà observé que le grade d'officier se transmettait de père en fils et de frère à frère, signe évident d'une société féodale. Dans cette 16^{e} année suivant Josaphat, un officier nommé Maaseiah fut le fils d'Addaia (Adaja). On suppose qu'Addaia vécut sous le règne de Josaphat et fut au service du roi. Les lettres d'el-Amarna nous donnent même des informations sur sa fonc-

tion. Il était apparemment le député du roi à Edom, cité contiguë aux terres de Benjamin, et fut aussi durant un certain temps responsable des portes de Gaza qui protégeaient le commerce avec l'Egypte. La Bible rapporte qu'au temps de Josaphat « *il n'y avait pas de roi à Edom : un député était le roi* » (I Rois 22:47). Cette terre était sous le contrôle du roi de Jérusalem et dépendait de Juda (II Chroniques 21:8). A quatre reprises, le nom d'Addaia est mentionné dans trois passages des lettres du roi de Jérusalem :

Lettre 285 : « *Addaia, le député du roi (Pharaon) ».*

Lettre 287 : « *Addaia est parti avec la garnison d'officiers fournie par le roi. Informe le roi qu'Addaia m'a dit : "En vérité, laisse-moi partir"*[677] ».

Lettre 289 : « *La garnison que Tu as envoyée... Addaia l'a prise en charge et logée dans sa propre demeure à Hazzati ».*

Ces lettres nous apprennent qu'Addaia fut à la fois le député du pharaon et le subalterne du roi régent de Jérusalem[678]. Quant au député d'Edom, territoire dépendant de Juda, il se trouvait en fait sous la domination du roi de Jérusalem.

~ Les princes des villes

La liste des cinq officiers de Josaphat donnée par les *Chroniques*, se termine par ce passage : « *Ceux-ci servirent le roi auprès de ceux qui sont dans les villes fortifiées de Juda* ». Josaphat envoya en effet des Lévites aux princes de ces cités afin de les guider spirituellement :

« Dans la 3e année de son règne, il les envoya à ses princes, parmi lesquels Be-Hail, Obadiah et Zecharia... afin d'instruire les cités judéennes[679] ».

Vidia, prince d'une de ces villes, écrivit au pharaon depuis Askelon dans le sud de la Palestine. Sept tablettes de la collection d'el-Amarna sont signées de son nom. Son

[677] Dans cette traduction, Knudtzon donne des orthographes variées de ce nom.
[678] Dans la lettre 254, il est rapporté que Dumia fut confié à Adaia. Ce nom indique-t-il un individu, ou pourrait-il désigner Duma de Seïr, ou d'Edom 5 Isaïe 21:12 ?
[679] II Chroniques 17:7

royaume se résumait à une seule ville. En conséquence, il rédigea ce qui suit :

Lettre 320 : « *Je protège le domaine du roi, celui qu'il m'a confié* ».

Lettre 326 : « *Je protège la ville du roi, mon Seigneur* ».

Et Vidia reçut un ambassadeur envoyé par le pharaon et lui rendit hommage. En Egypte, le monarque était déifié comme l'incarnation de dieu, le fils du soleil, et le soleil lui-même. En accord avec les croyances religieuses égyptiennes, les officiers subalternes des terres dépendantes s'adressaient au pharaon en ces termes : « *Au roi, mon seigneur, mon dieu, mon soleil, le soleil du ciel* ». C'est ainsi qu'écrivait Vidia d'Askelon. L'idolâtrie et les influences païennes firent si bien que les villes entourant Jérusalem « *se trouvèrent prises entre deux idéologies* » selon l'expression d'Elie. Il fut donc nécessaire d'entreprendre la tâche d'éclairer le peuple : « *et* [Josaphat] *repartit à travers son peuple depuis Beer-sheba jusqu'à la montagne d'Ephraïm, afin de le ramener à Yahvé, le Dieu de ses pères*[680] ». Selon les Ecritures, ces efforts ne rencontrèrent qu'un succès partiel : « *cependant, le peuple persista à ne pas ouvrir son cœur au Dieu de ses pères*[681] ».

~ Amon, le gouverneur de Samarie

Le souverain d'Egypte maintenait ses gouverneurs auprès des rois régents dans les royaumes de Syrie et de Palestine. Selon les lettres amarniennes, celui de Sumur, durant la première partie du règne de Rib-Addi, fut un dénommé Aman-appa. Le roi de Sumur lui écrivit :

Lettre 73 : « *Tu connais mes dispositions à ton égard: aurais-tu besoin de quoi que ce soit ? Je suis ton fidèle serviteur* ».

Nous rencontrons ce gouverneur dans le *Second Livre des Chroniques* (18:25) : « *Alors, le roi d'Israël dit : prend Michée* [le prophète] *avec toi, et reconduis-le vers la demeure d'Amon, le gouverneur de la cité, et vers Joash, le fils du roi* ». En vertu de son rang, le nom du gouverneur, Amon, fut placé avant celui du

[680] II Chroniques 19:4.
[681] II Chroniques 20:33.

prince de sang royal. Qu'il fut un Egyptien est clairement indiqué par son nom semblable à celui d'un saint dieu d'Egypte[682]. Après son retour en Egypte, Amon fut considéré par le roi de Sumur comme un ami et un avocat de sa cause auprès du pharaon. Il fut aussi recommandé en tant qu'expert dans les affaires politiques et militaires de Sumur. Le roi de Sumur écrivit au Pharaon :

Lettre 74 : « *En vérité, Aman-appa est avec toi. Interroge-le. Il connaît la détresse qui m'oppresse, il l'a vue* ».

Il supplia Aman-appa de revenir à Sumur avec des archers :

Lettre 77 : « *N'as-tu pas demandé à ton seigneur de te renvoyer ici, à la tête des archers ?* ».

Le roi de Sumur était très intime avec le député du Pharaon. Dans une autre lettre, il écrivit :

Lettre 93 : « "*Je viens à toi*". *Tu m'as écrit, c'est vrai. Mais écoute-moi. Demande au roi de te donner 300 archers* ».

Dans toutes ces affaires, le roi vassal et le gouverneur échangeaient leurs avis, ils exprimaient leur souci commun au sujet de Sumur (Samarie). D'après les lettres, Aman-appa était opposé à la politique de soutien au roi de Damas. La Bible précise qu'en tant que gouverneur de Samarie, il emprisonna le prophète qui déconseillait de faire la guerre au roi de Damas[683] et démontra ainsi sa volonté de soutenir la politique de reconquête des cités perdues, et ce par les armes. A l'époque de la correspondance d'el-Amarna, Aman-appa était un vieil homme. Il ne vécut pas jusqu'à la fin de cette période[684]. Le roi de Sumur, qui, depuis un certain temps, n'avait plus aucune nouvelle d'Aman-appa en Egypte, lui écrivit affectueusement : « *Si tu es mort, je mourrai aussi*[685] ». « *A toi, Aman-appa, mon père, ainsi te désigne Rib-Addi, ton fils* » écrivit le roi de Sumur. On trouve dans les Ecritu-

[682] Amon était aussi le nom du fils de Manasseh, roi de Jérusalem, au VII[e] siècle (II Chroniques 33: 20-25). De Manasseh, il est dit « *qu'il égara les habitants de Juda et de Jérusalem* » (II Chroniques 33:9).
[683] I Rois 22:26-27.
[684] Lettre 106: « *Il y a de l'hostilité contre Sumur. Et, en vérité, son député est mort* ».
[685] Lettre 87.

res de la même période des dialogues exprimant des marques de respect identiques. Le roi de Samarie parlait de façon similaire à Elie, l'appelant « *Mon père*[686] ». Le gouverneur Amon est même pourvu du titre de *sar* (plénipotentiaire), souvent appliqué aux hauts dignitaires dans les lettres d'el-Amarna. Amon est le nom du gouverneur de Samarie donné dans les Ecritures. Aman-appa celui du gouverneur de Sumur cité dans les lettres d'el-Amarna. Il s'agit de la même personne[687].

~ Le premier siège de Samarie par le roi de Damas

Les rois de Juda et d'Israël étaient sans conteste de loyaux sujets de la couronne d'Egypte. Le roi de Syrie, au contraire, jouait du rapport de force entre le nord et le sud afin d'étendre son domaine. Les lettres de Abdi-Ashirta (Ben-Addad) de Damas regorgeaient d'humilité en dépit ou à cause de sa traîtrise. La forme usuelle de respect adressée aux potentats était ainsi formulée : « *Je tombe sept et sept fois aux pieds de mon seigneur* », ce à quoi le roi de Damas ajoutait généralement « *Ton serviteur, la boue de tes pieds, ton chien* ». Les Ecritures permettent de déduire que Ben-Hadad, le roi de Damas, était un descendant de Rezon, lequel « *déserta l'armée de son seigneur* » et « *rassembla des hommes autour de lui, et devint chef de bande... et tous allèrent à Damas... et lui* [Rezon], *régna sur Damas*[688] ». Le roi de Sumur et d'autres rois vassaux traitaient le roi de Damas « *d'esclave* » :

> Lettre 71 : « *Quel est donc cet Abdi-Ashirta, cet esclave, ce chien, qui vole les terres du roi ? D'où sort-il ?* »

A partir de l'époque de Rezon, et en fonction de la politique de Damas qui encourageait l'esprit de rivalité entre Israël et Juda, ces deux pays continuèrent de se battre. Baasha, roi d'Israël fortifia la ville de Ramah et menaça Juda.

---

[686] II Rois 6:21.

[687] Au début du siècle, à Tell Taannek, la Taannek biblique, sur les collines dans la région de la valleé Esdraelon, on découvrit quelques tablettes rédigées en caractères cunéiformes ; elles sont tout à fait similaires à celles de la collection d'el-Amarna. Dans l'une d'elles, un gouverneur nommé Aman-hasir exigeait un tribut du maire local (E. Selling « Tell- Ta'annek », *Denkschriften den Akademie der Wissenschaften*, Philosophisch-Historische Klasse, Vol. 50, Vienne 1904. La lecture de Aman-Asir, fut corrigée par Albright en Aman-hatpe: « Aman-hatpe, Gouverneur de Palestine, « *Zeitschrift für ä gyptische Sprache und Altertumskunde*, LXII, 1927, 63. Son orthographe fut acceptée par A. Gustavs, *Die Personennamen in den Tontafeln von Tell Taanek*, p. 26. Albright émit l'hypothèse que ce gouverneur fut le futur pharaon Aménophis II.

[688] I Rois 11:2-3-24.

Asa, le roi de Juda, envoya des présents à Ben-hadad qui attaqua Baasha et « *conquit Iyon et Dan et Abel-Beth-Maachah, et tout Kineroth, avec toute la terre de Naphtali*[689] ». Juda, de son côté, prit le mont Ephraïm (II chroniques 17:2). Ces événements se produisirent deux générations après la mort de Salomon et quelques décennies avant la période des lettres d'el-Amarna.

A ses débuts, la nouvelle dynastie des Omri fortifia le royaume d'Israël. Ce fut l'époque où l'hégémonie égyptienne fut rétablie sur la Palestine par Touthmosis IV, le père d'Aménophis III. Au temps d'Achab, le fils d'Omri, Ben-Hadad[690] reprit les hostilités et forma une coalition de chefs de clans sous ses ordres :

> « *Et Ben-Hadad, roi de Syrie, réunit tous ses hôtes: ils étaient trente et un rois présents ainsi que leurs chevaux et leurs chars*[691] ».

Dans une de ses lettres, le roi de Sumur-Samarie se plaignait :

> Lettre 90 : « *Tous les capitaines* [chefs de clans] *ne font plus qu'un avec Abdi-Ashirta* ».

Et le roi de Damas assiégea Samarie :

> « *et il* [Ben-Hadad] *vint investir Samarie et lui donner l'assaut*[692] ».

Cette campagne ouvrit une longue série de sièges, batailles, courtes trêves suivies d'attaques renouvelées qui occupèrent la période décrite dans les six derniers chapitres du *Premier Livre des Rois* et le 6[e] chapitre du *Second Livre* : « *L'hostilité contre Sumur est devenue très vive !* » répète à plusieurs reprises le roi de Sumur dans ses lettres. Les temps étaient favorables aux agresseurs. La sécheresse désolait la terre d'Israël ; le sentiment national dans les dix tribus s'amenuisait. Le culte des images païennes ouvrait le royaume du nord aux influences spirituelles des nations voisines. Les liens religieux entre Samarie, Sidon et Damas

[689] I Rois 15:20.
[690] On pense que l'ennemi d'Achab était le fils de Ben-Hadad I, l'adversaire de Baasha, et qu'il est donc nommé Ben-Hadad II.
[691] I Rois 20:1.
[692] I Rois 20:1.

effaçaient les frontières. Les prophètes eux-mêmes – Elie de Gilead et Elisée, son successeur – intervenaient dans la politique du roi de Damas, lui rendaient visite et recevaient chez eux ses sujets.

A ce stade de déclin spirituel et matériel, la terre de Samarie fut une proie facile pour les guerriers rusés et les politiciens de Damas. Toutes les terres, aussi loin au nord que les flots du fleuve Oronte « *appartenaient au roi, le seigneur* » le pharaon d'Egypte ; mais ces considérations n'empêchèrent en rien la politique expansionniste du Damascien. Il comprit que l'arrivée du roi d'Assyrie dans la vallée de l'Oronte lui fournissait une chance de jouer double jeu. Il savait que le roi égyptien n'aimerait pas qu'il déserte ni qu'il soutienne ouvertement les Assyriens dans leurs attaques. Eux, les conquérants, pilonnaient les bastions du nord de la Syrie sans déclarer la guerre à l'Egypte. L'impudente politique du roi de Damas cherchait une victime ; il choisit Samarie pour commencer et en fit le siège. Le roi Achab s'enquit auprès du prophète de l'arrivée des secours. « *Les cadets des gouverneurs des Provinces* » feront fuir les Syriens lui fut-il répondu (I Rois 20:14). Que signifiait cette assertion ? Pourquoi les envahisseurs syriens auraient-ils été effrayés par la garde des gouverneurs s'ils ne l'étaient pas par l'armée du roi ?

Dans la bataille sous les murs de Samarie « *232 cadets appartenant aux gouverneurs des provinces* » et conduisant la petite garnison de Samarie, mirent les Syriens en fuite. La réponse put être trouvée dans les lettres. Le roi de Sumur et Gubla (Jezreel), dans ses lettres au pharaon ainsi qu'aux gouverneurs, réclamait de façon répétée que de petits détachements d'archers lui soient envoyés. L'une de ces lettres fut citée dans un passage précédent : le gouverneur demandait l'envoi de 300 hommes pour secourir la ville.

Ceux qui portaient l'emblème de l'Etat égyptien (les cadets des chefs de district) formaient une sorte de gendarmerie attachée aux gouverneurs du pharaon ; ces petites formations comportaient une dizaine de jeunes gens, rarement la centaine. Dans l'exécution de leurs services, ils étaient soutenus par les troupes régulières égyptiennes. Leur apparition sur le lieu des conflits opposant les vassaux

de l'Egypte, conduisit le pharaon à prendre une décision définitive, celle de soutenir l'un des rivaux par les armes. L'impatience avec laquelle ces secours étaient attendus à Samarie se reflète dans le passage suivant extrait d'une lettre du roi de Sumur à Haia (?), un dignitaire égyptien :

> Lettre 71 : « *Pourquoi ce silence, et pourquoi n'as-tu pas dit au roi qu'il devrait envoyer des archers afin qu'ils puissent protéger Sumura ? Qu'est donc Abdu-Ashirta, l'esclave, le chien, pour s'emparer des terres du roi, lui-même ?... Envoie-moi 50 paires de chevaux et 200 fantassins... en attendant que les archers arrivent...* ».

Ben-Hadad se vantait de ses troupes et disait qu'il n'y aurait pas assez de poignées de décombres à Samarie pour satisfaire tout le peuple qui le suivait (I Rois 20:10). Mais dès que l'armée envoyée par le suzerain apparut à la tête des régiments de Samarie, la victoire leur fut acquise :

> « *Alors les cadets des gouverneurs des provinces sortirent de la ville, et l'armée les suivait... Et le roi d'Israël sortit, il prit les chevaux et les chars, et fit un massacre des Syriens*[693] ».

Les cadets des gouverneurs étaient en fait les soldats du Pharaon (Lettre 129): « *Qui peut résister aux soldats du roi* [Pharaon] *?* ». Plus tard, quand les armées de Damas se firent à nouveau menaçantes, le roi de Sumur rappela cet événement ou un fait d'arme similaire (Lettre 121) : « *J'ai écrit au palais : "envoyez des archers". N'ont-ils pas autrefois reconquis les terres du roi ?* ». Dans une autre lettre de cette dernière période, il rédigea également (Lettre 132) : « *Autrefois, Abdu-Ashairta m'agressa, et j'écrivis à ton père : "Envoie des archers royaux. Et toute la terre sera reconquise en (quelques) jours"* ». Une fois de plus, il évoqua l'événement mémorable, et ses paroles sont en accord avec la Bible :

> Lettre 138 : « *Quand Abdu-Ashirta conquit Sumuri, j'ai protégé la cité de mes propres mains. Je n'avais pas de garnison. Mais j'écrivis au roi, mon Seigneur, et des soldats vinrent qui reprirent Sumuri* ».

[693] I Rois 20:19-21.

~ La capture et la libération du roi de Damas par le roi de Samarie

Un an après que « *les cadets des gouverneurs des provinces* » eurent libéré Samarie, Ben-Hadad revint une fois encore attaquer le roi d'Israël et affronta les Israélites sur la plaine d'Aphek : « *Les Israélites étaient devant eux comme deux petits troupeaux de chèvres tandis que les Syriens couvraient le pays* » (I Rois 20:27). Cette multitude d'hommes inspirait la terreur. Les lettres d'el-Amarna la décrivent comme un ramassis de troupes irrégulières et peu civilisées. Une fois de plus, les Syriens furent vaincus et Ben-Hadad s'enfuit d'Aphek et se cacha. Ses officiers lui dirent : « *les rois de la maison d'Israël sont des rois miséricordieux ;... sors et va voir le roi d'Israël* ». Alors ce sont eux qui (I Rois 20:31-34) :

> « *Vinrent trouver le roi d'Israël, et dirent : Ton serviteur Ben Hadad parle ainsi : je t'en prie, laisse moi la vie sauve ! Le roi répondit : il est donc encore vivant ? Il est mon frère ! Les hommes en augurèrent bien et se hâtèrent de le prendre au mot en disant : Ben-Hadad est ton frère. Le roi reprit : Allez le chercher. Alors Ben-Hadad se rendit à lui et celui-ci le fit monter sur son char. Ben-Hadad lui dit: Je restituerai les villes que mon père a prises à ton père ; tu établiras pour toi des bazars à Damas, comme mon père en avait à Samarie. Pour moi, répondit Achab, je te laisserai libre moyennant un traité. Alors Achab conclut un traité avec lui et le laissa libre* ».

Grâce à cette histoire, on apprend que Ben-Hadad fut vaincu, capturé mais qu'il fut libéré et souscrivit un engagement. Mais les Syriens ayant construit une partie de Samarie, des controverses surgirent entre Syriens et Israélites dans nombre de cités. Les lettres du roi de Sumur font référence à tous ces événements dont certains se produisirent quelques années seulement avant la rédaction de ces correspondances.

Dans les périodes d'oppression et de détresse qui suivirent, le roi de Sumur, se souvenant de ces jours meilleurs, écrivit à Pharaon :

Lettre 127 : « *Autrefois, quand Abdi-Ashratu se dressa contre moi, je fus le plus puissant ; mais tournez les yeux vers moi : à présent mon peuple est écrasé...* ».

Implorant l'aide du Pharaon contre Azaru (Hazael), le fils d'Abdi-Ashratu (Ben-Hadad[694]), le roi rappelait ainsi la capture du roi de Damas (Lettre 117) : « *Si l'on tenait compte de mes paroles, Azaru serait rapidement fait prisonnier comme son père* ». Car Ben Hadad avait été pris puis relâché (Lettre 117): « *Comme je l'ai rappelé, Abdi-Ashirta avec tous ses biens, ne fut pas maintenu en captivité* ».

Le traité de paix, *le pacte* avec Ben-Hadad fut signé lors de la défaite des Syriens. Un prophète, désolé par la crédulité du roi de Samarie se déguisa en un soldat blessé, stoppa le roi sur la route et lui dit : « *Ta vie répondra de sa vie* [Ben-Hadad] *et ton peuple de son peuple*[695]». La prophétie de l'Ancien Testament s'accomplit. Les plaintes du roi de Sumur nous apprennent qu'il est opprimé par le roi de Damas, celui qu'il avait jadis libéré et envisage même un nouveau traité avec lui, mais en prenant cette fois la place de l'humble partenaire :

Lettre 83 : « *Pourquoi as-tu retardé ton appui, au point que ta terre est prise ?... J'ai demandé une garnison et des chevaux et ils ne me furent pas envoyés. Réponds-moi. Sinon, je signerai ma reddition à Abdi-Ashirta... Ainsi serais-je sauvé* ».

Il se trouvait à son tour dans la position même du roi de Damas en déroute, lequel, une fois vaincu, avait négocié un traité de paix. L'engagement conclu en faveur d'Israël après la bataille d'Aphek ne fut respecté que trois ans : « *On fut tranquille pendant trois ans sans combat entre la Syrie et Israël*[696]» ; ensuite les hostilités reprirent entre Samarie et Damas. La guerre débuta par le siège de Samarie, se poursuivit à Aphek, et après une trêve de trois ans, éclata de nouveau à Ramot de Galaad. C'est pourquoi, le roi de Sumur écrivit « *A trois reprises, au cours de ces années, il (Abdi-Ashirta) m'a attaqué*[697] ».

[694] Le fait que Hazael fut vraiment le fils de Ben-Hadad, voir infra.
[695] I Rois 20:42.
[696] I Rois 22:1.
[697] Lettre 85.

~ Navires, chefs de clans, ou légions ?

Dans les lettres d'el-Amarna, un mot revient souvent, parfois à bon escient, d'autres fois pas du tout : c'est le mot *elippe,* traduit par *un navire.* Cette traduction est appropriée dans la lettre de roi de Tyr, disant que le roi de Beyrouth s'éloigna sur un navire, ainsi que dans celle du roi de Sumur-Samarie demandant que des secours lui soient envoyés par bateaux. Au cours du IX[e] siècle, la Palestine tenta de maintenir les traditions maritimes du siècle précédent. Josaphat prit le risque d'imiter Salomon et de construire des navires à Ezion-Geber sur le golfe d'Aqaba de la mer Rouge. Il les destinait « *à Tarsis* » (II Chronique 20: 35).

Cette entreprise, à peine démarrée, se termina de façon désastreuse car une tempête, toujours soudaine dans le golfe, fracassa la flotte. En revanche, les cités phéniciennes de Tyr, Sidon et Beyrouth, poursuivirent leur commerce maritime pendant très longtemps. Dans ces exemples, la traduction du mot *elippe* par *navire* est évidemment exacte. La traduction *navire* pourrait même être correcte si elle désignait une région intérieure de Palestine à condition qu'il y eut à cette époque de la navigation sur le Jourdain (ainsi que Strabon le décrivit plus tard) ou encore sur la mer de Galilée. Mais dans certains cas, on trouve les navires voyageant... sur la terre ferme ou se livrant à des activités inadaptées aux véhicules de transport maritime. On raconte par exemple que les *elippe* sont entrés dans les terres d'Amuru et ont conspiré avec les tueurs d'Abdi-Ashita.

Dans la langue hébraïque, il existe le mot *ilpha (aleph, lamed, phe*) dérivé du syrien et signifiant un *navire*[698]. Un vieux mot hébreu *aluph* (également *aleph, lamed, phe*) désigne « *un prince, seigneur d'un clan, ou chef de famille*[699] ». Il me semble que *elippe* dans les lettres d'el-Amarna, doit parfois signifier *chef de clan* ou *la tête d'une petite tribu.* Certaines villes citées dans les lettres et considérées comme des cités portuaires ne sont pas forcément des villes maritimes, ni des agglomérations sises au bord des lacs sous le prétexte que *elippe* surgissait et marquait son passage. Dans ces exemples, on cons-

[698] Voir Levy, *Wörterbuch über die Talmudim und Midrashim*
[699] Ibid.

tate que les scientifiques modernes interprétèrent mal ce mot, mais ils peuvent se consoler en pensant qu'une erreur similaire fut commise par le copiste, qui, en récrivant les annales de cette période, utilisa d'anciennes chroniques.

Quand Ben-Hadad et ses capitaines s'enfuirent du champs de bataille de Aphek et se réfugièrent à l'intérieur de cette même cité, un mur de la ville s'effondra et « *tomba sur 27.000*[700] » hommes. Ce qui semble très nettement exagéré. Aphek n'était pas si vaste et des dizaines de milliers de personnes seraient difficilement tuées par la chute d'un mur. Il faut savoir que *eleph* (*aleph, lamed, phe*) signifie « *mille*[701] » et que *aluph* désigne, comme je l'ai mentionné, un *chef de clan.*

On se souvient que parmi les domaines féodaux des cinq rois de Josaphat, l'un d'eux avait sous ses ordres 300.000 vaillants soldats, un second en avait 280.000 et ainsi de suite. Bien qu'à l'époque de David, Juda ait disposé de 500.000 hommes pour le recrutement, Israël de 800.000[702], et qu'un siècle plus tard, Asa commanda plus de 300.000 hommes de Juda et 280.000 de Benjamin, il semble néanmoins que le passage concernant les capitaines de Josaphat reflète plutôt le pouvoir militaire des princes de Palestine à cette époque, à condition d'interpréter ainsi le texte « *Adna le commandant en chef et avec lui de puissants hommes courageux au nombre de 300 chefs de clan* ». Et sous ses ordres « *Jehohanan, le capitaine, et avec lui 280 chefs de clan* », et ainsi de suite. Il est évident qu'à cette époque les domaines féodaux étaient calculés suivant le nombre des chefs ou têtes de communautés. Mesha écrivit sur sa stèle « *Et les chefs de Daibon étaient au nombre de 50, et tout le pays de Daibon m'était soumis. Et j'étendis ma domination sur une centaine d'autres* [chefs] *dans les villes que j'ajoutai à cette terre* ».

Le terme *des milliers* dans l'histoire biblique du désastre d'Aphek et dans le récit concernant les chefs de Josaphat, de même que le mot *navire* dans nombre de lettres, doivent être révisés. Les expressions *chef de clans* ou *tête de communau-*

[700] I Rois 20:30.
[701] Sar-ha-eleph est un capitaine pour un millier. Cela pourrait être l'origine du mot *aluph*, « chef de groupe ».
[702] II Samuel 24:9.

tés doivent leur être substituées. Ce faisant, les textes des lettres et de la Bible sont intelligibles.

~ Le roi de Samarie cherche un allié contre le roi de Damas

Des conflits surgirent dans les cités et la trêve fut rompue : « *Et le roi d'Israël dit à ses officiers : Vous savez bien que Ramot de Galaad est à nous, et que faisons-nous pour l'arracher des mains du roi de Syrie ?*[703] ». Maintes et maintes fois, les querelles au sujet des cités d'Israël conquises par le roi de Damas sont rapportées dans les lettres du roi. Au début des hostilités, selon les Ecritures, ces cités furent « *Iyon et Dan et Abel-Beth-Maachah et tout le Kinneroth, avec toute la terre de Nephtali*[704] ». Toutes étaient des « *cités d'Israël* » vaincues par le roi de Damas. Plus tard, ce même roi conquit d'autres territoires qu'il ajouta à cette liste : « *Abdi-Ashirta, le chien, il cherche à prendre toutes les villes* » écrivit le roi de Sumur. Dans la Lettre 81, on lit « *Que le roi, mon seigneur, sache combien violente est l'hostilité de Abdi-Ashirta* ». Le roi de Sumur chercha un allié pour l'aider à recouvrer ses villes perdues. Il pensait que si l'un des rois régents consentait à le soutenir, il pourrait rendre coup pour coup et expulser les bandes de Syriens (Lettre 85): « *Si un seul régent voulait bien faire cause commune avec moi, je pourrais chasser Abdi-Ashirta d'Amuri* ». Dans le *Premier Livre des Rois* (22:4), on lit : « *Et il dit à Josaphat: viendras-tu te battre avec moi à Ramot de Galaad ?* ». Le gouverneur Aman-Appa se trouvait alors à Samarie. Un prophète reprocha aux rois de Jérusalem et Samarie de ne pas combattre le roi de Syrie. Puis il admonesta le gouverneur (I Rois 22:36). Au début de son règne, le roi Josaphat affermit son pouvoir contre Israël : « *Il mit des troupes dans toutes les villes fortifiées de Juda... et dans les cités d'Ephraïm conquises par Asa, son père* » (II Chroniques 17:2). Plus tard, il fit la paix avec Israël et consentit à se joindre à Achab dans sa campagne contre le roi de Damas à Ramot de Galaad. Il sentait en effet la puissance du Syrien augmenter dans des proportions inquiétantes et poindre le jour où ce dernier viendrait menacer aussi

[703] I Rois 22:3.
[704] I Rois 15:20.

Jérusalem. Il souhaitait peut-être également faire amende honorable pour la faute de son père Asa, qui avait sollicité l'appui du roi de Damas pour défendre sa terre contre Baasha d'Israël. Les deux rois unirent donc leurs forces et rencontrèrent leur ennemi à Ramot de Galaad. Au cours de la bataille, Achab fut accidentellement frappé par une flèche.

~ Achab ou Jéhoram : deux versions dans la Bible

Avec l'histoire de cette première bataille de Ramot de Galaad, on atteint la période où furent écrites les lettres d'el-Amarna. Le roi qui rédigea *in extenso* plus de 60 de ces missives signait (si la lecture est correcte) Rib-Addi. L'auteur fut-il Achab lui-même, ou bien son fils Jéhoram ? Les lettres rédigées dans la dernière partie du règne du roi Josaphat de Jérusalem concordent avec les événements situés à cette date. Selon la version la plus répandue dans les Ecritures, Achab mourut de sa blessure à la bataille de Ramot de Galaad ; son fils Ahaziah lui succéda sur le trône d'Israël où il régna deux ans ; après la mort d'Ahaziah, ce fut Jéhoram son frère qui devint roi. Mais les Ecritures relatent une autre version, la moins connue, mais sans doute la plus ancienne, indiquant en revanche qu'Achab fut seulement blessé à Ramot de Galaad et régna donc neuf ans de plus.

Le début du règne de Jéhoram sur Israël est rapporté dans deux déclarations contradictoires :

> II Rois1:17 : *Jéhoram régna à la place d'Ahaziah dans la seconde de Jéhoram, fils de Jeoshaphat, roi de Juda.*
>
> II Rois 3:1 : *Quant à Jéhoram, fils d'Achab, il débuta son règne en Israël et Samarie, dans la 18e année du règne de Josaphat, roi de Juda*[705].

Josaphat régna 35 ans[706]. La différence entre ces deux estimations se monte à 9 ans qui comprennent les 7 dernières années du règne de Josaphat et les 2 années de son fils[707]. Ces incohérences causèrent de l'embarras aux chronologistes et aux exégètes. La question discutée ne concerna pas

[705] Voir aussi II Rois 8:16.
[706] II Chroniques 20:31
[707] La même différence de 9 ans existe dans l'histoire des règnes de Baasha et Asa.

seulement l'exactitude de la datation, mais devint un problème d'importance pour l'étude de l'histoire palestinienne dans la période des lettres amarniennes, car la majeure partie de ces missives fut rédigée durant ces 9 années.

Que cela soit bien clair, la difficulté ne consiste pas à comparer les lettres et les Ecritures mais à relever les divergences à l'intérieur même des textes scripturaires. Les courriers d'el-Amarna seront là pour nous aider à clarifier la question. Si Jéhoram fut roi d'Israël durant les 7 dernières années du règne de Josaphat, cela signifie que c'est lui qui écrivit les 65 lettres archivées à el-Amarna.

Mais si l'autre version du *Second Livre des Rois* est correcte, et que c'est en fait Achab qui fut roi d'Israël durant les 7 dernières années du règne de Josaphat, c'est alors lui, Achab, qui rédigea les lettres.

Ce serait donc durant cette période que les événements de ces 7 ou 9 années se seraient produits. Achab, mort un ou deux ans après Josaphat, aurait en fait traversé les expériences attribuées à son fils Jéhoram. Il n'aurait donc pas été tué par l'un des archers de Ben-Hadad mais simplement blessé et lui aurait survécu.

De façon similaire, ce n'est pas après la mort d'Achab que se révolta Mesha, le roi de Moab, mais après la défaite de Ramot de Galaad. On a l'impression, en lisant la description de la bataille de Ramot de Galaad, que le scribe mélangea différentes sources. Selon le *Livre des Rois*, Achab blessé dit « *au conducteur de son char : tourne bride et fais moi sortir de la mêlée, car je me sens mal* ». Ce qui indique qu'Achab abandonna les champs de bataille. Mais cette phrase est contredite dans le passage suivant : « *le combat devint plus violent ce jour-là, on soutint le roi debout sur son char face aux Syriens et le soir, il mourut : et le sang de sa blessure coulait dans le fond du char*[708] ». Cette histoire termine le chapitre du drame connu comme le crime d'Achab. Son épouse, Jézabel lui ayant fait présent de la vigne de Nabot, adjacente à son palais de Jezréel, afin d'y construire un jardin d'aromates, Achab descendit à la vigne pour se l'approprier. Elie le Tishbite vint à sa rencon-

[708] I Rois 22:34-35.

tre. Et Achab lui dit: « *Tu m'as donc rattrapé, ô mon ennemi* ? » Et l'homme redouté répondit : « *Je T'ai trouvé... Tu as assassiné et de plus, tu usurpes ! A la place où les chiens ont lapé le sang de Nabot, les chiens laperont aussi ton propre sang. Les chiens dévoreront Jézabel dans le champs de Jezréel*[709] ». La malédiction se réalisa juste après la bataille de Ramot de Galaad :

> « *On lava à grande eau le char d'Achab à l'étang de Samarie et les chiens lapèrent son sang, et on nettoya son armure, selon la parole du Seigneur*[710] ».

Mais l'histoire de la rencontre entre le prophète et le roi eut une autre conséquence : quand Achab entendit ces paroles, il déchira ses vêtements, mit un sac à même sa chair, jeûna et se contraignit à marcher à pas lents. Et la parole du Seigneur fut adressée à Elie le Tishbite en ces termes : « *As-tu vu comment Achab s'est humilié devant moi ? Parce qu'il s'est humilié devant moi, je ne ferai pas venir le malheur en son temps : c'est au temps de son fils que je ferai tomber le malheur sur sa maison* ». Et qu'en est-il du pardon ? Achab s'humilia et le malheur qui lui avait été destiné fut reporté sur la génération suivante. Mais en dépit de cette assertion, le mal ne parvint-il pas à le rattraper ?

Il y avait tant d'incohérences dans les textes que le scribe échoua dans son effort pour les unifier. L'éditeur des *Livres des Rois* fut lui-même impuissant face aux différentes versions, et bien qu'il préféra la tradition donnant Jéhoram comme roi d'Israël durant les 7 dernières années du règne de Josaphat, il ne supprima pas l'autre version mais usa d'un subterfuge dans nombre de chapitres en utilisant la forme imprécise et impersonnelle de « *roi d'Israël*[711] ». Dans le récit de la bataille de Ramot de Galaad où le roi de Jérusalem est cité, on lui donne chaque fois son nom : Josaphat ; en revanche, c'est à plus de 15 reprises que le roi de Samarie est mentionné : « *roi d'Israël* » ou « *le roi d'Israël et Josaphat* », ou

[709] I Rois 21.
[710] I Rois 22.
[711] Les annales (Livres des Rois et les Chroniques) furent composées durant et après l'Exil de Babylone, puisque l'Exil est relaté dans les Chroniques et le retour d'Exil dans le Livre des Rois. L'éditeur des rois signala que son travail était une compilation en se référant au « Livre des Chroniques des rois d'Israel », qui dut être un ouvrage plus important que les Chroniques canoniques. Donc, on se réfère dans les annales aux livres des prophètes Nathan, Iddo, et d'autres (avant l'époque où les Ecritures furent revues et canonisées).

encore « *le roi d'Israël dit à Josaphat* » sans qu'une seule fois le nom d'Achab soit indiqué.

Il en est de même dans le récit de la guerre contre Moab où le roi de Jérusalem est nommé de façon répétitive, mais où jamais le nom du « *roi d'Israël* » n'est cité. Par exemple : « *alors le roi d'Israël et Josaphat* ». Seule l'introduction mentionne Jéhoram. Dans l'histoire de la guérison de Naamen « *le roi d'Israël* » revient de façon régulière mais sans être précisé ; dans la relation de l'attentat contre le « *roi d'Israël* », le nom du roi n'est pas indiqué non plus. De même, au cours de la longue narration du second siège de Samarie, quand le roi rencontra la mère qui avait tué son enfant, et que les assiégeants furent mis en fuite par ses alliés, pas une fois le nom du roi n'accompagne l'expression « *Roi d'Israël* ». Ceci est exceptionnel dans les *Livres des Rois* et les *Chroniques*. Une source contemporaine, la stèle du roi Mesha de Moab, peut éclairer ce sujet. On a gravé sur cette stèle qu'Omri, roi d'Israël opprima souvent Moab, et que « *son fils lui succéda et déclara : "J'abattrai Moab" ... "De mon vivant", ajouta-t-il* ». Et voici la suite :

> « *Omri prit possession de la terre de Medeba et (Israël) vint y demeurer, durant sa vie et la moitié de la vie de son fils, soit 40 ans ; mais Chemosh reprit le pouvoir sous mon règne*[712] ».

Ce fut donc un événement d'importance attribué au règne d'Achab, fils d'Omri, à partir d'une source (la stèle de Mesha) et assigné au règne de Jéhoram, fils d'Achab, selon une autre provenance (l'une des deux versions scripturaires). Le *Second Livre des Rois* débute par ces mots : « *Alors, après la mort d'Achab, Moab se révolta contre Israël* ». Ce qui contredit la stèle de Mesha selon laquelle c'est au milieu du règne d'Omri qu'éclata la rébellion de Moab. En supposant qu'Achab n'ait pas été tué mais simplement blessé à Ramot de Galaad (défaite ayant provoqué la révolte des Moabites) l'expression « *le milieu du règne de son fils* [d'Omri] » confirmerait le fait qu'il régna durant la période attribuée à Jéhoram.

[712] Traduction par S.R. Driver.

Outre le fait que la rébellion de Moab éclata non pas après la mort d'Achab mais au milieu de son règne, le chiffre de 40 ans, couvrant le règne d'Omri et la moitié du règne de son fils, s'oppose aux textes bibliques. On peut considérer comme un chiffre approximatif les 40 ans de violences subies par Moab, 40 ans représentant la durée d'une génération, ou une période de temps semblable à notre habitude de compter en siècles. Mais ce chiffre doit néanmoins correspondre à peu près au temps écoulé, ce qui permettrait alors d'envisager un règne plus long pour Omri et Achab ou pour l'un des deux[713].

On rapporte qu'Omri régna 12 ans sur Israël dont 6 ans à Tirzah (I Rois 16:23) et qu'Achab régna 22 ans à Samarie (I Rois 16:29). Soit le règne d'Achab débuta plus tard qu'on le dit, soit il dura plus longtemps.

Puisqu'on dit de son père Omri qu'il régna « *six ans sur Tirzah* » et 12 ans sur Israël, il est clair qu'il passa les 6 dernières années de son règne dans sa nouvelle capitale Samaria (Shemer). De façon similaire, Achab passa 22 ans de son règne dans son antique capitale Samaria, ses années de pouvoir dans sa nouvelle capitale Jezreel n'étant pas mentionnées. Dans l'une de ses dernières lettres, le roi de Sumur (Samarie) se plaignit au Pharaon Akhenaton :

> Lettre 137 : « *Vois, je ne peux aller te voir en Egypte. Je suis vieux et mon corps souffre d'une grave maladie* ».

Achab écrivit qu'il était âgé, ce qu'un second fils dans la première partie d'un règne, n'aurait pas fait. La stèle de Mesha et l'inscription du roi Salmanasar III d'Assyrie-Babylonie contredisent la version correspondante de la Bible. Salmanasar dit que dans la 16e année de son règne il se battit à Katar contre une coalition de princes syrien et palestinien. Achab est cité parmi les princes ; on raconte qu'il fit bénéficier son allié du soutien d'une armée de 10.000 soldats et 2000 chars[714]. Au cours de la 18e année de son règne, Salmanasar nota que « *les hommes de Tyr, Sidon, et de Jehu, de la maison d'Omri, lui payèrent tribut*[715] ».

[713] Comparer I Rois 16:23 et 16: 29.
[714] Luckenbill, *Rapports d'Assyrie*, I, Sec. 610.
[715] Voir ibid., Sec. 672. Jehu était fils de Josaphat, fils de Nimshi. Etait-il le gendre d'Omri ?

C'est au cours des 12 ans écoulés entre la 6e et la 18e année du règne de Shalmanasar que le règne d'Achab parvint à son terme ; Ahaziah régna ensuite 2 ans, Jéhoram 12 ans et Jehu un laps de temps inconnu. Mais même si Achab était mort juste après la bataille de Karkar[716], et le paiement d'un tribut à Jehu, cité dans l'inscription, acquitté dès qu'il fut monté sur le trône, il ne reste de toutes façons pas 12 ans pour le règne de Jéhoram. La stèle de Mesha nécessite l'extension du règne d'Achab, l'inscription de Shalmanasar réclame la réduction du règne de Jéhoram, afin de rapprocher Achab de Jehu. En fonction de ces circonstances, l'existence même de Jéhoram[717] peut être remise en question.

Comment le copiste des annales fut-il induit dans l'erreur au point d'appeler Jéhoram, le fils d'Achab ? Jéhoram fut le fils de Josaphat et le gendre d'Achab (II Chroniques 21:6). De toute évidence, Josaphat s'efforça, grâce à cette alliance, d'instaurer de bonnes relations avec Israël ; il espérait sans doute unifier le royaume sous son fils Jéhoram dont l'épouse Athalie était fille d'Achab et Jézabel. Dans ce but, il se rendit à Samarie et soutint activement Achab dans ses entreprises militaires. On dit qu'Achab fut tué à Ramot de Galaad. On raconte que son fils Jéhoram fut également blessé à Ramot de Galaad dans des circonstances similaires, alors que le roi de Juda était leur allié dans la bataille (II Rois 8:28).

On relève des similitudes déroutantes dans de nombreux autres détails attribués aux règnes de ces deux rois. Le rédacteur des annales situa les dénommés Ahaziah et Jéhoram en Israël ainsi que deux autres Jéhoram et Ahaziah dans le royaume de Juda. Il fut probablement désorienté par l'exposé des faits découverts dans les anciennes chroniques. Il est possible que Jéhoram, fils de Josaphat, ait fait fonction de régent, succédant ainsi à Achab son beau-père,

---

[716] « *La mort d'Ahab, les règnes d'Ahaziah et Jéhoram, et la succession de Jehu doivent tomber dans les treize années comprises entre 854-842. Il n'y a plus de temps disponible pour Ahab après 854. Cependant, on ne peut assigner la mort d'Ahab à une date aussi éloignée que 854* ».K. Marti dans la Bible Encyclopédique, I, New york, 1899, Chronology.

[717] Supposer qu'Achab, qui persécuta le culte de Yahvé, aurait appelé son fils Jéhoram (Jahwe est exhalté) est tout à fait problématique. Ce pourrait être un argument de poids si les noms scripturaires de ses autres enfants, Ahaziah, Johas, et Athalie ne posaient pas le même problème.

et à Ahaziah fils d'Achab qui mourut après un règne bref et une longue maladie. On dit de Jéhoram : « *Il marcha sur les traces des rois d'Israël, ainsi que le fit la maison d' Achab, car c'était de la maison d' Achab qu'il avait pris une épouse*[718] ».

Mais sans tarder, Jehu s'empara du trône d'Israël et assassina Jéhoram ainsi qu'Ahaziah de Judah. Après la mort de son mari et de son fils, Athalie, fille d'Achab, se saisit du trône de Jérusalem. Faisant suite au récit de l'assassinat de Jéhoram et d'Ahaziah par Jehu, le *Second Livre des Rois* poursuit : « *Achab avait eu 70 fils à Samarie*». Jehu envoya des lettres aux anciens de Samarie et les mit au défi : « *Voyez quel est, parmi les fils de votre Maître, le meilleur et le plus digne, et installez-le sur le trône de son père* ». Par ce terme « *votre Maître* » il désignait Achab, et non pas Jéhoram, ni l'un de ses autres fils qui aurait pu lui succéder s'ils n'avaient tous été massacrés. Ce qui peut expliquer pourquoi le règne d'Achab se prolongea pratiquement jusqu'à la rébellion de Jehu.

On exposera dans les pages suivantes de quelles façons les rumeurs de la mort d'Achab se répandirent alors qu'il était encore vivant. Si les contemporains eux-mêmes se sont trompés, comment un spécialiste ultérieur n'eut-il pas été induit en erreur ? Que l'hypothèse concernant Jéhoram soit justifiée ou non, les documents de Mesha, Salmanasar et el-Amarna, soutiennent de façon unanime la version des Ecritures selon laquelle Achab demeura vivant durant les sept dernières années du règne de Josaphat. Dans la contestation soulevée par les deux versions du *Livre des Rois*, les trois sources non bibliques témoignent toutes en faveur de la version minoritaire et contre le texte majoritairement accepté ; on doit donc reconnaître que c'est le compte-rendu du *Second Livre des Rois* (1:17) qui est exact.

Cela signifie qu'Achab décéda non pas avant mais après Josaphat, et cela permet de conclure que l'auteur royal de plus de 60 tablettes d'argile encore intactes ne peut être qu'Achab, et nul autre que lui.

[718] Chroniques 21:6. Cf. II Rois 8:16.

~ *chapitre 7* ~

Les Lettres d'el-Armana
(suite)

~ Famine

Poussées par la famine, des tribus du désert arrivèrent en Transjordanie, franchirent la rivière pour ne trouver en Israël qu'une détresse et une misère plus grandes encore que celles qu'elles venaient de quitter. Les champs d'Israël ne produisaient plus rien. Les prairies étaient calcinées par le soleil. Seules des épines surgissaient de la terre aride. Elie le Tishbite fut le premier à prédire la sécheresse quand il s'adressa au roi en ces termes « *Il n'y aura, ces années-ci, ni rosée, ni pluie*[719] ». L'haleine des cieux brûlait, les arbres se flétrissaient, le torrent de Kerith où le prophète allait boire, s'assécha ainsi que les autres cours d'eau « *Au bout d'un certain temps, l'eau du torrent fut tarie car il ne pleuvait plus dans le pays*[720] ». Les regards anxieux se levaient vers le ciel dans l'espoir de voir apparaître un nuage. Le prophète déclara que sa bénédiction protégerait la pauvre veuve « *jusqu'au jour où le Seigneur enverrait la pluie sur la surface de la terre*[721] ». Contrairement à l'Egypte dont la vie dépend du Nil[722], les récoltes en Palestine reposent uniquement sur la pluie ; la sécheresse entraînait donc la famine : « *Samarie fut accablée par une douloureuse famine*[723] ». Ce fut une période de faim et de privations sans parallèle dans l'histoire des rois d'Israël. Elle se prolongea pendant 7 ans : « *le Seigneur a appelé la famine, déjà elle vient sur le pays pour sept ans*[724] ».

Tous les événements de cette époque furent éclipsés par la disette ; la faim marqua la période entière. La Bible

[719] I Rois 17:1.
[720] I Rois 17:7.
[721] I Rois 17:14.
[722] Le Nil bleu est alimenté par les pluies tropicales qui tombent en Ethiopie et par les neiges fondues de ses montagnes.
[723] I Rois 17:2.
[724] II Rois 8:1.

consacre une succession de chapitres à la description de la pénurie. Les lettres d'el-Amarna furent écrites durant cette période. Il serait inconcevable qu'elles ne reflètent pas ces pénibles conditions de vie. En fait, les lettres d'el-Amarna rédigées par le roi de Sumur sont aussi éloquentes que le *Livre des Rois*. La famine était si grave que des enfants furent échangés contre du pain :

Lettre 74 : « *Nos fils et nos filles sont arrivés à bout de forces tout comme nous, et pour cette raison, on les donna à Iarimuta afin de sauver nos vies. Mon champ est comme une femme sans mari, privé de culture* ».

Après qu'ils eurent vendu leurs fils et leurs filles comme esclaves afin de les sauver en espérant que le reste de la population pourrait ainsi échapper à la famine, ils échangèrent également leurs meubles contre de la nourriture :

Lettre 75 : « *Les fils et les filles à bout de forces et les meubles en bois des maisons ont disparu, car on les a donnés à Iarimuta pour sauver nos vies* ».

Le roi répéta qu'une terre sans semence ressemblait à une femme désertée par son mari ; il le réitéra dans de nombreuses lettres ; à plus de 30 reprises dans ses missives, le roi de Sumur-Samarie parle de la détresse causée par la famine ou plaide pour l'envoi de provisions afin de nourrir la population et l'armée.

Lettre 79 : *Donne-moi de quoi les nourrir* [les archers], *je n'ai plus rien.*

Lettre 83 : *Envoie des grains pour m'approvisionner.*

Lettre 85 : *Il n'y a plus de grain pour notre survie. Que vais-je dire à mes paysans ? Leurs fils, leurs filles sont à bout... Envoie des grains par bateaux et sauve la vie de son serviteur et de sa cité ... Puisse mon seigneur, le roi, juger bon de m'envoyer des grains produits par la terre de Iarimuta.*

Lettre 86 : *Nous n'avons plus rien à donner pour notre délivrance... Puisse la terre de Iarimuta nous accorder des grains pour nous alimenter.*

En échange de la liberté d'une partie de la population, Iarimuta fit parvenir des grains qui furent rationnés et divisés en maigres portions entre les paysans (quant à la localisation de Iarimuta, nous la communiquerons au lecteur dans un autre paragraphe). Voyons à présent l'évolution du problème au cours des années :

Lettre 85 : *Depuis deux ans, je pèse mon grain.*

Lettre 86 : *Trois ans déjà que je mesure mon grain.*

Lettre 90 : *Mon champ n'est plus productif ... et je mesure toujours mes grains.*

Lettre 91 : *Je pèse mon grain.*

Selon la Bible (II Rois 8:1), ils subirent la famine durant 7 ans, ce que les lettres semblent corroborer ; la 3e année de sécheresse écoulée, la famine était perpétuellement présente à l'esprit ; mais les tablettes d'el-Amarna seules ne permettent pas d'en calculer la durée avec précision. L'indice des 7 ans nous aide donc à dater certaines d'entre elles. Les sources et les puits s'asséchèrent ; un prince du nord, allié du roi d'Egypte, tenta de venir en aide à Sumur (Samarie).

Lettre 85 : *Mais il ne trouva pas d'eau à boire et retourna chez lui.*

Le manque d'eau est évoqué dans l'histoire du torrent tari après plusieurs saisons de sécheresse (I Rois 17:7) ; ce passage fut cité plus haut. Le roi d'Israël qui avait entrepris une expédition contre Mesha se trouva dans un état critique, car « *il n'y avait pas d'eau pour l'armée, ni pour le bétail qui les suivait*[725]. *La disette régnait dans le pays*[726] ». Dans la lettre du roi de Babylone, nous lisons « *la route* [vers l'Egypte] *est très longue, les ressources d'eau sont épuisées, et il fait très chaud*[727] ». Cette sécheresse et l'anxiété du roi d'Israël se reflètent également dans cet extrait de l'histoire où il dit à Obadiah, le gouverneur de sa maison : « *Nous allons parcourir le pays vers*

[725] II Rois 3:9.
[726] II Rois 4:38.
[727] Lettre 7.

toutes les sources et les torrents : peut-être trouverons-nous, par chance, de l'herbe pour sauver nos chevaux et nos mulets et ne pas perdre tout notre bétail[728]». Alors, ils se partagèrent le pays pour l'explorer...

Un passage d'une lettre envoyée au pharaon par un homme de Gubla, mais non par le roi lui-même, nous donne à penser quel en fut l'auteur. Après avoir rédigé un compte-rendu des affaires politiques, le correspondant évoque les soucis que lui causent les ânes :

> Lettre 94 : *Auparavant, en ce qui concerne les ânes, le roi a ordonné qu'ils soient confiés aux bons soins de son fidèle serviteur. Mais, en vérité, à présent, celui-ci n'a plus rien.*

Le nom de l'auteur en tête de lettre est illisible. Il pourrait s'agir d'Obadiah, un homme ayant le privilège de correspondre avec le pharaon et qui avait la charge des animaux. Il fut, avec Achab, roi de Samarie, préoccupé par l'idée « *de ne pas perdre tout notre bétail* ». Il rapporta au souverain égyptien que pas un âne ne survécut à la famine et à la sécheresse. La souffrance des animaux de Samarie est mentionnée dans une lettre envoyée d'Egypte par un dignitaire ; il avait entendu dire que les habitants de Gubla interdisaient l'entrée de leur ville aux gens de Sumur à cause de la famine qui les écrasait :

> Lettre 96 : *De quoi souffrent donc les ânes ?*

A l'extérieur de Samarie, comme dans la capitale, les gens mourraient de faim. Le roi emporta les trésors du royaume avec les enfants qui avaient été vendus en esclavage « *pour sauver leur vie* », en un lieu nommé Iarimuta, afin d'en rapporter du grain ; la liste des richesses existe en partie. Mais le roi n'obtint rien, car le chef de la région d'où ce grain devait être envoyé, s'était apparemment allié au roi de Damas. Les 7 terribles années de famine laissèrent des traces profondes.

Un millénaire plus tard, la Haggada rabbinique racontait encore :

[728] I Rois 18:5-6.

« *Dans la première année, toutes les provisions stockées dans les maisons furent consommées. Dans la seconde, les gens se nourrirent de tout ce qu'ils pouvaient encore rassembler à grand peine dans les champs. La chair des animaux sains suffit pour la troisième année. La quatrième année, les malheureux eurent recours aux animaux impurs ; dans la cinquième, aux reptiles et aux insectes ; et dans la sixième se produisit une chose monstrueuse, les femmes, rendues folles par la faim, mangèrent leurs propres enfants... Dans la septième, les hommes cherchèrent à ronger la chair de leurs propres os*[729] ».

Les lettres contemporaines du roi de Sumur reflètent l'agonie de ces années. Il parlait de ses vains efforts pour obtenir des subsistances de Iarimuta « *afin que je ne meure pas*[730] ». A nouveau, il écrivit : « *Tout a été mangé*[731] », et encore : « *Il ne reste rien*[732] ». Le roi n'avait en effet plus rien à donner à son peuple, ni farine pour le pain, ni semence pour tenter d'obtenir une récolte l'année suivante. Le roi se plaignit de ne pas avoir de provisions pour ses paysans[733], il dit que ces derniers l'effrayaient[734], qu'ils se révolteraient[735], qu'ils avaient l'intention de partir : « *Mes paysans veulent déserter*[736] ». Il expliqua que sa terre était dévastée et que les paysans la quittaient pour des endroits où ils pourraient trouver du grain (Lettre 125) : *Il n'y a plus de grains dans mes greniers, et les paysans sont partis vers des villes qui en possèdent.*

Cette émigration est reflétée dans le *Second Livre des Rois* : « *Lève-toi, va-t-en avec ta famille et séjourne où tu pourras à l'étranger : car le Seigneur a fait venir la famine*[737] ». Le fait que la Bible et les lettres aient situé ces longues années de famine sur la terre de Samarie-Sumur, est lourd de sens. Le courrier le plus bref – seuls quelques mots en subsistent sur une tablette brisée – s'exprime avec éloquence : « *Poussière ... rendement ... sur les terres* ».

[729] Ginsberg, *Légendes*, IV, 190-91.
[730] Lettre 105.
[731] Lettre 112.
[732] Lettre 117.
[733] Lettre 118.
[734] Lettre 117.
[735] Lettre 130.
[736] Lettre 114.
[737] 8:1.

~ La rébellion de Mesha

Mesha, roi de Moab payait tribut au roi d'Israël : « *Et Mesha, roi de Moab, éleveur de troupeaux, livrait en tribut au roi d'Israël, 100.000 agneaux et 100.000 béliers avec leur laine*[738] ».

Mais après la défaite de Ramot de Galaad, Moab se révolta contre le roi d'Israël (II Rois 1:1 et 3:5). Les armées de Juda et Edom, alliées d'Israël, contournèrent la mer morte afin de remettre Moab dans le droit chemin mais l'eau manqua et ils endurèrent de grandes souffrances. Ils atteignirent Moab par le sud et détruisirent tout sur leur passage. Le roi de Moab tenta une trouée mais n'y parvint pas : « *Alors, il prit son fils aîné qui devait régner à sa place et l'offrit en holocauste sur le rempart. Il y eut une grande indignation contre les israélites qui décampèrent et rentrèrent dans leur pays*[739] ». Il est évident qu'Israël fut vaincu et que ses alliés ne lui furent d'aucun secours. Nous n'avons pas d'autres détails sur cette « *grande indignation* ».

Dans les années 1860, des Arabes de Dhiban en Transjordanie, l'ancien Dibon, montrèrent à un voyageur une stèle de basalte noir gravée d'anciens caractères hébraïques. Après que la pierre eut été vendue à un musée, les Arabes regrettèrent la transaction. Ils se dirent qu'un trésor devait être caché à l'intérieur et que l'étrange écriture en parlait. Ils décidèrent donc d'ouvrir la pierre. De plus, ils pensèrent qu'en la brisant, ils auraient davantage d'objets à vendre ; et si la pierre recelait un envoûtement, il fallait donc d'abord le détruire. Ils la firent donc chauffer dans un grand feu, lui jetèrent de l'eau froide, et la mirent en pièces. Mais un jeune universitaire était parvenu entre-temps, et dans le plus grand secret, à obtenir un moule de la stèle effectué par un Arabe.

Plus tard, ce basalte brisé et très endommagé fut acheté par le Musée du Louvre. Le moule a fourni des parties manquantes, mais il ne s'agit en fait que du haut de la stèle. Lors de sa découverte, on estima que c'était la plus ancienne inscription en caractères hébraïques tombée aux mains des archéologues, et, de plus, la preuve de l'utilisation

[738] II Rois 3:4.
[739] II Rois 3:27.

de l'hébreu par les Moabites. Le texte donne un compte rendu de la victoire de Mesha sur Israël. Il commence par ses mots :

> « *Je suis Mesha, fils de Chemosh, roi de Moab, le Daibonite (Dibonite*[740]*). Mon père régna sur Moab pendant trente ans, et je régnai après mon père. Et je réalisai ce haut lieu pour Chemosh à KRLHH, un haut lieu de salut, car il m'avait sauvé de mes assaillants et avait exaucé mes désirs sur tous ceux qui me haïssaient.*
>
> *Omri, roi d'Israël, accabla Moab pendant de longs jours. Chemosh était donc irrité contre lui. Et son fils lui succéda ; et il déclara également : je vais attaquer Moab. Durant mon règne, dit-il, je le ferai. Mais je vis mes souhaits se réaliser contre lui et contre sa maison, et une destruction éternelle fondit sur Israël*[741] ».

Mesha expliqua qu'il restaura Medeba, construisit Baal-Meon et Kiryathen, se battit contre Ataroth, la résidence de Gad, fortifiée par le roi d'Israël et assassina tous les habitants. L'oracle de Chemosh lui dit : « *Va et prends Nebo à Israël* » et il conquit la ville, et tua tous ceux qui s'y trouvaient, 7000 hommes et garçons, les femmes, leurs filles et leurs servantes. « *Le roi d'Israël avait construit Yahas, et en avait fait sa demeure, alors qu'il se battait contre moi. Mais Chemosh l'entraîna loin de moi ; et je pris ... pour l'ajouter à Daibon* ». Mesha reconstruisit ensuite les murs et le palais de Karkhah. Il fit travailler les esclaves israélites, prisonniers de guerre, ce qui est largement détaillé ; il restaura encore d'autres villes ; puis il poursuivit ses combats, attaqua Honorem, une cité israélite et c'est là que le récit s'interrompt ; les lignes sont effacées, mais on peut supposer que d'autres exploits guerriers réalisés contre Israël s'y trouvaient relatés. Ces deux mots « *Et je...* » peuvent encore se lire à plusieurs reprises. Mais souvenons-nous que toute la partie basse de la stèle avait disparu. C'est en Transjordanie que se situent les villes mentionnées sur la stèle sauf Karkhah qui reste inconnue.

Chaque mot, chaque lettre et toutes les parties oblitérées firent l'objet d'un examen attentif : la stèle de Mesha est

[740] Sur Dibon, Voir No 21:30 ; Josué 13:9.
[741] Traduction par S.R. Driver. Une traduction moderne par W.F. Albrignt diffère par quelques détails « Inscriptions Palestiniennes » dans *Ancient Near Eastern Texts*, Ed. Pritchard.

considérée comme la plus grande découverte et la plus originale de l'archéologie biblique, d'autant plus qu'elle fournit un témoignage similaire à celui de la Bible. Selon le *Livre des Rois*, une « *immense indignation surgit contre Israël* » qui s'efforçait d'écraser la révolte de Moab. Sous quelle forme cette colère se manifesta-t-elle ? Le récit garde le silence. Le *Livre des Chroniques* révèle que les Moabites assistés des Ammonites et appuyés par les Syriens, envahirent la Palestine. D'après la stèle de Mesha, nous savons que Mesha, roi de Moab, se vengea, fit subir à Israël une « *inoubliable destruction* » et qu'il reconquit Mehabada, Ataroth, Nebo et Yahas. Mais il est patent que cette « *inoubliable destruction* » ne se limita pas simplement à la reprise de quatre ou cinq cités insignifiantes de Transjordanie.

On considère les lettres cunéiformes d'el-Amarna trouvées 20 ans après la découverte de la stèle de Mesha comme des documents historiques. Elles précéderaient la stèle d'environ 550 ans et relateraient la période cananéenne. Or, la recherche actuelle démontre en fait que ces documents, rédigés au milieu de IX^{e} siècle, sont contemporains. Les lettres de Palestine, et particulièrement celles qui furent écrites par le roi de Samarie, devraient faire référence à la rébellion de Mesha. Nous devrions y trouver aussi les événements dont le récit fut gravé sur la partie manquante de la stèle. En fait, les lettres d'el-Amarna offrent un témoignage important de l'histoire de cette guerre et fournissent même assez de substance pour reconstituer pratiquement tout le texte disparu. Dans sa première lettre, le roi de Sumur écrivait déjà au pharaon Aménophis III :

> Lettre 68 : *Que le roi, mon seigneur, apprenne que... les troupes de* sa-gaz-Mesh *m'attaquent avec violence. Alors, ne laisse pas le roi, mon seigneur, être chassé de Sumur, afin de ne pas être annexé par les armées de* sa-gaz-Mesh.

Dans les traductions des lettres d'el-Amarna, le terme *sa-gaz-Mesh* est traduit par *« sa-gaz-peuple »*. En anglais, l'idéogramme *sa-gaz*, qui peut aussi être lu *habatu*, est interprété par *voleurs* ou *bandits rebelles*. Quant au mot *Mesh*, il est considéré comme le suffixe du pluriel, utilisé maintes fois dans

les lettres et toujours associé aux brigands rebelles. Parfois les bandits envahisseurs sont appelés *amelut sa-gaz-Mesh, amelut* signifiant *les hommes* ou *le peuple* ; parfois, le texte parle de *gaz-Mesh* comme d'une seule personne, et les traducteurs, à nouveau, négligent *Mesh* et traduisent *voleur.* « *Il prit les villes, amel-gaz-Mesh, le chien* » est rendu par « le bandit *gaz* », *Mesh* étant ignoré. Mais dans ces cas précis, le texte ne parle que d'une seule personne : *Mesh* ne peut donc pas être ici le suffixe du pluriel. Je ne traduirai donc pas *Mesh* non plus car c'est le nom personnel du roi Mesha, mais je ne le supprimerai pas de la traduction. En fait, nous devrons lire : « *Les rebelles (bandits) m'attaquent avec violence» ;* et dans la phrase suivante « *Il prend tes villes, Mesh, le rebelle, le chien*[742]*».* Selon le texte de la stèle de Mesha, la révolte se produisit au milieu du règne d'Achab. Quand les premières lettres du roi de Sumur mentionnent cette rébellion, nous sommes déjà dans la seconde partie de son règne. Dans un autre courrier datant des premières années de cette correspondance, le roi de Sumur, écrivait (Lettre 69) : « *Ecoute... à présent, jour et nuit, ils se révoltent contre moi* ». Ambi, un lieu géographique lié à la révolte de Mesh[743] semble désigner la terre de Moab, ou sa capitale, ou son peuple. Ammi, souvent cité en relation avec Ambi, pourrait désigner Amon[744]; dans la *Genèse* (9:38) les Ammonites sont appelés Ammi. Une cité nommée Rubute apparaît également qui pourrait être Rabbath-Ammon, la capitale[745]. Le roi de Sumur écrivit à un dignitaire d'Egypte :

> Lettre 73 : *Quand il* [Abdi-Ashirta] *ordonna au peuple d'Ammia : "Tuez votre seigneur" et qu'ils se joignirent aux* amelut-gaz [bandits], *alors les régents dirent "il nous tuera aussi". C'est ainsi que toutes les régions s'allièrent aux* amelut-gaz [bandits].

Leur roi ayant été assassiné, les Ammonites rallièrent aussi les bergers dans les champs de Moab. On rapporta au

[742] Lettre 91.
[743] Lettres 72, 102.
[744] Selon les historiens, Ambi et Ammia, proches de Sumur, furent situés non loin de la côte et identifié à Enfe près de Tripolis On supposa que les deux noms, Ambi et Ammia, désignaient le même lieu. Voir Mercer, *Tell el-Amarna Tablets*, p.269.
[745] « *Rabbath des fils d'Ammon* » (Deutéronome 3:11).

roi Josaphat : « *Une foule immense avance contre toi* » formée « *outre des Ammonites, des fils de Moab et d'Ammon et de beaucoup d'autres* ». Le roi de Sumur écrivit donc[746]:

> Lettre 79 : *Il faut savoir que depuis l'arrivée d'Aman-Appa, tous les* amelut-gaz-Mesh [le peuple du bandit Mesh], *poussés par Abdi-Ashirta, se sont tournés contre moi. Que mon seigneur prête l'oreille aux paroles de son serviteur, et m'envoie une garnison pour défendre la cité du roi, jusqu'à l'arrivée des archers. Et si les archers ne viennent pas, alors tous les pays vont s'allier à l'*amelut-gaz-Mesh[747].

Les *Livres des Rois* et des *Chroniques* laissent supposer l'importance – *de la main cachée du roi de Damas dans la rebellion de Moab*[748] *et dans l'agitation des tribus du désert* – cette hypothèse devenant une certitude au vu des lettres. Le roi de Sumur demanda que des chevaux et de l'infanterie lui soient envoyés « *afin qu'il* [Abdi-Ashirta] *ne puisse pas unifier tous les brigands de Mesh*[749] ». Rares sont les lettres où le roi de Sumur ne mentionne pas la révolte de Mesh et le rôle joué par le roi de Damas, ouvertement ou discrètement. Le *Second Livre des Chroniques* (20:1-2) confirme aussi l'implication de Damas dans la guerre entre Samarie et Moab.

~ La Grande Indignation : une reconstruction de la partie mystérieuse absente de la stèle de Mesha.

Sumur « *la ville du roi, mon seigneur* » fut menacée par les *bandits* ou *assassins* de Mesh. Déjà, dans la plus ancienne des lettres du roi de Sumur, le pharaon était prévenu du danger que les rebelles faisaient courir à la capitale. Ensuite il fut informé que « *le pays du roi de Sumur, votre ville de garnison* » s'unirait au peuple du rebelle Mesh (*amelu-gaz-Mesh*), et que « *vous seul pouvez les en empêcher*[750] ».

---

[746] II Chroniques 20:1-2.
[747] Le peuple du bandit Mesh.
[748] Voir Dussault « Les Monuments Palestiniens et Judaïques » Musée du Louvre, Paris, 1912, p. 13: « *Mésa ne nous dit pas, mais cela résulte nettement des renseignements bibliques, que le secret de sa fortune tint à l'habileté avec laquelle il sut profiter des revers qu'éprouva Israël après la mort d'Achab et dont l'agent le plus actif fut le roi de Damas. Il n'est pas douteux que la région, au nord de Dibon, fut occupée de nouveau par Mésa en accord avec Hazaël, roi de Damas, et peut-être sous la suzeraineté de ce dernier* ».
[749] Lettre 71.
[750] Lettre 76.

La célèbre stèle Mesha

Le roi de Sumur réclama des archers, faisant clairement comprendre qu'il était incapable de défendre sa terre contre les troupes de Mesh[751]. Le secours ne vint pas. Il écrivit à nouveau :

> Lettre 83 : *Ecoute-moi. Pourquoi es-tu resté inactif, alors que ta propre terre est en danger d'être prise ? Ne permet pas que l'on dise: « que sous le règne des princes,* amelut-gaz-Mesh [le peuple du rebelle Mesh] *a conquis toutes tes terres ». Ne permet pas que de telles choses soient racontées plus tard. « Et que tu fus incapable de les sauver » ... si Sumur et Bit-Arkha sont aussi perdues...*

Des menaces pesaient sur Sumur seule quand cette lettre fut écrite. Un autre avertissement, sévère celui-là, fut envoyé par le roi : si le pharaon ne tient pas compte des courriers qui lui sont adressés, alors (Lettre 88) « *toutes les terres du roi, y compris jusqu'à l'Egypte, soutiendront amelut-gaz-Mesh* [le peuple du rebelle Mesh]. Finalement, il devint clair qu'avec l'aide du roi de Damas, les troupes de Mesha avaient pris Sumur (Lettre 91) : « *Pourquoi es-tu demeuré assis sans rien faire, si bien qu'il prit ta ville, amel-gaz-Mesh, le chien ? Quand il a envahi Sumur* ». Sa capitale envahie, le roi de Sumur attendit désespérément l'aide de l'Egypte et supplia le pharaon dans la même lettre (Lettre 91) : « *Pourais-tu m'envoyer un millier de talents d'argent et une centaine de sicles d'or. Alors, il* [le rebelle Mash] *partirait. Il a pris toutes mes cités* ». Selon la Bible, nous savons que le roi de Samarie avait tenté de négocier la levée du siège de sa capitale contre une somme d'argent et d'or ; ceci se produisit durant le premier siège de Samarie décrit dans le *Premier Livre des Rois*. On lui répondit alors « *Tu me remettras de gré ou de force tout ton argent et tout ton or* ». Les auteurs des lettres d'el-Amarna actuellement en notre possession et correctement traduites expriment leur surprise d'apprendre que le rebelle Mesh de Moab parvint à envahir Samarie.

La première pensée qui vient à l'esprit concerne l'état de la stèle de Mesha : nous n'en possédons que la partie supérieure. C'est sans doute la partie basse disparue qui décrivait

[751] Lettre 79.

« *l'éternelle destruction* » et la « *la grande indignation* » (II Rois 3:27). Il est aussi possible que la stèle de Mesha n'ait été qu'une partie d'une double inscription gravée sur deux monolithes, chacun présentant la moitié de l'histoire. Que nous possédions seulement le haut de la stèle est évident ; qu'il y ait eu deux monolithes n'est pas impossible ; dans tous les cas, nous devons examiner à nouveau ce monument et, ce faisant, de nouvelles informations pourraient nous apparaître. Après avoir capturé la cité de Yahas, le roi de Moab en guerre contre Israël, se tourna vers des activités de bâtisseur en un lieu non identifié :

> « *J'ai construit KRKHH* [Karkhah], *le mur de Yearim* [ou de la forêt], *et le mur d'Ophel. J'ai bâti ses portes, élevé ses tours. Et j'ai édifié le palais du roi. J'ai fait fabriquer, au centre de la ville, deux réservoirs destinés à l'eau. Il n'y avait pas de citerne au milieu de la ville de Karkhah. Alors j'ai dit au peuple : "que chaque homme installe une citerne dans sa maison". Et je taillai des boutures pour Karkhah avec l'aide des prisonniers d'Israël* ».

Aucune ville nommée Karkhah n'est connue. Selon certains érudits, il s'agirait d'une partie de la cité de Dibon. D'autres supposent que ce fut la cité de Kir-ha-Kharoshet. Le récit de ces constructions forment, pour une raison inconnue, le thème central de cette stèle, ce qui, ajouté aux mentions de Karkhak dans l'introduction, met l'accent sur l'importance de ce type d'activité, effectué en ce lieu précis pendant la guerre contre les Israélites. Les lettres d'el-Amarna nous sont une aide précieuse pour garantir que KRKHH était la capitale de l'ensemble du domaine égyptien en Palestine, autrement dit Sumur (Samarie) que Mesh le rebelle envahit après avoir surmonté la résistance des villes fortifiées situées à l'est. Samarie – à vol d'oiseau – n'est qu'à 32 km environ du Jourdain, la frontière d'Ammon. Kerakh ou Karkha signifie en hébreu « *une très grande ville, entourée d'un mur où les étrangers viennent chaque année pour leur commerce*[752] » autrement dit, une métropole[753].

[752] Levy, *Wörterbuch über die Talmudim und Midrashim.*

[753] Ce mot bien connu est écrit avec deux lettres *khaf* ; l'inscription de Mesha utilise les lettres *khuf* et *heth*, les autres caractères pour *k* et *kh*. Mais dans la même inscription de Mesha, le mot « cité » s'écrit

Selon la stèle de Mesha, on trouve à Karkhah « *Ophel* », le mur qu'il construisit ou répara. La Bible ne mentionne la partie de la ville nommée « *Ophel* » qu'en relation avec Jérusalem et Samarie. Gehazi, le serviteur d'Elisée *« le prophète qui vit en Samarie »*, revint à la maison de son maître avec les présents de Naaman et congédia les hommes du capitaine après être arrivé à Ophel dans la cité de Samarie (II Rois 5:24). Le fait que la stèle de Mesha cite Ophel dans Karkhah est donc d'une importance incontestable.

On dit aussi que le palais du roi (*beth-melech*) si souvent mentionné dans les lettres d'el-Amarna comme étant situé à Sumur, et qui fut mis au jour dans la Samarie d'Omri et Achab (l'actuelle Sebaste), se trouvait en fait à Karkhah ou, pour préciser, dans la métropole de la stèle de Mesha. L'attitude de Mesh, après avoir conquis la capitale « *la cité du roi* [pharaon] » fut vraiment particulière. Il restaura la ville, son palais et ses murs. Selon lui, la ville n'appartenait pas au roi d'Israël mais au pharaon. Celui qui la reconstruisait cherchait donc à se concilier l'estime de l'Egypte et gagnait ainsi le droit d'être reconnu comme le plus important des princes vassaux de Syrie-Palestine.

D'autres lettres, expédiées du nord de la Syrie, signalent que les villes suivantes, sans doute situées hors d'Israël, furent aussi pillées par le rebelle Mesh : Mahzibti, Giluni, Magdali et Uste, ainsi que Tahsi et Ubi[754]. Tel un vent tumultueux, les Arabes attaquaient de toutes les directions. Les paysans des plaines côtières, affamés et assoiffés, se joignirent aux troupes des tribus rebelles de passage sur leur terre. On versa sans doute une rançon à Mesh (Mesha) afin qu'il libère Sumur, et si tel est le cas, elle fut apparemment payée par le trésor égyptien, car le pharaon estimait que la cité princière de Samarie était sa propriété. La stèle avait été préparée pour être érigée dans Karkhah-Samarie, mais fut abandonnée à Dibon. Le vassal triomphait de son seigneur et du seigneur de son seigneur, et reçut de toute évidence une rançon. C'est pourquoi le texte biblique parla

kar, ou aussi *khuf*, et il est probable qu'à l'origine, la traduction de Kerakh et Karkhah par *khuf* est correcte, ce mot étant dérivé de *Kar*, la cité. *Kar* signifiant cité est d'origine Carienne. De même, aujourd'hui, écrivons-nous à la fois « Carians » et « Karians ».

[754] Lettre 185 et 189.

de « *grande indignation* » et la stèle de Mesha « *d'éternelle destruction* ». Ou alors les secours envoyés par le gouverneur Aman-Appa arrivèrent à temps et les oppresseurs de Samarie furent chassés sans rançon, ainsi que le rapporte le *Livre des Rois*.

~ Arza, le courtisan

Le roi de Damas suivit les troupes du rebelle Mesh. Il marcha de nouveau sur la cité de Samarie, ruinée par les sièges et les batailles et désertée par la plupart de ses habitants affamés, puis il s'en empara. Il écrivit alors au pharaon :

> Lettre 60 : *Vois, je suis un serviteur du roi, un chien pour sa maison et, toute la terre d'Amurri, je la garde pour le roi, mon seigneur... Vois, tous les rois du roi rassemblent des troupes d'élite pour arracher les terres de mes mains... Si mon plénipotentiaire m'apporte la vie de la part du roi, mon soleil, alors je moissonnerai les grains de Sumur, et je préserverai toutes les terres pour le roi, mon soleil, mon seigneur.*

Il avait une bonne excuse pour occuper Sumur, l'excuse de celui qui insiste pour protéger une ville qui ne veut pas de sa protection : il « *la délivra des troupes de Sehlal* » et « *personne à Sumur n'était désormais capable de défendre la ville* ». Sans sa propre intervention « *les troupes de Sehlal auraient déjà incendié la ville et son palais* ». Mais qu'il ait lui-même incité la soldatesque à le faire, cela il ne le dit pas. Il écrivit à un dignitaire égyptien :

> Lettre 62 : *Mais quand j'arrivai en hâte... et vins à Sumur, ceux qui avaient habité dans son palais n'étaient plus là. Vois, parmi tous ceux qui avaient vécu dans son palais, seuls s'y trouvaient encore Sabi-ilu, Bisitanu, Maia et Arzaia. Quatre personnes seulement y demeuraient encore et qui me dirent « Délivre-nous de la main des troupes de Sehlal » et je les sauvai des mains de ces soldats... Quels mensonges les régents t'ont-ils raconté ? Et tu les crois !*

Quand le roi de Damas pénétra dans le palais de Samarie, quatre personnes seulement y demeuraient dont l'une se

nommait Arzaia. C'était probablement le même vieux courtisan, le résidant du palais rendu familier par le *Premier Livre des Rois* qui l'appelle Arza. Quelques décades auparavant, Elah, fils de Baasha, après un règne de deux ans, fut tué par Zimri, un capitaine, alors que le jeune roi « *buvait à s'enivrer dans la maison d'Arza, maître du palais* » (I Rois 16:9). Depuis lors, 12 ans du règne d'Omri et un grand nombre d'années du règne d'Achab s'étaient écoulés. Mais Azra, sans interruption, avait profité des fastes de la vie au palais. La Bible relate deux sièges de Samarie et ne disent rien de sa chute. Mais nous savons pertinemment que le roi de Samarie avait permis au vaincu Ben-Hadad d'aller en paix après avoir signé un accord de fraternité, et qu'un prophète lui avait dit alors « *Parce que tu as laissé partir un homme qui était voué à l'anathème, ta vie répondra pour sa vie et ton peuple pour son peuple* » (I Rois 20:42). Les lettres du roi de Sumur dénature ainsi cette histoire :

> Lettre 74 : *Vois, à présent, le roi* [le pharaon] *a laissé sa fidèle cité s'échapper de ses mains... Les brigands m'agressent de plus en plus.*

Notons au passage que la figure « *laisser s'échapper de ses mains* » utilisée dans le texte biblique se trouve répétée dans cette lettre.

~ Jérusalem en Péril

Depuis les collines environnant Jérusalem, on peut distinctement voir par temps clair les montagnes de Moab situées de l'autre côté de la Jordanie et de la mer Morte. Mais à cette distance, aucun mouvement de troupes ne peut être discerné, à moins que par leur nombre elles ne colorent les versants et les ravins (II Chroniques 20:1-3) : « *Après cela ... les Moabites et les Ammonites, et d'autres encore, s'en vinrent combattre Josaphat. On informa Josaphat en ces termes : une foule immense s'avance contre toi, à partir de l'autre côté de la mer, venant de la Syrie*[755] ». Et Josaphat prit peur. Sa supplication devant la congrégation de Juda et de Jérusalem est conservée dans le

[755] *Me'ever haiam me'aram* ne concorde pas avec la version King James « *d'au delà des mers à ce côté de la Syrie* ».

Livre des Chroniques. Elle débute par ces mots (II-20:6) : *« ô Seigneur, Dieu de nos pères, n'es-tu pas le Dieu qui est dans les cieux ? Ne domines-tu pas sur tous les royaumes des nations ? Et tes mains ne contiennent-elles pas pouvoir et puissance de sorte que nul ne peut te résister ? ».* Il rappela ensuite au Seigneur que la terre avait été donnée au peuple d'Israël pour toujours (20:7) : « *N'est-ce pas toi qui es notre Dieu... Ne l'as-tu pas donnée à la race d'Abraham que tu aimeras éternellement ? ».* Il exprima sa foi dans le Seigneur qui n'abandonnerait pas la terre où un sanctuaire avait été construit à son nom mais lui viendrait en aide (20:8) : *« Et ils* [Israël, ton peuple] *s'y sont établis et ont construit un sanctuaire à ton nom en disant : "Si le mal s'abat sur nous... du fond de notre détresse, nous crierons vers toi, alors tu nous entendras et tu nous sauveras" ».*

C'est alors que Josaphat détailla les malheurs de son peuple (20:10-11) : *« Vois, à cette heure, les Ammonites, les Moabites et les montagnards de Seir... arrivent pour nous chasser de tes possessions que tu nous a données en héritage ».* Il conclut par une invocation rappelant que lui et son peuple sont sans défense devant le nombre incalculable des hordes d'assaillants (20:12) : « *Nous sommes impuissants devant la foule immense qui nous attaque, nous ne savons que faire : aussi est-ce vers toi que se portent nos regards ».* Les émotions, ressenties par le roi de Jérusalem à la vue de l'immense armée convergeant vers son royaume sont exprimées à la fois dans sa prière et dans ses lettres. En réalité, le sol de sa demeure était vassal de l'Egypte et le pharaon lui devait protection. Le roi de Jérusalem écrivit au pharaon :

> Lettre 288 : *Que le roi se soucie de sa terre. La terre du roi est sur le point d'être perdue. Elle me sera toute entière arrachée ; je suis agressé de toutes parts, aussi loin que les terres de Seeri et même de Gintikirmil*[56]*. Il y a la paix pour tous les régents, mais pour moi, c'est l'hostilité.*

La même région – le mont Seir (Seeri) – est nommée distinctement dans les deux sources comme le lointain pays

[56] Dans la traduction de Knudtzon ainsi que dans celle de Mercer, la période est placée différemment: « *on m'est hostile de toutes parts. Aussi loin que les terres de Seeri et même de Gintikirmil, il y a la paix pour tous les régents, et pour moi, c'est l'hostilité* ». En comparant ce texte avec le texte biblique, nous voyons que la nouvelle période précède les mots: « *Il y a la paix* ».

d'où surgit une partie des envahisseurs. Le roi déclara sa foi dans son Seigneur qui n'abandonnerait pas le lieu où il avait établi son nom pour toujours :

> Lettre 287 : *En vérité, le roi a inscrit pour toujours son nom sur la terre de Urusalim. Il ne peut donc pas abandonner les terres d'Urusalim* [Jérusalem].

En même temps, il clama sa crainte que les secours n'arrivent pas et que les envahisseurs le chassent loin de la propriété de son seigneur :

> Lettre 287 : *Si les archers sont absents* [cette année], *alors il ne restera rien au roi, ni terres, ni régents.*

Certaines similitudes apparaissent entre sa prière à son Seigneur du ciel et son appel à son seigneur de la terre, mais en constatant que ce dernier ne lui apportait aucune aide, il lui écrivit des mots impatients qu'il n'aurait pas adressés au premier :

> Lettre 288 : *Bien qu'un seul homme voit les faits, cependant, les deux yeux du roi, mon seigneur, ne voient rien... Les Habiru envahissent les cités du roi.*

Le roi de Jérusalem, contrairement aux autres rois vassaux, omit les expressions de respect pour les dieux de l'Egypte ; il n'appelle pas le pharaon « *mon soleil, mon dieu* » ainsi que le faisaient tous les autres correspondants vassaux ; il se distingue aussi en ne mentionnant pas son propre dieu ; on peut le considérer comme un serviteur d'un Seigneur dont il ne voudrait pas profaner le nom en le citant dans des lettres adressées à son protecteur païen. Que le même type d'appel ait été prononcé par la bouche et la main du même homme est naturel. Dans ce cas précis, cette similitude jette une lumière sur l'authenticité de sa prière relatée dans les *Chroniques* ; elle implique aussi la pureté religieuse du roi-monothéiste. Les lettres contiennent des détails concernant cette invasion et les menaces subies par Jérusalem. Les bergers de Moab et Seir prirent Rabbath d'Ammon en Transjordanie avec l'appui des chefs de bandes qui s'étaient joints aux envahisseurs, et la population

d'Ammon s'allia aux nomades ! Lettre 289 : « *Après qu'ils eurent pris Rubuda, ils cherchèrent à s'emparer d'Urusalim* ».

Dans Rubuda, orthographié aussi Rubute[757], nous reconnaissons « *Rabbath des enfants d'Ammon* », une ville qui existe encore aujourd'hui. Des bandes armées traversèrent simultanément en de nombreux endroits la frontière de Juda. La phrase suivante le confirme : « *de l'autre côté de la mer* [la mer Morte] *depuis la Syrie* ». Que la Syrie leur ait offert une voie directe nous est signalé dans les lettres du roi de Samarie. Une lettre de Palestine rapporte même que des bandes apparurent jusque dans la vallée d'Ajalon[758]. Ce qui motiva le repli de la population vers la forteresse de Jérusalem (II Chroniques 20:4) : « *Les Judéens se rassemblèrent pour chercher secours auprès du Seigneur : et même toutes les cités de Juda vinrent se réfugier auprès du Seigneur* ». Et le roi de Jérusalem écrivit au pharaon (Lettre 289) « *Toute la terre du roi est désertée* ».

Mais les événements prirent un tour inattendu qui sauva Jérusalem de l'humiliation. L'approche de la « *multitude* » des « *fils d'Ammon, Moab et du mont Seir* » vers Jérusalem fut interrompue. Des querelles avaient éclatées parmi les troupes alliées (II Chroniques 20:23) :

> « *Les Ammonites et les Moabites se dressèrent contre les habitants de la montagne de Seir pour les anéantir : quand ils eurent exterminé les habitants de Seir, ils ne songèrent plus qu'à se détruire les uns les autres* ».

Ces événements se reflètent dans une lettre du roi de Sumur (Lettre 76) : « *Regardez, à présent, il* [Abdi-Ashirta] *a groupé tous les amelut-gaz* [bandits] *contre Sigata et Ambi* ». Ces cités étaient respectivement situées sur les terres d'Ammon et de Moab. Il semble que Sigata soit le Succoth des rives du Jourdain. Le roi de Jérusalem pointa les tribus nomades qui arrivaient des terres incultes de Transjordanie et les nomma Habiru, nom dérivé de la racine hébraïque *haber,* un membre d'une bande. *Habiru* signifie donc *bandits*, mot utilisé dans les expressions *complices de voleurs* selon Isaïe 1:23,

[757] Lettre 290.
[758] Lettre 273.

troupes de brigands selon Osée 6:9, *association de malfaiteurs* selon les Proverbes 28:24.

Le sens du mot *Habiru* fut déduit du fait que *sa-gaz*, traduit par *brigands* ou *assassins* est interchangeable avec le terme *Habiru*[759]. Les diverses théories concernant le mot *Habiru* (Khabiru) des lettres d'el-Amarna – selon lesquelles ce vocable signifierait *Ivri* (Hébreux) ou *apiru* (mineurs) ou *Afiru* (de la région babylonnienne d'Afiru) – sont sans fondement.

~ La révolte des Sodomites

Durant la désagréable période traversée par Jérusalem, le roi de Juda comprit que, de toute évidence, une ancienne petite colonie située sur la route de Jordanie à Jérusalem défendait souvent la cause de ses ennemis. Suwardata, le prince de Kelti, changeait de politique comme une girouette. D'abord, il écrivit qu'il suivait le roi de Jérusalem contre les brigands (*sa-gaz*[760]). Ensuite, il s'opposa au roi de Jérusalem disant que ce dernier lui avait pris Kelti. A son tour, il fut accusé par le roi de Jérusalem de déloyauté vis-à-vis des intérêts égyptiens. Kelti[761] peut être identifiée à Wadi Kelt sur la route de Jérusalem à Jéricho. Le *Premier Livre des Rois* relate brièvement une campagne de Josaphat (22:46) :

> *« Et les derniers des Sodomites, qui remontaient au temps de son père Asa, il les chassa du pays ».*

Les anciens habitants de la vallée qui devint un lac mort, se réfugièrent de toute évidence à Wadi Kelt qui fut leur dernière demeure. C'est un lieu où jaillit encore actuellement une source abondante qui coule vers la mer Morte et où quelques anachorètes se cachent toujours dans les cavernes. Ces derniers Sodomites furent déloyaux à l'époque de l'invasion des tribus du désert. Le roi de Jérusalem leur écrivit « *Suivez-moi* », mais ils refusèrent. Les lettres du roi de

[759] Habiru « s'écrit aussi à l'aide d'un idéogramme signifiant 'assassins' » C.J.Gadd, *The Fall of Nineveh, Londres, 1923.*

[760] Cette lettre de Suwardata confirme ce que d'autres considérations avaient déjà établi que *sa-gaz* (« bandits», « voleur ») et *Habiru* étaient identiques, ou que si une différence devait être faite entre ces deux dénominations, les envahisseurs eux-mêmes n'étaient pas différents.

[761] On l'identifie en général à Kela, à environ 13 km au nord ouest d'Hébron, « mais dans la lettre 289, la cité semble plus justement associée à Bethshan et Shechem » (Mercer, *Tell el-Amarna Tablets*, p. 694).

Jérusalem et de Suwadarta fournissent de plus amples détails. Le nom de ce prince des Sodomites peut poser des problèmes aux philologues concernant leur origine raciale[762].

~ Le second siège de Samarie

De nouveau, le roi de Damas assiégea Samarie (II Rois 6:24) : « *Le roi de Syrie rassembla toutes ses troupes et vint assiéger Samarie* ». Le roi de Sumur (Samarie) écrivit (Lettre 92) : « *Il* [Abdi-Ashirta] *se fait de nouveau très menaçant* ». « *L'hostilité contre Sumur n'a cessé de s'intensifier* » répète inlassablement le roi de Sumur dans ses lettres. Dans nombre d'entre-elles, il se plaint de la détresse de cette ville à la fois affamée et assiégée. Le *Second Livre des Rois* (6:25) a décrit cette situation :

> *« Il y eut une grande famine dans Samarie : le siège fut si dur que la tête d'âne valait 80 sicles d'argent et le quarteron d'oignons sauvages, 5 sicles d'argent ».*

Dans la ville, la population et la garnison s'évanouissaient de faim, mais le roi de Samarie continuait de défendre la cité et de superviser les bastions (6:26) « *Le roi d'Israël passait sur le rempart* ». C'était le mur d'enceinte de la forteresse. Dans une des lettres d'el-Amarna, la 81, le roi parlait de sa ville « *Autrefois Sumur et son peuple était pour nous une place forte avec une garnison* ». Alors qu'il effectuait une de ses inspections, le roi apprit que des cas de cannibalisme s'étaient produits dans la ville et que la faim avait submergé l'instinct maternel. Il déchira ses vêtements et le peuple vit qu'en dessous, il portait un sac à même le corps (6:29). Alors le roi de Sumur envoya le message suivant au pharaon :

> Lettre 74 : *Puisse le roi entendre les paroles de son serviteur, et donner la vie* [des provisions] *à son serviteur, afin que son serviteur vive. Alors pourrai-je défendre sa fidèle cité... Feras-tu*

[762] Après la mort de Josaphat « Libna se révolta » (II Chroniques 21:10) contre la domination de son successeur. Il semble que l'agitation d'un certain Labaia, à l'époque où ce roi de Jérusalem était encore en vie, fut une phase préliminaire à la révolte. On supposa que Labaia n'était pas seulement le nom d'un chef mais aussi représentait un groupe d'habitants (Weber in Knudtzon, *Die el-Amarna-tafeln*, p. 1558). Libna, appelée aussi Labina (Josèphe), était située enre Makkedah et Lachish (Josué 10:28). En un premier temps, Labaia approcha Makkedah (Lettre 244), une autre fois il attaqua Gezer au nord de Lachish (Lettre 254). Quand Labaia mit Gezer à sac dans le sud, il écrivit au pharaon que ce fut « *son seul crime* » et qu'il n'était pas vrai qu'il ait désobéi au député ou refusé de payer l'impôt.

preuve de bienveillance envers moi ? Que ferai-je dans ma solitude ? Ecoute, je t'implore ainsi jour et nuit.

Son seul espoir résidait dans la rapide arrivée d'un secours, mais le temps passa et il semble qu'aucune aide ne lui fut envoyée :

Lettre 74 : *Si personne ne me délivre des griffes de l'ennemi* [Abdi-Ashirta], *nous – les régents – serons chassés de nos terres, alors tous les pays s'allieront aux amelut-gaz* [bandits] ... *Et si le roi revenait, tous les pays lui seraient hostiles et que pourrait-il alors faire pour nous ? Ils ont formé les uns avec les autres une conspiration, je crains donc fort qu'aucun homme ne puisse réussir à me sauver de leurs griffes.*

Anxieux d'obtenir des secours à temps, le roi de Sumur en appela à Aman-Appa[763], le dignitaire auquel il écrivit « *Tu me connais bien : quand tu étais à Sumur, j'étais ton loyal serviteur* ». A ce plénipotentiaire et ex-gouverneur Amon de Samarie (I Rois 22:26), le roi posa cette question :

Lettre 73 : *Pour quelle raison as-tu omis de parler au roi, ton seigneur, afin qu'il envoie des archers qui attaqueraient la terre d'Amurri ? S'ils s'aperçoivent que les archers sont en route, ils abandonneront leurs villes et fuiront.*

Cette citation présente un intérêt tout particulier si on la compare au *Livre des Rois* qui relate également la fin du second siège de Samarie :

II Rois 7:6 : *Car le Seigneur avait fait entendre dans le camp des Syriens un bruit de chars et de chevaux et même le vacarme d'une grande armée : et ils s'étaient dit entre eux : « Vois, le roi d'Israël a pris à sa solde les rois des Hittites et les rois des Egyptiens, pour qu'ils marchent contre nous ».*

Ils se levèrent et s'enfuirent au crépuscule, abandonnant leurs tentes, leurs chevaux, bref tout le camp et s'enfuirent pour sauver leur vie. Nous savons à présent que la crainte des Syriens devant les murs de Samarie était fondée. Le roi d'Israël négocia réellement pour obtenir des archers

[763] Il écrivit aussi à un autre dignitaire d'Egypte (Haia), expliquant ses malheurs et demandant qu'on lui envoie des chevaux et de l'infanterie (Lettre 71).

d'Egypte. Il avait prévu que le seul fait d'entendre « les archers arriver » conduirait les Syriens à quitter leurs tentes et prendre la fuite. Les lettres d'el-Amarna et le *Livre des Rois* présentent deux récits qui se complètent l'un l'autre. La ville en pâtit mais ne fut pas conquise. Le *Second Livre des Rois*, chapitres 6-7, nous transmet le déroulement des faits. Nous constatons que le roi de Sumur confirme ce récit dans la déclaration suivante (Lettre 106) : « *Ils ont pu la faire souffrir* [Sumur] *mais ils ont été incapables de la conquérir* ».

Alors que le roi de Damas rassemblait ses troupes pour une campagne qui se termina en déroute, il écrivit à ses guerriers « *Unissez-vous à la maison de Ninib*[764] ». Ce qui signifiait : « *Faites alliance avec le roi d'Assyrie*[765] ». Derrière la rébellion de Mesha le Moabite se cachait donc une intrigue du roi de Damas, lequel à son tour était sous l'influence du roi d'Assyrie. Après la défaite du roi de Damas devant les murs de Samarie, il retourna chez lui et écrivit au pharaon :

> Lettre 64 : *Au roi, mon seigneur. Ainsi parle Abdi-Ashita, le serviteur du roi : aux pieds du roi, mon seigneur, je suis tombé sept fois... et sept fois encore sur la face derechef. Puisse le roi, mon seigneur, apprendre qu'un ennemi puissant se dresse contre moi. Puisse le roi, mon seigneur, trouver bon d'envoyer un homme fort pour me protéger.*

~ Naaman, plénipotentiaire en Syrie

Naaman était un général d'armée du roi de Damas :

> « *Naaman, commandant l'armée du roi de Syrie* [Aram] *était un homme tenu en grande considération et faveur auprès de son maître, car c'était par lui que le Seigneur avait accordé la victoire à la Syrie ; c'était aussi un homme très courageux*[766] ».

Le 5e chapitre du *Second Livre des Rois* raconte l'histoire de la guérison de ce capitaine par Elisée le Prophète. Il nous informe en passant que les Syriens rodaient en bandes (ce dont parlent souvent les lettres d'el-Amarna), qu'ils captu-raient des femmes et les emportaient hors d'Israël, et que

[764] Lettre 74.
[765] *Beth-Ninib* était une ville de Palestine (Lettre 290) ; la Lettre 74 peut faire allusion à cette ville. Cependant, voir Weber, dans Knutzon, p.1160.
[766] II Rois 5:1.

parmi celles-ci se trouva un jour une jeune Israélite qui devint servante dans la maison du capitaine. Les membres du personnel conseillèrent à ce dernier d'essayer le traitement du Prophète de Samarie.

Le roi de Syrie dit à Naaman : « *Pars donc, je vais envoyer une lettre au roi d'Israël* ». Quand le roi reçut cette lettre, il déchira ses vêtements. « *Suis-je Dieu ?* » demanda-t-il « *pour que celui-là me demande de délivrer un homme de sa lèpre ? Pour sûr, comprenez bien qu'il me cherche querelle* ». Ayant appris que le roi avait déchiré ses vêtements, Elisée le Prophète intervint. Comment il guérit Naaman le capitaine, est une histoire bien connue[767]. Dans cette partie du récit, deux faits semblent quelque peu étranges. D'abord, dans la mesure où Ben-Hadad lui-même fut à la tête des 32 capitaines de son armée[768], pourquoi dans ce cas précis de guérison miraculeuse, fut-ce au capitaine Naaman que l'on attribua la délivrance de la Syrie ? Ensuite, le roi d'Israël étant l'éternel rival du roi de Damas, pourquoi cette requête de guérir un capitaine malade inspira-t-elle à ce roi une telle frayeur qu'il en déchira ses vêtements ? Pour comprendre le véritable rôle joué par ce capitaine Naaman, il nous faut étudier les lettres contemporaines. Un homme crédité de la délivrance de la Syrie doit être identifiable dans les lettres. En effet, nous le reconnaissons dans la personne de Ianhama, appelé aussi Iaanhamu.

Ianhama, le député du pharaon en Syrie, avait été envoyé au roi de Damas avec des prérogatives similaires à celles possédées par Aman-Appa auprès du roi de Samarie. Le titre de Naaman – *sar* – utilisé dans la Bible retrouve dans les lettres. Il fut un plénipotentiaire du roi d'Egypte en charge de l'armée et des cités fortifiées d'Amuru (Syrie) ; plus tard il supervisa les silos à grains. Son influence était grande dans tous les domaines administratifs. A en juger par son patronyme, il était d'origine syrienne, à l'égal de quelques autres dignitaires de la cour de Thèbes[769]. Ianhama est un nom sémite : « *Ianhamu fut un agent égyptien puissant en*

[767] Il ordonna sept bains dans le Jourdain. Le Jourdain est riche en souffre, potassium et magnésium, qui pénètrent dans la rivière depuis les sources, traversent le lac de Tibériade (mer de Galilée) se déposent dans la mer Morte où l'eau s'évapore laissant un dépôt de sel.
[768] Ou « *trente et deux rois alliés* » (I Rois 20:16).
[769] Par exemple, Dudu, cité plus tard dans ce chapitre.

Syrie, où il était respecté pour sa bonté et sa sagesse, et où il se montra le plus loyal des serviteurs du pharaon[770]». Mais le serviteur d'Elisée se dit « *Mon maître a ménagé Naaman, cet Araméén, en n'acceptant pas de lui ce qu'il avait offert* ».

Après sa guérison, Naaman demanda à Elisée de lui donner deux mules chargées de terre « *car ton serviteur n'offrira plus désormais ni holocauste, ni sacrifice à d'autres dieux qu'au Seigneur. Seulement, que le Seigneur pardonne ceci à ton serviteur : quand mon maître va au temple de Rimmôn pour y adorer, il s'appuie sur mon bras, et je me prosterne dans le temple de Rimmôn en même temps qu'il le fait... Veuille le Seigneur pardonner cette action à son serviteur* ». Ici, le dieu Rimmôn était sans doute le dieu Ra-Amon, le plus puissant des dieux égyptiens. Le maître de Ianhama était Aménophis III avant d'être Akhenaton. Ianhama, d'après le contexte des lettres, protégea le roi de Damas et l'aida dans son accession au pouvoir. On rapporte qu'il fut à plusieurs reprises en Syrie et en Egypte, favorisant ainsi l'équilibre des relations politiques en Syrie dans le but de fortifier la position de Damas dans le bloc syrien formé contre le « *roi des Hatti* ». En conséquence, le *Second Livre des Rois* confirme que Naaman « *un homme en grande considération auprès de son maître... le Seigneur, avait délivré la Syrie* ».

Dans ses premières lettres, le roi de Sumur/Samarie exprime clairement la crainte que lui inspire le puissant député. Il écrit au pharaon « *Tu dois me sauver des mains de Ianhama*[771]». Il le supplia même d'informer Ianhama, son député, qu'il le tiendrait pour personnellement responsable si quoi que ce soit arrivait à la personne du roi de Samarie. « *Dis à Ianhama : "Rib-Addi est lui-même sous ta protection, et tu es responsable de tout ce qui lui sera fait"*[772]». Plus tard cependant, et après le départ d'Aman-Appa qui voulait mourir en Egypte[773], le roi de Sumur demanda au pharaon de nommer Ianhama gouverneur dans sa propre ville. Il le pria ainsi : « *Puisse-t-il sembler judicieux à mon seigneur de m'envoyer Ianhama*

[770] Mercer, *Tell el-Amarna Tables*, p. 297. Voir aussi Weber, dans Knudtzon, *Die el-Amarna-tafeln, p. 1068.*
[771] Lettre 83.
[772] Lettre 83.
[773] Lettre 106.

comme député. J'ai entendu parler de sa sagesse et de l'amour que lui porte le peuple[774]». Nous rappelons à ce propos les paroles de la Bible disant qu'il était tenu « *en grande considération* ».

Qu'arriva-t-il au roi de Samarie, lui qui avait craint Ianhama au point de supplier d'en être délivré, pour qu'il recommande ensuite ce même homme comme gouverneur de sa ville ?

Dans une autre lettre, il réitère sa demande au pharaon, le priant de lui envoyer Ianhama ; dans la suivante, il le flatte en ces termes « *Nul ne peut être comparé à Ianhama, il est le plus loyal de tous les serviteurs du roi*[775]». Ianhama écrivit d'Egypte au roi de Samarie « *Va et occupe Sumur jusqu'à ce que j'arrive... entre et ne crains pas*[776]» et le roi de Sumur répondit dans l'espoir que le pharaon nommerait Ianhama « *Hâte-toi de venir* » et il raconta que l'hostilité du peuple d'Ambi faisait obstacle à son retour à Samarie.

Rien dans les lettres n'indique pour quel motif le roi de Samarie revint sur ses préventions et fit confiance au député syrien. La Bible en revanche nous fournit une explication avec le récit de la guérison de Naaman par le prophète de Samarie. Naaman fut saisi de reconnaissance pour le prophète ainsi que pour le roi de Sumur auquel il avait remis une lettre du roi de Damas : « *Voici que je sais désormais qu'il n'y a pas de Dieu sur toute la terre sauf en Israël* » dit-il dans le *Second Livre des Rois* (5:15). Elisée déclara même qu'il guérirait Naaman afin d'aider le roi d'Israël dans sa politique. C'est ainsi qu'ils devinrent amis.

Quand le roi de Damas fut tué, ainsi que nous l'exposerons dans les pages suivantes, Ianhama (Naaman) se trouvait apparemment en Egypte. Il ne soutint pas le nouveau roi syrien ; en revanche, il entretint une correspondance avec le roi de Samarie qu'il protégea.

D'autres traits de sa personnalité sont reflétés dans les Ecritures. C'était un homme généreux, ce dont l'histoire de la guérison fait preuve : il donna au serviteur du Prophète plus qu'il n'avait demandé, deux talents d'argent et deux ha-

[774] Lettre 106.
[775] Lettre 118.
[776] Lettre 102.

bits de fête, alors que le Prophète avait refusé de prendre 10 talents d'argent, 6000 pièces d'or et 10 vêtements de fête. Il est intéressant de savoir, d'après les lettres, que Ianhama était responsable du trésor du pharaon en Syrie, y compris des « *espèces monétaires et des vêtements*[777] ». Rémunérer un service par un assortiment d'argent et de vêtements était de coutume à cette époque. Dans une de ses lettres, le roi de Sumur dit qu'il paya « *13 talents d'argent et 2 vêtements* » à un commissionnaire[778]. Selon la Bible, le gouverneur syrien avait parmi son personnel, une jeune Israëlite capturée par une bande de brigands syriens. Elle était attachée au service de son épouse[779]. Dans une de ses premières lettres au pharaon, le roi de Sumur se plaint que deux personnes de son domaine soient détenues dans une demeure privée appartenant à Ianhama[780]. Les lettres d'el-Amarna parlent aussi de lui comme du généreux protecteur d'un jeune Palestinien, éduqué en Egypte à ses frais[781]. L'homme « *par qui le Seigneur délivra la Syrie* » et qu'avait craint le roi de Samarie était Ianhama[782]. Les lettres et la Bible racontent et expliquent la façon dont le capitaine modifia son attitude et prit partie pour le roi de Samarie.

~ Les lettres de la « *Grande Femme de Shunem* »

Des lettres instructives furent envoyées au pharaon par une femme nommée Baalat-Nese. Deux d'entre-elles sont conservées. Qui donc pouvait être cette personne ? Elle vivait alors en Palestine et son rang était assez élevé pour qu'elle fût autorisée à écrire au pharaon. Elle est la seule femme dont les épîtres envoyées de Palestine furent trouvées dans la collection d'el-Amarna. Dans sa première lettre[783], elle informe le pharaon que des brigands (*sa-gaz*) étaient venus en bandes jusqu'à Ajalune (Ajalon). Elle parla des « *deux fils de Milkili* » en relation avec un raid qui apparemment menaçait sa ville natale. Le problème ne fut pas résolu car elle écrivit à nouveau :

[777] Lettre 85.
[778] Lettre 112.
[779] II Rois 5:2.
[780] Lettre 83.
[781] Lettre 296.
[782] Naaman, le nom biblique, pourrait être un surnom ; il signifie « *digne de confiance* ».
[783] Lettre 273.

Lettre 274 : *Ainsi s'exprime Baalat-Nese, ta servante, la poussière de tes pieds... Que le roi mon seigneur délivre sa terre des mains des amelut sa-gaz-Mesh* [les troupes du bandit Mesh] *afin qu'elle ne soit pas dévastée.*

Elle avisa le pharaon de l'approche des envahisseurs et de la chute d'une autre ville : « *En vérité, ce courrier est destiné à informer le roi, mon seigneur* ». Dans la Lettre 250 (de la main d'un autre correspondant) nous lisons que Milkili « *se dressa contre Shunama et Burkuna* ». Si nous relions cette déclaration au fait que la dame se plaignit au pharaon des bandes de Milkili qui avaient menacé sa demeure, il devient évident qu'elle habitait soit à Shunama, soit à Burkuna. Si cette simple déduction est exacte, alors, non seulement la dame de Shunama ou Kurkuna est l'une des correspondantes d'el-Amarna, mais une page de l'Ancien Testament lui serait aussi dédiée. Elle commence en fait par ce verset :

II Rois 4:8 : *Un jour qu'Elisée passait à Shunem où vivait une femme de qualité.*

Shunem est sans aucun doute Shunama. Supposer qu'une autre « *dame de qualité* » se soit trouvée en même temps dans la même ville ou dans Burkuna, la ville voisine serait une erreur. Le nom de « *grande femme* » Baalat-Nese, pourrait être traduit par « *une femme à qui un miracle arriva* » (Baalat-Nes[784]). L'histoire d'Elisée insufflant la vie dans le fils de la dame de Shunem donna certainement matière à bavardages dans les palais ; ce fut le sujet de la royale audience accordée par le roi d'Israël au serviteur d'Elisée (II Rois 8:4). Cette femme pouvait ainsi avoir acquis la célébrité jusque dans les palais égyptiens en tant que « *femme à qui un prodige arriva* ». La haute considération dont elle jouissait fut accrue par la large diffusion de l'histoire de la renaissance de son fils. L'existence même d'une « *grande dame* » appelée Baalat-Nese dans la ville ou le district de Shunem (Shunama) à l'époque de la famine et de la révolte de Mesh (Mesha), donne un aperçu des allées et venues d'un

[784] Cette traduction pourrait avoir été substituée à « *Maîtrese des lions* » (voir Mercer, *Tell Amarna Tablets*, note ajoutée à la Lettre 273) ; L'idéogramme pour « *lion* » est *nese*, mais cet idéogramme pourrait avoir été utilisé pour représenter le mot hébreu phonétiquement similaire qui signifie « *signe* » ou « *miracle* ».

saint homme guérisseur vénéré dans la tradition populaire : Elisée.

~ Le roi de Damas conspire contre la vie du roi de Samarie

Famine, manque de politique cohérente concernant les vassaux syriens, absences fréquentes et prolongées des gouverneurs égyptiens, réduisirent la région à l'anarchie. Le roi de Sumur prévint le pharaon :

> Lettre 75 : *Des mercenaires ont tué Aduna, roi d'Irqata et personne n'a rien dit à Abdi-Ashirta, bien que tu aies été mis au courant... Le peuple d'Amni a tué son seigneur. Alors, j'ai peur.*

Il était effrayé, et non sans raison, car il avait conscience d'être lui-même la future victime destinée à mourir dans une embuscade.

> II Rois 6:8-10 : *Or le roi de Syrie faisait la guerre contre Israël ; et il tint conseil avec ses serviteurs, disant : En tel et tel lieu sera mon camp. Et l'homme de Dieu envoya au roi d'Israël, disant : Garde-toi de passer par ce lieu-là ; car les Syriens y sont descendus. Et le roi d'Israël envoya au lieu au sujet duquel l'homme de Dieu lui avait parlé et l'avait averti, et il y fut gardé. Cela eut lieu non pas une fois, ni deux fois.*

On trouve un passage correspondant aux tablettes d'el-Amarna dans les lettres écrites par le roi de Sumur au pharaon ainsi que dans celles envoyées à son ancien gouverneur Aman-Appa :

> Lettre 81 : *Un étranger brandit l'épée contre moi, mais je le tuai... Abdi-Ashirta avait commandité cet acte contre moi. Depuis lors, je demeure enfermé au centre de ma ville. Je ne peux pas sortir... J'ai déjà été blessé neuf fois, j'ai donc peur pour ma vie.*

Les embuscades, tendues par le roi de Damas à son rival le roi de Samarie/Sumur qu'il traquait partout, inspiraient à ce dernier vivant dans sa résidence de Jezreel (Gubla) une terreur dont nous trouvons l'écho dans les lettres. Le roi de Sumur écrivait en effet :

Lettre 88 : *Lui* [Abdi-Ashirta] *se glisse sournoisement de porte en porte à Gubla... Nous ne pouvons pas sortir.*

Flavius Josèphe qui, à la suite de la Bible, relata l'histoire et parla des « *attentats perfides contre la vie du roi israélite*[785] *: Des Syriens tapis attendaient pour le tuer*[786]» et le roi n'osait plus sortir de la ville ; mais « *Adados* [Ben-Hadad] *échoua dans son plan* » et « *décida de combattre ouvertement* ».

Le terrain de Jézabel (Gubla) fournissait des cachettes aux bandes du roi de Damas. La Bible (I Rois 16:33) mentionne cet endroit par ces mots : « *Achab planta un terrain* ». Cette propriété comprenait aussi le vignoble de Nabot où se trouvait un jardin de plantes aromatiques. Mais suite à de nombreuses années de sécheresse, les bocages s'étiolèrent. C'est alors que le roi décida de les raser par raison de sécurité car il craignait pour sa vie. Il écrivit au pharaon (Lettre 91) : « *Abdi-Ashirta cherche à prendre Gubla et j'ai donc moi-même abattu mes arbres* ». Ce qui explique pourquoi, dans le fatal épilogue du drame de Nabot (II Rois 9:36), le vignoble planté par Achab et Jézabel afin de servir de jardin, est tout simplement nommé « *le champ* ».

~ Malade, le roi de Damas est assassiné

Après des années de sièges et de batailles, vint le jour où l'adversaire du roi de Samarie tomba gravement malade :

II Rois 8:7-9 : *Elisée vint à Damas ; Ben-Hadad, le roi de Syrie était malade et on lui annonça : l'homme de Dieu est venu jusque chez nous. Le roi dit à Hazaël : Va... et consulte par lui le Seigneur pour savoir si je guérirai de cette maladie. Hazaël alla au-devant d'Elisée et dit « ton fils Ben-Hadad, roi de Syrie, m'a envoyé te demander : guérirai-je de mon mal ?*

La question de savoir si le roi de Damas se remettrait de sa maladie ou s'il en mourrait se trouve clairement posée dans une lettre du roi de Sumur à un dignitaire égyptien :

Lettre 95 : *Abdi-Ashirta est très malade, qui sait s'il en mourra ?*

[785] *Antiquités Juives*, IX, 60.
[786] Ibid., IX, 51.

Il mourut dans son lit de souffrance, mais pas de son mal puisqu'il fut assassiné[787]. Un homme de Gubla en conta l'épisode au pharaon :

> Lettre 101 : *Ils ont en réalité assassiné Abdi-Ashirta que le roi "pharaon" avait placé à leur tête.*

Les sources hébraïques nous apprennent également qu'Hazaël fut l'assassin :

> II Rois 8:15 : *Le lendemain, il prit une couverture qu'il trempa dans l'eau : il l'étendit sur son visage ; Ben Hadad en mourut et Hazaël régna à sa place.*

Les deux sources reconnaissent que Ben-Hadad (Abdi-Ashirta) bien que gravement malade, résistait à la maladie et qu'il mourut de mort violente. D'autres renseignements nous sont donnés par les lettres d'el-Amarna : Hazaël (Aziru, Azaru) était un fils de Ben-Hadad, « *Aziru, un fils d'Abdi-Ashita se trouve à Dumasqa en compagnie de ses frères*[788] ». Cette information n'est pas entièrement nouvelle ; Nicolas de Damas, un auteur du I^er^ siècle avant notre ère, écrivit « *Après la mort d'Adad* [Hadad] *ses descendants régnèrent pendant dix générations, chacun d'eux héritant de son père le nom et la couronne*[789] ».

On suggéra que Nicolas de Damas était dans l'erreur[790]. Mais nous possédons à présent d'authentiques documents prouvant qu'il avait raison en déclarant qu'Hazaël était le fils de Ben-Hadad. Les Ecritures nous disent qu'Hazaël « *retourna vers son seigneur* » à Damas après avoir rencontré Elisée. Nommer son père, le roi, « *seigneur* » est tout à fait compatible avec la langue et les coutumes d'alors[791]. Hazaël n'était pas l'héritier légal du trône. Achab avait bien une

---

[787] « *Abda-Ashirta ist aber nicht eines natürlichen Todes infolge dieser Erkrankung gestorben, sondern ermodet worden, und zwar offenbar von Amurru-leuten selbst... Die wahren Umstände ... sind leider infolge des Luckenhaftigkeit des Textes nicht deutlich zu erkennen* ». Weber, dans Knudzon, *Die El Amarna Tafeln*, p.1132. « *Aus 105,25 ist wohl zu entnehmen, dass die Söhne des Abdi-Ashirta bei seinem gewaltsamen Ende kaum ganz unbeteililigt sein können* ». Ibid., p. 1198. Traduit sous réserve: « *mais Abdi-Ashirta n'est pas décédé de mort naturelle à la suite de cette maladie, il a été assassiné, et cela, apparemment par les habitants d'Amurru eux-mêmes... les circonstances exactes ne sont malheureusement pas connues avec précision en raison de certaines lacunes dans les textes. Selon Weber, dans 105,25, on relève que les fils d'Abdi-Ashirta ne seraient pas tout-à-fait étrangers à sa fin violente* » Ibid. p.1198.

[788] Lettre 107.

[789] Josèphe, VII, 102, qui cita Nicolas de Damas.

[790] « *En tous cas, il paraît difficile d'admettre que la dynastie des Hadad ait duré dix générations, car en 845, Hazaël assassina Ben Hadad II et fonda une dynastie nouvelle* ». Th. Reinach, *Textes*, p.80.

[791] C'était ausi une coutume égyptienne. Voir Eerman et Blackman, A.M., *The Literature of the Ancient Agyptians* 1927, p.42.

reine mais aussi quantité de femmes lui ayant donné 70 enfants dont de nombreux garçons. D'après un écrit de Salmanasar, on peut déduire que Hazaël était né d'une concubine : « *Hazaël, fils de personne, s'empara du trône*[792] ». Les lettres d'el-Amarna le traitent constamment d'*esclave*. Mais si l'histoire de Menander concernant Abd'Astartus, petit-fils d'Hiram, est en fait celle d'Abdi-Ashirta, appelé également Abdu-Astarti[793], on peut conclure que le Ben Hadad de la Bible, alors roi de Damas, fut tué par les fils de sa nourrice.

Les fils des maîtresses royales étaient tenus en haute estime et pouvaient même occasionnellement prétendre à l'accession au trône[794]. Aziru, appelé aussi Azaru[795] (Hazael ou Azaelos, selon Josèphe) était anxieux d'obtenir l'aval du pharaon pour reprendre le trône après le meurtre d'Abdi-Ashirta (Ben-Hadad). Le meurtre n'ayant pas été commis en public, Hazaël pouvait tenter de se disculper, plaidant qu'il avait été accusé à tort. Il écrivit : « *Je n'ai pas péché. Je n'ai rien fait contre le roi, mon seigneur. Le roi, mon seigneur connaît celui qui a commis ce crime*[796] ». Ces paroles suggèrent que l'accusation avait atteint la capitale égyptienne.

~ Hazaël « *le Chien* » brûle les forteresses d'Israël

Le règne d'Hazaël se révéla plus désastreux encore pour le royaume d'Israël que l'avait été celui du roi de Damas assassiné. Le peuple de Samarie souffrait de la famine à l'époque du roi Hazaël comme au temps de son père. Samarie était assiégée presque sans répit et changea de mains sur une période de plus de cinq ans[797]:

> Lettre 125 : *Aziru m'a de nouveau attaqué... Mes villes appartiennent à Aziru et il me cherche... Quels sont donc ces chiens, les fils d'Abdi-Ashirta, pour agir ainsi selon leur manque de cœur et faire disparaître mes villes en fumée ?*

---

[792] Luckenbill, *Ancient Records of Assyria*, I, Sec. 681.
[793] Lettre 64. Voir section « Les Cinq Rois » ci-dessus.
[794] Voir H. Helck, « Der Einfluss der Militärführer in der 18 âgyptischen dynastie » (l'influence des dirigeants militaires dans la XVIIIe dynastie) *Untersuchungen zur Geschichte und Altertumskunde Aegyptens*, 14 (1939), 66-70. En Egypte, ce rôle de frère de lait n'est observé que durant la XVIIIe dynastie.
[795] Lettre 117.
[796] Lettre 157.
[797] Lettre 106.

Cela recouvre presque exactement les paroles d'Elisée quand, devant les portes de Damas, il annonçait à Hazaël qu'il serait roi en Syrie :

> II Rois 8:11-13 : *et l'homme de Dieu pleura. Hazaël dit : Pourquoi mon seigneur pleure-t-il ? Elisée répondit : C'est que je sais le mal que tu feras aux Israélites : tu mettras le feu à leurs places fortes. Et Hazaël dit : mais comment ton serviteur, ce chien, pourrait-il accomplir d'aussi grandes choses ?*

Son expression « *ton serviteur, ce chien ?* » qui fut par hasard sauvée de l'oubli, était une figure de style typique de l'époque. De nombreux chefs et gouverneurs terminaient leurs lettres avec cette formule : « *Ton serviteur est-il un chien pour ne pas entendre les paroles du roi, le seigneur ?* ». Le roi de Sumur, faisant référence dans ses lettres à Aziru (Hazaël), utilisa le mot « *chien* » plus d'une fois. Ce mot faisait alors partie du style épistolaire. Parfois le nom Aziru n'est pas mentionné du tout, seul le mot « *chien* » le remplace. Par exemple, dans la Lettre 108, on trouve écrit « *à cause du chien* » et le pharaon savait ce que cela signifiait. Une autre figure de style utilisée verbalement par Hazaël se trouve citée dans la Bible et dans les lettres. Quand Hazaël rencontra le prophète Elisée, il lui dit :

> II Rois 8:9 : *Ton fils Ben-Hadad, roi de Syrie m'a envoyé vers toi.*

Dans ses lettres à Dudu en Egypte, Aziru écrivait :

> Lettre 158 : *A Dudu, mon seigneur, mon père. Ainsi te parle Aziri, ton fils, ton serviteur.*

C'était une marque de respect d'employer les expressions « *ton fils* », « *ton serviteur* » dans les conversations et les lettres. Dans le seul dialogue où s'exprime Hazaël et qui est conservé par les Ecritures, apparaissent trois tournures de phrases qui se répètent dans ses lettres. Le contexte de l'entretien – la question de savoir si le roi de Damas survivrait ou non, et l'annonce que le nouveau roi Hazaël ferait partir en fumée les cités d'Israël – se retrouve aussi dans les lettres d'el-Amarna. Nous avons donc là un exemple précieux

de l'authenticité des discours scripturaires et des dialogues. A ce sujet, il est utile de citer une lettre d'Aziru (Hazaël) adressée à ce puissant égyptien nommé Dudu. Cela nous donnera une idée de ce que pouvait être, à l'intérieur de l'administration coloniale de l'Egypte, la force secrète qui soutenait Abdi-Ashirta et son fils dans leurs campagnes audacieuses en Syrie et en Palestine :

> Lettre 158 : *A Dudu, mon seigneur, mon père, ainsi te parle Aziri, ton fils, ton serviteur : aux pieds de mon père, je tombe. Puisse mon père se sentir bien... Tu es là, mon père, et quel que soit le souhait de Dudu, mon père, écris-le moi, et en vérité, je le réaliserai. Regarde, tu es mon père et mon seigneur, et je suis ton fils. Les terres d'Amuri sont tes terres, et ma maison, ta maison, écris moi tout ce que tu désires. Et je ferai ce que tu veux. Et, vois, tu es assis devant le roi, mon seigneur, ... et des ennemis m'ont diffamé auprès de toi, mon père et devant le roi, mon seigneur alors que je me suis opposé à ces calomnies inadmissibles... Mais si le roi, mon seigneur ne m'aime pas mais me hait, que puis-je dire ?*

Qui peut dire si les lettres du roi de Sumur/Samarie parvinrent sous les yeux d'Akhenaton ? Le roi de Samarie se plaignit que nombre de ses messages demeuraient sans réponse et qu'on ne lui rendait pas justice. On présume que ce Dudu, dont le splendide sépulcre est conservé parmi les tombes des courtisans d'Akhenaton à Akhet-Aton (Tell el-Amarna) était d'origine sémite. Sa récompense, reçue des mains du pharaon, fut célébrée par des Asiatiques, ce dont témoignent les peintures murales de la tombe[798]. Ces Asiatiques étaient des Syriens. Dudu est un nom sémite de la période des rois en Palestine. La Bible l'appelle Dodo (II Samuel 23:9,24). On est en droit de supposer que ce Dudu descendait de Hadad l'Edomite qui fut un adversaire de Salomon et se maria dans la maison royale d'Egypte (I Rois 11:19). Dudu, le chambellan est le « *porte-parole en chef de tous les pays étrangers* » ainsi qu'il se définit lui-même dans la légende de son tombeau, facilita les choses pour Aziru (Ha-

[798] N. de Garis Davies, *The Rock Tombs of el-Amarna*, Vol. VI, *The Tomb of Tutu*. J.D.S. Pendlebury, *Tell el-Amarna*, p.51.

zaël), alors que les tablettes du roi de Sumur/Samarie attendirent 2700 ans avant de retenir l'attention. Leur auteur, désespéré à la pensée que ses messages n'ont pas été transmis au pharaon et craignant de poursuivre un monologue, termina une de ses lettres par une plainte amère :

Lettre 122 : *Dans ma solitude, rends-moi justice... Que pourrais je faire ? Ecoute ! Je t'en supplie : ne refuse pas. Quelqu'un se trouve-t-il en la présence du roi, ou n'y a-t-il personne ? Entends-moi ! Vois, j'ai déjà écrit tout cela au palais, mais tu n'as pas répondu.*

La prédiction d'Elisée annonçant à Hazaël son accession au trône et ses guerres contre Israël était accomplie. Hazaël opprima Israël plus que le fit Ben-Hadad (Abdi-Ashirta). Une tablette fut envoyée de Gubla (Jezreel) au pharaon :

Lettre 127 : *Quand, autrefois, Abdi-Ashratu marcha contre moi, j'étais puissant ; mais à présent, mon peuple est épuisé.*

En une série d'attaques, Hazaël dépeupla la terre :

Lettre 109 : *Mais en vérité, les fils d'Abdi-Ashirta, l'esclave, le chien, ont pris les villes du roi et les cités de ses régents, selon leur bon plaisir... De tels événements enflamment mon cœur. Car ils font assaut de crimes et d'outrages.*

La Bible décrit les outrages perpétrés par Hazaël : non seulement il tua les hommes, mais il écrasa leurs enfants et éventra leurs femmes enceintes (II Rois 8:12). Une autre tablette fut adressée de Gubla au pharaon :

Lettre 124 : *Aziru a pris toutes mes villes... Seule Gubla, dans son isolement, m'est laissée... Ecoute, les soldats se sont rassemblés contre Gubla... S'ils l'envahissent, où vais-je aller ?*

La domination d'Aziru/Hazaël se prolongea de nombreuses années. Les dernières lettres d'el-Amarna en parlent encore ; elle perdura aussi longtemps qu'il vécut et régna. Un récit similaire se trouve dans le passage suivant des Ecritures :

II Rois 10:32 : *En ce temps là, le Seigneur commença à morceler Israël et Hazaël battit les Israélites dans tout le territoire.*

« *Toutes mes villes* » selon l'expression du roi de Sumur/Samarie dans les lettres d'el-Amarna, signifie d'après le *Second Livre des Rois*, « *tous les territoires d'Israël* ».

~ Les dernières lettres d'Achab

« *Les habitants de Gubla, mon personnel et ma femme me dirent : "Allie-toi aux fils d'Abdi-Ashirta et faisons la paix". Mais je refusai*[799] ». Ainsi écrivit le roi « *que sa femme Jézabel avait séduit* » (I Rois 21:25). Il accueillit la révolte de la population avec des représailles. « *Et ils dirent : "Combien de temps encore vas-tu continuer à nous tuer ? Où les habitants de ta cité vont-ils vivre ?"* ». Et cela lui fut rapporté : « *Dans mon découragement, je pris une décision qui m'arracha le cœur*[800] ». Il partit donc à Beyrouth afin de renouer l'amitié qui le liait au roi de cette ville et préparer un refuge au cas où Aziru le chasserait de sa cité.

Le roi de Samarie était le gendre du roi de Sidon (I Rois 16:31), et le roi de Beyrouth était probablement un membre de cette famille. Quand il s'éloigna, sa ville referma les portes derrière lui. Et de son asile, il se plaignit au pharaon. Il rapporta qu'il avait massacré ses opposants et que ce n'était pas la première fois : les Ecritures confirment que dans une circonstance semblable, il avait condamné à mort tous les membres Yahwistes qui s'opposaient à lui (I Rois 18:3). Il craignait une insurrection de son peuple, ce qu'il avait exprimé maintes fois dans ses lettres anciennes et récentes « *J'ai peur que les paysans me tuent* » et « *Je crains mes paysans* » ou « *mes paysans vont se rebeller*[801] ». Il s'exprimait comme s'il redoutait la malédiction prononcée contre lui par Elie dans le champs de Nabot :

Lettre 138 : *les habitants de Gubla viennent de m'écrire... Ecoute leurs voix haineuses : « Donne nous-le, que son sang coule à flots » disent-ils.*

[799] Lettre 136.
[800] Ibid.
[801] Lettre 77, 117, 130.

La Bible ne mentionne aucun détail concernant son refuge à Beyrouth ou plus tard à Sidon[802], où il résida pendant plus d'un an, apparemment dans la famille de Jezabel. Mais ce fut cette absence qui donna naissance aux rumeurs de sa mort : « *Ils dirent: Notre seigneur n'est-il pas mort réellement ? Ils avaient dit aussi : Rib-Addi est mort et nous sommes délivrés de sa férule*[803] ». Cet épisode et la croyance en la mort du roi a pu conduire un chroniqueur ultérieur à une certaine confusion. Ce qui fut peut-être à l'origine des nombreuses contradictions chronologiques et dynastiques trouvées dans les différentes versions des Ecritures. Ici se terminent les lettres de Rib-Addi, autrement dit du roi Achab de la Bible. Ce « *vieil homme* » demanda, sans grand espoir, d'attirer l'attention d'un suzerain égyptien, si le pharaon pourrait lui assigner *Buruzilim* comme lieu de résidence[804].

Songeait-il à Jérusalem et son scribe commit-il simplement une erreur par ignorance ainsi que dans les nombreuses lettres d'el-Amarna où les noms des villes et des personnes sont mal orthographiés ? Ou alors, serait-ce que la préposition *dans* (*b'* en hébreu) demeura attachée au nom de la ville écrite en cunéiforme ? Josaphat était mort peu de temps auparavant. Apparemment, le pharaon confia le royaume d'Israël à Jéhoram, fils de Josaphat et gendre d'Achab. Il semble que Jéhoram entreprit de rétablir l'ordre dans le royaume du nord, laissant son jeune fils Ahaziah à Jérusalem[805].

La dernière lettre de Rib-Addi se termine par une recommandation : « *Quand je mourrai, mes fils, les serviteurs du roi seront encore en vie, alors ils écriront au roi : Oh, reconduis-nous dans notre ville* ».

La révolte redoutée fut dirigée par le parti Yahwiste, si longtemps réprimé. La conspiration dans l'armée qui s'opposait à Hazaël éclata et la révolte explosa dans Jezreel. Alors Jehu se précipita comme un fou jusqu'à Jezreel et tua Jéhoram, alité pour soigner des blessures infligées par des Syriens et Ahaziah, venu de Jérusalem lui rendre visite. Jé-

[802] Lettre 162, par le pharaon. Jézabel était originaire de Sidon.
[803] Lettre 138.
[804] Lettre 137.
[805] Voir passage précédent « Achab et Jéhoram ».

zabel fut défenestrée et les chevaux de Jehu la piétinèrent, sa chair fut dévorée par les chiens dans le champ de Nabot ne laissant pour sa sépulture que le crâne, les pieds et les paumes de ses mains. Les 70 fils d'Achab qui vivaient à Samarie furent aussi mis à mort, et leurs têtes furent emportées dans des paniers juqu'à Jezreel (II Rois 10:7). Le prince de Beyrouth informa le pharaon que les enfants du roi de Gubla et Sumur (Lettre 142) avaient été remis par son frère aux mains des insurgés. D'après la Bible nous savons que Jehu supprima toute la descendance d'Achab à Samarie et Jezreel : « *Et Jehu frappa tous ceux qui restaient de la maison d'Achab à Jezreel* » (II Rois 10:11).

Les 65 lettres de Rib-Addi, roi de Sumur et Gubla (Samarie et Jézabel-Jezreel), écrites au pharaon Aménophis III, au pharaon Akhenaton et au gouverneur Aman-Appa, révèlent la nature humaine de leur auteur ; c'était un homme au cœur lourd, triste et soucieux. On ne trouve pas une seule ligne joyeuse dans ses lettres. Il est vrai que les événements survenus sur ses terres à cette époque justifiaient cet état d'esprit. Aucun des autres correspondants de la période d'el-Amarna n'écrivit de lettres aussi désespérées : « *Que ferai-je dans ma solitude ? Ecoute, je t'implore jour et nuit* ».

Son peuple lui-même fut impressionné par sa mélancolie : « *Achab s'en alla chez lui, sombre et irrité... il se coucha sur son lit, détourna son visage et refusa de manger* » – ceci arriva quand Nabot lui refusa sa vigne (I Rois 21:4). D'autre part « *Il déchira ses vêtements, mit un sac à même sa chair, jeûna, coucha avec le sac et marcha à pas lents* » – cela se produisit quand Elie les maudit, lui et Jezabel car ils avaient fait lapider Nabot sur la foi de faux témoignages (I rois 21:27). Enfin : « *Et le roi d'Israël s'en alla sombre et irrité et rentra à Samarie* » – ce fut alors consécutif au blâme qu'il reçut pour avoir libéré Ben-Hadad après qu'ils eurent conclu un accord (I Rois 20:43). Les Ecritures le condamnèrent comme idolâtre possédé d'un zèle religieux « *Achab, fils d'Omri, fit le mal aux yeux du Seigneur et fut pire que tous ses devanciers* » (I Rois 16:30).

La tradition rabbinique condamna Achab pour son idolâtrie et la persécution des prophètes de Yahvé, mais ne put ignorer son patriotisme, ni les émotions profondes qui perturbaient son âme. « *Devant la cour de justice céleste, lors du jugement d'Achab, les accusateurs et les défenseurs s'équilibraient par leur nombre et leurs témoignages, jusqu'à ce qu'apparaisse l'esprit de Nabot qui fit pencher la balance contre Achab*[806] ».

L'étude minutieuse de cette période pourrait induire en erreur, en laissant supposer que Ben-Hadad et Hazaël furent les principaux adversaires rencontrés au cours de la longue histoire juive, et non pas simplement deux bandits ordinaires semblables à ceux qui existent dans toutes les générations.

Cependant, l'histoire syrienne en fit des héros nationaux. C'est un fait avéré qu'en Syrie, à l'époque de Flavius Josèphe, 900 ans après la période que j'ai décrite ici, ces deux rois étaient honorés comme de grands constructeurs, de glorieux conquérants et d'éminents personnages, et que le peuple de Damas chérissait leur mémoire en tant que héros et saints nationaux. Josèphe, après avoir relaté la scène du meurtre, écrivit : « *Adados et Azaelos qui régnèrent après lui, sont à ce jour honorés comme des dieux à cause de leur bienfaisance et de la construction de temples qui décorent la ville de Damas. Ils (les Syriens et le peuple de Damas) font chaque jour des processions en l'honneur de ces rois, gloire de leur passé*[807] ». Les Arabes de Damas festoient en mémoire de Ben-Hadad et de son fils meurtrier. Achab, leur rival, considéré comme un grand pécheur en Israël, s'effaça de la mémoire de son peuple.

C'est grâce aux lettres inestimables d'el-Amarna écrites au cours de l'époque étudiée dans ce livre que les événements historiques et quelques incidents mineurs survenus à cette époque ont attiré notre attention.

Du point de vue biblique, l'importance du récit scripturaire est ainsi mise en valeur, car les lettres concernent et éclairent la période voilée de brumes où vécurent Elie et Elisée, les prophètes.

---

[806] Ginzberg, *Légendes*, IV, 187.
[807] Josèphe, *Antiquités Juives*, IX, 92-94.

~ *chapitre 8* ~

Les Lettres d'el-Amarna
(Conclusion)

~ Iarimuta

En lisant les lettres du roi de Sumur, on est impressionné par la mention répétitive de la contrée nommée Iarimuta, ou Rimuta[808], et par le rôle qu'elle joua dans les aspirations du roi.

Ses seules lettres la citent 18 fois en 13 épîtres. C'est à partir de ce territoire que, durant les années de famine, il obtint de la nourriture pour son peuple. Mais ce fut contre de lourdes rétributions comprenant du mobilier et même l'abandon d'enfants vendus comme esclaves. Le roi écrivit au pharaon afin d'obtenir son soutien : « *Puisse le roi, mon seigneur ordonner que le grain produit sur les terres de Iarimuta me soit cédé*[809] ». Il s'adressa de la même manière au gouverneur Aman-Appa : « *Demande à ton seigneur que les récoltes de la terre de Iarimuta soient remises à son serviteur, comme elles le furent autrefois à Sumura*[810] ». Le roi de Sumur revendiquait ce territoire. Il soumit sa réclamation à trois députés égyptiens, deux étant Aman-Appa et Ianhama, « *et ils reconnurent mon bon droit* ». Mais le roi de Damas ne fut pas d'accord :

> Lettre 105 : *Parce que cela m'appartient... il est devenu offensif avec moi... Il m'opprima... et il a pris... il m'est devenu hostile suite à... prendre du grain de Iarimuta pour manger afin que je ne meure pas de faim.*

Durant quelques temps, le roi de Sumur et Gubla fit stationner son armée à Iarimuta qui fut donc occupée. C'est pourquoi il écrivit au pharaon « *Dis à Ianhamu que lui* [le

[808] Lettre 85.
[809] Lettre 85.
[810] Lettre 86.

roi] *peut prendre de l'argent et des vêtements à Iarimuta pour le peuple de Gubla ».* Le conflit concernant Iarimuta survécut à Abdi-Ashirta (Ben-Hadad) et demeurait toujours aussi aiguë sous le règne d'Aziru (Hazaël). Le roi de Sumur réclama une aide militaire au pharaon. Il voulait contraindre le chef local allié au roi de Damas, à lui donner des provisions pour ses paysans et ses soldats :

Lettre 114 : *Autrefois, les terres d'Iarimuta ont approvisionné mes paysans. Mais Iapa-Addi ne les a pas autorisé à prendre de la nourriture pour la garnison. Alors, que le roi envoie ses archers ... Prends soin de moi. Qui serait ton ami si je venais à mourir ? Iapa-Addi n'est-il pas l'allié d'Aziru ?*

Il ne cessa d'insister, tout au long de son règne, sur le fait que les céréales d'Iarimuta, comme autrefois, devaient lui appartenir ainsi qu'à son peuple.

Lettre 125 : *Il fut un temps où la garnison royale me soutenait, et le roi me donnait du grain pour l'approvisionner. Mais vois : à présent Aziru me fait de nouveau la guerre.*

Diverses hypothèses furent élaborées concernant ce lieu : on supposa qu'il se trouvait à Goshen en Egypte[811] selon la théorie qui prétend que Ianhama fut le Joseph des Ecritures ; on pensa que Iarimuta était l'ancien nom de Philistie et Sharon[812]; ou alors qu'il se trouvait dans la plaine d'Antioche[813]. « *Localiser Iarimuta est aléatoire*[814]*».* Si cet endroit intéressa le roi de Sumur au point qu'il s'investit lui-même dans un conflit prolongé afin de s'approprier ses richesses, nous pouvons espérer que les Ecritures répondront à la question : où donc était situé ce pays ?

I Rois 22:3 : *Le roi d'Israël dit à ses officiers : Vous savez bien que Ramot de Galaad est à nous, et ne ferons donc nous rien pour l'arracher des mains du roi de Syrie ?*

[811] Comparer C. Niebuhr dans *Mitteilungen der Vorderasiatish-ägyptishen Gesellshaft*, I, 1896, 208; W.M. Müller, ibid., II, 1897, 274 ; H.Rankee, *Keilinshriftlishes Material zur Altaegyptishen Vokalisation*, Berlin, 1910, p.22 et note 1.
[812] Albright, *Journal of the Palestine Oriental Society*, note 2; ibid., IV, 1924, 140.
[813] Maisler, *Untersuchungen zur alten Geschichte und Ethnographie Syriens und Palästinas*, p. 7.
[814] Mercer, *Tell el-Amarna Tablets*, voir note, Lettre 68.

Ramot de Galaad joua un rôle très important dans les guerres du roi d'Israël qui rassembla ses prophètes et les questionna : « *Dois-je aller attaquer Ramot de Galaad ou dois-je y renoncer* ? » Son gouverneur Amon le soutint dans cette entreprise (I Rois 22:26). Josaphat l'accompagna, ainsi que nous l'avons raconté plus haut ; mais selon une version, Achab fut tué ou simplement blessé selon une autre.

Peu de temps auparavant, le roi d'Israël « *lui et tous les Israélites, gardaient Ramot de Galaad contre une attaque d'Hazaël, roi de Syrie* » (II Rois 9[815]). Dans les mêmes moments, le messager d'Elisée oignait d'huile sainte le front de Jehu (II Rois 9:6). Flavius Josèphe baptisa Aramatha de Galadene, la terre qui fut l'enjeu de la bataille entre Achab et les Syriens[816]. On constate que Ramot dans la Bible, Aramatha selon Josèphe et Iarimuta (ou Rimuta) dans les lettres d'el-Amarna désignent le même endroit. Les lettres décrivent très bien les luttes entreprises pour la conquête de ce territoire dans les années où la Samarie souffrait de la famine : les hauts plateaux de Galaad étaient les greniers à blé d'une région entière, et n'avaient pas été touchés par la sécheresse. L'importance de Ramot de Galaad est fréquemment soulignée dans les Ecritures à l'époque d'Achab-Jéhoram et de Josaphat, et uniquement là[817].

~ Samarie/Sumur sous l'oligarchie

D'après les lettres d'el-Amarna, Sumur, bien que centre de l'administration égyptienne, fut presque constamment attaquée par les rois de Damas. Dans les pages précédentes, nous avons relaté l'histoire des deux sièges dont Samarie se libéra. La première fois, ce fut grâce à l'intervention « *des jeunes troupes des gouverneurs des provinces* », la seconde, après un long blocus, ce fut suite à la rumeur annonçant l'irruption de l'armée égyptienne. Ces conclusions font suite aux parallèles établis entre les Ecritures et les lettres d'el-Amarna. Outre le roi et le gouverneur, le conseil des Anciens exerçait son autorité sur la ville. Lors de l'ultimatum adressé par

[815] Voir aussi II Rois 8:28.
[816] *Antiquités Juives*, VIII, 398.
[817] Talmud Babylonien, Tractate Makkot 9b: « *Sichem, dans les montagnes, opposé à Ramot de Galaad* ». Voir A. Neubauer, *La Géographie du Talmud*.

le roi de Damas durant le premier siège, c'est à leur décision que le roi soumit le destin de la cité (I Rois 20:7).

L'époque des lettres d'el-Amarna couvre pratiquement toute la période passée par le roi de Sumur dans sa résidence secondaire d'où il adressa presque toutes ses missives au pharaon, l'implorant de porter secours à sa capitale. Dès le début de ces événements, le gouverneur Aman-Appa (Amon selon la Bible) se démit de sa fonction permanente à Sumur et vécut la majeure partie de son temps en Egypte. Quant à Ianhama, il séjournait à Damas. Les nombreuses vicissitudes et les sièges fréquents conduisirent à l'anarchie, si bien que l'influence des Anciens de Sumur devint prépondérante au point qu'ils furent, pour un temps, la seule autorité dans la ville. Aziru/Hazaël, après que sa tentative d'envahir Sumur, eut échoué, écrivit dans la Lettre 157 « *Les chefs de Sumur ne m'ont pas accepté* ». A ces chefs, ou « *conseil des Anciens* » de Samarie, Jéhu écrivit, les mettant au défi de se choisir un roi parmi les fils d'Achab ou de se rendre (II Rois 10). Cette fois, les oligarches effrayés, ouvrirent à Jéhu la porte de la cité.

~ Sumur la Ville Royale

La ville de Samarie était une « ville royale », une résidence construite pour être le centre de l'administration égyptienne des provinces asiatiques : à l'époque d'Omri qui construisit Samarie, le pharaon avait l'habitude de la financer (Lettre 126) : « *Autrefois, mon père recevait de l'argent du grand palais...* ».

L'Egypte ne perçut en retour que peu de tributs, voire rien. Et pourtant, le pharaon fournissait également des chars. La ville abritait un palais, la « *demeure royale* », souvent citée dans les lettres d'el-Amarna. Théoriquement, c'était la résidence du pharaon, mais en réalité, ce fut celle de son régent – le roi vassal – et probablement celle du député égyptien lui étant attaché. La « *demeure royale* » qu'il reconstruisit est aussi citée sur la stèle de Mesha. La Bible parle également du palais décoré d'ivoire édifié par Achab à Samarie. Le passage du texte de Mesha « *J'ai taillé ses boutons de fleurs* » doit faire allusion aux sculptures d'ivoire de cette demeure.

L'ivoire fut en effet trouvé en abondance au cours des fouilles du palais d'Achab et d'Omri[818]. Nous compléterons ces informations plus loin. Les Ecritures, les lettres d'el-Amarna et la stèle de Mesha mentionnent également le mur qui cernait Samarie.

Ce fut sur l'aire située devant la porte de Samarie que se produisit la conférence des deux rois devant les prophètes ; les trônes étaient placés « *à l'intérieur de la porte de Samarie* » (II Chroniques 18:9). Un officier montait la garde devant cette porte, « *il en était responsable*» (II Rois 7:17). Il devait collecter de l'argent pour payer l'orge et la farine qu'abandonnaient les Syriens en fuite. Le peuple le foula aux pieds et il mourut. Dans une de ses lettres le roi de Sumur parle de la coutume qui consistait à faire payer un droit d'entrée à la porte : « *Toutes mes portes m'ont rapporté de la monnaie*[819]». L'entrée de Samarie, qui formait une étendue spacieuse – une sorte de forum pour le peuple – est citée à la fois dans le texte de Mesha, la Bible et les lettres d'el-Amarna. Selon la stèle de Mesha et les Ecritures (II Rois 5:24), une butte ou acropole nommée Ophel s'élevait aussi dans la ville avec deux parties : l'endroit où se trouvait la porte (la ville n'avait qu'une entrée) et les vestiges de bâtiments grandioses[820] furent découverts au cours des fouilles. Mesh (Mesha) occupait Samarie en collaboration avec le roi de Damas. Sa stèle expose son œuvre de constructeur dans la ville devenue sa propriété, le travail étant alors effectué par les prisonniers israélites. Après toutes les destructions subies par la ville au cours des guerres et des sièges, le roi de Damas écrivit au pharaon un texte similaire : « *J'ai reconstruit Sumur*[821]» signifiant que c'était lui, ayant mis les captifs israélites à l'œuvre, qui supervisa la réparation des murs du palais et autres bâtiments. Le privilège de reconstruire Samarie était hautement valorisé. Le traité conclu entre Ben-Hadad et Achab le souligne. De même après la défaite de Syriens à Aphek, Ben-Hadad dit au roi de Samarie :

---

[818] J.W. Crowfoot et G.M. Crowfoot, *Ivoires Anciens de Samarie*, Londres 1938.
[819] Lettre 69.
[820] G.A. Reisner, C.S. Fisher, et D.G. Lyon, *Harvard Excavations at Samarie, 1908-1910*, Cambridge, Mass, 1924.
[821] Lettre 62.

I Rois 20:34 : *Tu pourras construire et réserver des rues pour toi à Damas, comme mon père l'avait fait à Samarie.*

Quand, pour un temps, la cité tomba entre ses mains, il reprit – en coopération avec le rebelle Mesh (le Roi Mesha)– ses travaux de bâtisseur. Aziru (Hazaël selon la Bible) roi de Damas, alors qu'il occupait Sumur à son tour, s'engagea ainsi : « *A présent, je vais reconstruire Sumur... Mon Seigneur, soyez sûr que je vais me hâter de rebâtir Sumur*[822] » et de nouveau : « *Je n'ai pas encore reconstruit Sumur. Mais en une année, je rebâtirai Zumur* [Sumur][823] ».

~ Salmanasar III expulse le roi Nikmed

D'après la réévaluation historique présentée ici, les lettres d'el-Amarna furent écrites, non pas au début du XIV[e] siècle, mais durant les trois décades situées entre – 870 et – 840. Vers – 858, Salmanasar III devint roi d'Assyrie. Plus tard, il accéda au trône de Babylone où il fit des offrandes ainsi qu'à Borsipa et Kutha[824]. Il entreprit quantité de raids destructeurs sur les rives phéniciennes et au nord de la Syrie. Le fait de situer les lettres d'el-Amarna à l'époque de Josaphat, roi de Jérusalem, d'Achab, roi de Samarie et de Salmanasar, leur contemporain, me met au défi de démontrer l'accord existant non seulement entre ces lettres et les *Livres des Rois* et des *Chroniques*, mais aussi entre les lettres et les récits assyriens. Dans ses annales, Salmanasar relate ses guerres dont la plupart eurent lieu en Syrie. Une lettre d'el-Amarna, écrite par Abimilki roi de Tyr, rapporte que « *L'incendie s'est propagé dans Ugarit, la cité du roi ; une moitié est consumée, l'autre ne l'est pas ; et l'armée de Hatti n'est plus là* ». Dans la subdivision : « *la fin d'Ugarit* », chapitre 5, nous nous demandions qui était cet envahisseur sachant que leur roi avait décrété que « *les Jamans (Ioniens), les habitants de Dydime, les Khar (Cariens), les Chypriotes, tous des étrangers, avec leur roi Nikmed* » devaient être expulsés d'Ugarit.

Il manque le début du texte qui aurait pu révéler le nom de ce roi. Selon certaines hypothèses, ce serait les Babylo-

[822] Lettre 159.
[823] Lettre 160.
[824] Luckenbill, *Records of Assyria*, I, Sec. 566.

niens[825] appelés ici Hatti, qui auraient chassé Nikmed. Cette suggestion n'est pas loin de la réalité, puisque Salmanasar incorpora Babylone dans son empire. Curieux de savoir si Salmanasar laissa des traces écrites de sa conquête d'Ugarit, nous avons trouvé l'introduction suivante répétée deux fois dans ses annales :

> *« Année quatre. J'approchai des villes de Nikdime* [et] *Nikdiera. Les habitants furent terrifiés par la puissance de mes armes impressionnantes et mes faits de guerre implacables. Ils se jetèrent sur la mer dans des bateaux d'osier* [?] ..... *je les ai poursuivis dans mes navires de ..... J'entrepris une grande bataille navale, leur infligeai une défaite, et de leur sang, je fis rougir la mer comme de la laine ».*

La cité de Nikdime est en fait celle de Nikmed. Les villes étaient souvent nommées en l'honneur de leurs rois. Dans ce cas particulier, le traducteur précisa clairement « *de Nikdime* » et jugea bon d'expliquer ces mots « *cité de Nikdime* » par l'annotation « *nom personnel* ». L'inversion de deux consonnes, surtout dans les noms personnels d'origine étrangère, est très usuelle parmi les peuples orientaux ; ainsi, non loin de Ras Shamra se trouve Iskanderum, une ville nommée d'après Alexandre. La ville de Nikdime, comme celle de Nikmed, était située en bord de mer. Il se pourrait même que le commerce de Ras Shamra ait inspiré Shalmanaser quand il compara la mer à de la laine teinte. En effet, des teintureries de laine avaient été construites à Ugarit ainsi que des entrepôts de coquillages broyés pour en extraire la couleur. On découvrit même une commande pour la teinture de trois stocks de laine. Peu de temps avant son expulsion, Nikmed, en compagnie de Suppiluliuma le roi d'une cité contemporaine, offrit des présents à la déesse de la ville d'Arne. Nous rencontrerons aussi ces noms dans les annales de Salmanasar.

~ Salmanasar III est attaqué par une coalition syrienne sous les ordres de Biridri (Biridria), le commandant de Megiddo

[825] Hrozny, « Les Ioniens à Ras-Shamra » *Archiv Orientalni*, IV, 1932, p. 178.

Salmanasar raconte qu'au cours de sa 6e année de règne, deux ans après avoir jeté Nikmed à la mer, il fut attaqué à Karkar[826] par une coalition formée de douze princes sous l'autorité d'un prince nommé Biridri. Parmi les alliés de Biridri se trouvait Achab, prince d'Israël « *avec 2000 chars et 10.000 combattants* », puis la ville d'Irqata (aucun prince n'est nommé), le prince d'Arvad, Matinu-Bali, le prince de Usa (qui n'est pas désigné), et enfin le prince de Siana, Adunu-Bali. Le récit de Salmanasar ne précise pas si les princes alliés, Achab compris, participaient personnellement à la bataille de Karkar ; il dit simplement « *Ces douze rois vinrent soutenir Biridri* ». Nous avons rencontré certains de ces princes dans les lettres d'el-Amarna. Ils écrivaient au pharaon qu'ils tenaient leurs garnisons prêtes à prendre position contre les agressions du roi de Hatti et certains d'entre eux – du nord de la Syrie, plus directement menacés que la Palestine – pourraient avoir pris personnellement part à la bataille. Ainsi, la ville d'Irqata écrivit au pharaon :

> Lettre 100 : *Ainsi te parle Iqarta et son peuple... Que le cœur du roi, le Seigneur, sache que nous protégeons Irqata pour lui... Que le roi ne nous prive pas de son souffle. Nous avons fermé la porte jusqu'à ce que les secours du roi nous arrivent. Une hostilité puissante nous agresse, très puissante en vérité.*

Dans une lettre, Rib-Addi[827] nous dit « *Aduna ... d'Iqarta, a été tué par des mercenaires* » et parle des attaques du roi de Hatti dans le nord-est. Nous pensons que le prince Aduni de Siana, cité dans les annales de Salmanasar, fut le Aduna « *de ____ et d'Iqarta* » évoqué dans les lettres d'el-Amarna. Mais si ce n'était pas le cas, ces courriers nous diraient pourquoi Salmanasar fut induit en erreur : le prince d'Iqarta ayant été tué, la cité se défendait elle-même sans s'être choisi un nouveau prince. Mut-Balu écrivit au pharaon deux lettres qui furent conservées :

> Lettre 255 : *Que le roi, mon seigneur, envoie des caravanes à Karaduniash. Je les ferai rentrer afin qu'elles soient en parfaite sécurité.*

[826] Au nord de la Syrie.
[827] Lettre 75.

Puisque Karaduniash est en fait Babylone[828] et que la ville de Mut-Balu se trouve sur la route de Babylone, nous pouvons deviner que le Mut-Balu des lettres d'el-Amarna était le roi de Arvad, Matinu-Bali, cité dans les textes assyriens de Salmanasar. Mut-Balu ne dit pas d'où il expédia ses lettres. Les récits assyriens, en nommant le roi de Arvad *Matinu-Balu*, relient le Mut-balu des lettres avec cette ville. D'après Josèphe qui citait Menander[829], nous savons que Metten-Baal était le petit-fils d'Ithobal (Ethbaal) et un neveu de Jésabel.

Uzu (Usa) se trouvait non loin de Tyr. Tyr était situé sur une île proche de la côte et n'avait pas assez d'eau potable pour soutenir un siège. En ces années de sécheresse, le roi de Tyr demanda donc au pharaon que la ville d'Uzu soit transférée au domaine de Tyr :

> Lettre 150 : *Que le roi dirige son attention vers son serviteur et lui donne Uzu afin qu'il puisse survivre et étancher sa soif.*

Ces deux sources, les récits de Salmanasar et les lettres, nous informent que Irqata, Arvada, et Uzu, ces petites principautés, s'opposaient aux envahisseurs venus du nord. Megiddo était la place forte militaire à l'arrière de ces avant-postes. Elle avait été fortifiée par Touthmosis III qui, dans ses annales, valorisa sa campagne victorieuse à Megiddo. La cité fortifiée formait une barrière aux armées venant du nord. Sa garnison gardait aussi la plaine d'Edraelon (Jezreel). A l'époque des lettres d'el-Amarna, un capitaine nommé Biridia commandait à Megiddo. Il est évident qu'en ces temps d'insécurité, il portait une lourde responsabilité. On retrouva 8 de ses lettres. A en juger par leur teneur, c'était un soldat courageux et loyal :

> Lettre 243 : *Regarde: jour et nuit, je protège Makida, la cité du roi, mon seigneur. Le jour, je monte la garde à partir des champs. Avec des chars et des soldats, je protège les murs du roi, mon seigneur.*

[828] Knudzon, *Die el-Amarna-tafeln*, p. 1013.
[829] *Contre Apion*, I, 123-25.

Ce fut en fuyant Meggido qu'Ahaziah, le petit-fils de Josaphat, fut rattrapé par Jehu qui le tua à Jezreel. Jehu était alors à la tête d'une rébellion. Megiddo, selon les lettres, était une forteresse telle que Jéhu n'aurait jamais osé l'envahir en poursuivant Ahaziah. Mais Ahaziah échoua dans sa fuite : il fut alors piégé et tué (II Rois 9:27). On constata lors des fouilles, que les remparts de Megiddo, jadis une formidable structure, étaient de construction similaire aux murs du palais d'Achab en Samarie, datant du IX[e] siècle[830]. Biridri, en tant que commandant de la forteresse la plus importante, était l'homme idéal pour conduire la coalition des rois vassaux contre le « *roi de Hatti*[831] ». Le rang et la position de Biridia dans les lettres d'el-Amarna correspondent à celles de Biridri dans les citations de Salmanazar. L'orthographe légèrement différente est due au fait que non seulement les noms personnels mais aussi les désignations géographiques s'écrivaient de différentes façons : le même Biridia (qui fut une fois transcrit Biridi) annonçait au pharaon qu'il défendait Makida ; une autre fois, il nota qu'il protégeait Magiidda. Il existe de nombreux exemples similaires dans les lettres. Alors qu'il montait la garde autour de la forteresse de Megiddo, Biridia se trouva face au roi d'Assyrie, Salmanazar, l'ennemi du pharaon qui s'empara de ses chars et fit des prisonniers.

Selon ses propres textes, Salmanasar fut attaqué à Karkar par l'armée de Biridri soutenue par un millier de soldats musri qui se joignirent contre lui. Musri est le nom assyrien qui désigne l'Egypte (Mizraim en hébreu). Comme il semble déraisonnable que le roi égyptien ait seulement expédié un dixième des soldats envoyés par Achab, on supposa que le mot *Musri* désignait un autre royaume que l'Egypte. Une théorie[832] le plaça dans la péninsule du Sinaï ; une autre[833] le localisa au nord de la Syrie ou à l'est de l'Anatolie. Les let-

[830] Voir C.S.Fisher, *The Excavation of Armageddon*, Chicago, 1929, p.16.

[831] Puisqu'on estimait que les lettres d'el-Amarna n'appartenaient pas à l'époque de Salmanazar, on supposa que le chef de la coalition, Biridri, était Ben-Hadad, le plus puissant des rois de Syrie (voir Meyer, *Geschichte des Altertums*, II, pt. 2, p. 274). Identifier Ben-Hadad à Biridri soulève une question: pourquoi Achab vint-il à Karkar, au secours de Ben-Hadad, son ennemi ? On conjectura donc que Ben-Hadad entreprit une guerre contre Achab pour le contraindre de participer à la lutte contre Salmanasar.

[832] Par C.Beke. Voir son *Mount Sinaï a volcano*, p. 8.

[833] Par H. Winckler. L'Encyclopédie Biblique, Ed. Cheyne et Black, en accordant foi à cette théorie et toutes ses conséquences (exemple: les nombreux contacts des Israélites avec l'Egypte), se trouve discréditée dans nombre de sujets importants.

tres d'el-Amarna, quand elles sont affectées à leur véritable époque, rendent ces théories superflues. La présence d'un petit contingent de soldats égyptiens parmi les troupes alliées sous la direction de Biridia est confirmée par les lettres d'el-Amarna. Biridia envoyait en effet régulièrement des rapports au pharaon concernant ses préparatifs destinés à affronter le roi de Hatti sur un champ de bataille.

Le roi de Sumur, dans de nombreuses lettres, informait le pharaon des risques imminents provoqués par le roi de Hatti. Dans une de ses premières missives, il écrivit : « *Que le roi, mon seigneur, apprenne comment le roi de Hatti vient d'envahir toutes les terres, celles qui appartenaient au roi de Mitta ou au roi de Nahma – la propriété de grands rois. Abdi-Ashirta, l'esclave, le chien, s'est allié à lui*[834] ». Mais les succès du roi de Hatti en Mittanni (Mitta) furent temporaires. En effet, le roi Tushratta de Mitanni, beau-père du pharaon, eut l'opportunité d'envoyer, parmi d'autres magnifiques présents, une part du « *butin de la terre de Hatti* » permettant ainsi à son gendre de savoir qu'il n'avait subi aucune défaite. Les annales de Salmanasar, excepté sa conquête de Babylone au cours d'une guerre dynastique entre deux princes babyloniens, ne font état d'aucune victoire décisive, ni d'acquisition territoriale permanente dans l'est. Presque chaque année, durant les deux premières décades de son règne, Salmanasar renouvela ses campagnes au sud de la Syrie. La correspondance d'el-Amarna nous apprend que les vassaux de l'Egypte se trouvant au nord de la Syrie, informaient régulièrement le pharaon des raids du roi de Hatti. Ces raids s'accompagnaient d'holocaustes. Dans une de ses dernières lettres, Rib-Addi écrivit : « *J'ai entendu dire que le peuple de Hatti met le feu à la terre. Je l'ai déjà répété bien souvent... Toutes les terres du roi, mon seigneur, sont prises... Il envoie des troupes depuis le pays de Hatti pour conquérir Gubla*[835] ». Rib-Addi exprimait ainsi ses craintes que l'attaque fut dirigée contre lui. Son information disant que les gens de Hatti incendiaient et rasaient les villes, était exacte. Salmanasar, lui-même écrivit : « *Je détruisis, je dévastai, j'incendiai tout* », déclaration qu'il répéta sou-

[834] Lettre 75.
[835] Lettre 126.

vent. Après sa 16e attaque en Syrie, il perpétua ses actions par ces mots : « *J'ai détruit, dévasté et anéanti par le feu des cités sans nombre* ». Les princes des villes syriennes adressèrent au pharaon de nombreux courriers relatant des événements similaires. Rib-Addi, dans une missive plus tardive encore, décrivit sans doute les exploits du roi de Hatti, mais seuls ces mots paraissent encore parmi les caractères effacés : « *Territoires du roi de Hatti* ».

Salmanasar, ce roi assyrien du IXe siècle, fut, selon cette reconstruction de l'histoire, le roi de Hatti des lettres d'el-Amarna. Après avoir sécurisé le domaine hérité de son père, Assur-Nasirpal. Il l'étendit par la conquête de Babylone et autres régions, et il écrivit :

> « *J'ai soumis à mon pouvoir la terre de Hatti, jusqu'à sa frontière la plus éloignée. De la source du Tigre à la source de l'Euphrate, je l'ai conquise par la force de mes mains*[836] ».

Hatti désigne apparemment une large région géographique, et non pas un patronyme ethnographique. Quand les Syriens, sous les murs de Samarie, crurent entendre des troupes arriver pour secourir la ville, ils imaginèrent que c'était ou l'armée d'Egypte ou celle de Hatti (II Rois 7:6). Cette dernière représentait sans doute l'armée de Salmanasar. Sa puissance était telle que tous les autres royaumes étaient sur la défensive. Le pharaon restait donc en définitive, son seul véritable rival. Leur concurrence en Syrie est d'ailleurs parfaitement reflétée dans les lettres d'el-Amarna.

~ Salmanasar III envahit la terre d'Amuru et affronte le roi de Damas

Dans la 10e année de son règne, Salmanasar lutta contre une autre coalition, toujours sous le commandement de Biridri (Biridia). Quand Biridri mourut, Hazaël, profitant de l'absence d'un gouverneur égyptien, tua son propre père. En Egypte, on suspectait Aziru/Hazaël d'être au côté « *du roi de Hatti* » – ainsi que l'avait été son père autrefois[837]– car il recevait les messagers de ce roi. Simultanément, il deman-

[836] Luckenbill, *Records of Assyria*, I, Sec. 641.
[837] Lettre 75.

dait au pharaon de confirmer son statut de roi de Damas, le trône qu'il avait usurpé. Il fut convoqué en Egypte mais il différa constamment son départ sous prétexte de surveiller les mouvements du roi de Hatti : « *Si le roi de Hatti se montre hostile vis à vis de moi, alors, ô roi, mon seigneur, donne-moi des soldats et des chars pour me venir en aide* ». Mais on lui demanda : « *Pourquoi as-tu pris soin des messagers du roi de Hatti ? Et n'as-tu pas tenu compte de mes messagers ?* ». Le pharaon lui adressa une longue lettre intéressante qui fut conservée : la hache royale lui trancherait la tête et celles de ses frères[838] s'il s'alliait aux ennemis du pharaon. Mais s'il était loyal, il bénéficierait de sa protection (Lettre 162).

Aziru/Hazaël fut « *extrêmement heureux* » des « *agréables et bienveillantes* » paroles de pharaon mais il ne pouvait se résoudre à répondre à l'invitation de l'Egypte. Sa duplicité irrita également le roi de Hatti. Aziru écrivit alors à Dudu, son protecteur : « *ô mon seigneur, le roi de Hatte est arrivé à Nuhasse ! Je ne peux donc pas venir. Puisse le roi de Hatte partir !* ». Dans une lettre au pharaon, il concéda « *qu'il était allé autrefois au devant du roi de Hatte*[839] » mais qu'à présent, il ne regardait plus que la face du soleil, son seigneur (Akhenaton) : « *Le roi de Hatte approche d'Amurri, la terre du roi, mon seigneur... A présent, il campe à Nuhasse, à deux jours de marche de Tunip*[840], *et je crains qu'il attaque Tunip. Fais le partir !*[841] *J'ai peur de lui ; je guette afin qu'il ne monte pas à Amurri... Je le crains*[842] ».

Nous devons à présent examiner les annales de Salmanasar afin de vérifier s'il vint réellement à Amurri et s'il menaça Hazaël/Aziru. Les lettres envoyées par les rois des villes syriennes parlent de la terreur inspirée par Salmanasar dans tout le pays. Ses propres annales y font également allusion : « *Tous les rois de la terre d'Amurru, sans exception, étaient effrayés à l'approche de mes armes puissantes et terrifiantes*[843] ». Il donne à la Syrie le même nom que les lettres d'el-Amarna : Amuru (Amirri). Ses annales permettent aussi de vérifier l'exactitude des lettres concernant Hazaël/Aziru : « *Dans la*

[838] Une sentence similaire fut prononcée à l'encontre des héritiers d'Achab, sur ordre de Jéhu.
[839] Lettre 165.
[840] Identifié à Baalbek par Halévy et Winckler. Cf. Weber, à Knudtzon, p. 1123.
[841] Lettre 165.
[842] Lettre 166.
[843] Luckenbill, *Records of Assyria*, I, Sec. 601.

18e année de mon règne, je traversai l'Euphrate pour la 16e fois. Et Hazaël d'Aram (Amuru) *se jeta dans la bataille ».* Il précisa qu'Hazaël avait établi son camp au mont Senir (montagne de l'anti-Liban), « *le mont Saniru, un sommet qui s'élève face au mont Liban ».* Cette position stratégique d'Hazaël protégeait Tunip (Baalbek). Dans la mêlée, Salmanasar s'empara de 1121 chars : « *Aussi loin que Damas, sa cité royale, je suis arrivé* » ajouta-t-il, et « *tous ses vergers, je les ai rasés ».* Quatre ans plus tard, Salamasar, selon ses annales « *attaqua les cités d'Hazaël d'Aram (Amuru)* » et « *il prit quatre d'entre elles* ».

~ Les Phéniciens partent à la recherche d'une nouvelle demeure

D'après ses textes, nous savons que Salmanasar soumit la région côtière de Syrie jusqu'à Tyr. La terreur inspirée par les Assyriens et leurs impôts écrasants décidèrent les Phéniciens à s'expatrier. Ils furent nombreux à quitter Tyr et les villes voisines. Ils naviguèrent jusqu'aux rivages de l'Afrique du nord, à mi-chemin de la Méditerranée, et fondèrent alors la colonie de Carthage[844]. Plutôt que de poursuivre notre recherche des activités de Samanasar dans les lettres d'el-Amarna, il nous semble plus judicieux de diriger notre attention sur les courriers envoyés de Tyr. Abimilki, roi de Tyr, rédigea plusieurs tablettes afin de rassurer le pharaon :

> Lettre 147 : *Regarde, je protège Tyr, la grande cité, pour le roi, mon seigneur.*

Et encore :

> Lettre 149 : *Le roi, mon seigneur, m'a désigné pour protéger Tyr, la servante du roi.*

Le pharaon exigea des informations sur les villes de Syrie. Abimilki lui écrivit qu'Aziru/Hazaël avait conquis Sumura (Samarie) ; que la ville de Danuna en Syrie était tranquille. Salmanasar traversa cette cité dans sa seconde année de règne – il l'appela Dihnunu ; Abimilki rapporta aussi que la moitié de la ville d'Ugarit avait été incendiée et l'autre moitié pillée et que les soldats de Hatti étaient encore sta-

[844] Dans la seconde moitié du IXe siècle.

tionnés là. C'est dans la quatrième année de son règne que Salmanasar conquit Ugarit la ville de Nikdem. Avec la chute de Danuna et d'Ugarit, la sécurité de Tyr fut grandement compromise, d'autant plus que des querelles l'opposaient à Sidon d'une part, selon les lettres d'el-Amarna, et que, d'autre part, des bandes de brigands traversaient le Jourdain en direction de la ville. Tyr, située dans une région rocheuse, dépendait de la côte non seulement pour son eau potable, mais aussi pour le bois nécessaire à la construction des navires.

Dans ses malheurs, Abimilki écrivit qu'il était « *un esclave en larmes* » et implora de l'aide. Et quand il reçut finalement un courrier l'avisant que la flotte du pharaon allait arriver à Tyr, il envoya ses marins à la rencontre des navires égyptiens. Reprenant alors courage, il écrivit à nouveau qu'il défendrait la ville. Mais les secours furent insuffisants ou arrivèrent trop tard, s'ils vinrent jamais. Ce fut dans la 18e de son règne que Salmanasar nota qu'il avait « *perçu des impôts des hommes de Tyr, Sidon et de Jehu, de la maison d'Omri* ».

Dans sa dernière lettre au pharaon, Abimilki modifia les figures de style dont il avait usé dans ses lettres précédentes. Il avait coutume de dire que lui, l'auguste suzerain « *tonnait, tel Adad dans les cieux* ». Il serait intéressant de noter au passage que Salmanasar, dans ses récits, s'appliquait à lui-même une louange identique : « *Je tonne comme Adad, le dieu des Tempêtes* ». Il écrivait aussi « *Salmanasar, le roi puissant, le soleil de tous les peuples* ». Akhenaton et Salmanasar prétendaient tous deux être le soleil, et, rapidement, Abimilki comprit qu'il y avait deux soleils, un violent au Pays des Deux Fleuves et un autre, passif, en Egypte. Néanmoins, Abimilki respectait encore le pharaon et l'appelait « *l'éternel soleil* », mais dans sa dernière longue lettre, il ne s'adressait plus à lui comme à son seul souverain, mais laissait clairement comprendre qu'il s'inclinait aussi devant un autre seigneur :

> Lettre 155 : *Le roi est un soleil éternel. Le roi a ordonné que soit octroyé à son serviteur et serviteur de Salmaiati le souffle et de l'eau à boire. Mais personne n'a obéi aux ordres du roi, mon sei-*

gneur. Ils n'ont rien donné. Alors, que le roi prenne soin du serviteur de Salmajati afin qu'on lui donne de l'eau pour sauver sa vie. En outre, puisqu'il n'y a plus de bois, ni d'eau, ni de paille, ni de terre, ni de place pour le défunt, que le roi, mon seigneur, aie pitié du serviteur de Salmajati et lui donne la vie.

Des hypothèses bizarres furent proposées pour éclaircir le sens de ce nom embarrassant « Salmaiati ». Si on passe outre les récits contemporains de Salmanasar, qui, dans sa 18[e] année de règne, fit payer tribut aux villes de Tyr et Sidon, on comprend mal le changement de suzeraineté à Tyr. Salmaiati ne pouvait être un nom supplémentaire du pharaon dès lors qu'Abimilki se désigna lui-même comme serviteur du pharaon *et* serviteur de Salmaiati.

On proposa également[845] d'orthographier ce mot « *Maya-Ati* » et de l'identifier à Meryt-Aten, une fille d'Akhenaton. Mais on convint que cette théorie et d'autres similaires n'étaient pas évidentes[846]. On postula alors que Salmaiati était un dieu, et on imagina que toutes deux, l'ancienne Jérusalem et Tyr, honoraient une divinité nommée Salem (qu'Abimilki nomma Salmaiati). On observa cependant qu'un signe accompagnant généralement le nom d'un dieu manquait chaque fois que Salmaiati était cité dans une lettre. Qui donc avait-il pu être ? Cependant, en passant outre l'impossibilité pour Samaiati d'être le pharaon, ou d'être un dieu, on supposa malgré cela que Salmaiati était l'appellation d'une divinité ; de même que le furent le soleil, ou Aton qu'honorait Akhenaton ; mais que, dans ce cas précis, ce dieu est invoqué en tant qu'*alter ego* d'Akhenaton, ce qui rend inutile le signe distinctif de la déité et reste cependant l'indice d'une seconde personnalité[847]. La traduction de la dernière lettre d'Abimilki n'est pas encore terminée.

Qu'aimerions-nous découvrir en elle ? Naturellement, d'autres précisions sur le départ du peuple de Tyr et des autres cités phéniciennes. Nous savons qu'ils ont pris la mer sur leurs navires afin de fuir l'odieuse autorité de Salmanasar et les sécheresses récurrentes, dans l'espoir de découvrir

[845] Par Albright, *Journal of Egyptian Archaelogy*, 23, 1937, 191; *Journal of Biblical Literature*, 61, 1942, 314.
[846] « L'étymologie du mot n'est pas claire non plus » Mercer *Tell el-Amarna Tafeln* p.1254.
[847] Weber dans Knudzon, *Die el-Amarna-tafeln, p. 1254.*

un nouveau havre sur les rives de la Méditerrannée. Nous n'ignorons pas que la terreur inspirée par Salmanasar poussa les réfugiés de Tyr et autres cités phéniciennes à partir et poser les fondations de Carthage. L'ultime courrier d'Abimilki se termine par ces mots :

> Lettre 155 : *Que le roi daigne tourner sa face vers son serviteur et vers Tyr, la cité de Salmaiati... Regardez, le roi de Beruta* [Beyrouth] *est parti sur un navire, celui de Sidon part sur deux navires, et je m'en vais avec tous mes bateaux et ma ville entière.*

Le sens dramatique de cette lettre saute aux yeux. Abimilki écrivit qu'il déserterait son île rocheuse et évacuerait la population de Tyr. Il supplia le pharaon de prendre soin de ce qui resterait dans la cité désertée, écrasée d'impôt par un roi envahisseur.

~ Qui fut le redoutable *Roi de Hatti* de la correspondance d'el-Amarna ?

Le roi de Hatti, toujours craint et souvent mentionné dans les lettres des princes syriens, pourrait bien avoir été un des correspondants de la collection d'el-Amarna. Bien qu'en conflit continuel avec l'Egypte, il n'entra jamais en guerre ouverte avec le pharaon ; du moins, le pharaon n'envoya-t-il jamais d'armée puissante au secours de ses vassaux syriens. Sans nul doute, ils échangèrent des lettres. On considère généralement que Suppiluliuma, dont nous possédons une lettre très aimable, était le redouté roi de Hatti.

Quelques générations plus tard, un autre Suppiluliula était « un roi de Hatti ». On peut donc raisonnablement supposer que le Suppluliuma de la période des lettres d'el-Amarna avait aussi été un grand roi de Hatti. En fait, sous Salmanasar III (au IX[e] siècle) vivait un prince nommé Suppuliuma (Sapalulme), cité par Salmanasar dans ses annales[848]. Il pourrait être l'auteur de la lettre de la collection d'el-Amarna, signée de son nom[849]. Un court texte endommagé trouvé à Ugarit parle du prince Nikmed d'Ugarit ainsi

[848] Luckenbill, *Records of Assyria*, I, Sec. 599.
[849] Lettre 41.

que de Suppiluliuma en relation avec des offrandes faites à la déesse d'Arne[850]. Vraisemblablement, Nikmed et Suppiluliuma offraient l'un comme l'autre des dons à cette déesse. Arne était voisine d'Ugarit et fut conquise par Salmanasar III au cours d'une de ses campagnes « *J'approchai des villes d'Arame* [nom personnel]. *Et je conquis Arne, sa cité royale*[851] ».

Outre le fait d'établir que Salmanasar et le roi de Hatti (l'envahisseur venu du nord) sont identiques, les lettres d'el-Amarna suggèrent que le roi de Hatti est un des correspondants. Nous avons déjà démontré qu'il est cité dans les missives du roi de Tyr sous le nom de Salmaiati ; cependant, aucune lettre ne porte cette signature. Dans la mesure où Salmanasar III roi d'Assyrie devint roi de Babylone à la suite d'intrigues et de guerres, et où le roi dénommé Burraburiash (Burnaburiash) est celui qui écrivit de Babylone en désignant les Assyriens comme ses sujets[852], il est plus que probable que ce Burraburiash est *l'alter ego* de Salmanasar l'Assyrien. De nombreux exemples prouvent qu'à Ninive et à Babylone, le roi utilisait une grande variété de noms. D'ailleurs Salmanasar notait à propos de lui-même « *Salmanasar, le roi puissant, roi de l'univers, le roi sans rival, l'autocrate... qui a ruiné la puissance des princes du monde entier, qui a écrasé tous ses ennemis comme des pots, le héros invincible, l'indestructible* ».

Il semble aussi que Salmanasar est le seul de son époque qui aurait pu s'exprimer à la façon de Burraburiash. Ce dernier se montrait arrogant et ses lettres étaient souvent à la limite de l'injure. Prétextant une indisposition, il refusa d'accorder audience à l'ambassadeur du pharaon : « *son messager n'a jamais consommé de la nourriture, ni bu du vin de date en ma présence* » ; alors, bien que le pharaon fut l'offensé, Burraburiash se mit en colère et dit « *J'ai déversé mon courroux sur mon frère* » car il n'avait pas reçu le message de sollicitude qu'un souverain indisposé est en droit d'attendre. Mais quand il fut informé par son propre messager, de la longueur de la route et que, dans ce court laps de temps, le pharaon ne

[850] G. Virolleaud, « Suppiluliuma et Nigmad d'Ugarit ». *Revue Hittite et Asiatique*, V, 1940, 173-74; C.H.Gordon, *Igaritic Handbook*, Rome, 1948.
[851] Lickenbill, *Records of Assyria*, I, Sec. 563.
[852] Lettre 9, *Assyriens, mes sujets*.

pouvait avoir répondu aux nouvelles de son indisposition, il ajouta dans la même lettre : « *Je ne déverserai plus ma colère à ta face* ». Puis il fut mécontent des cadeaux offerts par le pharaon : « *Les 40 lingots d'or qu'ils m'ont apportés, quand je les fis fondre dans le fourneau, ils ne conservèrent pas le même poids* ». Lors du pillage d'une de ses caravanes en Syrie, il lui demanda « *de le dédommager de sa perte* », « *Khinshi est ton territoire et ses rois sont tes serviteurs* » en conséquence « *Impose leur de me rendre l'argent qu'ils m'ont volé* ». Il écrivit aussi : « *Ne retiens pas mon messager, qu'il revienne vite* ». Il ordonna la confection de différents objets d'art et demanda qu'ils lui fussent offerts comme présents : « *Que les spécialistes, qui sont avec toi, fabriquent des animaux, ou terrestres ou aquatiques, comme s'ils étaient vivants ; que la peau elle-même simule parfaitement la vie* ». Il envoya aussi des cadeaux, mais fit observer « *Pour ta maîtresse de maison, je n'ai envoyé que 20 anneaux sertis de beaux lapis lazuli car elle n'a jamais rien fait pour moi* ».

Cette manière d'écrire au pharaon est unique dans la collection d'el-Amarna. Tous ces indices pointent donc l'identification de Burraburiash à la fois avec le Salmanasar des textes assyriens, le Salmaiati de la lettre du roi de Tyr, et le « *roi de Hatti* ».

Il existe une très longue liste des présents envoyés par Akhenaton à Burraburiash[853]. Après une énumération complète des objets en or, en argent, des pierres précieuses et de l'ivoire, la liste mentionne des animaux, mais cette partie est effacée et seul le mot *Durah* « bouquetin » est discernable. La liste donne l'impression de décrire un tribut, plutôt que des cadeaux, et les lettres de Burraburiash signalent que ces présents, délivrés en quantité excessive, ne le furent pas toujours de bonne volonté. Aucune découverte archéologique en Egypte ou ailleurs ne peut rivaliser avec les trésors trouvés dans la tombe de Toutankhamon, le gendre d'Akhenaton.

Mais ceux-ci ne sont que des bagatelles comparées aux présents envoyés par Akhenaton à Burraburiash. La liste débute par ces mots :

[853] Lettre 14.

Lettre 14 : *Voici les objets que Naphururia, le grand roi, roi d'Egypte* [sar Miisrii] *envoya à son frère Burnaburiash, le grand roi, roi de Karaduniash* [Babylone].

Salmanasar fit décrire sur un obélisque la présentation des tributs provenant de différents pays. Musri (l'Egypte) était l'un d'eux nommément désigné : « *Tribut de la terre de Musri* ». En addition à l'or, et plus appréciés encore que ce métal se trouvaient des animaux rares, peints comme des chameaux à deux bosses, un hippopotame et d'autres créatures terrestres et aquatiques, dont certaines sont représentées. On peut déduire à juste titre que ces animaux « *de la terre et de l'eau* » sont une réponse à la demande expresse de la lettre citée plus haut. Les comparaisons brièvement résumées entre les annales de Salmanasar et les lettres d'el-Amarna concernant le roi de Hatti, aboutissent à ces conclusions : le récit de la quatrième année du règne de Salmanasar décrit sa guerre contre Nikdem (Nikmed) et possède sa contrepartie à la fois dans une lettre du roi de Tyr et dans une proclamation découverte à Ugarit-Ras Shamra. Par ailleurs, de nombreuses lettres d'el-Amarna en provenance du nord de la Syrie, rapportent les campagnes successives de Salmanasar dans ce pays – il en cite lui-même 16 durant les 18 premières années de son règne. Salmanasar écrivit : « *J'ai mis sous mon influence la terre de Hatti jusqu'à ses frontières les plus éloignées* ». Il dit aussi : « *J'ai reçu des présents de tous les rois de Hatti*[854] ». Il cite les noms des nombreuses villes qu'il incendia. Des vestiges de la conflagration sont en effet toujours visibles dans les ruines d'Ugarit. D'après ses annales, ses armes « *glaçaient de terreur* » les rois de la terre d'Amuru qui s'en plaignirent dans de nombreuses lettres.

Les villes et les princes informaient le pharaon de l'approche de l'envahisseur. Ils sont catalogués, dans les annales de Salmanasar, comme ceux qui, avec l'assistance de l'Egypte (Musri), le combattirent durant la 6e année de son règne. Ils se dressèrent aussi contre lui au cours de sa 11e année, et une fois de plus dans sa 14e année. Le commandant de cette coalition, Biridri (selon les annales assyrien-

[854] Luckenbill, *Records of Assyria*, I, Sec. 563.

nes, ou Biridria dans les lettres, orthographié aussi Biridi) envoya nombre de comptes-rendus militaires au pharaon à propos de ses préparatifs de défense contre les assaillants.

La dernière lettre du roi de Tyr rapporte que, dans sa 18e année de règne, Salmanasar réduisit les villes de Tyr et Sidon à un statut tributaire, ce qui provoqua le départ de leur population qui s'enfuit par voie maritime à la recherche d'un havre de paix. Au cours de cette même année, Salmanasar attaqua également Hazaël, agression confirmée par une des premières annales assyriennes et une lettre d'Hazaël (Aziru). Selon ces mêmes lettres et annales, Hazaël était stationné dans l'Anti-Liban (Senir). De plus, les lettres font état des guerres du roi de Hatti (Salmanasar) en Mésopotamie. D'autre part, il faut signaler que les cadeaux en or et les animaux rares envoyés d'Egypte sont non seulement décrits dans les lettres d'el-Amarna mais aussi exhibés sur l'obélisque de Salmanasar.

~ Idiomes des lettres d'el-Amarna

Les lettres d'el-Amarna furent écrites en caractères cunéiformes et en babylonien (akkadien), émaillées de nombreux « *idiomes syriens* ». Elles ont été rédigées sous le règne de Josaphat, roi de Jérusalem. Selon notre attente, leurs modes d'expression, une caractéristique propre à chaque pays et à chaque époque, devaient ressembler aux figures de style des premiers Livres des Prophètes, car, seule, une centaine d'années séparent Josaphat d'Amos. Les similitudes d'expression entre les lettres d'el-Amarna envoyées de Palestine et celles des prophètes et psalmistes ne passèrent pas inaperçues. Des tournures de phrases identiques furent détectées et soulignées. En voici quelques exemples.

La loyauté est exprimée par ces mots : « *offrir sa nuque au joug du roi et la courber* » dans la lettre de Yakhtiri (Iahtiri) et Baal-Miir, ainsi que dans *Jérémie* 27:11. La soumission à l'ennemi est décrite ainsi : « *manger la poussière de tes pieds* » dans une missive d'un homme d'Irqata, ainsi que dans *Isaïe* 49:23. « *La face* » du roi se tourne contre un homme, ou encore, le roi « *jette à terre* » la face d'un homme ou encore « *il le lance*

au creux de la fronde » – d'après les lettres de Rib-Addi (Achab), la *Genèse* 19:21 et *Samuel* 25:29. Ri-Addi tourne « *sa face amicalement vers le roi* » ; « *il a dirigé sa face vers la gloire du roi, afin de voir sa majesté pleine de grâces* ». Nous reconnaissons aussitôt les concepts bibliques de « *face* » et « *présence* ».

L'hymne d'Ikhnaton (Akhenaton) du *Psaume* 104 ou du *Psaume* 139:7, est suggéré par Tari dans sa Lettre 264 : « *scrute-nous, connais notre cœur ! Nos yeux se lèvent vers toi. Si nous escaladons les cieux* [shamema] *ou si nous descendons sous terre, tu tiens notre tête* [rushunu] *dans tes mains* ».

L'expression « *l'escabeau de tes pieds* » se trouve dans une lettre et dans le *Psaume* 110. Akhi-Yawi écrivit à la manière de *Jérémie* 4:19 : « *Tu es un frère et l'amour est dans tes entrailles et dans ton cœur* ». Par ailleurs « *La ville pleure, ses larmes coulent et personne ne nous tend la main* » – ces mots notés par les hommes de Dunip (Tunip) évoquent pour nous les *Lamentations* 1:2 et *Isaïe* 42:6.

Quand Ri-Addi en appelle au grand nom du pharaon, il s'agit d'une locution utilisée également dans le *Deutéronome* 9:27 et dans *Josué* 7:9. Quand il veut dire qu'il confessa ses fautes, il utilise les mots « *démasquer ses forfaits*[855] » une expression citée dans les *Proverbes* 28:13 ; quand il écrit qu'il mourra « *si on ne change pas le cœur* » du roi, il use de la tournure citée dans *I Samuel* 10:9 et *Ezéchiel* 11:19. Le roi de Jérusalem écrivit au pharaon que « *puisque son nom est sur Jérusalem pour toujours, la ville ne saurait être négligée* » ce qui rappelle un passage de *Jérémie* 14:9. Le roi nota encore « *Vois, le nom du roi, mon seigneur brille du levant au couchant* » dont on trouve le parallèle dans *Malachie* 1:11.

A la lecture de ces comparaisons, un universitaire constata : « *les expressions lyriques de Rib-Addi et Abdi-Khiba sont les premiers exemples de lamentation manifestés par les anciens israélites qui en appelaient, non pas à un divin roi d'Egypte, leur suzerain, mais à Yahvé*[856] ». Par ces mots, l'auteur ne transmit qu'une demi-vérité. Il accentua la similitude des expressions, et il eut raison. Mais, soumis à la chronologie classique, il consi-

[855] Lettre 137.
[856] S.A. Cook, dans *Cambridge Ancient History*, II, 338.

déra ces locutions comme une preuve que les Cananéens, 700 ou 800 ans avant les prophètes et scribes israélites, utilisaient déjà les mêmes expressions insolites – et il eut tort.

L'hypothétique héritage de la culture artistique et littéraire cananéenne s'avère être, en réalité, une création israélite. Les preuves d'un prolongement de cette culture en Palestine (avant et après la conquête des Israélites) s'évanouissent. A cette liste de comparaisons, nous pouvons ajouter des expressions identiques, à la fois dans les lettres, les dialogues et les monologues des *Livres des Rois* et des *Chroniques*. Elles furent toutes confrontées dans les pages précédentes traitant de la période d'Achab et Josaphat. On compara même les tournures de style de Josaphat avec celles du roi de Jérusalem, les expressions d'Achab dans les Ecritures avec celles des lettres du roi de Sumur, et nous avons même découvert que toutes les phrases du dialogue biblique d'Hazaël ont perduré dans les lettres d'Aziru et celles qui le concernent.

Il serait facile d'étendre cette collection, car tous les monologues et dialogues des chapitres adéquats des *Rois* et des *Chroniques* présentent des tournures de phrases identiques à celles des lettres d'el-Amarna. La forme de respect classique, telle que « *le roi, mon seigneur* », « *mon père* », « *ton fils* », « *ton frère* » ; des expressions originales telles que « *Mais comment, ton serviteur, ce chien, peut-il faire de telles choses*[857] ? » ou « *sur toi se porte nos regards*[858] » ; et des locutions communes telle que « *tu l'as laissé s'échapper de tes mains*[859] » trouvées dans les lettres d'El Amarna et dans les chapitres des *Rois* et des *Chroniques* concernant la même période.

L'art d'écrire sur l'argile était fort développé sous Achab et Josaphat ainsi que l'échange de lettres. Jézabel interpella ainsi les anciens de Jézreel, en les invitant à trouver des faux témoins contre Nabot. Ben-Hadad fit parvenir un courrier au roi d'Israël, lui demandant de guérir Naaman.

[857] « *Le Chien* » signifie aussi un prostitué mâle. Voir Deutéronome 23:18. L'expression, « *ton serviteur est-il un chien pour ne pas faire* » se trouve aussi dans les lettres de Lachish, le moderne Tell ed Duweir, dans le sud de la Palestine. Ces lettres furent rédigées peu de temps avant la destruction du premier Temple.
[858] II Chroniques 20:12 paroles de Josaphat.
[859] I Rois 20:42.

Jéhu, après le succès de sa conspiration à Jezreel, envoya par deux fois des missives aux anciens de Samarie. Les lettres d'el-Amarna nous prouvent à l'évidence que l'emploi de scribes et la correspondance écrite était très répandue à cette époque et que, dans la Palestine d'Achab et Josaphat, les scribes, outre l'hébreu, lisaient et écrivaient les caractères cunéiformes sumériens/assyriens. La théorie avancée au début de ce siècle[860] se trouve ainsi confirmée : on écrivait le cunéiforme en Palestine à l'époque des annales qui furent plus tard utilisées par les rédacteurs des textes bibliques.

Les fouilles du palais de Samarie mirent à la lumière deux tablettes cunéiformes. L'une d'elle contient ces mots « *ordonne à Abiahi, le gouverneur des villes, de fournir 6 bœufs et 12 moutons* ». L'autre est presque totalement illisible. Elles sont toutes deux marquées d'un sceau hébreu[861]. Un scribe hébreu les a sans doute écrites. Leur date exacte est inconnue : le palais ayant été construit tout au début du IX^e^ siècle et détruit vers la fin du VIII^e^.

~ L'époque de l'Ivoire

C'est avec justesse qu'on pourrait nommer la période des lettres d'el-Amarna « *l'âge de l'ivoire* ». Après l'or, l'aspiration de toutes les époques, les objets en ivoire furent extrêmement convoités.

Ils sont, avec le lapis-lazuli, les présents royaux les plus souvent cités. Les rois d'Asie envoyèrent du lapis-lazuli aux pharaons Aménophis III et Akhenaton ; en retour, ils réclamèrent des figurines en ivoire mais surtout des meubles incrustés d'ivoire.

Aménophis III écrivit au roi d'Arzawa en Asie Mineure : « *J'ai expédié... Dix sièges en ébène incrustés d'ivoire*[862] ».

Et Tushratta, roi de Mitanni, s'adressa ainsi à Aménophis III « *et que mon frère m'envoie trois statues d'ivoire* ». Burraburiash, demanda depuis Babylone, des objets en ivoire :

---

[860] H. Winckler « Der Gebrauch der Keilschrift bei den Juden » *Altorientalische Forshungen*,III, 1902, Part I, 165; E. Naville, *Archaelogy of the Old Testament* London, 1913; Benzinger, *Hebräische Archaelogy* , 2 ed., 1907, p.176. Jeremias, *Das Alte Testament im Lichte des alten Orients*, p. 263.
[861] Reisner, Fisher, et Lyon, *Harvard Excavations at Samarie*, I, 247.
[862] Lettre 31.

Lettre 11 : *Ordonne que des arbres d'ivoire soient faits et colorés ! que les plantes des champs soient fabriquées en ivoire et colorées... et envoie-les moi !*

La liste des cadeaux envoyés par Aménophis IV (ou Akhenaton) à Burriaburiash expose « *l'âge de l'ivoire* » aux yeux du lecteur. En voici un passage :

Lettre 14 : *Huit umninu d'ébène incrusté d'ivoire.*
Deux umninu d'ébène incrusté d'ivoire...
—— d'ébène incrusté d'ivoire.
Six pattes d'animal en ivoire ——
Neuf plantes en ivoire,
Dix—— qui soient —— en ivoire ——
Vingt neuf vases à huile en forme de concombre en ivoire —
Dix neuf gasu d'ivoire ——
Dix neuf pectoraux en ivoire ——
Treize umninu d'ivoire ——
Trois pour la tête, en ivoire ——
Trois bols en ivoire ——
Trois récipients destinés à l'huile de boeuf, en ivoire ——
Trois dushahu —— à huile, en ivoire——
En ivoire ... en ivoire ... en ivoire ...

L'étude actuelle prouve amplement que le roi Achab fut contemporain à la fois d'Aménophis III et d'Akhenaton, que Samarie fut construite avec l'aide du pharaon d'Egypte et qu'une maison en ivoire y fut même édifiée :

I Rois 22:39 : *La suite des actions d'Achab, tout ce qu'il a fait, la maison d'ivoire qu'il construisit, cela n'est-il pas écrit au Livre des Annales des rois d'Israël ?*

Quelques générations après Achab, Amos prophétisa au sujet d'Israël et de Samarie, la capitale et ses palais :

Amos 3:15 : *Je frapperai la maison d'hiver avec la maison d'été ; et les maisons d'ivoire seront détruites.*

Et de nouveau, il voua aux gémonies « *ceux qui prennent leurs aises dans Sion, et font confiance aux collines de Samarie* » :

Amos 6:4 : *Ceux qui s'étendent sur des lits d'ivoire et se vautrent sur leurs couches... qui chantent au son des violes.*

Les premiers archéologues crurent que la maison et les lits d'ivoire étaient des inventions poétiques dues aux auteurs des Ecritures[863]. Mais « *des centaines de fragments d'ivoire*[864] » furent récemment mis au jour sur le site de l'antique Samarie. On les identifia comme des bijoux, des parcelles de meubles et des œuvres ornementales[865]. On a pu les dater avec exactitude de l'époque d'Achab. Des fragments d'ivoire portant des inscriptions hébraïques témoignent du bien fondé de notre conclusion : en comparant ces textes avec ceux de la stèle de Mesha, on constate qu'il sont issus d'une seule et même période[866]. Les archéologues jugèrent bon d'écrire : « *Aucune trouvaille ne nous en apprit autant sur l'expression artistique de la monarchie israélite*[867] ». Des motifs égyptiens décorent certains objets, la double couronne, clairement ciselée, orne plusieurs assiettes[868].

Un spécialiste de la Bible s'attendrait à trouver des dessins assyriens en relation avec la prépondérance assyrienne au nord de la Syrie au IX^e^ siècle avant notre ère et non pas la prédominance de l'influence artistique de l'Egypte à une époque où, selon la chronologie, les arts n'étaient pas appréciés des ignobles successeurs de Shoshenk (Sosenk) dans l'Egypte de la XXII^e^ dynastie, longtemps après la brillante XVIII^e^ dynastie. Les archéologues de Samarie furent surpris : « *Le fait que la présence assyrienne n'est décelable sur aucun de nos ivoires, est significatif* » alors que « *par ailleurs, l'influence de l'Egypte est omniprésente*[869] ».

En synchronisant la période d'Akhenaton avec celle d'Achab, nous réalisons que le rôle de l'Egypte joué à Samarie à l'époque des lettres d'el-Amarna explique la présence de motifs et de meubles de style égyptiens. Nous sommes même capables de comparer les ivoires trouvés à

[863] Voir Reisner, Fisher et Lyon, *Harvard Excavations at Samarie*, p.61.
[864] Crowfoot et Crowfoot, *Ivoires tardifs*, p.2.
[865] Ibid., p.55.
[866] Subenik, ibid.: « *Les conclusions de cet examen nous conduisent à dire que les ivoires de Samarie sont, de même que ceux de Arslan Tash, du IXe siècle,et plus tardifs que les ostraca (coquillages) de Samarie* ».
[867] Crowfood et Crowfood, *Early Ivories*,p. 49.
[868] Cand Crowfoot, *Early Ivories*, p.23.
[869] Ibid., p. 49.

Samarie avec ceux de l'Egypte au temps d'Akhenaton. On découvrit à Samarie des *« Personnages ailés de forme humaine »*, *« des personnages ailés en relief sur les ivoires... imitent les modèles égyptiens. En effet, des déesses tutélaires de ce type se tiennent aux quatre angles du tombeau de Toutankhamon*[870]*»*. Trois sphinx ailés à têtes humaines furent aussi découverts à Samarie, et là encore, on ne put que s'incliner devant leur parfaite similitude avec le lion à tête humaine de la tombe de Toutankhamon[871]. Ce dernier était un gendre d'Akhenaton. La présence de personnages semblables sur son sarcophage et dans la Samarie d'Achab ne me surprend pas.

En observant le style des décorations sur les ivoires, les archéologues reconnurent l'influence de l'art égyptien mais s'imaginèrent qu'à l'époque d'Achab, on restaura les anciens objets d'art. Ainsi, Samarie après 600 ans d'oubli, aurait ressucité *« l'Egypte d'hier »*. Dans ces mêmes décorations des ivoires samariens, on put aussi reconnaître des motifs chers aux Ecritures, tels que des palmiers : *« entre un chérubin et un chérubin*[872]*»*. *« Certaines de ces silhouettes* [sur les ivoires de Samarie]... *étaient semblables à celles gravées sur la Maison du Seigneur à Jérusalem*[873]*»*. Nous pouvons donc conclure que le style des ornements du Temple de Jérusalem représente un stade intermédiaire entre deux influences successives et que *« le modèle remonte en fait à l'art égyptien de la XVIII^e^ dynastie*[874]*»*.

On peut discuter de l'origine de ce style, soit l'égyptienne, soit la palestinienne. Une influence réciproque a pu évidemment inspirer les sujets de décoration. Un fait incontournable cependant remet en question toutes les études comparatives de l'art en Egypte-Palestine : la XVIII^e^ dynastie gouverna à partir des jours de Saül jusqu'à Jéhu, et les grands temples de Louxor et Karnak, œuvres de Touthmosis III et Aménophis III, furent édifiés non pas avant, mais après le temple de Jérusalem.

Sous Salomon, l'ivoire était importé de contrées éloignées, de même que l'argent, les singes et les perroquets.

---

[870] Ibid., p.18.
[871] H. Carter, *The Tomb of Tut-ankh-Amen*, Londres, 1923-33, Vol. II.
[872] Ezéchiel 41:18.
[873] Crowfoot and Crowfoot, *Early Ivories*, p. 53.
[874] Ibid., p.34.

De Palestine, tout était ensuite exporté en Egypte. C'est aussi de Palestine que la reine Hatshepsout rapporta de l'ivoire, ce que les bas-reliefs de Pount exposent et décrivent à la fois. Touthmosis III conquit Meggido, le soumit au pillage et, selon ses annales, s'appropria, outre d'autres larcins « *six grandes tables et six sièges en ivoire* ». A Jérusalem, le pharaon s'empara, selon les sources hébraïques (II Chroniques 9:17, 12:9) « *du grand trône d'ivoire plaqué d'or fin* ». De plus, au cours de sa 8e campagne, Touthmosis III leva un tribut comprenant « *de la vaisselle enrichie d'ivoire* ». Les listes d'objets exigés comme impôts à Pount, la Terre de Dieu ou Rezenu (Palestine) citent fréquemment des défenses en ivoire (le 16e inventaire nous apprend que les chefs de Rezenu livrèrent 18 défenses et la 13e liste nous signale, parmi les meubles, des tables en ivoire). Après avoir renforcé sa flotte par l'adjonction des navires phéniciens, il envoya ses bateaux collecter les impôts et, ainsi que le fit Hatshepsout avant lui, il utilisa la voie maritime pour le transport de l'ivoire de Palestine en Egypte.

C'est à cette époque que l'art de travailler l'ivoire fut transféré en Egypte. Dans le tombeau de Rekhmire, un vizir de Touthmosis III, des ouvriers de Palestine sont représentés « *occupés à façonner des coffres en ivoire* ». Ce sont des artisans expatriés. Samarie, construite quelques décennies plus tard, devint un centre industriel de l'ivoire, travaillant surtout avec l'Egypte. De nombreux fragments d'ivoire exhumés à Samarie et décorés de motifs égyptiens, sont inachevés. Par ailleurs, des pigments[875] permettent de teindre l'ivoire de diverses couleurs. De l'ivoire teinté fut découvert dans la tombe de Toutankhamon. Burraburiash, dans une des lettres d'el-Amarna, parle d'ivoire coloré. Les tablettes d'el-Amarna mentionnent des meubles et objets variés, délivrés en Asie Mineure, Chypre, Assyrie et autres régions de l'Asie occidentale. On y découvrit des objets similaires à ceux de Samarie.

Au siècle dernier, des plaquettes incrustées de sujets égyptiens furent déterrées en Mésopotamie. Quand les ivoi-

[875] Homère, dans l'*Iliade*, IV, 141-42, parle des femmes Cariennes qui teignent l'ivoire en rouge.

res de Samarie furent exhumés, on les salua comme apparentés à ceux qu'on avait trouvés dans le palais de Nemrod et ailleurs, c'est-à-dire des ivoires qui

> « *peuvent provenir du même atelier que ceux de Samarie, furent découverts par Layard dans le palais du nord ouest de Nemrod ; quelques exemplaires isolés proviennent d'autres sites*[876] ».

Des ivoires semblables à ceux de Samarie furent retrouvés un peu partout, associés parfois à des objets égyptiens de la XVIII[e] dynastie. Megiddo en révéla un grand nombre. Bien que les ivoires de Samarie et de Megiddo présentent des modèles exactement semblables et de même facture artisanale, ils furent attribués à deux périodes différentes[877]. De façon identique, d'autres ivoires découverts par des archéologues furent affectés soit à la période écoulée sous la XVIII[e] dynastie (les XV[e] et XIV[e] siècles), soit à celle des rois de Samarie (les IX[e] et VIII[e] siècles[878]). La seconde époque fut donc, de ce fait, considérée comme l'âge de la copie des anciens styles égyptiens et la renaissance de l'antique artisanat. Mais il n'y eut qu'une seule et même période : les ivoires de la Samarie d'Achab et ceux du Thèbes de Toutankhamon sont les produits du seul et même âge d'or de l'art de l'ivoire.

~ Conclusions

Si un éventuel historien s'obstine à sauvegarder la construction traditionnelle de l'Histoire, s'il prétend que la correspondance d'el-Amarna fut échangée avec d'antiques princes cananéens, il sera contraint de maintenir que les événements cananéens tels qu'ils se sont produits alors, se sont renouvelés 500 ans plus tard à l'époque de Josaphat et d'Achab.

Cette théorie nécessite aussi de préserver diverses options : qu'une cité de Sumur existait déjà, dont aucun vestige ne subsiste, que cette ville aux murs fortifiés autour d'un palais royal fut fréquemment assiégée par un roi de

[876] Crowfoot and Crowfoot, *Early Ivories*, p. 9.
[877] Voir G. Loud, *The Megiddo Ivories*, Chicago, 1939.
[878] Ibid.

Damas en rivalités incessantes avec le roi de Sumur pour la conquête de nombreuses villes, que ces conflits perdurèrent de nombreuses décades ; que le roi de Sumur captura le roi de Damas mais le libéra ; qu'à l'occasion d'un siège de Sumur par le roi de Damas, la garde du gouverneur chassa l'armée Syrienne des murs de la ville ; que lors d'un autre siège de Sumur, l'armée Syrienne, croyant que les archers égyptiens arrivaient, leva le camp et s'enfuit – chaque détail étant l'image exacte de ce qui se produisit un demi millier d'années plus tard sous les murs de Samarie.

La construction traditionnelle de l'histoire implique aussi que le roi de Damas, à la tête d'une coalition de nombreux chefs arabes, réussit à fomenter la révolte d'un roi de Transjordanie, nommé Mesh, contre le roi de Sumur dont il était le vassal. A la suite de quoi, ce roi rebelle conquit des villes appartenant au roi de Sumur et humilia son peuple, comme au temps de la révolte de Mesha contre le roi de Samarie

Cette vision de l'histoire suppose encore que Rimuta fut la cause de la discorde entre les rois de Damas et de Sumur comme le fut Ramot à la seconde époque ; que le roi de Sumur possédait une résidence secondaire où il honorait une divinité dont le nom Baalith était identique à celui du dieu introduit par Jézabel, que le roi de Sumur toujours planta une vigne dans sa seconde demeure, comme le fit Achab dans le champs de Nabot ; également que le roi de Damas organisa de nombreux attentats contre le roi de Sumur, et que celui-ci, chaque fois, parvint à échapper à la mort, exactement comme le roi de Samarie de la seconde période ; enfin que le roi de Damas tomba gravement malade, et cependant ne mourut pas de mort naturelle mais de mort violente, comme le roi de Damas de la seconde période.

Cet historien hypothétique serait aussi contraint d'admettre que toutes ces coïncidences arrivèrent à une époque où la terre de Sumur était accablée par la sécheresse, les sources taries et la famine endémique ; il devrait également reconnaître que cette aridité dura plusieurs années, que le peuple mourait de faim, que des épidémies exterminaient

les animaux domestiques et que les habitants quittèrent le royaume des deux résidences – tout ce qui se produisit en fait dans la seconde période.

L'érudit devrait aussi convenir que les deux époques ne diffèrent absolument en rien et que chaque événement d'une période donnée possède son jumeau dans l'autre. La terre d'Edom était dirigée par un député du roi de Jérusalem – dans les deux cas. Des tribus venues d'aussi loin que le mont Seir envahirent la Transjordanie – dans les deux cas encore ; il aurait à admettre que la première période comme la seconde virent les envahisseurs menacer Jérusalem ce qui obligea les habitants à fuir ; que le roi de Jérusalem, à l'instar de Josaphat, des siècles plus tard, craignit que son peuple et lui-même fussent définitivement privés de leur héritage et exprima ses inquiétudes en termes similaires. Mais que tout s'arrangea quand les tribus du mont Seir et de Transjordanie, se dressèrent l'une contre l'autre, ainsi qu'elles le firent six siècles plus tard.

Il aurait encore été obligé d'admettre que les chefs militaires des rois cananéens de Jérusalem signaient leurs lettres des mêmes noms que les officiers de Josaphat, roi de Jérusalem, bien que ces patronymes fussent aussi particuliers et inhabituels que, par exemple, Iahzibada (Jehozabad) et « *fils de Zuchru* » (fils de Zichri) ou encore Addaia (Adaia), ou Adadanu (Adadani, Adna) à nouveau le premier des capitaines ; que le gouverneur de Sumur se nommait comme celui de Samarie de la période tardive (Amon) et que le gardien du palais de Sumur était appelé Arzaia à la manière du courtisan Arza du roi d'Israël.

A nouveau, nous observons qu'une certaine « *grande dame* » vivait dans la ville de Shunem (Shunama) et que déjà, dans la première période, à la suite d'un miracle, elle fut appelée Baalat-Nese. Nous constatons encore que le roi de Damas avait un gouverneur militaire (Naaman, Ianhama) dont les mains « *délivrèrent la Syrie* » et qui, tout d'abord, inspira une grande frayeur au roi de Sumur avant de devenir son ami, exactement comme le fit sa réincarnation 600 ans

plus tard. De plus, le roi de Damas, assassiné, eut un successeur nommé Aziru ou Azaru dont les actes furent identiques à ceux d'Hazaël de la seconde période : il opprima Sumur, conquit presque tout le royaume, incendia les forteresses et les villages du roi de Sumur et s'exprima même à l'aide d'expressions originales propres à Hazaël plus tard.

Cet historien devrait aussi affronter le fait qu'au cours de la seconde période, Irqata perdit à nouveau son roi, et que les rois Matinu-Bali et Aduni-Bali, sous le commandement de Biridri, défièrent le puissant envahisseur venu du nord, ce qui se produisit exactement de la même manière dans la première période quand Biridia (Biridi) assuma la responsabilité de conduire Irqata, la ville sans roi et les rois Mut-Balu et Aduna contre l'agresseur du nord. Dans les deux cas, cet attaquant était le roi d'Assyrie et le seigneur de Hatti. Dans ces deux occasions, il remporta la victoire sur la coalition des princes syriens et palestiniens renforcée des bataillons égyptiens. Par deux fois, Musri (l'Egypte) lui offrit des présents en signe de paix sous la forme d'animaux rares ou de leur copie. Mais à nouveau, nous trouvons Hazaël, le roi de Damas, en guerre contre lui entre le Liban et l'Hermon, à la manière d'Aziru dans la première période. Derechef, les rois de Tyr et Sidon, exténués par cet occupant, quittèrent leurs villes par bateaux, ainsi qu'ils le firent 600 ans plus tard.

Dans les deux périodes, l'art de l'ivoire était florissant et des motifs similaires furent exécutés : style et réalisation, caractérisant la première période, furent reproduits dans la seconde, si bien qu'on les prit pour des copies des objets d'art de la première époque. Dans ces deux cas, les architectes et les sculpteurs de pierre s'exprimèrent de façon identique (Megiddo, Samarie).

Durant ces deux laps de temps, on s'exprimait dans le même idiome hébreu.

Peut-on raisonnablement accepter une telle série de coïncidences ? Et si on les admet, est-ce uniquement pour voir les anciens problèmes se présenter de nouveau ? S'il

s'avérait que les Habiru fussent les Israélites, pourquoi ni le *Livre de Josué* qui relate la conquête de Canaan, ni les lettres d'el-Amarna, n'ont-ils conservé en commun aucun nom, ni aucun événement ?

~ A mi-chemin...

Au début de ce livre, j'avais soumis au lecteur le problème insoluble des connexions entre l'histoire des Israélites et celle des égyptiens. De ces deux nations antiques, l'une professe avoir eu des liens solides avec l'autre. En fait, le récit biblique se meut entre ombre et lumière dans le grand royaume du Nil. Par ailleurs, l'histoire égyptienne, dans ses nombreuses épigraphes, sur pierre ou papyrus, nie tout réel contact avec le royaume voisin du Jourdain. L'époque glorieuse de Salomon, si exaltée dans l'Ancien Testament, ne fut absolument pas signalée par les rois égyptiens, ni leurs scribes.

De plus, les événements importants de l'histoire israélite – leur esclavage en Egypte, bien que fort long, leur fuite dans des circonstances extraordinaires – sont totalement absentes de l'histoire classique égyptienne. Pour cette raison, on a débattu du moment de l'Exode au point de le situer à n'importe quel moment concevable du passé égyptien, du début du Nouvel Empire en – 1580, à de nombreux siècles ultérieurs. Cette incertitude concernant l'époque du séjour des fils d'Israël en Egypte et leur départ, est le résultat direct de l'absence de référence à ces événements. Le défaut d'information touchant les relations de voisinage de ces peuples durant la période couverte par les Ecritures accentue l'ambiguïté.

Nous avons tenté de résoudre le problème de concordance des histoires de ces deux peuples qui occupent une place importante dans l'histoire du monde antique. Le récit biblique de l'Exode contenant de fréquentes références à des catastrophes naturelles nous persuada de poursuivre notre étude. La logique voulut alors que nous compulsions les sources égyptiennes afin d'y découvrir d'éventuelles allusions à des troubles de la nature.

La recherche porta des fruits : selon le Papyrus Ipuwer de Leiden, une catastrophe naturelle éclata, suivie d'un bouleversement social ; ce récit comporte de nombreux détails concernant des épreuves identiques aux calamités de l'Exode racontées dans les Ecritures. D'autre part, les inscriptions du tombeau d'el-Arish citent une autre version du cataclysme accompagné d'un ouragan et d'une obscurité qui dura neuf jours ; y est aussi décrit la marche du pharaon avec son armée vers l'est de son royaume, où il mourut noyé dans un tourbillon. Enfin le nom de ce pharaon est cité sur un cartouche royal, ce qui prouve que l'histoire fut considérée authentique.

Si ces documents relatent un récit similaire à celui du *Livre de l'Exode*, nous pouvons alors établir une synchronicité entre l'histoire de ces deux anciennes nations. Mais, alors que nous avions l'espoir de solutionner ici l'énigme posée par la date de l'Exode dans l'histoire égyptienne, nous nous retrouvâmes en face d'un obstacle qui rendit cette question insignifiante. Peu importe le nombre des théories concernant la date de l'Exode, il ne vint à l'idée de personne que les Israélites auraient pu quitter l'Egypte la veille de l'arrivée des Hyksos. De ce fait, nous fûmes donc confrontés à un problème d'une magnitude autrement différente.

En effet, ou bien l'histoire égyptienne est beaucoup trop longue, ou bien l'histoire biblique est beaucoup trop courte. En conclusion, devons-nous rétrécir l'histoire égyptienne de quelques siècles « *fantômes* » ou allonger l'histoire biblique du même nombre de siècles « *perdus* » ?

Nous ne pouvions répondre à ces questions à moins de remonter loin en arrière à travers les siècles de l'histoire antique. Une voie nous permit de débuter notre voyage. Si les Israélites quittèrent vraiment l'Egypte la veille de l'invasion des Hyksos venant d'Asie, nous pourrions peut-être, par chance, trouver dans les Ecritures une référence à une rencontre, hors des frontières de l'Egypte, entre les enfants d'Israël et les envahisseurs. En fait, bien avant d'atteindre le mont Sinaï, les Israélites croisèrent des hordes d'Amaléci-

tes. Si nous consultons les anciens auteurs arabes, nous constatons que la tradition d'une tribu dominante en Arabie, les Amalécites qui envahirent l'Egypte et l'asservirent durant 400 ou 500 ans, est encore très vivante dans la littérature arabe héritée des siècles passés.

Si nous comparons point par point les hiéroglyphes égyptiens, les sources biblique hébraïques et post-bibliques, ainsi que les traditions autochtones des Arabes rapportées dans leurs textes médiévaux, nous sommes obligés de conclure que le temps de la domination des Hyksos en Egypte fut contemporain de l'époque des Juges dans l'histoire biblique.

Grâce à l'équation des Hyksos et des Amalécites, nous possédons un autre argument de poids pour faire coïncider la chute du Moyen Empire et l'Exode.

Nous avons ensuite examiné le moment historique où s'effondra la domination des Hyksos-Amalécites en Egypte et dans le Proche Orient. Alors qu'Ahmose faisait le siège d'Auaris, la forteresse Hyksos, une armée étrangère joua un rôle décisif. D'après certaines analogies trouvées dans le *Livre de Samuel*, le roi Saül, premier roi juif, fut sans aucun doute celui qui remporta la victoire sur les Amalécites à el-Arish. En nous appuyant sur de nombreuses preuves, nous pouvons donc établir qu'el-Arish occupait la position de l'ancienne Auaris.

David était contemporain d'Ahmose, fondateur de la XVIII^{e} dynastie, et d'Aménophis I ; Salomon l'était de Touthmosis I et d'Hatshepsout. Et nous découvrons que le célèbre voyage en Terre de Dieu et au pays de Pount fut en fait l'expédition en Palestine et Phénicie que la Bible dépeint comme étant la visite de la reine de Saba.

Ces nombreux détails ainsi comparés ont toujours démontré qu'ils coïncidaient point par point. Ceci nous conduit donc à la prochaine étape de notre cheminement : cinq ans après la mort de Salomon, le Temple de Jérusalem et son palais furent mis à sac par un pharaon. Touthmosis III succédait alors à Hatshepsout. Si nous étions sur la bonne

voie, des concordances évidentes devraient à nouveau être découvertes ici : on douta que Touthmosis III se soit livré au pillage des trésors du Temple et du palais de Jérusalem. Ce qu'il fit pourtant en réalité, car les représentations de son butin correspondent exactement, en nombre et diversité aux descriptions des richesses volées par un pharaon dans la cinquième année qui suivit la mort de Salomon.

D'après les sources bibliques et égyptiennes, le pharaon suivant envahit de nouveau la Palestine. Cette fois, cependant, l'expédition fut loin d'être une victoire.

Durant trois générations, les spécialistes de la Bible prouvèrent, à la pleine satisfaction de tous, qu'une grande partie des Ecritures était une œuvre tardive rédigée de nombreux siècles après les dates indiquées par les Ecritures elles-mêmes.

Ensuite, au cours des années 1930, avec la découverte des textes de Ras-Shamra, l'estimation fut revue dans une direction diamétralement opposée : les mêmes récits bibliques furent alors considérés comme un héritage de la culture cananéenne, 600 ans plus anciens que les textes bibliques. Cependant, la collecte de matériaux provenant des sources littéraires hébraïques de Ras-Shamra et de l'Egypte, nous convainquit que si la réduction de l'âge des textes bibliques, prose et vers compris, fut une erreur, l'actuelle remontée de leur ancienneté en est une autre.

En disant cela, nous nous avançons en fait au delà de ce que nous pouvons légitimement justifier : en effet, nous ne savons toujours pas laquelle des deux histoires, égyptienne ou israélite, doit être réajustée. Dans ce même esprit, nous avons remarqué que les histoires des autres peuples et pays antiques se sont synchronisées avec l'une ou l'autre des chronologies égyptienne ou israélite, et comment celles de Chypre, de Mycène et de Crète, en corrélation avec l'une ou l'autre de ces deux options, suscitèrent de la confusion en archéologie et en chronologie.

En trois chapitres consécutifs, nous avons démontré l'évidence historique de trois générations successives

d'abord en Egypte : Hatshepsout, Touthmosis III, Aménophis II ; et ensuite en Palestine : Salomon, Roboam, Asa ; et nous avons découvert entre eux des correspondances à toute épreuve.

Il se pourrait que, par accident, une période de l'Egypte ressemble de très près à une autre période et offre ainsi des bases à une fallacieuse coexistence, mais il est tout à fait impossible que trois générations consécutives en Egypte et dans la Palestine voisine, appartenant à deux périodes différentes, puissent présenter des concordances aussi cohérentes parmi tant de détails. Ce qui est d'autant plus saisissant, c'est que le choix de ces trois générations successives en Egypte et en Israël ne fut pas l'effet du hasard, mais nous fut imposée par les similitudes trouvées dans les premiers chapitres et les réflexions qu'elles suscitèrent. Nous avons, dès lors, minutieusement étudié d'une part, le temps de l'Exode et les siècles ultérieurs jusqu'à Saül, et d'autre part, les derniers jours du Moyen Empire en Egypte et les siècles suivants soumis à la tyrannie des Hyksos, jusqu'à la naissance du Nouvel Empire.

Ce serait en vérité un miracle si toutes ces coïncidences étaient purement accidentelles. Toute personne familière avec les théories de la probabilité sait qu'avec chaque coïncidence supplémentaire, les chances pour qu'une autre survienne s'amenuisent, ce qui n'est pas le fait d'une progression arithmétique ou géométrique mais celui d'un ordre plus élevé ; la chance serait donc de un trillion ou un quadrillion contre un que tous les parallèles présentés dans les pages précédentes soient de simples coïncidences.

Les successeurs des trois générations consécutives situées en Egypte et en Palestine, furent d'une part Aménophis III et Akhenaton en Egypte, d'autre part Josaphat en Judée et Achab en Israël. Serait-ce un effet du hasard si la 4^{e} génération présentait aussi un schéma dans lequel les détails pourraient s'ordonner comme les pièces d'un puzzle. Les histoires de deux pays et les vicissitudes dans la vie de leurs dirigeants et de leurs peuples n'auraient pas dû fournir une complète similitude, et moins encore un synchronisme

parfait. Or il se trouve que dans cette 4e génération, les dirigeants et personnages importants d'un pays écrivirent des lettres à leurs homologues de l'autre pays et reçurent des réponses. Nous avons longuement démontré la concordance des événements survenus au cours de ces années de famine, de sièges, d'invasions venant de Transjordanie et des pressions militaires venant du nord. Cette suite de similitudes nous sécurise agréablement dans notre conviction que nous sommes sur la bonne voie. Cependant, le terme de notre voyage est encore loin. Malgré les nombreuses similitudes, coïncidences et ajustages telle que la théorie des probabilités dont nous avons parlé, la certitude d'avoir éclairci les mystères de l'histoire ancienne n'est pas totalement garantie. Il s'avère encore nécessaire de prouver que les peuples antiques du Moyen Orient ne présentent plus, entre leurs histoires respectives, aucun problème de concordance.

Selon l'histoire israélite, nous avons devant nous le VIIIe siècle et les suivants. Où donc pourrons-nous placer la soi-disant XIXe dynastie, celle de Ramsès II et des autres rois célèbres ? Que ferons-nous du roi Hittite avec lequel Ramsès II signa un traité ? Où se trouve l'espace nécessaire aux XXe et XXIe dynasties, les dominations éthiopiennes et libyenne en Egypte ? Sans oublier toutes les autres, incluant la XXXe dynastie, celle qui s'éteignit peu avant l'arrivée d'Alexandre ? Les investigations faites jusqu'ici ne seront valables que si nous parvenons à atteindre sans encombre cette échéance de l'histoire : la fin de la dernière dynastie native d'Egypte. Pour cela, nous devons résoudre les problèmes archéologiques, historiques et chronologiques qui nous attendent dans les siècles suivants. Grâce au fil d'Ariane pris aux mains d'Ipuwer, nous pourrons avancer jusqu'à ce que les histoires des diverses nations de l'Antiquité soient en harmonie les unes avec les autres. En cas d'échec, les coïncidences présentées ici seraient considérées comme des miracles, car elles sont trop nombreuses et trop surprenantes pour que le hasard en soit l'auteur. Il est donc plus logique d'assumer que notre objectif, la révision complète de l'histoire ancienne, sera le fruit d'un travail sérieux.

Remerciements

En composant cette reconstruction, j'ai contracté une dette non seulement envers les archéologues qui depuis plus d'un siècle ont effectué des fouilles pénibles en de nombreux lieux de l'ancien Orient, mais aussi vis-à-vis des générations de philologues qui ont étudié les textes anciens et des universitaires qui ont facilité le travail de recherche en collectant et classant les matériaux.

Je suis reconnaissant au Dr. Walter Federn de l'Institut d'Asie à New York qui s'est toujours empressé de m'aider avec son inégalable connaissance de la littérature égyptienne. Je lui suis d'autant plus obligé qu'il n'a jamais soutenu ma thèse. Il lui fallut plus de six ans pour concéder que l'histoire conventionnelle n'est pas construite sur des fondations inébranlables. Ses arguments ont été un stimulus permanent pour moi m'incitant à réunir de plus en plus de preuves, à rassembler de plus en plus de matériaux historiques, jusqu'à ce que le livre ait atteint sa forme actuelle. Ses critiques ont toujours été constructives.

Je dois aussi beaucoup au Dr. Robert H. Pfeiffer, autorité incontestée en matière de connaissance biblique. Mandaté par Harvard, il dirigea les fouilles de Nuzi, conservateur à l'Université de Harvard, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Boston, éditeur du *Journal de Littérature Biblique* (1943-47) et auteur d'une brillante étude sur l'Ancien Testament, il est éminemment qualifié pour prononcer un jugement. Au cours de l'été 1942, alors que le manuscrit en était à sa première ébauche, il lut *Le Désordre des Siècles* et me suggéra de tenter de défendre ma thèse à l'aide des œuvres d'art archéologiques. Je suivis son conseil et le second volume de cet ouvrage contient des chapitres sur « *Céramiques et Chronologie* » et « *Métallurgie et Chronologie* », en addition aux nombreux articles épars traitant des problèmes de l'art ancien, paléographique et archéologie stratigraphique. Il lut

aussi des essais ultérieurs et exprima un grand intérêt pour les progrès de mon travail. N'étant ni un supporter ni un détracteur de ma thèse, il conserva un esprit ouvert, sachant que seule une discussion libre et objective pourrait en clarifier l'issue. Ni lui, ni le Dr. Federn, ni aucun autre ne partage de responsabilité, quelle qu'elle soit, dans les déclarations de ce livre.

Le Professeur J. Garstang, archéologue à Jéricho, prit connaissance d'une ébauche du premier chapitre. Il conclut que le récit égyptien des plaies décrit dans ce livre, et les passages bibliques ayant trait aux mêmes plaies sont tellement similaires qu'ils doivent avoir une origine commune.

Le Dr. Gelb et le défunt Dr. Feigin, tous deux de l'Institut Oriental de l'Université de Chicago, répondirent gracieusement à mes questions sans être informés de la thèse de mon travail. Dr. Gordon du Collège Dropsie fut assez aimable pour répondre à de nombreuses questions dans ce domaine. Je leur exprime toute ma reconnaissance. Dr. Horace M. Kallen, professeur et Doyen de la Faculté de la Nouvelle Ecole de Recherche Sociale m'accorda un appui moral sans faille durant toutes ces années car il savait dans quelles bizarreries je devais travailler et les obstacles que je rencontrerais. J'eus la chance d'avoir le soutien de Mlle Marion Kuhn, qui étudia plusieurs fois le manuscrit entier avec grand soin et proposa de nombreuses améliorations de style.

Table des Matières

5 Préface
11 Introduction
15 Chronologies des historiens officiels
16 Cartes originales
21 Chapitre 1: A la recherche d'un lien entre l'histoire de l'Egypte et celle d'Israël
21 Deux Terres et Leur Passé - 25 Quelle est la date historique de l'Exode ? - 32 Plaies et Présages - 39 Cataclysme - 41 Un Egyptien, témoin oculaire des Plaies - 44 L'Egypte et le Cataclysme - 48 La Dernière Nuit avant l'Exode - 51 Premier Né ou Elu - 53 Révolte et Fuite - 56 L'Invasion de l'Egypte par les Hyksos - 58 Pi-ha-Khiroth - 64 Le Papyrus de l'Ermitage - 66 Deux Questions se posent - 69 La Crête
72 Chapitre 2: Les Hyksos
72 Qui étaient les Hyksos ? - 74 Les Israélites Rencontrent les Hyksos - 77 Le Cataclysme en Arabie - 80 Les Pharaons Amalécites selon les traditions Arabes - 83 Les Hyksos en Egypte - 85 Malakhei-Roim Rois-Bergers - 87 La Palestine sous la domination des Hyksos - 91 Durée de la Période Hyksos - 92 L'Expulsion des Hyksos dans les Annales Egyptiennes et Hébraïques - 96 La Retraite des Hyksos à Iduma - 101 La reine Tahpenes - 102 L'Emplacement d'Auaris - 104 Parallèles entre Hyksos et Amalécites - 108 Comment la Confusion des Hyksos et des Israélites correspond au début de l'anti-sémitisme - 113 L'Equilibre de l'Histoire du Monde
117 Chapitre 3: La reine de Saba
117 Deux Souverains - 119 D'où venait la reine de Saba ? - 122 Où donc se rendit la reine Hatshepsout ? - 126 La Route de Thèbes à Jérusalem - 127 Paruah rencontre le héraut de la reine - 129 Hatshepsout conduit l'expédition en Terre Sainte - 132 La glorieuse région de

la Terre de Dieu - 135 Les Désirs de la reine de Saba - 144 Les Navires sont Arrivés à Thèbes - 144 Les Terrasses aux Arbres d'Algummim - 148 Imitation du Temple et de son Service - 150 L'Origine des mots « Pontife » et « Pount » - 153 Make-da et Make-ra - 157 Hatshepsout visita-t-elle la terre de la reine de Saba ?

160 Chapitre 4: Le Temple de Jérusalem

160 Thoutmosis III prépare la destruction du Temple de Jérusalem - 165 Thoutmosis III envahit la Palestine - 167 Kadesh en Juda - 171 Les Vases et le Mobilier du Temple de Salomon - 183 Collections zoologique et botanique de Palestine - 186 Genoubath, roi d'Edom - 188 Princesse Ano - 188 La stupéfiante civilisation - 190 La Terre de Dieu et Rezenu - 194 Sosenk - 196 Résumé

199 Chapitre 5: Ras Shamra

199 Le Calendrier de la Culture minoenne et mycénienne - 202 Les chambres Funéraires - 204 Eléments Grecs dans les textes de Ras Shamra - 207 Eléments Hébreux. Parallèle entre deux cités et deux époques - 213 La Critique de la Bible et les documents de Ras Shamra - 216 Troglodytes ou Cariens ? - 221 Le langage des Cariens - 225 Aménophis II - 231 Le Poème de Keret - 239 La Fin d'Ugarit - 240 Echos Tardifs

242 Chapitre 6: Les Lettres d'el-Amarna

242 Les lettres d'el-Amarna et l'époque où on les écrivit - 249 Jerusalem, Samarie et Jezreel - 252 Les cinq rois - 258 Les lettres des capitaines de Josaphat - 261 Adaia, le Député - 262 Les princes des villes - 263 Amon, le Gouverneur de Samarie - 265 Le Premier Siège de Samarie par le roi de Damas - 269 La capture et la libération du roi de Damas par le roi de Samarie - 271 Navires, chefs de clans, ou légions ? - 273 Le roi de Samarie cherche un allié contre le roi de Damas - 274 Achab ou Jéhoram: deux versions dans les Ecritures

281 Chapitre 7: Les Lettres d'el-Armana (suite)

281 Famine - 286 La Rebellion de Mesha - 290 La « *Grande Indignation* » : une Reconstruction de la partie mystérieuse absente de la Stèle de Mesha - 295 Arza, le

courtisan - 296 Jérusalem en Péril - 300 La révolte des Sodomites - 301 Le second siège de Samarie - 303 Naaman, plénipotentiaire en Syrie - 307 Les Lettres de la « *Grande Femme de Shunem* » - 309 Le roi de Damas conspire contre la vie du roi de Samarie - 310 Le roi de Damas assassiné alors qu'il est malade - 312 Hazaël « *le Chien* » brûle les forteresses d'Israël - 316 Les Dernières Lettres d'Achab

320 Chapitre 8: Les Lettres d'el-Amarna (Conclusion)
320 Iarimuta - 322 Samarie/Sumur sous l'oligarchie - 323 Sumur la « *Ville Royale* » - 325 Salmanasar III expulse le roi Nikmed - 331 Salmanasar III est attaqué par une coalition syrienne sous les ordres de Biridri (Biridria), le commandant de Megiddo - 326 Salmanasar III envahit la terre d'Amuru et affronte le roi de Damas - 333 Les Phéniciens partent à la recherche d'une nouvelle demeure - 336 Qui fut le redoutable *Roi de Hatti* de la correspondance d'el-Amarna ? - 340 Idiomes des Lettres d'el-Amarna - 343 L'Epoque de l'Ivoire - 348 Conclusions - 352 A mi-chemin...

358 Remerciements

Illustrations

20 Illustration: Hatchepsout
46 Illustration: Une page du Papyrus d'Ipuwer
138 Illustration: Présentation des cadeaux
142 Illustration: L'armement des bateaux égyptiens
146 Illustration: Les arbres Almuggim
176 Illustration: Photo de la vaisselle sacrée du Temple de Jérusalem
178 Illustration: Le détail des fournitures et de la vaisselle

VOUS AVEZ AIMÉ CE LIVRE ?

VOUS ALLEZ PARTICULIÈREMENT AIMER

« Mondes en Collision » + « Les Grands Bouleversements Terrestres »

Les livres extraordinaires du Dr Immanuel Velikovsky

Plusieurs chapitres en ligne de chaque livre :
www.jardindeslivres.com

Est-il exact que la Terre a été bouleversée par des cataclysmes sans précédent ? Comment explique-t-on la présence de mammouth en Sibérie alors que leur examen prouve qu'ils vivaient dans un climat tempéré ? Et pourquoi ont-ils tous été décimés d'un seul coup ? D'où viennent les palmiers retrouvés dans les pôles ? Pourquoi 2000 ans avant J-C, les astronomes ne dessinaient-ils jamais la planète Vénus? Comment expliquer le mythe grec de la « Naissance de Vénus » si merveilleusement illustré par Botticelli ? Pourquoi les romains disaient-ils qu'Athéna est née de Jupiter pour aller se battre avec Mars ? Pourquoi les océans se sont-ils massivement déplacés et les jungles transformées en désert ? Comment expliquer que le papyrus égyptien Ipuwer, en plus des textes aztèques, chinois et mayas, confirment ce que la Bible présente sous forme des dix plaies d'Egypte ? Pourquoi les scientifiques enregistrent-ils des inversions de polarité dans les rochers anciens ? Et pourquoi cet ouvrage est-il le plus combattu de tous les temps ?

Dans ce livre, le plus censuré de l'histoire de l'édition moderne, le Dr Immanuel Velikovsky répond de manière si révolutionnaire qu'on en ressort avec le choc intellectuel de sa vie car le travail de cet homme, reconnu maintenant comme l'un des plus grands génies du XX^{e} siècle, a osé aborder ce que notre amnésie collective veut à tout prix oublier : *« Je trouve la concentration de légendes accumulées par Immanuel Velikovsky stupéfiante. Si 20% des concordances légendaires sont réelles, il y a quelque chose d'important à expliquer »* **Dr Carl Sagan**

Cette édition contient la biographie de Velikovsky, l'histoire du livre, des documents, des listes, une liste de ses découvertes incroyables - confirmées depuis par les sondes spatiales - et bien-sûr le « Mondes en collision » lui-même, avec les sources.

Revue de Presse

(quelques extraits de 1950 jusqu'à 2003 sur plus de 250.000 articles avec l'analyse de **Robert Rickard parue dans « Fortean Times »**)

« Un tremblement de terre littéraire » **New York Times** « Le Dr Velikovsky a rassemblé dans un travail monumental, des preuves issues

des premières civilisations sur les cataclysmes gigantesques ayant touché la Terre en 2000 et 1000 ans avant J.C. (...) Un panorama stupéfiant d'histoires terrestres et humaines. (...) Un ouvrage magnifique » **New York Herald Tribune** « Si le Dr Velikovsky a raison, ses livres sont la plus grande contribution jamais faite aux études des civilisations anciennes » **Dr Robert H. Pfeiffer, Harvard University** « "*Mondes en Collision*" n'est que mensonges et rien que des mensonges. - Question : *Vous l'avez lu* ? - Non, je n'ai pas lu ce livre, et je ne le lirai jamais ! » **Dean MacLaughlin, Harvard University** « Aussi fascinant qu'un roman de Jules Verne... » **Reader's Digest** « Ridicule » **Times magazine** « Si vous voulez un choc intellectuel, lisez "*Mondes en Collision*" du Dr Immanuel Velikovsky » **Book of the Month Club News** « Ce livre aura un effet explosif dans le monde scientifique » **This Week** « Excitant, étonnant, surprenant, incroyable et certainement une histoire révolutionnaire de l'Univers » **Dallas Times Herald** « Ce livre pourrait affecter la manière de penser de ce siècle » **Louisville Courier Journal** « Un livre étrange et merveilleux » **Detroit News** « Gigantesque, sensationnel, génial » **Glasgow Daily Record** « Rien dans les dernières années n'a excité autant l'imagination du public » **Pageant** « Ses conclusions finales sont encore plus terrifiantes » **Newsweek** « La science elle-même, bien que la plupart des scientifiques aient considéré que son cas était définitivement enterré, se dirige dans la direction montrée par Velikovsky. Ses propos, qui semblaient tellement scandaleux et choquants lorsqu'il les a tenus à l'époque, sont maintenant très communs. La mise à l'écart de Velikovsky, ainsi que son lynchage par la communauté académique, nécessite maintenant un véritable réexamen par les scientifiques » **Harper's Magazine, août 1963** « Les travaux du Dr Immanuel Velikovsky doivent être reconsidérés » **The New Scientist, Angleterre, 1972** « Nous demandons à la communauté scientifique, dans la tradition de la véritable recherche, de continuer, sans aucun parti pris, à examiner le formidable challenge présenté par le Dr Velikovsky » **Pr Trainor, Department of Physics of Toronto, 1974** « Des thèses totalement ridicules (...) et qui ne respectent aucune loi physique » **Bulletin of the Atomic Scientist, 1964** et... « Velikovsky pourrait bien avoir raison » **Bulletin of the Atomic Scientist, 1975 (!!!)** « Velikovsky fut le scientifique le plus controversé de ce siècle... mais l'acceptation de ses travaux est maintenant inévitable » **Industrial Research & Developement, 1979** « Les observations de Vénus par la sonde Pioneer n'ont pas confirmé toutes les prédictions de Velikovsky sur sa nature (...) mais Velikovsky a aussi correctement prédit les changements de pôles de la Terre, les caractéristiques de la surface de Mars, les ondes radio de Jupiter, la température de Vénus. (...) A lui seul, Velikovsky a influencé tout le programme spatial de la NASA grâce à ses idées. L'intérêt croissant pour l'exploration des planètes dans les années 70 a été lancé et inspiré par ses théories et ses analyses » **Transactions of the American Geophysical Union, 1980** « Lorsqu'il

a publié en 1950 son premier best-seller " *Mondes en Collision* " , Immanuel Velikovsky a déclenché la fureur du monde académique. Bien des mythes anciens de dévastation ou de déluge, affirmait-il, représentent une réalité factuelle des cataclysmes causés par des événements cosmiques. Et les batailles des dieux reflètent les trajectoires des objets célestes d'après lesquels ils étaient nommés » **E. Krupp, dans « Search of Ancient Astronomies » 1980** « Les recherches du Dr. Velikovsky dans les textes anciens ont révélé des histoires de feu et de cendres tombant du ciel... de lave dégoulinant de la terre... des pluies de bitume... des tremblements de terre... des océans bouillonnants... des raz-de-marée et des nuages épais de poussière recouvrant la face de la Terre. Des témoignages similaires apparaissent dans les légendes de peuples dispersés autour du monde, de la Méditerranée aux Caraïbes en passant par le Mexique » **Robert Jastrow, « Héros ou Hérétique? » in Science Digest, Oct. 1980** « Il semble que tous les mille ans nous assistons à une sorte de mini-âge glaciaire, résultat d'un bombardement provenant de l'espace. Les histoires de feu tombant du ciel dans les mythes, légendes et les archives historiques doivent être prises au pied de la lettre. Plutôt que d'être exceptionnelles, ces catastrophes sont normales tout le long de l'histoire humaine. (...) La Grande-Bretagne a vécu ces périodes de destructions massives, suivies par des années de migrations, des cieux noirs et des années sombres. Pourquoi était-ce si grave ? Les références chinoises parlent d'une comète dans l'année 442 et une pluie catastrophique de météores au cours de l'année 524. (...) Ce qui est curieux, est le niveau de la civilisation: il faut attendre 1300 ans pour retrouver le même niveau de développement. Est-ce que l'humanité a failli suivre le même chemin que les dinosaures ? » **Dr Victor Clube, Oxford University, in « The New Scientist », Angleterre, dans le numéro "anniversaire" de la catastrophe de Tungushka - Sibérie - paru le 8 septembre 1988.** « (Depuis Velikovsky) le catastrophisme est devenu très à la mode » **« Catastrophic Episodes in Earth History » par Claude Albritton, Ed. Chapman and Hall, London, 1989.** « Parmi tous ces érudits qui ont voulu réécrire l'histoire du monde, l'un d'entre eux est particulièrement célèbre. C'est Immanuel Velikovsky qui a brossé, dans ce qu'il a appelé un "*essai de cosmologie historique*", une fresque qui a obtenu un succès commercial mondial, mais non sans contrepartie. Son livre fameux, "*Worlds in Collision*", paru en 1950, a eu un double effet. Il a plu au grand public par son côté mystérieux et par le parfum d'érudition qu'il dégage en première lecture. Mais, revers de la médaille, il a contribué à faire passer Velikovsky pour un charlatan qui s'est mis la quasi-totalité de la communauté scientifique de l'époque à dos. Car il faut le redire, même si cet auteur passe encore parfois pour un martyr de la science, son livre est inacceptable sur le plan scientifique, bien que la partie historique soit assez remarquable. La méconnaissance de Velikovsky sur la partie *astronomique* du sujet est flagrante. Vouloir faire de Vénus une ancienne *comète* éjectée par Jupiter,

il y a seulement quelques milliers d'années, a fait crier à l'imposture tous les astronomes » **Michel-Alain Combes, Docteur en Astronomie, dans son livre « *La menace du ciel* », chapitre 17, Paris 1999** « Les orbites des planètes ne sont plus inscrites dans le marbre. (...) Il semble que les planètes Saturne, Uranus et Neptune aient étendu leurs orbites depuis le début du système solaire, alors que Jupiter a réduit la sienne. (...) Les interactions entre Neptune et Pluton ont poussé les planètes plus petites à passer d'une orbite circulaire à une orbite plus excentrique et cela avec un plan plus incliné par rapport aux autres planètes » **Renu Malhotra, Scientific American, 1999** « *Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que vous puissiez continuer à le dire* » . Voltaire à Rousseau. Ce fut vraiment un choc entre mondes différents ! Comment un psychiatre osait-il non seulement écrire sur l'astronomie mais de plus, citer comme une évidence les écritures hébraïques ? (...) " *Mondes en collision* " affola à ce point les astronomes professionnels qu'ils en vinrent à un acte extraordinaire : ils se liguèrent pour empêcher le succès de ses ouvrages et les censurer, et ce à plusieurs occasions au cours de deux décennies. Le grand exploit de Velikovsky était de montrer comment les catastrophes naturelles -principalement les collisions manquées de peu avec des comètes- marquèrent l'histoire humaine, sans en appeler à Dieu, au paranormal ou aux extraterrestres. De nos jours, ces idées sont tellement répandues qu'elles forment la structure de films populaires, mais dans les années cinquante elles étaient aussi dangereuses que de la dynamite (...) Velikovsky poursuivit ses recherches depuis son domicile de Princeton, jusqu'à sa mort survenue le 17 novembre 1979. Pleinement satisfait d'instruire une nouvelle génération d'historiens, d'astronomes et de physiciens planétaires qui, il l'espérait, échapperaient à l'étroitesse d'esprit de leurs prédécesseurs. **Robert Rickard, in "The Fortean Times" n°118 de janvier 1999. Traduit de l'anglais par Marcelle Gerday. Avec l'aimable permission de Mr Robert Rickard pour le Jardin des Livres.** « L'influence de Velikovsky a été significative dans le monde anglo-saxon (USA, Canada, Angleterre, Australie et Nouvelle Zelande) alors que le monde latin y échappa, sans doute par manque d'intérêt pour les sujets bibliques. En Italie, rappelons que Velikovsky a reçu un accueil positif du grand mathématicien Bruno de Finetti, et que l'historien Federico Di Trocchio lui a consacré un chapitre conséquent dans son livre " *Il Genio Incompreso* " » . **Pr. E. Spedicato, Université de Bergamo, Italie, 2000** « Russe d'origine, ce génie scientifique ami d'Albert Einstein a publié, entre 1950 et 1979, une série d'ouvrages qui ont agité et agitent toujours le monde scientifique. Pour Velikovsky, l'histoire de l'humanité est jalonnée de catastrophes naturelles d'origine cosmique qui éclairent d'un jour nouveau nombre de grands mythes du passé, tels les plaies d'Egypte et le déluge » **Kadath, Cahiers des civilisations anciennes N° 92, France, 2001** « Les théories d'Immanuel Velikovsky concernant l'histoire géologique de la Terre exposées dans « *Mondes en*

Collision » sont récemment devenues très très à la mode, merci aux trajectoires des divers et très larges corps célestes qui ont joué avec nos nerfs. Est-ce que notre planète a été façonnée par un bombardement de météorites et des débris cosmiques ? Est-ce qu'ils sont responsables de la soudaine période glaciaire et de l'extinction des dinosaures ? La toute jeune science du catastrophisme, basée sur le travail précurseur de Velikovsky répond à ces questions et tend à confirmer les mystères de l'Ancien Testament comme le déluge ou l'ouverture de la mer Rouge » **Richard Metzger, Disinfo, Angleterre, 2001** « Velikovsky souleva immédiatement la colère des astrophysiciens qui clamèrent à juste titre que Vénus n'avait jamais pu être une comète. (...) Pour ma part, je n'ai aucune honte à dire que la lecture du livre hérétique de Velikovsky lorsque j'étais adolescent a puissamment contribué à ma vocation d'astrophysicien ! » **Jean-Pierre Luminet in « Le Feu du Ciel » , page 246, Editions Le Cherche-Midi, 2002.** « Velikovsky était une sorte de prophète » **Jean-Pierre Girard, Le Monde Inconnu, 2002** « Le trio mythique Freud-Einstein-Velikovsky est recomposé. Mais on pourrait aussi dire que le cerveau de Velikovsky est le résultat hallucinant de ce qu'aurait pu donner l'union intime entre Sigmund Freud et Albert Einstein. Freud représente l'irrationnel, l'inconscient, l'intuition, l'instinct et nos peurs ancestrales. Einstein représente le rationnel, la logique, les mathématiques, la déduction empirique, bref la science avec un grand « S » . Velikovsky, dans une formidable intuition s'est servi de l'un pour expliquer l'autre : au lieu de considérer les rédacteurs des textes bibliques comme des demeurés avides de surnaturel, il a démontré avec une *maestria* sans égal dans l'histoire de la littérature et des sciences humaines que les mythes religieux qui agissent toujours en arrière-plan, proviennent tous des observations factuelles du ciel et des planètes. Dans " *Mondes en Collision* " , on assiste, fasciné, à la naissance des dieux et des déesses que l'on pensait être une création poétique des Romains et des Grecs. Velikovsky transforme le lecteur en astronome car son livre, métamorphosé en télescope, permet d'observer le « Big Bang » religieux. C'est un pur chef d'oeuvre dans lequel les mythes humains s'opposent violemment à la pure logique des mathématiques. Bien qu'il ne l'ait pas fait exprès, Immanuel Velikovsky n'a eu qu'un seul tort, humilier tous les astrophysiciens de son époque, époque d'autant plus difficile que la course à l'espace n'avait pas encore commencée et qu'une partie du public était persuadée que des martiens habitaient la planète rouge. En déclarant, entre autres, en 1950, qu'il y avait eu des océans sur Mars, Velikovsky s'était suicidé » **Présentation de « Mondes en Collision » , janvier 2003. A propos de l'eau sur Mars :]**« La NASA s'apprête à envoyer un robot sur Mars afin de trouver son eau. L'appareil est un véritable géologue ambulant capable d'analyser seul tout ce qu'il trouve. Le reportage de... » **Claire Chazal, journal de 20 heures, TF1 samedi 18 janvier 2003 « Une météorite provenant du coeur de Mars contiendrait de l'eau.** La pierre martienne a été trouvée par deux cher-

cheurs français (...) « *C'est très intéressant pour nous car c'est une manière indirecte d'observer l'eau martienne* » explique Philippe Gillet directeur de l'Institut National des Sciences de l'Univers (INSU) , une des principales branches du CNRS » **Le Monde**

Document : 350.000 exemplaires

La Divine Connexion

par le Dr Melvin Morse

Chapitres en ligne sur www.lejardindeslivres.com

Après quinze années de recherches, le Dr Melvin Morse, médecin urgentiste et pédiatre, affirme que 1) nous disposons tous dans notre lobe temporal droit d'un circuit biologique spécialement conçu pour dialoguer avec Dieu et que 2) les souvenirs de notre vie ne se trouvent pas dans notre cerveau ! S'appuyant sur les dernières découvertes médicales et scientifiques, son livre explique pour la première fois avec une logique implacable l'ensemble des phénomènes surnaturels et mystiques, tout comme les vies passées, les sensations de déjà vu, l'intuition, les guérisons spontanées et surtout le don de « voir » des parcelles de l'avenir. De façon simple et claire, le Dr Morse donne des cas précis et raconte comment il est parvenu à ses conclusions après avoir travaillé sur les expériences aux frontières de la mort infantiles. Salué par la presse anglo-saxonne comme une avancée majeure pour le XXI[e] siècle, ce livre ouvre des portes insoupçonnées et donne une dimension, nouvelle, phénoménale à la spiritualité. Des pilotes de chasse aux épileptiques, des neurologues aux physiciens et des médecins aux magnétiseurs, sa thèse prend vie et s'impose comme une évidence. Ce livre monumental peut changer votre vie. Version mise à jour et avec une préface française du Dr Melvin Morse ainsi que du Dr Charles Jeleff.

La découverte du « Point de Dieu »

(début du chapitre 1 de la « Divine Connexion » du Dr Melvin Morse)

Les neurologues de l'University of California de San Diego ont annoncé en 1997, avec beaucoup de courage, qu'ils venaient tout juste de découvrir dans le cerveau humain une zone « *qui pourrait être spécialement conçue pour entendre la voix du Ciel* ». Avec des recherches spécialement élaborées pour tester cette zone, les médecins ont établi que certaines parties du cerveau, le lobe temporal droit pour être exact, s'harmonisent avec la notion d'Etre suprême et d'expériences mystiques... Ils ont donc baptisé cette zone « *le module de Dieu* », précisant qu'elle ressemblait à un véritable « *mécanisme dédié à la religion* ». Si bien des scientifiques furent ravis de cette découverte, l'un d'eux, Craig

Kinsley, neurologue à l'University of Virginia de Richmond, fit cette remarque pleine de bon sens : « *Le problème est que nous ne savons pas si c'est le cerveau qui a créé Dieu ou si c'est Dieu qui a créé le cerveau. Néanmoins, cette découverte va vraiment secouer les gens* ». Je comprenais parfaitement ce qu'il voulait dire. Dans mes trois livres précédents sur les expériences aux frontières de la mort, j'avais déjà identifié le lobe temporal droit comme l'emplacement de ce point de contact entre l'homme et Dieu. C'est là qu'Il semble habiter en chacun de nous, dans une zone au potentiel illimité et inexploité que j'appelle le « *Point de Dieu* » ou le « *Point Divin* » ; il permet aussi bien la guérison du corps que le déclenchement de visions mystiques, de capacités médiumniques et d'expériences spirituelles inoubliables. En clair, le lobe temporal droit nous permet d'interagir directement avec l'Univers. Bien que les événements vécus au cours d'une expérience aux frontières de la mort (EFM) soient considérés aujourd'hui comme notre dernière communication et interaction avec la vie, il semble que rien ne puisse être aussi inexact. L'EFM est seulement une expérience spirituelle qui se déclenche lorsqu'on meurt. Mais en étudiant ces expériences, nous avons appris que chaque être humain possède ce potentiel biologique pour interagir avec l'univers et ce à n'importe quel moment de sa vie.

Pour cela, nous devons simplement apprendre à activer notre lobe temporal droit, là où habite Dieu. En tant que pédiatre, j'ai vu ce qui se passait lorsque cette zone était activée chez les enfants passés « *de l'autre côté* ». J'ai aussi remarqué combien ils étaient marqués à vie par leur expérience : ils devenaient plus équilibrés non seulement au niveau mental et physique, mais aussi au niveau spirituel ! Ils mangeaient une nourriture plus saine, obtenaient de meilleurs résultats scolaires et possédaient plus de maturité que leur camarades. Ils sont conscients de lien avec l'Univers alors que la plupart de leurs camarades ignorent jusqu'à son existence. Ces enfants ont même le sentiment absolu d'avoir une tâche à accomplir sur terre. Ils ne craignent plus la mort. Mieux, ils suivent en permanence leurs intuitions et savent qu'ils peuvent retrouver cette présence divine aperçue dans leur EFM à tout moment, sans être obligés de mourir à nouveau. « *Une fois que vous avez vu la lumière de l'autre côté, si vous essayez, vous pouvez la revoir* » m'a dit l'un de mes jeunes patients. « *Elle est toujours là pour vous* » .

Où se trouve le Point de Dieu ? Ne le cherchez pas dans un livre d'anatomie, la science médicale contemporaine ne le reconnaît pas, pas plus qu'un autre d'ailleurs, comme étant celui de Dieu. En fait, les livres classiques de neurologie décrivent le lobe temporal droit simplement comme étant le « *décodeur* », l'interprète de nos souvenirs et de nos émotions. Dans ce livre, nous allons montrer que le lobe temporal droit fonctionne plutôt comme une zone « *surnaturelle* » procurant des capacités d'auto-guérison, de télépathie et surtout de communication avec le divin. Comme ces capacités sont « *paranormales* », elles sont donc con-

troversées. Mais comment cela est-il possible ? Comment pouvons-nous ignorer, et ce depuis des millénaires, quelque chose d'aussi important que la faculté de communiquer avec Dieu ? La réponse la plus simple pourrait être la suivante : « *nous sommes au Moyen-âge de la spiritualité* » et devons encore évoluer pour en sortir. En effet, l'histoire humaine comporte d'innombrables cas d'aveuglements intellectuels. Ce sont les
(suite dans le livre)

Le Contact Divin

le nouveau livre du Dr Morse sort le 25 mai 2005

VOIE EXPRESS POUR LE PARADIS

de Ned DOUGHERTY

Membre de la jet-set, millionnaire, cocaïnomane et un peu alcoolique, rien ne prédisposait Ned Dougherty à s'occuper de choses spirituelles jusqu'à ce que son cœur le lâche brutalement sur le trottoir de sa discothèque.

Sanglé dans l'ambulance avec des urgentistes au-dessus de lui tentant de le réanimer, l'homme d'affaires se sent soudain quitter son corps et flotter au-dessus de lui-même. Il ne comprend pas et cherche aussitôt sa Rolex lorsqu'un tunnel lumineux s'ouvre devant lui et dans lequel se trouve un ami, mort pourtant 15 ans auparavant.

Ned Dougherty traverse le tunnel « hors du corps » et là commence son incroyable odyssée : il se retrouve en présence de la **Femme de Lumière** qui lui montre son avenir personnel, ainsi que celui du monde.

Dans ces visions, l'homme d'affaires assiste à des scènes apocalyptiques, difficilement plausibles pour lui, comme par exemple celle des *Twin Towers* s'effondrant presque ensemble dans un fracas assourdissant de débris et de sirènes, ou celle d'une vague haute comme un immeuble, décimant toute la côte Est, déclenchant la chute économique des Etats-Unis par les faillites des compagnies d'assurance entraînant, dans leur sillage, celle des banques.

Son livre mentionnant qu'un « **attentat terroriste majeur pourrait frapper New York ou Washington, avec de graves répercussions sur le mode de vie aux États-Unis** » est sorti dans les librairies américaines six mois avant le 11 septembre. Mais ce n'est qu'après les attentats que le public a plébiscité cet ouvrage, première expérience aux frontières de la mort sans « enluminures » qui montre

aussi à quel point notre enfance conditionne notre vie d'adulte. La première moitié des visions de Ned Dougherty est déjà devenue réalité. **L'autre moitié, celle qui doit encore se passer, fait frémir.** Avec une interview exceptionnelle de l'auteur en fin d'ouvrage.

Nouvelle version :

Enquête sur l'Existence des Anges Gardiens, 600 pages

de Pierre Jovanovic

version « présidentielle » 2005

chapitres en ligne : www.jardindeslivres.com

Dr Melvin Morse : (à propos de la version américaine)

« Le livre ultime sur les Anges Gardiens »

Lors d'un reportage à San Francisco, alors qu'il se trouvait dans une voiture, Pierre Jovanovic se jette soudain sur la gauche, une fraction de seconde avant qu'une balle ne pulvérise son pare-brise. En discutant avec ses confrères journalistes, il découvre d'autres histoires étranges similaires: journalistes arrachés à la mort par miracle alors qu'elle était inévitable, temps qui «ralentit» mystérieusement, «voix intérieures» qui avertissent d'un danger, sentiment d'insécurité, gestes «inexpliqués» qui sauvent. Tout le monde connaît au moins une histoire totalement incompréhensible de ce genre, et ce livre recense les différentes variantes de ces faits quotidiens inexplicables. «Enquête sur l'Existence des Anges Gardiens» est également le premier ouvrage qui étudie d'une manière approfondie les apparitions d'Anges dits «gardiens» dans les expériences aux frontières de la mort (EFM), révélées par le docteur américain Raymond Moody. Les résultats de cette investigation de 6 ans dans le domaine des EFM ont poussé Pierre Jovanovic a examiner les apparitions d'Anges chez les grands mystiques chrétiens et à les comparer à celles des EFM, ce qui constitue également une première. La presse internationale, d'une voix unanime, a qualifié cet ouvrage d'exceptionnel: le lecteur est progressivement plongé dans l'impénétrable des EFM, parce que la démonstration est mené à la façon d'une enquête policière. Une fois l'ouvrage commencé, le lecteur ne peut plus s'arrêter, emporté par la curiosité et la volonté de savoir s'il possède, lui aussi, son Ange gardien. **FIGARO LITTERAIRE:** «La présence angélique est évidente» Laurence Vidal, **PARIS MATCH:** «Peut-on croire aux Anges ?» Marie-Thérèse de Brosses. **JOURNAL DU DIMANCHE:** «Une enquête de six ans que vous lisez comme un policier», **LE REPUBLICAIN LORRAIN:** «Ce livre laisse le lecteur

fasciné» Gaston Schwinn, **AISNE NOUVELLE:** «Une enquête de détective» **CENTRE PRESSE:** «On demeure perturbé lorsqu'on le finit». **COURRIER PICARD:** «Les anges en 6 ans d'enquête» **L'EST REPUBLICAIN:** «Une enquête par un journaliste scientifique» **NICE MATIN:** «Une enquête avec beaucoup de distance et d'humour» **OUEST-FRANCE:** «Ne l'appelez pas «hasard». **LE COURRIER DE L'OUEST:** «Le premier livre sur les anges gardiens dans les NDE» **TELE 7 JOURS:** «Un best-seller», **TF1 MAGAZINE:** «Les anges flottent». **LE POINT:** «Pierre Jovanovic a importé les anges en France...» Stephanie Chayet. **LE CANARD ENCHAINE:** «Les ailes du délire». **ELLE:** «Une enquête de police... ». **MARIE-CLAIRE:** «Le livre le plus détaillé sur les Anges» Isabelle Girard. **MADAME FIGARO:** «Des mystiques aux NDE, on y est presque», **FEMME:** «Une enquête très sérieuse» Judith Belisha, **BULLETIN DES MEDECINS:** «Une première...», **MYSTERES:** «Enquête détaillée», **FAMILLE CHRETIENNE:** «Le premier livre sérieux sur les anges» Luc Adrian, **ROYALISTES:** «Un retour doctrinal» Gérard Leclerc, **REPONSE A TOUT:** «Vous devez lire ce livre», **JEUNE AFRIQUE:** «Une enquête sur les anges faite par un journaliste» Jean-Claude Perrier, **Radio CANADA:** «Un livre extraordinaire» Richard Cummings **LE SOIR ILLUSTRE -BRUXELLES:** «Vous pouvez le lire» Patrica Hardy, **Tv Ad-Lib CANADA:** «Un livre impressionnant» Jean-Pierre Coalier, **TV-5 ESPAGNE:** «Une enquête impressionnante» Benigno Morilla, **ELLE-ITALIE:** «Un travail exceptionnel» Michela Cristallo.

La Vierge du Mexique

ou le miracle le plus spectaculaire de Marie

(préface de Didier Van Cauwalaert)

par le Père François Brune

Premiers chapitres en ligne : www.jardindeslivres.com

Un journaliste de France-Info expliquait récemment à l'antenne que « *même les Mexicains qui ne croient pas en Dieu, croient en la Vierge de la Guadalupe* ». Cette phrase, assez mystérieuse pour nous, ne prend toute sa dimension qu'à la lecture de ce livre remarquable du Père Brune. En effet, à côté de l'apparition mexicaine de la Vierge, celle de Lourdes semble tout à coup bien terne car les preuves hallucinantes -surnaturelles- laissées par Marie (pigments de couleur extra-terrestres, yeux "vivants", entre bien d'autres choses) sont aujourd'hui prouvées par des scientifiques médusés. Si le Père Brune qualifie cette apparition de « Bombe à retardement », c'est tout simplement parce que ces preuves n'ont pu être découvertes que récemment grâce aux nouvelles technologies !

Un livre qui doit être lu par tous ceux qui désirent avoir une « preuve » de l'existence de Dieu ou de Marie. Ou simplement par ceux qui veulent qu'un « miracle » leur soit prouvé.

Disponible en librairie ou sur commande par votre librairie. Ou auprès de l'éditeur. Bon de commande en fin de page.

La Vierge de l'Egypte

Depuis 1968, la Vierge apparaît régulièrement en Egypte et les millions de musulmans, comme de chrétiens, se sont véritablement frotté les yeux en découvrant la Mère du Christ flottant au-dessus de l'église de Zeitoun, de Choubra ou encore d'Assiout.

Ainsi, la Vierge est apparue pendant presque trois ans à Zeitoun et elle a été vue chaque soir par plus de 100.000 croyants ou athées, y compris le président égyptien de l'époque, Nasser.

Encore plus étrange, elle a repris ses apparitions spectaculaires en 2000, à Assiout. Mais en Europe, ce fut le silence. Pourtant, et pour la première fois dans l'histoire des apparitions mariales, elles ont été photographiées et certaines même filmées par la télévision égyptienne.

Le Père François Brune a enquêté en Egypte auprès d'innombrables témoins et nous livre dans cet ouvrage quasi-surnaturel le résultat de son incroyable enquête.

290 pages avec photos noir et blanc + un cahier de photos couleurs des apparitions de l'an 2000 à Assiout.

L'EXPLORATEUR DE L'AU-DELA

d'Anne-Marie BRUYANT et Pierre JOVANOVIC

« Après avoir traversé bien des zones, je peux avouer que je reviens vraiment de très loin. Dans vos langues, ces zones ne possèdent pas de nom puisqu'elles ne se trouvent nulle part. Aussi, en m'efforçant d'être aussi bref et clair que possible, j'aimerais vous raconter mon voyage dans l'au-delà afin que ceux qui s'apprêtent à prendre le même chemin que moi sachent ce qui les attend »

« L'Explorateur de l'Au-delà » commence là où les biographies normales se terminent : debout à côté de son cercueil, Franchezzo, un aristocrate richissime, découvre qu'il est mort. N'étant guère familier avec les questions spirituelles, il refuse son état, puis, dépité, commence à explorer son environnement jusqu'à découvrir progressivement les différentes sphères qui composent ce que les Evangiles appellent « les nombreuses demeures » de l'au-delà. *Témoignage unique sur le fonctionnement des diverses strates de l'après-vie, « l'Explorateur de l'Au-delà » (qui a inspiré les films « Ghost » et « Au-delà de vos rêves ») est le plus grand texte disponible à ce jour parce qu'il emporte le lecteur dans un véritable tourbillon et il ne demande qu'une seule chose, que la lecture dure éternellement.*

L'ETRUSQUE
de Mika WALTARI

Si vous lisez ce livre dans un avion, il vous transportera à Delphes au V^e^ siècle, directement auprès de l'Oracle. Si vous le lisez dans un bus, vous vous retrouverez à bord d'un bateau de pirates sur la Méditerranée sentant la brise marine vous effleurer le visage. Si vous le lisez dans le métro, aussitôt vous vous envolerez pour visiter les esprits des forêts étrusques. Et si vous le lisez dans un fauteuil ou dans votre lit, alors là tout peut arriver car la puissance évocatrice de ce livre dépasse l'entendement...

Mika Waltari, l'auteur du célèbre « Sinhoué l'Egyptien » nous a en effet légué un chef d'oeuvre immortel, « Turms l'Etrusque » , un roman encore plus puissant et encore plus mystérieux que Sinhoué et qui nous emmène avec un bonheur inégalé dans le monde fascinant de l'Antiquité.

Au V^e^ siècle, Lars Turms fait le point sur sa vie en compagnie de son Ange gardien, et découvre qu'il n'attend qu'une seule chose : mourir pour épouser cet Ange qui se trouve être du sexe faible et dont la beauté dépasse toutes les beautés terrestres.

En attendant ce moment, toute sa vie commence à défiler devant ses yeux : ne connaissant ni son père, ni sa mère, il se voit parcourir tous les pays méditerranéens en compagnie du seul amour de sa vie, Arsinoë, une vierge sacrée nymphomane qui, tel un fil d'Ariane, le guide droit vers sa destinée. Et ce n'est qu'à la fin de son périple initiatique dans la ville sacrée des Étrusques que Turms découvrira pourquoi les dieux lui ont choisi un chemin de vie si difficile.

Le Livre Evénement :

Le Dictionnaire des Anges

de Gustav Davidson

plus de 4000 entrées & 133 illustrations

« *Unique !* » **Isaac B. Singer, Prix Nobel de Littérature.**

« *Sublime. Le fruit de quinze années de recherches en littérature biblique, talmudique, gnostique, cabalistique, apocalyptique, grimoires, etc.* » **Wall Street Journal**

« *Le Triomphe du savoir universitaire* » **New York Times**

« *Magnifique ! Un bonheur sans fin* » **The Times of London**

Conservateur à la Bibliothèque du Congrès de Washington, Gustav Davidson a passé sa vie à rechercher les Anges dans toutes les bibliothèques du monde, nationales ou privées, y compris celles des châteaux et des couvents les plus isolés. Papyrus, codex, textes saints, grimoires, formules magiques, écrits apocryphes, rites cabalistiques, incantations, etc., il n'a négligé strictement aucun domaine. Au bout de 15 années de travail acharné, il a dressé le tableau des habitants des quatre coins du Ciel en rédigeant la fiche de plus 4.000 Anges, Archanges, Dominations, Vertus, Puissances, Trônes, Principautés, Chérubins et Séraphins, sans jamais tenir compte de la distance qui les sépare du Trône de Dieu. Un pur ravissement de l'esprit.

Enoch, Dialogues avec Dieu et les Anges

(versions complètes éthiopienne et slavonique)

le texte que le Christ connaissait par cœur parce qu'il le citait en permanence

par Anne-Marie Bruyant agrégée de lettres classiques **et Pierre Jovanovic. Premiers chapitres en ligne : www.jardindeslivres.com**

Ce livre demeure une référence absolue sur le dialogue avec Dieu et les Anges. Une expérience mystique, assortie de la plus extraordinaire sortie hors du corps jamais racontée. Pour la première fois en France depuis 1898, un livre fait le point sur les dernières découvertes à propos d'Enoch en proposant les textes complets en langage contemporain (versions éthiopienne et slavonique) avec des interviews du professeur

James C. Vanderkam et surtout de Joszef Thadeus Milik, le paléographe des Manuscrits de la Mer Morte.

Analysé depuis plus de 150 ans par des linguistes et des théologiens, le Livre d'Enoch est un véritable livre magique, raison pour laquelle il survit depuis au moins 2700 ans. Indispensable à tous ceux qui cherchent le dialogue avec Dieu et ses Anges.

Le Livre des Secrets d'Enoch,

(version bilingue slavonique)

par le Pr. André Vaillant et Pierre Jovanovic.

Depuis plus de 2000 ans, le Livre d'Enoch a la réputation de porter chance à toute personne qui le lit. Le texte de la version « slavonique » est le plus mystérieux sans doute parce que le plus fidèle au texte original sumérien, comme le montre le dossier historique.

En effet, les nouvelles découvertes archéologiques montrent qu'Enoch, celui qui a été emporté au ciel par Dieu, et celui qui doit revenir avant le grand Jugement, s'appelait en réalité Enmerudanki, Prince de Sippar. Afin de préserver l'originalité et la richesse du travail d'André Vaillant, le Jardin des Livres a reproduit dans son intégralité la version bilingue afin de mieux saisir l'incroyable portée du Livre d'Enoch, accompagnée d'un dossier historique de plus de 100 pages. Mars 2005.

Encyclopédie des Phénomènes Extraordinaires du Mysticisme

de Joachim Bouflet **T1 : 456 p. T2 : 420 p. T3 : 340 p.**

Historien de formation, Joachim Bouflet s'est imposé avec ces deux ouvrages, comme le meilleur spécialiste mondial des études sur les phénomènes surnaturels du mysticisme, digne successeur du spécialiste anglais Herbert Thurston. Salué par la critique comme le travail le plus complet jamais effectué sur le sujet, ces ouvrages se lisent presque comme un roman fantastique. **Le Tome 3 : « panorama des interventions angéliques dans la prière et dans la vie des mystiques »** nous invite à faire une incursion dans le monde angélique et dans ses rapports -tantôt graves, tantôt drôles, mais toujours fantastiques - avec les mystiques. Un livre toujours aussi "extraordinaire", nous montrant les relations parfois stupéfiantes entre les anges et "leurs" saints, qui, parfois, n'en mènent pas large devant ces guides exigeants, mais non dépourvus d'humour comme par exemple Saint-Michel qui oublie toujours quelque chose derrière lui à chacune de ses apparitions. Un travail unique.

Le Principe de Lucifer

le livre « phénomène » sur la violence de Howard Bloom

www.jardindeslivres.com/05bloom1.htm

468 p., «*Du caviar pour l'esprit*», «*Le livre qui fait sensation*». Les lecteurs seront émerveillés par le miroir que Bloom tend à la condition humaine et fascinés par la masse éclectique de données qui surgissent avec la grâce et la furieuse intensité de la volée d'une balle de tennis. Son style est attirant, plein d'esprit et vif. Il se repose sur une douzaine d'années de recherches dans une véritable jungle de spécialités universitaires diverses... et prouve méticuleusement chaque information... » **The Washington Post** Un immense plaisir à lire et débordant d'informations fantastiques. **The New York Review of Books** «Ce livre couvre un sujet que les sources plus timides et plus conventionnelles n'osent pas confronter: la nature et les causes de la violence humaine.. vigoureux.. fervent... une théorie fraîche et viable sur l'évolution de l'humain social». **The Washington Times** «Le travail de Bloom rassemble une telle quantité d'évidence, qu'il rappelle «l'Origine des Espèces» de Darwin». **Wired** «Provoquant... explosif... fringuant... un assemblage de grenades rhétoriques qui remettent en cause nos innombrables formes de satisfaction de soi». **The Boston Globe** «Howard Bloom bouleverse toutes nos idées préconçues, et au passage libère notre manière de penser, nous permettant de voir le monde différemment».**Los Angeles Weekly** «Le tour de 'science' et d'histoire de Howard Bloom Bloom est fascinant... une idée grandiose, extraordinaire» **The Detroit Free Press** «Elegant... Un dîner quatre étoiles pour le cerveau... Une nouvelle vision révolutionnaire de la nature humaine... Un travail monumental d'un penseur merveilleux et original. Tout simplement extraordinaire». Newark Star-Ledger. «Un regard philosophique sur l'histoire de notre espèce, qui alterne entre le fascinant et l'effrayant. Le lire fut comme lire du Stephen King. Je n'ai pas pu le poser. Exceptionnel». **Rocky Mountain News** «Howrad Bloom a un telle maîtrise de se son sujet, et une telle facilité à communiquer de manière attrayante que ce livre est quasiment enivrant... L'Histoire entre les mains de Bloom devient tellement excitante qu'on en devient sceptique. Mais chaque exemple d'information difficile à croire, comme par exemple ces 30.000 Japonais qui se sont suicidés en sautant d'une falaise d'Okinawa, est soutenue par les sources en annexes. On y trouve également une bibliographie impressionnante. Howard Bloom nous a fait une faveur: son livre passionnant et quelque peu choquant pulse avec des ponctions bizarres dans l'histoire, la sociologie, et l'anthropologie» **The Courier-Mail** «Un travail fascinant. La théorie de Howard Bloom peut être résumée de la manière suivante: Premièrement les replicateurs (les gènes par exemple) qui produisent leur matière si facile-

ment de façon exponentielle que le résultat à leur bout, entre autre, c'est moi, c'est vous. Deuxièmement, les êtres humains, comme toutes les formes de vie des mongeese aux singes, existent à l'intérieur d'un super-organisme: Nous sommes, dit Bloom, des composants jetables d'un être plus important que nous mêmes. Troisièmement, les Memes, ces grappes d'idées qui se répliquent d'elles-mêmes, devenues la colle qui maintient les civilisations. Quatrièmement, le réseau neuronal, le groupe de pensée qui nous transforme en une massive machine d'apprentissage. Enfin, le dernier point, l'ordre de préséance qui existe chez les hommes, les singes, les guêpes et même les nations qui explique pourquoi le danger des barbares est réel, et pourquoi les idées de notre politique étrangère sont souvent fausses». **Los Angeles Village View** «Un livre dérangeant (...) de la nourriture pour l'esprit, plutôt que raison de désespoir». **Booklist** «Saisissant... Habile... Gracieux... Howard Bloom est quelque chose qu'on ne rencontre plus beaucoup de nos jours: un esprit universel. Le principe de Lucifer est vraiment épatant à lire, ce type de livre qui donne l'envie d'attraper le téléphone pour avoir une bagarre avec l'auteur pratiquement toutes les trois pages, simplement pour voir ce qui va se passer... Hérétique... Enervant... Divertissant et engageant, ce qui est - selon ma définition - une bonne description d'un compagnon agréable». **The Phœnix** «Se repose solidement sur des preuves biologiques et anthropologiques pour montrer que les êtres humains ne sont pas par nature des individualistes, ou des isolés, mais qu'au contraire ils ont une puissante et naturelle inclinaison pour le groupe social, et que la plupart de la violence et de la cruauté qui a caractérisé l'histoire humaine est ancrée dans la compétition entre groupes pour le statut (social) et la domination». **Foreign Affairs** «Le Principe de Lucifer est devenu une sensation 'underground' dans les communautés scientifiques et littéraires». **The Independent Scholar** «Le Principe de Lucifer est devenu l'un des livres de sciences le plus influent depuis sa publication, salué par 22 scientifiques de renommée mondiale comme étant un ouvrage majeur. Le livre est tellement annonté, mais facile à lire, et accessible - une preuve du talent d'écrivain de Bloom-. Peu de livres changent votre vie ou vos concepts de la vie de cette manière. Mais celui-ci, oui, définitivement». **Disinfo.com.** «Howard Bloom a écrit une «Histoire du Monde» avec un nouveau point de vue reposant sur la structure psychologique et les prédispositions naturelles de la pensée humaine. Son récit est une formidable alternative à celles qui reposent sur des assomptions politiques ou théologiques». **Pr. Horace Barlow, Royal Society Research Cambridge University .**

Le livre à lire absolument. LE TOME 2 EST SORTI

Bon de Commande

pour les personnes qui habitent loin d'une grande librairie
ou qui simplement n'ont pas le temps...

(France métropolitaine uniquement)

Titre	Prix	Q	Ss-Total
La Divine Connexion	19,9		
Le Contact Divin	19,9		
La Vierge du Mexique	21		
La Vierge de l'Egypte	21		
Voie Express Paradis	19,9		
L'explorateur de l'Au-delà	19,9		
Enquête Anges Gardiens 600 p.	28,8		
Enoch, Dialogues avec Dieu	19,9		
Le Livre des Secrets d'Enoch	22,7		
Biographie de Gabriel	22		
Mondes en Collision	22,7		
Les Grands Bouleversements	22,7		
Le Prêtre du Temps	22,7		
Le Principe de Lucifer	22,7		
Le Principe de Lucifer T2	22,7		
Les Ponts, le Diable	19,9		
Comme une Bête	21		
Gare à la Bête	21		
Encyclopédie Mysticisme T1	30		
Encyclopédie Mysticisme T2	30		
Encyclopédie Mysticisme T3	23,9		
La Sexualité de Narcisse	19,9		
La Vénus aux Fleurs	19,9		
Le Grand Dérèglement du Climat	19,9		
Le Dictionnaire des Anges	29,9		
		ss-total:	
Frais de port : 3,40 Euro pour le 1er livre, + 1 Euro pour le 2ème + 0,5 Euro pour le 3e.	Gratuit à partir de 4 livres		
		TOTAL:	

Les envois sont faits en toute sécurité avec *Colissimo Express La Poste Suivi* (contre signature)

Votre Prénom et Nom :_____

Votre Adresse :_____

Code Postal : _____ Ville :_____

Un téléphone (au cas où) : _____

Observations particulières :_____

Renvoyez ce bon (ou recopiez que les titres qui vous intéressent) avec votre règlement au : Jardin des Livres

Boîte Postale 40704

Paris 75827 Cedex 17

Tél : 01 44 09 08 78

~~~

Vous aimez ce que nous publions ?

Recevez chez vous notre catalogue couleurs

Vous pouvez nous téléphoner 01 44 09 08 78, envoyer un e-mail : le.jardin@laposte.net, ou aller sur notre site à la page « catalogue ». Régulièrement vous serez informé(e) de tous les nouveaux livres publiés par le Jardin des Livres.

~~~

Couverture : Patrice Servage

~~~

Achevé d'imprimer en juin 2009
sur presse numérique par CPI, Firmin Didot, le Mesnil-sur-l'Estrée

Dépôt Légal : mai 2005
N° d'impression : 95714

Imprimé en France
~~~

Dr Immanuel Velikovsky

Le désordre des siècles

C'est en tentant de coordonner l'histoire des rois d'Israël à celle des pharaons égyptiens qu'Immanuel Velikovsky avait fait sa plus grande découverte : celle du Papyrus d'Ipuwer qui raconte lui aussi les plaies d'Egypte bibliques.

Mais avec une différence notable : il s'agit du récit d'un modeste scribe égyptien, dépassé par les événements cataclysmiques qui se sont soudain abattus sur son pays.

Pour Velikovsky, le Papyrus d'Ipuwer est l'une des innombrables preuves que le monde antique a été victime d'un cataclysme sans précédent, et aussi que la chronologie de l'Histoire telle qu'on nous la présente actuellement ne correspond pas à la réalité. Sa thèse a été validée par le Pr. Claude Schaeffer du Collège de France.

Le Désordre des siècles propose une nouvelle et fascinante chronologie (allant de la période de l'Exode jusqu'au règne d'Akhenaton) avec une réécriture de l'Histoire.

Un véritable monument, inédit, du génie de Velikovsky.

Le Dr Velikovsky a fait ses études de médecine à Montpellier, à Moscou et à Vienne où il a été l'un des premiers psychiatres formé par Sigmund Freud et Stekhel. Il a été aussi le premier à appliquer le regard de la psychanalyse sur la Bible. Son livre *Mondes en Collision*, traduit en 42 langues, l'a imposé comme l'un des scientifiques les plus controversés du XX^e^ siècle. Aujourd'hui, Immanuel Velikovsky est considéré comme le père du " catastrophisme ". Génie visionnaire, il a reçu le titre de Docteur Honoris Causa de l'Université de Lethbridge quelques années avant sa mort.

Le jardin des Livres
INTEMPOREL
www.lejardindeslivres.fr

ISBN 978-2-914569-49-1
9 782914 569491
22,70 €

Couverture : Patrice Servage Illustration : Musée de Berlin. Imprimé en France